
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08160919 4

JAN 2 5 1924

1/26 –

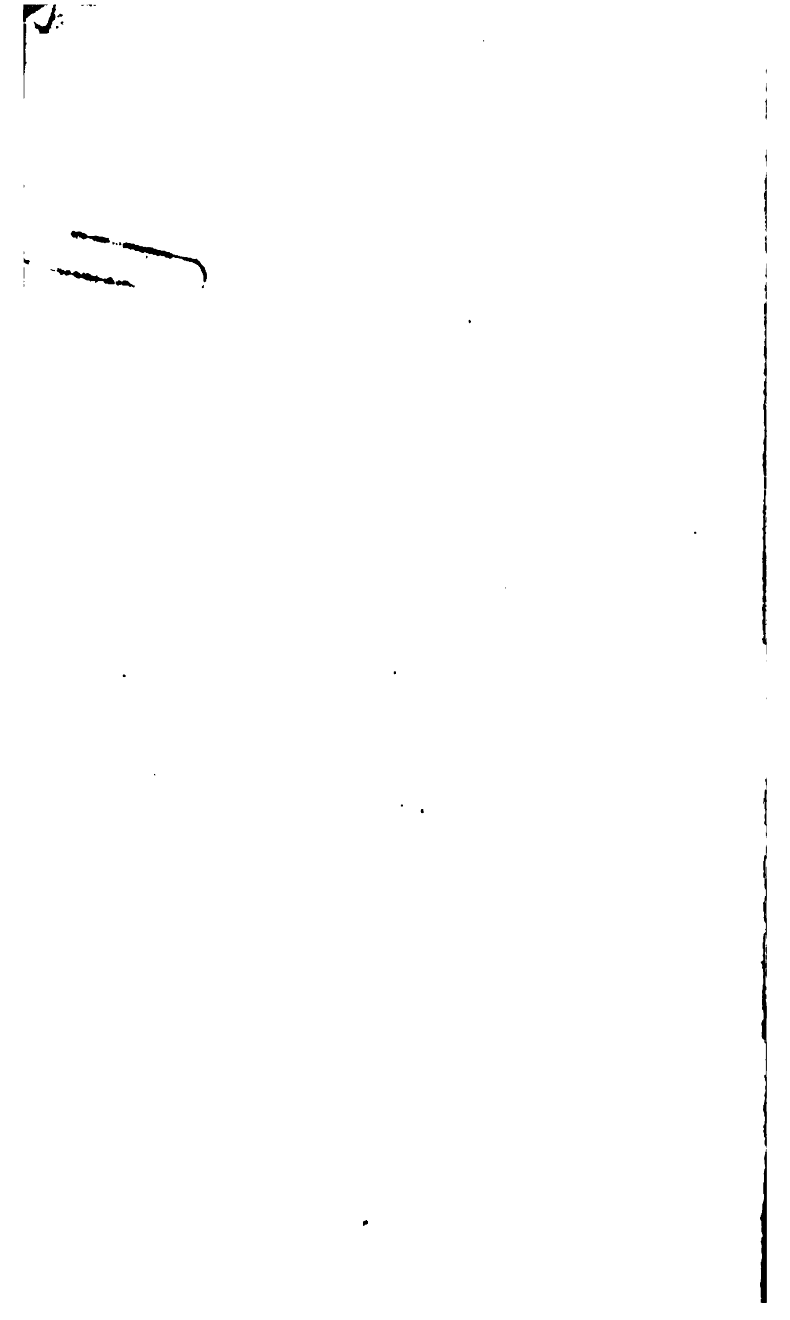
JAN 2 8 1924

1/27

1/28 –

1/31

FEB 2 1924



PLUTARQUE

III

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR ALEXIS PIERRON

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR PLUTARQUE PAR LE TRADUCTEUR

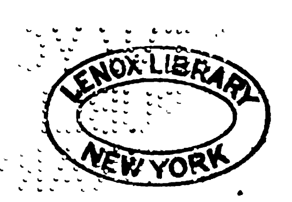
ET SUIVIE D'UN INDEX

TOME TROISIÈME

Cimon. — Lucullus
Nicias. — Marcus Crassus. — Eumène
Sertorius. — Agésilas. — Pompée. — Alexandre
Caius Julius César. — Phocion
Caton le Jeune

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE LILLE

1845



PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

CIMON.

De l'an 500 à l'an 449 avant J.-C.)

Péripoltas le devin, celui qui amena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas avec les peuples de son obéissance, laissa une postérité qui fut florissante pendant plusieurs siècles. La plupart de ses descendants habitèrent à Chéronée, la première ville où ils s'étaient établis, après avoir chassé les Barbares. Ces hommes, d'un naturel belliqueux et brave, périrent presque tous dans les invasions des Mèdes et dans les batailles livrées aux Gaulois, en exposant sans ménagement leur vie. Il ne restait de cette race qu'un enfant, orphelin de père et de mère, nommé Damon, et surnommé Péripoltas. Il effaçait, par sa beauté et par l'élévation de son âme, tous les jeunes gens de son âge, bien qu'il fût, au demeurant, d'un caractère rude et sauvage.

Un Romain, chef d'une cohorte en quartier d'hiver à Chéronée, s'éprit de ce jeune homme, qui n'était encore qu'un adolescent; et, n'ayant pu le séduire ni par ses

sollicitations, ni par ses présents, il paraissait résolu d'employer la force; d'autant qu'alors notre patrie était dans un état fort misérable, et méprisée pour sa faiblesse et sa pauvreté. Damon, qui craignait sa brutalité, irrité d'ailleurs de ses sollicitations, conspira contre lui avec quelques-uns de ses camarades. Il ne s'en associa pas un grand nombre, afin de mieux cacher le complot : ils n'étaient en tout que seize. Après une nuit passée à boire, ils se barbouillent le visage de suie, et, le matin au point du jour, ils tombent sur le Romain qui faisait un sacrifice dans la place publique, le tuent, lui et plusieurs de ceux qui l'entouraient, et s'enfuient hors de la ville.

De là grande rumeur : le sénat de Chéronée s'assemble, et prononce contre les meurtriers une sentence de mort : c'était le moyen de justifier la ville envers les Romains. Le soir même, comme les magistrats soupaient ensemble, selon l'usage, Damon et ses complices entrèrent dans la salle, les égorgèrent tous, et prirent la fuite comme la première fois.

Or, il advint qu'environ ces jours-là, Lucius Lucullus, allant à une expédition, passa avec une armée. Informé de ce qui s'était fait, il suspendit sa marche, et, après avoir pris des informations exactes, il se convainquit que la ville, loin de pouvoir être soupçonnée de quelque complicité, avait été, elle aussi, victime de ces violences. Il prit la garnison, et l'emmena avec lui.

Damon cependant faisait des courses dans le pays, le ravageait par ses brigandages, et rôdait sans cesse autour de la ville. Les citoyens lui envoyèrent plusieurs députations, rendirent en sa faveur des décrets honorables, et le déterminèrent à revenir parmi eux. A son retour, ils le nommèrent gymnasiarque[1]; puis, un jour qu'il se

[1] C'est-à-dire maître des exercices.

frottait d'huile dans l'étuve, ils le massacrèrent. Pendant longtemps il parut en ce lieu, à ce qu'assurent nos pères, des spectres effrayants, et l'on y entendit des gémissements lugubres : on mura les portes de l'étuve. De nos jours encore, les voisins de ce lieu prétendent y voir des spectres, et y entendre des voix lamentables. Les descendants de Damon (car il en subsiste quelques-uns, particulièrement à Styris de Phocide) sont appelés, en dialecte éolique, Asbolomènes[1], en mémoire de la suie dont Damon, pour tuer le Romain, s'était noirci le visage.

Mais les habitants d'Orchomène, voisins et ennemis des Chéronéens, suscitèrent, à prix d'argent, un délateur romain, qui intenta une accusation à la ville, comme on fait à un particulier, et la poursuivit en justice pour complicité des meurtres commis par Damon. Ce procès fut débattu devant le préteur de Macédoine; car les Romains n'envoyaient pas encore alors de préteurs dans la Grèce. Les orateurs qui plaidèrent pour la ville, invoquaient le témoignage de Lucullus : le préteur lui écrivit. Lucullus rétablit la vérité des faits; et la ville gagna ce procès, où elle était au hasard de périr. Délivrés du danger, les habitants de Chéronée élevèrent dans la place publique, à Lucullus, une statue de marbre près de celle de Bacchus.

Pour nous, bien qu'éloignés de ces temps par plusieurs générations, nous nous estimons redevables à Lucullus pour le service qu'il a rendu à nos pères : aussi, persuadés qu'un portrait qui ne rend que la forme du corps et les traits du visage n'a pas la même beauté qu'une image qui représente les mœurs et le caractère, nous tracerons dans ces Vies parallèles le tableau fidèle et

[1] Ἀσβολωμένους, dorien, au lieu de l'attique ἠσβολωμένους. Ce mot signifie fuligineux, noirci par la suie.

vrai des actions de Lucullus. Il suffit, pour acquitter notre reconnaissance, de conserver le souvenir de ce qu'il a fait; et lui-même il ne voudrait pas qu'un récit faux et altéré de sa vie fût le salaire d'une véridique déposition. Quand un peintre fait le portrait d'une belle personne, dont la figure, remplie de grâce, a quelques taches légères, nous ne voulons ni qu'il les supprime entièrement, ni qu'il les rende avec trop de fidélité : l'un nuirait à la beauté du portrait, l'autre à la ressemblance; de même, la difficulté, j'ose même dire l'impossibilité de présenter aux yeux une vie d'homme irrépréhensible et pure, nous fait une loi d'en exprimer complétement les beautés : cette fidélité est comme la ressemblance du portrait. Mais les fautes et les taches dont les passions ou la nécessité politique parsèment les actions des hommes, nous les devons regarder moins comme de véritables vices que comme des imperfections de quelque vertu : au lieu d'en tracer trop scrupuleusement les traits, et trop profondément, dans l'histoire, ménageons avec une sorte de respect la faiblesse de la nature humaine, laquelle ne produit point de caractère vraiment parfait, ni qu'on puisse proposer comme un modèle irréprochable de vertu.

Il m'a paru, après examen, que c'était Lucullus et Cimon que je devais comparer ensemble. Ils ont été l'un et l'autre des hommes de guerre distingués, et se sont illustrés en combattant les Barbares; tous deux ont gouverné avec douceur, et ont rendu quelque temps de relâche à leur patrie, agitée par les dissensions civiles; tous deux ont dressé des trophées éclatants, et remporté de glorieuses victoires. Aucun général, avant Cimon parmi les Grecs, et avant Lucullus chez les Romains, n'avait porté si loin ses conquêtes; à moins qu'on ne fasse entrer en compte Hercule et Bacchus, ou bien encore les exploits de Persée contre les Éthiopiens, les Mèdes et

les Arméniens, ou enfin l'expédition de Jason; si tant est que la tradition ait rien pu nous transmettre d'authentique sur ces siècles reculés. Cimon et Lucullus ont encore cela de commun qu'ils n'ont pas atteint entièrement le but de leurs entreprises militaires : ils ont l'un et l'autre écrasé leur ennemi, mais n'ont pu le détruire. On voit surtout entre eux une grande conformité pour la politesse et la générosité avec lesquelles ils accueillaient les étrangers, pour la magnificence et le luxe de leur vie journalière. Nous oublions peut-être ici quelques autres traits de ressemblance, qu'il sera facile de recueillir du récit même de leurs actions.

Cimon était fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation et fille du roi Olorus: c'est ce qu'on lit dans les poëmes d'Archélaüs[1] et de Mélanthius[2] en l'honneur de Cimon. C'est là ce qui explique comment Thucydide l'historien, parent de Cimon, était fils d'un Olorus, ainsi nommé en mémoire du roi son aïeul, et possédait des mines d'or dans la Thrace. On prétend même qu'il mourut en ce pays, ayant été tué dans un canton appelé Scapté-Hylé[3]. On rapporta ses cendres dans l'Attique, et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinice, sœur de ce dernier. Mais Thucydide était du dème d'Alimuse, et Miltiade du dème de Lacia.

Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents[4], fut mis en prison; et, n'ayant pu la payer, il mou-

[1] Poëte et philosophe, qui fut un des disciples d'Anaxagore et un des maîtres de Socrate; suivant les uns il était né à Milet, suivant les autres à Athènes.

[2] Poëte tragique et élégiaque, probablement Athénien, postérieur de quelques années à Archélaüs.

[3] C'est-à dire *forêt excavée*, nom qui convient bien à un pays dont les mines étaient la principale richesse.

[4] Environ 300,000 fr. de notre monnaie.

rut, laissant son fils Cimon dans la première jeunesse, et sa fille toute jeune aussi, et qui n'était point encore mariée. Cimon commença par se faire une fort mauvaise réputation dans la ville : on ne le connaissait que comme un débauché et un grand buveur, dont le caractère rappelait celui de Cimon son aïeul, que sa stupidité avait fait surnommer Coalémos[1]. Stésimbrote de Thasos, qui fut à peu près contemporain de Cimon, assure qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des sciences qu'on enseigne aux enfants de condition libre; qu'il n'avait rien de cette force et de cette grâce de langage ordinaires aux Athéniens; mais qu'il était d'un naturel franc et généreux, et que son âme tenait plus du Péloponnésien que de l'homme d'Athènes :

Grossière, sans agréments, mais vertueuse au plus haut point;

comme Euripide décrit celle d'Hercule[2]. Tel est à peu près le portrait que Stésimbrote fait de Cimon.

Dans sa jeunesse, il fut accusé d'un commerce criminel avec sa sœur. Du reste, Elpinice n'avait pas, dit-on, une conduite fort réglée, et s'était abandonnée au peintre Polygnote. Aussi Polygnote, peignant les captives troyennes dans le portique appelé alors Pisianactée, et aujourd'hui Pœcile, aurait, dit-on, représenté Laodicé sous les traits d'Elpinice. Quoi qu'il en soit, Polygnote n'était pas un artisan mercenaire : il ne peignit pas ce portique pour de l'argent, mais gratuitement, pour se faire honneur auprès de sa patrie. C'est ce que disent tous les historiens; et le poëte Mélanthius le confirme dans ces vers :

Il orna à ses frais les temples des dieux et la place publique
De Cécrops, en y peignant les exploits des demi-dieux.

[1] C'est-à-dire *hébété*.
[2] Dans une des pièces que nous ne possédons plus.

Quelques-uns disent que la liaison d'Elpinice avec Cimon ne fut point une débauche secrète, mais qu'elle l'avait épousé publiquement[1], parce que sa pauvreté l'empêchait de faire un mariage digne de sa naissance. Dans la suite, Callias, un des hommes les plus riches d'Athènes, en devint amoureux, et offrit de payer l'amende à laquelle le père avait été condamné : Elpinice consentit à l'épouser, et Cimon la lui céda.

Il paraît pourtant certain que Cimon fut très-porté à l'amour des femmes : le poëte Mélanthius, en le plaisantant à ce sujet dans ses élégies, fait mention d'une Astéria de Salamine et d'une certaine Mnestra, que Cimon avait aimées. Il n'est pas moins constant qu'il eut pour sa femme légitime Isodicé, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, une passion beaucoup trop vive[2], et qu'il fut inconsolable de sa mort, à en juger du moins par les élégies qui lui furent adressées pour calmer sa douleur, et dont le philosophe Panétius attribue la composition à Archélaüs le physicien[3] : conjecture assez vraisemblable, qu'il fonde sur le rapport des temps.

Cimon, dans tout le reste de sa conduite, n'eut rien que de grand et d'admirable. Égal à Miltiade en courage, et à Thémistocle en prudence, il les surpassa l'un et l'autre en justice, de l'aveu de tout le monde. Sans leur être inférieur par les qualités guerrières, il eut sur eux, dès sa jeunesse et lorsqu'il n'avait encore aucune expérience dans les armes, une incontestable supériorité par ses vertus civiles. Lorsqu'à l'approche des Mèdes Thé-

[1] Cornélius Népos dit formellement qu'il l'avait épousée, la loi d'Athènes permettant le mariage entre frères et sœurs de pere.

[2] On pourrait expliquer cette singulière remarque par ce vers d'un ancien comique :

Adulter est, uxoris amator acrior.

[3] Celui dont il a été question plus haut.

mistocle proposa aux Athéniens de quitter la ville, d'abandonner le pays, de s'embarquer pour se rendre devant Salamine et y combattre sur mer ; dans la consternation générale que causa un conseil si hardi, Cimon fut le premier qu'on vit monter, d'un visage serein, le long du Céramique à la citadelle, portant dans sa main un mors de cheval pour le consacrer à Minerve. C'était proclamer que la ville, dans la conjoncture présente, n'avait pas besoin de gens de cheval, mais d'hommes de mer. Après avoir consacré le mors, il prit un des boucliers appendus aux parois du temple, fit sa prière à la déesse, et descendit ensuite vers la mer. Cet exemple ranima le cœur de la plupart des citoyens.

Cimon était assez bien de figure, suivant le poëte Ion ; il était de grande taille, et avait de beaux cheveux qui frisaient naturellement, et qu'il entretenait avec soin. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur dans le combat même lui eurent bientôt acquis l'estime et l'affection de ses concitoyens : ils s'attachaient à lui en foule, lui faisaient cortége partout, et l'exhortaient à se rendre digne, par ses sentiments et ses actions, de la gloire dont Marathon avait illustré le nom de son père.

Le peuple l'accueillit, à son entrée dans les affaires publiques, avec de vifs témoignages de satisfaction. Dégoûtés de Thémistocle, charmés d'ailleurs de la douceur et de la simplicité des mœurs de Cimon, ils l'élevèrent aux premiers honneurs et aux plus grandes charges de la république. Mais celui qui contribua plus que personne à son avancement, ce fut Aristide, fils de Lysimachus. Aristide, frappé de ses heureuses dispositions, voulut l'opposer comme un contre-poids aux talents et à l'audace de Thémistocle.

Après que les Mèdes eurent été chassés de la Grèce, Cimon fut chargé d'aller prendre le commandement de la flotte. Les Athéniens n'avaient pas encore la préémi-

nence sur la Grèce, et recevaient les ordres de Pausanias et des Lacédémoniens. Son premier soin, dans ses expéditions, fut d'entretenir toujours parmi les soldats un ordre admirable, et de leur inspirer une ardeur qui les distinguait entre tous les autres alliés. Puis, quand Pausanias eut formé des intelligences avec les Barbares, afin de trahir la Grèce, et lié des correspondances avec les rois; tandis qu'ébloui de la grande autorité qu'il exerçait, et plein d'une folle arrogance, il s'était mis à traiter les alliés avec une dureté et un orgueil insupportables, Cimon, au contraire, recevait avec douceur et encourageait par des paroles amies ceux qui avaient à se plaindre des injustices de Pausanias; et il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, non par la force des armes, mais par le seul ascendant de ses discours et de son caractère. En effet, presque tous les alliés s'attachèrent à Cimon et à Aristide, fatigués qu'ils étaient de la dureté de Pausanias et de ses dédains. Les deux généraux, en même temps qu'ils gagnaient les alliés par de bons procédés, firent avertir les éphores de rappeler Pausanias, parce qu'il déshonorait Sparte, et jetait le trouble dans toute la Grèce.

On conte que Pausanias, étant à Byzance, envoya chercher, dans des vues criminelles, une jeune fille de famille distinguée, nommée Cléonice. Les parents, cédant à la nécessité et à la crainte, laissèrent emmener leur fille. Avant d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on éteignît la lumière, et s'approcha dans les ténèbres et en silence du lit de Pausanias, qui était déjà endormi. Elle donna par hasard contre la lampe, et la renversa. Pausanias, réveillé en sursaut par le bruit, et croyant que c'était quelque ennemi qui venait pour l'assassiner, tire le poignard qu'il avait au chevet de son lit, et en frappe Cléonice, qui tombe sur le carreau. Elle mourut de cette blessure; et cette mort ne laissa plus goûter à Pausa-

nias un instant de repos. Un spectre lui apparaissait toutes les nuits pendant son sommeil, et lui répétait d'un ton de colère ce vers héroïque :

> Marche recevoir ton châtiment : le crime finit toujours par être funeste aux hommes.

Les alliés, dans l'indignation que leur causa ce forfait, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Byzance ; mais il parvint à s'échapper. Sans cesse troublé par le fantôme, il se réfugia, dit-on, à Héraclée[1], dans le temple où l'on évoque les âmes des morts. Il appela Cléonice, et la conjura d'apaiser sa colère. Elle lui apparut, et lui dit qu'à son retour dans Sparte il verrait la fin de ses maux, désignant, ce semble, par ces mots énigmatiques, la mort qui attendait Pausanias.

Voilà ce que racontent la plupart des historiens.

Cimon, à la tête des alliés, qui s'étaient tous réunis à son armée, cingla vers la Thrace, où on lui avait mandé que des seigneurs perses, parents du roi, s'étaient emparés d'Éione, ville située sur les bords du Strymon, et que de là ils inquiétaient les Grecs des pays voisins. Il eut bientôt défait les Perses en bataille, et il les obligea de s'enfermer dans la ville. Ayant ensuite chassé les Thraces qui habitaient au-dessus du Strymon, et qui fournissaient des vivres aux ennemis, il mit des garnisons dans toute la contrée, et réduisit les assiégés à une telle disette, que Butès, général du roi, désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, et s'y brûla, lui, ses amis et ses trésors.

Cimon prit la ville, et n'y fit pas un grand butin, parce que les Barbares avaient presque tout brûlé ; mais il donna à habiter aux Athéniens le pays d'alentour, qui

[1] C'était une ville d'Élide, à deux lieues environ d'Olympie.

était aussi agréable que fertile. Le peuple, par reconnaissance, lui permit de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec les inscriptions suivantes. On lisait sur le premier :

Eux aussi ils étaient braves, ceux qui jadis
Dans Éione, sur les rives du Strymon, ont fait sentir aux enfants des Mèdes
Et la brûlante famine, et les fureurs de Mars ;
Ceux qui les premiers ont réduit les ennemis au désespoir.

On lisait sur le second :

Voilà la récompense que les généraux ont reçue des Athéniens,
Pour prix de leurs exploits et de leurs nobles services.
Tous, à ce spectacle, jusque dans la postérité, se sentiront un plus vif désir
De combattre pour le salut de la patrie.

Il y avait sur le troisième :

C'est de cette ville que jadis Ménesthée, compagnon des Atrides,
Emmena son armée vers les champs sacrés de Troie.
Homère a dit de lui [1] qu'entre tous les Grecs couverts de la cuirasse
Il excellait à ranger ses soldats en bataille.
Comme lui les Athéniens ont mérité le renom
D'habiles dans l'art militaire et de braves dans l'action.

Ces inscriptions, bien que le nom de Cimon n'y paraisse nulle part, étaient, aux yeux des hommes de ce temps, le comble de l'honneur : ni Thémistocle ni Miltiade n'avaient jamais rien obtenu de semblable ; et même Miltiade, demandant qu'on lui décernât une couronne d'olivier, Socharès de Décélie se leva du milieu de l'assemblée, combattit cette demande, et prononça ces mots

[1] Dans le deuxième livre de l'*Iliade*, vers 553.

pleins d'ingratitude, mais qui furent alors très-agréables au peuple : « Miltiade, quand tu auras combattu seul contre les Barbares, et que tu les auras vaincus, c'est alors que tu pourras revendiquer des honneurs pour toi seul. » Pourquoi donc cette distinction singulière dont on récompensa les exploits de Cimon ? ne serait-ce pas que, sous les autres généraux, les Athéniens avaient combattu pour sauver la patrie, et que Cimon, ayant porté la guerre dans le pays même des ennemis, s'était emparé d'une portion de leur territoire, avait fait la conquête des villes d'Éione et d'Amphipolis [1], où Athènes fonda des colonies? Ils en fondèrent aussi dans Scyros [2], dont Cimon se rendit maître à l'occasion que je vais rapporter. Cette île était habitée par des Dolopes, gens peu entendus dans la culture des terres, et qui infestaient de tout temps la mer par leurs pirateries. Ils allèrent même jusqu'à dépouiller ceux qui abordaient chez eux pour y trafiquer. Des marchands thessaliens, qui étaient à l'ancre dans le port de Ctésium, furent pillés par eux, et jetés en prison. Mais ils rompent leurs chaînes, s'évadent, et vont dénoncer cette violation du droit des gens aux Amphictyons. La ville fut condamnée à dédommager les marchands de la perte qu'ils avaient faite. Le peuple refusa de contribuer, et soutint que l'indemnité devait être payée par ceux qui avaient pillé les marchands. Les corsaires, qui craignaient d'être forcés à payer, écrivirent à Cimon, et le pressèrent de venir avec sa flotte prendre possession de la ville, qu'ils lui remettraient entre les mains. Cimon y alla, s'empara de l'île, en chassa les Dolopes, et rendit libre la mer Égée.

Informé que l'antique Thésée, fils d'Égée, obligé de fuir d'Athènes, s'était retiré à Scyros, et y avait été tué

[1] Amphipolis était une ville de Thrace ainsi qu'Éione.
[2] Ile de la mer Égée entre l'Eubée et Lesbos.

en trahison par le roi Lycomède, qui craignait le ressentiment des Athéniens, il fit les plus scrupuleuses recherches pour découvrir son tombeau ; car il y avait un oracle qui enjoignait aux Athéniens de transporter à Athènes les ossements de Thésée, et de l'honorer comme un héros. Mais ils ignoraient le lieu de sa sépulture ; et les habitants de Scyros ne voulaient ni convenir qu'elle fût dans leur île, ni permettre qu'on la cherchât. Mais alors Cimon, à force de zèle, parvint à découvrir le tombeau[1]; il chargea les ossements sur sa trirème, qu'il fit magnifiquement orner, et les rapporta dans sa patrie, quatre cents ans environ depuis le départ de Thésée[2].

Le peuple lui sut particulièrement gré de cette découverte, et institua, pour en perpétuer la mémoire, des concours tragiques, dont la célébration se fit avec un grand éclat. Sophocle, encore jeune, y présentait sa première pièce ; et l'archonte Aphepsion, qui voyait dans les spectateurs beaucoup de partialité et de brigues, n'avait pas voulu tirer au sort les juges du combat. Mais, lorsque Cimon et les autres généraux furent entrés au théâtre pour y faire à Bacchus les libations d'usage, l'archonte ne leur permit pas de sortir; il leur fit prêter serment, et les obligea de s'asseoir et de porter la sentence : ils étaient dix, un de chaque tribu. La dignité des juges anima les acteurs d'une merveilleuse émulation ; Sophocle remporta le prix ; et Eschyle en fut, dit-on, si affligé, qu'il ne fit pas depuis un long séjour à Athènes. Il se retira de dépit en Sicile[3]; il y mourut, et fut enterré près de Géla.

[1] Voyez cette histoire racontée avec plus de détail à la fin de la Vie de Thésée dans le premier volume.

[2] S'il n'y a pas là de faute de copiste, l'anachronisme est manifeste : il y a plus de huit cents ans d'intervalle entre Thésée et Cimon.

[3] J'ai discuté cette opinion ainsi que les autres traditions relatives

Ion raconte qu'étant venu dans sa jeunesse, de Chio à Athènes, il soupa un soir avec Cimon chez Laomédon. Après les libations, Cimon prié de chanter, s'en acquitta avec tant de grâce, que les convives s'extasièrent sur l'agrément de son commerce, comparé surtout à la rusticité de Thémistocle. « Moi, disait ce dernier, je ne sais ni chanter ni jouer de la lyre, mais agrandir et enrichir une ville petite et pauvre. » Après que Cimon eut fini de chanter, la conversation tomba naturellement sur ses actions; et, comme chacun rappelait ses plus grands exploits, Cimon raconta une ruse dont il s'était servi, et qu'il regardait comme la chose la plus sage dont il se fût jamais avisé. Les alliés avaient fait, dans Sestos et dans Byzance, un grand nombre de prisonniers sur les Barbares; ils prièrent Cimon de faire le partage. Cimon mit d'un côté les Barbares tout nus, et de l'autre les ornements qu'ils portaient sur leurs personnes. Les alliés se plaignirent de l'inégalité des deux lots. Cimon leur offrit de choisir la part qu'ils voudraient, et dit que les Athéniens se contenteraient de celle qu'ils auraient laissée. Hérophytus le Samien leur conseilla de choisir les dépouilles des Perses plutôt que les Perses eux-mêmes : ils prirent donc les ornements des captifs, et laissèrent leurs personnes aux Athéniens. Cimon passa, dans le moment, pour un ridicule faiseur de partages; car les alliés emportaient des chaînes, des colliers et des bracelets d'or, des robes magnifiques et des manteaux de pourpre; au lieu que les Athéniens n'avaient que des corps nus, et mal propres au travail : mais bientôt les parents et les amis des prisonniers arrivèrent de Lydie et de Phrygie avec de grandes sommes d'argent pour les racheter. Cette rançon fournit à Cimon de quoi entretenir sa flotte pen-

au voyage d'Eschyle, dans ma notice sur ce poëte en tête de ma traduction.

dant quatre mois; et il resta en outre pour le trésor public une quantité d'or considérable.

Cimon était revenu fort riche de ses expéditions; et cette opulence qu'il avait honorablement conquise sur les ennemis, il la dépensait plus honorablement encore au soulagement des citoyens. Il fit enlever les clôtures de ses domaines, afin que les étrangers et ceux des Athéniens qui en auraient besoin allassent sans crainte y cueillir des fruits. Il avait tous les jours chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de convives : tous les pauvres qui s'y présentaient étaient reçus, et y trouvaient une nourriture qui ne leur coûtait aucun travail, et qui leur permettait de vaquer tout entiers au soin des affaires publiques. Suivant Aristote, ce souper n'était pas pour tous les Athéniens sans distinction, mais seulement pour ses compatriotes du dème de Lacia. Il avait toujours à sa suite deux ou trois domestiques très-bien vêtus; et, lorsqu'il rencontrait quelque vieillard en haillons, il lui faisait donner l'habit d'un de ses gens; et il n'y avait point de pauvre citoyen qui ne tînt à honneur d'être l'objet d'une telle libéralité. Ces mêmes domestiques portaient sur eux beaucoup de menue monnaie; et, s'ils voyaient dans la place quelque honnête indigent, ils s'approchaient, et lui mettaient discrètement dans la main quelque pièce. C'est à cette conduite généreuse que le poëte Cratinus[1] semble faire allusion dans ses *Archiloques*, en ces termes :

Et moi je me flattais, moi Métrobius le greffier,
Que cet homme divin et le plus hospitalier du monde,
Le premier entre tous les Grecs en toutes vertus,
Cimon enfin, me ferait passer heureusement ma vieillesse dans une douce abondance,
A ses côtés jusqu'à la fin de mes jours. Mais Cimon
M'a laissé; il est parti avant moi.

[1] Poëte de l'ancienne comédie, contemporain de Cimon.

Gorgias de Léontium[1] disait aussi que Cimon amassait des richesses pour en user, et qu'il en usait pour se faire estimer. Critias lui-même, qui fut un des Trente, souhaite, dans ses élégies :

> L'opulence des Scopades, et la grandeur d'âme de Cimon,
> Et les victoires d'Agésilas le Lacédémonien.

Lichas le Spartiate s'est fait un nom célèbre parmi les Grecs[2], uniquement parce qu'il recevait chez lui les étrangers au temps des Gymnopédies[3]; mais la libéralité de Cimon surpassait même l'hospitalité et l'humanité des anciens Athéniens. Ceux-ci ont répandu parmi les hommes, et Athènes à raison de s'en glorifier, la semence de leur nourriture[4]; ils leur ont découvert les sources d'eau, et enseigné l'usage du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, qui faisait de sa maison un prytanée commun à tous les citoyens, et qui laissait aux étrangers la liberté de cueillir les prémices des fruits de ses terres et de tous les biens qu'apportent les saisons, et d'en user à leur gré, Cimon ramena, pour ainsi dire, sur la terre, cette communauté de biens qui avait existé, suivant les traditions, au siècle de Saturne.

On a calomnié cette bienfaisance; on l'a représentée comme une flatterie de Cimon pour gagner la multitude; mais il ne faut, pour confondre ses détracteurs, que considérer le reste de la conduite de Cimon. Il te-

[1] C'est le célèbre rhéteur dont Platon a donné le nom à un de ses plus beaux dialogues : il était contemporain de Cimon.

[2] Lichas vivait au temps de la guerre de Péloponnèse.

[3] C'étaient des jeux qu'on célébrait à Sparte, et où des chœurs de jeunes gens chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates qui avaient été tués au combat de Thyrée.

[4] Les Athéniens prétendaient avoir les premiers quitté le gland pour le blé, et enseigné aux hommes l'art de cultiver et d'ensemencer la terre, transmis par Cérès à leur roi Triptolème.

nait pour l'aristocratie, et pour les institutions laconiennes. On le vit bien lorsqu'il se joignit à Aristide contre Thémistocle, qui élevait beaucoup trop haut la puissance populaire, et plus tard quand il se déclara ouvertement contre Éphialte, lequel, pour complaire au peuple, voulait abolir l'Aréopage. Quoiqu'il vît tous les hommes d'État de son temps, excepté Aristide et Éphialte, s'enrichir aux dépens du trésor public, il se montra, dans tous ses actes politiques, incorruptible, pur même de tout présent, et persévéra toute sa vie à faire et à dire gratuitement, honorablement, tout ce que commandaient les circonstances.

On conte qu'un Barbare, nommé Rhœsacès, ayant fait défection au roi de Perse, était venu à Athènes avec de grandes richesses; tourmenté par les délateurs, il se réfugia chez Cimon, et mit à la porte du vestibule deux coupes pleines, l'une de dariques[1] d'argent, l'autre de dariques d'or. Cimon sourit à cette vue, et demanda à Rhœsacès lequel il préférait d'avoir Cimon pour mercenaire ou pour ami. « Pour ami, dit-il. — Hé bien donc, répondit Cimon, remporte avec toi ton or et ton argent : devenu ton ami, je m'en servirai quand j'en aurai besoin. »

Les alliés se bornaient à payer les taxes qu'on leur avait imposées, et ne fournissaient plus leur contingent d'hommes et de navires. Fatigués de tant d'expéditions, et jugeant la guerre inutile depuis que les Barbares s'étaient retirés et ne venaient plus les troubler, ils n'avaient d'autre désir que de cultiver leurs terres et de vivre en repos; ils n'équipaient plus de vaisseaux, ils n'envoyaient plus de soldats. Les autres généraux des Athéniens les contraignaient à exécuter les traités; ils traînaient devant les tribunaux ceux qui n'obéissaient

[1] Pièces de monnaies dont il a été déjà fait mention ailleurs.

pas à leurs injonctions, les faisaient condamner à des amendes, et rendaient insupportable et odieuse l'autorité de la république. Cimon, dans ses commandements, suivit une route tout opposée : il n'usait de violence contre aucun des Grecs; il recevait, de ceux qui ne voulaient pas faire le service militaire, de l'argent et des vaisseaux vides; il souffrait qu'amorcés par le charme du repos, ils s'occupassent à loisir de leurs affaires, et se changeassent, de bons soldats qu'ils étaient, en laboureurs et en commerçants timides, par l'effet du luxe et par leur imprévoyance; au contraire, il faisait monter tour à tour et en grand nombre les Athéniens sur la flotte, et les aguerrissait par des expéditions fréquentes; et il les rendit en peu de temps, par le moyen des contributions et de la solde que payaient les alliés, les maîtres de ceux qui les soudoyaient. Car, comme les Athéniens étaient continuellement sur mer, qu'ils avaient toujours les armes à la main, et qu'ils étaient nourris et exercés dans ces expéditions, les autres Grecs, qui s'étaient accoutumés à les craindre et à les flatter, se trouvèrent bientôt, sans s'en apercevoir, les tributaires et les esclaves de ceux dont ils avaient été d'abord les alliés.

Ajoutons que nul autant que Cimon ne rabaissa et ne réprima la fierté du grand roi : non content de l'avoir chassé de la Grèce, il s'attacha à le suivre pied à pied, pour ainsi dire, sans donner le temps aux Barbares de respirer et de s'arrêter; il ravageait des provinces, il soumettait des villes, en détachait d'autres et les faisait passer dans le parti des Grecs; au point que toute l'Asie, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, fut délivrée des armes des Perses. Informé que les généraux du roi occupaient, avec des forces considérables de terre et de mer, les côtes de la Pamphylie, et voulant leur fermer par la crainte tout accès dans la mer qui est en deçà des

les Chélidoniennes [1], il partit des ports de Cnide et de Triopium [2] avec deux cents trirèmes que Thémistocle avait fait faire très-légères et parfaitement appropriées à toutes les évolutions. Cimon y fit de plus établir des planchers qui, débordant de chaque côté, formaient un pont capable de contenir un grand nombre de combattants, et les rendit par là plus redoutables aux ennemis dans l'attaque. Il fit d'abord voile vers la ville des Phasélites [3] : quoique Grecs de nation, les Phasélites ne voulurent ni recevoir sa flotte, ni se détacher du parti du roi. Cimon ravagea leur territoire, et s'approcha de la ville pour en faire le siége ; mais ceux de Chio, qui servaient sur sa flotte, et qui étaient de tout temps amis des Phasélites, tâchaient d'adoucir sa colère, et donnaient avis aux assiégés de leurs démarches, par des billets attachés à des flèches qu'ils lançaient par-dessus les murailles ; enfin ils négocièrent pour eux la paix, à condition qu'ils paieraient dix talents [4], et qu'ils accompagneraient Cimon dans son expédition contre les Barbares.

Éphore dit que Tithraustès commandait la flotte du roi, et Phérandatès son armée de terre ; suivant Callisthène, Ariomandès, fils de Gobryas, était généralissime de toutes les troupes, et tenait la flotte à l'ancre à l'embouchure de l'Eurymédon [5], résolu de ne pas combattre contre les Grecs avant l'arrivée de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient de Cypre. Cimon, de son côté,

[1] Ces îles, au nombre de trois, étaient situées à peu de distance de la côte de Pamphylie. La mer dont il s'agit est la Méditerranée.

[2] Cnide était une île de la mer de Carie, et Triopium une ville de la Carie même.

[3] Phasélis, située sur les confins de la Pamphylie et de la Lycie, ville considérable par son commerce, et qui devint plus tard comme le quartier général des pirates de Cilicie.

[4] Environ 60,000 fr. de notre monnaie.

[5] Rivière de Pamphylie, vis-à-vis de l'île de Cypre.

voulait prévenir l'arrivée de ces renforts : il s'avance contre les Barbares, déterminé, s'ils ne voulaient pas combattre de leur plein gré, à les y contraindre par la force. Les Perses, pour se soustraire à cette nécessité, entrèrent d'abord en rivière ; puis, poursuivis par les Athéniens, ils virèrent à leur rencontre avec six cents voiles, selon Phanodème, et seulement avec trois cent cinquante, suivant Éphore ; mais ils ne firent rien dans le combat qui répondit à des forces si considérables : ils tournèrent bien vite leurs proues vers le rivage ; et les premiers qui purent y aborder s'enfuirent vers l'armée de terre, qui était rangée en bataille non loin de là. Les Grecs passèrent au fil de l'épée tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, et s'emparèrent de leurs vaisseaux. On ne peut douter que la flotte des Barbares ne fût très-nombreuse ; car, outre qu'il se sauva, comme on pense bien, une foule de navires, et qu'il y en eut beaucoup de brisés, les Athéniens ne laissèrent pas d'en prendre deux cents. Mais leur armée de terre descendit vers le rivage, et Cimon trouva trop hasardeux de tenter une descente si près de l'ennemi, et de mener ses Grecs, fatigués du premier combat, contre des troupes fraîches et supérieures en nombre. Toutefois, comme il voyait que la victoire avait relevé le courage et la confiance de ses soldats, et qu'ils brûlaient de marcher contre les Barbares, il débarqua son infanterie, encore échauffée du combat qu'elle venait de livrer sur mer. Les Grecs s'élancent en jetant de grands cris et au pas de course. Les Perses les attendirent de pied ferme, et soutinrent ce premier choc avec valeur : le combat fut très-rude ; les plus braves et les plus considérables d'entre les Athéniens y périrent ; mais enfin les Grecs, redoublant d'efforts, mirent en fuite les Barbares, les taillèrent en pièces, firent un grand nombre de prisonniers, et s'emparèrent des tentes de l'ennemi, qui regorgeaient de trésors de toute espèce

Cimon, tel qu'un vaillant athlète, après avoir remporté en un seul jour deux victoires, et surpassé par sa bataille navale l'exploit de Salamine, et par son combat de terre celui de Platée [1], releva encore par un nouveau trophée l'éclat de ses triomphes. Averti que les quatre-vingts trirèmes phéniciennes, qui n'avaient pu se trouver à la bataille, étaient à l'ancre devant Hydrus [2], il cingla de ce côté en toute diligence. Les généraux qui les commandaient n'ayant point encore de nouvelles certaines sur le sort de la grande flotte, et ne pouvant croire au bruit de sa défaite, restaient suspendus entre la crainte et l'espérance ; aussi perdirent-ils complétement courage à la vue des vaisseaux ennemis : tous leurs navires furent pris, et la plus grande partie de leurs soldats massacrés.

Ce grand échec rabaissa si fort l'orgueil du roi, qu'il conclut ce traité de paix si célèbre, par lequel il s'engageait à tenir toujours son armée de terre éloignée des mers de Grèce de la course d'un cheval, et à ne jamais naviguer avec de grands vaisseaux ou des galères à proues d'airain entre les roches Cyanées [3] et les îles Chélidoniennes. Néanmoins Callisthène prétend que ces conditions ne furent point stipulées avec le Barbare, et qu'il les exécuta lui-même par l'effet de la terreur dont l'avaient frappé ses défaites ; que depuis il se tint si loin de la Grèce, que Périclès, avec cinquante vaisseaux, et

[1] Je suis la correction de Dacier. Le grec dit *combat de terre* là où j'ai mis *bataille navale*, et *bataille navale* là où j'ai mis *combat de terre*; mais de cette façon la comparaison n'a plus le sens commun. Il est évident qu'il faut transporter l'un à la place de l'autre les deux mots *πεζομαχία* et *ναυμαχία*.

[2] Hydrus est inconnu. On conjecture qu'il faut lire Sydra, ville maritime de Cilicie, ou Hydrussa, une des Cyclades.

[3] Iles ou rochers dans le Pont-Euxin, à l'entrée du Bosphore de Thrace.

Éphialte, seulement avec trente, poussèrent jusqu'au delà des îles Chélidoniennes, sans avoir rencontré une seule voile de la flotte des Barbares. Mais la copie du traité, qui se trouve dans le recueil de décrets publié par Cratère [1], contient ces dispositions.

On dit aussi que ce fut à cette occasion que les Athéniens élevèrent l'autel de la Paix, et décernèrent de grands honneurs à Callias, qui avait été envoyé auprès du roi pour la ratification du traité. Les dépouilles des vaincus furent vendues à l'encan ; et l'argent qu'on en tira fut employé à des dépenses publiques. C'est avec le produit de cette expédition qu'on bâtit notamment la muraille de l'Acropole qui regarde le midi. On dit encore que les longues murailles qu'on appelle les Jambes [2] ne furent élevées qu'après la mort de Cimon, mais que ce fut lui qui en jeta les premiers fondements ; et, comme le terrain sur lequel il fallait les asseoir était marécageux et rempli d'eaux stagnantes, il en fit dessécher et consolider à ses frais tout le fond, en y jetant une grande quantité de cailloux et de pierres de taille. Cimon fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux publics destinés aux exercices et aux jeux honnêtes, et qui bientôt après firent les délices des citoyens. Il ombragea la place publique de platanes; il fit de l'Académie, emplacement nu et aride, un parc arrosé de fontaines, orné de lices pour les courses et d'allées pour la promenade.

Quelques Perses qui occupaient encore la Chersonèse refusaient de vider le pays, et appelaient à leur secours les habitants de la haute Thrace : Cimon partit d'Athènes avec quatre trirèmes pour les déloger. Ce faible armement excita le mépris des Barbares ; mais Cimon ne laissa pas de fondre sur eux ; et avec ses quatre vaisseaux il

[1] Celui qui avait servi sous Alexandre.

[2] C'étaient les murailles qui réunissaient le Pirée à la ville d'Athènes.

leur en prit treize, chassa les Perses, subjugua les Thraces, et mit toute la Chersonèse sous la domination d'Athènes. Il attaque ensuite les Thasiens[1], qui s'étaient révoltés, gagne sur eux une bataille navale, leur prend trente-trois vaisseaux, emporte d'assaut leur ville, acquiert aux Athéniens les mines d'or du continent voisin, et s'empare de tous les pays qui étaient dans la dépendance des Thasiens.

Il lui était facile de faire de là une incursion dans la Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande étendue de leur territoire : il ne profita point de l'occasion, et encourut le soupçon de s'être laissé gagner par les présents du roi Alexandre[2].

Ses ennemis se liguèrent contre lui, et l'appelèrent en justice : dans sa défense devant les juges, il dit qu'il n'avait jamais formé de liaison avec les peuples riches, tels que les Ioniens et les Thessaliens, comme l'avaient fait les autres généraux qui cherchaient dans ces alliances honneurs et richesses ; qu'il ne s'était lié qu'avec les Lacédémoniens, parce qu'il estimait leur vie frugale et leur sagesse, qu'il préférait à toutes les richesses du monde, et qu'il prenait pour modèle ; qu'au reste il mettait toute sa gloire à enrichir Athènes des dépouilles des ennemis. Stésimbrote, à propos de ce procès, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour le solliciter en faveur de Cimon, dont il était le plus ardent accusateur, et que Périclès lui dit en souriant : « Tu es bien vieille, Elpinice, tu es bien vieille pour terminer de si grandes affaires! » Cependant le jour du jugement il se montra fort doux pour Cimon : il ne se leva qu'une seule fois pour soutenir l'accusation, et comme par manière d'acquit. Cimon fut absous.

[1] Thasos est une île de la mer Égée, peu éloignée des côtes de la Thrace et de la Macédoine.

[2] C'est Alexandre Ier, qui commença à régner l'an 479 avant J.-C.

Tous ses actes politiques, tant qu'il fut présent dans Athènes, tendirent à réprimer, à contenir le peuple, qui mettait aux nobles le pied sur la gorge, et tâchait d'attirer à soi tout le pouvoir du gouvernement ; mais il eut à peine repris le commandement de la flotte que la multitude, délivrée de tout frein, changea l'ancien ordre de choses, et renversa les lois et les coutumes antiques. Éphialte, à la tête de ce parti, et soutenu par Périclès qui commençait à jouir d'une haute influence, et qui s'était déclaré pour la cause populaire, ôta au Sénat de l'Aréopage la plus grande partie des causes dont la connaissance lui était attribuée, se rendit maître des tribunaux, et jeta la ville dans une pure démocratie. Cimon, à son retour, s'indigna de voir ainsi avilir la dignité du Sénat ; il mit tout en œuvre pour le remettre en possession des jugements, et pour raviver le gouvernement aristocratique, tel que l'avait institué Clisthène [1]. Mais ses ennemis se liguèrent contre lui, et soulevèrent le peuple par leurs clameurs, en renouvelant les bruits qui avaient couru autrefois de son commerce avec sa sœur, et en lui reprochant son attachement pour les Lacédémoniens. C'est à quoi font allusion ces vers d'Eupolis si connus, où il dit de Cimon :

> Il n'était point méchant homme, mais sujet au vin et insouciant.
> Et de temps en temps il allait dormir à Lacédémone,
> Laissant seule la pauvre Elpinice.

Mais si, tout insouciant et tout ivrogne qu'on le fait, il prit tant de villes et remporta tant de victoires, il est certain que s'il eût été sobre et vigilant, pas un Grec, ni avant ni après lui, n'eût surpassé ses exploits. Il est vrai qu'il montra de tout temps un penchant pour les

[1] Un de ceux qui avaient le plus puissamment contribué à l'expulsion des Pisistratides, et à rétablir le bon ordre dans Athènes.

Lacédémoniens : de ses deux fils jumeaux, il nomma l'un Lacédémonius et l'autre Éléus. Il les avait eus, suivant Stésimbrote, d'une femme de Clitore[1] : aussi Périclès leur reprocha-t-il souvent leur origine maternelle. Mais Diodore le Périégète dit que ces deux fils de Cimon, ainsi que le troisième, nommé Thessalus, eurent pour mère Isodicé, fille d'Euryptolème, fille de Mégaclès[2].

Du reste, c'est par la faveur des Lacédémoniens que son crédit s'était accru dans Athènes. Les Lacédémoniens, ennemis déclarés de Thémistocle dès cette époque, préféraient voir aux mains de Cimon, tout jeune qu'il fût encore, le pouvoir et l'autorité. Les Athéniens furent charmés d'abord de cette bienveillance que les Spartiates portaient à Cimon; car ils en tiraient eux-mêmes de grands avantages. Dans les premiers progrès de leur puissance, quand ils commençaient à se mêler des affaires des alliés, ils n'étaient pas fâchés de la considération et du crédit dont jouissait Cimon. C'était lui qui décidait presque toutes les affaires de la Grèce, par la douceur avec laquelle il traitait les alliés, et appuyé de l'amitié des Lacédémoniens. Mais quand les Athéniens furent devenus plus puissants, cet attachement extrême de Cimon pour les Spartiates leur déplut. Il ne manquait pas une occasion de vanter Lacédémone devant les Athéniens, surtout quand il leur faisait des reproches, ou qu'il voulait les piquer. Son mot habituel était, suivant Stésimbrote : « Mais ce n'est pas ainsi que font les Lacédémoniens. » Il s'attira de la sorte l'envie et la malveillance de ses concitoyens.

[1] Clitore était une ville d'Arcadie. D'après la loi d'Athènes, les fils de Cimon, nés d'une femme étrangère, devaient être considérés comme des bâtards de la cité.

[2] D'après cette version, les fils de Cimon étaient légitimes citoyens car Mégaclès était d'Athènes.

Mais ce qui fortifia le plus ces dispositions du peuple, ce fut une calomnie dont on le chargea, à l'occasion que je vais dire. La quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, Sparte éprouva le plus grand tremblement de terre dont on eût encore entendu parler. La terre s'entr'ouvrit et s'abîma en plusieurs endroits ; le mont Taygète en fut tellement agité, que plusieurs de ses sommets s'écroulèrent ; la ville fut culbutée de fond en comble ; toutes les maisons, excepté cinq, furent renversées par la secousse. Quelques instants avant que la terre tremblât, les jeunes hommes et les jeunes garçons, qui s'exerçaient nus ensemble au milieu du portique, virent, dit-on, un lièvre passer devant eux ; les jeunes garçons, tout frottés d'huile qu'ils étaient, s'élancèrent à sa poursuite, par divertissement ; ils furent à peine sortis, que le portique tomba sur les jeunes gens qui étaient restés. Tous périrent écrasés à la fois ; et leur tombeau s'appelle encore aujourd'hui Sismatia[1].

Archidamus, qui prévoyait, d'après le danger présent, celui qu'on avait à craindre, et qui voyait les citoyens uniquement occupés à sauver de leurs maisons les effets les plus précieux, fit sonner l'alarme, comme si l'ennemi eût été aux portes, afin qu'ils accourussent au plus tôt se ranger autour de lui avec leurs armes. Cette présence d'esprit sauva seule la ville dans cette conjoncture ; car les Hilotes accoururent de tous côtés de la campagne, pour massacrer les Spartiates qui auraient échappé au tremblement de terre ; mais, les ayant trouvés en armes et en rang de bataille, ils se retirèrent dans les villes, engagèrent dans leur parti la plupart des peuples voisins, et firent aux Spartiates une guerre ouverte, en même temps que les Messéniens les attaquèrent d'un autre côté.

Les Lacédémoniens envoient donc Périclidas à Athènes

[1] Ce mot vient de σεισμός, qui signifie *tremblement de terre*.

pour demander du secours. C'est lui qu'Aristophane représente, dans la comédie[1], *assis devant les autels, tout pâle, vêtu de pourpre et sollicitant une armée.* Éphialte s'y opposait, protestant qu'on ne devait pas les secourir, et relever une ville rivale d'Athènes; qu'il fallait la laisser ensevelie sous ses ruines, et fouler aux pieds l'orgueil de Sparte. Mais Cimon, au rapport de Critias, préférant l'intérêt des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, détermina le peuple à leur venir en aide, et sortit avec un corps nombreux de troupes. Ion rapporte le mot de Cimon qui fit particulièrement impression sur les Athéniens : « Ne laissons pas, aurait-il dit, la Grèce devenir boiteuse, et n'ôtons pas à Athènes un contre-poids nécessaire. »

Après avoir secouru les Lacédémoniens, il s'en retourna par Corinthe avec son armée. Lachartus lui fit de vifs reproches de ce qu'il y avait fait entrer ses troupes avant de s'être entendu avec les habitants: « Lorsqu'on frappe à la porte d'autrui, disait-il, on n'entre pas que le maître ne l'ait ordonné.—Mais vous, Lachartus, répondit Cimon, vous n'avez pas frappé aux portes de Cléones et de Mégare: vous les avez brisées, et vous êtes entré de force dans ces villes, les armes à la main, convaincu sans doute que tout est ouvert à qui est le plus fort. » Ce ton de fermeté imposa à propos au général corinthien, et Cimon poursuivit sa marche.

Les Lacédémoniens appelèrent une seconde fois les Athéniens contre les Messéniens et les Hilotes, qui occupaient Ithome[2]. Mais, quand les Athéniens furent arrivés, les Spartiates craignirent leur audace et leur ardeur; et, sous prétexte qu'ils tramaient quelque nouveauté, ils les renvoyèrent seuls de tous les alliés. Les

[1] Voyez *Lysistrata,* vers 1140.
[2] Ithome était une ville de la Thessalie, dans l'Estiotide.

Athéniens partirent, outrés de colère, et laissèrent éclater dès ce moment leur malveillance pour ceux qui favorisaient les Lacédémoniens : ils saisirent le plus léger prétexte, et bannirent Cimon par l'ostracisme, pour dix ans, ce qui était la durée fixée à cette sorte d'exil.

Dans cet intervalle, les Lacédémoniens, en revenant de Delphes, qu'ils avaient délivrée du joug des Phocéens, campèrent dans les plaines de Tanagre[1]. Les Athéniens sortirent au-devant d'eux pour leur livrer bataille, et Cimon se rendit en armes dans sa tribu Œnéide, brûlant de combattre, avec ses compatriotes, contre les Lacédémoniens. Mais le conseil des cinq cents, qui en fut informé, et à qui les clameurs des ennemis de Cimon firent craindre qu'il ne fût venu pour troubler l'ordonnance de la bataille, et introduire les Lacédémoniens dans Athènes, fit défendre aux capitaines de recevoir Cimon. Il se retira donc après avoir conjuré Euthippus d'Anaphlyste, ainsi que ceux de ses compagnons qu'on accusait particulièrement de favoriser les Lacédémoniens, de lutter vigoureusement contre les ennemis, et d'effacer, par leur conduite, les soupçons de leurs concitoyens. Ceux-ci, qui étaient au nombre de cent, placèrent au milieu de leur bataillon l'armure complète de Cimon ; et, se tenant serrés les uns contre les autres, ils se firent tuer sur la place jusqu'au dernier, avec un dévouement admirable, et laissèrent aux Athéniens autant de regret que de repentir de l'accusation injuste dont on les avait noircis. Aussi le ressentiment des Athéniens contre Cimon ne dura-t-il pas longtemps : il céda bientôt, soit, comme on peut croire, au souvenir de ses services, soit aux conjonctures fâcheuses où ils se trouvaient.

Complétement battus dans ce combat de Tanagre, et s'attendant, pour le printemps prochain, à une incursion

[1] Tanagre était dans la Béotie.

des Péloponnésiens sur leurs terres, ils rappelèrent Cimon de son bannissement; et Cimon revint dans sa patrie sur un décret proposé par Périclès. Tant les querelles particulières étaient alors subordonnées aux raisons d'État! tant les inimitiés étaient modérées et tombaient facilement devant l'intérêt public! tant enfin l'ambition, cette passion dominatrice entre toutes, cédait sans peine aux besoins de la patrie!

Cimon, à peine de retour dans Athènes, mit fin à la guerre, et réconcilia les deux villes. Quand la paix fut conclue, voyant que les Athéniens étaient incapables de rester en repos, et voulaient s'agiter encore et agrandir leur puissance par de nouvelles entreprises, et craignant d'ailleurs qu'ils ne se missent à troubler les peuples de la Grèce, ou qu'en parcourant avec une flotte nombreuse les îles et le Péloponnèse, ils ne fissent accuser Athènes de susciter des guerres civiles, ou ne donnassent aux alliés des sujets de plainte, il équipa deux cents trirèmes, qu'il destinait à une seconde expédition en Égypte et en Cypre[1]. Son dessein était tout à la fois d'exercer les Athéniens en les mettant aux prises avec les Barbares, et de les enrichir par des moyens légitimes, en leur faisant rapporter dans la Grèce les riches dépouilles de leurs ennemis naturels. Tout était prêt déjà pour le départ, et l'armée sur le point de s'embarquer, quand Cimon eut un songe. Il crut voir une lice irritée, qui aboyait contre lui, et qui prononçait, mêlés à ses aboiements, ces mots d'une voix humaine :

Viens, tu me feras plaisir et à mes petits.

Tout difficile à expliquer que fût ce songe, Astyphilus

[1] Plutarque n'a point parlé de la première expédition; mais Thucydide l'a racontée en détail.

le Posidoniate[1], devin, et ami particulier de Cimon, déclara que cette vision lui annonçait une mort prochaine; et voici comment il l'expliquait : Le chien est ennemi de l'homme contre lequel il aboie ; et le plus grand plaisir qu'on puisse faire à son ennemi, c'est de mourir. Le mélange de la voix humaine avec les aboiements désigne un ennemi mède; car l'armée des Mèdes est mêlée de Grecs et de Barbares.

Quelque temps après cette vision, Cimon faisait un sacrifice à Bacchus : le prêtre ouvrit la victime, et un essaim de fourmis se mirent à enlever le sang déjà figé, qu'elles portèrent peu à peu auprès de Cimon : elles lui en enduisirent le gros doigt du pied, et il fut longtemps sans s'en apercevoir; et, au moment où il y fit attention, le sacrificateur lui montra que le foie de la victime n'avait point de tête.

Mais, comme il n'y avait plus moyen de se dédire de l'entreprise, il mit à la voile: il envoya soixante de ses vaisseaux en Égypte, et retourna avec le reste de sa flotte dans les parages de la Pamphylie. Il battit la flotte du roi, composée de vaisseaux phéniciens et ciliciens, et s'empara des villes de Cypre. Enfin il épiait l'occasion de surprendre l'Égypte; car le dessein qu'il méditait ne se bornait pas à quelques vétilles : ce n'était rien moins que la destruction de l'empire du roi de Perse. Ce qui l'animait surtout à cette haute entreprise, c'est qu'il avait été informé que Thémistocle jouissait chez les Barbares d'une gloire et d'une puissance extraordinaires, depuis qu'il avait promis au roi de conduire lui-même son armée quand il voudrait marcher sur la Grèce. Mais Thémistocle, désespérant, dit-on, de vaincre les Grecs, et de surmonter la fortune et la valeur de Cimon, se donna volontairement la mort.

[1] Posidonie est le nom grec de la ville de Pestum en Lucanie.

Cependant Cimon, tout rempli de ses grands projets de guerre, tenait toujours sa flotte autour de l'île de Cypre. Il envoya au temple d'Ammon des députés chargés de consulter le dieu sur des choses secrètes; car personne ne sait quel était l'objet de leur mission. Le dieu ne leur rendit point d'oracle; mais, dès qu'ils entrèrent dans le temple, il leur ordonna de s'en retourner : « Cimon, dit-il, est déjà auprès de moi. » Les députés, obéissant à cet ordre, reprirent le chemin de la mer; et, en arrivant au camp des Grecs, qui était alors sur les côtes de l'Égypte, ils apprirent que Cimon était mort. Ils comparèrent le jour de sa mort avec celui où le dieu leur avait parlé, et reconnurent que l'oracle, en leur disant que Cimon était déjà avec les dieux, avait annoncé énigmatiquement sa fin.

Il mourut au siége de Citium[1], de maladie, suivant la plupart des historiens; et, selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les Barbares. En mourant, il ordonna à ses capitaines de ramener sur-le-champ la flotte à Athènes, et de cacher sa mort à tout le monde. Et avant que ni les ennemis ni les alliés eussent vent de rien, la flotte avait pu rentrer en sûreté dans les ports de l'Attique, au rapport de Phanodème, après une navigation de trente jours, et commandée par Cimon, tout mort qu'il était.

Depuis cet événement, aucun des généraux grecs ne se signala désormais contre les Barbares par quelque éclatant exploit. Les Grecs s'acharnèrent les uns sur les autres, excités par des démagogues et des artisans de querelles, sans que personne se mît entre-deux pour les séparer. Ces guerres intestines laissèrent respirer le royaume de Perse, et frappèrent la puissance des Grecs

[1] Citium était une ville de Cypre; c'est là que naquit, dans le siècle suivant, Zénon le stoïcien.

de coups irréparables. Il est vrai qu'Agésilas, longtemps après, porta ses armes en Asie, et engagea une courte guerre avec les généraux du roi qui commandaient dans les provinces maritimes. Mais, avant d'avoir rien fait de grand et de mémorable, il fut rappelé par les nouveaux sujets de sédition et de trouble qui s'étaient élevés dans la Grèce, laissant les exacteurs du roi de Perse lever des impôts au sein des villes alliées et amies des Grecs : tandis que pas un greffier perse n'était jamais descendu, ni un seul homme de guerre ne s'était montré, près de la mer, lorsque Cimon commandait, à plus de quatre cents stades[1].

Ce qui prouve que les restes de Cimon furent transportés dans l'Attique, c'est le tombeau qui s'appelle de nos jours encore Cimonia. Toutefois les habitants de Citium, suivant l'orateur Nausicratès[2], honorent un tombeau de Cimon, parce que, dans un temps de famine et de stérilité, le dieu leur ordonna de ne pas négliger la mémoire de Cimon, et de l'honorer et de le vénérer comme un être d'une nature supérieure.

Voilà quel fut le capitaine grec.

[1] Environ vingt lieues.

[2] Nausicratès est inconnu. Peut-être faut-il lire Naucratès, qui avait été disciple d'Isocrate, et que Cicéron mentionne au nombre des historiens.

LUCULLUS.

(De l'an 115 à l'an 49 avant J. C.)

L'aïeul de Lucullus était personnage consulaire ; et Métellus, surnommé Numidicus, fut son oncle maternel. Quant à ses parents, son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut une mauvaise réputation, comme ayant mené une vie déréglée. Lucullus, dans sa première jeunesse, avant d'avoir exercé aucune charge et mis la main aux affaires publiques, signala son début dans le monde par une action d'éclat : il poursuivit en justice, pour cause de concussion, l'augure Servilius, l'accusateur de son père : démarche qui lui fit le plus grand honneur aux yeux des Romains ; on ne parlait de cette accusation que pour lui en faire un titre de gloire. Et en effet, on tenait pour honorables les accusations qui n'avaient même pas de motif personnel ; et l'on aimait voir les jeunes gens s'acharner à la poursuite des coupables, comme les chiens après des bêtes sauvages. Cette affaire fut suivie de part et d'autre avec tant d'animosité, qu'il y eut des gens blessés et tués dans les débats : du reste, Servilius fut absous.

Lucullus était homme d'étude, et parlait avec facilité l'une et l'autre langue [1]. Aussi est-ce à lui que Sylla dédia les Mémoires de sa vie, comme à celui qui était le plus capable d'en rédiger les faits et de leur donner la forme d'histoire. Son éloquence n'était pas seulement ce

[1] La grecque et la latine.

talent de parole qui ne sait discuter que des affaires, et avec lequel les orateurs vulgaires agitent la place publique,

> Semblables au thon impétueux s'ébattant dans la mer [1],

mais qui, hors de la place publique,

> Meurt à sec faute d'instruction.

Dès sa jeunesse il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux ; et, dans un âge avancé, pour se reposer de ses longs travaux, comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie, donnant l'essor à la partie contemplative de son âme, et, au contraire, réprimant et amortissant à propos son ambition, depuis le différend qu'il eut avec Pompée. Outre ce que je viens de dire de son savoir, voici encore un trait qu'on en conte. Étant fort jeune, et badinant un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à composer en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la latine, suivant que le sort en déciderait, le récit de la guerre des Marses[2]. Le sort, à ce qu'il paraît, tomba sur la langue grecque ; car il reste de Lucullus une histoire en grec de la guerre des Marses.

Entre plusieurs marques d'affection qu'il donna à son frère Marcus, les Romains citent surtout la première. Quoiqu'il fût son aîné, il ne voulut point entrer dans les charges avant lui : il attendit que son frère eût atteint

[1] On ne sait pas où Plutarque a emprunté ce vers ainsi que la citation qui va suivre, qui est aussi un vers dans le texte, mais dont on ignore la mesure.

[2] C'est la guerre ordinairement appelée sociale, mais dans laquelle les Marses furent les premiers et les plus dangereux agresseurs des Romains.

l'âge légal ; et ce dévouement fraternel gagna tellement le peuple, que, même en son absence, il fut nommé édile avec son frère. Fort jeune encore, il donna, dans la guerre des Marses, plus d'une preuve éclatante de son audace et de sa prudence ; mais ce fut surtout la douceur et l'égalité de son caractère qui lui valurent l'affection de Sylla. Sylla ne cessa de l'employer dans les affaires les plus importantes, et, en particulier, pour la fabrication de la monnaie. Ce fut sous la direction de Lucullus que fut frappée, dans le Péloponnèse, presque toute la monnaie dont on se servit pour la guerre contre Mithridate ; monnaie qu'on appela de son nom Lucullienne, et qui eut longtemps cours dans les armées pour les besoins des soldats, parce que personne ne faisait difficulté de la recevoir.

Quelque temps après, Sylla, au siége d'Athènes, plus fort du côté de la terre, était, sur mer, inférieur aux ennemis, qui lui coupaient les vivres. Il envoya donc Lucullus en Égypte et en Afrique pour amener de ces pays des vaisseaux de renfort. On était au fort de l'hiver. Lucullus partit néanmoins avec trois brigantins et trois galiotes rhodiennes à double gouvernail, bravant les dangers d'une longue navigation, et les vaisseaux ennemis qui croisaient partout dans ces mers de leur obéissance. Malgré ces obstacles, il aborde à l'île de Crète, qu'il attire dans le parti de Sylla ; et de là à Cyrène, qu'il trouve opprimée par des tyrans, et troublée par des guerres civiles : il y apaise ces discordes, et y rétablit l'ancienne forme de gouvernement. Il rappela au souvenir des Cyrénéens un mot de Platon, qui avait été une espèce de prophétie. Platon, à ce qu'il paraît, sollicité par eux de leur donner des lois, et de tracer au peuple un plan de république sage et modéré, avait répondu : « Il est difficile de donner des lois à des gens aussi heureux que le sont les Cyrénéens. » Rien, en effet, n'est plus

difficile à gouverner qu'un homme à qui tout prospère ; rien, au contraire, ne se laisse plus aisément conduire que celui qui a été maltraité par la fortune. Aussi les Cyrénéens se soumirent-ils sans murmure aux lois que Lucullus voulut leur prescrire.

De Cyrène, il fit voile pour l'Égypte, et dans son passage il perdit la plupart des navires qu'il avait déjà ramassés, qui lui furent enlevés par des pirates. Il parvint à leur échapper, et entra dans Alexandrie avec un magnifique cortége. Car toute la flotte royale était sortie à sa rencontre dans le plus brillant appareil, comme elle a coutume d'aller au-devant du roi, lorsqu'il revient de voyage. Le jeune Ptolémée[1] lui fit l'accueil le plus distingué : il lui donna sa table et un appartement dans son palais : honneur qu'on n'avait jamais fait encore à aucun général étranger. Ptolémée ne régla point la dépense sur le pied où elle était fixée pour les autres ; il la porta pour lui au quadruple. Mais Lucullus ne prit que ce qui lui était absolument nécessaire ; il refusa même tous les présents que lui avait envoyés le roi, et qui valaient plus de quatre-vingts talents[2]. On dit aussi qu'il ne voulut ni aller à Memphis, ni visiter aucune des merveilles tant vantées de l'Égypte : c'était l'affaire, selon lui, d'un homme oisif et voyageant pour son plaisir, et non d'un capitaine qui avait laissé son général en plein champ, sous des tentes, et au pied des retranchements ennemis. Ptolémée refusa de faire alliance avec Sylla, de peur de s'attirer la guerre ; mais il donna à Lucullus des vaisseaux d'escorte pour l'accompagner jusqu'en Cypre.

Quand il fut sur le point de s'embarquer, le roi le combla de prévenances, et lui offrit, en lui faisant les derniers adieux, une émeraude de grand prix, montée en

[1] On ne sait pas quel était précisément ce Ptolémée.

[2] 480,000 fr. environ de notre monnaie.

or. Lucullus refusa d'abord ce présent; puis, comme Ptolémée lui eut fait voir que l'effigie royale était gravée sur cette pierre, il n'osa plus refuser, de peur que le roi ne le soupçonnât de partir avec des dispositions hostiles, et qu'on ne lui dressât des embûches sur mer. Dans sa traversée il rassembla un grand nombre de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté celles qui s'étaient rendues complices d'attentats de piraterie, et il amena cette flotte en Cypre. Là, il apprit que les ennemis étaient cachés derrière les promontoires, pour le surprendre au passage. Alors il tira ses vaisseaux à terre, et écrivit aux villes voisines de lui envoyer des provisions d'hiver et du blé, parce qu'il attendrait le printemps dans ces parages. Mais, dès que le vent devint favorable, il s'empressa de mettre ses vaisseaux en mer, et partit de Cypre, voguant le jour à voiles baissées, et cinglant la nuit à pleines voiles : il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui fournirent des vaisseaux; et il persuada à ceux de Cos et de Cnide d'abandonner le parti du roi, et de marcher avec lui contre les Samiens. Il chassa à lui seul de Chio la garnison de Mithridate, rendit la liberté aux Colophoniens, et fit prisonnier leur tyran Épigonus.

Vers ce temps-là, Mithridate avait abandonné Pergame, et s'était renfermé dans Pitane. Fimbria l'y tenait assiégé par terre. Mithridate, n'osant risquer une bataille contre Fimbria, homme audacieux, et qui venait de remporter une victoire, n'avait plus de ressource que du côté de la mer : il rassembla de toutes parts autour de lui ses différentes escadres. Fimbria, qui pénétra ce dessein, et qui manquait de vaisseaux, écrivit à Lucullus et le pria de lui amener sa flotte, pour l'aider à détruire ce roi, le plus ardent et le plus redoutable ennemi des Romains. « Gardons-nous, disait-il, de laisser échapper « Mithridate, ce prix glorieux de tant de travaux et de

« tant de combats, au moment où les Romains ont la « main sur lui, et où il est venu se jeter dans leurs filets : « lui pris, personne n'en retirera plus de gloire que ce- « lui qui se sera opposé à sa fuite, et qui l'aura saisi se « dérobant à ses ennemis; nous partagerons tous deux « l'honneur de cet exploit, moi, pour l'avoir chassé par « terre, toi, pour lui avoir fermé le chemin de la re- « traite : enfin ce succès glorieux effacera, dans l'esprit « des Romains, les victoires tant célébrées de Sylla à Or- « chomène et à Chéronée. »

Il n'y avait rien d'exagéré dans les espérances de Fimbria; et on ne saurait nier que si Lucullus, qui n'était pas loin de là, eût écouté ses propositions, et eût bloqué le port avec sa flotte, la guerre n'eût pris fin, et qu'on n'eût point eu à subir les maux sans nombre qu'elle causa dans la suite; mais, soit que Lucullus préférât à tout autre intérêt privé ou public l'exécution fidèle des ordres de Sylla, son général, ou qu'il eût en horreur Fimbria, scélérat achevé, et qui venait naguère, par une ambition détestable, de se souiller du meurtre de son général et de son ami [1]; soit enfin qu'une fortune divine lui fît épargner Mithridate, et se réserver un adversaire digne de lui, il ne consentit point à venir. Ce refus donna à Mithridate le temps de s'échapper, et de braver toutes les forces de Fimbria.

Toutefois Lucullus eut la gloire de combattre seul à deux reprises différentes les vaisseaux du roi : d'abord près de Lectum, promontoire de la Troade; puis devant Ténédos [2], où Néoptolème [3] était en rade avec une flotte

[1] Fimbria s'était mis à la tête d'une révolte de soldats contre le proconsul Valérius Flaccus, dont il était le lieutenant, et, après avoir tué son général, il s'était fait décerner par les soldats l'autorité proconsulaire.

[2] Ténédos n'est pas loin de la côte de la Troade.

[3] C'était l'amiral de la flotte royale.

considérable. Lucullus l'eut à peine aperçu, qu'il prit les devants sur une galère rhodienne à cinq rangs de rames, commandée par Démagoras, homme tout dévoué aux Romains et très-expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème vogue sur lui à force de rames, et ordonne à son pilote de heurter de sa proue le navire assaillant. Démagoras, qui craignait le choc de la capitainesse, galère pesante et armée d'éperons d'airain, n'osa pas l'attendre proue contre proue : il commanda de virer à l'instant de bord, et de présenter la poupe ; de cette façon, le coup porta dans les parties basses qui sont toujours sous l'eau, et n'endommagea point le navire. Cependant les Romains arrivaient : Lucullus ordonna qu'on retournât en avant la proue de la galère ; il fit dans ce combat mainte action mémorable, mit les ennemis en fuite, et donna la chasse à Néoptolème.

Lucullus alla ensuite rejoindre Sylla qui se disposait à partir de la Chersonèse ; il assura son passage, et l'aida au transport de son armée. Quand la paix fut conclue, et que Mithridate se fut retiré dans le Pont-Euxin, Sylla mit sur l'Asie une contribution de guerre de vingt mille talents[1], et chargea Lucullus de lever cette somme, et d'en faire frapper une monnaie au coin romain. La manière dont il se conduisit fut pour les villes une consolation de la dureté avec laquelle Sylla les avait traitées : il se montra non-seulement désintéressé et juste, mais plein de douceur dans l'accomplissement de cette cruelle et odieuse mission.

Les Mityléniens étaient en pleine révolte ; cependant il désirait les voir venir à résipiscence, pour n'avoir qu'à les punir légèrement du tort qu'ils avaient eu de suivre le parti de Marius ; mais, comme ils s'obstinèrent dans leur résolution, il les attaqua avec sa flotte, les défit en

[1] Cent vingt millions environ de notre monnaie.

bataille, les renferma dans leurs murailles, et mit le siége devant la ville. Il se rembarqua en plein jour, et fit voile vers Éléa[1]; puis, quand la nuit fut avancée, il revint secrètement, et dressa une embuscade près de la ville. Les Mityléniens sortirent en désordre et avec audace, dans l'espoir de piller son camp abandonné : il les laissa approcher, tomba brusquement sur eux, leur fit un grand nombre de prisonniers, tua cinq cents de ceux qui voulurent se défendre, leur prit six mille esclaves et un butin immense.

Lucullus ne fut pour rien dans les maux innombrables et de toute espèce dont Marius et Sylla accablèrent en ce temps l'Italie; ce qu'il dut à une faveur particulière de la fortune, qui fit traîner en longueur les affaires d'Asie. Malgré son absence, il ne conserva pas moins de crédit auprès de Sylla qu'aucun autre des amis du dictateur. J'ai déjà dit que Sylla lui avait dédié ses Mémoires comme un témoignage de son affection; il l'institua, en mourant, tuteur de son fils, de préférence à Pompée lui-même : c'est là ce qui paraît avoir été le premier germe des différends et de la jalousie qui éclatèrent entre ces deux hommes, jeunes l'un et l'autre, tous deux également enflammés du désir de la gloire.

Peu de temps après la mort de Sylla, Lucullus obtint le consulat avec Marcus Cotta, vers la cent soixante-seizième Olympiade[2]. Il y eut alors plusieurs propositions de recommencer la guerre contre Mithridate; et Marcus dit qu'elle n'était pas éteinte, mais seulement assoupie. Aussi Lucullus fut-il vivement affligé de ce que, dans le partage des provinces, le sort lui eût fait échoir la Gaule cisalpine, qui n'offrait aucune matière à de grands exploits : ce qui l'aiguillonnait surtout, c'était

[1] Ville de la côte d'Asie, située vis-à-vis de Mitylène.
[2] Ce fut l'an de Rome 680, soixante-treize ans avant notre ère.

la gloire que Pompée acquérait en Espagne; car on ne doutait pas que si la guerre d'Espagne se terminait bientôt, Pompée ne fût préféré sur-le-champ à tout autre pour continuer celle de Mithridate. C'est pourquoi, lorsque Pompée écrivit au Sénat pour demander de l'argent, menaçant, si on lui en refusait, de laisser là l'Espagne et Sertorius, et de ramener les troupes en Italie, Lucullus s'employa avec un zèle extrême pour lui en faire accorder, et lui ôter tout prétexte de revenir pendant son consulat. En effet, Pompée, chef d'une si grande armée, eût été le maître dans Rome; d'ailleurs le personnage qui dominait alors dans la ville, parce qu'il ne disait et ne faisait que ce qui pouvait plaire au peuple, Céthégus portait une haine personnelle à Lucullus, qui détestait sa vie pleine d'amours infâmes et de débauches crapuleuses. Leur hostilité était déclarée.

Il y avait un autre démagogue, Lucius Quintius, qui voulait faire casser les ordonnances de Sylla, et cherchait à porter le désordre dans les affaires, et à troubler la tranquillité de l'État. Lucullus, et par des remontrances particulières et par des admonitions publiques, lui persuada de se désister de son entreprise, et amortit son ambition en traitant avec toute la douceur et toute l'adresse possibles une maladie naissante dont les suites eussent été désastreuses.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort d'Octavius, qui commandait dans la Cilicie. Une foule de compétiteurs aspiraient à ce gouvernement; et, persuadés que le crédit de Céthégus déciderait le choix du peuple, ils lui faisaient assidûment leur cour. Lucullus ne faisait pas grand cas de la Cilicie en elle-même; mais, considérant que s'il obtenait cette province, si voisine de la Cappadoce, on lui décernerait, préférablement à tout autre, la conduite de la guerre contre Mithridate, il tourna de ce côté toutes ses machines, afin que ce gou-

vernement ne fût pas donné à un autre. Il finit même par recourir à un moyen qui n'était ni honnête ni louable, mais qui devait le conduire à ses fins, et que la nécessité lui fit employer contre son caractère.

Il y avait une femme nommée Précia, du nombre de celles qu'on célébrait dans la ville pour leur beauté et les grâces de leur esprit, mais qui, du reste, ne valait guère mieux qu'une courtisane de profession. L'usage qu'elle faisait du crédit de ceux qui la fréquentaient, pour avancer ses amis dans les charges, ajouta à ses autres attraits le renom d'amie dévouée, et qui servait ses amis avec zèle. Aussi eut-elle bientôt le plus grand pouvoir ; mais quand Céthégus, dont le crédit était alors dans toute sa fleur, et qui maniait la ville à son gré, fut tombé dans les filets de Précia, et se fut épris d'amour pour elle, l'autorité publique fut tout entière dans les mains de cette femme : rien ne se faisait dans l'État que par Céthégus ; et l'on n'obtenait rien de Céthégus que par Précia. Lucullus la gagna donc à force de flatteries et de présents ; outre que l'honneur de jouer le rôle de protectrice de Lucullus était déjà une belle récompense pour l'orgueil et l'ambition de cette femme. Dès ce moment, Céthégus devint le panégyriste de Lucullus, et brigua pour lui la Cilicie. Une fois qu'il l'eut obtenue, il n'eut plus besoin de recourir ni à Précia ni à Céthégus : tout le peuple lui décerna unanimement la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à l'homme le mieux en état de la terminer heureusement. Pompée combattait encore contre Sertorius ; Métellus était cassé de vieillesse ; et c'étaient les deux seuls généraux qui eussent pu disputer à Lucullus ce commandement. Néanmoins Cotta, l'autre consul, fit au Sénat de si vives instances, qu'il fut envoyé, avec une flotte, pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus passa en Asie, emmenant avec lui une légion

qu'il avait levée à Rome. Quand il prit le commandement des troupes qui étaient dans le pays, il trouva les soldats depuis longtemps corrompus par la mollesse et par la cupidité. Les bandes fimbriennes surtout, habituées à vivre dans l'anarchie, n'étaient pas faciles à gouverner. Elles avaient, à l'instigation de Fimbria, tué le consul Flaccus, leur général, et livré Fimbria lui-même à Sylla ; c'étaient tous hommes audacieux, sans frein et sans loi, mais pleins de bravoure, endurcis aux travaux, et expérimentés dans la guerre. Cependant Lucullus eut en peu de temps réprimé leur audace, et ramené à la discipline toutes les autres troupes, qui éprouvaient, sans doute pour la première fois, ce que c'est qu'un bon et véritable capitaine : jusqu'alors elles avaient été flattées par leurs généraux, qui ne leur commandaient que ce qui pouvait leur plaire.

Quant aux ennemis, voici où en étaient leurs affaires. Mithridate, fier et avantageux, avait d'abord attaqué les Romains avec un appareil dénué de puissance réelle, mais imposant par son éclat, comme les déclamations des sophistes ; puis ensuite il s'était corrigé par le ridicule dont l'avaient couvert ses défaites : aussi, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit ce fastueux appareil à de véritables forces. Il retrancha cette multitude confuse de nations diverses, ces menaces de Barbares proférées en vingt langues, ces armes ornées d'or et de pierreries comme choses qui ne sont bonnes qu'à enrichir le vainqueur, sans donner aucune force à ceux qui les portent : il fit forger des épées à la romaine, et façonner des boucliers massifs ; il rassembla des chevaux bien dressés plutôt que magnifiquement parés ; il mit sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, disciplinés comme les Romains, et seize mille cavaliers, outre cent quadriges armés de faux. Enfin les vaisseaux qu'il équipa, au lieu de ces pavillons dorés, de ces bains de concubines, de ces appartements de femmes voluptueusement meublés,

regorgeaient d'armes, de traits, et d'argent pour la solde des troupes. Avec cet armement formidable, il se jeta dans la Bithynie, dont les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes; exemple qui allait être suivi par toute l'Asie. Retombée dans ses anciens maux, cette contrée souffrait, de la part des usuriers et des publicains, d'insupportables vexations. Lucullus les chassa plus tard comme des harpies qui enlevaient aux peuples leur nourriture ; en ce temps-là, du moins, il s'efforça, par ses remontrances, de modérer leur rapacité ; et par là il prévint le soulèvement de ces peuples, qui ne cherchaient presque tous qu'à secouer le joug.

Pendant que Lucullus était retenu par ces soins, Cotta, qui crut que c'était pour lui-même une occasion favorable, se disposa à combattre Mithridate. Il apprenait de plusieurs côtés que Lucullus approchait, qu'il était déjà dans la Phrygie : croyant presque tenir le triomphe entre ses mains, et ne voulant pas que Lucullus en partageât avec lui l'honneur, il se hâta d'en venir aux mains. Mais, battu à la fois sur terre et sur mer, il perdit soixante galères avec tout l'équipage, et quatre mille hommes de pied. Enfermé et assiégé dans Chalcédoine[1], il n'avait plus d'espérance qu'en Lucullus. Il y en avait qui conseillaient à Lucullus de laisser là Cotta, et d'entrer dans les États de Mithridate, qu'on trouverait sans défense. Tel était surtout le langage des soldats, indignés que Cotta, après s'être perdu par sa témérité lui et son armée, les empêchât de remporter une victoire qui ne leur coûterait pas de combat. Lucullus, dans le discours qu'il fit à ses soldats, dit qu'il aimait mieux sauver un seul Romain que d'acquérir tout ce qui était aux ennemis.

Archélaüs, qui, après avoir combattu en Béotie comme lieutenant de Mithridate, l'avait abandonné pour embras-

[1] Ville de la Bithynie sur le Bosphore.

sur le parti des Romains, assurait Lucullus qu'il n'avait qu'à se montrer dans le Pont pour soumettre d'un seul coup tout le pays. « Je ne suis pas, dit Lucullus, plus lâche que les chasseurs ; et je ne laisserai pas les bêtes pour courir au gîte qu'elles ont quitté. » Aussitôt il marche contre Mithridate, avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Mais, quand il fut à portée de découvrir les ennemis, étonné de leur grand nombre, il voulait éviter le combat et gagner du temps, lorsque Marius [1], que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate à la tête de quelques troupes, vint en face le provoquer au combat : il mit donc son armée en ligne, et s'apprêta à la bataille.

On était sur le point de charger des deux parts, quand tout à coup, sans qu'il eût paru aucun changement dans l'air, le ciel se fendit, et l'on vit tomber entre les deux camps un grand corps enflammé qui avait la forme d'un tonneau, et une couleur d'argent incandescent : les deux armées, également effrayées du prodige, se séparèrent sans combattre. Ce phénomène parut, dit-on, dans un endroit de la Phrygie appelé Otryes. Mais Lucullus, considérant qu'il n'y avait point de provisions ni de richesses qui pussent suffire longtemps à entretenir une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate, surtout en présence de l'ennemi, se fit amener un des prisonniers, et lui demanda combien il y avait de soldats dans chaque tente, et quelle quantité de blé il avait laissée dans la sienne. Le prisonnier ayant répondu, il le renvoya, en fit venir un second et un troisième, auxquels il fit les mêmes questions. Puis, comparant la quantité de blé avec le nombre de soldats à nourrir, il reconnut que les ennemis manqueraient de vivres dans trois ou quatre jours. Il se

[1] C'était peut-être quelque parent du fameux Marius. Mais Appien donne à ce personnage le nom de Varius.

fortifia donc dans le dessein de gagner du temps ; il amassa dans son camp une immense quantité de blé, et attendit, au sein de l'abondance, les occasions que lui fournirait la disette des ennemis.

Cependant Mithridate cherchait à surprendre les Cyzicéniens déjà affaiblis par le combat de Chalcédoine, où ils avaient perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Afin donc de dérober sa marche à Lucullus, il décampe après souper, et fait une telle diligence qu'il arrive devant Cyzique à la pointe du jour, et pose son camp sur la montagne d'Adrastée. Lucullus, averti de son départ, se mit à sa poursuite, et, content de n'avoir pas donné en désordre, pendant la nuit, au milieu des ennemis, il campa près d'une bourgade nommée Thracia, dans un poste situé très à propos sur les chemins par où les ennemis devaient faire passer leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devait arriver, il ne crut pas devoir le cacher à ses soldats : dès qu'ils eurent assis et fortifié leur camp, il les assembla, et leur annonça avec complaisance que dans peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne coûterait pas une goutte de sang.

Mithridate avait partagé son armée en dix camps, qui investissaient la ville du côté de terre ; et par mer il avait fermé avec ses vaisseaux les deux extrémités du détroit qui sépare la ville de la terre ferme [1]. Bloqués des deux côtés, les Cyzicéniens étaient résolus de tout braver et de s'exposer aux derniers malheurs pour être fidèles aux Romains ; mais ils ignoraient où était Lucullus, et, comme ils ne recevaient aucune nouvelle de lui, leur inquiétude était extrême. Et pourtant ils avaient son camp sous les yeux, et le voyaient de leurs murailles ; mais ils étaient trompés par les soldats de Mithridate, qui leur montraient

[1] Cyzique étant située à la pointe de la péninsule, était regardée comme une île par les anciens.

les Romains campés sur les hauteurs, et leur disaient : « Voyez-vous là ces troupes ? ce sont des Arméniens et des Mèdes que Tigrane a envoyés au secours de Mithridate. » Et les assiégés s'effrayaient de se voir environnés de cette multitude innombrable d'ennemis, n'espérant pas que l'arrivée de Lucullus pût leur être d'aucun secours. Cependant Démonax, qui leur fut envoyé par Archélaüs, leur apprit le premier que Lucullus était auprès d'eux. D'abord ils n'en voulurent rien croire : ils s'imaginèrent que c'était une fausse nouvelle qu'on leur donnait pour les rassurer. Dans ce moment, un jeune prisonnier, qui s'était échappé des mains des ennemis, arrive dans la ville. On lui demanda où était Lucullus : le jeune homme se met à rire, croyant qu'on plaisantait ; mais, voyant qu'on parlait sérieusement, il montra de la main le retranchement des Romains ; et les Cyzicéniens reprirent courage.

Le lac appelé Dascylitide porte d'assez grands bateaux. Lucullus y prit le plus grand qu'il y eût, et le fit conduire sur un chariot jusqu'à la mer, y embarqua autant de soldats qu'il en pouvait contenir, et l'envoya à Cyzique. Ils passèrent, à la faveur de la nuit, sans être aperçus, et entrèrent dans la ville.

Il parut aussi que les dieux, touchés de la bravoure des Cyzicéniens, voulurent accroître leur confiance par plusieurs signes frappants. Ainsi, par exemple, la fête de Proserpine approchait ; les habitants, qui n'avaient pas de génisse noire pour le sacrifice, en firent une de pâte, et la présentèrent à l'autel. Or, la génisse consacrée qu'on nourrissait pour la déesse, et qui avait, comme les autres troupeaux des Cyzicéniens, ses pâturages de l'autre côté du détroit, quitta ce jour-là le troupeau, traversa seule à la nage le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même pour le sacrifice. La déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier du peuple : « Je viens en

personne, dit-elle; j'amène le joueur de flûte libyen contre le trompette du Pont; dis aux citoyens d'avoir bon courage[1]. » Les Cyzicéniens étaient fort surpris de cet oracle. Mais le lendemain, au point du jour, les vagues furent soulevées par un vent impétueux, et les machines du roi, ouvrages admirables de Niconidas le Thessalien, qui étaient déjà dressées contre les murailles, annoncèrent, par le bruit et le craquement qu'elles firent, ce qui allait arriver. Puis il survint un vent du midi, qui souffla avec tant de violence, qu'il brisa en quelques instants une tour de bois haute de cent coudées. On raconte aussi qu'à Ilium, Minerve apparut à plusieurs habitants pendant leur sommeil, couverte de sueur, offrant à leur vue une partie de son voile toute déchirée, et disant qu'elle venait de secourir les Cyzicéniens. Les habitants d'Ilium montraient une colonne portant une inscription qui attestait ce prodige.

Tant que Mithridate, trompé par ses généraux, ignorait la famine qui régnait dans son camp, il voyait avec douleur l'inutilité de ses efforts pour réduire Cyzique. Mais l'ambition qui le faisait s'opiniâtrer s'évanouit bien vite, quand il eut appris la disette où étaient réduits les soldats, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Car Lucullus ne lui faisait pas une guerre de théâtre ni d'ostentation : il lui sautait, comme on dit, sur le ventre, et prenait ses mesures pour lui couper les vivres de tous côtés. Aussi Mithridate s'empressa-t-il de profiter du temps que Lucullus assiégeait une place voisine, pour envoyer en Bithynie presque toute sa cavalerie, ses bêtes de somme, et ceux des gens de pied qui étaient hors de

[1] Voilà le joueur de flûte libyen; mais je ne vois pas bien où peut se trouver le trompette du Pont, et comment le nom de trompette peut se donner, soit aux machines de Niconidas, ou à Niconidas lui-même, ou à Mithridate.

service. Lucullus, informé de leur départ, retourne la nuit dans son camp, et, le lendemain matin, malgré la rigueur de l'hiver, il prend dix cohortes avec sa cavalerie, et se met à leur poursuite. La neige et le froid rendaient la marche difficile ; plusieurs des soldats n'y purent résister, et demeurèrent en arrière. Il continua sa route avec les autres, et atteignit les ennemis près du fleuve Rhyndacus[1]. Il les mit dans une si complète déroute, que les femmes d'Apollonie[2] sortirent de la ville pour piller le bagage et dépouiller les morts, qui étaient, comme on peut croire, en très-grand nombre. On prit six mille chevaux, une quantité innombrable de bêtes de somme, et on fit quinze mille prisonniers. Lucullus, en ramenant ce riche butin, passa devant le camp des ennemis. Je m'étonne que Salluste[3] dise que les Romains virent alors des chameaux pour la première fois. Quoi donc ! selon lui ceux qui avaient vaincu jadis Antiochus, sous les ordres de Scipion, et ceux qui venaient naguère de battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, n'avaient point vu de chameaux !

Dès lors Mithridate résolut de prendre au plus tôt la fuite ; et, pour amuser Lucullus en l'attirant d'un autre côté, il envoya dans les mers de Grèce Aristonicus, le commandant de sa flotte. Aristonicus, au moment de mettre à la voile, fut trahi et livré à Lucullus avec dix mille pièces d'or qu'il portait pour corrompre quelques corps de l'armée romaine. Mithridate, à la suite de cet événement, s'enfuit par mer, et ses généraux ramenèrent l'armée de terre. Lucullus les poursuivit, et, les

[1] Rivière de Phrygie qui se jette dans la Propontide auprès de Cyzique.

[2] Cette Apollonie était située sur un lac formé par le Rhyndacus, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Aboullionte.

[3] Probablement dans sa grande histoire, aujourd'hui perdue.

ayant atteints près du Granique [1], il leur fit un grand nombre de prisonniers, et leur tua vingt mille hommes. On assure qu'il périt dans cette guerre trois cent mille hommes au moins, tant des soldats que des gens qui suivaient l'armée.

Lucullus revint d'abord à Cyzique, où il reçut l'accueil le plus flatteur et les marques d'une reconnaissance méritée. Il parcourut ensuite les côtes de l'Hellespont, pour rassembler une flotte : il descendit dans la Troade, et dressa sa tente dans le temple de Vénus. La nuit, pendant son sommeil, il crut voir la déesse debout près de lui, et qui lui disait :

Pourquoi dors-tu, lion magnanime ? les faons ne sont pas loin.

Il se lève, appelle ses amis, quoiqu'il fût encore nuit, et leur raconte sa vision. En même temps arrivent des gens d'Ilium pour lui dire qu'on avait aperçu, près du port des Grecs, treize galères à cinq rangs de rames de la flotte du roi, qui voguaient vers Lemnos [2].

Il s'embarque à l'instant, va s'emparer de ces galères, et tue Isidore, leur commandant ; de là il courut attaquer les autres capitaines, qui étaient à l'ancre dans la rade. A son approche, ceux-ci rangèrent leurs vaisseaux le long du rivage, combattirent de dessus le tillac, et blessèrent plusieurs des soldats de Lucullus. La nature du lieu ne permettait ni d'envelopper les ennemis, ni de forcer, avec des navires agités par les flots, leurs vaisseaux solidement appuyés contre la côte. Mais Lucullus finit par découvrir un endroit par où l'on pouvait descendre dans l'île, et y débarqua ses meilleurs soldats,

[1] Rivière de la Mysie qui se jette dans la Propontide.

[2] Ile de la mer Égée, à l'occident de la Mysie et de la Phrygie.

qui, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres de couper les câbles qui attachaient leurs vaisseaux au rivage ; mais ces navires, en s'éloignant de la terre, se heurtaient, se froissaient les uns les autres, ou allaient donner contre les éperons de ceux de Lucullus. Il se fit là un grand carnage et beaucoup de prisonniers, entre autres ce Marius que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate. Il était borgne ; et Lucullus, au moment de l'attaque, avait défendu à ses soldats de tuer aucun borgne, parce qu'il voulait faire périr Marius d'une mort infamante et ignominieuse.

Débarrassé de ces obstacles, Lucullus se hâta de se mettre à la poursuite de Mithridate. Il espérait le trouver encore en Bithynie, gardé à vue par Voconius, qu'il avait envoyé à Nicomédie [1] avec des vaisseaux, pour s'opposer à sa fuite. Mais Voconius avait perdu beaucoup de temps à se faire initier aux mystères de Samothrace, et à célébrer des fêtes ; et Mithridate avait profité de sa lenteur pour s'échapper avec sa flotte, et fuir à toutes voiles vers le Pont [2] avant le retour de Lucullus. Assailli dans sa fuite par une tempête violente, il vit une partie de ses navires ou emportés ou coulés à fond ; et, pendant plusieurs jours, toute la côte fut couverte de débris du naufrage, que les vagues y apportaient. Mithridate montait un vaisseau de charge, que les pilotes ne pouvaient, dans cette tourmente, au sein de ces flots agités, ni approcher du rivage, à cause de sa grandeur, ni tenir à la mer, appesanti qu'il était et faisant eau de tous côtés. Il passa sur un brigantin de course, et confia sa personne à des

[1] Ville de Bithynie, sur les bords de la Propontide.

[2] Il s'agit du royaume de Pont proprement dit, qui s'étendait depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide, et qui tirait son nom du Pont-Euxin, le long duquel il était situé au midi.

pirates, qui le ramenèrent, contre toute espérance et à travers mille dangers, à Héraclée de Pont.[1]

La confiance présomptueuse avec laquelle Lucullus avait écrit au sénat ne lui attira point le courroux des dieux. Le sénat décrétait l'emploi d'une somme de trois mille talents[2] à l'équipement d'une flotte qui devait servir dans cette guerre. Lucullus écrivit pour empêcher l'exécution de ce décret; et, dans sa lettre, il disait d'un ton avantageux que, sans tant d'appareil et de dépense, et avec les seuls vaisseaux des alliés, il chasserait Mithridate de la mer; et il tint sa promesse, aidé de la protection divine. Cette tempête fut, dit-on, un effet de la vengeance de Diane Priapine[3], qui punit l'armée de Mithridate d'avoir pillé son temple et d'en avoir enlevé sa statue.

On conseillait à Lucullus de remettre à un autre temps la continuation de la guerre; mais il rejeta ces conseils, traversa la Bithynie et la Galatie, et envahit le royaume de Pont. Il éprouva, dans les premiers temps de cette expédition, une si grande disette, qu'il se fit suivre par trente mille Galates, qui portaient chacun un médimne de blé: mais, une fois entré au cœur du pays, où tout pliait devant lui, il se trouva dans une telle abondance, que, dans le camp, un bœuf ne se vendait qu'une drachme[4] et un esclave quatre; quant au reste du butin, on n'en tenait aucun compte: on l'abandonnait ou on le dissipait, car on ne trouvait rien à vendre, tout le monde étant abondamment pourvu. La cavalerie, dans ses in-

[1] Héraclée était en Bithynie; mais la Bithynie ayant été subjuguée par les rois de Pont, avait été comprise dans les provinces du royaume de Pont.

[2] Environ dix-huit millions de notre monnaie.

[3] Priapus était une ville maritime avec un port, sur l'Hellespont, dans la Mysie.

[4] Environ quatre vingt-douze centimes de notre monnaie.

cursions jusqu'à Thémiscyre [1] et jusqu'aux plaines que traverse le Thermodon [2], ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour ravager le pays : de là les plaintes des soldats, qui reprochaient à Lucullus de recevoir toutes les villes à composition, et de n'en avoir encore pris aucune de force pour les enrichir du pillage [3]. « Aujourd'hui même, disaient-ils, Amisus [4], cette ville florissante et riche, qu'il serait si facile de prendre, pour peu qu'on voulût en presser le siége, il nous la fait laisser derrière nous, et nous traîne dans les déserts des Tibaréniens et des Chaldéens [5], pour combattre Mithridate. »

Lucullus, qui ne se doutait point que ses soldats pussent jamais se porter à ce degré de fureur qu'ils firent éclater plus tard, méprisait ces rumeurs, et ne s'en inquiétait pas autrement. Il aimait mieux se justifier auprès de ceux qui l'accusaient de lenteur et le blâmaient de s'arrêter trop longtemps devant des bourgs et des villes de nulle importance, et de laisser se fortifier Mithridate. « C'est précisément, leur disait-il, ce que je « veux ; je m'arrête à dessein pour donner à Mithridate « le temps d'augmenter ses forces, et de rassembler une « nombreuse armée : je veux qu'il nous attende, et ne « fuie pas toujours à mesure que nous approchons. Ne « voyez-vous pas qu'il a derrière lui un désert immense ? « Près de lui est le Caucase et plusieurs montagnes aux

[1] Ville située entre le Thermodon et l'Iris, sur la côte du Pont-Euxin.

[2] C'est le fleuve sur les bords duquel les anciens avaient placé le séjour des Amazones.

[3] Plutarque aurait dû dire ce qu'ils voulaient : ils regorgeaient de butin, ce ne pouvait donc être que l'argent comptant qui leur manquât.

[4] Ville sur le Pont-Euxin, entre les fleuves Iris et Halys

[5] Il ne s'agit point ici des Chaldéens de la Chaldée ; les deux cantons dont parle Plutarque étaient à l'Orient du Thermodon, par conséquent dans les États de Mithridate.

« gorges profondes, capables de cacher et de recéler dix « mille rois qui voudraient éviter de combattre. Du pays « des Cabires[1] en Arménie il n'y a que quelques journées « de chemin; et c'est en Arménie que tient sa cour Ti- « grane, le roi des rois, disposant d'une puissance avec « laquelle il enlève l'Asie aux Parthes, transporte les « villes grecques jusque dans la Médie, soumet la Pales- « tine et la Syrie, détruit les successeurs de Séleucus et « emmène captives leurs femmes et leurs filles : il est « l'allié, le gendre de Mithridate; lorsqu'il l'aura reçu « comme suppliant, il ne l'abandonnera point, il nous « fera la guerre. En nous hâtant de chasser Mithridate, « nous courons risque d'attirer sur nous Tigrane, qui « cherche depuis longtemps un prétexte contre nous, et « qui n'en pourrait saisir de plus spécieux que de secou- « rir un roi son allié, réduit à implorer son assistance. De- « vons-nous procurer nous-mêmes à Mithridate cet avan- « tage? Devons-nous lui enseigner ce qu'il ignore? lui « apprendre à qui il doit se joindre pour nous faire la « guerre? Devons-nous le forcer, malgré lui, car à ses « yeux ce serait un déshonneur, à s'aller jeter entre « les bras de Tigrane? Ne faut-il pas plutôt lui donner « le temps de rassembler assez de ses propres forces « pour qu'il reprenne confiance, et avoir à combattre les « Colchidiens, les Tibaréniens et les Cappadociens, que « nous avons tant de fois vaincus, et non des Mèdes et « des Arméniens? »

D'après ces vues, Lucullus s'arrêta longtemps devant Amisus, dont il ne pressait point le siége; quand l'hiver fut passé, il en laissa la conduite à Muréna, et marcha contre Mithridate. Mithridate, campé dans le pays des Cabires, avait formé le plan d'attendre les Romains avec une armée de quarante mille hommes de pied et de

[1] Ville et canton au sud-est des Tibaréniens.

quatre mille chevaux, sur lesquels il fondait particulièrement l'espoir de son succès. Il passe le fleuve Lycus [1], et présente la bataille aux Romains. Il y eut d'abord quelques escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les Romains prirent la fuite. Pomponius, homme distingué de leur armée, fut blessé, pris et conduit à Mithridate : « Si je te fais guérir, deviendras-tu mon ami? lui demanda le roi qui lè vit dangereusement blessé. — Oui, répondit Pomponius, si tu fais la paix avec les Romains; sinon, je serai ton ennemi. » Mithridate admira son courage, et ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignait de tenir la plaine, parce que les ennemis lui étaient supérieurs en cavalerie; d'un autre côté, il n'osait se risquer dans le chemin des montagnes, qui était long, couvert de bois et difficile. On surprit par hasard dans une caverne quelques Grecs qui s'étaient réfugiés là. Artémidore, le plus âgé d'entre eux, s'offrit à conduire les Romains dans un lieu très-sûr pour un camp, et défendu par un fort qui dominait Cabires. Lucullus se fia à sa parole : il fit allumer des feux dans son camp, et en partit dès que la nuit fut venue. Il passa les défilés sans accident, et s'établit dans le fort, où, le lendemain, les ennemis l'aperçurent au-dessus d'eux, distribuant son armée en différents postes avantageux pour combattre quand il le jugerait à propos, et où il ne pouvait jamais être forcé, tant qu'il voudrait n'en pas sortir.

Ni Lucullus ni Mithridate n'étaient encore décidés à risquer la bataille, lorsque des soldats de l'armée du roi s'étant mis, dit-on, à poursuivre un cerf, des soldats romains allèrent au-devant d'eux pour leur couper le chemin. Les deux partis envoyèrent successivement de nouveaux secours; et il s'engagea un véritable combat, où

[1] Un des affluents de l'Iris.

les troupes de Mithridate eurent enfin l'avantage. Les Romains, qui, de leurs retranchements, virent fuir leurs camarades, ne purent contenir leur dépit : ils coururent à Lucullus, le suppliant de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Lucullus, qui voulait leur apprendre de quel poids est, dans un danger imminent, la présence et la vue d'un général expérimenté, leur ordonna de se tenir tranquilles : il descend lui-même dans la plaine, court au-devant des fuyards, commande aux premiers qu'il a joints de s'arrêter, et de retourner avec lui au combat. Ils obéissent, et tous les autres, à leur exemple, se ralliant autour du général, mettent en fuite les ennemis sans grand effort, et les poursuivent jusque dans leur camp. Lucullus, rentré dans le sien, fit subir aux fuyards une note d'infamie prescrite par la discipline romaine : il leur enjoignit de creuser, en simple tunique et sans ceinture [1], un fossé de douze pieds en présence des autres soldats.

Il y avait dans le camp de Mithridate un prince des Dardariens [2] nommé Olthacus. Les Dardariens sont une peuplade barbare qui habite les environs des Palus-Méotides [3]. Olthacus était un homme hardi et adroit pour les coups de main, d'une prudence consommée dans la conduite des grandes affaires, aimable d'ailleurs dans le commerce de la vie, et bon courtisan. Il régnait entre lui et les autres princes de sa nation une sorte de jalousie et de rivalité sur le premier rang d'honneur; pour supplanter ses rivaux, il promit un jour à Mithridate de lui rendre un grand service, c'était de tuer Lucullus. Le roi approuva

[1] La ceinture ou le baudrier était le signe caractéristique de l'état militaire ; et l'ôter à un soldat, c'était le dégrader.

[2] D'autres lisent Dandariens.

[3] C'est cette mer située entre l'Europe et l'Asie, et appelée aujourd'hui mer d'Azof, qui communique avec le Pont-Euxin par le détroit qu'on nommait Bosphore cimmérien.

son projet ; et, pour lui fournir un prétexte de ressentiment, il lui fit exprès, en public, plusieurs outrages. Olthacus se rendit à cheval auprès de Lucullus, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, car son renom était célèbre dans le camp des Romains. Il le mit bientôt à l'épreuve, et, charmé de sa pénétration et de son esprit, il l'admit à sa table et l'appela à tous ses conseils. Quand le Dardarien crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses écuyers de mener son cheval hors du camp ; pour lui, à l'heure de midi, pendant que les soldats dormaient ou prenaient du repos, il alla à la tente du général, persuadé que sa familiarité connue avec Lucullus et l'affaire importante qu'il dirait avoir à lui communiquer, lui en rendraient l'entrée libre et facile. En effet, il y serait entré sans obstacle, et aurait exécuté son dessein, si le sommeil, qui a perdu tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Il dormait fort heureusement ; et Ménédème, un de ses valets de chambre, qui gardait la porte, dit à Olthacus qu'il venait fort mal à propos ; que Lucullus, accablé de veilles et de fatigues, ne faisait que de s'endormir. Olthacus ne voulut pas se retirer, et dit au valet de chambre qu'il entrerait malgré lui, parce que l'affaire qu'il avait à communiquer à Lucullus était pressée, et de la plus haute importance. « Il n'y a, répondit Ménédème tout en colère, rien de plus pressé que la santé de Lucullus ; » et il repoussa rudement Olthacus de ses deux mains. Olthacus alors eut peur, et sortit du camp ; puis, montant à cheval, il s'en retourna au camp de Mithridate sans avoir exécuté son dessein. Ainsi, dans les affaires comme dans les remèdes, c'est l'à-propos qui donne la vie ou la mort.

A quelque temps de là, Lucullus détacha Sornatius avec dix cohortes pour aller chercher des vivres. Poursuivi par Ménandre, un des généraux de Mithridate, Sornatius s'arrêta, chargea les ennemis, les mit en fuite, et

en fit un grand carnage. Un autre jour, Lucullus avait envoyé Adrianus avec un détachement considérable, pour que les soldats eussent des provisions en abondance. Mithridate ne voulut pas perdre cette occasion : il détacha Ménémachus et Myron à la tête d'un corps nombreux de cavalerie et de gens de pied, qui tous, à l'exception de deux hommes, furent taillés en pièces par les Romains. Mithridate dissimula sa perte : il dit qu'elle n'avait pas été considérable, et venait uniquement de l'inexpérience des généraux. Mais Adrianus, à son retour, passa le long du camp des ennemis avec ostentation, conduisant un grand nombre de chariots chargés de blé et de dépouilles. Cette vue découragea Mithridate, et jeta la consternation dans l'âme de ses soldats. Il fut donc résolu qu'on ne resterait pas dans ce poste.

Les courtisans commencèrent par envoyer devant leurs bagages ; et, pour le faire plus à leur aise, ils empêchaient les soldats de passer. Ceux-ci, foulés et poussés aux portes, se mirent, dans un transport de fureur, à piller les équipages, et à égorger ceux à qui ils appartenaient. Dorylaüs, un des généraux, fut massacré pour sa cotte d'armes de pourpre, seul objet de valeur qu'il portât sur lui. Herméus, le sacrificateur, fut écrasé sous les pieds à la porte du camp. Mithridate lui-même sortit, entraîné par la foule, sans avoir auprès de lui un seul valet ni un seul écuyer : il ne put pas même avoir un cheval de son écurie ; et ce ne fut que longtemps après, que l'eunuque Ptolémée, qui le vit emporté par ces flots de fuyards, descendit de son cheval et l'y fit monter. Déjà les Romains étaient tout proche ; et ce ne fut pas faute de vitesse qu'ils le manquèrent, car ils avaient presque la main sur lui : la convoitise des soldats et leur avarice leur enlevèrent cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si longtemps à travers tant de combats et de dangers, et privèrent Lucullus du prix glorieux de ses victoires. Ils allaient

saisir le cheval que montait le roi, lorsqu'un des mulets qui portaient son or, se trouva entre eux et lui, soit par hasard, soit que Mithridate l'eût jeté à dessein au-devant de ceux qui le poursuivaient : ils se mirent à piller l'or, à se battre les uns contre les autres, et perdirent un temps précieux. Et ce ne fut point là le seul tort que fit à Lucullus la cupidité de ses soldats. Callistrate, secrétaire du roi, ayant été fait prisonnier, Lucullus avait ordonné qu'on le menât au camp : ceux qui le conduisaient s'aperçurent qu'il avait cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, et le massacrèrent. Néanmoins, Lucullus abandonna à ces hommes le pillage du camp.

Lucullus s'empara de Cabires et de plusieurs forteresses où il trouva de grands trésors, et des prisons remplies d'une foule de Grecs et de parents du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis longtemps ; et ils durent au bienfait de Lucullus, moins leur salut que leur résurrection et une seconde vie. On prit aussi une sœur de Mithridate, nommée Nyssa : cette captivité fit son salut ; car les autres sœurs et femmes du roi, qui se croyaient le plus loin du danger, et fort tranquilles à Pharnacie[1], où il les avait envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, dépêcha l'eunuque Bacchidès, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles étaient Roxane et Statira, deux des sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, avec deux de ses femmes, nées en Ionie, Bérénice de Chio et Monime de Milet. Monime s'était fait une grande réputation dans la Grèce, en refusant quinze mille pièces d'or que Mithridate lui avait envoyées pour la séduire : elle refusa de l'écouter jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'épouser, et l'eût déclarée reine en lui en-

[1] Ville maritime du pays des Chaldéens, sur les bords du Pont-Euxin.

voyant le diadème. Mais, depuis ce mariage, elle avait passé tous ses jours dans la tristesse, déplorant une beauté funeste qui, sous le nom d'un époux, lui avait donné un maître, et, au lieu d'une société conjugale dans la maison d'un mari, une prison, sous la garde de Barbares. Reléguée loin de la Grèce, elle n'avait eu qu'en songe les biens dont on lui avait donné l'espérance, et avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchidès vint leur porter l'ordre de mourir de la manière que chacune d'elles croirait la plus prompte et la moins douloureuse. Monime détacha son diadème, se le noua autour du cou, et se pendit. Le diadème se rompit incontinent : « Fatal bandeau ! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas même ce service ! » Et le jetant avec mépris, elle présenta la gorge à Bacchidès. Bérénice se fit apporter une coupe de poison ; sa mère, qui était présente, lui demanda de la partager, et elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère suffit pour abattre un corps affaibli par les années ; mais Bérénice n'en avait pas bu une quantité suffisante : elle était longtemps à mourir, et luttait contre la mort ; Bacchidès l'acheva en l'étouffant. Des deux sœurs, Roxane et Statira, la première, dit-on, avala du poison, en accablant Mithridate de malédictions et d'injures : Statira ne se permit pas une imprécation, pas une seule parole indigne de sa naissance ; au contraire, elle remercia son frère de ce qu'au milieu des dangers qu'il courait lui-même, il ne les avait pas oubliées, et avait pourvu à leur procurer une mort libre, et à l'abri de tous les outrages.

Lucullus, naturellement doux et humain, fut vivement affligé de ces horreurs. Il continua de poursuivre Mithridate jusqu'à Talaures[1], où il apprit que le roi avait passé quatre jours auparavant, pour se retirer en Armé-

[1] Ville de la Cappadoce.

née auprès de Tigrane. Il revient sur ses pas, soumet les Chaldéens et les Tibaréniens, s'empare de la petite Arménie, dont il réduit les forteresses et les villes, envoie Appius vers Tigrane, pour redemander Mithridate, et retourne devant Amisus, que ses troupes tenaient encore assiégée. Callimachus, qui commandait dans la ville, était seul cause de la longue durée du siége : son habileté à inventer des machines de guerre, sa fécondité en stratagèmes et en ruses pour la défense des places, avaient causé mille maux aux Romains. Il en fut bien puni dans la suite. Quoi qu'il en soit, Lucullus usa alors d'un stratagème dont Callimachus fut la dupe. A l'heure qu'il avait accoutumé de retirer ses troupes pour leur donner du repos, il les mena brusquement à l'assaut, et se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimachus abandonna la ville et y mit le feu, soit qu'il enviât aux Romains un moyen de faire du butin, soit qu'il voulût assurer sa fuite; car personne ne s'inquiétait de ceux qui s'enfuyaient par mer. Dès que les flammes eurent enveloppé les murailles, les Romains se préparèrent au pillage.

Lucullus, vivement touché de voir périr la ville, tenta de la secourir par dehors, et exhortait les soldats à éteindre le feu; mais personne n'obéissait : tous demandaient le pillage en poussant des cris, et en frappant sur leurs armes. Lucullus céda à la violence, et permit de piller, espérant du moins garantir la ville de l'incendie. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il espérait : en fouillant tout avec des torches allumées, et en portant de tous côtés la lumière, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons. Lucullus y entra le lendemain, et se mit à pleurer : « Plus d'une fois, dit-il à ses amis, j'avais estimé « Sylla un homme heureux; mais c'est surtout aujour« d'hui que j'admire son bonheur. Il a voulu sauver « Athènes, et il l'a pu : tandis que moi, quand je veux

« l'imiter, la fortune me réduit à la réputation de Mummius [1]. » Il fit pourtant tout ce que permettaient les conjonctures pour réparer le désastre de la ville. Quant au feu, une pluie abondante tomba, par un hasard providentiel, au moment de la prise, et l'éteignit. Pour lui, il rebâtit, pendant son séjour dans la ville, une grande partie des édifices qui avaient péri; il recueillit dans la ville ceux des Arméniens qui avaient pris la fuite, et favorisa l'établissement des Grecs qui voulurent s'y fixer, en leur attribuant un territoire de cent vingt stades [2].

Amisus était une colonie d'Athènes, fondée dans les temps où le peuple athénien était au faîte de la puissance et régnait en maître sur la mer. C'est pourquoi presque tous ceux qui voulaient échapper à la tyrannie d'Aristion [3] se retirèrent à Amisus, et y jouirent du droit de cité. Mais ils n'avaient fui leurs malheurs domestiques que pour souffrir de ceux des autres. Lucullus donna à chacun de ces réfugiés qui avaient survécu au siége, un vêtement propre et deux cents drachmes [4], et les renvoya dans leur pays. C'est à Amisus que fut pris le grammairien Tyrannion; Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu il l'affranchit: usage peu libéral d'un tel présent. Car l'intention de Lucullus n'était pas qu'un homme si savant fût d'abord fait esclave et ensuite affranchi: le don de cette liberté fictive lui enlevait sa liberté naturelle [5]. Au reste, ce ne fut pas la seule occasion où Muréna fit voir combien il était loin de la générosité de son général.

Lucullus passa de là dans les villes d'Asie: il voulait

[1] Le destructeur de Corinthe.

[2] Environ six de nos lieues.

[3] Sur Aristion, voyez la Vie de Sylla, dans le deuxième volume.

[4] Environ cent quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

[5] En effet, l'affranchissement suppose la servitude antérieure; et Tyrannion était né libre.

profiter du loisir que lui laissait la guerre pour faire goûter à cette province les avantages de la justice et des lois, dont la longue privation l'avait plongée dans des maux indicibles et incroyables. Ravagée, réduite en servitude par les publicains et les usuriers, les particuliers y étaient réduits à vendre leurs plus beaux jeunes gens et leurs filles vierges, et les gouvernements des villes, leurs offrandes consacrées, leurs tableaux, les statues des dieux; et, au bout de tout cela, les citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient, avant que de tomber dans l'esclavage, était plus cruel encore : tortures, prisons, chevalets, stations en plein air, où pendant l'été ils étaient brûlés par le soleil, et pendant l'hiver enfoncés dans la fange ou dans la glace. Aussi la servitude leur semblait-elle un soulagement et un repos. Lucullus eut bientôt délivré de toutes ces injustices ceux qui en étaient les victimes. Il commença par fixer le taux de l'intérêt à un pour cent par mois, et défendit de rien exiger au delà; en second lieu, il retrancha toute usure qui dépassait le capital; troisièmement, et ce fut le point principal, il établit que les créanciers percevraient le quart du revenu du débiteur, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Par ces règlements, toutes les dettes furent acquittées en moins de quatre ans, et les biens-fonds, ainsi libérés, retournèrent à leurs propriétaires.

Ces dettes, communes à toute la province, provenaient de la taxe de vingt mille talents[1] dont Sylla avait frappé l'Asie : elle en avait payé le double aux fermiers; et ceux-ci, en accumulant usure sur usure, avaient fait monter la créance à cent vingt mille talents[2]. Ces hommes avides se crurent victimes d'une injustice, et poussèrent

[1] Cent vingt millions environ de notre monnaie.
[2] Plus de sept cent millions.

dans Rome les hauts cris contre Lucullus; enfin, confiants dans le crédit énorme dont ils jouissaient comme créanciers de la plupart de ceux qui gouvernaient, ils lui suscitèrent, à force d'argent, quelques démagogues pour adversaires; mais Lucullus trouvait un dédommagement de leurs plaintes dans l'amour des peuples qui avaient été l'objet de ses bienfaits, et dans l'intérêt que lui portaient les autres provinces, qui enviaient le bonheur des peuples soumis à un tel chef.

Appius Clodius, celui qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était frère de la femme actuelle de Lucullus, conduit d'abord par les guides du roi, fit sans nécessité, par la haute Asie, un détour de plusieurs journées, et qui l'éloignait du but de son voyage. Ensuite un affranchi, Syrien de nation, lui enseigna le vrai chemin: il quitta cette route longue et tortueuse, et donna congé à ses conducteurs barbares. En quelques jours il eut passé l'Euphrate, et arriva à Antioche-Épidaphné [1]. Il reçut l'ordre d'y attendre Tigrane, qui était absent et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius attira au parti des Romains plusieurs princes du pays qui n'obéissaient qu'à regret à Tigrane, entre autres Zarbiénus, roi de la Gordyène [2]. Plusieurs des villes nouvellement subjuguées par Tigrane députèrent auprès de lui: il leur promit le secours de Lucullus, et les engagea, pour le présent, à ne bouger. La domination des Arméniens était insupportable aux Grecs; mais ce qui les révoltait surtout, c'était l'orgueil et l'arrogance du roi: ses prospérités l'avaient rendu fier et dédaigneux; et tout ce que les hommes estiment et admirent, il le regardait non-seulement comme sien, mais comme fait unique-

[1] Ville de Syrie ainsi nommée à cause du voisinage d'un bois et d'un temple consacrés à Apollon et à Daphné.

[2] La Gordyène ou le pays des Gordyens faisait partie de l'Assyrie.

rent pour lui. Parti d'une espérance faible et méprisée, il avait dompté plusieurs nations, rabaissé, plus que n'avait pu le faire pas un autre, la puissance des Parthes, et rempli la Mésopotamie de Grecs transportés de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avait tiré de leur pays les Arabes scénites [1] et les avait établis dans son voisinage pour s'en servir dans le commerce. Une foule de rois lui faisaient leur cour ; il y en avait quatre qu'il tenait sans cesse autour de sa personne, comme des huissiers ou des gardes : toutes les fois qu'il sortait à cheval, ils couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique ; et, lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains entrelacées l'une dans l'autre : posture humiliante, et qui passe pour l'aveu le plus formel de la servitude, et comme un renoncement à la liberté, un abandon qu'on fait à son seigneur de toute sa personne, dans le dessein de tout souffrir plutôt que de rien entreprendre.

Appius, que cette pompe tragique n'avait ni frappé ni intimidé, lui dit sans aucun détour, dès la première entrevue, qu'il était venu pour emmener Mithridate, qui était dû aux triomphes de Lucullus, ou, sinon, pour déclarer la guerre à Tigrane. Aussi Tigrane, malgré ses efforts pour donner à son visage, pendant le discours d'Appius, une expression ouverte et riante, ne put-il dérober à ceux qui étaient près de lui l'altération que lui causait le franc parler de ce jeune homme : c'était peut-être la première parole libre qu'il entendit depuis un règne ou plutôt depuis une tyrannie de vingt-cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne livrerait pas Mithridate, et que si les Romains commençaient la guerre,

[1] C'est-à-dire vivant sous la tente. C'étaient des peuplades errantes qui couraient par la partie méridionale de la Mésopotamie, vivant de brigandages et du produit de leurs troupeaux.

il se défendrait. Irrité contre Lucullus, qui, dans sa lettre, le nommait simplement roi, et non roi des rois, il ne lui donna pas, dans sa réponse, le titre de général. Il envoya cependant à Appius des présents magnifiques; et Appius les ayant refusés, il lui en renvoya de plus magnifiques encore. Appius ne voulut pas pourtant qu'on pût croire qu'il refusait par un sentiment particulier de haine : il prit une seule coupe, fit reporter tous les autres présents, et se hâta d'aller rejoindre son général.

Jusque-là Tigrane n'avait daigné ni voir Mithridate, ni lui parler; il avait traité avec mépris et arrogance son propre beau-père, un roi qui venait de perdre un si grand empire; il le tenait fort loin de lui, gardé en quelque sorte comme prisonnier, dans des lieux marécageux et malsains; mais alors il le fit venir à sa cour, et lui prodigua des témoignages d'honneur et de bienveillance. Ils eurent dans le palais des conversations secrètes, qui guérirent les soupçons qu'ils avaient l'un contre l'autre; mais ce fut pour le malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute. De ce nombre était Métrodore de Scepsis[1], homme d'une éloquence agréable et d'une grande érudition, qui était si avant dans l'amitié de Mithridate, qu'on l'appelait le père du roi. Mithridate, à ce qu'il paraît, l'avait député à Tigrane pour demander du secours contre les Romains : « Mais toi, Métrodore, avait dit Tigrane, que me conseilles-tu ? » Et Métrodore, soit qu'il eût en vue l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate échappât, répondit : « Comme ambassadeur, je t'en-

[1] Scepsis, que Strabon nomme Paléscepsis ou Scepsis la Vieille, était une ville de la Mysie, près du mont Ida. Le Métrodore dont il est question ici n'est guère connu d'ailleurs. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre philosophe Métrodore, qui était de Lampsaque, et vivait dans le troisième siècle avant J. C.

gage à secourir le roi; comme conseiller, à n'en rien faire. » Tigrane fit part à Mithridate de ces paroles, sans se douter qu'il dût en arriver mal à Métrodore; mais Métrodore fut sur-le-champ mis à mort, et Tigrane se repentit de son indiscrétion. Ce n'est pas pourtant qu'elle eût été la vraie cause de la mort de Métrodore; elle ne fit que donner la dernière impulsion à la haine que Mithridate lui portait : il lui en voulait depuis longtemps, comme on le reconnut ensuite à la prise des papiers secrets de Mithridate, parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane fit enterrer le corps avec magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant.

Le rhéteur Amphicratès mourut aussi à la cour de Tigrane. Je dois faire mention de lui comme Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, dit-on à Séleucie[1], sur le Tigre. Les habitants de la ville l'ayant prié d'enseigner la rhétorique, il leur répondit arrogamment : « Le plat est trop petit pour le dauphin. » Il se transporta de là auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane. Il se rendit bientôt suspect; et, sur la défense qu'on lui fit d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit aussi de magnifiques obsèques, et son tombeau est près d'un château appelé Sapha.

Lucullus, en procurant à l'Asie de sages règlements et une paix profonde, n'avait négligé ni les plaisirs ni les jeux. Pendant son séjour à Éphèse, il enchanta les villes par des spectacles, des fêtes triomphales, des combats d'athlètes et de gladiateurs. Les villes, en retour, célébrèrent, pour lui faire honneur, des fêtes luculliennes, et lui donnèrent des témoignages d'une affection sincère,

[1] Ville bâtie par Séleucus Nicanor.

bien plus flatteuse que tous les honneurs. Le retour d'Appius convainquit Lucullus qu'il fallait faire la guerre à Tigrane : il reprit la route du Pont, et s'étant mis à la tête de ses troupes, il assiégea Sinope[1], ou plutôt les Ciliciens qui y tenaient garnison pour le roi, et qui, après avoir massacré la plupart des Sinopiens, et mis le feu à la ville, s'enfuirent pendant la nuit. Lucullus, instruit de leur départ, entre dans la ville, passe au fil de l'épée huit mille des Ciliciens qui y étaient encore restés, rend aux habitants leurs biens, et travaille à sauver la ville.

Il y fut surtout déterminé par la vision que voici : Il lui avait semblé, pendant son sommeil, voir un homme s'approcher et lui dire : « Pousse en avant, Lucullus, encore un peu; Autolycus vient pour s'aboucher avec toi. » A son réveil, il ne savait comment expliquer sa vision : il prit la ville le même jour; et, comme il poursuivait les Ciliciens qui s'enfuyaient par mer, il vit sur le rivage une statue renversée, que les Ciliciens avaient voulu emporter, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps d'embarquer : c'était un des chefs-d'œuvre de Sthénis. Quelqu'un lui dit que c'était la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope. Autolycus, fils de Déimachus fut, dit-on, un de ceux qui accompagnèrent Hercule, à son départ de la Thessalie pour l'expédition contre les Amazones. En revenant de ce voyage avec Démoléon et Phlogius, il fit naufrage sur un écueil de la Chersonèse, nommé Pédalium. Autolycus échappa sain et sauf avec ses armes et ses compagnons, aborda à Sinope, et enleva la ville aux Syriens qui l'occupaient. Les Syriens descendaient, dit-on, de Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Ce récit rappela à Lucullus le précepte de Sylla : « Ne tenez rien pour digne de

[1] Dans la Paphlagonie, près du fleuve Halys, sur le Pont-Euxin.

foi et assuré, dit Sylla dans ses Mémoires, comme les avertissements que l'on reçoit en songe. »

Lucullus, ayant appris que Mithridate et Tigrane s'apprêtaient à traverser la Lycaonie et la Cilicie, pour envahir les premiers l'Asie, s'émerveilla que l'Arménien, s'il avait l'intention de faire la guerre aux Romains, ne se fût pas servi de Mithridate dans le temps que le roi jouissait de toute sa puissance, et n'eût pas uni ensemble les deux armées, au lieu de laisser les forces du roi s'affaiblir et se détruire, avant d'entreprendre cette guerre où il se jetait aujourd'hui avec de fragiles espérances, appuyé sur un homme qui n'avait pu se soutenir lui-même. Cependant Macharès, fils de Mithridate, qui régnait dans le Bosphore, envoya à Lucullus une couronne d'or du prix de mille pièces, en le priant de lui donner le titre d'ami et d'allié des Romains.

Lucullus regarda dès lors la première guerre comme terminée; il laissa Sornatius avec six mille hommes, pour veiller aux affaires du Pont; quant à lui, à la tête de douze mille hommes de pied et d'un peu moins de trois mille chevaux, il se mit en marche pour commencer la seconde guerre. On ne vit qu'une témérité imprudente, une folie que rien ne pouvait excuser, dans l'essor qui l'emportait au milieu de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines immenses, coupées par des rivières profondes, et environnées de montagnes toujours couvertes de neige. Aussi les soldats, peu accoutumés à une discipline sévère, ne le suivaient qu'à regret, tout prêts à se révolter. A Rome, les démagogues se déchaînaient contre lui : « Ce n'est pas pour l'intérêt de Rome, disaient-ils, que Lucullus court d'une guerre à une autre; c'est afin de ne jamais poser les armes, d'avoir toujours à commander, et de faire servir les dangers publics à l'augmentation de sa fortune. » Et ils réussirent, avec le temps, à le faire rappeler.

Lucullus marchait à grandes journées, sans s'arrêter. Arrivé sur le bord de l'Euphrate, il le trouva grossi par les pluies de l'hiver, et plus rapide que de coutume. Il voyait avec dépit la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver pour rassembler des barques et construire des radeaux ; mais, sur le soir, les eaux commencèrent à se retirer ; elles diminuèrent encore pendant la nuit, et le lendemain le fleuve était rentré dans son lit. Les gens du pays ayant vu de petites îles apparaître au milieu du fleuve, et le courant dormir autour d'elles, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige n'était jadis arrivé que rarement : ils crurent que l'Euphrate s'était soumis volontairement à lui ; qu'il avait adouci, et pour ainsi dire apprivoisé ses eaux, pour lui procurer un passage facile et prompt. Lucullus profita de l'occasion, et fit passer son armée ; à peine fut-il à l'autre bord, qu'il eut un signe favorable. Sur la rive paissaient des génisses consacrées à Diane Persienne, divinité particulièrement honorée par les Barbares d'au delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent à la déesse ; tout le reste du temps elles errent en liberté dans les prairies, portant empreint l'emblème de la déesse, qui est une torche allumée. Il n'est pas facile de les prendre quand on en a besoin, et ce n'est point petite affaire. Au moment où l'armée eut passé l'Euphrate, une des génisses monta sur une roche qui est tenue pour consacrée à Diane, s'y arrêta, et, baissant la tête comme celles qu'on amène attachées avec un lien, elle se présenta à Lucullus pour être immolée. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate, en reconnaissance de l'heureux passage.

Ce jour-là il campa sur le rivage ; le lendemain et les jours suivants il pénétra dans le pays par la Sophène [1],

[1] Dans la grande Arménie, entre l'Euphrate et le Tigre.

sans causer aucun dommage à ceux qui se rendaient à lui et recevaient volontiers son armée. Et même, comme ses soldats voulaient s'emparer d'une place qui passait pour contenir de grandes richesses, Lucullus, montrant de loin le Taurus : « Voilà, dit-il, le fort que nous avons plutôt à emporter ; c'est là qu'est en réserve le prix destiné aux vainqueurs. » Puis il hâta la marche, passa le Tigre, et se jeta dans l'Arménie. Le premier qui vint annoncer à Tigrane l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter : il le paya de sa tête. Personne autre ne lui en parla désormais ; et il resta en repos, ignorant que le feu ennemi l'environnait de toutes parts, et écoutant des propos flatteurs. « Il faudrait, disaient ses courtisans, que Lucullus fût un grand général, pour oser attendre Tigrane devant Éphèse, et ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie dès qu'il verra cette innombrable multitude d'hommes en armes. » Tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne peuvent pas porter beaucoup de vin, de même une âme vulgaire ne saurait porter une grande prospérité, sans que sa raison se trouble. Mithrobarzanès fut le premier de ses amis qui osa lui dire la vérité. Il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise, car il fut envoyé incontinent contre Lucullus, à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec injonction d'amener le général en vie et de passer sur le ventre à tout le reste.

Lucullus s'occupait, avec une partie de ses troupes, à asseoir le camp ; les autres soldats arrivaient à la file, lorsque les coureurs vinrent rapporter que le Barbare approchait. Lucullus eut peur qu'il n'attaquât avant que les troupes fussent réunies et en ordre de bataille, et ne mît l'armée en désordre. Il resta dans son camp pour le fortifier, et détacha Sextilius, un de ses lieutenants, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, tant légère que pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter

dès qu'il serait près de l'ennemi, et d'attendre qu'on l'informât que les retranchements étaient achevés. Sextilius comptait exécuter cet ordre ; mais, forcé par les insolentes provocations de Mithrobarzanès, il en vint aux mains. Mithrobarzanès périt dans le combat, en luttant avec courage ; ses troupes, mises en déroute, furent taillées en pièces, à l'exception d'un petit nombre de soldats.

A cette nouvelle, Tigrane abandonna Tigranocertes [1], ville très-considérable qu'il avait bâtie lui-même : il se retira vers le mont Taurus, où il rassembla toutes ses forces. Lucullus ne lui laissa pas le temps de faire ses préparatifs : il envoya Muréna couper les troupes qui rejoignaient Tigrane, tandis que Sextilius allait arrêter un corps nombreux d'Arabes qui se rendaient auprès du roi. Muréna se mit à la poursuite de Tigrane, et, saisissant le moment où il entrait dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, il donna sur lui si brusquement, que Tigrane prit la fuite, abandonnant tous ses bagages. Il périt dans cette affaire un grand nombre d'Arméniens ; et un plus grand nombre encore furent faits prisonniers.

Lucullus, encouragé par ses succès, lève son camp, marche sur Tigranocertes, et assiége la ville. Il y avait dans Tigranocertes une foule de Grecs que Tigrane avait transportés de la Cilicie, ainsi qu'une quantité de Barbares qui avaient éprouvé le même sort : Adiabéniens [2], Assyriens, Gordyéniens, Cappadociens, peuples dont Tigrane avait détruit les villes, et qu'il avait forcés de s'établir dans la sienne. D'ailleurs elle regorgeait de richesses et d'ornements de toute espèce ; tous les habitants, les simples particuliers comme les grands, s'étaient piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contri-

[1] C'était la nouvelle capitale de son royaume.

[2] L'Adiabène était à l'occident de la Mésopotamie.

buer à l'augmenter et à l'embellir. Lucullus, par cette raison, pressait vivement le siége, persuadé que Tigrane ne s'y résignerait pas, et que la colère le ferait changer de résolution, et le déterminerait à combattre : conjecture que vérifia l'événement. Cependant Mithridate dépêchait à Tigrane courrier sur courrier, lettres sur lettres pour le détourner de combattre, et lui conseillait de se borner à tenir sa cavalerie en campagne, pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, que Mithridate lui avait envoyé, et qui accompagnait l'expédition, le conjurait d'éviter, de fuir les armes invincibles des Romains.

Tigrane recevait d'abord assez patiemment tous ces avis ; mais, quand les Arméniens et les Gordyéniens furent venus le joindre avec toutes leurs forces ; quand les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes les leurs ; quand des bords de la mer de Babylone [1] il lui fut arrivé beaucoup d'Arabes ; de la mer Caspienne des corps nombreux d'Albaniens [2] et d'Ibères [3], voisins de l'Albanie ; des rives de l'Araxe [4] une multitude de Barbares qui vivent sans roi : tous peuples qui venaient de bonne volonté, ou attirés par des présents ; alors les festins du roi et ses conseils même furent tout remplis de flatteuses espérances, de propos audacieux, de menaces barbares. Taxile courut risque de la vie pour s'être opposé à l'avis de ceux qui voulaient le combat ; et l'on soupçonna Mithridate de ne détourner Tigrane de la bataille que parce qu'il enviait à son gendre ce brillant succès. Aussi Tigrane ne voulut-il pas attendre Mithridate, craignant qu'il n'en vînt partager avec lui la

[1] C'est le golfe Persique que Plutarque nomme ainsi.

[2] L'Albanie était à l'occident de la mer Caspienne.

[3] Les Ibères occupaient le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

[4] Rivière qui prend sa source dans le Taurus et se jette dans la mer Caspienne.

gloire : il se mit en marche avec toute son armée, se plaignant, dit-on, à ses amis de n'avoir affaire qu'à Lucullus seul, et non point à tous les généraux romains ensemble. Et cette confiance n'était vraiment ni insensée ni déraisonnable, quand il considérait cette foule de nations et de rois qui marchaient à sa suite, ces bataillons d'infanterie, ces milliers de gens de cheval. Il menait avec lui vingt mille archers et frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus le marquait dans sa lettre au Sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, divisés par cohortes et par phalanges; enfin des pionniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois, et faire les autres travaux nécessaires : ils étaient trente-cinq mille, rangés en bataille à la queue de l'armée, pour la faire paraître plus nombreuse et plus forte.

Lorsqu'il eut franchi le mont Taurus, et parut à découvert avec son armée, il aperçut l'armée des Romains campée devant Tigranocertes. Les Barbares renfermés dans la ville, en voyant Tigrane, poussent des cris confus, et battent des mains, menaçant les Romains du haut des murailles, et leur montrant les Arméniens. Lucullus tint un conseil pour décider si l'on combattrait ou non. Les uns lui conseillaient d'abandonner le siége, et de marcher contre Tigrane ; les autres pensaient qu'il ne fallait ni laisser derrière soi cette multitude d'ennemis, ni interrompre le siége. Lucullus dit que les deux avis n'étaient pas bons chacun en particulier, mais que pris ensemble ils l'étaient [1]. Il partage donc en deux son armée, laisse Muréna, pour la conduite du siége, avec

[1] J'ai traduit ce qu'il y a dans le texte, qui est évidemment altéré : l'observation de Lucullus n'a en effet aucun sens après l'avis qu'on vient de lui donner en dernier lieu ; il devrait y applaudir, puisqu'il va y conformer sa conduite, et au lieu de cela il le contredit !

six mille hommes d'infanterie ; et lui-même, à la tête de vingt-quatre cohortes, qui faisaient en tout dix mille hommes, de toute sa cavalerie, et d'environ mille archers ou frondeurs, il marche à l'ennemi, et va camper dans une vaste plaine qui s'étendait le long de la rivière. Son armée parut bien petite à Tigrane, et prêta beaucoup aux plaisanteries des flatteurs du roi. Les uns se moquaient ; les autres, pour s'amuser, tiraient au sort les dépouilles. Chacun des rois et des généraux venait lui demander d'être chargé seul de terminer l'affaire, pendant que lui-même il resterait spectateur du combat. Tigrane, lui aussi, voulut faire l'agréable et le railleur, et dit ce mot, tant répété depuis : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup ; si c'est comme soldats, ils sont bien peu. » La journée se passa de la sorte en plaisanteries et en rires.

Le lendemain, au point du jour, Lucullus fait sortir ses troupes en armes. Les Barbares étaient campés sur la rive orientale de la rivière. Le courant, à cet endroit, faisait un détour vers le couchant, et laissait un gué facile. Lucullus tourna de ce côté, en hâtant la marche de ses troupes ; Tigrane prit ce pas précipité pour une fuite, appela Taxile, et lui dit avec un rire insultant : « Eh bien ! « cette invincible infanterie romaine, la vois-tu fuir ? — « Seigneur, répondit Taxile, je voudrais que ta bonne for« tune fît aujourd'hui pour toi quelque chose d'extraor« dinaire ; mais les Romains ne prennent jamais, pour « une simple marche, leurs plus beaux habillements ; ils « n'ont pas ainsi leurs boucliers luisants ni leurs casques « nus ; ils n'auraient pas dépouillé leurs armes, comme « ils l'ont fait, de leurs étuis de cuir. Cet éclat annonce « des gens prêts à combattre, et qui déjà s'avancent sur « l'ennemi. » Taxile parlait encore, lorsqu'on aperçut la première aigle de Lucullus tourner vers l'orient, et les cohortes prendre leurs rangs pour passer la rivière. Alors

Tigrane, sortant avec peine comme d'une profonde ivresse : « Quoi! s'écria-t-il deux ou trois fois, ces gens-là nous attaquent? » Aussi cette multitude immense ne se put-elle former en bataille qu'avec beaucoup de confusion. Tigrane prit pour lui le centre; il plaça à l'aile gauche le roi des Adiabéniens, et celui des Mèdes à la droite, sur le front de laquelle il disposa la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer.

Lucullus allait passer la rivière, quand quelques-uns de ses capitaines vinrent l'avertir de se garder de ce jour-là, comme étant un de ces jours néfastes que les Romains appellent noirs; car il était l'anniversaire de la défaite de l'armée de Cépion [1] par les Cimbres. Lucullus répondit ce mot si connu : « Eh bien! je rendrai ce jour heureux aux Romains. » C'était la veille des nones d'octobre. Ayant dit, il exhorte les siens à avoir bon courage, passe la rivière, et pousse le premier à l'ennemi. Il portait une cuirasse d'acier à écailles, toute luisante au soleil, et une cotte d'armes bordée d'une frange. Il fit aussitôt briller son épée aux yeux de ses soldats, pour leur faire entendre qu'il fallait tout de suite en venir à la mêlée avec un ennemi accoutumé à combattre de loin à coups de flèches, et lui ôter, par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. Comme il vit que la cavalerie bardée de fer se déployait au pied d'une colline unie au sommet, et dont la pente, qui n'avait que quatre stades [2], n'était ni rapide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers thraces et galates d'aller les prendre en flanc, et de détourner, avec l'épée, les lances des ennemis. En effet, c'est dans la lance que consiste uniquement la

[1] Les éditions donnent Scipion; mais c'est une erreur manifeste, ou plutôt une altération faite au nom véritable par quelque copiste ignorant.

[2] Moins d'un quart de lieue.

force des cavaliers bardés de fer. Otez-leur la liberté de la faire agir, ils ne pourront plus ni se défendre eux-mêmes ni nuire à l'ennemi : on les dirait murés dans leur pesant et roide attirail. Lucullus prend deux cohortes d'infanterie, et court s'emparer de la hauteur ; ses soldats le suivent de grand courage, animés à la vue de leur général qui marchait le premier à pied, couvert de ses armes, et gravissait le coteau.

Arrivé au sommet, Lucullus s'arrête sur le lieu le plus découvert, et crie d'une voix forte : « La victoire est à nous, soldats ! la victoire est à nous ! » En disant ces mots, il fond sur la cavalerie bardée de fer, et ordonne à ses soldats de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes. Mais on n'eut pas besoin d'user de ce moyen : les ennemis n'attendirent pas l'approche des Romains, ils s'enfuirent honteusement, en poussant des cris affreux ; et, sans avoir rendu aucun combat, ils allèrent donner, eux et leurs chevaux, pesants comme ils l'étaient, dans les bataillons de leur infanterie. Ainsi tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût une seule blessure, sans qu'on eût vu une goutte de sang répandu. Le massacre commença au moment où ils se mirent à fuir, ou plutôt à vouloir fuir ; car ils ne pouvaient en venir à bout, empêchés qu'ils étaient par l'épaisseur et la profondeur de leurs propres bataillons. Tigrane, dès le commencement de l'action, avait fui avec peu de monde ; et, voyant son fils partager sa fortune, il ôta son diadème, le lui remit en pleurant, et lui ordonna de se sauver comme il pourrait par un autre chemin. Le jeune homme n'osa pas en ceindre sa tête ; il le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs : celui-ci fut pris par hasard, et conduit à Lucullus ; en sorte que le diadème de Tigrane se trouva parmi les captifs.

Il périt, dit-on, dans cette déroute, plus de cent mille hommes de pied, et il ne se sauva qu'un fort petit nombre de cavaliers. Les Romains n'eurent que cent hommes blessés et cinq tués. Le philosophe Antiochus[1], dans son *Traité des Dieux*, parle de cette bataille, et dit que le soleil n'en a jamais vu de semblable. Strabon[2], autre philosophe, écrit, dans ses *Mémoires historiques*, que les Romains étaient honteux, et se raillaient eux-mêmes, d'avoir eu besoin d'employer leurs armes contre de pareils esclaves. Tite Live prétend que jamais les Romains n'avaient eu à combattre des ennemis si supérieurs en nombre; car les vainqueurs n'étaient pas tout à fait la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus habiles généraux romains, ceux qui s'étaient trouvés le plus souvent à la guerre, louaient surtout Lucullus d'avoir vaincu deux rois des plus célèbres et des plus puissants, par les deux moyens les plus opposés, la promptitude et la lenteur. En effet, il avait miné peu à peu, par les délais et par le temps, Mithridate au comble de sa puissance, et écrasé Tigrane par la soudaineté de l'attaque. Lucullus a été du très-petit nombre des généraux qui ont eu une lenteur active, et qui ont fait servir l'audace à leur sûreté.

Voilà pourquoi Mithridate ne se pressa point assez pour se trouver à la bataille : persuadé que Lucullus agirait dans cette guerre avec lenteur et prudence, il se rendait à petites journées au camp de Tigrane. Il rencontra sur le chemin quelques Arméniens qui fuyaient pleins de terreur et d'épouvante : il devina à l'instant le malheur qui venait d'arriver. Bientôt une foule de fuyards nus et

[1] Probablement ce philosophe de l'ancienne Académie dont il est question avec quelques détails à la fin de la Vie de Lucullus.

[2] C'est le même dont nous possédons encore la grande géographie; mais les Mémoires historiques dont parle Plutarque n'existent plus.

blessés lui apprirent la déroute de l'armée. Il se mit alors à la recherche de Tigrane, et le trouva seul, abandonné de tous, réduit au plus triste état. Il n'insulta point à son malheur, comme Tigrane l'avait fait au sien ; il descendit de cheval, et pleura avec lui leurs disgrâces communes ; puis il lui donna sa propre garde et les officiers qui l'accompagnaient, et ranima ses espérances pour l'avenir. Tous deux ensemble ils s'occupèrent de réunir de nouvelles armées.

Cependant les Grecs de Tigranocertes s'étaient soulevés contre les Barbares, et voulaient livrer la ville. Lucullus lui fit donner l'assaut, et l'emporta. Il s'y saisit de tous les trésors du roi, et abandonna la ville au pillage. Ses soldats, outre les autres richesses, y trouvèrent huit mille talents d'argent monnayé[1] ; et Lucullus, indépendamment de ces sommes immenses, leur distribua, sur le reste du butin, huit cents drachmes par tête[2]. Informé qu'on avait trouvé dans la ville une foule de comédiens, que Tigrane avait rassemblés de toutes parts pour faire l'inauguration du théâtre qu'il avait construit, Lucullus s'en servit dans les jeux et dans les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur patrie, et fournit aux frais de leur voyage. Il fit le même traitement aux Barbares qui n'étaient venus que par force habiter Tigranocertes : ainsi la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs, où revinrent les anciens habitants, qui chérirent Lucullus comme un bienfaiteur et comme un fondateur.

Partout les vertus de Lucullus recevaient leur récompense. Les louanges qu'obtiennent la justice et l'humanité le touchaient plus que celles qu'on donne aux exploits militaires; car toute l'armée partage celles-ci, et la For-

[1] Un peu moins de cinquante millions.
[2] Un peu moins de 800 fr.

tune en revendique la plus grande part; les autres sont la marque certaine d'une âme douce et bien cultivée; et ce fut par ces qualités aimables que Lucullus, sans coup férir, subjugua les Barbares. Des rois arabes vinrent remettre à sa discrétion leurs personnes et leurs États; la nation des Sophéniens se rallia à sa cause. Celle des Gordyéniens conçut pour lui une affection si vive, qu'ils auraient volontiers abandonné leurs villes pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants. Le motif de cet attachement était tel : Zarbiénus, roi des Gordyéniens, ne pouvant plus supporter la tyrannie de Tigrane, avait fait, comme il a été dit, par l'entremise d'Appius, un traité secret d'alliance avec Lucullus. Tigrane, qui en eut vent, le fit mettre à mort, lui, sa femme et ses enfants, avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus n'avait pas oublié la conduite de Zarbiénus: lorsqu'il fut entré dans le pays des Gordyéniens, il célébra ses obsèques avec magnificence, et fit dresser un bûcher, orné d'étoffes d'or et des dépouilles prises sur Tigrane; il y mit lui-même le feu, puis, avec les amis et les parents du mort, il versa les libations funèbres, appelant Zarbiénus son compagnon et l'allié des Romains. Il donna enfin une somme d'argent considérable pour lui élever un tombeau; car on avait trouvé dans les palais de Zarbiénus une immense quantité d'or et d'argent, et une provision de trois cent mille médimnes de blé. De façon que les soldats s'enrichirent, et qu'on admira Lucullus d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, fournir aux frais de la guerre par la guerre même.

Sur ces entrefaites, il vint des ambassadeurs du roi des Parthes, pour réclamer son amitié et son alliance. Cette proposition fit grand plaisir à Lucullus, et il s'empressa d'envoyer à son tour une députation au Parthe; mais les députés découvrirent que le roi flottait entre les deux

partis, et qu'il faisait demander à Tigrane la Mésopotamie pour prix de son alliance. Lucullus, à cette nouvelle, se décide à laisser là Tigrane et Mithridate, comme deux adversaires déjà hors de combat, et à marcher contre les Parthes, pour essayer la force de leur armée ; estimant que ce lui serait chose bien glorieuse d'avoir abattu, dans le cours rapide d'une seule expédition, trois rois de suite, comme un athlète fait ses rivaux dans la lutte, et d'avoir traversé, victorieux et invincible, trois des plus puissantes monarchies qui fussent sous le soleil.

Il envoya donc dans le Pont porter à Sornatius et aux autres capitaines l'ordre de lui amener les troupes qu'ils avaient sous leur commandement, résolu qu'il était de partir de la Gordyène. Mais ceux-ci qui, déjà plus d'une fois, avaient eu à se plaindre de la désobéissance et de l'insubordination des soldats, reconnurent alors en eux une disposition formelle à la révolte. Ni la persuasion ni la contrainte ne peuvent les faire partir : ils crient, ils protestent qu'ils ne resteront pas même où ils sont, qu'ils laisseront le Pont sans armée, et s'en retourneront à Rome. Ces nouvelles, répandues dans le camp de Lucullus, portèrent la contagion parmi les soldats, amollis par les richesses et les délices, mal propres aux fatigues de la guerre, et qui n'aspiraient qu'après le repos. Instruits de la mutinerie des autres, ils disaient tout haut que c'étaient là des hommes ; qu'il les fallait imiter : « Nous avons rendu assez de services à la patrie pour avoir droit à n'être plus exposés au danger, et à voir finir nos travaux. »

Informé de ces propos et d'autres plus coupables encore, Lucullus abandonna son projet d'expédition contre les Parthes, et se remit à poursuivre Tigrane. On était alors au fort de l'été ; et il fut tout désappointé, quand il eut passé le Taurus, de voir que les champs étaient encore tout verts : tant le froid extrême rend dans ces contrées les saisons tardives ! Il descendit néanmoins

dans la plaine, battit deux ou trois fois les Arméniens, qui avaient osé l'attaquer, pilla sans obstacle tout le pays, enleva les provisions de blé qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta les ennemis dans la disette qu'il avait redoutée pour lui-même. Il provoquait sans cesse les ennemis au combat, tantôt environnant leur camp de tranchées, tantôt ravageant sous leurs yeux tous les environs; mais rien ne put exciter des troupes tant de fois battues. Lucullus partit donc, et se porta sur Artaxata, séjour royal de Tigrane, où étaient ses plus jeunes enfants et ses femmes. Il ne doutait pas que Tigrane, pour conserver des objets si chers, ne risquât une bataille.

Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, se retira, dit-on, auprès d'Artaxas l'Arménien, à qui il donna plusieurs conseils et plusieurs instructions utiles; entre autres, ayant remarqué dans le pays un lieu très-agréable et très-fertile, qu'on laissait en friche et qui était absolument négligé, il y traça le plan d'une ville: puis il mena Artaxas en cet endroit, lui montra ce plan, et l'exhorta à faire bâtir la ville. Le roi, charmé de cette idée, le pria de présider lui-même à l'ouvrage; et bientôt l'on vit s'élever une grande et magnifique ville, qui prit son nom de celui du roi, et reçut le titre de capitale de l'Arménie.

Tigrane ne put se résigner à voir marcher Lucullus contre Artaxata: il rassemble son armée, et au quatrième jour il vient camper en face des Romains. Les deux armées étaient séparées par le fleuve Arsanias[1], que les Romains avaient nécessairement à passer pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux, se tenant sûr de la victoire, s'occupa de faire passer la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes en front de bataille, les autres derrière à la file, car il craignait

[1] Un des affluents de l'Euphrate.

d'être enveloppé par la cavalerie ennemie, dont les nombreux escadrons se déployaient sur l'autre bord, soutenus par des archers mardes[1] à cheval et des lanciers ibères, les plus aguerries des troupes étrangères, et celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais ils ne firent rien de brillant : après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, ils n'osèrent pas attendre le choc de l'infanterie ; ils s'enfuirent à droite et à gauche, attirant à leur poursuite les cavaliers ennemis. Ceux-là dissipés, Lucullus vit s'avancer la cavalerie de Tigrane, dont le bel ordre et la multitude lui firent concevoir quelque crainte : il rappelle sa cavalerie de la poursuite des fuyards, et va le premier au-devant des satrapes[2] qui entouraient la personne du roi, eux et les plus braves troupes de l'armée. Mais, avant qu'il pût en venir aux mains avec eux, ils s'étaient enfuis saisis d'effroi. De trois rois qui occupaient, à cette bataille, le front de l'armée, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement : il ne soutint pas même le cri de guerre des Romains. On poursuivit fort loin les fuyards ; et, durant toute la nuit, les Romains ne cessèrent de tuer, de faire des prisonniers, et d'emporter du butin. Tite Live dit qu'il périt plus de monde à la première bataille, mais qu'il y eut dans celle-ci plus de gens de marque tués ou pris.

Lucullus, animé par cette victoire, et tout plein de confiance, songeait à pénétrer dans les hautes provinces pour consommer la ruine des Barbares ; mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne, il survint un froid aussi

[1] Les Mardes étaient une peuplade de la Médie, sur la côte méridionale de la mer Caspienne.

[2] C'est une correction faite depuis longtemps ; le texte dit σατραπηνοὺς, mot inconnu, mais qui pourrait être à la rigueur un nom de peuple.

rude que dans le cœur de l'hiver. Presque tous les jours il tombait de la neige; et, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient qu'à grand'peine trouver à boire dans les rivières, à cause du froid excessif qu'il faisait; ils ne pouvaient non plus les traverser sans péril, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs et les jambes. Le pays, presque partout couvert de bois, n'avait que d'étroits sentiers où les soldats ne pouvaient marcher sans être trempés de neige; les nuits, ils étaient aussi mal encore, parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi n'y avait-il que quelques jours qu'ils suivaient Lucullus depuis la bataille, lorsqu'ils commencèrent à refuser d'obéir. D'abord ils eurent recours aux prières, et prirent leurs tribuns pour médiateurs; ensuite ils s'attroupèrent en tumulte dans leurs tentes, et passèrent la nuit à pousser des cris affreux : signe certain de sédition dans une armée. Lucullus leur faisait les plus vives instances; il les conjurait de s'armer de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, et détruit l'ouvrage du plus cruel ennemi des Romains : c'est Annibal qu'il voulait dire. Mais il ne put venir à bout de les entraîner. Il les ramena donc sur leurs pas; et, ayant repassé le Taurus par d'autres défilés, il descendit dans la Mygdonie[1], pays fertile, dont la température est douce, et où il y avait une ville grande et peuplée, que les Barbares appelaient Nisibe, et les Grecs, Antioche de Mygdonie. Un frère de Tigrane, Gouras, y avait le titre de commandant; mais l'expérience militaire, l'habileté pour l'invention des machines mettaient réellement l'autorité aux mains de Callimachus, celui qui, au siége d'Amisus,

[1] Les Mygdoniens occupaient la partie septentrionale de la Mésopotamie, sur les bords du Tigre.

avait donné tant de peine à Lucullus. Le général romain vint camper devant Nisibe, et employa contre la ville tout ce que l'art fournissait de moyens : en peu de jours il l'eut emportée d'assaut. Il traita avec de grands égards Gouras, qui était venu se rendre à lui. Callimachus promettait de découvrir des cachettes qui recélaient des trésors considérables ; mais Lucullus ne prêta point l'oreille à ses paroles : il le fit charger de fers et garder avec soin, afin qu'il reçût la punition qu'il avait méritée en mettant le feu à la ville d'Amisus, et en ôtant à Lucullus, avec une partie de sa gloire, le plaisir d'exercer sa générosité envers les Grecs.

On pourrait dire, jusqu'ici, que la Fortune avait accompagné Lucullus dans toutes ses expéditions ; mais, à dater de ce moment, le vent favorable tomba tout à coup : il ne fit plus rien qu'en luttant avec effort contre les obstacles et les écueils. A la vérité, il déploya toujours la vertu et la patience d'un grand général ; mais ses actions n'eurent plus ni éclat ni beauté : il faillit même perdre sa gloire d'auparavant, par les disgrâces qu'il éprouva, par les différends qu'il eut sans raison avec son armée. Il dut en grande partie s'imputer à lui-même ses malheurs, par le peu de soin qu'il mit à se ménager l'affection des soldats, par la persuasion où il était que toutes les complaisances d'un général pour ceux qu'il commande déshonorent et ruinent son autorité. Ce qui lui fit encore plus de tort, c'est qu'au lieu de savoir s'accommoder à ses égaux en naissance et en dignité, il les traitait tous avec mépris, et les regardait, au prix de lui-même, comme des gens de rien.

Tels sont les défauts que Lucullus mêlait, dit-on, à tant de belles qualités. Grand et bien fait de sa personne, habile orateur, il s'entendait également au maniement des affaires politiques et militaires. Salluste rapporte que, dès le commencement de la guerre, il indisposa contre lui ses

soldats, en les forçant de passer deux hivers de suite dans leur camp, l'un devant Cyzique, et l'autre devant Amisus. Ils ne s'ennuyèrent pas moins les hivers suivants, qu'ils passèrent, ou à combattre dans le pays ennemi, ou sous des tentes, en pays allié; car Lucullus n'entra pas une seule fois avec son armée dans une ville grecque et amie des Romains. Ces mécontentements des soldats s'aigrirent davantage encore par les efforts des démagogues de Rome, lesquels, dans leur envie contre Lucullus, l'accusaient de traîner la guerre en longueur pour satisfaire son ambition et son avarice : « Il embrasse, disaient-ils, dans son commandement, presque à lui seul, la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, tous les pays jusqu'au Phase : maintenant il pille les maisons royales de Tigrane, comme si on l'avait envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les soumettre. » Telles étaient, dit-on, les déclamations du préteur Lucius Quintius[1]. Le peuple, entraîné par ses discours, ordonna qu'on enverrait à Lucullus des successeurs dans le gouvernement de ces provinces, et qu'on licencierait une grande partie de son armée.

Mais ce qui mit le comble à ces désagréments, et acheva de perdre Lucullus, ce fut l'hostilité de Publius Clodius[2], homme insolent, et tout plein de présomption et d'audace. Il était frère de la femme de Lucullus, et on l'accusait d'un honteux commerce avec sa sœur, dont les mœurs étaient fort déréglées. Il servait alors dans l'armée de Lucullus, en un rang qui lui paraissait bien au-dessous de son mérite, car il se croyait digne de la première place; mais sa dépravation avait fait souvent

[1] Plutarque se sert de l'expression ἕνα τῶν στρατηγῶν, et il est fort possible qu'ici, contre sa coutume, il ait employé le mot στρατηγός dans un autre sens que *préteur*, et qu'il veuille parler d'un des tribuns du peuple, comme le pense Xylander.

[2] Le même que Plutarque nomme plus haut Appius Clodius.

donner la préférence à d'autres. Il se mit donc à pratiquer les troupes fimbriennes, à les irriter contre Lucullus, en séduisant, par ses discours, des soldats accoutumés depuis longtemps aux flatteries des démagogues, et qui l'écoutaient avec plaisir. C'étaient ceux qui avaient tué, par les conseils de Fimbria, le consul Flaccus, et s'étaient donné pour général Fimbria lui-même. Aussi accueillirent-ils Clodius avec un vif empressement : ils l'appelaient l'ami des soldats, parce qu'il affectait de s'indigner de leurs peines : « N'y aura-t-il jamais « de fin, disait-il, à tant de guerres et de travaux? Con- « sumeront-ils leur vie à combattre toutes les nations, à « errer dans tous les pays, sans recueillir d'autre fruit « de leurs expéditions pénibles que l'honneur d'escorter « les chariots et les chameaux de Lucullus, chargés de « vaisselle d'or et de pierres précieuses? Les soldats de « Pompée sont peuple aujourd'hui, vivant en repos avec « des femmes et des enfants, cultivant des terres fertiles, « et établis dans des villes heureuses, non point pour « avoir repoussé Mithridate et Tigrane dans des déserts « inaccessibles, ou avoir détruit les palais des rois de « l'Asie, mais pour avoir fait la guerre en Espagne contre « des fugitifs, et en Italie contre des esclaves. Si nous ne « devons jamais cesser de faire la guerre, réservons du « moins ce qui nous reste de force et de vie pour un gé- « néral qui regarde comme son plus bel ornement la ri- « chesse de ses soldats. »

Corrompue par ces déclamations, l'armée de Lucullus refusa de le suivre contre Tigrane, et aussi contre Mithridate, qui s'était jeté de l'Arménie dans le Pont, et qui travaillait à reconquérir son royaume. Ils prétextèrent la rigueur de l'hiver, et restèrent oisifs dans la Gordyène, en attendant l'arrivée de Pompée, ou de quelque autre général, qui ne pouvait tarder à venir remplacer Lucullus. Cependant, lorsqu'ils apprirent que Mithridate avait

vaincu Fabius, et marchait contre Sornatius et Triarius, ils rougirent de leur révolte, et suivirent Lucullus. Triarius voulut ravir, avant l'arrivée de Lucullus qui s'approchait, une victoire dont il se croyait assuré; mais il perdit une grande bataille, où périrent, dit-on, sept mille Romains, et, dans ce nombre, cent cinquante centurions et vingt-quatre tribuns des soldats; et son camp tomba au pouvoir de Mithridate. Lucullus arriva peu de jours après, et déroba Triarius à la fureur des soldats, qui demandaient sa tête. Mithridate refusait de combattre, et attendait Tigrane, qui venait avec une grande armée. Lucullus résolut de prévenir leur jonction, et de s'avancer à la rencontre de Tigrane pour lui livrer bataille. Il était déjà en marche, lorsque les troupes fimbriennes se révoltèrent et sortirent des rangs, prétendant qu'un décret du peuple les avait licenciées, et que Lucullus n'avait plus droit de commander, ses provinces ayant été adjugées à d'autres. Lucullus descendit, pour les fléchir, à tout ce qu'il y a de démarches humiliantes, les suppliant l'un après l'autre, parcourant leurs tentes d'un air triste et les larmes aux yeux, à quelques-uns même prenant la main; mais ils repoussaient toutes ses avances; ils jetaient à ses pieds leurs bourses vides, et lui disaient d'aller seul combattre les ennemis, puisqu'il savait si bien s'enrichir seul de leurs dépouilles. Toutefois, à la prière des autres soldats, les Fimbriens cédèrent: ils promirent de rester pendant l'été; mais en déclarant que si, durant ce temps-là, il ne se présentait point d'ennemi à combattre, ils se retireraient.

C'était une nécessité pour Lucullus, ou de se soumettre à ces conditions, ou de rester seul, et d'abandonner le pays aux Barbares. Il les retint donc, mais sans leur imposer depuis aucune contrainte, sans les mener au combat, s'estimant heureux de ce qu'ils voulaient bien rester, et laissant Tigrane ravager impuné-

ment la Cappadoce, et Mithridate reprendre sa fierté, ce Mithridate dont lui-même avait annoncé au Sénat l'entière défaite. Il était venu de Rome des commissaires pour régler les affaires du Pont, dont on croyait déjà la possession assurée; mais ils trouvèrent, en arrivant, que Lucullus n'était pas même maître de sa personne, et qu'il était l'objet des mépris et des affronts de ses soldats. Ceux-ci se portèrent enfin à un tel excès d'insolence à l'égard de leur général, qu'aussitôt l'été fini, ils revêtirent leurs armes, tirèrent leurs épées, et provoquèrent au combat les ennemis, qui s'étaient retirés et ne paraissaient plus nulle part. Puis, jetant de grands cris et frappant l'air de leurs épées, ils sortirent du camp, et protestèrent que le temps était expiré durant lequel ils avaient promis à Lucullus de demeurer avec lui.

D'un autre côté, Pompée invitait par lettres les autres à se ranger sous ses ordres. Car la faveur du peuple et les flatteries des démagogues l'avaient fait charger de continuer la guerre contre Mithridate et Tigrane. Aux yeux du Sénat et des meilleurs citoyens cette nomination était une injustice faite à Lucullus : on lui donnait, disaient-ils, un successeur, non pour finir la guerre, mais pour lui enlever le triomphe; et on le forçait de céder à un autre bien moins le commandement de l'armée que le prix de ses exploits militaires. Mais la manière dont on en usa à son égard parut bien plus odieuse encore à ceux qui étaient sur les lieux. Lucullus ne fut maître ni de punir les fautes ni de récompenser les services : Pompée défendit qu'on s'adressât à lui pour aucune affaire, et qu'on eût égard à ce qu'il avait réglé avec les dix commissaires venus de Rome : défenses intimées par des affiches publiques, et appuyées par la terreur que causait son armée, plus nombreuse que celle de Lucullus.

Cependant leurs amis communs jugèrent convenable qu'ils eussent une entrevue : le lieu du rendez-vous fut

un bourg de la Galatie. Ils s'entretinrent avec une courtoisie réciproque, et se félicitèrent mutuellement de leurs exploits. Lucullus était plus âgé, et Pompée supérieur en dignité : il avait commandé dans un plus grand nombre de guerres, et obtenu deux triomphes. Ils étaient précédés l'un et l'autre de faisceaux couronnés de lauriers, marques de leurs victoires. Mais les lauriers des faisceaux de Pompée s'étaient flétris dans un long voyage à travers des pays secs et arides ; les licteurs de Lucullus, qui s'en aperçurent, se firent un plaisir de donner à ceux de Pompée une portion de leurs lauriers, qui étaient frais et tout verdoyants. Les amis de Pompée tirèrent de ce fait un augure favorable ; et, en effet, l'expédition de Pompée tira un grand lustre des exploits de Lucullus. Toutefois cette entrevue ne rétablit point entre eux la bonne intelligence : ils se séparèrent plus hostiles l'un à l'autre que jamais.

Pompée cassa les ordonnances de Lucullus, emmena tous les soldats avec lui, et ne laissa à Lucullus, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes; et ceux-là même ne le suivaient pas de leur plein gré : tant Lucullus manquait, soit par nature ou par l'effet de sa mauvaise fortune, du premier et du plus grand talent d'un général ! S'il eût joint ce talent à tant et de si grandes qualités qu'il possédait, au courage, à la vigilance, à la prudence et à la justice, l'empire romain n'aurait pas eu l'Euphrate pour borne du côté de l'Asie, mais les derniers confins de la terre et la mer d'Hyrcanie[1] ; les autres nations avaient été subjuguées d'avance par Tigrane, et la puissance des Parthes n'était alors ni aussi grande ni aussi bien unie qu'elle se montra au temps de Crassus : fatigués par leurs dissensions intes-

[1] C'est la mer Caspienne, appelée aussi Hyrcanienne, parce que les Hyrcaniens en habitaient la côte méridionale.

tines et par leurs guerres avec les peuples voisins, ils ne pouvaient repousser les insultes des Arméniens. Il me semble donc, d'après cela, que les services rendus par Lucullus en personne à sa patrie n'ont point égalé le dommage qu'il lui a fait porter par d'autres. Les trophées qu'il planta en Arménie si près des Parthes, la prise de Tigranocertes et de Nisibe, les richesses qu'il fit transporter à Rome, le diadème de Tigrane rapporté captif en triomphe, allumèrent dans l'âme de Crassus le désir de passer en Asie : il crut que les Barbares n'étaient qu'une proie assurée et des dépouilles toutes prêtes; mais bientôt, accueilli par les flèches des Parthes, il prouva que Lucullus avait dû ses victoires non à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, mais à son audace et à sa capacité. Mais nous en parlerons plus tard[1].

Le premier désagrément de Lucullus, en arrivant à Rome, fut de trouver son frère Marcus accusé par Caïus Memmius pour avoir exécuté, dans sa questure, les ordres de Sylla. Marcus fut absous; mais aussitôt Memmius se tourna contre Lucullus lui-même, et tâcha, en soulevant les passions populaires, de lui faire refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avait détourné à son profit des trésors considérables, et qu'il avait à dessein traîné la guerre en longueur. Lucullus était en danger; mais les premiers et les plus puissants citoyens s'étant mêlés parmi les tribus, obtinrent du peuple, à force de prières et de brigues, qu'on lui permettrait de triompher.

Ce triomphe ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par la longueur de la marche et par la quantité des objets qu'on y portait : Lucullus orna le cirque de Flaminius d'un nombre prodigieux d'armes prises sur les ennemis, et des machines de guerre des deux rois; et ce spectacle à lui seul valait la peine d'être

[1] Dans la Vie de Crassus.

VII. Il passa, dans la marche triomphale, quelques cavaliers bardés de fer, dix chariots armés de faux, et soixante courtisans ou généraux des rois. On traînait après eux cent dix grands navires armés d'éperons d'airain, puis une statue d'or de Mithridate, de six pieds de hauteur, son bouclier garni de pierres précieuses, vingt coffres pleins de vaisselle d'argent, trente-deux autres pleins de vaisselle d'or, d'armes du même métal, et d'or monnayé : ces coffres étaient portés par des hommes. Huit mulets portaient des lits d'or, cinquante-six autres de l'argent en lingots, et cent sept de l'argent monnayé, qui se montait à peu près à deux millions sept cent mille drachmes[1]. Il y avait enfin des registres où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avait remises aux questeurs, et, dans un compte à part, les neuf cent cinquante drachmes[2] qu'il avait distribuées par tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin, où Lucullus convia la ville et les bourgs des environs.

Il répudia sa femme Clodia pour sa méchanceté et sa vie scandaleuse, et épousa Servilia, sœur de Caton. Ce mariage ne fut pas heureux non plus : un seul des vices de Clodia manquait à Servilia, c'était d'avoir été corrompue par son frère ; même débauche d'ailleurs, même dissolution. Lucullus prit sur lui quelque temps de la supporter, par respect pour Caton ; mais enfin il la répudia.

Il avait fait concevoir au Sénat de merveilleuses espérances : on croyait trouver en lui un contre-poids à la tyrannie de Pompée, et un rempart pour l'aristocratie : mais il démentit l'espoir qu'avaient fait naître sa gloire et son crédit : il abandonna complétement l'administra-

[1] Environ deux millions quatre cent trente mille francs.

[2] Environ huit cent cinquante-cinq francs.

tion des affaires ; soit qu'il jugeât les maux de la république irremédiables, soit, comme d'autres le disent, qu'il fût rassasié de gloire, et voulût se reposer de tant de travaux et de tant de combats, qui n'avaient pas eu une fin heureuse, au sein d'une vie douce et tranquille. Car il en est qui le louent de ce changement extraordinaire, parce qu'il ne fit point comme Marius, lequel, après ses victoires sur les Cimbres, après tant et de si glorieux exploits, ne sut pas jouir d'un honneur si digne d'envie, et s'en alla, par un désir insatiable de gloire et de domination, disputer le commandement à des jeunes gens, lui vieillard : tentatives où il trouva les écueils qui le précipitèrent dans des forfaits horribles, et dans des maux plus affreux encore. « Cicéron, disent-ils, aurait vieilli « plus heureusement, s'il eût vécu dans la retraite après « avoir étouffé la conjuration de Catilina. Scipion eût « été plus heureux, s'il s'était tenu en repos après avoir « ajouté la ruine de Numance à celle de Carthage. La vie « politique, disent-ils encore, a, elle aussi, son terme : « lorsqu'on n'a plus la force et la vigueur de l'âge, les « luttes politiques, comme celles des athlètes, n'ont plus « que de mauvaises chances. » Mais Crassus et Pompée raillaient Lucullus sur cette vie de délices et de voluptés à laquelle il s'abandonnait : cet état de mollesse était encore moins convenable à des vieillards, pensaient-ils, que les soins de l'administration et la conduite des armées.

Le vie de Lucullus ressemble, en effet, à ces pièces de l'ancienne comédie, où on voit au début des hommes d'État, des généraux en action, et, au dénoûment, des festins, des débauches, que dis-je ? des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce. Car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenades, les salles de bain, et, encore plus, ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art que Lucullus rassembla de toutes parts à grands frais, abusant

à profusion, pour y pourvoir, des richesses immenses qu'il avait amassées dans ses campagnes. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait tant de progrès, les jardins de Lucullus sont encore comptés parmi les plus magnifiques que possèdent les empereurs ; et Tubéron [1], le philosophe stoïcien, après avoir contemplé les prodigieux ouvrages qu'il faisait exécuter sur le rivage de la mer près de Naples, les montagnes percées et suspendues par de grandes voûtes, les canaux creusés autour de ses maisons pour y faire entrer les eaux de la mer et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs, les palais bâtis dans la mer même ; Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge [2]. Il avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance, dont les vues étaient superbes ; des salons ouverts à tous les aspects, et de belles promenades. Pompée l'y alla voir un jour : « La demeure, dit-il d'un air de critique, est parfaitement disposée pour l'été ; elle serait inhabitable l'hiver. — Crois-tu donc, dit Lucullus en riant, que j'aie moins de sens que les grues et les cigognes, et que je ne sache pas changer de demeure selon les saisons ? » Une autre fois, un préteur voulait donner au peuple des jeux magnifiques ; il pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur : Lucullus lui dit qu'il ferait chercher, et que, s'il en avait, il les lui prêterait avec plaisir. Le lendemain, il lui demanda combien il lui en fallait : « J'en aurai assez de cent, répondit le préteur. — Tu peux, reprit Lucullus, en faire prendre le double. » C'est à cette occasion que le poëte Flaccus s'écrie que ce n'est point richesse à ses yeux.

[1] Quintus Élius Tubéro, petit-fils de Paul Émile, célèbre jurisconsulte et historien romain, à qui il n'avait manqué, suivant Cicéron, qu'un talent plus complet d'écrivain.

[2] Par allusion aux travaux que Xerxès avait fait exécuter au mont Athos.

si le superflu, si ce qui est inconnu au maître, n'est pas plus considérable que ce qui paraît[1].

Lucullus se comportait, pour la dépense journalière de sa table, en homme nouvellement enrichi. Couché sur des lits de pourpre, on le servait en vaisselle ornée de pierreries; il avait, pendant ses repas, des chœurs de danse et de musique, et faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les plus recherchées: c'était vouloir se faire admirer des hommes sans jugement. Aussi sut-on gré à Pompée de ce qu'il fit dans une maladie. Son médecin lui avait ordonné de manger une grive; ses domestiques vinrent lui dire qu'il était impossible de trouver des grives en été ailleurs que chez Lucullus, qui en faisait engraisser toute l'année; il ne voulut pas qu'on y en prît: « Hé quoi! dit-il au médecin, si Lucullus n'était pas un homme voluptueux, Pompée ne pourrait donc pas vivre? » Et il demanda qu'on lui préparât quelque mets facile à trouver.

Caton, son ami et son allié, ne pouvait lui pardonner sa vie de luxe et de mollesse. Un jeune homme faisait, hors de propos, devant le Sénat, un discours ennuyeux et prolixe sur la tempérance et la frugalité; Caton se leva: « Ne cesseras-tu, lui dit-il, toi riche comme Crassus et vivant comme Lucullus, de parler comme Caton! » Du reste, quelques-uns disent qu'à la vérité ce propos fut tenu, mais non point par Caton.

Pour Lucullus, on ne peut douter, d'après les mots qui ont été recueillis de lui, qu'il n'aimât fort ce genre de vie, bien plus, qu'il ne s'en fît honneur. Il traita, dit-on, plusieurs jours à sa table des Grecs qui étaient venus à

[1] Voici les vers d'Horace dont Plutarque donne ici tant bien que mal la traduction. C'est dans l'épître VIe du liv. Ier:

Exilis domus est ubi non et multa supersunt,
Et dominum fallunt, et prosunt furibus.

Rome ; aussi, avec leur bonhomie grecque, crurent-ils que c'était pour eux cette grande dépense quotidienne : ils eurent honte de lui être à charge, et refusèrent ses invitations. Lucullus leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que dans cette dépense il y a un peu pour vous ; mais la plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, on ne lui servit qu'une table avec un souper médiocre ; mécontent, il fit appeler son maître d'hôtel. « Je ne croyais pas, dit cet homme, qu'il fût besoin d'un festin splendide, n'y ayant personne d'invité. — Eh ! ne savais-tu pas, répondit-il, que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus ? »

Il ne fut question, comme on peut croire, que de cela par la ville. Cicéron et Pompée l'abordèrent un jour qu'il se promenait tranquillement dans la place publique. Cicéron était son intime ami. Pompée, il est vrai, avait eu des différends avec Lucullus, au sujet du commandement de l'armée ; mais ils vivaient ensemble dans des rapports de bienséance, et se voyaient assez souvent. Cicéron salua Lucullus, et lui demanda s'il avait le temps de s'entretenir avec eux. « Parfaitement, répondit Lucullus ; et il les pria de venir chez lui. — Nous voulons, reprit Cicéron, souper chez toi aujourd'hui, mais à condition qu'on n'ajoutera rien à ton ordinaire. » Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain ; ils refusèrent, et ne lui permirent même pas de parler à aucun de ses domestiques de peur qu'il ne commandât d'apprêter des mets de surcroît. Ils lui accordèrent seulement de dire devant eux, à un de ses gens, qu'il souperait ce jour-là dans l'Apollon. C'était le nom d'une des salles les plus magnifiques de sa maison ; et, par ce moyen, il trompa ses convives sans qu'ils s'en doutassent. Car il avait, à ce qu'il paraît, pour chaque salle une dépense réglée, des meubles et un service particuliers ; et il suffisait à ses esclaves d'entendre le nom

de celle où il voulait souper, pour savoir quelle dépense il fallait faire, quel ameublement et quel service on devait employer. Le souper dans l'Apollon était habituellement de cinquante mille drachmes[1]. Ce fut la somme qu'on dépensa ce soir-là; et Pompée fut émerveillé autant par la magnificence du festin que par la promptitude avec laquelle il avait été préparé. C'était ainsi que Lucullus abusait des richesses, et les traitait comme des captives et des Barbares[2].

Mais une dépense plus louable et plus digne était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en rassembla un grand nombre et d'une bonne écriture, et il en fit un usage plus honorable encore que ne l'était leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque : ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses; ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble, quittant avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lui-même il se promenait souvent dans les galeries avec les gens de lettres, se mêlait à leurs entretiens, et aidait, au besoin, de son crédit, ceux qui étaient chargés de quelques négociations politiques. En un mot, sa maison était un asile, un Prytanée grec, pour tous ceux qui venaient à Rome.

Il avait en général du goût pour toutes philosophies; mais la secte pour laquelle il eut toujours une préférence marquée, c'était l'Académie, non point celle qu'on nomme la nouvelle, quoiqu'alors Philon lui eût donné un grand éclat en expliquant les écrits de Carnéade, mais l'ancienne, qui avait alors pour chef Antiochus l'Ascalonite, homme éloquent et habile. Lucullus s'était

[1] Environ quarante-cinq mille francs de notre monnaie.

[2] Allusion à ce qui se passait dans les triomphes.

assuré l'amitié d'Antiochus par toutes sortes de prévenances : il le logeait chez lui, et l'opposait aux disciples de Philon, du nombre desquels était Cicéron, qui même avait composé, en faveur de sa secte, un très-beau dialogue, dans lequel il fait soutenir par Lucullus, un des interlocuteurs, cette opinion : qu'il y a des choses que l'on peut comprendre ; et soutient lui-même l'opinion contraire. Ce livre est intitulé *Lucullus*[1].

J'ai déjà dit que Lucullus et Cicéron vivaient ensemble dans la plus grande intimité ; ils suivaient d'ailleurs le même parti politique ; car Lucullus n'avait pas entièrement abandonné les affaires : il avait seulement laissé de bonne heure à Crassus et à Caton les rivalités, l'ambition de parvenir au premier rang de puissance et d'autorité, comme exposant à trop de dangers et d'affronts. Car c'étaient ces deux hommes que mettaient en avant, pour la défense du Sénat, ceux à qui la puissance de Pompée était suspecte. Lucullus ne descendait plus au Forum que pour obliger ses amis, et au Sénat que pour rompre quelque intrigue de Pompée, et s'opposer à son ambition. Il fit annuler toutes les ordonnances que Pompée avait rendues après avoir vaincu les deux rois ; et, soutenu de Caton, il empêcha une distribution d'argent que Pompée demandait pour ses soldats. Pompée recourut alors à l'amitié de Crassus et de César, ou plutôt à une ligue qu'il forma avec eux : il remplit la ville d'armes et de soldats, chassa du Sénat Caton et Lucullus, et fit confirmer de force ses ordonnances.

Cette conduite ayant excité l'indignation de tous les honnêtes gens, les Pompéiens produisirent un certain

[1] C'est le deuxième livre, ou plutôt, suivant Nonius, le quatrième livre des *Académiques*, titre sous lequel Cicéron a remanié et complété le travail qu'il avait d'abord composé en deux livres, le *Catulus* et le *Lucullus*.

Brutius[1], qu'ils avaient surpris, disaient-ils, épiant l'occasion de tuer Pompée. Brutius, interrogé en plein Sénat, accusa quelques personnes de complicité avec lui ; et, devant le peuple, il chargea nommément Lucullus de l'avoir suborné pour assassiner Pompée. Personne ne crut à sa déposition ; et l'on ne douta pas un instant que cet homme n'eût été aposté par les amis de Pompée, pour être l'instrument de cette odieuse calomnie. On en fut bien plus convaincu encore quelques jours après, lorsqu'on vit jeter hors de la prison le corps de Brutius, qui s'était donné, disait-on, la mort lui-même ; mais le cadavre portait des marques de strangulation et de coups : aussi Brutius fut-il regardé comme la victime de ceux qui l'avaient suborné.

Ce fut là une raison pour Lucullus de s'éloigner plus que jamais des affaires politiques ; et, quand il vit Cicéron banni, Caton comme relégué en Cypre[2], il s'en retira pour toujours. Quelque temps avant sa mort, son esprit s'affaiblit, dit-on, peu à peu, et finit par s'éteindre tout à fait. Cornélius Népos prétend que le dérangement de ses facultés ne provenait ni de l'âge ni de la maladie, mais d'un breuvage que lui avait donné Callisthène, un de ses affranchis, et que Callisthène ne lui avait fait prendre ce breuvage que pour se rendre plus cher à Lucullus, étant persuadé que telle en était la vertu[3]. L'effet de ce breuvage fut de lui aliéner et bouleverser la raison, au point que, dans les derniers temps de sa vie, son frère avait pris l'administration de ses biens.

Quoi qu'il en soit, le peuple s'affligea quand il mourut, aussi vivement que s'il avait fini dans le plus grand

[1] Le mot grec peut signifier simplement un Brutien. Cicéron donne à cet homme le nom de Lucius Vectius.

[2] On lui avait donné une commission politique dans ce pays, afin de l'éloigner de Rome, comme on le verra dans la Vie de Caton le Jeune.

[3] Pline rapporte de la même manière la mort de Lucullus.

éclat de ses exploits militaires et de sa carrière politique. On accourut en foule à ses obsèques; et l'on voulait à toute force que le corps, qui avait été porté au Forum par les jeunes gens des plus nobles maisons, fût enterré dans le Champ de Mars, où l'on avait déjà enterré Sylla. Mais, comme on ne s'était pas attendu à cette proposition, et qu'il n'était pas aisé de faire les préparatifs nécessaires, son frère obtint du peuple, par ses instances, qu'il fût permis de faire ses funérailles dans sa maison de Tusculum, où le tombeau était tout prêt. Ce frère lui-même ne survécut pas longtemps à Lucullus; de même qu'il l'avait suivi de près en âge et en honneurs, de même fit-il pour la mort : il mourut bientôt après le frère qu'il avait si tendrement aimé.

COMPARAISON

DE

CIMON ET DE LUCULLUS.

On peut regarder comme un des plus grands bonheurs de Lucullus d'être mort avant la révolution que les destins préparaient à la république par les guerres civiles, et d'avoir fini sa vie dans un pays malade, il est vrai, mais du moins encore libre. Voilà ce qu'il eut particulièrement de commun avec Cimon; car Cimon, lui aussi, mourut avant les troubles qui agitèrent la Grèce, et pendant qu'elle était dans un état florissant. Du reste, il mourut dans son camp, en faisant les fonctions de général, et non point dégoûté des affaires et oisif, en homme qui cherche le prix de ses travaux, de ses conquêtes et de ses trophées, dans les festins et les débauches; comme Orphée, dont Platon se moque, ne promet à ceux qui ont bien vécu d'autre récompense, dans les enfers, qu'une ivresse perpétuelle [1]. Sans doute le repos, la tranquillité, l'étude des lettres, où il y ait instruction jointe au plaisir, sont, pour un vieillard obligé de renoncer à la guerre et aux affaires publiques, la consola-

[1] Platon, au deuxième livre de la *République*, se moque des rêveries d'Hésiode, d'Homère, de Musée sur le bonheur des morts; mais il ne nomme point Orphée.

tion la plus honorable. Mais, de ne donner d'autre fin à ses belles actions que la volupté, de ne quitter les travaux de la guerre et le commandement des armées que pour passer le reste de sa vie dans les fêtes de Vénus, dans les jeux et la mollesse, c'est se rendre peu digne de cette célèbre Académie, c'est se comporter non en émule de Xénocrate [1], mais en homme qui se laisse aller aux séductions d'Épicure.

Ce qui rend bien étonnante cette différence entre Cimon et Lucullus, c'est que la jeunesse du premier se montre à nous répréhensible et déréglée, et que celle de l'autre fut sage et tempérante. Or, celui qui change en mieux est préférable; car le meilleur naturel est celui en qui le vice vieillit avec l'âge, tandis que la vertu rajeunit. Enrichis l'un et l'autre par les mêmes moyens, ils ne firent pas le même usage de leurs richesses : il serait injuste en effet de comparer à la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la ville, de l'argent qu'il avait apporté de ses expéditions, les maisons de plaisance, les belvédères entourés d'eau, que Lucullus éleva dans Naples, des dépouilles conquises sur les Barbares. Il ne faut pas non plus mettre en parallèle la table de Cimon avec celle de Lucullus; une table populaire, dressée par l'humanité, avec une table somptueuse et digne d'un satrape. La première, au moyen d'une faible dépense, nourrissait chaque jour une foule d'indigents; l'autre, avec des trésors énormes, ne fournissait qu'au luxe de quelques voluptueux. On dira peut-être que c'est le temps qui a mis entre eux cette différence dans leur conduite; car on ne sait pas si Cimon, après les exploits qui l'ont illustré à la tête des armées, passant à une vieillesse paisible, loin des guerres et de l'administration des affaires, ne se serait

[1] Disciple de Platon, fameux par sa tempérance et l'austérité de ses mœurs.

pas abandonné, plus encore que Lucullus, à une vie de luxe et de voluptés. Il aimait naturellement le vin, les fêtes, les assemblées, et il avait été fort décrié, comme je l'ai dit, par son penchant pour les femmes. Mais les succès dans les entreprises difficiles et dans les combats, portent en eux des plaisirs d'un autre genre, qui ôtent aux caractères ambitieux, et nés pour gouverner les affaires politiques, le temps et le désir de se livrer aux passions vicieuses. Que si donc Lucullus eût fini sa vie au milieu des combats et à la tête des armées, le censeur le plus sévère, le critique le plus pointilleux ne trouverait pas en lui, ce me semble, matière à blâmer.

Voilà pour la conduite qu'ils ont menée.

Quant au mérite militaire, on ne peut disconvenir qu'ils ne se soient également distingués l'un et l'autre et sur terre et sur mer. Mais, comme entre les athlètes ceux qui ont vaincu en un même jour à la lutte et au pancrace, sont, suivant une certaine coutume, proclamés vainqueurs par excellence; de même Cimon, qui, dans un seul jour couronna la Grèce du double trophée de la victoire terrestre et de la victoire navale, mérite quelque prééminence entre les généraux. Ajoutons que Lucullus reçut de sa patrie le commandement, tandis que Cimon le donna à la sienne. Le premier trouva Rome imposant des lois à ses alliés, et étendit son empire par de nouvelles conquêtes; Cimon, au contraire, trouva Athènes marchant sous des lois étrangères, et il la rendit triomphante et de ses amis et de ses alliés; il força les Perses vaincus d'abandonner l'empire de la mer, et obtint de Lacédémone le renoncement volontaire à ses prétentions de ce côté.

Si le plus grand talent d'un général c'est d'obtenir l'obéissance par l'affection qu'il inspire, Lucullus fut méprisé de ses soldats, tandis que Cimon fut admiré des alliés : l'un se vit abandonné de ses propres troupes;

l'autre gagna à son parti les étrangers mêmes. L'un retourna dans son pays, délaissé par ceux-là même qu'il commandait à son départ; l'autre, parti avec des troupes qu'il devait soumettre, ainsi que lui-même, aux ordres d'autrui, revint à leur tête, affranchi de toute sujétion, après avoir assuré à son pays trois choses les plus difficiles du monde : la paix avec les ennemis, l'empire sur les alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédémoniens. Tous deux entreprirent de renverser de grands empires, et de subjuguer l'Asie entière; mais ils laissèrent imparfaite l'exécution de leurs desseins : l'un par la jalousie de la Fortune, car il mourut en commandant les armées, et au milieu des succès; l'autre n'est pas tout à fait exempt du reproche d'avoir causé lui-même son malheur, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas su guérir les mécontentements et les plaintes de son armée; par suite de quoi il se vit en butte à d'implacables haines. Au reste, cette disgrâce lui est commune avec Cimon : souvent cité en justice par ses concitoyens, Cimon finit par être condamné à l'ostracisme : ils voulaient, dit Platon, être dix ans sans entendre sa voix[1]. En effet, les partisans de l'aristocratie sont rarement agréables au peuple : obligés d'employer souvent la contrainte pour le redresser, ils lui causent de cuisants déplaisirs, comme font les bandages dont se servent les médecins pour remettre les articulations disloquées. Mais peut-être n'en faut-il imputer la faute ni à l'un ni à l'autre.

Lucullus s'avança, les armes à la main, bien plus loin que Cimon : le premier des Romains il franchit le Taurus avec une armée; il traversa le Tigre, prit et brûla, sous les yeux mêmes de leurs rois, les villes royales de l'Asie, Tigranocertes, Cabires, Sinope et Nisibe; il soumit, avec le secours des rois arabes, dont il avait gagné

[1] C'est dans le *Gorgias* que Platon s'exprime ainsi.

l'affection, les provinces du nord jusqu'au Phase, celles du levant jusqu'à la Médie, et celles du midi jusqu'à la mer Rouge. Il terrassa la puissance des rois, et il ne lui manqua que de s'être emparé de leurs personnes; mais ils s'étaient enfuis, comme des bêtes sauvages, dans des déserts inaccessibles et des forêts impénétrables. Une preuve sensible de la supériorité de Lucullus sous ce rapport, c'est que les Perses, comme s'ils n'avaient rien souffert de la part de Cimon, se mirent, aussitôt après sa mort, en bataille contre les Grecs, les défirent en Égypte, et taillèrent en pièces la plus grande partie de leur armée, au lieu que Tigrane et Mithridate, après les exploits de Lucullus, restèrent réduits à l'impuissance. Le dernier, affaibli déjà et presque détruit par ses défaites précédentes, n'osa pas même une seule fois montrer ses troupes à Pompée hors de leurs retranchements, et s'enfuit dans le Bosphore, où il mourut. Tigrane, nu et sans armes, se prosterne devant Pompée; il s'arrache le diadème de la tête, et le dépose aux pieds de Pompée; il le flatte par le don d'un ornement qui ne lui appartenait plus, et qui était dû au triomphe de Lucullus. Aussi témoigna-t-il sa joie lorsque Pompée lui rendit ces insignes de la royauté : preuve qu'il avait perdu le droit de les porter. Celui-là donc doit être réputé meilleur général comme meilleur athlète, qui a livré son adversaire plus faible à qui le doit combattre après lui.

Ajoutons que Cimon trouva la puissance du roi tout harassée, et la fierté des Perses ravalée par de grandes défaites, par les déroutes que leur avaient fait essuyer Thémistocle, Pausanias et Léothychide. Il lui fut aisé, en attaquant alors, d'abattre les corps de ceux dont les âmes étaient déjà d'avance vaincues et défaites. Au contraire, Lucullus rencontra dans Tigrane un ennemi invaincu, et dont plusieurs victoires avaient enflé le courage. Si nous comptons le nombre des ennemis, on ne

saurait comparer ceux que défit Cimon avec ceux que Lucullus eut en tête.

Par conséquent, à tout peser, il n'est pas facile de prononcer lequel des deux mérite la préférence. La divinité même semble les avoir traités l'un et l'autre avec une égale bienveillance, avertissant l'un de ce qu'il devait faire, l'autre de ce qu'il devait éviter. De sorte qu'ils ont été déclarés, par le suffrage des dieux mêmes, hommes de bien l'un et l'autre, et qui tenaient de la nature divine.

NICIAS.

(De l'an 465 environ, à l'an 413 avant J.-C.)

Comme j'ai cru qu'il n'y avait rien de déraisonnable à mettre en parallèle Nicias et Crassus, les malheurs de celui-ci chez les Parthes, et ceux du premier en Sicile, j'ai besoin d'adresser quelques explications à ceux qui liront cet écrit; car il ne faut pas qu'on puisse croire qu'en reprenant à mon tour ces récits, dans lesquels Thucydide a déployé plus que jamais un pathétique, une vivacité, une variété inimitables, j'aie voulu rien faire qui ressemble au dessein de Timée[1]. Il espérait surpasser Thucydide par l'éloquence, et prouver que Philistus n'est absolument qu'un rustre et un sot; et il s'est jeté, dans son histoire, au beau milieu des sujets que Thucydide et Philistus ont le mieux traités, combats de terre, batailles navales, harangues publiques. Mais il n'était, par Jupiter! au prix d'eux, pas même

Un homme à pied courant près d'un char lydien,

comme dit Pindare[2]; et il s'est montré, dans cette entre-

[1] Timée de Tauroménium en Sicile. Les anciens ne sont pas tous aussi sévères sur son compte que l'est ici Plutarque; et l'on doit croire que, s'il était fort loin d'égaler Thucydide, il n'était pas moins un historien d'une réelle valeur.

[2] Dans quelqu'un des chants qui sont perdus.

prise, un véritable apprenti, un enfant sans raison, et pour me servir des termes de Diphilus[1],

Un homme épais, et tout bouffi de graisse sicilienne.

Souvent aussi il se laisse aller à des inepties dignes de Xénarchus[2]. Par exemple, il dit qu'à son avis c'était un mauvais présage pour les Athéniens, que le général dont le nom était formé du mot victoire[3], se fût opposé à l'expédition ; que, par la mutilation des Hermès, la divinité leur faisait d'avance entendre qu'ils auraient beaucoup à souffrir, dans cette guerre, de la part d'Hermocratès, fils d'Hermon[4] ; enfin qu'Hercule devait naturellement prêter main-forte aux Syracusains, à cause de Proserpine, qui lui avait livré Cerbère, et ne montrer au contraire que rigueur aux Athéniens de ce qu'ils soutenaient les Égestains, descendants de ces Troyens dont lui-même il avait renversé la ville pour une injustice de Laomédon. Tout cela lui a été dicté par le même bon sens qui lui a fait critiquer le style de Philistus et injurier Platon et Aristote. Quant à moi, toute jalousie, toute rivalité d'écrivains me semble une bien pauvre chose : cela sent l'école des sophistes. Mais prétendre lutter contre des écrits inimitables, c'est avoir perdu le sens commun. Il m'est impossible de passer sous silence les actions de Nicias qui ont été rapportées par Thucydide et Philistus, et spécialement celles qui font connaître son caractère et ses dispositions naturelles, que dérobent trop à notre vue le nombre et la grandeur de ses infortunes ; mais je ne ferai que les rappeler rapidement, et en exposant celles

[1] Poëte de la nouvelle comédie.

[2] On ne sait pas ce que c'était que Xénarchus ; probablement quelque moraliste naïf et ridicule.

[3] Le nom de Nicias est dérivé de νίκη, victoire.

[4] Le général des Syracusains.

que je ne pourrais taire sans encourir le reproche de négligence et de paresse. J'essaierai d'ailleurs de recueillir les faits moins généralement connus, ce qu'on ne trouve que çà et là dans d'autres auteurs ou dans des inscriptions et des décrets anciens; car mon but n'est point de composer une histoire inutile et sans fruit, mais de présenter ce qui peut faire connaître les mœurs et le caractère de Nicias.

On peut dire d'abord de Nicias ce qu'en a écrit Aristote: qu'il y avait à Athènes trois hommes, les meilleurs citoyens, qui avaient pour le peuple une bienveillance, une affection paternelle, Nicias fils de Nicératus, Thucydide fils de Milésias [1], et Théramène fils d'Agnon. Ce dernier toutefois avait ces qualités moins que les deux autres: on lui faisait un crime de sa naissance, comme étranger, natif de Céos; et son manque de fixité dans la politique, qui le faisait flotter sans cesse entre les partis, l'avait fait surnommer Cothurne [2]. Thucydide était le plus âgé des trois; et plusieurs fois il se mit à la tête du parti des nobles et des gens de bien, et combattit Périclès, qui disposait du peuple. Nicias était plus jeune; cependant il jouissait de quelque considération dès le temps de Périclès : il fut son collègue dans le commandement des armées, il commanda même seul plus d'une fois. Après la mort de Périclès, il se trouva aussitôt porté au premier rang, surtout par les personnages les plus riches et les plus distingués, qui voulaient se faire de lui un rempart contre le cynisme et l'audace de Cléon. Malgré cela, il était dans les bonnes grâces du peuple, qui ap-

[1] C'est celui dont il est si souvent fait mention dans la Vie de Périclès, et qu'il ne faut pas confondre avec Thucydide fils d'Olorus, l'historien, qui fut aussi homme d'État.

[2] La raison de ce surnom bizarre, c'est, dit-on, que le cothurne était à la fois une chaussure pour les hommes et pour les femmes, et qu'on pouvait mettre indifféremment de l'un ou de l'autre pied.

puya son élévation. Cléon était fort puissant, il est vrai, parce qu'il traitait le peuple comme on fait un vieillard[1], et le payait pour qu'il se laissât conduire. Mais, en voyant son insatiabilité, son effronterie, son impudence, la plupart de ceux même qu'il voulait séduire par cette conduite s'attachaient à Nicias. La gravité de celui-ci n'avait rien d'austère, ni de trop roide ou d'odieux, mais elle était tempérée par une certaine circonspection; et par cela même qu'il semblait craindre le peuple, le peuple se laissait conduire par lui. Naturellement timide et défiant, son bonheur dans la guerre jetait un voile sur cette faiblesse; car son commandement ne fut qu'une suite non interrompue de succès[2]. Dans les discussions politiques, le moindre bruit l'alarmait, la présence des calomniateurs suffisait pour le troubler. Et c'était là pour lui un mérite aux yeux du peuple, qui le payait en bienveillance, et auprès duquel il était en grand crédit : le peuple craint ceux qui le dédaignent, et favorise l'agrandissement de ceux qui le craignent; car la multitude regarde comme un extrême honneur de n'être pas méprisée par les grands.

Périclès, qui gouvernait Athènes par l'ascendant d'une vertu véritable, et par la force de l'éloquence, n'avait besoin d'employer avec le peuple ni déguisement ni artifices. Nicias, inférieur par le talent, mais supérieur du côté de la fortune, se servait de ses richesses pour conduire le peuple. Cléon maniait à son gré les Athéniens, grâce à la souplesse de ses manières et à la bouffonnerie qu'il étalait pour leur plaire; quant à lui, incapable d'opposer à ce rival de pareils moyens, il briguait les charges de chorége, de gymnasiarque, et autres de même na-

[1] C'est-à-dire au moyen de complaisances excessives et de flatteries.
[2] Bien entendu, jusqu'à l'expédition de Sicile.

ture, par lesquelles on pouvait acquérir de la popularité, et il y déployait une magnificence et un bon goût comme jamais n'en avaient fait briller ses devanciers et ses contemporains. Parmi les offrandes qu'il consacra aux dieux, on voit encore dans l'Acropole une statue de Pallas qui a perdu sa dorure, et, dans le temple de Bacchus, la chapelle portative placée au-dessous des trépieds qu'il dédia comme vainqueur dans les jeux [1]; car il y fut souvent couronné, jamais vaincu. Or, on raconte qu'un jour, dans une représentation dont Nicias faisait les frais, parut sur la scène un esclave, qui jouait le rôle de Bacchus : c'était un grand et beau jeune homme, et qui n'avait pas encore de barbe. Les Athéniens, charmés à sa vue, applaudirent longtemps; et Nicias s'étant levé dit qu'il regarderait comme une impiété de retenir dans l'esclavage un homme que ces applaudissements venaient de consacrer au dieu; et il donna au jeune homme la liberté.

On rappelle encore la magnificence qu'il déploya à Délos, en homme qui sentait profondément le respect dû à la divinité. Les villes y envoyaient des chœurs, pour chanter les louanges d'Apollon [2]. Mais, lorsqu'ils abordaient, la population accourait aussitôt vers leur vaisseau, et exigeait qu'ils chantassent, comme ils se trouvaient, sans ordre, dans le trouble et l'agitation d'un débarquement, pendant qu'ils mettaient leurs couronnes et revêtaient leurs robes. Nicias conduisit une de ces théories; mais il débarqua dans l'île de Rhénia [3]

[1] Platon, dans le *Gorgias*, fait mention de ces trépieds dédiés par Nicias.

[2] Les Athéniens faisaient cette cérémonie chaque année; ils nommaient théorie la pompe sacrée qu'ils envoyaient à Délos, et théores ceux qui étaient chargés de la conduire.

[3] C'était un îlot séparé de Délos par un canal de cinq cents pas de largeur.

avec son chœur, ses victimes et tout son appareil. Il avait fait faire à Athènes, sur la mesure du canal étroit qui séparait les deux îles, un pont richement orné de dorures, de peintures, de couronnes, de tapisseries. Pendant la nuit il le jeta, et joignit ainsi Rhénia et Délos; et, au lever du jour, il traversa le pont, et descendit dans l'île à la tête de sa procession, suivi d'un chœur magnifiquement paré, et qui marchait en chantant les hymnes en l'honneur du dieu. Après le sacrifice, les jeux et les banquets, il dressa un palmier d'airain comme offrande au dieu; puis il acheta pour dix mille drachmes[1] et consacra un champ, dont les Déliens devaient employer les revenus à offrir des sacrifices et à célébrer des banquets sacrés, en priant les dieux de combler de biens Nicias : condition qu'il fit graver sur une colonne, qui demeura à Délos comme monument de cette donation. Quant au palmier, il a été brisé par le vent, et, dans sa chute, il a renversé la grande statue[2] offerte par les habitants de Naxos.

Qu'en cela il y ait une grande part pour l'amour-propre, l'ambition de faire mieux qu'un autre, le désir de la popularité, on n'en peut douter. Cependant toute la conduite de Nicias, toute sa manière d'être porte à croire que ses soins pour plaire au peuple et le gagner n'étaient que la suite d'une piété réelle. Il avait pour les dieux une crainte profonde, et il était, suivant l'expression de Thucydide « fort adonné à la superstition[3]. » On lit, dans un des dialogues de Pasiphon[4], qu'il offrait des sacrifices tous les jours, qu'il avait un devin at-

[1] Environ neuf mille francs de notre monnaie.

[2] On sait, par d'autres auteurs, que c'était une statue d'Apollon.

[3] Θειασμῷ προσκείμενος, c'est le mot même de Thucydide.

[4] Philosophe socratique né à Érétrie, connu surtout pour avoir mis quelques-unes de ses productions sous les noms d'Eschine et d'Antisthène, qui avaient été comme lui disciples de Socrate.

taché à sa maison, et que, tout en paraissant le consulter sur les affaires publiques, il ne le consultait le plus souvent que sur ses affaires particulières et principalement ses mines d'argent. Il en possédait à Laurium[1], dont il tirait des revenus considérables, mais qu'il n'exploitait qu'avec de grands dangers pour les travailleurs : il y entretenait, pour cet effet, un grand nombre d'esclaves ; et l'argent qu'il en retirait formait sa principale richesse. Aussi une foule de personnes l'entouraient-elles sans cesse, demandant et recevant ; car il donnait tout autant à ceux qui étaient capables de mal faire qu'à ceux qui méritaient qu'on leur fît du bien. Sa faiblesse était un revenu sûr pour les méchants, comme sa libéralité pour les honnêtes gens. Nous en trouvons la preuve même dans les vers des auteurs comiques. On lit dans Téléclide[2] ce passage contre un sycophante :

Chariclès ne lui a pas donné une mine[3] pour l'obliger à ne pas dire
Que lui, Chariclès, est sorti de la gibecière maternelle avant ses frères.
Mais Nicias fils de Nicératus lui a donné quatre mines.
Pourquoi il les lui a données, je le sais très-bien,
Mais ne le dirai pas ; car Nicias est mon ami et me paraît homme de sens.

Eupolis[4] introduit, dans son *Barica*[5], un autre sycophante s'entretenant avec un homme paisible et pauvre :

LE SYCOPHANTE.

Combien y a-t-il de temps que tu n'as parlé à Nicias ?

[1] Dème ou bourg de l'Attique, à peu de distance du cap Sunium.
[2] Poëte de l'ancienne comédie, contemporain de Nicias.
[3] Cent drachmes, ou environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.
[4] Poëte de l'ancienne comédie.
[5] Suivant Hésychius, c'est un nom barbare qui signifie mou, efféminé.

LE PAUVRE.

Je ne l'ai jamais vu que ces jours passés, comme il était dans la place publique.

LE SYCOPHANTE.

Notre homme avoue qu'il a vu Nicias ;
Et pourquoi l'aurait-il vu, sinon pour lui vendre son suffrage ?
Vous l'avez entendu, mes amis; voilà Nicias pris sur le fait.

LE PAUVRE.

Quoi! insensés, vous voudriez convaincre de quelque méfait le plus vertueux des hommes !

Aristophane fait dire à Cléon [1], d'un ton menaçant :

Je serrerai les orateurs à la gorge, et je troublerai Nicias.

Phrynichus [2] fait aussi allusion à sa timidité, et à la facilité avec laquelle on lui en imposait, par ces deux vers :

C'était un bon citoyen, j'en suis bien sûr,
Et qui ne marchait pas, comme Nicias, tout transi de peur.

Cette crainte continuelle des calomniateurs était cause que jamais il ne soupait avec aucun de ses concitoyens, qu'il fuyait toutes les conversations, tous les commerces, et qu'il se refusait à tous les délassements de cette nature. Lorsqu'il était archonte, il restait au palais jusqu'à la nuit ; il arrivait le premier au conseil, et n'en sortait que le dernier. Mais n'avait-il rien à faire en public, il se renfermait dans sa maison, et il était difficile de le rencontrer et d'arriver jusqu'à lui. Alors ses amis venaient au-devant de ceux qui se présentaient à sa porte, et les priaient d'excuser Nicias : « Dans ce moment encore, disaient-ils, il est occupé des intérêts publics ; il n'est pas

[1] C'est une erreur de Plutarque. Dans cet endroit de la pièce des *Chevaliers*, ce n'est point Cléon qui parle, mais un fripier nommé Agoracritus.

[2] Poëte comique du temps, qu'il ne faut pas confondre avec le tragique Phrynichus qui fut antérieur même à Eschyle.

libre. » Celui qui le secondait le mieux dans ce jeu, et qui lui donnait à lui-même plus de poids et de considération, c'était Hiéron, homme élevé dans la maison de Nicias, et auquel il avait lui-même appris les lettres et la musique. Cet Hiéron se prétendait fils de Dionysius, surnommé Chalcos[1], dont il nous est resté des poésies; chargé de conduire une colonie en Italie, Hiéron y bâtit Thurium[2]. Cet Hiéron était l'agent de Nicias dans les consultations secrètes auprès des devins; et il répandait ces bruits dans le peuple : « Nicias mène une vie bien laborieuse « et bien pénible par dévouement à l'État : dans le bain, « à table, partout, il lui survient sans cesse quelque pen- « sée d'intérêt général; il néglige ses affaires particulières « pour ne penser qu'aux affaires publiques; et, à peine « endormi du premier sommeil, il lui faut s'éveiller. « Aussi sa santé s'en va dépérissant, et il n'a plus « pour ses amis ni affabilité ni agrément; il les perd, tout « en perdant sa fortune, et cela parce qu'il gouverne. « Tandis que les autres hommes d'État se font des amis, « s'enrichissent à la tribune, mènent une vie de bon- « heur, et se jouent de l'État. » Telle était en effet la vie de Nicias; et il pouvait dire ce qu'Agamemnon dit de lui-même :

. . . . . Notre vie brille entre toutes
Par le faste ; mais nous sommes les esclaves de la multitude[3].

Nicias voyait que s'il y avait des hommes puissants par

[1] Ce Dionysius était de Phères, en Thessalie ; il avait été surnommé Chalcos ou l'Airain, parce qu'il avait, le premier, enseigné aux Athéniens à fabriquer la monnaie de cuivre.

[2] Sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sybaris.

[3] Dans l'*Iphigénie en Aulide*, d'où ce passage est tiré, on lit le mot δῆμον, au lieu de ὄγκον, vers 450; ce qui s'accorde mieux avec le sens du mot προστάτην. Cela signifie alors : Nous avons le peuple pour arbitre de notre vie. Mais la citation, avec ce texte, ne conviendrait plus ici.

la parole, excellents par la pensée, le peuple, après avoir profité de leur capacité dans quelques occasions, devenait défiant à leur égard, qu'il prenait ombrage de leur habileté, et s'appliquait à ravaler leur courage et leur réputation. Cela était évident depuis le jugement prononcé contre Périclès, le bannissement de Damon par l'ostracisme, les soupçons qui s'étaient élevés contre Antiphon de Rhamnuse, et surtout par ce qui était arrivé à Pachès, qui avait pris Lesbos. Pachès, appelé à rendre compte de sa conduite comme général, tira son épée, et se tua en plein tribunal. Aussi Nicias essayait-il toujours de se soustraire au commandement d'expéditions trop difficiles ou de peu d'importance; et, quand il commandait, il ne tentait qu'à coup sûr : aussi réussissait-il ordinairement. Et puis ce qu'il avait fait, il ne l'attribuait pas à ses propres connaissances, à ses forces, à son mérite; mais il le rapportait à la Fortune, et se couvrait de la divinité, faisant céder à la crainte de l'envie l'amour même de la gloire. C'est ce que les faits ont prouvé.

La république éprouva dans ce temps de nombreux et graves revers, et Nicias n'y eut absolument aucune part. Les Athéniens furent vaincus en Thrace par les Chalcidiens, mais ils étaient commandés par Callias[1] et Xénophon[2]; lors de leur échec en Italie, leur général était Démosthène. A Délium, ils perdirent mille hommes sous la conduite d'Hippocratès; la peste d'Athènes fut attribuée en grande partie à Périclès, parce qu'à cause de la guerre il avait enfermé dans la ville la population des campagnes, laquelle, ainsi déplacée, se trouva jetée dans une vie et un séjour nouveaux pour elle.

[1] Ce nom est une correction de Ménage, au lieu de Calliadas; correction justifiée par le récit de cet événement tel que le font les autres historiens.

[2] Ce n'est pas le philosophe Xénophon, lequel ne commença à se faire connaître qu'après la mort de Nicias.

Nicias demeura innocent de tous ces maux. Bien plus, ce fut lui qui se rendit maître de Cythère, si bien située contre la côte de Laconie, et habitée par des Lacédémoniens. Les peuples de la Thrace s'étaient soulevés ; il en reconquit plusieurs, et les ramena au devoir. Il enferma les Mégariens dans leur ville, puis il s'en alla tout droit prendre l'île Minoa[1] ; et bientôt il en partit pour s'emparer de Nisée[2]. Corinthe le vit opérer une descente sur ses rivages, gagner une bataille, et tuer beaucoup de Corinthiens, entre autres Lycophron, leur général. Dans cette occasion, il arriva que deux de ses morts étaient restés sur le champ de bataille, parce qu'on ne les avait pas retrouvés. Lorsqu'il le sut, il fit aussitôt arrêter toute la flotte, et il envoya un héraut vers l'ennemi pour les redemander. Et pourtant, suivant les lois et coutumes, demander une trêve pour enlever ses morts, c'était renoncer à la victoire, et par là s'ôter le droit d'élever un trophée. Car ceux-là ont vaincu qui sont les maîtres; et ce n'est pas être maître que de demander : c'est preuve qu'on ne peut pas prendre. Malgré cela, il aima mieux renoncer à l'honneur de la victoire et à la gloire, que de laisser sans sépulture deux de ses concitoyens. Ensuite il ravagea les côtes de la Laconie, mit en déroute ceux des Lacédémoniens qui se présentèrent devant lui, prit Thyrée[3], occupée par les Éginètes, et emmena dans Athènes ceux d'entre eux qu'il y fit prisonniers.

Cependant Démosthène avait fortifié Pylos, et les habitants du Péloponnèse étaient allés attaquer cette place par terre et par mer. Vaincus en bataille rangée,

[1] Ile de la mer Égée, vis-à-vis de Mégare.

[2] Nisée était le port des Mégariens, à peu de distance de leur ville.

[3] Thyrée était un fort situé entre la Laconie et Argos ; les Lacédémoniens l'avaient donné aux Éginètes, chassés de leur île par les Athéniens.

ils avaient laissé dans l'île de Sphactérie[1] quatre cents soldats spartiates, dont les Athéniens croyaient avec raison qu'il leur était fort important de se rendre maîtres. Mais il fallait pour cela faire un siége difficile et laborieux, dans un pays où l'on manquait d'eau, et où l'on ne pouvait transporter des vivres en été que par un long circuit et à grands frais, et en hiver que par des moyens fort dangereux et vraiment impraticables. Aussi étaient-ils fâchés de l'avoir entrepris ; et ils se repentaient d'avoir rejeté les propositions de paix que les Lacédémoniens leur avaient faites par des ambassadeurs. Ces propositions, on les avait rejetées, parce que Cléon s'y était opposé ; et Cléon s'y était opposé surtout à cause de Nicias, dont il était l'ennemi. Parce qu'il voyait Nicias appuyer vivement les demandes des Lacédémoniens, il avait persuadé au peuple de refuser tout accommodement.

Mais, lorsqu'on vit le siége se prolonger, et que l'on apprit que l'armée se trouvait dans une grande pénurie, on s'en prit à Cléon. Celui-ci rejetait la faute sur Nicias, et il l'accusait de laisser, par sa lâcheté et sa nonchalance, échapper des hommes qui, lui général, n'auraient point tenu si longtemps. Alors les Athéniens : « Eh bien ! que ne vas-tu tout de suite t'embarquer pour les combattre? » Et Nicias, se levant, déclara qu'il lui cédait le commandement de l'expédition de Pylos, et l'engagea à enrôler autant de troupes qu'il voudrait, et, au lieu de se livrer là à des bravades sans danger, à aller rendre à sa patrie quelque service important. Cléon était si loin de s'attendre à cela qu'il en demeura d'abord confus, et qu'il eût voulu retirer sa parole ; mais les Athéniens lui ordonnèrent formellement d'agir, et Nicias ne cessait de crier après lui. Alors son ambition et son courage se rallumèrent : il accepta ce commandement ; et, en s'embarquant,

[1] Petite île des côtes de la Messénie, qui couvrait le port de Pylos.

il fixa même le terme de son expédition, en s'engageant à passer tous les ennemis au fil de l'épée sur le lieu même avant vingt jours, ou à les amener vivants à Athènes. Ce qui ne fit qu'exciter dans la foule un mouvement général d'hilarité. On ne comptait guère sur sa promesse. On était d'ailleurs accoutumé à se faire un jeu, un amusement de sa légèreté et de sa folie. On raconte, en effet, qu'un jour d'assemblée, le peuple prit place, et l'attendit longtemps. Il entra enfin bien tard, la tête couronnée de fleurs, et il demanda qu'on remît la séance au lendemain. « Car, dit-il, je n'ai pas le temps aujourd'hui ; j'ai des hôtes à traiter, et j'ai offert un sacrifice aux dieux. » Tout le peuple se prit à rire ; la séance fut levée, et chacun se retira.

Cependant, la Fortune lui fut alors si favorable, et le seconda si bien, qu'avant le terme qu'il avait fixé, il força de mettre bas les armes tous les Spartiates qui n'étaient pas morts dans les combats, et les amena prisonniers à Athènes. C'était pour Nicias un sanglant affront. Il n'avait pas jeté son bouclier ; mais il y avait dans sa conduite quelque chose de pire encore et de plus honteux : par timidité, il avait volontairement renoncé au commandement de l'armée, et abandonné à son ennemi l'occasion d'un si grand succès, en se démettant lui-même de son emploi. Aussi Aristophane le raille-t-il encore pour ce fait dans ce passage de la comédie des *Oiseaux* :

Sommeiller, par Jupiter ! nous n'en avons guère le temps,
Ni de temporiser à la Nicias.

et dans celui-ci de ses *Laboureurs*[1] :

Je veux labourer ma terre. — Hé bien, qui t'en empêche ? —
Vous-mêmes. Mais je vous donne mille drachmes

[1] Cette pièce n'existe plus.

Si vous m'exemptez du commandement. — Nous acceptons :
Cela fait deux mille, en comptant celles de Nicias.

Ce fut certainement un grand mal pour la république, que Nicias eût laissé Cléon arriver à un si haut degré de renommée et de crédit. Sa présomption et sa confiance insolente n'eurent plus de frein ; et il attira sur l'État des malheurs dont Nicias ressentit l'effet autant et plus que nul autre. Par Cléon la tribune perdit sa dignité : c'est lui qu'on vit le premier, en haranguant le peuple, pousser de grands cris, rejeter son vêtement en arrière, se frapper la cuisse, parler en courant sur la tribune, et donner aux hommes d'État l'exemple de ce laisser aller, de ce dédain de toutes les convenances qui ne tarda point à plonger tout dans la confusion.

Mais déjà Alcibiade commençait à se mêler des affaires, et à se faire écouter des Athéniens. Tout en lui n'était pas corruption, comme chez les autres démagogues : il avait quelque chose de la nature du sol de l'Égypte, qui de lui-même produit tout à la fois, dit-on,

Quantité de plantes salutaires mêlées à quantité de funestes [1].

Tel était le caractère d'Alcibiade : s'emportant au bien comme au mal avec le même abandon, le même éclat. Ses écarts donnèrent lieu à des changements considérables dans la république. Nicias, quoique débarrassé de Cléon, n'eut pas le temps de rétablir dans Athènes le repos et le calme. A peine avait-il remis les choses en voie de salut, qu'entraîné par le cours impétueux de l'ambition d'Alcibiade, il se trouva de nouveau rejeté dans la guerre. Voici comment. Ceux qui étaient le plus opposés à la paix de la Grèce étaient Cléon et Brasidas, parce que la guerre couvrait la perversité de l'un et faisait briller le mérite

[1] Homère, *Odyssée*, IV, 230.

de l'autre ; elle était pour le premier une occasion de grandes injustices, et pour le second de grands succès. Or, tous les deux périrent dans une même bataille près d'Amphipolis[1]. Nicias, voyant que depuis longtemps les Spartiates désiraient la paix, et que les Athéniens n'avaient plus grande confiance dans la guerre ; que les deux peuples, également las, laissaient leurs bras pendre de fatigue, chercha donc à renouer l'amitié entre les deux républiques, à délivrer tous les Grecs de leurs maux, à leur procurer le calme, et à rétablir chez eux une durable félicité.

Les riches, les vieillards, la foule des laboureurs, entrèrent tout d'abord dans le parti de la paix. Puis, par des conversations particulières et de sages avis, il amortit l'ardeur guerrière de plusieurs personnes des autres classes. Lorsqu'il put donner des espérances aux Spartiates, il les pressa, les provoqua à faire des ouvertures de paix. Et ils eurent confiance en lui, parce qu'ils l'avaient toujours trouvé doux et bon, et que, dernièrement encore, lorsque leurs soldats avaient été pris à Pylos et jetés dans les fers, il avait pris soin d'eux, il les avait traités avec humanité, et avait allégé le poids de leur infortune. Déjà on avait fait une trêve d'un an ; et, en goûtant de nouveau le plaisir de se trouver les uns avec les autres sans crainte, de se livrer au repos, et de voir librement leurs hôtes et leurs proches, tous désiraient vivement passer une vie pure et sans guerre. On aimait à entendre des chœurs qui chantaient :

Laissons ma lance se couvrir des toiles de l'araignée[2] ;

[1] Dans la Thrace, sur le fleuve Strymon.

[2] De quels chœurs s'agit-il ici ? Je laisse à d'autres à le décider ; mais on peut douter que ce soit de chœurs de tragédies. Nous avons déjà trouvé des vers analogues à celui-ci dans la Vie de Numa, et qui étaient du poëte lyrique Bacchylide.

et l'on se rappelait avec plaisir ce mot que : ceux qui dorment dans la paix, ce n'est point la trompette, mais le coq qui les éveille. On raillait donc et l'on rejetait bien loin ceux qui disaient que, suivant l'arrêt du destin, la guerre devait durer trois fois neuf années. Par suite de ces dispositions, et à force de causer ensemble sur toute sorte de sujets, ils en vinrent à faire la paix.

La plupart se crurent délivrés de leurs malheurs ; ils n'avaient à la bouche que le nom de Nicias : c'était un homme aimé des dieux ; le ciel lui accordait pour récompense de sa piété de donner son nom au plus beau, au plus grand de tous les biens. En effet, on appela paix de Nicias, cette paix qui était son ouvrage, comme la guerre était celui de Périclès. Celui-ci, par des causes légères, avait jeté les Grecs dans d'immenses malheurs ; lui, il les amena à oublier les calamités passées, au sein d'une amitié réciproque. C'est pour cela que de nos jours encore cette paix est appelée Niciéum[1].

Un des articles du traité portait que les deux peuples se rendraient réciproquement les terres et les villes qu'ils s'étaient enlevées, et même leurs prisonniers ; et l'on tira au sort celui des deux qui ferait le premier cette restitution. Nicias acheta secrètement le sort, et les Lacédémoniens durent restituer les premiers. Cependant les Corinthiens et les Béotiens, mécontents de ce qui se passait, paraissaient vouloir renouveler la guerre par leurs plaintes et leurs récriminations ; Nicias alors engagea les Athéniens et les Lacédémoniens à ajouter à leur traité de paix un traité d'alliance, comme une force ou un lien nouveau, qui devait les rendre plus redoutables aux rebelles, et plus sûrs les uns des autres.

Tout cela se faisait en dépit d'Alcibiade. Il n'était point né pour l'inaction, et il haïssait les Lacédémoniens parce

[1] C'est-à-dire l'œuvre de Nicias.

qu'ils s'appuyaient sur Nicias, qu'ils s'étaient attachés à Nicias, tandis qu'ils n'avaient pour lui-même que dédain et mépris. Aussi s'était-il tout d'abord opposé à la paix ; mais son opposition avait été inutile. Quelque temps après, voyant que les Athéniens n'étaient plus aussi engoués des Lacédémoniens, mais qu'ils croyaient avoir à se plaindre de ceux-ci, parce qu'ils avaient fait alliance avec les Béotiens et n'avaient point rendu en bon état les villes de Panacte[1] et d'Amphipolis, il s'empara de ces griefs, insista avec force sur chaque point, et il parvint à irriter le peuple. A la fin il fit venir d'Argos une ambassade ; et il travaillait à un traité d'alliance entre Athènes et cette ville, lorsque arrivèrent aussi des ambassadeurs de Lacédémone, munis de pleins pouvoirs. Ceux-ci conférèrent d'abord avec le Sénat ; et leurs propositions paraissaient toutes justes. Alcibiade, qui craignait que le peuple ne se laissât entraîner aux mêmes discours, les circonvint par ses artifices, et leur jura qu'il les seconderait en tout, s'ils disaient, s'ils déclaraient formellement qu'ils n'étaient point plénipotentiaires : c'était là, suivant lui, le meilleur moyen d'obtenir ce qu'ils désiraient. Ils le crurent, et se détournèrent de Nicias vers Alcibiade, lequel les amena aussitôt en présence du peuple, et commença par leur demander s'ils venaient avec des pleins pouvoirs. A peine avaient-ils répondu non, que, contre leur attente, ils le virent changer complétement : il prit le Sénat à témoin de ce qu'ils avaient déclaré en premier lieu, et exhorta le peuple à ne point accorder de confiance à des gens si manifestement convaincus de mensonge, et qui, sur un même sujet, disaient tantôt noir tantôt blanc. Grand fut leur trouble, comme cela devait être. Nicias ne savait que dire : il demeura frappé de douleur et d'étonnement ; et le peuple, dans son premier élan, demandait qu'on ap-

[1] Ville d'Attique, limitrophe de la Béotie.

pelât les Argiens, et qu'on fit avec eux le traité d'alliance. Mais, à cet instant, il survint un tremblement de terre, fort à propos pour Nicias; et l'assemblée fut rompue.

Le lendemain, le peuple s'assembla de nouveau; et Nicias fit tant par ses paroles et par ses démarches, qu'il fit décider, quoiqu'à grand'peine, qu'on laisserait en suspens l'affaire des Argiens, et qu'on l'enverrait, lui Nicias, à Lacédémone, assurant qu'ainsi tout irait bien [1]. Il s'en alla donc à Sparte; les citoyens l'accueillirent avec honneur, comme un homme de bien et qui leur avait donné des preuves de son attachement; mais, vaincu par l'influence du parti béotien, il ne fit rien, et s'en retourna sans honneur, en mauvais renom, et même peu rassuré sur les sentiments des Athéniens. Ceux-ci se repentaient vivement et s'indignaient de l'avoir cru, et d'avoir rendu tant de prisonniers et de personnages si importants; car ceux qu'on avait amenés de Pylos étaient tous des premières familles de Sparte, parents et amis des citoyens les plus puissants de cette ville. Cependant la colère ne les porta à rien de fâcheux pour lui, sinon d'élire pour général Alcibiade, de laisser là les Lacédémoniens, et de faire alliance avec les Mantinéens, les Éléens et ceux d'Argos. Puis ils envoyèrent des corsaires à Pylos, pour ravager les terres laconiennes. Et voilà la guerre rallumée.

Or, comme les dissentiments entre Nicias et Alcibiade étaient dans toute leur vivacité, arriva l'époque du bannissement par ostracisme. C'était une coutume chez ce peuple, que de temps en temps un des hommes qui lui portaient le plus d'ombrage, ou qui excitaient l'envie par leur réputation ou leurs richesses, fût banni pour dix ans par la voie de l'ostracisme. Tous les deux ils

[1] Nicias ne fut pas envoyé seul, mais il était le chef de l'ambassade.

étaient dans une grande appréhension et un égal danger, car il semblait que l'ostracisme ne pût tomber que sur l'un ou l'autre. On détestait la vie que menait Alcibiade ; on frémissait de son audace effrénée, comme nous l'avons exposé plus longuement dans sa Vie[1]. Quant à Nicias, ce qui excitait contre lui une certaine animosité, c'était sa richesse, et surtout sa manière d'être, que l'on trouvait insociable, impopulaire, sauvage, oligarchique, étrange. Plusieurs fois déjà il avait résisté aux désirs du peuple, et l'avait entraîné contre son gré à des partis utiles; et par là il était devenu odieux. En un mot, il y avait lutte entre les jeunes gens et le parti de la guerre d'une part, et de l'autre le parti de la paix et les hommes d'un âge plus avancé; les uns voulaient bannir Nicias, les autres Alcibiade.

> Mais, dans la sédition, le plus scélérat même a sa part aux honneurs[2].

C'est ce qui advint alors : le peuple, divisé en deux partis, laissa le champ libre aux plus effrontés et aux plus méchants. Il y en avait un, entre autres, nommé Hyperbolus[3], du dème Périthoïde[4]. Ce n'était pas un homme qui tînt son audace de sa puissance, mais bien sa puissance de son audace; la considération dont il jouissait dans l'État était une honte pour Athènes : il se croyait alors lui-même bien loin de l'ostracisme, car il était plus digne du pilori; et pourtant il espérait que, si l'un de ces deux rivaux était banni, il deviendrait, lui Hyperbolus, l'adversaire de celui qui resterait. Aussi ne

[1] Cette Vie est dans le premier volume.

[2] Ce vers a déjà été cité dans la comparaison de Lysandre et de Sylla.

[3] Voyez la Vie d'Alcibiade.

[4] Ce dème, peuplé, dans l'origine, par des réfugiés thessaliens, était situé près des montagnes qui séparent l'Attique de la Béotie.

cachait-il pas la satisfaction que lui causait cette division des partis, et il excitait le peuple contre l'un et l'autre.

Nicias et Alcibiade voyaient bien sa malice : aussi entrèrent-ils secrètement en pourparlers, et, réunissant les deux partis dans un but commun, ils s'assurèrent la majorité ; et la sentence, au lieu de tomber sur l'un d'eux, tomba sur Hyperbolus. Le peuple trouva d'abord la chose plaisante, et n'en fit que rire ; mais ensuite il s'indigna que le jugement de l'ostracisme eût été ainsi déshonoré par l'indignité du personnage. On voyait une certaine dignité dans le châtiment, ou plutôt l'ostracisme était un châtiment quand il frappait un Thucydide, un Aristide, ou un citoyen de cette sorte ; mais quand il atteignait un Hyperbolus, c'était pour lui un honneur, un aliment à sa vanité, puisque sa méchanceté lui valait le même traitement qu'aux plus gens de bien leur mérite. Aussi Platon le comique dit-il à son sujet[1] :

Le châtiment était bien digne de ses mœurs ;
Mais lui, mais son infamie, en étaient indignes.
Ce n'est pas pour de telles gens qu'on a inventé l'ostracisme.

Jamais depuis il n'y eut un citoyen condamné par l'ostracisme : Hyperbolus fut le dernier. Le premier avait été Hipparque de Cholarges[2], à cause de sa parenté avec le tyran[3].

Mais la fortune est chose qu'on ne peut soumettre à des raisonnements et à un calcul fixe. Si Nicias avait accepté nettement le danger de l'ostracisme contre Alcibiade, ou bien il aurait eu la majorité et aurait fait bannir son rival, et il serait lui-même demeuré tranquillement dans sa patrie ; ou bien, vaincu dans la lutte, il

[1] Ce passage a déjà été cité dans la Vie d'Alcibiade.
[2] Dème de l'Attique, sur les bords du Céphise
[3] Il s'agit du tyran du même nom.

serait allé en exil, mais avant de tomber dans les derniers malheurs, et en conservant sa réputation d'excellent capitaine.

Je n'ignore pas que, suivant Théophraste, le bannissement d'Hyperbolus fut l'effet des dissentiments d'Alcibiade avec Phéax et non avec Nicias; mais j'ai suivi l'opinion du plus grand nombre des historiens.

Quand vinrent les députés d'Égeste et de Léontium, engageant les Athéniens à faire une expédition en Sicile, Nicias s'opposa à leurs demandes; mais il fut vaincu par l'adresse et l'ambition d'Alcibiade. Celui-ci, avant même qu'on eût tenu séance à ce sujet, s'était emparé déjà de la multitude, séduite par ses discours et de belles espérances. C'était au point que les jeunes gens dans les gymnases, et les vieillards dans les ateliers et les hémicycles où ils allaient s'asseoir pour converser, ne faisaient que dessiner le plan de la Sicile, et décrire la nature des mers qui l'entourent, ses ports, et le gisement de ses côtes en face de la Libye. La Sicile, ce n'était point le but et le prix de la guerre, non; mais un point de départ d'où l'on irait s'attaquer aux Carthaginois, puis s'emparer à la fois de la Libye et de toute la mer en deçà des colonnes d'Hercule. L'élan était général. Nicias y était contraire; mais ceux qui le secondaient n'étaient qu'en petit nombre et sans influence. Les gens riches craignaient de paraître chercher à se soustraire aux charges publiques, à l'obligation d'armer des trirèmes; et ils restaient dans une immobilité qui trompait son attente.

Cependant il ne se laissa point abattre ni déconcerter. Bien plus, lorsqu'on eut décrété la guerre, et qu'on l'eut élu général, lui premier, avec Alcibiade et Lamachus, à l'assemblée suivante il se leva encore, et essaya de dissuader le peuple. Il le conjura de revenir sur sa délibération, et finit par accuser Alcibiade de ne consulter que ses intérêts particuliers et son ambition personnelle,

en exposant la république à tous les risques d'une guerre difficile au delà des mers. Tout cela n'avança rien. Au contraire, son expérience le fit juger plus propre que pas un autre à conduire cette entreprise, et à en assurer le succès; sa circonspection, pensait-on, empêcherait la témérité d'Alcibiade et le mol abandon de Lamachus[1] : aussi ne fit-on que confirmer la délibération. Alors Démostratus, celui des orateurs publics qui poussait le plus à la guerre, se leva, et dit qu'il saurait bien mettre un terme à toutes les raisons de Nicias; et il rédigea ce décret : « Que les généraux aient plein pouvoir délibératif et exécutif et dans Athènes et en Sicile. » Et il le fit adopter par le peuple.

Il est vrai que les prêtres opposaient à l'expédition de nombreux présages; mais Alcibiade avait à lui d'autres devins, et il fit répondre que, d'après certains oracles anciens, Athènes devait acquérir beaucoup de gloire dans la Sicile. Il lui arriva aussi des hommes qui venaient de consulter l'oracle d'Ammon, et qui en rapportaient cette réponse : « Les Athéniens prendront tous les Syracusains. » Quant aux présages contraires, pour ne prononcer aucune parole de mauvais augure, on les tenait secrets. Rien ne put prévaloir contre la détermination prise, pas même les signes manifestes et qui frappaient les yeux de tout le monde, comme la mutilation des Hermès, auxquels toutes les extrémités avaient été coupées en une seule nuit, à l'exception d'un seul, appelé l'Hermès d'Andocide. C'était une statue consacrée par la tribu Égéide; elle se trouvait devant une maison qui était alors à Andocide. On ferma les yeux sur ce qui s'était passé à l'autel des douze dieux : un homme sauta

[1] Cependant Plutarque, dans la Vie d'Alcibiade, représente Lamachus comme un homme ardent, intrépide, et qui préférait les emportements d'Alcibiade à la froide sagesse de Nicias.

tout à coup sur cet autel, tourna autour, et puis il se coupa avec une pierre les parties génitales. Il y avait à Delphes une statue d'or de Pallas, posée sur un palmier d'airain ; c'était une offrande faite par Athènes des dépouilles des Mèdes. Pendant plusieurs jours, des corbeaux s'abattirent dessus, et, à force de becqueter le fruit du palmier, qui était d'or, ils le rongèrent et le firent tomber. On prétendit que c'était une fable imaginée par les Delphiens gagnés aux Syracusains. Un oracle ordonna d'amener de Clazomène la prêtresse de Minerve : on la fit venir. Or elle s'appelait Hésychia ; ce que le dieu conseillait à la ville, c'était sans doute de demeurer tranquille dans les circonstances présentes[1].

Soit par crainte de ces présages, soit par un raisonnement purement humain qui lui faisait redouter cette expédition, l'astrologue Méton, qui devait y avoir un commandement, contrefit le fou, et mit le feu à sa maison. Il y en a toutefois qui disent que sa folie n'était point simulée, mais qu'il incendia sa maison pendant la nuit, et que, le lendemain, il se présenta tout abattu, et pria ses concitoyens d'avoir pitié d'un si grand malheur, et d'exempter de l'expédition son fils qui devait partir pour la Sicile comme triérarque. Le Génie familier de Socrate lui donna ses indications ordinaires, et lui fit connaître que cette expédition maritime devait être fatale à la république. Socrate en fit part à ses amis et aux personnes de sa connaissance, et le bruit s'en répandit dans la foule. Beaucoup aussi ne remarquaient pas sans trouble l'époque où tombèrent les jours de l'embarquement : les femmes célébraient les fêtes d'Adonis ; et partout dans la ville on ne voyait qu'images et cérémonies funèbres, que femmes se frappant la poitrine en signe de douleur. Ceux qui tenaient compte de ces observa-

[1] Le nom d'Hésychia, en grec, signifie *repos*.

tions s'en affligeaient, et craignaient, en voyant ces préparatifs et ce déploiement de forces, que tout cet éclat, cette grandeur, cette magnificence ne fût bientôt flétrie[1].

Que Nicias se fût opposé à ce que l'on décrétât cette expédition, qu'il ne se fût pas laissé enivrer d'espérances, ni éblouir par la grandeur du commandement, et qu'il fût demeuré ferme dans son premier sentiment, tout cela était d'un bon citoyen et d'un homme sage. Mais, après avoir fait inutilement tous ses efforts pour détourner le peuple de la guerre, et s'exempter du commandement, sans pouvoir rien obtenir par ses prières ; lorsque le peuple l'eut pris, et, pour ainsi dire, emporté et mis de force à la tête de l'armée, alors il ne s'agissait plus de circonspection, de lenteur : il n'était plus temps de regarder sans cesse du vaisseau vers le rivage, comme un enfant, et de rappeler et de répéter sans cesse que si son opposition avait été vaincue, ce n'était point par la raison. C'était décourager ses collègues, déflorer l'entreprise et la ruiner. Il fallait, au contraire, se mettre à l'œuvre sur-le-champ, s'attacher aux ennemis, et forcer la Fortune par des actions de vigueur.

Lamachus était d'avis de faire voile droit vers Syracuse, et de livrer bataille tout près de la ville ; Alcibiade, de détacher les villes du parti des Syracusains, et de marcher ensuite contre eux. Nicias fut d'un avis tout opposé : il voulait qu'on se contentât de longer les côtes et de faire ainsi tranquillement le tour de la Sicile, et qu'on s'en retournât à Athènes, après avoir fait montre de ces armes et de ces trirèmes, et avoir coulé quelques troupes dans Égeste. Il rompit aussitôt tous leurs plans, et détruisit leur confiance.

Peu de temps après, les Athéniens rappelèrent Alci-

[1] Allusion à la courte durée des fleurs qui formaient les jardins d'Adonis.

biade pour le mettre en jugement, et Nicias fut déclaré général en second, ou plutôt il eut seul toute l'autorité. Eh bien, alors même, il ne cessa de temporiser, de louvoyer le long des côtes, de délibérer, et de laisser se flétrir la fleur de l'espérance, et se dissiper la frayeur et l'épouvante générale que l'apparition des forces athéniennes avait inspirée tout d'abord à l'ennemi.

Cependant, lorsque Alcibiade était encore dans l'armée, soixante navires voguèrent vers Syracuse; et, tandis que cinquante s'arrêtaient et demeuraient en ligne en dehors et au-dessus du port, les dix autres y entrèrent pour y faire une reconnaissance, et, par la voix d'un héraut, rappelèrent les Léontins dans leurs foyers; puis on prit un vaisseau ennemi, qui portait des tablettes sur lesquelles étaient inscrits les noms de tous les Syracusains par tribus. Elles restaient ordinairement en dépôt hors de la ville, dans un temple de Jupiter Olympien; les Syracusains les avaient alors envoyé chercher, pour revoir et dresser la liste des hommes en âge de porter les armes. Lors donc qu'on les eut prises et apportées aux généraux, et qu'on vit la multitude des noms, les devins en furent affligés, et craignirent que ce ne fût l'accomplissement de cet oracle :

Les Athéniens prendront tous les Syracusains.

Quoi qu'il en soit, d'autres prétendent que l'oracle fut réellement accompli, à l'époque où l'Athénien Callippus tua Dion, et fut maître de Syracuse.

Alcibiade ne tarda pas à quitter la Sicile; et toute la flotte resta entre les mains de Nicias. Lamachus était bien un homme vaillant et juste, et qui ne s'épargnait point dans les combats; mais il était si pauvre et si simple, que, chaque fois qu'il rendait ses comptes après une expédition, il portait en dépense aux frais de l'État une petite somme

pour un vêtement et des pantoufles. Nicias, au contraire, outre bien d'autres qualités, avait encore sa richesse et sa réputation pour le grandir. On rapporte qu'un jour, les officiers délibérant en conseil au quartier général, il invita le poëte Sophocle à donner le premier son avis, parce qu'il était le plus vieux : « Oui, répondit celui-ci, je suis le plus vieux par l'âge, mais tu l'es par la considération. » Ainsi donc Nicias tenait alors Lamachus en sous-ordre, quoique celui-ci fût plus habile capitaine. Toujours fidèle à sa circonspection et à ses habitudes de lenteur, il s'en alla d'abord louvoyer autour de la Sicile, toujours loin des ennemis, et rendit ainsi la confiance aux Syracusains. Ensuite il marcha sur Hybla, qui n'était qu'une pauvre petite ville, l'assiégea, et se retira sans l'avoir prise. Il tomba de la sorte dans le mépris général. Enfin il s'en alla à Catane, sans avoir rien fait que ruiner Hyccara, petite place barbare. On dit que la courtisane Laïs était de cet endroit, qu'elle fut à cette époque, toute jeune encore, vendue avec les autres captifs, et transportée dans le Péloponnèse.

Vers la fin de l'été, Nicias apprit que les Syracusains s'avançaient pleins d'audace et déterminés à attaquer les premiers. Leurs cavaliers poussaient leurs chevaux jusqu'auprès de son camp, et l'insultaient en demandant si les Athéniens étaient venus pour habiter avec les Cataniens, ou pour rétablir les Léontins dans leurs foyers. Nicias alors se décida, quoique avec peine, à voguer vers Syracuse. Afin de s'assurer les moyens d'asseoir son camp sans crainte et à son aise, il envoya de Catane un homme pour engager les Syracusains, s'ils voulaient se saisir du camp des Athéniens pendant qu'il serait désert, ainsi que de leurs armes, à se rendre, à jour marqué, sous Catane avec toutes leurs forces. « Les Athéniens, « devait-il dire, passent la plus grande partie du temps « dans la ville, et les partisans des Syracusains ont ré-

« solu de s'emparer des portes aussitôt qu'ils seront in-
« struits de leur approche, et de mettre en même temps
« le feu à la flotte. Beaucoup déjà sont presque en révolte,
« et n'attendent que leur arrivée. »

Ce stratagème est ce que Nicias a fait de mieux dans toute l'expédition de Sicile. Lorsqu'il eut, par ce moyen, tiré de chez eux tous les ennemis, et que par là il eut enlevé à la ville ses défenseurs, il partit de Catane, et à son arrivée il s'empara des mouillages, et fit occuper à ses troupes de débarquement un poste où les ennemis ne pouvaient lui faire aucun mal, malgré les avantages qu'ils avaient sur lui, et d'où il comptait, au contraire, profiter des moyens qui faisaient sa force, et conduire la guerre sans aucun obstacle.

Cependant les Syracusains, en revenant de Catane, se mirent en bataille devant leurs remparts : il conduisit aussitôt contre eux ses Athéniens, et resta maître du champ de bataille. Néanmoins il ne tua que peu de monde à l'ennemi, parce que la cavalerie syracusaine l'empêcha de poursuivre les vaincus ; et il s'occupa de couper et de détruire les ponts, ce qui fit dire à Hermocratès, pour encourager les Syracusains, que Nicias était bien plaisant d'employer toute sa science stratégique à ne point combattre, comme s'il n'avait point traversé la mer tout exprès pour combattre. Cependant Nicias jeta parmi les Syracusains tant d'épouvante et de consternation, qu'à la place des quinze généraux qu'ils avaient auparavant, ils en créèrent trois autres, auxquels le peuple s'engagea par serment à laisser un pouvoir illimité[1].

Les Athéniens, campés auprès du temple de Jupiter Olympien, désiraient fort de s'en rendre maîtres. Il était rempli d'offrandes d'or et d'argent ; c'est ce qui fit que Nicias différa à dessein, et laissa l'occasion lui échapper

[1] Ces trois généraux furent Hermocratès, Héraclide et Sicanus.

et les Syracusains survenir et y jeter une garnison. Sa pensée était que, si ses soldats pillaient les richesses qu'il renfermait, il n'y aurait dans ce fait aucun avantage pour le trésor public, et il en résulterait pour lui une juste accusation d'impiété. Cependant il était vainqueur, et sa victoire avait eu du retentissement; mais il ne profita aucunement de ses succès. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'il se retira tout droit à Naxos [1], et y passa l'hiver, entretenant à grands frais une aussi nombreuse armée, et faisant bien peu de chose. Quel résultat, en effet, que de recevoir quelques Siciliens qui se détachaient des leurs pour venir à lui! Aussi les Syracusains, reprenant courage, revinrent sur Catane, ravagèrent le pays, et incendièrent le camp que les Athéniens y avaient établi. C'est pourquoi l'on blâmait généralement Nicias de toujours délibérer, retarder, prendre des précautions, et de perdre ainsi toutes les occasions d'agir. Au contraire, agissait-il? jamais il n'y avait à redire; car il montrait autant de vigueur et d'activité dans l'exécution que de lenteur et de timidité à entreprendre.

Ainsi, lorsqu'il remit ses troupes en mouvement vers Syracuse, il les dirigea si habilement, il avait si bien prévu tous les obstacles, il fit une marche si rapide, qu'avant que l'ennemi pût connaître son dessein il atteignit Thapsus [2] avec sa flotte, débarqua ses gens, et s'empara des Épipoles [3]. Un corps d'élite vint au secours du fort, il le battit, fit trois cents prisonniers, et mit en fuite la cavalerie des ennemis qui passait pour invincible. Mais ce qui frappa le plus d'étonnement les Siciliens, ce qui parut même incroyable aux Grecs, c'est qu'en peu

[1] Ville de la côte orientale, près de Catane, et qui prit depuis le nom de Tauroménium.

[2] Près de Syracuse, sur la côte orientale de la Sicile.

[3] Un des quartiers de Syracuse.

de temps il eût bâti une muraille autour de Syracuse, d'une ville qui n'avait pas moins d'étendue qu'Athènes, et dont le sol inégal, voisin de la mer et tout couvert de marécages, rendait d'autant plus difficile la construction d'un tel ouvrage de circonvallation. Il s'en fallut pourtant de bien peu que cette œuvre ne fût entièrement achevée par un homme d'une santé bien mauvaise pour qu'il pût se livrer à de si grandes conceptions. Il souffrait alors d'une colique néphrétique; et c'est à son état de souffrance qu'il est juste d'attribuer l'inachèvement des travaux. Pour moi j'admire le soin du général et la vaillance des soldats dans le succès qu'ils surent obtenir. Après leur défaite et leur mort, Euripide a écrit ces vers pour leur épitaphe :

Huit fois ces guerriers ont vaincu les Syracusains,
Alors que les dieux étaient neutres entre les deux partis.

Mais non, ce n'est pas huit victoires, c'est plus encore, qu'ils ont remporté sur les Syracusains, avant que la divinité, sans doute, ou la Fortune, se déclarât contraire aux Athéniens dans le temps même de leur plus grande puissance.

Nicias se faisait violence pour assister à toutes ces actions; mais à la fin la maladie prit tant de force, qu'il resta couché dans ses retranchements, assisté d'un petit nombre de serviteurs, tandis que Lamachus livrait une bataille générale. Les Syracusains conduisaient de la ville vers les ouvrages des Athéniens un mur de contrevallation, afin de couper leur muraille, et de les empêcher d'enfermer la ville. Les Athéniens, emportés par la joie de la victoire, se mirent à poursuivre en désordre les vaincus; et Lamachus se trouva isolé au moment où il lui fallait soutenir une charge de la cavalerie syracusaine. Le premier des cavaliers qui arriva était Callicratès, homme habitué au métier de la guerre et plein de bravoure : il

provoqua Lamachus; celui-ci accepta, et ils se battirent corps à corps. Lamachus frappé le premier, rendit le coup, tomba, et expira en même temps que Callicratès. Les Syracusains s'emparèrent de son corps et de ses armes qu'ils enlevèrent; et aussitôt ils se portèrent au galop sur les retranchements des Athéniens, où était Nicias sans défenseurs. Dans cette nécessité pressante, il se leva, et, voyant le péril, il ordonna à ses gens de mettre le feu à tout le bois qui se trouvait amassé devant le camp pour la construction des machines, et aux machines mêmes. Cela arrêta les Syracusains, et sauva Nicias, les retranchements, et tout ce qu'y avaient les Athéniens: car, à la vue des flammes qui s'élevaient entre eux et le camp, les Syracusains se retirèrent.

Nicias, demeuré seul général, avait les plus grandes espérances. Des villes se détachaient du parti ennemi pour embrasser le sien; de tous côtés arrivaient vers son camp des embarcations chargées de vivres; ses succès attiraient tout le monde. Déjà on lui faisait de Syracuse des ouvertures de paix; on parlait de capitulation; on désespérait de la ville. Gylippe même, qui était parti de Lacédémone pour venir au secours de la place, ayant appris en mer le blocus et la situation désespérée de Syracuse, ne continua sa route qu'avec la pensée que c'en était fait déjà de toute la Sicile, et qu'il n'avait plus qu'à préserver les villes des Grecs d'Italie, si même il en était temps encore. En effet, le bruit s'était grandement répandu que les Athéniens étaient maîtres de tous les points, et qu'ils avaient un général que son bonheur et sa prudence rendaient invincible.

Nicias lui-même, comptant sur sa force et sa bonne fortune, se laissa aller à une confiance trop prompte, et qui ne lui était pas naturelle. Il avait des intelligences dans Syracuse, il recevait des avis secrets, la ville était presque livrée, la capitulation presque arrêtée: il le

croyait du moins. Aussi ne se mettait-il pas en peine de Gylippe, qui voguait vers l'île ; il ne le surveilla en aucune manière : il le méprisait, et négligeait entièrement de se tenir en garde contre lui. Et à son insu, Gylippe aborda sur un simple bateau, débarqua loin de Syracuse; et il avait déjà rassemblé des forces considérables que les Syracusains ne savaient pas qu'il fût arrivé, et ne l'attendaient même point. Déjà l'assemblée avait été convoquée pour délibérer sur les conventions à faire avec Nicias ; et plusieurs voulaient marcher vite à la conclusion du traité, persuadés qu'il fallait l'arrêter avant que la muraille des assiégeants ne fût entièrement achevée ; car il n'en restait plus à faire qu'une très-petite partie, et tous les matériaux étaient amassés et prêts pour la construction.

Dans ces conjonctures critiques, Gongylus arriva de Corinthe sur une trirème. Tout le monde accourut autour de lui, comme cela était naturel ; et il leur dit que Gylippe allait arriver bientôt avec d'autres navires qui voguaient à leur secours. On avait peine à en croire Gongylus, lorsque survint un courrier de Gylippe, lequel leur ordonnait de sortir à sa rencontre. Alors tous s'armèrent pleins de confiance ; et, dès son arrivée, Gylippe se mit à leur tête, et marcha en bataille contre les Athéniens.

Comme Nicias rangeait ses troupes, Gylippe fit faire halte, les armes prêtes et tournées contre l'ennemi, et il envoya un héraut déclarer qu'il laisserait les Athéniens évacuer tranquillement la Sicile. Nicias ne daigna pas répondre. Quelques-uns de ses soldats se mirent à railler, et à demander : « Est-ce la présence d'un manteau et « d'un bâton laconien qui a donné tout à coup tant de « consistance aux affaires des Syracusains, qu'ils en soient « venus à mépriser les Athéniens? Il n'y a pas si long- « temps que les Athéniens ont tenu dans les fers et rendu

« aux Lacédémoniens trois cents hommes bien autre-« ment vigoureux qu'un Gylippe, et plus chevelus que « lui. »

Timée dit que les Siciliens ne firent de lui aucune estime, ni alors, ni dans la suite : dans la suite, parce qu'ils connurent sa passion honteuse pour le lucre et sa sordide avarice; alors, parce qu'aussitôt qu'ils le virent, ils se moquèrent de son pauvre manteau et de sa longue chevelure. Cependant, le même Timée ajoute que quand Gylippe parut, ils accoururent en foule, comme des oiseaux qui volent autour d'une chouette, tout remplis d'ardeur pour la guerre. Version qui me paraît plus vraisemblable que la première; car ils voyaient dans ce bâton et ce manteau le symbole et la dignité de Sparte, et ils se rangèrent alentour. Du reste, tout ce qui s'est passé à cette époque lui est attribué non-seulement par Thucydide, mais encore par Philistus, qui était de Syracuse, et qui fut témoin oculaire de tous ces événements.

Les Athéniens cependant, vainqueurs dans la première action, tuèrent quelques Syracusains, et en outre le Corinthien Gongylus. Mais, le lendemain, Gylippe montra ce que c'est que l'expérience. Avec les mêmes armes, les mêmes chevaux, le même terrain; en ne les employant pas de la même manière, mais en changeant seulement son ordonnance, il battit les Athéniens. Puis, quand ils se furent retirés dans leur camp, il arrêta les Syracusains; et, avec les pierres et les matériaux apportés par les ennemis eux-mêmes, il les mit à bâtir dans l'espace encore vide, et coupa ainsi le mur de circonvallation; de manière que, quand même les assiégeants seraient vainqueurs, leur ouvrage ne leur fût d'aucun avantage.

Ces succès rendirent la confiance aux Syracusains : ils équipèrent des vaisseaux; et avec leur cavalerie et leurs valets ils coururent la campagne, et enlevèrent beaucoup

d'hommes à l'ennemi. Gylippe, de son côté, parcourait les villes, excitait, soulevait, réunissait toutes les populations, empressées à se mettre sous ses ordres. Nicias, au contraire, était retombé dans ses calculs d'autrefois; réfléchissant au changement soudain de ses affaires, il perdait courage; et dans ses lettres aux Athéniens il les engageait à envoyer une autre armée, ou même à retirer de la Sicile celle qui y était; il les priait, en tout cas, de le décharger du commandement, à cause de sa maladie.

Même avant cette époque, on avait pensé à lui envoyer de nouvelles forces; mais l'envie, excitée par les heureux résultats des efforts de Nicias, avait apporté à ces mesures bien des retards. Alors pourtant on s'empressa de lui envoyer des renforts. Démosthène devait prendre la mer avec une flotte nombreuse au sortir de l'hiver; mais Eurymédon mit à la voile au milieu même de l'hiver, pour porter de l'argent à Nicias, et l'informer que le peuple avait nommé pour commander avec lui deux hommes qui faisaient déjà partie de l'armée de Sicile; c'était Euthydème et Ménandre.

Sur ces entrefaites, Nicias fut attaqué à l'improviste par terre et par mer : sa flotte fut d'abord battue, mais ensuite il repoussa les ennemis, et coula à fond plusieurs de leurs navires. Il n'arriva pas à temps pour soutenir ses troupes de terre. Par une attaque soudaine, Gylippe se rendit maître du Plemmyrion[1], l'arsenal de marine des Athéniens et leur magasin général; il s'empara de toutes les provisions, tua beaucoup de monde, et fit de nombreux prisonniers. Ce qu'il y eut de plus important, c'est que par ce coup il enlevait à Nicias la facilité de se ravitailler. Les convois arrivaient promptement et sans danger par le Plemmyrion, tant que les Athéniens en

[1] C'était un promontoire à l'entrée du grand port de Syracuse.

étaient les maîtres; mais, dès qu'ils en eurent été chassés, les transports ne purent s'opérer que difficilement, et toujours en forçant les vaisseaux ennemis, qui stationnaient sur ce point pour les enlever. D'ailleurs les Syracusains ne croyaient pas avoir perdu le combat naval par la force des Athéniens, mais à cause du désordre qu'ils avaient mis dans leurs propres lignes en les poursuivant. Aussi firent-ils un armement plus considérable, et se préparèrent-ils à une seconde action.

Nicias ne voulait plus combattre sur mer, et disait que ce serait folie, lorsqu'une flotte si nombreuse voguait vers eux avec des forces toutes fraîches que Démosthène amenait en toute hâte, de tenter les chances d'une bataille, avec des troupes inférieures en nombre et en si mauvais état. Mais Ménandre et Euthydème, qui avaient été tout récemment élevés au commandement, étaient jaloux des deux généraux; ils ambitionnaient l'honneur de prévenir l'arrivée de Démosthène par quelque coup d'éclat, et de surpasser la gloire de Nicias. Le motif qu'ils mettaient en avant était la gloire de leur patrie, qu'ils prétendaient perdue et détruite, si l'on redoutait la rencontre d'une flotte syracusaine. Ils le forcèrent ainsi à livrer une bataille navale. Leur défaite, commencée par le stratagème du pilote corinthien Ariston [1], fut, suivant le récit de Thucydide, achevée à l'aile gauche par la force ouverte; et ils perdirent beaucoup de monde. Alors Nicias tomba dans un découragement profond : lorsqu'il commandait seul en chef, il avait éprouvé des revers, et il venait de s'en attirer un nouveau par la faute de ses collègues.

Tout à coup Démosthène apparaît au-dessus du port, avec une flotte magnifique, terrible pour les ennemis.

[1] C'était un homme de mer très-habile, qui s'était dévoué au service des Syracusains.

Sur soixante-treize vaisseaux, il amenait cinq mille hoplites et plus de trois mille hommes de traits, archers et frondeurs. L'éclat des armes et des ornements qui distinguaient les trirèmes, le nombre des officiers qui commandaient la manœuvre, des joueurs de flûte qui donnaient le signal, tout cet appareil présentait une pompe théâtrale et fort propre à frapper l'ennemi d'épouvante. Aussi la terreur fut grande dans Syracuse, comme elle devait l'être : ils ne voyaient pas de fin, pas de changement à leurs maux; il n'y avait donc pour eux, pensaient-ils, que fatigues toujours nouvelles, et qui les épuisaient sans utilité.

Nicias se réjouit de l'arrivée de ces forces; mais sa joie fut de courte durée. Dès le premier entretien qu'il eut avec Démosthène, celui-ci fut d'avis d'attaquer sur-le-champ, de mettre tout au hasard d'une bataille générale, pour prendre au plus tôt Syracuse, et retourner à Athènes. Nicias, effrayé et étonné de cette vivacité et de cette audace, le pria de ne pas agir en désespéré et sans réflexion, disant qu'il était dans leurs intérêts et contre ceux de l'ennemi de traîner la guerre en longueur; que Syracuse n'avait plus d'argent, et que ses alliés ne lui resteraient pas longtemps fidèles; que, si on pressait les Syracusains par la disette, ils ne tarderaient pas à proposer une capitulation, comme ils l'avaient déjà fait auparavant. Il y avait en effet dans Syracuse beaucoup de gens qui avaient des intelligences avec Nicias, qui l'engageaient à attendre, parce que les assiégés étaient extrêmement fatigués de la guerre, que Gylippe était devenu pour eux un fardeau insupportable, et que, pour peu qu'ils sentissent une disette pressante, ils perdraient entièrement courage. Nicias fit entendre une partie de ces raisons, tint le reste secret; et les officiers crurent voir dans son fait de la timidité. « Le voilà, disaient-ils, revenu « encore à ses lenteurs, à ses délais, à ses calculs méti-

« culeux, avec lesquels il a d'abord amorti tout élan ;
« c'est ainsi qu'en n'attaquant pas de suite, il a laissé ses
« troupes se refroidir, et il est devenu pour les ennemis
« un objet de mépris. » Tous se rangèrent à l'avis de Démosthène, et Nicias lui-même fut à la fin forcé de s'y rendre.

Ainsi dès la nuit suivante, Démosthène, prenant toutes les troupes de débarquement, attaqua les Épipoles : il arrive, sans avoir été aperçu des ennemis, il égorge les uns, et met en fuite les autres qui voulaient se défendre. Maître de cette position, il ne s'y arrêta point, mais il s'avança plus loin, jusqu'à ce qu'il rencontra les Béotiens. Ceux-ci avaient déjà formé leurs rangs : ils courent tous ensemble, la lance en avant et poussant de grands cris ; ils fondent sur les Athéniens, et en abattent un grand nombre sur la place. Soudain dans toute l'armée se répandirent la stupeur et la confusion : les troupes mises en déroute se mêlaient aux troupes victorieuses ; ceux qui descendaient du fort pour marcher à l'ennemi se sentaient refouler par les premiers rangs épouvantés, et ils retombaient sur eux-mêmes, prenant leurs gens en fuite pour des ennemis qui les chargeaient, et recevant leurs amis comme des ennemis. C'était un mélange confus, effrayant, où il était impossible de se reconnaître, où la vue flottait incertaine; car la nuit, sans être d'une obscurité complète, n'offrait qu'une faible clarté, comme est nécessairement la lumière de la lune quand elle se couche ; et cette clarté était en quelque sorte offusquée par le mouvement de tant d'armes et de tant de soldats. Dans l'impossibilité de bien distinguer les objets, la crainte de rencontrer un ennemi rendait suspects les amis mêmes. Les Athéniens se trouvèrent donc dans une perplexité cruelle, et livrés aux plus grands maux. Le hasard fit encore qu'ils eurent la lune à dos ; d'où il arrivait que, leur ombre se prolongeant devant eux, ils ca-

chaient eux-mêmes le nombre et l'éclat de leurs armes, tandis que la lueur de la lune, reflétée sur les boucliers de ceux qu'ils avaient en face d'eux, rendait les armes de ceux-ci plus brillantes, et multipliait leur nombre. Enfin ils lâchèrent pied; et alors, enveloppés complétement, ils furent tués en fuyant, les uns par les ennemis, les autres par leurs propres gens, d'autres en tombant du haut des rochers. Lorsque le jour parut, la cavalerie des Syracusains prit et tailla en pièces ceux qui erraient dispersés dans la plaine. Il y eut deux mille morts; et de ceux qui échappèrent bien peu se sauvèrent avec leurs armes.

Frappé comme il s'y était attendu, Nicias reprochait à Démosthène sa témérité. Celui-ci, après avoir cherché à justifier sa conduite, exprima l'avis qu'on mît à la voile en toute hâte pour partir; car il ne devait plus leur venir d'autres forces, et avec celles qui leur restaient ils ne pouvaient plus vaincre. Et, fussent-ils même vainqueurs, il leur faudrait décamper, fuir un climat connu pour être ordinairement dangereux et malsain à une armée, et que la saison rendait mortel. L'automne commençait; la plupart des soldats étaient malades, et tous étaient découragés. Nicias entendit avec peine prononcer les mots de fuite et d'embarquement. Ce n'est pas qu'il ne craignît point les Syracusains, mais il redoutait encore plus les Athéniens, leurs tribunaux, leurs calomnies. Il se mit donc à dire et à répéter que l'on n'avait à attendre dans ce pays rien de bien terrible; et que d'ailleurs, le cas échéant, il aimait mieux la mort de la main de ses ennemis que de celle de ses concitoyens : sentiment bien différent de celui de Léon le Byzantin, lequel, à une époque plus rapprochée de nous [1], disait à ses concitoyens : « J'aime mieux mourir par vous qu'avec vous. » Il ajouta

[1] Du temps d'Alexandre le Grand.

que, quant à la place et au terrain sur lequel on devrait transporter le camp, on en délibérerait à loisir. Lorsqu'il eut ainsi exprimé son avis, Démosthène, qui avait vu le résultat malheureux du premier avis que lui-même avait fait prévaloir, ne s'opiniâtra point dans le sien, et fit comprendre aux autres que Nicias s'attendait à quelque événement dans l'intérieur de la ville, qu'il comptait sur ses intelligences, et que c'était pour cela qu'il s'opposait si fortement à l'évacuation; tous se rangèrent donc à l'opinion de Nicias.

Cependant on apprit que les Syracusains avaient reçu de nouvelles forces; et la contagion se répandait de plus en plus parmi les Athéniens. Alors enfin Nicias lui-même crut qu'il fallait partir, et il fit annoncer aux troupes de tout préparer pour mettre à la voile. Tout était prêt, l'ennemi n'avait rien remarqué, il ne s'attendait à rien de semblable. Or, voilà que pendant la nuit la lune s'éclipse. Soit ignorance, soit superstition, une vive frayeur s'empara de Nicias et de ses soldats, frappés de ce phénomène.

Que la lumière du soleil soit couverte d'ombre vers le trentième jour du mois, la multitude même comprenait bien à peu près que cela était produit par la lune. Mais que la lune elle-même se rencontre avec un corps quelconque, et comment tout à coup, tandis qu'elle brille dans son plein, elle perd sa lumière et se revêt de mille couleurs, c'est ce qu'il n'était pas facile de comprendre; et l'on regardait ce phénomène comme fort extraordinaire, comme un signe précurseur de grands malheurs et envoyé par la divinité. Celui qui a traité le premier par écrit, et avec le plus de clarté et de hardiesse, des phases de lumière et d'ombre qu'on observe dans la lune, Anaxagore, n'était pas lui-même un ancien auteur; et son traité, loin d'être fort connu, était encore tenu secret, et il ne se répandait que parmi un petit nombre de per-

sonnes, et qui ne l'accueillaient qu'avec une certaine circonspection, une confiance très-bornée. Et l'on ne pouvait souffrir les physiciens et ceux que l'on appelait en ce temps-là météorolesques[1], parce qu'ils rapetissaient, disait-on, la divinité en la réduisant à des causes sans raison, à des forces imprévoyantes, à des passions nécessaires. De là vint que Protagoras fut exilé, et Anaxagore mis en prison et sauvé à grand'peine par Périclès[2]; et Socrate, quoique ses études n'eussent aucun rapport avec celles-là, fut pourtant condamné à mort à cause de la philosophie. Bien tard enfin la doctrine de Platon fit éclater sa lumière; et, grâce à la vie de son auteur, et parce qu'il soumettait les causes physiques nécessaires à des principes divins et souverains, elle fit cesser les imputations calomnieuses dont on noircissait la philosophie, et mit en vogue l'étude des mathématiques. C'est pourquoi Dion, son ami, ayant vu la lune s'éclipser au moment où il était près de mettre à la voile du port de Zacynthe pour aller attaquer Denys, n'en fut point troublé, et n'en leva pas moins l'ancre: il aborda à Syracuse, et en chassa le tyran.

Nicias eut alors un autre malheur encore, ce fut de ne pas avoir auprès de lui un habile devin, comme celui qu'il avait ordinairement, et qui lui ôtait beaucoup de sa superstition: il se nommait Stilbidès, et il était mort quelque temps auparavant. Car il n'y avait, comme le dit Philochorus, dans ce prodige aucun signe mauvais pour des gens qui voulaient fuir; il leur était, au contraire, tout à fait favorable. Ce que l'on fait avec crainte d'être vu demande de l'obscurité; rien n'y est plus contraire que la lumière. D'ailleurs on n'observait les phénomènes solaires et lunaires que pendant trois jours,

[1] C'est-à-dire *gens qui perdent leur temps à discourir sur les phénomènes célestes.*

[2] Voyez la Vie de Périclès dans le premier volume.

ainsi que l'écrit Anticlidès[1] dans ses *Exégétiques*. Or, Nicias conseilla d'attendre une autre révolution de la lune[2], comme s'il n'avait pas vu la lune redevenir claire et pure tout aussitôt qu'elle eut traversé l'espace qu'occupait l'ombre de la terre.

Bientôt, laissant tout autre soin, il se mit à offrir des sacrifices, et resta dans l'inaction, jusqu'à ce que les ennemis vinrent l'attaquer. Par terre, ils assiégèrent les murs et le camp des Athéniens ; par mer, ils enveloppèrent et fermèrent le port. Et ce n'étaient pas seulement les hommes avec leurs trirèmes, mais même des enfants qui s'avançaient de tous côtés sur des bateaux de pêcheurs et sur des barques, et provoquaient les Athéniens par des railleries. Un d'entre eux, nommé Héraclide, fils de parents distingués, s'était avancé plus loin que les autres sur un canot ; un vaisseau athénien lui donna la chasse, et lui coupait la retraite. Effrayé du danger qu'il courait, Pollichus, son oncle, poussa contre le vaisseau athénien dix trirèmes qu'il commandait ; les autres Syracusains, craignant pour Pollichus, se mirent de même en mouvement. Et il s'engagea ainsi un combat animé, dans lequel les Syracusains furent vainqueurs et tuèrent Eurymédon et beaucoup d'autres.

Les Athéniens se virent donc dans la nécessité de rester plus longtemps, et ils se mirent à crier contre leurs généraux, et à vouloir faire la retraite par terre. En effet, les Syracusains, aussitôt après leur victoire, avaient fortifié et fermé la sortie du port. Nicias ne pouvait s'y décider ; c'était trop de honte, selon lui, d'abandonner tant de vaisseaux de charge et tant de trirèmes, dont le

[1] Ce nom est une correction de Valois, au lieu du nom inconnu d'Autoclidès. Anticlidès est cité comme auteur d'un certain nombre d'écrits philosophiques ou historiques, entre autres d'une Vie d'Alexandre.

[2] Thucydide dit qu'il voulut attendre trois fois neuf jours.

nombre ne s'élevait à guère moins de deux cents. Il fit embarquer l'élite de son infanterie et les plus vigoureux de ses gens de traits ; et il en remplit cent dix trirèmes, les autres n'ayant plus de rames. Quant au reste de l'armée, il le rangea sur le rivage, abandonnant le grand camp et ses retranchements, qui touchaient au temple d'Hercule. Les Syracusains n'avaient pas célébré les fêtes ordinaires d'Hercule ; alors leurs prêtres et leurs généraux montèrent au temple et y firent les sacrifices.

Ensuite, comme les troupes étaient déjà embarquées, les devins annoncèrent aux Syracusains, d'après les entrailles des victimes, une brillante victoire s'ils ne commençaient pas eux-mêmes le combat, et s'ils ne faisaient que se défendre ; à l'exemple d'Hercule, qui avait toujours été vainqueur parce qu'il ne faisait que se défendre, que repousser les attaques d'autrui. Alors on leva l'ancre ; et il s'engagea entre les deux flottes une bataille générale, fort longue et acharnée, qui affectait et agitait non moins vivement ceux qui en étaient spectateurs que les combattants eux-mêmes. Du rivage on voyait distinctement toute l'action, ses alternatives aussi diverses qu'inattendues. Les Athéniens recevaient du genre de leurs forces et de leur armement autant de mal que leur en faisait l'ennemi. Avec des vaisseaux pesants et serrés les uns contre les autres, ils avaient à combattre des navires légers, qui se portaient sur eux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, d'où on leur lançait des pierres dont le coup portait toujours, de quelque point qu'elles partissent, tandis qu'eux ils ne lançaient que des traits et des flèches que le balancement des flots détournait de leur direction, et faisait porter à faux. C'était Ariston, le pilote corinthien, qui avait conseillé l'emploi des pierres aux Syracusains. Il mourut dans cette journée en combattant avec ardeur, au moment où la victoire se déclarait pour Syracuse.

Les Athéniens essuyèrent une déroute complète et une perte considérable, et la retraite par mer leur fut entièrement coupée. Il ne leur était pas moins difficile de se sauver par terre, ils le voyaient bien ; aussi les ennemis venaient tout près d'eux s'emparer de leurs vaisseaux, et ils ne les en empêchaient point : ils ne demandèrent pas même à enlever leurs morts ; car, que ceux-ci manquassent de sépulture, c'était chose moins misérable encore que l'abandon des malades et des blessés. La vue de ces infortunés, qu'ils avaient toujours devant les yeux, leur faisait sentir plus vivement encore leur propre situation ; car enfin il leur fallait nécessairement aussi arriver au même terme, mais après bien des souffrances de plus.

On était tout disposé à commencer la retraite pendant la nuit suivante. Gylippe, voyant les Syracusains dans les sacrifices et les festins, à cause de leur victoire et de la fête qui tombait à cette époque, n'espérait pas les décider, ni par persuasion ni par contrainte, à reprendre déja les armes pour courir sur l'ennemi qui s'en allait. Mais Hermocratès imagina une ruse pour tromper Nicias : il lui envoya quelques-uns de ses amis l'engager, comme de la part des personnes avec lesquelles Nicias avait eu longtemps des intelligences secrètes, à ne point se mettre en marche cette nuit-là, parce que les Syracusains avaient placé des embuscades, et s'étaient saisi des passages. L'habileté militaire de Nicias fut mise en défaut par ce stratagème, et il attendit ; et ce fut pour tomber réellement dans le piége qu'on lui avait fait craindre à tort. En effet, le lendemain, au point du jour, les Syracusains partirent, et allèrent s'emparer de tous les passages difficiles, fortifier les gués, couper les ponts, poster de la cavalerie dans les terrains plats et unis; de sorte que les Athéniens ne pouvaient faire un pas en avant sans avoir à combattre. Ceux-ci, après être restés là tout le jour et la nuit suivante, se mirent en marche en poussant des

gémissements et des cris de douleur, comme s'ils eussent quitté leur pays et non une terre ennemie : c'est qu'ils manquaient de tout ; c'est qu'ils abandonnaient leurs amis, leurs parents incapables de les suivre ; c'est que leurs maux présents, ils les croyaient plus légers que ceux qu'ils s'attendaient à souffrir encore.

C'était un bien triste spectacle que celui de cette armée ; mais ce qu'il y avait de plus digne de pitié, c'était de voir Nicias affligé par la maladie, indignement réduit à la privation des choses les plus nécessaires, alors que son état de santé lui créait tant de besoins. Malgré sa faiblesse il faisait et supportait ce qui était tolérable à peine pour beaucoup des plus valides. On voyait bien que ce n'était point pour lui-même, ni par amour de la vie qu'il persistait à endurer tant de peines, mais dans l'intérêt de tous, et parce qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir. Lorsque les autres pleuraient et se lamentaient de crainte et de chagrin, lui, s'il ne pouvait retenir ses larmes, on sentait bien que c'était à cause de la honte et du déshonneur de cette expédition, comparés à la grandeur et à la gloire des succès qu'il en avait espérés. Mais ce n'était pas tout de le voir ; on se rappelait encore les discours, les harangues pressantes qu'il avait prononcées pour empêcher le départ de la flotte, et l'on croyait ses malheurs encore moins mérités. Et l'on tombait dans un découragement plus profond, et l'on désespérait même du secours de la divinité, quand on faisait la réflexion qu'un homme qui avait toujours aimé les dieux, qui leur avait offert des sacrifices si nombreux, si magnifiques, n'était pas traité par eux avec plus de douceur que le plus vil soldat et le plus méchant de toute l'armée.

Cependant par le ton de sa voix, la sérénité de son visage, son affabilité, Nicias s'efforçait de paraître supérieur à ses maux. Dans sa marche, pendant huit jours, harcelé, blessé par l'ennemi, il ne laissa pas entamer les

forces qu'il avait autour de lui, jusqu'à ce que Démosthène fut pris ainsi que tout le corps qui marchait sous ses ordres. Démosthène fut enveloppé avec les siens dans le village de Polyzélium [1], où il était resté en arrière, et où il se défendit vigoureusement. Il tira son épée et s'en perça ; mais il ne mourut pas du coup : les ennemis se jetèrent sur lui et l'enlevèrent. Des Syracusains coururent annoncer cette nouvelle à Nicias : il dépêcha des cavaliers pour reconnaître le fait ; et, quand il fut assuré de la prise de ce corps d'armée, il crut devoir traiter avec Gylippe. Il demanda qu'on laissât les Athéniens sortir de la Sicile, en donnant des ôtages pour caution des sommes que les Syracusains avaient dépensées dans cette guerre. Mais ils rejetèrent sa proposition avec insolence et colère ; et, en le menaçant, en l'accablant d'outrages, ils recommencèrent à le charger. Il manquait absolument de vivres : cependant il se soutint encore toute la nuit et le lendemain ; toujours harcelé, il s'avança jusqu'à la rivière Asinarus [2].

Là, les ennemis, fondant en masse sur les Athéniens, en culbutèrent une partie dans le courant ; les autres s'y étaient déjà jetés pour apaiser leur soif. Il s'y fit un affreux et sanglant carnage : on les égorgeait au milieu de l'eau pendant qu'ils buvaient. Nicias enfin tomba aux pieds de Gylippe et lui dit : « Pitié, Gylippe ! toi et les « tiens vous êtes vainqueurs. Pitié, non pas pour moi, « tant de malheurs m'ont acquis assez de célébrité et de « gloire, mais pour ces Athéniens. Rappelez-vous que « les chances de la guerre sont communes à tous, et que « les Athéniens en ont usé modérément envers les Lacé- « démoniens, lorsqu'ils ont eu l'avantage. » Tandis que

[1] Un peu au delà du fleuve Cacyparis en descendant de Syracuse, au midi.

[2] Un peu au-dessous de Polyzélium, en tirant vers le midi.

Nicias parlait ainsi, Gylippe fut quelque peu ému et par son aspect et par ses paroles. Il savait bien que les Lacédémoniens lui avaient eu des obligations lors du dernier traité [1]. Et puis il pensait que ce lui serait une grande gloire d'amener vivants les généraux ennemis. Il releva donc Nicias, le rassura, et donna ordre de faire prisonnier tout ce qui restait. Mais l'ordre ne se répandit que lentement; et le nombre de ceux qui échappèrent fut bien moindre que celui des morts, quoique les soldats en eussent épargné secrètement quelques-uns.

On rassembla tous les prisonniers connus, puis on choisit les plus grands et les plus beaux arbres qu'il y eût le long de la rivière, et l'on y attacha des armures complètes enlevées sur les vaincus. Ensuite les hommes, se ceignant le front de couronnes, parèrent magnifiquement leurs chevaux, coupèrent le crin à ceux des ennemis, et retournèrent dans la ville.

C'était la guerre la plus brillante que des Grecs eussent soutenue contre des Grecs; et ils avaient remporté la victoire la plus complète, grâce à de prodigieux efforts d'activité et de bravoure.

Les Syracusains et leurs alliés étant réunis en assemblée générale, le démagogue Euryclès proposa ce décret: « Le jour dans lequel Nicias a été pris est consacré; il « n'y aura ce jour-là que des cérémonies religieuses, et « suspension de toute affaire; la fête s'appellera Asinaria « du nom de la rivière (ce jour était le quatrième avant « la fin du mois Carnius, que les Athéniens nomment « Métagitnion [2]). Les valets des Athéniens et leurs alliés « seront vendus; les Athéniens et leurs auxiliaires de « Sicile seront gardés et jetés dans les Latomies [3], à

[1] Après l'affaire de Pylos et de l'île de Sphactérie.

[2] Ce mois correspondait, pour la plus grande partie de ses jours, à notre mois de septembre.

[3] Ce mot signifie, en français, *carrières*: c'était une prison.

« l'exception des généraux : ceux-ci seront mis à mort. » On adopta le décret.

Hermocratès représenta qu'il y avait une chose plus belle même que la victoire, c'était de faire de la victoire un noble usage ; mais il souleva contre lui un mécontentement tumultueux. Gylippe demanda à emmener vivants à Lacédémone les généraux athéniens ; et les Syracusains, que leurs succès rendaient déjà insolents, l'accablèrent d'injures. D'ailleurs, même pendant la guerre, sa dureté laconienne, la rudesse de son commandement leur avaient été pénibles à supporter ; et on lui reprochait, dit Timée, une sordide avarice et une cupidité insatiable. C'était chez lui une maladie héréditaire ; car Cléandridès, son père, avait été banni pour s'être laissé corrompre. Et lui-même, des mille talents que Lysandre envoya à Sparte, il en détourna trente, et les cacha sous le toit de sa maison ; mais il fut dénoncé et chassé de sa patrie de la manière la plus honteuse. J'ai raconté ce fait avec plus de détails dans la Vie de Lysandre.

Quant à Démosthène et à Nicias, Timée ne dit pas qu'ils soient morts lapidés par les Syracusains, comme le rapportent Philistus et Thucydide[1]. Suivant lui, pendant que l'assemblée était encore en séance, Hermocratès leur envoya un de ses gens, que les gardes laissèrent entrer ; et ils se donnèrent la mort de leurs propres mains. Toutefois il est vrai que leurs cadavres, jetés devant la porte de la prison, restèrent exposés aux regards de ceux qui les voulaient voir. J'entends dire qu'à présent encore on montre dans un temple à Syracuse un bouclier que l'on croit être celui de Nicias ; le dessus en est composé d'un tissu de fils d'or et de pourpre artistement entrelacés.

La plupart des Athéniens périrent dans les Latomies

[1] Thucydide dit qu'ils furent égorgés par les Syracusains.

par la maladie ou la mauvaise nourriture : ils ne recevaient par jour que deux cotyles[1] d'orge et une d'eau. Beaucoup qui avaient été soustraits à la mort par les soldats, ou bien qui avaient échappé en passant pour des valets, furent vendus comme esclaves, après qu'on leur eut imprimé sur le front un cheval ; et le nombre fut assez considérable de ceux qui, outre l'esclavage, supportèrent encore cette ignominie. Mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très-utiles : ou ils obtinrent promptement leur liberté, ou bien, s'ils demeurèrent chez ceux qui les avaient acquis, ils y jouirent de quelques égards. Plusieurs même durent leur salut à Euripide. Il paraît qu'entre tous les Grecs du dehors, il n'en était pas qui eussent pour ses poésies autant de passion que ceux de Sicile. Chaque fois que les voyageurs leur en apportaient des fragments et leur en faisaient goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur, et se les transmettaient avec amour les uns aux autres. Aussi dit-on qu'alors beaucoup de ceux qui revinrent sains et saufs allèrent, en rentrant dans leur patrie, saluer Euripide avec reconnaissance, et lui raconter les uns qu'ils avaient été affranchis pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils se rappelaient de ses poëmes ; les autres, qu'en errant après le combat ils avaient reçu à manger et à boire pour avoir chanté ses vers. On ne doit certes pas s'en étonner, d'après ce que l'on raconte d'un navire monté par des Cauniens[2]. Des pirates leur donnant la chasse, ils poussèrent leur navire vers les ports de Sicile ; mais d'abord on ne voulut pas les recevoir, et on les en écartait. Ensuite, pourtant,

[1] La cotyle était une mesure à peu près équivalente à notre ancien demi-setier, et contenant litr. 0,270.

[2] La ville de Caunus était dans un canton de la Carie, vis à vis de l'île de Rhodes, dont elle dépendait politiquement depuis la plus haute antiquité.

on leur demanda s'ils savaient quelques chants d'Euripide; et comme ils dirent que oui, on laissa entrer le navire.

On dit que les Athéniens ne purent croire à la nouvelle de ce désastre, surtout à cause de celui qui l'apporta. Un étranger, à ce qu'il paraît, récemment débarqué au Pirée, alla s'asseoir dans la boutique d'un barbier, et se mit à parler de ce qui était arrivé comme d'un événement déjà connu à Athènes. Le barbier l'ayant entendu, court à la ville avant que d'autres sussent la nouvelle, va trouver les archontes, et jette bientôt ce bruit dans la place. La ville fut, comme on peut croire, remplie de trouble et de consternation. Les archontes convoquèrent l'assemblée, et firent amener l'homme. « De qui tiens-tu cette nouvelle? » lui dit-on. Mais, ne pouvant donner aucun renseignement précis, il fut accusé de l'avoir forgée, et de chercher à semer le trouble; on l'attacha sur une roue, et on le tortura bien longtemps, jusqu'à ce qu'il arriva des gens qui rapportèrent tout le détail de ce funeste événement. Tant on eut de peine à croire que Nicias eût éprouvé les maux qu'il avait si souvent prédits à ses concitoyens.

MARCUS CRASSUS.

(De l'an 117 environ, à l'an 53 avant J.-C.)

Marcus Crassus naquit d'un père qui avait exercé la censure et obtenu le triomphe. Il eut deux frères, et fut élevé avec eux dans une petite maison. Ses frères étaient mariés du vivant même des parents; et tous venaient s'asseoir à la même table. C'est de là, sans doute, c'est à cause de cette éducation, que Crassus fut toujours sobre et modéré dans sa manière de vivre. Un de ses frères étant mort, il en épousa la veuve; et ce fut d'elle qu'il eut ses enfants. Sous le rapport de la continence, il ne le cédait à quelque autre Romain que ce fût. Pourtant, dans un âge déjà avancé, on l'accusa d'un commerce honteux avec Licinnia, une des vestales. Licinnia, mise en jugement par un certain Plotinus, fut reconnue innocente. Elle avait, dans le faubourg, une belle maison que Crassus désirait acheter à bas prix; et voilà pourquoi il était toujours auprès de cette femme, et lui faisait une cour assidue; ce qui avait éveillé les soupçons. Et ce fut, pour ainsi parler, l'avarice de Crassus qui le dégagea de l'accusation de corruption : les juges le renvoyèrent absous. Pour lui, il ne lâcha Licinnia que quand il fut possesseur de la maison.

Suivant les auteurs romains, le seul défaut qui faisait ombre sur les nombreuses vertus de Crassus, c'était son avarice. Mais on peut dire que ce défaut, qui était à lui seul plus fort que tous ceux qu'il avait en lui, avait

éclipsé tous les autres. Les plus grandes preuves que l'on donne de son avarice, ce sont les moyens qu'il employait pour acquérir, et l'immensité de sa fortune. Il ne possédait d'abord pas plus de trois cents talents[1]; et dans la suite, pendant son administration politique, il consacra à Hercule la dixième partie de ses biens, donna un banquet au peuple, et distribua à ses frais à chaque citoyen du blé pour trois mois; et, malgré ces prodigalités, lorsqu'avant de partir pour son expédition contre les Parthes il dressa un état de sa fortune, il trouva que le total de ses fonds montait encore à sept mille cent talents[2]. Et la plus grande partie de ses biens, s'il faut dire une vérité déshonorante pour lui, il l'amassa par le feu et la guerre; les calamités publiques lui furent une large source de revenus.

Lorsque Sylla, maître de la ville, mettait en vente les biens de ses victimes, qu'il considérait comme les dépouilles d'ennemis vaincus, et dont il voulait faire partager l'usurpation au plus grand nombre possible de Romains et aux plus considérables, Crassus ne refusa ni d'accepter en don ni d'acheter aucun de ces biens. Outre cela, considérant que les fléaux les plus ordinaires de Rome étaient les incendies et l'écroulement des maisons causé par la pesanteur et le grand nombre des étages, il se procura des esclaves charpentiers et maçons; et il en avait plus de cinq cents. Ensuite, lorsqu'une maison brûlait, il l'achetait et en même temps les maisons adjacentes, que les propriétaires, effrayés, dans l'incertitude de l'événement, lui vendaient à vil prix. Il devint ainsi possesseur de la plus grande partie de Rome.

Quoiqu'il eût à lui tant d'ouvriers, il ne bâtit lui-même d'autre maison que celle qu'il habitait: « Ceux qui aiment

[1] Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.
[2] Plus de quarante millions de notre monnaie.

à bâtir, disait-il, n'ont pas besoin d'ennemis pour les ruiner; ils se ruinent eux-mêmes. » Il avait plusieurs mines d'argent, et des terres d'un grand rapport, avec beaucoup de laboureurs pour les faire valoir; cependant tout cela n'était rien en comparaison du revenu que lui procuraient ses esclaves, tant ils étaient nombreux et distingués par des talents divers : c'étaient des lecteurs, des copistes, des banquiers, des régisseurs, des officiers de table. Il assistait aux leçons qu'il leur faisait donner, suivait leurs progrès, les instruisait lui-même, persuadé qu'il est réellement du devoir du maître de former ses esclaves, comme étant des instruments vivants de l'économie domestique. Et il avait raison d'agir ainsi, s'il pensait, comme il le disait, qu'on doit administrer ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. En effet, la science économique, en tant qu'elle s'applique aux choses inanimées, n'est qu'un trafic; quand elle s'applique aux hommes, elle rentre dans la politique. Mais Crassus avait tort en ceci, qu'il pensait et disait souvent qu'un homme n'est pas riche, quand il ne peut pas entretenir à ses frais une armée. « On n'alimente pas la guerre avec un revenu réglé, » disait Archidamus. Par conséquent, les sommes qu'elle exige sont toujours impossibles à déterminer. Crassus était donc bien loin de partager le sentiment de Marius. Celui-ci avait distribué quatorze arpents de terre à chacun de ses soldats; on l'informa qu'ils en demandaient davantage : « A Dieu ne plaise qu'il y ait un seul Romain, répondit-il, qui croie trop petite une terre suffisante pour le nourrir! »

Cependant Crassus, malgré son avarice, se montrait libéral envers les étrangers; sa maison était ouverte à tout le monde; et il prêtait à ses amis sans intérêts; mais il redemandait rigoureusement le capital, lorsque arrivait le terme fixé pour le remboursement : de sorte qu'un prêt gratuit devenait plus lourd qu'un prêt à gros inté-

rêts. Pour les repas auxquels il avait des convives invités, sa table était simple et n'avait rien que de populaire ; il est vrai que cette simplicité était relevée par une propreté et un gracieux accueil, plus agréables que ne l'eût été la somptuosité même.

Pour ce qui est de l'étude des lettres, il s'appliqua particulièrement à l'art oratoire, et au genre qui est utile a plus de monde. Devenu un des plus habiles orateurs romains de son temps, il surpassa par l'étude et le travail ceux que la nature avait doués plus heureusement que lui. Il n'y avait pas, dit-on, d'affaire si petite, si peu importante, qu'il n'y vînt bien préparé. Quelquefois pourtant, quand Pompée, César, ou Cicéron refusaient de parler dans une affaire, il lui arriva de remplir le rôle de défenseur. Cela le faisait aimer comme un homme obligeant et secourable On aimait aussi la politesse et l'affabilité toute populaire avec laquelle il présentait la main et saluait; car jamais il ne rencontrait un Romain qui le saluât, à qui, si petit et de si basse condition qu'il fût, il ne rendît le salut en l'appelant par son nom. Il était, dit-on, très-versé dans l'histoire, et il avait acquis quelques connaissances en philosophie par l'étude des écrits d'Aristote, et par les leçons d'Alexandre[1]. Cet Alexandre était un homme d'une nature douce et patiente : sa manière d'être avec Crassus nous en donne la mesure. En effet, il serait difficile de dire s'il était plus pauvre quand il entra chez Crassus, ou quand il en sortit. Seul de ses amis, il l'accompagnait toujours dans ses voyages ; et il recevait pour la route un costume de voyage, qu'au retour Crassus lui redemandait. O prodige de patience! Et pourtant Alexandre ne professait point

[1] Probablement celui qui fut surnommé Polyhistor, à cause de la variété de ses connaissances, et qui vécut du temps de Sylla ; il était, selon les uns, de Milet, selon les autres, de Cotyée en Phrygie.

cette doctrine, que la pauvreté est chose indifférente. Mais nous parlerons de ceci dans la suite[1].

Lorsque Cinna et Marius l'emportèrent, ils firent bientôt voir qu'ils ne revenaient point pour le bien de l'État, mais au contraire pour la ruine et la mort des meilleurs citoyens. Aussi firent-ils égorger tous ceux qui furent arrêtés, et entre autres le père et le frère de Crassus. Lui-même, tout jeune encore, échappa d'abord au danger; mais, lorsqu'il se vit environné, poursuivi par les tyrans, comme une bête fauve, alors prenant avec lui trois de ses amis et dix de ses serviteurs, il se sauva en toute hâte, et arriva en Espagne. Déjà il avait été dans cette province, quand son père y commandait les armées, et il s'y était fait des amis. Mais tous, effrayés, redoutaient la cruauté de Marius, comme si Marius avait été près d'eux. C'est dans cette disposition qu'il les trouva : aussi n'osa-t-il se découvrir à aucun; et il se jeta dans une terre située sur le bord de la mer, et qui appartenait à Vibius Paciacus[2]. Il s'y trouvait une caverne d'une belle grandeur : Crassus s'y cacha, et envoya vers Vibius un de ses esclaves pour le sonder; déjà même les vivres commençaient à lui manquer. Vibius apprit avec plaisir qu'il était sauvé, puis il s'informa du nombre des gens qu'il avait avec lui, et du lieu de sa retraite. Cependant il n'alla pas le voir lui-même; mais, faisant venir sur-le-champ l'intendant de ses terres, il lui donna ordre de faire préparer tous les jours un repas, de l'emporter lui-même, de le déposer auprès du rocher, et de se retirer en silence, sans s'abandonner à la curiosité, sans cher-

[1] Plutarque a oublié cette promesse, et c'est ce qui a fait adopter par quelques-uns une autre interprétation des mots ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὕστερον. Ricard, entre autres, traduit : *Mais cela n'eut lieu que longtemps après*. J'ai mieux aimé prêter à Plutarque un oubli qu'une sottise.

[2] D'autres lisent Pacianus.

cher à en connaître davantage ; et il lui promit, s'il était curieux, la mort, et, s'il s'acquittait de ce service fidèlement, la liberté.

La caverne n'est pas éloignée de la mer. Les deux masses escarpées qui la forment par leur réunion n'y laissent pénétrer qu'une brise douce et légère ; si l'on entre dans l'intérieur, on voit une voûte qui s'élève à une hauteur prodigieuse ; et ce qui augmente encore la largeur de la caverne, ce sont des enfoncements formant comme autant de vastes salles qui communiquent l'une avec l'autre. On n'y manque ni d'eau ni de lumière : une source y forme un ruisseau très-agréable, qui coule au pied de la roche ; les fentes naturelles du rocher reçoivent la lumière extérieure par le point où les parois se rejoignent, et y font luire le jour. L'air intérieur est pur et sans humidité, grâce à l'épaisseur de la pierre même, qui la rend impénétrable à la vapeur extérieure, laquelle va se perdre dans le ruisseau voisin.

C'est là que vivait Crassus. L'homme de Vibius venait chaque jour apporter les vivres ; il ne voyait pas les gens pour qui il venait ; il ne les connaissait pas, mais eux l'apercevaient : ils savaient l'heure à laquelle il venait, et guettaient son arrivée. Les repas qu'il apportait n'étaient point seulement suffisants, mais composés de mets abondants et agréables. Car Vibius voulait traiter Crassus avec toute la libéralité possible. Aussi, ayant réfléchi que Crassus était dans la fleur de la jeunesse, il voulut lui procurer quelques-uns des plaisirs de son âge. Ne satisfaire qu'aux besoins nécessaires, c'était, pensait-il, le fait d'un homme qui n'agit que par obligation et non par affection pure. Il prit donc deux esclaves fort belles femmes, et s'en alla avec elles au bord de la mer. Quand ils furent sur les lieux, il leur montra par où il fallait monter, et leur recommanda d'entrer avec confiance dans la caverne. Crassus, en les voyant venir, crut d'abord

qu'il était découvert, et que l'on connaissait le lieu de sa retraite. « Que voulez-vous? leur demanda-t-il; qui êtes-vous? » Et elles, suivant leurs instructions : « Nous cherchons, répondirent-elles, notre maître qui est ici caché. » Crassus, qui comprit bien que c'était une aimable galanterie de Vibius, reçut les deux esclaves; et elles vécurent avec lui tout le temps qu'il resta dans cet endroit : c'étaient elles qui rapportaient et faisaient connaître à Vibius ce dont il avait besoin. Fénestella[1] dit avoir vu lui-même une de ces deux femmes vieille déjà, et l'avoir plusieurs fois entendue rappeler et raconter le fait de grand cœur.

C'est ainsi que Crassus passa huit mois, se dérobant à toutes les recherches. Lorsqu'il eut appris la mort de Cinna, il se fit connaître, et un assez grand nombre de gens de guerre accoururent vers lui. Il en choisit deux mille cinq cents, et se mit à parcourir les villes. Plusieurs historiens rapportent qu'il en pilla une, Malaca[2]. Mais on dit qu'il le niait, et qu'il s'élevait avec force contre cette imputation. Après cela, ayant rassemblé des navires, il passa en Libye, et se rendit auprès de Métellus Pius, homme considéré, qui y avait formé un corps d'armée redoutable. Mais son séjour n'y fut pas long; car il se brouilla avec Métellus, et, mettant à la voile, il alla rejoindre Sylla qui le traita avec les plus grands égards.

Sylla, de retour en Italie, voulait occuper tous les jeunes gens qu'il avait dans son parti, et il donna à chacun d'eux une mission particulière. Crassus, envoyé chez les Marses pour y lever des troupes, demandait une escorte : c'était dans un pays ennemi qu'il devait aller : « Je

[1] Historien latin qui avait composé des *Annales de l'histoire romaine* en plusieurs livres. Il vécut sous Auguste, et ne mourut qu'au commencement du règne de Tibère.

[2] Ville de la Bétique, aujourd'hui Malaga, dans l'Andalousie.

« te donne pour escorte, répondit Sylla avec colère, et « d'un ton d'emportement, ton père, ton frère, tes « amis, tes proches, égorgés contre toutes les lois, contre « toute justice, et dont je poursuis par tous mes actes « les meurtriers. » Crassus, ému et enflammé par ces paroles, partit sans hésiter, s'avança intrépidement à travers une population ennemie, et rassembla une armée nombreuse; et depuis lors il se montra rempli de zèle dans les affaires de Sylla.

C'est à partir de ces événements que commença, dit-on, sa rivalité de gloire et sa jalousie contre Pompée. Pompée, plus jeune que Crassus, et né d'un père décrié dans Rome et qui avait été l'objet de la plus violente haine des citoyens, se couvrit de tant d'éclat dans ces circonstances, il devint si grand, que Sylla faisait pour lui ce qu'il ne faisait guère pour de plus âgés, ses égaux en honneur: quand Pompée venait à lui, il se levait pour le recevoir, se découvrait la tête, et il lui donnait le titre d'*imperator*[1]. C'était pour Crassus un sujet de dépit qui le dévorait; et pourtant il lui était réellement inférieur en mérite, et d'ailleurs il perdait tout le mérite de ses belles actions par les deux maladies innées en lui, l'amour du lucre et la sordide avarice.

Ainsi, il paraît que s'étant emparé de la ville de Tudertia[2] en Ombrie, il détourna à son profit la plus grande partie du butin, et qu'il en fut accusé auprès de Sylla. Mais, dans l'affaire qui eut lieu aux portes de Rome, et qui fut la plus grande et la dernière des batailles de cette guerre, Sylla fut vaincu, le corps qu'il commandait ayant été mis en déroute avec une perte assez considé-

[1] Ce titre ne se donnait ordinairement qu'aux généraux qui commandaient en chef et qui avaient remporté quelque grande victoire: c'étaient les soldats qui le décernaient.

[2] On pense que c'est la ville que les Latins nommaient Tuder.

rable; Crassus, qui commandait l'aile gauche, fut vainqueur, poursuivit l'ennemi jusqu'à ce que la nuit fût arrivée, et alors il dépêcha vers Sylla un courrier, lui demander à souper pour ses soldats, et lui annoncer son succès. Durant les proscriptions et la vente des biens confisqués, il se mit en fort mauvais renom, en achetant à vil prix des biens considérables, et en s'en faisant donner d'autres gratuitement. On rapporte que dans le Brutium il proscrivit un homme, sans ordre de Sylla, uniquement dans le but de s'approprier sa fortune. C'est pourquoi Sylla, qui en eut connaissance, ne l'employa plus dans aucune affaire politique. Au reste, Crassus savait fort bien s'emparer des esprits en les flattant; mais il était également aisé à tout le monde de le prendre lui-même par la flatterie. Un autre trait particulier de son caractère, c'est qu'étant extrêmement avide de lucre, il haïssait et blâmait fortement ceux qui lui ressemblaient.

Mais une chose le chagrinait, c'était de voir Pompée réussir dans ses commandements, triompher avant d'être devenu sénateur, et recevoir de ses concitoyens le surnom de Magnus, c'est-à-dire Grand. Quelqu'un lui disait un jour : « Voici venir le grand Pompée. — Quelle est donc sa taille ? » demanda-t-il en riant. Force lui fut pourtant de renoncer à l'égaler comme homme de guerre : alors il se jeta dans la politique, et, par son obséquiosité, ses plaidoyers, ses sommes prêtées, en appuyant de ses éloges et de ses démarches ceux qui briguaient quelque faveur populaire, il parvint à acquérir une puissance et une considération qu'il pût opposer à celle que Pompée devait à ses grands et nombreux travaux militaires. Il y avait dans leur position respective cela de singulier que la renommée et le crédit de Pompée étaient plus grands quand il était hors de Rome, grâce à ses exploits, mais que, quand il était dans Rome, souvent Crassus avait la supériorité. Cela venait de la gravité et de la hauteur que

Pompée affectait dans toute sa conduite : il évitait la foule, il se tenait éloigné du Forum ; vainement on demandait sa protection, il ne l'accordait qu'à peu de personnes, et difficilement, afin de conserver entier son crédit, et de l'employer pour lui-même avec plus d'avantage. Crassus, au contraire, toujours prêt à rendre service, ne se faisait point rare, ou d'un accès difficile : on le voyait toujours en affaires, toujours occupé des intérêts d'autrui. L'humanité de Crassus, et sa facilité à se communiquer à tout le monde, lui donnaient la supériorité sur l'imposante réserve de Pompée. Quant à la dignité du port, à la force persuasive de la parole, et à la grâce attrayante du visage, on dit qu'en cela ils étaient égaux.

Cependant ce vif sentiment d'émulation ne dégénéra jamais chez Crassus en haine ni en malveillance. Il voyait avec déplaisir Pompée et César plus honorés que lui ; mais son ambition de les égaler ne produisit jamais en lui ni aigreur ni malignité. Il est vrai que César, pris en Asie par des pirates qui le retinrent captif, s'écriait : « O Crassus ! quelle joie pour toi d'apprendre ma captivité ! » Néanmoins ils ont été bons amis dans la suite ; et un jour que César, sur le point de partir pour l'Espagne en qualité de préteur, n'avait pas d'argent, et que ses créanciers étaient tombés sur lui et avaient saisi ses bagages, Crassus ne l'abandonna pas : il le dégagea de leurs mains, en se faisant sa caution pour une somme de huit cent trente talents[1].

Rome était alors divisée en trois factions, celles de Pompée, de César, de Crassus. Caton avait plus de réputation que de crédit, et il était plus admiré que puissant. Les gens sages et modérés étaient pour Pompée ; les hommes fougueux et légers se laissaient aller aux espérances de César. Crassus tenait le milieu entre ces

[1] Environ cinq millions de notre monnaie.

deux partis, se servait de l'un et de l'autre, et changeait souvent d'opinions en politique : il n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable ; il abandonnait avec la plus grande facilité ses affections ou ses ressentiments, suivant ses intérêts : ainsi plus d'une fois on l'a vu, dans un court espace de temps, se porter défenseur et adversaire des mêmes hommes et des mêmes lois. Il pouvait beaucoup par la faveur dont il jouissait, mais non moins par la crainte qu'on avait de lui. On demandait à Sicinius, cet homme qui suscita tant d'embarras aux magistrats et aux démagogues de son temps, pourquoi il laissait Crassus seul passer tranquillement, sans l'attaquer : « Il a du foin à la corne[1], » répondit-il. C'était l'usage à Rome, lorsqu'un bœuf était sujet à frapper de la corne, de lui attacher du foin alentour, pour avertir les passants de se garder de lui.

C'est vers ce temps-là qu'eut lieu ce soulèvement des gladiateurs et ce pillage de l'Italie, qu'on appelle généralement la guerre de Spartacus : voici quelle en fut l'origine. Un certain Lentulus Batiatus nourrissait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Étroitement enfermés, non pour quelque méfait, mais par l'injustice de celui qui les avait achetés, et qui les forçait de donner leurs combats en spectacle, ils formèrent le projet de s'échapper, au nombre de deux cents. Le complot ayant été découvert, soixante-dix d'entre eux, informés à temps, prévinrent toutes les mesures, enlevèrent de la maison d'un rôtisseur des couteaux de cuisine et des broches, et se précipitèrent hors de la ville. Sur la route ils rencontrent des chariots chargés d'armes de gladiateurs, et destinés pour une autre ville : ils les

[1] On connaît le vers où Horace applique la même expression aux poëtes satiriques : *Fenum habet in cornu, longe fuge*, dans la quatrième satire du premier livre.

pillèrent et s'en armèrent. Ensuite, s'étant saisis d'une position forte, ils élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus[1], Thrace de nation et de race numide. C'était un homme d'une grande force de corps et d'âme, d'une douceur et d'une intelligence supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un Barbare.

On raconte que lorsqu'il fut amené à Rome, dans les premiers temps de sa captivité, pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, qui était de la même nation que lui, et en outre devineresse et initiée aux mystères de Bacchus, déclara que c'était le présage d'une puissance grande et terrible, à laquelle il devait arriver et dont la fin serait heureuse[2]. Cette femme était encore avec lui alors, et elle l'accompagna dans sa fuite. Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue ; ils leur enlevèrent leurs armes de guerre, et, charmés de cet échange, ils rejetèrent, comme déshonorantes et barbares, leurs armes de gladiateurs. Ensuite le préteur Clodius[3] envoyé de Rome contre eux avec trois mille hommes, les assiégea dans leur fort sur la montagne[4], où conduisait un seul sentier, difficile et étroit, dont Clodius gardait l'entrée : le reste de la montagne n'était que rochers abrupts et glissants ; de nombreuses vignes sauvages en couvraient le sommet. Les gens de Spartacus coupèrent les sarments qui pouvaient servir à leur dessein ; et, en les entrelaçant les uns avec les autres,

[1] Les deux autres se nommaient Chrysus et OEnomaüs.

[2] On vit l'accomplissement de cette prédiction dans la façon glorieuse dont mourut Spartacus, les armes à la main, à la tête de ses compagnons, et faisant des prodiges de valeur.

[3] Claudius Glaber, suivant Florus, et, suivant les épitomés de Tite Live, Claudius Pulcher.

[4] D'après les épitomés de Tite Live cette montagne était le Vésuve, qui n'était point encore un volcan terrible avec son cratère au sommet.

ils en firent des échelles solides, et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Par ce moyen, ils descendirent sains et saufs tous, à l'exception d'un seul, qui était resté à cause des armes. Quand ils furent descendus, il les leur fit glisser jusqu'en bas ; et, après les avoir toutes jetées ainsi, il se sauva comme les autres. Cette manœuvre se faisait à l'insu des Romains : dès qu'ils se virent enveloppés et brusquement chargés par les gladiateurs, ils prirent la fuite, et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Alors se joignirent à eux beaucoup de bouviers et de pâtres des environs, tous hommes agiles, et propres pour les coups de main. Ils en armèrent quelques-uns de pied en cap ; les autres, ils en firent des coureurs et des troupes légères.

Un second préteur fut envoyé contre eux, Publius Varinus. Ils défirent d'abord en bataille son lieutenant Furius, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, conseiller de Varinus, et son collègue dans le commandement, détaché contre eux avec un corps considérable, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus, pendant qu'il était aux bains de Salines[1]. Cossinius échappa difficilement et à grand'peine, laissant Spartacus maître de ses bagages. Spartacus s'attache à lui, le poursuit l'épée dans les reins, lui tue beaucoup de monde, et s'empare de son camp : Cossinius lui-même est tué dans l'action. Le préteur à son tour fut battu en plusieurs rencontres, et finit par perdre ses licteurs et même son cheval. Ces exploits avaient rendu Spartacus grand et redoutable. Cependant son plan était sage et modéré : n'ayant point l'espoir de l'emporter sur la puissance romaine, il conduit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de franchir les montagnes, et de s'en aller chacun dans leurs

[1] Salines était dans la Campanie.

foyers, les uns en Thrace, les autres dans la Gaule. Mais eux, forts de leur nombre, et enorgueillis de leurs succès, ils ne voulurent pas l'écouter, et ils se mirent à courir et à piller l'Italie. Ce n'était donc plus l'indignité et la honte d'un pareil soulèvement qui importunait le Sénat : il éprouvait une véritable crainte, il voyait un véritable danger: aussi ordonna-t-il aux deux consuls de se mettre en campagne, comme pour une des plus fâcheuses et des plus grandes guerres que l'on eût eu à soutenir. Un corps de Germains s'était séparé des troupes de Spartacus, par orgueil et par une confiance téméraire : Gellius, un des consuls, tomba brusquement sur ce corps, et l'extermina. Lentulus, l'autre consul, avait environné Spartacus avec des forces considérables. Spartacus s'élança sur lui, combattit, vainquit ses lieutenants, et enleva tout le bagage. Puis, s'étant remis en marche vers les Alpes, il rencontra Cassius, qui commandait dans la Gaule circumpadane, et qui venait au-devant de lui avec dix mille hommes: une bataille s'engagea; Cassius vaincu perdit beaucoup de monde, et c'est à peine s'il échappa lui-même.

A la nouvelle de ces revers, le Sénat, irrité contre les consuls, leur défendit d'agir, et confia à Crassus la conduite de cette guerre. Beaucoup des personnages des plus distingués voulurent le suivre dans cette expédition, attirés par sa renommée, et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus s'en alla donc camper dans le Picénum, pour y attendre Spartacus, qui se dirigeait de ce côté. Il ordonna à Mummius, son lieutenant, de prendre deux légions, de faire un grand circuit pour suivre l'ennemi pas à pas, avec défense expresse d'engager de combat, ou même d'escarmoucher. Mais, à peine Mummius eut-il la moindre espérance, qu'il livra bataille; et il fut vaincu. Beaucoup périrent, beaucoup se sauvèrent sans leurs armes. Crassus fit un accueil sévère à Mummius; il donna de

nouvelles armes aux soldats, mais en les en rendant responsables, en leur faisant prêter le serment de les conserver. Ensuite, prenant les cinq cents soldats qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient commencé la fuite, il les partagea en cinquante dizaines, et il fit mettre à mort un homme de chacune, désigné par le sort. C'était une punition anciennement usitée, mais tombée depuis longtemps en désuétude, et qu'il faisait revivre. L'ignominie attachée à ce châtiment qui s'inflige en présence de toute l'armée, et le spectacle terrible du supplice, sont bien propres à jeter l'effroi dans les âmes. Après avoir ainsi corrigé ses troupes, Crassus les conduisit à l'ennemi.

Spartacus se retirait par la Lucanie vers la mer. Dans le détroit se trouvaient des pirates ciliciens : cette rencontre lui inspira l'envie de faire une tentative sur la Sicile. En jetant dans l'île deux mille hommes, il y aurait ranimé la guerre des esclaves : éteinte depuis peu, il ne fallait qu'une faible étincelle pour l'allumer de nouveau. Les Ciliciens lui donnèrent leur parole, et reçurent ses présents ; mais ils le trompèrent, et remirent à la voile. Spartacus reprit sa marche, s'éloignant de la mer, et assit son camp dans la presqu'île de Rhégium. Crassus arrive, et la seule inspection des lieux lui suggère ce qu'il faut faire : il entreprend de fermer l'isthme par un retranchement ; c'était un moyen de préserver ses soldats de l'oisiveté, et d'ôter à l'ennemi les moyens de se procurer des vivres. C'était un grand et difficile ouvrage : il l'acheva pourtant et l'exécuta entièrement, contre toute attente, en peu de temps. Une tranchée fut tirée d'une mer à l'autre, au travers de l'isthme, sur une longueur de trois cents stades[1], une largeur et une profondeur de quinze pieds. Au-dessus de ce fossé s'élevait un mur d'une hauteur et d'une force prodigieuses. D'abord

[1] Environ quinze lieues.

Spartacus ne fit guère que montrer du mépris pour cet ouvrage; mais, quand le butin vint à lui manquer, et qu'il voulut se porter en avant, il s'aperçut qu'il était bloqué par la muraille; et, ne pouvant en tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit de neige, pendant laquelle soufflait un vent froid, pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et autres matériaux, une petite portion de la tranchée; et il fit passer de l'autre côté le tiers de son armée.

Crassus craignit que Spartacus ne pensât à marcher droit sur Rome; mais la division qui se mit entre les ennemis le rassura. Un corps nombreux se sépara de Spartacus, et s'en alla camper seul près d'un lac de la Lucanie, dont les eaux changent de nature de temps en temps : après avoir été douces, elles redeviennent saumâtres au point de n'être point potables. Crassus marcha sur eux, et les chassa du lac; mais il ne put en tuer beaucoup, ni les poursuivre, à cause de l'apparition soudaine de Spartacus, qui arrêta les fuyards. Crassus avait écrit au Sénat qu'il faudrait rappeler de Thrace Lucullus, et d'Espagne Pompée; mais il s'en repentit, et il se hâta de terminer la guerre avant qu'ils arrivassent, sentant bien que c'est à celui qui serait venu à son secours, et non point à lui-même que l'on attribuerait le succès. Déterminé à attaquer d'abord ceux qui s'étaient détachés des autres et qui marchaient séparément sous les ordres de Caïus Cannicius et de Castus, il envoya six mille hommes pour se saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, en leur recommandant de tâcher de n'être point aperçus. Ceux-ci essayaient en effet d'échapper à la vue de l'ennemi, en couvrant leurs casques de branches d'arbres; mais deux femmes qui faisaient des sacrifices pour l'ennemi en avant du camp les aperçurent; et ils se trouvèrent dans un grand danger. Heureusement Crassus arriva tout à coup, et il livra le plus

sanglant combat qui se fût encore donné dans cette guerre : il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis ; et l'on n'en trouva que deux qui fussent blessés par derrière ; tous les autres étaient tombés à leur poste, combattant, et faisant face aux Romains.

Spartacus, après leur défaite, se replia sur les hauteurs de Pétilie[1]. Quintus, un des lieutenants de Crassus, et le questeur Scrofa l'y suivaient de près. Tout à coup il revient sur eux, les met dans une déroute complète : c'est à peine s'ils parviennent à se sauver en emportant le questeur blessé. Ce fut ce succès même qui perdit Spartacus. Les esclaves, remplis d'une confiance excessive, ne voulurent plus battre en retraite : ils refusèrent d'obéir à leurs chefs ; et, comme ceux-ci se mettaient en marche, ils les entourèrent en armes, et les forcèrent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains.

S'ils étaient pressés d'en finir, Crassus ne l'était pas moins : déjà l'on annonçait que Pompée approchait ; et il ne manquait pas de gens qui répétaient dans les comices, que c'était à lui qu'était réservée cette victoire ; qu'à peine arrivé il livrerait bataille, et que la guerre serait terminée. Pressé donc d'en venir à une affaire décisive, Crassus s'en alla camper auprès de l'ennemi, et se mit à creuser une tranchée. Les esclaves s'élancèrent sur les travailleurs et les attaquèrent. Puis, des renforts arrivant sucessivement des deux côtés, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre en bataille toute son armée ; ce qu'il fit. Lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée et dit : « Vainqueur, j'aurai beaucoup et de beaux chevaux de l'ennemi ; vaincu, je n'en ai plus besoin. » Et il tua le cheval. Ensuite il poussa vers Crassus à travers les armes, en s'exposant à tous les coups : il ne put

[1] Ville de Lucanie, et dont on attribuait la fondation à Philoctète.

l'atteindre, mais il tua deux centurions qui s'étaient attaqués à lui. A la fin, ceux qui l'accompagnaient s'enfuirent; resté seul, il fut enveloppé et frappé à mort en se défendant courageusement.

Crassus avait su profiter de la fortune : il s'était conduit en capitaine habile, il ne s'était pas épargné dans le danger; et cependant le succès ne put échapper encore à la gloire de Pompée : ceux qui échappèrent, il les rencontra et les détruisit. Aussi écrivait-il au Sénat : « Crassus a vaincu les esclaves fugitifs à force ouverte; j'ai arraché les racines de la guerre.» Pompée triompha avec beaucoup d'éclat de Sertorius et de l'Espagne; Crassus n'essaya pas de demander le grand triomphe : il obtint le petit triomphe appelé ovation; encore trouva-t-on qu'il y avait peu de noblesse et de dignité à triompher pour une guerre d'esclaves. On a vu dans la vie de Marcellus en quoi ce genre de triomphe diffère de l'autre, et d'où lui vient son nom[1].

Après cela, Pompée était appelé tout droit au consulat. Crassus avait tout lieu d'espérer d'être nommé consul avec lui : il ne dédaigna pas cependant de solliciter ses bons offices. Celui-ci saisit avec plaisir l'occasion de lui être utile; car il désirait que Crassus fût toujours son obligé de quelque façon que ce pût être. Aussi montra-t-il beaucoup d'empressement et d'ardeur à l'appuyer; et il alla même jusqu'à déclarer en pleine assemblée qu'il n'aurait pas moins de reconnaissance pour avoir obtenu ce collègue que pour le consulat. Toutefois, ils ne demeurèrent pas dans ces sentiments de bienveillance mutuelle, lorsqu'ils furent entrés en charge. Divisés d'opinions sur presque tous les points, toujours se contrariant, toujours se querellant, ils passèrent leur consulat sans rien faire d'important ni d'utile. Seulement Crassus fit

[1] Voyez la Vie de Marcellus dans le deuxième volume.

un grand sacrifice à Hercule, donna au peuple un banquet de dix mille tables, et distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois.

Vers la fin de leur charge, un jour qu'ils tenaient l'assemblée du peuple, on vit paraître un homme qui n'était pas des plus distingués: c'était un chevalier romain, mais qui vivait à la campagne en simple particulier; il se nommait Onatius Aurélius[1]. Cet homme monta à la tribune, et raconta une vision qu'il avait eue pendant son sommeil : « Jupiter m'est apparu, dit-il, et il m'a ordonné de vous dire publiquement de ne pas souffrir que vos consuls déposent leur magistrature avant d'être devenus amis. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, le peuple invita les consuls à se réconcilier; Pompée restait debout, immobile; alors Crassus, lui tendant la main le premier : — « Citoyens, dit-il, je ne crois faire rién de bas, ni d'indigne de moi, en offrant le premier mon affection et mon amitié à Pompée, puisque vous lui avez donné le nom de Grand, quand il n'avait pas encore de barbe, et que vous lui avez décerné le triomphe, quand il n'était pas encore sénateur. »

Voilà tout ce qu'il y eut dans le consulat de Crassus qui mérite d'être mentionné. Sa censure passa entièrement inutile et inoccupée: il n'y fit ni la révision du Sénat, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement des citoyens, quoiqu'il eût pour collègue l'homme le plus facile qu'il y eût à Rome, Lutatius Catulus. On rapporte toutefois que Crassus, ayant voulu faire passer une mesure aussi violente qu'injuste, qui tendait à rendre l'Égypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa avec énergie, et qu'à la suite d'une contestation acharnée, ils abdiquèrent volontairement leur charge.

Lors de la conjuration de Catilina, qui fut si grande

[1] Dans la Vie de Pompée, cet homme est appelé Caïus Aurélius.

et qui faillit renverser Rome, Crassus fut en butte à quelques soupçons, et il vint un homme qui le dénonça comme complice; mais personne ne crut à cette déposition. Cependant Cicéron, dans un de ses discours, fait bien clairement peser cette imputation sur Crassus et César; mais il n'a publié ce discours qu'après la mort de tous les deux. Dans celui qu'il a écrit sur son consulat, Cicéron dit que Crassus vint la nuit le trouver, lui remit une lettre où il était question de Catilina, et lui donna les preuves de la réalité de la conjuration, sur laquelle il faisait informer. Ce qu'il y a de certain, c'est que Crassus eut toujours depuis de la haine pour Cicéron. S'il ne lui fut pas ouvertement nuisible, c'est qu'il en fut empêché par son fils. Car le jeune Publius aimait les lettres et les sciences, et il avait pour Cicéron un vif attachement; jusque là que quand celui-ci fut mis en jugement, il prit comme lui un habit de deuil, et décida les autres jeunes gens à faire la même chose. A la fin même il parvint à réconcilier son père avec Cicéron.

César, à son retour de sa province, se prépara à briguer le consulat. Il voyait Crassus et Pompée brouillés encore une fois, et il ne voulaït pas, en demandant la protection de l'un, se faire de l'autre un ennemi; et, si ni l'un ni l'autre ne l'appuyait, il n'espérait pas réussir. Il négocia donc entre eux une réconciliation : il leur remettait sans cesse sous les yeux, il leur faisait comprendre, que se ruiner mutuellement c'était servir l'agrandissement des Cicéron, des Catulus, des Caton; tandis qu'on ne parlerait pas de ces gens-là, si, réunissant leurs intérêts et se liant d'une amitié solide, ils conduisaient l'État par une force unique, une pensée unique. Il les persuada, les remit en bonne intelligence, et forma ce triumvirat dont la puissance irrésistible détruisit l'autorité du Sénat et du peuple romain. César n'avait point accru la force de Pompée et de Crassus en les réconciliant; mais

il s'était rendu, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus grand des trois. Appuyé de leur crédit, il fut élu consul à une grande majorité. Il se conduisit bien dans son consulat; et ils lui firent donner par décret le commandement d'une armée et le gouvernement de la Gaule, l'établissant pour ainsi dire dans la citadelle qui dominait la ville. Persuadés qu'ils se partageraient tranquillement le reste entre eux, ils l'affermirent dans le commandement qui lui était échu.

En cela Pompée était guidé par une ambition démesurée; la pensée de Crassus avait pour principe son amour des richesses, auquel se joignait une ardeur, une passion nouvelle, née des exploits de César : l'amour des trophées et des triomphes. Supérieur à César sous tous les rapports, il ne voulut pas lui céder pour la gloire militaire; et il ne se donna ni relâche ni repos, jusqu'à ce qu'il finît par une mort sans gloire et par une calamité publique. César étant descendu de la Gaule dans la ville de Lucques, bien des Romains allèrent l'y trouver; Pompée et Crassus y eurent avec lui des conférences particulières, dans lesquelles ils résolurent de se rendre plus maîtres encore des affaires, et de réunir entre leurs mains tout le gouvernement : César devait rester toujours en armes, Pompée et Crassus prendre d'autres provinces et d'autres commandements. Pour arriver à ce but, il n'y avait qu'une route, c'était la demande d'un deuxième consulat : eux le demanderont; César les secondera en écrivant à ses amis, et en donnant des congés à beaucoup de ses soldats pour qu'ils aillent donner leur suffrage dans les comices.

Ensuite Crassus et Pompée retournèrent à Rome, et l'on ne tarda pas à suspecter leurs démarches; et le bruit courait partout que le bien n'avait pas été le but de leur rencontre. Dans le Sénat, Marcellinus et Domitius demandèrent à Pompée s'il briguerait le consulat; et il

répondit : « Peut-être oui, peut-être non. » Et, comme ils insistèrent pour connaître sa pensée : « Je le briguerai, dit-il, pour les citoyens justes, non pour les méchants. » Cette réponse parut pleine d'orgueil et de vanité dédaigneuse. Crassus en fit une plus modérée : il dit que, si cela était utile à l'État, il briguerait cette magistrature ; que, sinon, il s'en abstiendrait.

Cela fut cause que plusieurs compétiteurs osèrent se mettre sur les rangs, entre autres Domitius. Mais, lorsque Crassus et Pompée eurent avoué leur canditature, en faisant ouvertement des démarches, tous se retirèrent par crainte, à l'exception de Domitius. Caton, son parent et son ami, ranimait son courage, l'exhortait, l'excitait à ne pas perdre l'espoir : Domitius, suivant lui, combattait pour la liberté commune. Ce n'était pas le consulat qu'il fallait à Pompée et à Crassus, mais la tyrannie. Le but qu'ils se proposaient, ce n'était pas d'obtenir une magistrature, mais de ravir les provinces et les commandements militaires. Ainsi parlait et pensait Caton ; et il entraîna Domitius presque de force au Forum, et beaucoup se réunirent à eux. La surprise était grande d'ailleurs : « Ces hommes, se disait-on, « pourquoi prétendent-ils à un second consulat ? pour- « quoi encore une fois ensemble ? pourquoi pas avec « d'autres ? Nous ne manquons pas de citoyens qui « certes ne seraient point indignes d'être collègues de « Crassus et de Pompée. »

Pompée s'effraya de ces propos, et il n'épargna, pour réussir, aucune injustice ni aucune violence. La pire des voies de fait qu'il employa, c'est l'embuscade qu'il dressa contre Domitius. Celui-ci se rendait au Forum avant le jour, avec quelques personnes : les gens de Pompée tuèrent l'esclave qui portait la torche devant lui, et blessèrent plusieurs personnes, entre autres Caton. Lorsqu'ils les eurent mis en fuite et enfermés dans la

maison de Domitius, Pompée et Crassus furent proclamés consuls. Bientôt après ce fut un nouvel acte de violence : ils environnèrent de gens armés la salle du Sénat ; et, après avoir chassé Caton du Forum et tué plusieurs citoyens qui le soutenaient, ils firent continuer à César son commandement pour cinq autres années, et se firent décerner à eux-mêmes pour provinces la Syrie et les deux Espagnes. Puis ils les tirèrent au sort : la Syrie échut à Crassus, et le gouvernement des Espagnes à Pompée.

Tous apprirent avec plaisir le résultat du sort. La foule désirait que Pompée ne fût pas éloigné de la ville ; et Pompée, amoureux de sa femme, était bien aise de rester auprès d'elle le plus possible. Crassus fit paraître tant de joie de la décision du sort, qu'il semblait regarder cette bonne fortune comme la plus grande qui lui fût jamais arrivée. Avec des étrangers, et en public, c'est à peine s'il pouvait se contenir ; avec les personnes de sa société, il se laissait aller à de vains discours, et qui ne convenaient qu'à un jeune homme, et non à son âge et à son caractère ; car jamais il n'avait été vaniteux ou fanfaron. Mais alors il se laissa tout à fait emporter et aveugler : ses succès ne devaient plus se borner à la Syrie, ni aux Parthes ; mais il allait montrer que les exploits de Lucullus contre Tigrane, de Pompée contre Mithridate, n'étaient que des jeux d'enfants ; et il s'élançait en espérance jusque dans la Bactriane, dans l'Inde, et jusqu'à la mer extérieure. Cependant le décret concernant le partage ne comprenait point la guerre parthique ; mais tout le monde savait que c'était l'idée fixe de Crassus. César même lui écrivait de la Gaule, pour louer son projet et l'exciter à cette guerre.

Mais le tribun Atéius voulait s'opposer à son départ ; et à lui se joignaient beaucoup de personnes qui trouvaient mauvais qu'on s'en allât faire la guerre à des gens

qui n'avaient aucun tort, et avec lesquels il existait des traités. Crassus, qui craignait les suites de cette opposition, pria Pompée de lui prêter son appui, et de l'accompagner hors de la ville, parce que Pompée exerçait une grande influence sur la foule. Beaucoup se préparaient à se mettre sur le chemin de Crassus, et à pousser des clameurs contre lui. Pompée s'avança vers eux : ses regards et son visage serein les calmèrent; ils se retirèrent en silence, et ouvrirent un passage au milieu d'eux à Pompée et à Crassus. Cependant Atéius se présente au-devant de Crassus, et le somme à haute voix de suspendre sa marche, protestant contre son entreprise; puis il donne ordre à un huissier de l'appréhender au corps, et de l'arrêter. Les autres tribuns ne le permirent point, et l'huissier relâcha Crassus. Alors Atéius se met à courir; il arrive avant lui à la porte de la ville, il pose à terre un brasier allumé, et, y répandant des parfums et des libations, il prononce des imprécations effrayantes, et invoque par leurs noms des divinités terribles et étranges[1]. Les Romains disent que ces imprécations inusitées et anciennes avaient une telle vertu, que jamais ceux qui en avaient été l'objet n'en pouvaient éviter l'effet; que celui-là même s'en trouve mal qui les a employées ; qu'aussi ne sont-elles pas prononcées dans des occasions ordinaires, ni par beaucoup de personnes. On blâma alors Atéius d'avoir compris, dans cet anathème formidable, la ville même, dont l'intérêt pourtant était le motif de son indignation contre Crassus.

Crassus se rendit à Brundusium. La mer était encore agitée par les vents d'hiver : cependant il n'attendit point, mit à la voile, et perdit plusieurs vaisseaux. Après avoir rallié ses forces, il se mit en route par terre à travers la

[1] Probablement les dieux infernaux, auxquels, dans certaines circonstances, on donnait des noms extraordinaires.

Galatie. Là, trouvant le roi Déjotarus, qui était déjà fort vieux, occupé à bâtir une nouvelle ville, il lui dit en plaisantant : « Comment donc ! ô roi, tu commences à « bâtir à la douzième heure du jour ! » Et le Galate : « Mais toi, puissant général, lui répondit-il en riant, à « ce que je vois, tu n'es pas parti de bien bonne heure pour « faire la guerre aux Parthes. » Crassus passait soixante ans, et paraissait plus vieux encore qu'il ne l'était réellement. A son arrivée, les choses, dans le commencement, répondirent à ses espérances. Il jeta sans obstacle un pont sur l'Euphrate, fit passer le fleuve en sécurité à son armée, et occupa plusieurs villes de la Mésopotamie, qui se soumirent volontairement. Dans une autre, où régnait en souverain un certain Apollonius, cent de ses soldats furent tués : alors il marcha contre elle avec toutes ses forces, s'en rendit maître, pilla les richesses, et vendit les hommes. Les Grecs nommaient cette ville Zénodotia[1]. Pour l'avoir prise, il se laissa proclamer par son armée *imperator* : à cela il gagna beaucoup de honte, et il parut n'avoir que des sentiments peu élevés et de bien faibles espérances de faire de plus grandes choses, puisqu'il était si satisfait d'un si petit avantage. Après avoir jeté dans les villes qui s'étaient rendues des garnisons qui montaient à sept mille hommes d'infanterie et mille hommes de cheval, il retourna prendre ses quartiers d'hiver en Syrie pour y attendre son fils qui venait de Gaule d'auprès de César : il avait déjà reçu des prix de valeur, et lui amenait mille cavaliers d'élite.

Ce qui fut la première faute de Crassus, après toutefois l'entreprise de cette expédition, qui est la plus grande de toutes ses fautes, c'est que, quand il aurait dû marcher en avant et occuper Babylone et Séleucie, villes

[1] C'était, suivant Étienne de Byzance, une ville de la Mésopotamie, dans la province d'Osrhoëne.

toujours hostiles aux Parthes, il donna à l'ennemi le temps de faire ses préparatifs. Et puis on lui reprochait sa conduite en Syrie, qui était d'un trafiquant bien plus que d'un général d'armée. Au lieu de passer en revue les armes de ses soldats, de les exercer par des combats gymniques, il ne faisait que calculer les revenus des villes; il restait de longs jours à manier, à compter au poids et à la balance les trésors de la déesse d'Hiérapolis[1]. En même temps il écrivait aux peuplades et aux principautés, en leur fixant un contingent de soldats; et il en faisait remise pour de l'argent. Tout cela le déshonorait et le rendait méprisable à leurs yeux.

Le premier présage de ses malheurs lui vint de cette même déesse, que les uns croient être Vénus, les autres Junon, d'autres la Nature, qui a tiré de l'humidité le principe et la semence de toutes choses, et qui a fait connaître aux hommes les sources de tous les biens. Comme il sortait du temple avec son fils, le jeune Crassus glissa et tomba à la porte, et le père tomba sur lui.

Pendant qu'il tirait ses troupes de leurs quartiers d'hiver et qu'il les rassemblait, des ambassadeurs lui arrivèrent de la part de l'Arsacès[2], chargés de lui porter ce peu de paroles: « Si cette armée a été envoyée par les « Romains, la guerre se fera sans trêve, implacable. Si, « comme on le dit, c'est contre la volonté de sa patrie, « et pour satisfaire sa cupidité particulière, que Crassus est « venu porter ses armes chez les Parthes, et qu'il a en- « vahi leurs terres, l'Arsacès montrera de la modération, « il aura pitié de Crassus, et il laissera une libre sortie « aux soldats romains, qu'il regarde comme ses prison-

[1] C'est Hiérapolis de Carie.

[2] C'était le nom commun à tous les rois des Parthes; le nom propre de celui dont il est question ici était Hyrodès, suivant Plutarque, ou, suivant d'autres, Orodès.

« niers bien plus que comme des troupes établies en « garnison dans ses villes. » A cela Crassus répondit d'un ton de bravade qu'il ferait savoir ses intentions dans Séleucie. Vagisès, le plus âgé des ambassadeurs, se mit à rire, et lui montrant la paume de sa main : « Crassus, lui dit-il, il aura poussé du poil là dedans avant que tu n'aies vu Séleucie. » Ils s'en retournèrent donc annoncer au roi Hyrodès qu'il fallait faire la guerre.

Cependant il arriva des villes de la Mésopotamie dans lesquelles les Romains avaient des garnisons quelques-uns de leurs gens qui s'en étaient échappés contre toute attente : ils apportaient des nouvelles propres à faire réfléchir. Ils avaient vu de leurs propres yeux la multitude des ennemis, les combats qu'ils avaient livrés à l'attaque des villes ; et, comme c'est l'ordinaire, ils faisaient dans leur récit les choses encore plus épouvantables qu'elles n'étaient. « Il est impossible, disaient-ils, quand ils pour- « suivent, de leur échapper ; quand ils fuient, de les at- « teindre. Ils ont des traits inconnus plus rapides que la « vue, qui vous atteignent et vous traversent avant que « vous ayez aperçu qui les lance. Les armes de leurs cava- « liers bardés de fer, ou brisent tous les obstacles, ou ne « cèdent à aucun choc. » Quand les soldats entendirent ces nouvelles, leur confiance diminua. On avait cru que les Parthes ne différaient nullement des Arméniens et des Cappadociens, que Lucullus avait chassés, poursuivis jusqu'à s'en lasser, et que le plus difficile de la guerre serait la longueur de la marche, la peine de courir après des hommes qui n'en viendraient pas aux mains. Et voilà qu'au lieu de ces espérances, on s'attendait à des combats, à de grands dangers. Aussi plusieurs même des principaux officiers pensaient que Crassus devait s'arrêter, et remettre toute la chose en délibération. De ce nombre était le questeur Cassius. Les devins mêmes disaient tout bas que toujours les entrailles des victimes

avaient donné à Crassus des signes contraires et funestes. Mais il ne voulait entendre ni à leurs avis, ni aux avis de ceux qui lui conseillaient autre chose que de pousser en avant.

Ce qui contribua surtout à l'affermir dans sa résolution, ce fut l'arrivée d'Artabaze, roi des Arméniens. Ce prince vint au camp avec six mille cavaliers; et l'on disait que ce n'était que la garde et l'escorte du roi. Il promit dix mille autres cavaliers tout armés et trente mille fantassins, qui se nourriraient aux frais de leur pays. Mais il conseillait à Crassus d'envahir la Parthie par l'Arménie, où il aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, que lui fournirait le roi lui-même, et où il marcherait en sûreté, couvert par des montagnes et des hauteurs continues, et sur un terrain incommode pour la cavalerie, qui faisait toute la force des Parthes. Crassus se montra extrêmement satisfait[1] de sa bonne volonté et de ses magnifiques offres de secours. Mais il lui dit qu'il marcherait à travers la Mésopotamie, où il avait laissé beaucoup et de braves Romains. Sur cette réponse, l'Arménien s'en alla avec sa cavalerie.

Lorsque Crassus fit passer la rivière à son armée près de Zeugma[2], il éclata des tonnerres extraordinaires; de fréquents éclairs frappaient les soldats au visage. Un vent formé par le mélange d'un nuage et d'un tourbillon enflammé fondit sur les radeaux, en mit en pièces une partie, et les brisa les uns contre les autres. Deux fois la foudre tomba dans le champ sur lequel il devait camper.

[1] Je lis, avec Reiske, οὐ μετρίως ἠγάπησε, au lieu de μετρίως sans négation. Appien dit positivement que Crassus témoigna une vive reconnaissance à Artabaze; et on ne voit pas bien pourquoi *il l'aurait remercié assez froidement*, comme le dit le texte vulgaire de Plutarque.

[2] Ville de Syrie, sur l'Euphrate, qui avait pris son nom du pont, ζεῦγμα, qu'Alexandre y avait fait construire.

Un de ses chevaux de bataille magnifiquement enharnaché emporta l'écuyer qui le montait, plongea dans le courant, et disparut. On dit même que la première aigle, quand on l'éleva, se retourna d'elle-même en arrière. Outre cela, il arriva que, quand le passage eut été effectué et qu'on distribua aux soldats leurs rations, les premières choses qu'on leur donna furent des lentilles et du sel, que les Romains regardent comme des signes de deuil, et qu'ils font servir dans les funérailles. Crassus harangua ses soldats, et il lui échappa une parole qui jeta parmi eux une vive agitation : il dit qu'il faisait détruire le pont afin qu'aucun d'eux ne retournât. En sentant l'inopportunité de son expression, il aurait dû la corriger et expliquer à des gens qu'elle effrayait ce qu'il avait voulu dire ; il négligea de le faire par entêtement. Enfin, comme il offrait le sacrifice expiatoire d'usage, il laissa tomber les entrailles que le devin lui présentait. Alors, voyant que les assistants en étaient très-péniblement affectés, il dit en souriant : « Ce que c'est que la vieillesse ! du moins les armes ne m'échapperont pas des mains. »

Après le sacrifice, il se mit en marche le long du fleuve, avec sept légions, un peu moins de quatre mille cavaliers, et à peu près autant de vélites. Quelques-uns de ses avant-coureurs, qui étaient allés à la découverte, revinrent lui annoncer qu'il n'y avait pas un homme dans la plaine, mais qu'ils avaient rencontré des pas de chevaux nombreux dont les empreintes indiquaient qu'ils avaient rebroussé chemin. Cela remplit Crassus de belles espérances; et ses troupes n'eurent plus absolument que du mépris pour les Parthes, comptant qu'ils n'en viendraient pas aux mains. Néanmoins Cassius, dans ses conversations avec Crassus, lui conseillait encore, comme le meilleur parti, de retirer son armée dans une des villes que l'on occupait, et d'y attendre des renseignements certains sur l'ennemi ; ou sinon, de marcher sur Séleucie,

le long du fleuve. Ses bâtiments de transport l'entretenaient dans l'abondance des vivres, en arrivant tous ensemble et en même temps que lui aux lieux des campements ; le fleuve le couvrait, et empêchait qu'il ne fût enveloppé. Il devait donc combattre toujours à avantage égal, et en ayant l'ennemi en face.

Tandis que Crassus examinait ce plan et en délibérait, survint un chef de tribu arabe, nommé Ariamnès[1]. C'était un homme fourbe et trompeur : de tous les maux que la fortune réunit pour la perte des Romains, il fut le plus grand et le plus décisif. Quelques-uns de ceux qui avaient fait partie de l'expédition de Pompée connaissaient cet homme comme ayant été utile à Pompée par son dévouement, et comme ayant paru attaché aux Romains. Il venait alors vers Crassus, d'intelligence avec les généraux du roi, et lâché par eux pour essayer de le guider le plus loin possible du fleuve et de ses parages, pour le jeter dans ces plaines immenses où il serait facile de l'envelopper. Car ils préféraient tout autre parti à celui d'attaquer de front les Romains. Ce Barbare, qui ne manquait pas d'éloquence, vint donc vers Crassus. Il commença par faire l'éloge de Pompée, comme d'un bienfaiteur ; et, tout en félicitant Crassus sur sa belle armée, il le blâma de ses lenteurs, de ses retards, de ses préparatifs sans fin, comme s'il eût dû avoir besoin d'armes et non pas plutôt de mains et de pieds agiles pour atteindre des hommes qui, depuis longtemps déjà, ne cherchaient qu'à enlever ce qu'ils avaient de plus précieux en biens et en personnes, et à prendre leur élan vers la Scythie et l'Hyrcanie. « Et encore que tu dusses combattre, lui « disait-il, il aurait fallu te hâter, pour ne pas laisser le « temps au roi de se rassurer, aux troupes de se réunir. « Car maintenant il jette en avant Suréna et Sillacès pour

[1] Appien le nomme Acbarus, et Dion, Augarus.

« attirer sur eux tes coups et ta poursuite ; mais lui, on « ne le voit nulle part. »

Tout cela était faux. Hyrodès avait partagé son armée en deux corps ; lui-même il ravageait l'Arménie pour se venger d'Artavasdès[1], et il avait envoyé Suréna contre les Romains. Et ce n'était point les mépriser, comme quelques-uns le prétendent. En effet, il n'était pas possible que le même homme dédaignât pour adversaire Crassus, un des premiers personnages de Rome, et qu'il s'en allât guerroyer contre un Artavasdès, courir les campagnes de l'Arménie et les dévaster. Non ; je crois plutôt que, par crainte du danger, il voulait observer de loin et attendre l'événement. Voilà pourquoi il lança devant lui Suréna, pour tâter l'ennemi et l'entraîner à sa suite.

Suréna n'était pas un homme ordinaire. Par sa richesse, sa naissance, sa gloire, il était le premier après le roi ; par son courage et son habileté, il l'emportait sur tous les Parthes de son temps. Pour la taille et la beauté du corps, il n'avait point d'égal. Quand il était en marche, il menait toujours avec lui mille chameaux chargés de ses bagages, et deux cents chariots portant ses concubines. Mille chevaux de grosse cavalerie et un plus grand nombre de cavalerie légère formaient son escorte. En tout il n'avait pas moins de dix mille hommes, tant cavaliers que valets et esclaves. Pour ce qui est de sa naissance, il possédait le privilége héréditaire de ceindre le premier le diadème aux rois des Parthes à leur avénement. Hyrodès, le roi actuel, avait été chassé : c'est lui qui l'avait ramené chez les Parthes ; la grande ville de Séleucie, c'est Suréna qui l'avait prise pour lui, en montant le premier sur les murailles, et en mettant en fuite de sa propre main ceux qui les défendaient. Il n'avait pas alors trente ans, et il avait

[1] C'est le même que Plutarque a nommé plus haut Artabaze.

une fort grande réputation de prudence et de sagesse dans les conseils. C'est par ces qualités surtout qu'il détruisit Crassus, lequel, par sa confiance téméraire et son orgueil d'abord, et ensuite par le découragement où le jetèrent ses revers, donna tant de prise aux piéges que lui tendit Suréna.

Donc le Barbare, l'ayant persuadé, l'entraîna loin du fleuve, et le conduisit, à travers les plaines, par une route d'abord douce et aisée, mais qui devint ensuite fort fatigante. On arriva dans un sable profond, dans des plaines sans arbres, sans eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Non-seulement la soif et la difficulté de la marche faisaient perdre courage aux soldats, mais ils éprouvaient un abattement inconsolable à l'aspect de ces lieux, où l'on ne voyait nulle part, ni une plante, ni un filet d'eau, ni une colline, ni un germe de verdure : ce n'était partout qu'une mer immense de sables déserts qui environnait l'armée. Cela fit déjà soupçonner une trahison.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de la part d'Artavasdès l'Arménien des courriers qui dirent à Crassus que, retenu lui-même par une grande guerre contre Hyrodès, qui était venu fondre sur lui, il ne pouvait pas lui envoyer de secours. Il engageait Crassus à tourner de son côté, à se joindre aux Arméniens pour lutter ensemble contre Hyrodès ; ou, sinon, à toujours éviter dans ses marches et dans ses campements les lieux propres à la cavalerie, à toujours suivre les pays montagneux. Crassus, par une colère stupide, ne renvoya point de lettre au prince, et répondit de vive voix qu'il n'avait pas alors le temps de penser aux Arméniens, mais qu'il reviendrait, et qu'il se vengerait de la trahison d'Artavasdès. Alors Cassius fut saisi d'une nouvelle indignation : il avait cessé de présenter à Crassus ses avis, qui lui étaient importuns ; mais, prenant à part le Barbare, il l'accablait de reproches :

« O le plus pervers des hommes ! lui disait-il, quel « mauvais génie t'a conduit vers nous ? par quels breu- « vages empoisonnés, par quels maléfices as-tu persuadé « à Crassus de plonger son armée dans un désert sans « bornes et sans fond, et de la faire marcher sous la con- « duite d'un chef de brigands nomades plutôt que sous « les ordres d'un général des Romains ? » Et l'artificieux Barbare tombait à ses genoux, le rassurait, et l'invitait à avoir patience encore quelque temps. Quant aux soldats, il se mêlait à eux, courait le long de leurs files, et il leur lançait en riant ces plaisanteries : « Hé ! vous autres ! « vous croyez donc voyager à travers la Campanie, pour « désirer ainsi des fontaines, des bocages, de l'ombre, « et des bains aussi, sans doute, et des hôtelleries ? Vous « oubliez donc que vous traversez les frontières des Arabes « et des Assyriens ? » C'est ainsi que le Barbare tâchait de calmer les Romains. Avant que sa trahison devînt manifeste, il monta à cheval et partit, non pas à l'insu de Crassus, mais après lui avoir persuadé qu'il s'en allait travailler à jeter le trouble chez les ennemis.

On rapporte que ce jour-là Crassus sortit de sa tente, vêtu non de la pourpre, comme c'est la coutume des généraux romains, mais d'habits noirs : il est vrai qu'il en changea aussitôt qu'il s'en aperçut. Plusieurs des enseignes restaient comme fixées en terre; et ceux qui les portaient eurent beaucoup de peine à les enlever. Crassus n'en fit que rire, et il pressa la marche en forçant l'infanterie de suivre la cavalerie. Tout à coup un petit nombre des hommes qu'on avait envoyés à la découverte accoururent, et rapportèrent que les autres avaient été tués par l'ennemi, qu'ils avaient eux-mêmes eu bien de la peine à échapper, et que l'ennemi venait les attaquer, nombreux et plein de confiance. L'alarme fut générale ; et Crassus, frappé de cette nouvelle et hors de lui, rangea son armée à la hâte, sans se donner le temps de se re-

connaître. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il amincit les lignes de son infanterie, pour l'étendre le plus possible dans la plaine afin de n'être pas enveloppé, et distribua la cavalerie sur les ailes. Ensuite il changea de plan. En resserrant ses colonnes, il forma un carré profond, faisant face partout, et dont chaque côté se composait de douze cohortes. Entre chaque cohorte était rangée une troupe de gens de cheval, de manière qu'il n'y eût pas un point privé de l'appui de la cavalerie, et que toute la masse pût s'avancer, également défendue de tous côtés. Il confia l'une des deux ailes à Cassius, l'autre au jeune Crassus ; lui-même se plaça au centre.

On se mit en marche dans cet ordre, et l'on arriva à un ruisseau que l'on appelle le Balissus. Ce ruisseau n'avait pas beaucoup d'eau ; mais il fit un grand plaisir en ce moment aux soldats, qui souffraient de la sécheresse et de la chaleur, outre la fatigue d'une marche extrêmement pénible et du manque d'eau. Aussi la plupart des officiers furent d'avis qu'il fallait dresser les tentes et passer la nuit dans cet endroit, et, après avoir reconnu, autant que possible, le nombre et l'ordonnance des ennemis, marcher sur eux au point du jour. Mais Crassus, animé par son fils et les cavaliers de celui-ci, qui lui conseillaient de les conduire en avant et de livrer bataille, donna ordre que ceux qui auraient besoin de manger et de boire le fissent debout dans les rangs. Puis, avant que tous eussent achevé, il se mit en marche, non au pas et en faisant des haltes fréquentes, comme quand on s'avance pour combattre, mais rapidement et tout d'un trait, jusqu'à ce qu'on aperçût les ennemis. Contre l'attente générale, ils n'apparurent aux Romains ni nombreux ni dans un terrible appareil. C'est que Suréna avait placé ses masses derrière la première ligne, et qu'il avait voilé l'éclat de leurs armes, en donnant l'ordre de les couvrir d'étoffes et de peaux. Lorsqu'ils se furent approchés, et que le

général eut fait élever le signal du combat, tout d'abord la plaine fut remplie d'une clameur terrible et d'un bruissement effrayant. Car les Parthes ne s'excitent pas au combat par le son du clairon et de la trompette; mais ils font un grand bruit de tous côtés, en frappant sur des vases d'airain avec des marteaux creux couverts de cuir; et ces instruments rendent un son sourd et affreux, comme un mélange de rugissements sauvages et de roulements de tonnerre. Ils ont fort bien observé que le sens de l'ouïe est celui qui porte le plus aisément le trouble dans l'âme, qui émeut le plus vite les passions, et transporte le plus vivement l'homme hors de lui-même.

A ce bruit, les Romains furent saisis de stupeur. Tout à coup les Parthes, jetant bas les voiles qui couvraient leurs armes, parurent comme tout en feu : leurs casques et leurs cuirasses, de fer margien[1], brillaient d'un éclat vif et éblouissant; leurs chevaux étaient bardés de fer et d'airain. A leur tête paraissait Suréna : c'était un homme grand et beau, bien fait de sa personne; et son air efféminé semblait démentir sa réputation de bravoure : il aimait à se parer à la manière des Mèdes, à se peindre le visage, à bien séparer ses cheveux sur le front; les autres Parthes laissaient croître encore leurs cheveux à la manière des Scythes, pour se donner un air plus terrible.

Ils voulurent d'abord charger les Romains à coups de piques, pour pousser et enfoncer les premiers rangs; mais, lorsqu'ils virent la profondeur de ce corps, dont tous les boucliers se tenaient, dont les hommes ne faisaient qu'un tout inébranlable, ils se retirèrent; et l'on eût dit qu'ils rompaient leurs rangs et se dispersaient. Sans que les Romains s'en aperçussent, ils enveloppaient

[1] Il paraît que le pays des Margiens était voisin de l'Hyrcanie.

leur carré dans un vaste cercle. Crassus fit sortir des rangs et lança à la course ses vélites ; mais ceux-ci n'allèrent pas loin. Accueillis par une grêle de flèches, ils se replièrent au sein de la phalange. C'est ce qui commença le désordre et la crainte : on s'effrayait à la vue de ces traits, lancés avec tant de roideur et de force qu'ils brisaient toutes les armures, et traversaient aussi bien les corps durs que ceux qui cèdent. Les Parthes se retirèrent à distance, et ils commencèrent à lancer des flèches de loin de tous les côtés à la fois, sans s'occuper de viser juste ; car les Romains étaient si serrés et si épais que, quand on aurait voulu manquer son coup, il aurait été impossible de ne pas atteindre un homme. Et ils portaient des coups d'une force et d'une violence extrêmes : leurs arcs étaient si puissants, si grands, d'une courbure si flexible, qu'ils lançaient le trait avec une irrésistible impétuosité. Les Romains se trouvaient donc dès lors dans une situation fort fâcheuse. S'ils restaient fermes dans leurs rangs, ils recevaient des blessures ; s'ils essayaient d'en venir aux mains, ils ne pouvaient faire de mal à l'ennemi, et ils n'en étaient pas moins maltraités. Car les Parthes leur échappaient tout en leur lançant des flèches : ce qu'ils font mieux qu'aucune autre nation, sauf celle des Scythes. Et cela est sagement fait, puisqu'en repoussant l'ennemi, outre qu'ils se sauvent, ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains espérèrent qu'après avoir épuisé leurs flèches les Parthes cesseraient le combat ou qu'ils en viendraient aux mains, ils soutinrent bravement l'attaque. Mais, lorsqu'on sut que près de là se tenaient un grand nombre de chameaux chargés de flèches, et que les premiers rangs qui avaient donné en allaient reprendre en faisant un circuit, alors Crassus, ne voyant plus de terme à ses maux, perdit courage. Il envoya vers son fils un courrier, lui ordonnant d'observer le moment, et de for-

cer ceux qu'il aurait en face à engager le combat de près, avant qu'il fût complétement enveloppé. Car c'était principalement sur lui que les escadrons des Parthes tombaient et chargeaient, en cherchant à le tourner. Le jeune homme prit treize cents cavaliers, parmi lesquels les mille qui lui venaient de César, avec cinq cents archers et huit cohortes de soldats armés de boucliers qui étaient le plus près de lui ; il leur fit faire un demi-tour, et les conduisit à la charge. Les Parthes qui caracolaient autour de lui, soit qu'ils se conformassent aux ordres donnés, comme quelques-uns le pensent, soit qu'ils manœuvrassent pour éloigner Crassus de son père le plus possible, tournèrent le dos et prirent le galop. « Ils n'osent pas nous attendre ! » s'écrie Crassus, et il pousse son cheval ; avec lui se lancent Censorinus et Mégabacchus[1], celui-ci remarquable par son courage et sa force, l'autre par sa dignité sénatoriale et son éloquence : c'étaient deux amis de Crassus, à peu près du même âge que lui. L'infanterie, en voyant la cavalerie ainsi lancée, ne resta pas en arrière, entraînée elle-même par l'ardeur et la joie que lui causait l'espérance de la victoire. On se croyait vainqueur ; on croyait l'ennemi en déroute, et l'on s'avança fort loin. Mais alors on reconnut la ruse : ceux qui semblaient fuir firent volte-face ; et, une foule d'autres se joignant à eux, tous revinrent à la charge. Les Romains firent halte, pensant que l'ennemi en viendrait aux mains, en les voyant en si petit nombre. Mais non ; les Parthes leur opposèrent leur grosse cavalerie : et les autres cavaliers, voltigeant sans ordre autour d'eux, remuaient jusqu'au fond les monceaux de sable dont la plaine était couverte, et soulevaient une poussière immense. C'est à peine si les Romains pouvaient se voir

[1] On ne sait pas ce que c'était que ce Mégabacchus ; en tout cas, ce nom n'est pas celui d'un Romain.

et se parler ; ils tournoyaient dans un espace resserré, et, retombant les uns sur les autres, ils étaient criblés de flèches, et mouraient non d'une mort facile et prompte, mais dans les convulsions et les tortures d'une mort atroce : ils se roulaient sur le sable avec les flèches enfoncées dans leur corps, et expiraient des blessures qu'ils empiraient eux-mêmes en s'efforçant d'arracher les pointes recourbées des flèches qui avaient pénétré dans leurs veines et dans leurs nerfs : ils voulaient briser dans la plaie ces pointes à force de les tirer, et ils ne faisaient que se blesser eux-mêmes. Beaucoup mouraient ainsi ; ceux qui vivaient encore étaient incapables d'agir. Et lorsque Publius donna l'ordre de charger sur cette cavalerie bardée de fer, ils lui montrèrent leurs mains clouées à leurs boucliers, et leurs pieds traversés et fixés au sol, de sorte qu'il leur était tout aussi impossible de fuir que d'attaquer. Il s'élança donc lui-même à la tête de ses cavaliers, et, chargeant vigoureusement, il joignit l'ennemi. Mais il avait trop de désavantage dans ses moyens d'attaque et de défense : il frappait avec des javelines courtes et faibles sur des cuirasses de cuir cru et de fer ; et c'était avec des épieux que les Parthes frappaient ses Gaulois, dont les corps étaient légèrement armés et découverts. C'est en eux cependant qu'il avait le plus de confiance; et avec eux il fit des prodiges de valeur. Ils saisissaient les épieux, embrassaient par le milieu du corps et jetaient à bas de leurs chevaux ces hommes dont les mouvements étaient embarrassés par le poids de leur armure. Plusieurs quittaient leurs propres chevaux et se glissaient sous ceux des ennemis ; ils leur plongeaient leurs épées dans le ventre. Ces animaux, bondissant de douleur, mouraient en écrasant sous leurs pieds, en même temps pêle-mêle, leurs cavaliers et les ennemis. Ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à

supporter. Et puis la plus grande partie de leurs chevaux avaient péri en allant s'enferrer sur les épieux. Ils furent donc contraints de se replier sur leur infanterie ; et ils emmenèrent Publius, qui déjà se trouvait fort mal de ses blessures.

Il y avait près d'eux un monticule de sable : ils le virent et s'y retirèrent, et, attachant leurs chevaux au centre de cet espace, ils formèrent le cercle autour d'eux, les boucliers serrés et joints ensemble. Ils croyaient pouvoir ainsi repousser plus facilement les Barbares. Le contraire arriva. Dans une plaine unie, les premiers rangs procurent en quelque sorte un instant de relâche à ceux qui sont derrière ; mais là, l'inégalité du terrain les élevait au-dessus les uns des autres, et, ceux de derrière étant le plus découverts, il était impossible qu'ils échappassent aux coups : ils étaient tous également atteints, et ils avaient la douleur de périr d'une mort sans gloire, et sans pouvoir se venger de leurs ennemis.

Publius avait avec lui deux des Grecs qui habitaient dans ce pays, à Carrhes[1] ; ils se nommaient Hiéronyme et Nicomachus. Ces deux hommes lui conseillaient de s'enfuir avec eux, et de s'ouvrir un chemin pour se retirer à Ischnes[2], ville qui avait pris le parti des Romains, et qui n'était pas éloignée. « Il n'y a pas de mort si terrible, répondit-il, qui puisse épouvanter Publius, et lui faire abandonner des hommes qui meurent pour lui. » Il les engagea à se sauver eux-mêmes, et, leur tendant la main, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qu'une flèche avait transpercée, il ordonna à son écuyer de le frapper de son épée, et il lui présenta le flanc. On rapporte que Censorinus mourut de la même

[1] Ville de la Mésopotamie.

[2] Ischnes, ou Ichnes, était aussi en Mésopotamie, vers les bords de l'Euphrate.

manière. Mégabacchus se tua lui-même, et les principaux officiers en firent autant. Ceux qui restaient périrent sous le fer des ennemis, en combattant avec valeur jusqu'au dernier moment. Il n'y en eut, dit-on, pas plus de cinq cents qui furent pris vivants. Les Barbares, après avoir coupé la tête de Publius, marchèrent aussitôt sur Crassus. Or, voici dans quelle position il se trouvait.

Depuis qu'il avait commandé à son fils de charger les Parthes, on était venu lui annoncer que les ennemis étaient en grande déroute et chaudement poursuivis; en même temps il voyait que ceux qu'il avait en tête ne le pressaient plus comme auparavant, car la plupart s'étaient écoulés sur l'autre point. Alors, reprenant courage et ralliant ses troupes, il se mit en retraite vers des collines, s'attendant à voir bientôt son fils revenir de la poursuite. Publius lui avait envoyé plusieurs courriers, pour lui apprendre le danger qu'il courait; mais les premiers étaient tombés au milieu des Barbares, qui les avaient tués; les autres parvinrent à leur échapper, et lui apprirent que Publius était perdu, s'il ne lui envoyait un prompt et puissant secours. Crassus, en proie à plusieurs passions contraires, incapable de raisonnement, et ne sachant quel parti prendre, entraîné d'un côté par la crainte de tout perdre, de l'autre par le désir de secourir son fils, se décida enfin à faire avancer son armée.

Dans ce moment, les ennemis arrivaient avec des cris et des chants de victoire, qui les rendaient plus terribles encore; leurs mille tambours mugissaient encore une fois autour des Romains; et ceux-ci s'attendaient à un deuxième combat. Les Parthes, portant la tête de Publius au bout d'une lance, s'approchèrent en la montrant; et ils demandaient d'un ton insultant quels étaient ses parents et sa famille, puisqu'il était impossible qu'un jeune homme aussi noble et d'une valeur aussi brillante fût

fils d'un père aussi lâche et aussi dépourvu de cœur que Crassus. Ce spectacle, plus que tous les autres objets effrayants, brisa l'âme des Romains, et leur ôta toute force morale. Leur cœur ne s'alluma point du désir de la vengeance, comme il aurait dû faire ; tous n'éprouvaient que frisson et tremblement. C'est alors, c'est dans ce moment douloureux que Crassus se montra le plus magnanime : « Romains, s'écria-t-il en parcourant ses lignes, « cette perte, cette douleur ne regardent que moi seul. « La grandeur de la fortune et de la gloire romaines re« pose en vous, intacte, invaincue, tant que vous vivez. « Si vous avez pitié d'un père privé d'un fils distingué « entre tous par sa vaillance, montrez-la, cette pitié, « dans votre courroux contre l'ennemi. Ravissez-leur « cette joie, vengez-vous de leur cruauté. Ne vous laissez « point abattre par ce qui nous arrive, puisqu'il faut que « ceux qui tendent à de grandes choses éprouvent tou« jours quelque malheur. Ce n'est pas sans qu'il en ait « coûté du sang que Lucullus a vaincu Tigrane, et Sci« pion Antiochus. Nos ancêtres ont perdu en Sicile mille « vaisseaux, en Italie bien des généraux et des préteurs ; « et il n'en est pas un dont la défaite les ait empêchés de « rester les maîtres de ceux qui avaient d'abord été « vainqueurs. Car ce n'est point par la faveur de la For« tune, mais par une fermeté inébranlable et par leur « courage à affronter les périls extrêmes, que les Romains « sont parvenus à ce degré de puissance où ils sont au« jourd'hui. »

Telles étaient ses paroles et ses exhortations ; mais il voyait que bien peu l'écoutaient et s'animaient en l'écoutant ; puis, lorsqu'il commanda de pousser le cri de guerre, il fut convaincu de la consternation de l'armée, car ce cri fut bien faible, rare, inégal. Les Barbares, au contraire, poussèrent un cri éclatant, plein de force et de confiance. L'action commença : la cavalerie des Par-

thes, se répandant sur les ailes, prit les Romains en flanc, et les attaqua à coups de flèches. En même temps, la première ligne, armée de ses épieux, resserra les Romains sur un petit espace. Quelques-uns seulement, pour ne pas mourir frappés de leurs flèches, se jetèrent sur eux avec l'audace du désespoir ; ils ne leur faisaient guère de mal, mais ils mouraient d'une mort prompte, sous des coups épouvantables et d'un effet soudain : le large fer des épieux poussé à travers l'homme pénétrait jusque dans le corps du cheval ; et souvent le coup était porté avec une telle roideur que deux hommes étaient percés à la fois.

Le combat dura ainsi jusqu'à la nuit : alors les Parthes se retirèrent, en disant qu'ils voulaient bien accorder à Crassus cette nuit-là seulement pour pleurer son fils, à moins que, après avoir fait de plus sages réflexions sur sa situation, il n'aimât mieux se rendre auprès de l'Arsacès que d'y être traîné. Et ils dressèrent leurs tentes près de celles des Romains. Ils étaient remplis des plus grandes espérances ; quant aux Romains, la nuit fut bien triste pour eux : ils ne s'occupèrent ni de donner la sépulture aux morts, ni de panser les blessés, qui expiraient dans les douleurs les plus cruelles : chacun pleurait sur soi-même. Car il paraissait impossible d'échapper, soit qu'on attendît le jour dans cette position, soit qu'on se jetât pendant la nuit à travers ces plaines sans bornes. Les blessés étaient encore un grand embarras : les emporter, c'était se gêner dans la fuite, et la rendre plus lente ; si on les abandonnait, leurs cris apprendraient à l'ennemi le départ des autres. Pour Crassus, bien qu'on le crût la cause de tous ces maux, cependant tous désiraient de le voir et de l'entendre. Mais lui, retiré à l'écart dans un coin obscur, couché à terre et la tête voilée, il offrait à la multitude un exemple des vicissitudes de la Fortune ; aux gens sensés, des suites de la folie et de l'ambition. Il ne

lui avait pas suffi d'être le premier et le plus grand entre tant de milliers d'hommes; et, parce que deux hommes lui étaient préférés, il croyait que tout lui manquait.

Alors donc les lieutenants Octavius et Cassius voulurent le relever et lui rendre le courage. Lorsqu'ils virent qu'il était complétement abattu, ils convoquèrent eux-mêmes les centurions et les chefs de bandes, et ils délibérèrent avec eux. Il fut décidé qu'on ne resterait point; et on leva le camp sans trompette, et d'abord en silence. Mais, lorsque ceux qui ne pouvaient suivre s'aperçurent qu'on les abandonnait, leurs gémissements et leurs clameurs remplirent le camp de désordre et de confusion. Le trouble et l'épouvante s'emparèrent de ceux qui déjà avaient pris les devants : ils s'imaginèrent que les ennemis accouraient après eux. A force de retourner sur leurs pas, de se mettre en bataille, de charger sur des bêtes de somme ceux des blessés qui les suivaient, et de faire descendre les moins malades, ils perdirent un temps considérable. Il n'y eut qu'Ignatius qui, avec trois cents cavaliers, arriva jusqu'à Carrhes vers le milieu de la nuit. Il appela en langue romaine les hommes en sentinelles sur les murs; et, ceux-ci lui ayant répondu, il leur recommanda d'aller dire à Coponius, leur commandant, qu'il y avait eu une grande bataille entre Crassus et les Parthes. Et, sans dire rien autre chose, ni qui il était, il marcha vers le pont, et sauva les gens qui étaient avec lui; mais on l'a blâmé d'avoir abandonné son général. Cependant, ce mot jeté en passant à Coponius fut utile à Crassus. Coponius, réfléchissant, à la précipitation de celui qui avait parlé et à l'obscurité de son discours, qu'il n'avait rien de bon à annoncer, commanda aussitôt à ses troupes de prendre les armes; et, dès qu'il fut informé que Crassus était en marche, il alla au-devant de lui, recueillit et fit entrer l'armée dans la ville.

Les Parthes s'étaient bien aperçus pendant la nuit de

la retraite des Romains; cependant ils ne les poursuivirent point. Mais, dès le point du jour, ils entrèrent dans le camp; et ceux qu'on y avait laissés, et qui n'étaient pas moins de quatre mille, furent égorgés. Leur cavalerie prit en outre beaucoup de fuyards qui erraient par la plaine. Le lieutenant Varguntinus[1] perdit d'un seul coup avant le jour quatre cohortes, qui s'étaient égarées de la route. Retirées sur un tertre, environnées par l'ennemi, elles furent massacrées, à l'exception de vingt hommes seulement, qui se précipitèrent en avant l'épée nue à travers les Barbares : ceux-ci, étonnés, se retirèrent, leur ouvrirent un passage, et les laissèrent s'en aller ensuite au pas jusque dans Carrhes.

Suréna reçut un faux avis que Crassus s'était échappé avec les principaux personnages de son armée, et que la foule qui s'était écoulée dans Carrhes n'était qu'un ramas d'hommes sans importance. Il crut donc avoir perdu le fruit de sa victoire; néanmoins il doutait encore, et désirait savoir la vérité, afin de rester là et de faire le siége de la ville, ou bien de laisser les Carrhéniens et de se mettre à la poursuite de Crassus. Pour cela il dépêcha un homme qu'il avait auprès de lui, et qui savait les deux langues, avec ordre de s'approcher des murs et d'appeler en langue romaine Crassus lui-même ou Cassius, et de leur dire que Suréna voulait avoir avec eux une entrevue. L'interprète étant venu faire cette proposition, on la rapporta à Crassus, qui l'accepta. Bientôt après arrivèrent, de l'armée des Barbares, des Arabes qui connaissaient fort bien de vue Crassus et Cassius, parce qu'ils avaient été dans le camp des Romains avant la bataille. Ceux-ci, ayant vu Cassius sur les murs, lui dirent que Suréna était disposé à traiter, et qu'il leur accordait de

[1] Le véritable nom est plutôt Varguntéius, comme l'écrivaient les Romains.

se retirer sains et saufs, pourvu qu'ils devinssent amis du roi, et qu'ils abandonnassent la Mésopotamie. «Suréna, disaient-ils, croit ce parti plus avantageux aux uns et aux autres que d'en venir aux dernières extrémités.» Cassius accepta; et, comme il demandait qu'on fixât le lieu et l'heure de l'entrevue de Suréna et de Crassus, ils dirent que cela serait fait; et, ayant tourné bride, ils s'en allèrent.

Donc Suréna, charmé de tenir ces deux personnages, et de pouvoir les assiéger, amena ses Parthes le lendemain au point du jour. D'abord les Parthes accablèrent les Romains d'injures, et leur déclarèrent que, s'ils voulaient obtenir une capitulation, il fallait leur livrer Crassus et Cassius enchaînés. Indignés d'avoir été ainsi trompés, les Romains dirent à Crassus de renoncer à l'espérance vaine et éloignée du secours des Arméniens : ils ne voulaient plus que fuir. Mais il fallait que ce projet ne fût connu d'aucun des Carrhéniens avant l'heure de l'exécution. Cependant il fut connu d'Andromachus, le plus perfide de tous : cet homme l'apprit de Crassus; et Crassus avait en lui tant de confiance, qu'il le choisit même pour guide. Aussi rien n'échappa aux Parthes : Andromachus les informait de tout.

Les Parthes n'ont pas coutume de combattre de nuit; il ne leur est même pas aisé de le faire: et c'est pendant la nuit que Crassus s'en allait. Andromachus manœuvra de manière à ne pas laisser les Parthes trop en arrière, pour qu'ils pussent atteindre les Romains. Il guidait ceux-ci tantôt par une route, tantôt par une autre; à la fin, il détourna l'armée de son chemin, et l'engagea dans des marais profonds et des lieux tout coupés de fossés, à travers lesquels avançaient avec peine et par mille détours ceux qu'il traînait après lui. Il y en eut plusieurs qui jugèrent, à ces marches et contre-marches, qu'Andromachus ne pouvait avoir de bonnes intentions, et qui ne voulurent

plus le suivre. Cassius retourna vers la ville de Carrhes ; et ses guides, qui étaient des Arabes, lui conseillant d'attendre que la lune eût dépassé le Scorpion : « Pour moi, répondit-il, je crains encore plus le Sagittaire[1]. » Et il se mit à chevaucher vers l'Assyrie, avec cinq cents cavaliers. D'autres, conduits par des guides fidèles, occupèrent un terrain montagneux qu'on appelle les Sinnaques[2], et ils s'y établirent en sûreté avant le jour. Ils étaient environ cinq mille, sous le commandement d'un brave officier, nommé Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit engagé par l'artifice d'Andromachus dans ces terrains difficiles et dans ces marais. Il avait avec lui quatre cohortes armées de boucliers, fort peu de cavaliers, et cinq licteurs. Après bien des fatigues, il rentrait à peine dans le grand chemin avec ses gens, que déjà les ennemis étaient sur lui. Il était encore à douze stades [3] d'Octavius. Il se retira sur une autre crête de montagne, d'un accès moins difficile, mais aussi moins sûre : elle était dominée par les Sinnaques, et s'y rattachait par une longue chaîne qui s'étend dans cette direction à travers la plaine. C'est donc en vue de la troupe d'Octavius qu'il se trouvait dans cette position critique. Octavius accourut le premier des hauteurs à son secours, avec un petit nombre de ses gens ; il fut bientôt suivi de tous les autres, qui se reprochèrent leur lâcheté. Et tous ensemble fondirent sur les ennemis, les repoussèrent de la crête, et, plaçant Crassus au milieu d'eux et le couvrant de leurs boucliers, ils s'écrièrent fièrement que les Parthes n'avaient pas un trait qui pût atteindre le corps de leur général en chef, tant qu'ils

[1] Allusion à la force principale de l'armée des Parthes, qui étaient les archers.

[2] Près du Tigre.

[3] Un peu plus d'une demi-lieue.

ne seraient pas tous morts en combattant pour le défendre.

Suréna, remarquant que l'ardeur des Parthes s'émoussait, et que, si la nuit survenait et que les Romains se saisissent des montagnes, ils seraient alors tout à fait hors de prise, tendit un piége à Crassus. On lâcha quelques-uns des prisonniers, qui, dans le camp, avaient entendu des Barbares s'entretenir ensemble : ceux-ci disaient à dessein que le roi ne voulait pas faire aux Romains une guerre sans trêve, mais acquérir leur amitié par la reconnaissance, en traitant Crassus avec humanité. Les Barbares cessèrent le combat; et Suréna, s'étant avancé vers le coteau d'un pas tranquille, avec ses principaux officiers, débanda son arc, et tendit la main vers Crassus, en l'invitant à une entrevue. « C'est malgré lui, disait-il, « que le roi vous a fait éprouver sa vigueur et sa puissance. Maintenant, il veut de lui-même vous montrer « sa clémence et sa bonté, en vous promettant et en vous « donnant la liberté de vous en aller sains et saufs. »

Les Romains accueillirent les paroles de Suréna avec une ardeur et une joie extrêmes. Mais Crassus, qui n'avait jamais trouvé chez les Parthes que tromperie, et qui ne voyait pas de motif raisonnable à un changement si soudain, n'y crut point, et en délibérait avec ses officiers. Les soldats se mirent à crier qu'il y devait aller, puis à l'injurier, à le traiter de lâche. Ils lui reprochent qu'il les livre à la mort en les forçant de combattre contre des ennemis auxquels il n'ose pas même aller parler tandis qu'ils sont sans armes. Il essaya d'abord de les prier, puis de leur dire que, s'ils voulaient prendre patience le reste du jour dans ce terrain montagneux et escarpé, ils pourraient aisément se sauver pendant la nuit. Et il leur montrait la route, et il les invitait à ne point rejeter l'espérance d'un salut prochain. Mais l'irritation croissait contre lui, et ils frappaient sur leurs armes en le mena-

çant. Crassus, effrayé, descendit du coteau, et, se retournant vers les siens, dit seulement ces paroles : « Octavius, « et toi, Pétronius, et vous tous, officiers romains ici « présents, vous voyez la nécessité qui m'est imposée ; « et vous êtes témoins des traitements ignominieux et de « la violence à laquelle je suis en butte. Mais dites à tout « le monde, dites, si vous échappez à ce danger, que « c'est par la perfidie des ennemis, et non par la trahison « de ses concitoyens, que Crassus a péri. »

Octavius n'eut pas le courage de rester, et il descendit avec lui. Les licteurs voulaient le suivre : Crassus les renvoya. Les premiers des Barbares qui vinrent à sa rencontre furent deux Grecs métis. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux, saluèrent profondément Crassus, et, lui adressant la parole en grec, ils l'engagèrent à dépêcher quelques hommes, pour reconnaître que Suréna et ses gens s'avançaient sans armes et sans épées. Crassus leur répondit : « Si j'avais fait le moindre cas de la vie, je ne serais point venu me mettre en votre pouvoir. » Cependant il envoya les deux frères Roscius pour demander de quoi l'on traiterait, et combien on serait dans l'entrevue. Suréna les fit tout d'abord arrêter et mettre sous bonne garde; puis lui-même il s'avança à cheval avec ses principaux officiers, et soudain : « Hé quoi ! s'écria-t-il, le général en chef des Romains est à pied, et nous à cheval ! » Et il donna ordre qu'on lui amenât un cheval ; et, comme Crassus disait que ni l'un ni l'autre n'avait tort, puisqu'ils se rendaient à l'entrevue chacun à la manière de son pays, Suréna reprit que, dès ce moment, il y avait traité et paix entre le roi Hyrodès et les Romains, mais qu'il fallait en aller signer les conditions au bord du fleuve : « Car, ajouta-t-il, vous ne vous souvenez guère de vos conventions, vous autres Romains. » Et il tendit la main à Crassus. Celui-ci voulant faire venir son cheval : « Tu n'en as pas besoin, reprit Suréna ; en voici un que le roi te donne. » En

même temps on amena un cheval dont le frein était d'or; les écuyers enlevèrent Crassus, le placèrent dessus, et, marchant à ses côtés, ils se mirent à frapper le cheval, pour presser sa marche. Octavius, le premier, saisit la bride du cheval pour l'arrêter; ensuite Pétronius, un des tribuns de légion, puis les autres, se mirent à la traverse, tâchant de retenir le cheval, et d'écarter ceux qui pressaient Crassus des deux côtés. On commença par se pousser et s'agiter en tumulte, puis on en vint aux coups; et Octavius, tirant son épée, tua l'écuyer d'un des Barbares; mais lui-même il tomba mort, frappé par derrière. Pétronius, embarrassé et ne pouvant se servir de ses armes, reçut un coup sur sa cuirasse, et sauta à bas de son cheval sans avoir été blessé. Crassus fut tué par un Parthe nommé Promaxéthrès. Suivant d'autres, ce n'est pas Promaxéthrès qui le tua; mais, quand Crassus fut étendu à terre, c'est lui qui lui coupa la tête et la main droite. Mais on parle de ces faits par conjectures plutôt que d'après une connaissance certaine; car, de tous ceux qui étaient présents, les uns périrent en combattant autour de Crassus, les autres se précipitèrent aussitôt vers la montagne.

Les Parthes allèrent à eux en leur disant que Crassus avait reçu son châtiment; et Suréna engagea les autres à descendre avec confiance. Les uns descendirent et se livrèrent à lui; les autres se dispersèrent pendant la nuit. Il s'en échappa un petit nombre; les Arabes donnèrent la chasse au reste, les prirent et les massacrèrent. On rapporte qu'il y eut en tout vingt mille morts et dix mille prisonniers.

Suréna envoya à Hyrodès, en Arménie, la tête et la main de Crassus; puis il fit répandre par des courriers jusqu'à Séleucie le bruit qu'il amenait Crassus vivant, et il prépara une pompe burlesque, qu'il appelait par dérision un triomphe. Un des prisonniers, qui ressem-

blait à Crassus (c'était un nommé Caïus Paccianus), fut revêtu d'un costume barbare, dressé à répondre aux noms de Crassus et de général, placé sur un cheval, et conduit dans cet appareil. Devant lui s'avançaient sur des chameaux des trompettes et des licteurs. Aux faisceaux étaient attachées des bourses, et aux haches des têtes de Romains fraîchement coupées. Derrière marchaient des courtisanes de Séleucie, musiciennes qui chantaient des chansons bouffonnes et railleuses sur la mollesse et la lâcheté de Crassus. Cette farce était faite pour le peuple. Mais ensuite Suréna assembla le Sénat de Séleucie, et il y apporta les livres obscènes d'Aristide, intitulés *Milésiaques*[1]. Et certes il n'y avait pas là supposition de sa part. On avait réellement trouvé ce livre dans le bagage de Rustius[2]; et Suréna en avait pris occasion de se répandre en injures et en violentes critiques contre les Romains, qui, même en faisant la guerre, ne pouvaient s'abstenir de lire et de faire de pareilles infamies. Cependant les habitants de Séleucie reconnurent le grand sens d'Ésope, en voyant Suréna mettre dans la poche de devant de la besace, les obscénités milésiennes, et dans celle de derrière la Sybaris parthique qu'il traînait à sa suite dans ses chars de concubines. En effet, son armée ressemblait, mais dans un sens inverse, à ces vipères et à ces scytales[3], dont on parle tant : l'extérieur et le front en étaient terribles et sauvages; on n'y voyait que lances, arcs et chevaux; mais à la queue de la phalange ce n'était plus que courtisanes, cymbales, chants, que nuits entières données au commerce des femmes. Certainement Rustius était blâmable; mais bien impudents

[1] C'était la chronique scandaleuse de Milet, rédigée sous forme de fables ou de nouvelles.

[2] On propose de lire ici Roscius, un des deux frères dont il a été parlé plus haut.

[3] C'est l'espèce de reptile appelé musaraigne.

étaient les Parthes de blâmer les *Milésiaques*, quand ils avaient eu pour rois plusieurs Arsacides nés de courtisanes milésiennes et ioniennes.

Tandis que ces faits s'accomplissaient, Hyrodès avait déjà fait la paix avec Artavasdès l'Arménien; et ils étaient convenus du mariage de la sœur d'Artavasdès avec Pacorus, fils d'Hyrodès. Ils se donnaient réciproquement des festins et des banquets, dans lesquels on récitait ordinairement des poésies grecques. Car Hyrodès n'ignorait ni la langue ni la littérature des Grecs. Artavasdès lui-même faisait des tragédies, et il écrivait des discours et des histoires, dont une partie a été conservée jusqu'à nos jours. Lorsqu'on apporta la tête de Crassus à la porte de la salle, les tables venaient d'être enlevées, et un acteur tragique, nommé Jason, de Tralles[1], chantait le rôle d'Agavé dans *les Bacchantes* d'Euripide, à la grande satisfaction des spectateurs. Sillacès se présenta à l'entrée de la salle; et, après s'être prosterné, il jeta aux pieds d'Hyrodès la tête de Crassus. Les Parthes firent retentir des applaudissements et des cris de joie; et les officiers de service firent asseoir à table[2] Sillacès par ordre du roi. Jason passa son costume de Penthée à un personnage du chœur, et, prenant la tête de Crassus, avec le délire d'une bacchante et saisi d'un enthousiasme réel, il se mit à chanter ces vers[3] :

Nous apportons des montagnes ce cerf qui vient d'être tué;
Nous allons au palais; applaudissez à notre chasse;

à-propos qui plut fort à tout le monde. Et, lorsqu'en

[1] Tralles était une ville de Carie.

[2] Il n'y a point là de contradiction avec ce qui vient d'être dit, que les tables venaient d'être enlevées: on enlevait les tables à chaque service.

[3] *Bacchantes*, vers 1168. Mais le texte de Plutarque diffère légèrement de celui d'Euripide.

continuant le dialogue avec le chœur, il arriva à prononcer ces mots :

Qui l'a tué[1] ?
— C'est à moi, c'est à moi qu'en revient l'honneur,

Promaxéthrès, qui était au festin, s'élança de table, et lui prit des mains la tête, en s'écriant : « C'est à moi de chanter le morceau plutôt qu'à lui. » Le roi, charmé de cet incident, lui donna la récompense d'usage, et fit don.d'un talent à Jason.

Tel est l'exode[2] par lequel finit, comme une tragédie, l'expédition de Crassus.

Cependant Hyrodès reçut la juste punition de sa cruauté, et Suréna de sa perfidie. Suréna fut peu de temps après mis à mort par Hyrodès, jaloux de sa gloire. Hyrodès perdit Pacorus vaincu dans une grande bataille par les Romains; il tomba malade lui-même et devint hydropique, et Phraate, son fils, conspira contre lui et lui donna du poison. La maladie reçut et absorba en elle-même le poison et ils se chassèrent l'un l'autre : Hyrodès se sentait soulagé; mais alors Phraate prit la route la plus courte : il l'étrangla.

[1] Il y a, dans le texte d'Euripide : « Quelle est celle qui l'a frappé? »
[2] L'exode, dans la tragédie antique, était une sorte d'épilogue qui servait à compléter le dénoûment, en fixant définitivement le sort des principaux personnages qui avaient figuré dans l'action.

COMPARAISON

DE

NICIAS ET DE MARCUS CRASSUS.

Mettons en parallèle Nicias et Crassus. D'abord les richesses de Nicias furent acquises par des voies moins blâmables que celles de Crassus. Sans doute on ne peut trouver estimable l'exploitation des mines, puisqu'on n'y emploie ordinairement que des malfaiteurs et des Barbares, quelquefois enchaînés, et qui périssent dans ces lieux profonds et malsains. Mais, comparés à l'achat des biens que confisquait Sylla, aux spéculations sur le feu, les moyens mis en œuvre par Nicias paraîtront plus honnêtes. Et ce métier, Crassus le pratiquait ouvertement, comme il eût fait l'agriculture ou la banque. Pour les autres faits qu'on lui imputait, et qu'il persista toujours à nier, comme de vendre sa voix dans le Sénat, de commettre des injustices envers les alliés, de circonvenir les femmes par des flatteries, de recéler des malfaiteurs, jamais on ne reprocha, même faussement, rien de pareil à Nicias : s'il donnait de l'argent aux sycophantes, s'il s'en laissait tirer par la crainte qu'il avait d'eux, et s'il en devint l'objet des railleries de la foule, il faisait là une chose qui n'eût pas convenu peut-être à un Aristide ou à un Périclès ; mais c'était pour lui une nécessité à cause de sa timidité naturelle. C'est même de quoi l'orateur Lycurgue se fit dans la suite honneur de-

vant le peuple. Accusé d'avoir acheté un des sycophantes qui le poursuivaient : « Je suis charmé, dit-il, qu'après avoir si longtemps administré pour vous, l'enquête m'ait convaincu d'avoir plutôt donné que reçu. » Il y avait une politique plus grande dans les dépenses de Nicias, qui mettait son honneur à employer son argent en offrandes aux dieux, en frais de jeux publics et de chœurs de tragédies. Mais, en comparaison de la dépense que fit Crassus, quand il donna un banquet à tant de milliers d'hommes, et leur distribua en outre de quoi se nourrir pendant quelque temps, toutes les libéralités de Nicias, en y joignant même tout le bien qui lui restait, n'en étaient pas la cinquantième partie. Aussi je m'étonne que cette réflexion ait pu échapper à qui que ce soit : que le vice n'est qu'une anomalie, une contradiction dans la manière d'être; puisqu'on voit des hommes qui ont amassé leur fortune par des moyens si honteux, la dépenser si utilement.

Voilà pour ce qui est de leur richesse.

Quant à leur conduite politique, on ne voit dans celle de Nicias aucun acte de fourberie, d'injustice, de violence, ou d'emportement; il fut plutôt dupe d'Alcibiade; il ne se présentait devant le peuple qu'avec une réserve craintive. Au contraire, on reproche à Crassus, changeant sans cesse d'amis comme d'ennemis, un grand manque de foi et de noblesse. Il ne niait pas lui-même qu'il n'eût employé la violence pour parvenir au consulat, puisqu'il avait loué des assassins afin de se défaire de Caton et de Domitius. Dans l'assemblée pour le partage des provinces, plusieurs hommes du peuple furent blessés, quatre tombèrent morts, et lui-même, ce qui nous a échappé dans le récit de sa vie, donna un coup de poing dans le visage à Lucius Analius, sénateur, qui parlait contre lui, et le chassa tout sanglant de la place. En cela Crassus montra une violence tyrannique; mais, d'un

autre côté, la timidité de Nicias dans les actes politiques, sa crainte du bruit, sa facilité à céder aux plus méchants, tout cela mérite bien les plus grands reproches. Crassus, du moins, montra sous ce rapport de l'élévation et de la grandeur d'âme : ce n'est point, par Jupiter ! contre des Cléon et des Hyperbolus, qu'il avait à lutter, mais contre la gloire brillante de César et les trois triomphes de Pompée ; pourtant il ne céda point : contre l'un et l'autre il dressa sa puissance ; et, par la dignité de la censure, il s'éleva au-dessus même de Pompée. Il faut, dans les hautes positions, ambitionner non pas ce qui excite l'envie, mais ce qui donne de l'éclat politique, et amortir l'envie par la grandeur de la puissance. Que si tu aimes par-dessus tout la sécurité et le repos, si tu crains Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pylos, Perdiccas en Thrace, tu trouveras dans Athènes un assez large espace pour y vivre dans le loisir, et t'y tresser, comme disent certains rhéteurs, une couronne d'imperturbabilité. C'était du reste quelque chose de réellement divin que l'amour de Nicias pour la paix ; c'était une politique digne de l'humanité grecque que celle qui tendait à mettre fin à la guerre. Sous ce rapport, Crassus ne mériterait point d'être mis en parallèle avec Nicias, quand même il aurait acquis pour bornes à l'empire romain la mer Caspienne ou l'océan Indien.

Mais aussi, dans une ville qui a le sentiment de la vertu, quand on est fort de sa puissance, on ne doit pas faire place aux méchants, ni donner le commandement à des hommes vicieux, ni accorder sa confiance à des gens suspects. Or, c'est là ce que fit Nicias : Cléon n'était rien dans l'État qu'une voix impudente criaillant dans la tribune ; et lui, il l'établit à la tête des armées. Ce n'est pas toutefois que je loue Crassus d'en être venu, dans la guerre de Spartacus, à une affaire décisive, avec plus d'empressement que de sûreté ; cependant c'était

le fait d'une noble ambition, de craindre que Pompée, en arrivant, ne lui enlevât la gloire de cette expédition, comme Mummius avait enlevé à Métellus l'honneur de prendre Corinthe. Mais la conduite de Nicias est tout à fait déraisonnable, indigne · ce qu'il cède à un rival, ce n'est pas un honneur, un commandement environné de belles espérances, de succès faciles ; non, il voyait dans cette expédition de grands dangers, et il préfère la sûreté de sa personne a l'intérêt public. Or, au temps des guerres contre les Perses, Thémistocle, pour empêcher qu'un homme sans mérite, sans raison, ne perdît la ville en se trouvant à la tête des troupes, l'éloigna du commandement à prix d'or. Et Caton ne brigua le tribunat que parce qu'il voyait Rome dans une situation embarrassante et pleine de périls. Nicias, au contraire, se réservait pour commander des expéditions contre Minoa, Cythère et les malheureux Méliens[1] ; mais fallait-il combattre les Lacédémoniens, alors il se dépouillait de la chlamyde, et il livrait à l'incapacité, à la fougue d'un Cléon, des vaisseaux, des armes, des hommes, un commandement militaire qui exigeait la dernière habileté : c'était trahir non point sa propre gloire, mais la sûreté et le salut de sa patrie.

Et voilà pourquoi dans la suite, malgré lui, en dépit de ses désirs, on le mit dans la nécessité d'aller faire la guerre contre les Syracusains : on croyait ses refus dictés non point par une raison d'utilité publique, mais par sa mollesse et son indolence ; c'était là uniquement, pensait-on, ce qui le portait à priver les Athéniens de la conquête de la Sicile. Ce qui prouve cependant en lui une grande capacité, c'est que, quoiqu'il fût toujours opposé à la guerre, et qu'il refusât constamment le com-

[1] On a vu, dans la Vie d'Alcibiade, que tous les jeunes gens de l'île de Mélos avaient été massacrés par les Athéniens.

mandement de l'armée, on ne cessa de lever la main pour l'élire, comme le plus habile général et le meilleur. Crassus, au contraire, désira pendant toute sa vie le commandement militaire; et il ne parvint à l'obtenir que dans la guerre des esclaves, et par nécessité, parce que Pompée, Marcellus et les deux Lucullus étaient éloignés; et cependant c'est alors qu'il était le plus considéré et le plus puissant. Mais, à ce qu'il paraît, aux yeux mêmes de ceux qui montraient le plus d'empressement pour lui, c'était un homme, suivant l'expression du poëte comique[1],

> Très-bon à tout, excepté au combat;

et cette persuasion ne servit de rien aux Romains, qui furent forcés de céder à sa passion pour l'argent et pour les honneurs. Les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre malgré lui; Crassus y emmena les Romains malgré eux. L'un dut ses malheurs à sa patrie; l'autre, sa patrie lui dut les siens.

Il y a cependant en cela plutôt matière à louer Nicias qu'à blâmer Crassus. L'un avait l'expérience et faisait le raisonnement d'un prudent capitaine; et il ne se laissa point séduire par les fausses espérances de ses concitoyens, mais il se refusa, il renonça à conquérir la Sicile. Crassus, en entreprenant la guerre des Parthes, eut tort de la traiter comme œuvre d'une exécution très-facile. Mais il aspirait à un but plein de grandeur. César subjuguait l'Occident, les Celtes, les Germains, la Bretagne; lui, il s'en allait pousser son cheval vers l'aurore et la mer de l'Inde, et faire la conquête de l'Asie. Pompée avait aspiré à cette conquête, et Lucullus l'avait entreprise : c'était des hommes d'un naturel doux; ils conservèrent leur bonté envers tout le monde, quoiqu'ils

[1] Ménandre, ainsi désigné comme le poëte comique par excellence.

eussent les mêmes projets que Crassus, et que leur but fût le même. Lorsqu'on avait donné ce commandement à Pompée, le Sénat s'y était opposé; et, lorsque César eut mis en déroute trois cent mille Germains, Caton proposa de le livrer aux vaincus, et de détourner sur lui la vengeance céleste qu'il avait provoquée en violant des traités; mais le peuple ne tint compte de l'avis de Caton : pendant quinze jours on offrit des sacrifices en reconnaissance de cette victoire, et on se livra à des réjouissances excessives. Quels eussent donc été leurs sentiments, et combien de jours eussent duré les sacrifices, si Crassus eût écrit de Babylone qu'il était vainqueur, et qu'ensuite, envahissant la Médie, la Perse, l'Hyrcanie, Suse, la Bactriane, il en eût fait des provinces romaines? Et en effet, s'il faut commettre une injustice, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos et qu'on ne sait pas faire un bon usage des biens présents, ce n'est pas une raison pour raser Scandie[1] ou Mendès[2], et pour donner la chasse à des Éginètes fugitifs, qui abandonnent leurs demeures et vont se cacher, comme des oiseaux, dans des contrées étrangères. Non, mettons la justice à un plus haut prix, et n'abandonnons point le juste si aisément, pour un avantage quelconque, comme chose vile et méprisable. Louer l'entreprise de l'expédition d'Alexandre, et blâmer celle de Crassus, c'est mal juger le commencement par la fin.

Quant aux expéditions mêmes, Nicias a fait, durant les siennes, un assez grand nombre de nobles actions. Dans plusieurs combats il a vaincu les ennemis; peu s'en est fallu qu'il ne prît Syracuse; et tout le mal n'est pas arrivé par sa faute : on pourrait l'attribuer à sa ma-

[1] Ville maritime de l'île de Cythère.

[2] Ce n'est point Mendès, en Égypte; celle dont il est question ici était une colonie des Érétriens, dans la Thrace.

ladie, et à la jalousie des citoyens restés à Athènes. Crassus, par la multitude de ses fautes, ne permit pas à la Fortune de faire rien pour lui; tellement que l'on s'étonne, non pas que son incapacité ait été vaincue par la puissance des Parthes, mais qu'elle ait pu vaincre le bonheur des Romains.

L'un n'a jamais rien méprisé de ce qui tient à la divination; l'autre l'a dédaignée entièrement; et tous deux sont morts de la même manière. Il y a donc là une question fort obscure, et fort difficile à juger. Cependant plus pardonnables que les fautes commises par une présomption qui ne respecte aucune loi, sont les fautes que fait commettre un scrupule religieux conforme aux croyances anciennes et généralement reçues.

Quant à la mort de l'un et de l'autre, celle de Crassus n'a rien de blâmable. Il ne s'est pas rendu; il n'a pas été enchaîné, objet des sarcasmes des vainqueurs : il ne fit que céder aux exigences de ses amis, et il périt victime d'ennemis sans foi. Nicias, au contraire, dans l'espoir de conserver une vie honteuse et déshonorée, se rendit aux ennemis, et ajouta ainsi à l'ignominie de sa mort.

EUMÈNE [1].

(De l'an 359 à l'an 315 avant J.-C.)

Duris conte qu'Eumène de Cardie [2] était fils d'un homme que sa pauvreté réduisait à faire le métier de roulier dans la Chersonèse, mais qu'il reçut une éducation libérale, fut instruit dans les lettres, et dressé aux exercices du gymnase. Il n'était encore qu'un enfant, lorsque Philippe, passant par la ville de Cardie, et étant de loisir, s'arrêta à voir les jeux d'escrime des jeunes garçons et la lutte des enfants. Eumène y eut tant de succès, il montra tant d'adresse et de courage, qu'il plut à Philippe, qui l'emmena avec lui. Toutefois je trouve plus vraisemblable le récit de ceux qui assurent que Philippe prit Eumène auprès de sa personne, et l'avança, à cause des liens d'hospitalité et d'amitié qu'il avait avec le père du jeune homme.

Après la mort de Philippe, Eumène, qui ne le cédait, aux yeux d'Alexandre, ni en prudence ni en fidélité, à

[1] J'ai placé la Vie d'Eumène avant celle de Sertorius, malgré l'espèce de préface qui est en tête de cette dernière, d'après laquelle il semblerait que la Vie d'Eumène n'a été écrite qu'après la Vie de Sertorius. Dans la *comparaison*, Eumène est nommé le premier; j'ai donc été fondé à conclure que, dans le dessein de Plutarque, sa Vie devait précéder l'autre, qu'elle ait ou non été écrite la première. La logique, la chronologie, et l'usage habituel de Plutarque, justifient donc ce petit changement, assez insignifiant d'ailleurs.

[2] Dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la Propontide.

aucun des courtisans, reçut le titre de premier secrétaire; et le roi le traita avec la même distinction que ceux qui avaient le plus de part à son amitié et à sa confiance ; jusque-là que dans l'expédition de l'Inde il l'envoya à la tête d'un corps d'armée, et qu'il lui donna le gouvernement de Perdiccas, lorsque Perdiccas, à la mort d'Héphestion, fut élevé aux fonctions qu'avait remplies ce dernier. C'est pourquoi le propos que tint, après la mort d'Alexandre, Néoptolème, qui avait été grand écuyer : « Je portais le bouclier et la lance pendant qu'Eumène suivait avec l'écritoire et les tablettes, » ne fit que prêter à rire aux Macédoniens, qui n'ignoraient pas qu'outre bien d'autres honneurs décernés par le roi à Eumène, Alexandre l'avait trouvé digne de son alliance. Barsine, fille d'Artabaze, la première femme qu'Alexandre eût connue en Asie, et dont il avait eu un fils, nommé Hercule, avait deux sœurs, dont il donna l'une, Apama, à Ptolémée, et l'autre, qui s'appelait aussi Barsine, à Eumène, lorsqu'il se mit à distribuer à ses amis les femmes perses, et à les leur faire épouser.

Eumène, néanmoins, encourut souvent la disgrâce d'Alexandre, et se vit plus d'une fois en danger à cause d'Héphestion. Ainsi, un jour Héphestion ayant assigné au joueur de flûte Évius un logement que les esclaves d'Eumène avaient d'avance retenu pour lui, Eumène alla tout en colère, accompagné de Mentor, trouver Alexandre, en criant que ce qu'on avait de mieux à faire, c'était donc de jouer de la flûte ou de réciter des tragédies, et qu'il fallait jeter là les armes. Alexandre, au premier moment, partagea son indignation, et fit à Héphestion de vives remontrances ; mais, changeant bientôt de disposition, il sut mauvais gré à Eumène de ses plaintes, trouvant dans ce procédé une impertinence à son adresse bien plus qu'un franc reproche à Héphestion.

Une autre fois, Alexandre, en voyant Néarque avec une

flotte pour reconnaître la mer extérieure, et n'ayant rien dans son trésor, empruntait de l'argent à ses amis. Eumène, à qui il avait demandé trois cents talents [1], n'en donna que cent [2]; encore le fit-il de mauvaise grâce, disant qu'il avait eu bien de la peine à les tirer de ses régisseurs. Alexandre, sans lui faire aucun reproche, refusa son argent; mais il fit mettre secrètement le feu à la tente d'Eumène, afin de le convaincre de mensonge, lorsqu'il transporterait son argent. La tente fut entièrement brûlée avant qu'on pût rien emporter; et Alexandre eut à regretter la destruction des papiers qu'Eumène avait en sa garde. L'or et l'argent fondus par le feu montèrent à plus de mille talents [3]. Alexandre n'en prit rien; bien plus, il écrivit aux satrapes et aux généraux d'envoyer des copies de toutes les dépêches que le feu avait consumées, et les confia aux mains d'Eumène.

Un présent qu'Alexandre fit à Héphestion occasionna une seconde querelle entre celui-ci et Eumène; et ils se dirent mutuellement beaucoup d'injures. Eumène n'en fut d'abord pas moins bien traité par le roi; mais, peu de temps après, Héphestion mourut, et le roi, inconsolable, témoigna du ressentiment et de l'aigreur à tous ceux qu'il croyait avoir été jaloux d'Héphestion pendant sa vie, et s'être réjouis de sa mort. Il en soupçonnait surtout Eumène, et lui reprochait souvent leurs querelles et les injures qu'ils s'étaient dites. Mais Eumène, en homme adroit et insinuant, chercha à se sauver par ce qui faisait sa disgrâce. Alexandre s'occupait d'honorer dignement la mémoire d'Héphestion. Eumène s'étudia à seconder son désir, lui suggérant des moyens nouveaux de relever les obsèques, et fournissant, avec autant

[1] Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.
[2] Environ six cent mille francs.
[3] Environ six millions de francs.

d'empressement que de libéralité, aux frais de construction du tombeau.

Il s'éleva, à la mort d'Alexandre, une vive dispute entre la phalange macédonienne et les courtisans. Eumène, porté d'inclination pour ceux-ci, affectait néanmoins dans ses discours une neutralité convenable, disait-il, à un simple particulier, qui, en sa qualité d'étranger, ne devait pas se mêler des disputes des Macédoniens. Les autres courtisans étant sortis de Babylone, il resta dans la ville, se mit avec succès à adoucir les soldats, et les disposa à un accommodement. Puis, après l'entrevue des généraux et la pacification des premiers troubles, quand on se partagea les gouvernements de provinces et les commandements d'armées, Eumène eut la Cappadoce, la Paphlagonie, et toute la côte baignée par la mer du Pont, jusqu'à Trapézonte [1]. Ce pays n'était pas encore sous la domination des Macédoniens. Ariarathe en était roi ; mais Léonnatus et Antigonus étaient chargés d'y conduire Eumène avec une armée considérable, et de l'établir satrape de la contrée.

Antigonus n'eut aucun égard à ce que lui avait écrit Perdiccas ; car il se livrait déjà à ses projets ambitieux, et méprisait tout le monde. Léonnatus entreprit cette conquête pour Eumène, et descendit en Phrygie ; mais Hécatée, tyran de Cardie, vint l'y trouver, et le pria de porter plutôt secours à Antipater et aux Lacédémoniens assiégés dans Lamia [2]. Il consentit à cette demande, pressa Eumène de l'y accompagner, et voulut le réconcilier avec Hécatée ; car il y avait entre lui et le tyran une défiance mutuelle, suite des démêlés politiques de leurs pères. Souvent Eumène avait accusé ouvertement Hé-

[1] Colonie de Sinope, sur la côte méridionale du Pont-Euxin : c'est aujourd'hui encore la ville de Trébizonde.

[2] Ville de la Thessalie.

catée de tyrannie, et sollicité Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Eumène détournait donc Léonnatus de la guerre contre les Grecs : « Je crains, disait-il, qu'Antipater, pour faire plaisir à Hécatée, et pour assouvir sa vieille haine contre moi, ne me fasse mourir. » Alors Léonnatus, se fiant pleinement à Eumène, lui découvrit ses véritables desseins. Le secours qu'il promettait à Antipater n'était en effet qu'une ruse et un prétexte : il était résolu de passer en Macédoine pour s'en rendre maître ; et il montra des lettres de Cléopâtre, qui l'invitaient à venir à Pella, avec promesse de l'épouser. Eumène, soit crainte d'Antipater, soit mauvaise opinion qu'il eût de Léonnatus, qui n'était qu'un homme inconsidéré, plein d'emportement et de témérité, décampa la nuit avec toute sa suite, composée de trois cents chevaux et de deux cents domestiques bien armés. Il avait en or cinq mille talents [1]. Il se retira avec ces ressources auprès de Perdiccas, et lui révéla les projets de Léonnatus. Cette démarche lui donna tout de suite un grand crédit, et Perdiccas le fit entrer dans le conseil.

Peu de temps après, il fut conduit en Cappadoce, avec une armée que commandait Perdiccas en personne. Ariarathe fut pris, la province subjuguée, et Eumène déclaré satrape. Eumène donna à ses amis les gouvernements des villes de la Cappadoce, établit des commandants pour les garnisons, nomma les juges et les intendants qu'il voulut, sans que Perdiccas se mêlât en rien de ses choix. Il partit ensuite avec Perdiccas, pour ménager son amitié et ne pas trop s'éloigner de la cour. Mais Perdiccas, qui se croyait sûr du succès de ses desseins, et qui voyait aussi que les pays qu'il laissait derrière avaient besoin d'un gardien vigilant et fidèle, y envoya Eumène, qu'il fit partir de Cilicie, en apparence

[1] Environ trente millions de francs de notre monnaie.

pour qu'il administrât sa province, mais, en réalité, pour qu'il tînt dans la soumission l'Arménie limitrophe, qu'avait bouleversée Néoptolème. Néoptolème était un homme enflé d'orgueil et de vaine présomption. Eumène essaya néanmoins de le gagner par des remontrances. Ayant trouvé la phalange macédonienne remplie de morgue et d'insolence, il forma, pour être en état de lui tenir tête, un corps de cavalerie, en accordant aux naturels du pays qui savaient monter à cheval, des immunités et des exemptions d'impôts ; en achetant des chevaux, qu'il donnait à ceux de ses officiers en qui il avait le plus de confiance ; en aiguisant les courages par des récompenses et des dons ; en façonnant les corps à la fatigue par des mouvements et des exercices continuels. Aussi les Macédoniens se trouvaient-ils les uns surpris, les autres rassurés, en voyant le peu de temps qu'il avait mis à rassembler autour de sa personne six mille trois cents chevaux.

Cependant Cratère et Antipater, après avoir soumis les Grecs, passèrent en Asie, pour y détruire la puissance de Perdiccas ; et l'on annonçait qu'ils étaient prêts à se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui allait lui-même faire la guerre à Ptolémée, nomma Eumène commandant général des troupes d'Arménie et de Cappadoce ; il manda à Alcétas et à Néoptolème d'obéir à Eumène, et à Eumène de tout ordonner comme il le jugerait à propos. Alcétas refusa nettement de prendre part à l'expédition, alléguant que les Macédoniens qu'il commandait avaient honte de combattre contre Antipater, et qu'ils étaient prêts plutôt à se rendre par affection à Cratère. Néoptolème ne se cachait pas de la trahison qu'il tramait contre Eumène : au lieu de suivre l'ordre qu'il avait reçu de se joindre à lui, il rangea son armée en bataille et l'attaqua. Eumène recueillit en cette occasion les premiers fruits de sa prévoyance et de ses préparatifs. Son infanterie fut battue ; mais avec sa cavalerie il mit Néoptolème en fuite,

prit ses bagages, et, revenant en corps sur la phalange, qui s'était débandée à la poursuite de l'infanterie, il leur fit mettre bas les armes, et les incorpora dans son armée, après leur avoir fait prêter serment de fidélité.

Néoptolème, ayant rallié quelques fuyards, se réfugia auprès de Cratère et d'Antipater, qui envoyèrent des députés à Eumène, pour l'inviter à passer dans leur parti, promettant de lui assurer la libre jouissance de son gouvernement, et d'y joindre même d'autres provinces et de nouvelles troupes, à la seule condition de devenir l'ami d'Antipater, et de ne pas renoncer à l'amitié de Cratère. A cette proposition Eumène répondit : « Mon ancienne « inimitié contre Antipater ne me permet pas de devenir « présentement son ami, alors que je le vois traiter hos- « tilement mes amis ; je suis prêt à réconcilier Cratère et « Perdiccas, et à les ramener l'un à l'autre à des condi- « tions justes et raisonnables. Mais, si Cratère entreprend « de lui enlever ses États, je le défendrai contre ses « agresseurs tant qu'il me restera un souffle ; et j'aban- « donnerai mon corps et ma vie plutôt que de trahir la « foi que j'ai jurée. » D'après sa réponse, Antipater et Cratère délibéraient à loisir sur le parti qu'ils devaient prendre dans cette affaire importante, quand Néoptolème vint leur apprendre sa défaite, et réclamer du secours. Il s'adressa surtout à Cratère : « Les Macédoniens, dit-il, désirent ardemment ta présence : ils n'auront pas plutôt vu ton chapeau et entendu ta voix, qu'ils iront se rendre à toi avec leurs armes. » Il est vrai que Cratère jouissait d'un grand renom, et que la foule des Macédoniens, après la mort d'Alexandre, l'avait désiré pour roi, se souvenant qu'il avait encouru plusieurs fois, par affection pour eux, la disgrâce d'Alexandre. Lorsque Alexandre se laissait aller aux manières des Perses, Cratère cherchait à l'en éloigner, et défendait les coutumes nationales, que faisaient dédaigner le faste et l'orgueil.

Cratère envoya donc Antipater en Cilicie; et lui-même, à la tête d'une forte partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène, persuadé que, n'étant pas attendu, il surprendrait ses troupes, après leur récente victoire, en désordre et se livrant à la bonne chère. Qu'Eumène eût deviné d'avance la marche de Cratère et se fût préparé à le bien recevoir, c'est le fait d'un général vigilant et sage, et non d'une habileté consommée; mais d'avoir su dérober aux ennemis la connaissance de tout ce qu'il lui importait de leur laisser ignorer; d'avoir tu à ses propres soldats le nom du général qu'ils allaient combattre, et de leur avoir fait attaquer Cratère sans qu'ils connussent qui il était, c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre d'un grand capitaine. Il fit donc courir le bruit que c'étaient Néoptolème et Pigrès, qui venaient à la tête d'une troupe de cavaliers cappadociens et paphlagoniens.

Il voulait décamper la nuit; mais il fut surpris par le sommeil, et eut une vision vraiment étrange. Il lui semblait voir deux Alexandre s'apprêtant à combattre l'un contre l'autre, chacun à la tête de sa phalange; Minerve vint au secours de l'un, Cérès de l'autre; après une lutte terrible, le protégé de Minerve fut vaincu, et Cérès cueillit des épis dont elle tressa une couronne au vainqueur. Eumène conjectura que ce songe lui était favorable, parce qu'il combattait pour un pays excellent, et qui était alors couvert de riches moissons en pleine maturité : partout on avait semé; partout s'offrait à l'œil un spectacle de paix, la campagne au loin florissante. Sa confiance s'accrut encore lorsqu'il sut que le mot d'ordre était chez les ennemis Minerve et Alexandre : il donna à ses troupes celui de Cérès et Alexandre, et commanda à tous ses soldats de mettre sur leurs têtes des couronnes d'épis, et d'en entourer leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de déclarer à ses capitaines et à ses officiers

quels étaient ceux avec qui ils allaient avoir affaire, n'osant prendre sur lui de garder seul un secret si important ; néanmoins il s'en tint à sa première résolution, et ne confia le danger qu'à sa pensée.

Il ne rangea en bataille, vis-à-vis de Cratère, aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangère, commandés, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, l'autre par Phœnix de Ténédos, avec ordre de courir à l'ennemi, aussitôt qu'il serait en vue, et de le charger vivement, sans lui donner le temps de se retirer ni de parler, sans recevoir aucun des hérauts qu'il pourrait envoyer; car Eumène redoutait singulièrement que les Macédoniens, s'ils venaient à reconnaître Cratère, ne passassent de son côté. Pour lui, avec un corps de trois cents hommes d'élite, il courut se porter à l'aile droite, afin de tomber sur Néoptolème. Les soldats d'Eumène franchissent la colline qui séparait les deux armées : ils n'ont pas plutôt aperçu les ennemis qu'ils s'élancent sur eux au galop. Cratère, stupéfait, maudit mille fois Néoptolème, qui lui avait donné la fausse espérance de la désertion des Macédoniens ; toutefois il anima ses officiers à combattre avec courage, et poussa à la rencontre des assaillants. Le premier choc fut rude : les lances volèrent bientôt en éclats, et on en vint aux épées. Là, Cratère ne fit point déshonneur à la mémoire d'Alexandre : il abattit nombre d'ennemis, et rompit à plusieurs reprises tout ce qui lui faisait résistance ; enfin, blessé dans le flanc par un Thrace, il tomba de cheval. Les ennemis passèrent près de lui sans le reconnaître ; mais Gorgias, un des officiers d'Eumène, le reconnut : il mit pied à terre, et plaça une garde autour de sa personne, comme il était déjà en piteux état, et luttant contre la mort.

Cependant Néoptolème joint le corps que commandait Eumène. La haine dont ils étaient animés de tout temps l'un contre l'autre, la colère qui les transportait dans l'ac-

tion, les aveuglaient au point qu'ils firent deux charges sans s'apercevoir ; ils se reconnurent à la troisième, et, mettant l'épée à la main, ils fondirent l'un sur l'autre avec de grands cris. Les deux chevaux se heurtèrent rudement de front comme deux trirèmes : les deux ennemis lâchent les brides, se saisissent les mains, s'efforcent de s'arracher leurs casques, et de rompre les courroies de leurs cuirasses. Pendant qu'ils sont aux prises l'un avec l'autre, les deux chevaux s'échappent : eux roulent à terre, l'un par-dessus l'autre, se tenant corps à corps, et luttant avec la même énergie. Néoptolème, le premier, essaie de se relever : Eumène lui coupe le jarret, et se relève aussitôt lui-même. Néoptolème, qui ne peut se soutenir sur sa jambe blessée, met un genou en terre, et se défend d'en bas avec beaucoup de courage, mais sans porter aucun coup mortel ; blessé enfin à la gorge, il tomba étendu par terre. Eumène, emporté par sa colère et sa haine invétérée, lui arrache les armes et l'accable d'injures oubliant que Néoptolème tenait encore son épée : le moribond l'en frappe dans l'aine, au défaut de la cuirasse ; mais le coup, porté par une main défaillante, fit à Eumène plus de peur que de mal.

Eumène, après avoir dépouillé le cadavre, sentit lui-même les douleurs de ses blessures, car il avait les cuisses et les bras percés de coups : cependant il remonte à cheval, et court a l'aile droite, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Mais, comme on l'eut informé que Cratère avait été tué, il courut à lui à toute bride, et le trouva respirant encore et n'ayant pas perdu toute connaissance : il mit pied à terre en pleurant, lui tendit la main, maudit mille fois Néoptolème, déplora le sort de l'infortuné, et la nécessité où lui-même avait été réduit de combattre contre son ami et son compagnon, et de lui porter ou d'en recevoir un coup funeste. Cette bataille, qu'Eumène gagna à dix jours de la première,

et dans laquelle il avait vaincu un des ennemis par sa prudence, et l'autre par son courage, grandit sa renommée, et en même temps fit naître contre lui une haine et une envie extrêmes parmi les alliés autant que parmi les ennemis : on voyait avec peine qu'un étranger eût défait et tué, avec les armes et les bras des Macédoniens, le premier homme et le plus illustre de leur nation. Si la nouvelle de la mort de Cratère fût parvenue plus tôt à Perdiccas, aucun autre que lui n'eût régné sur les Macédoniens; mais elle n'arriva à son camp que deux jours après que Perdiccas eut été tué en Égypte dans une sédition. Les Macédoniens irrités prononcèrent aussitôt contre Eumène une sentence de proscription, et chargèrent Antigonus et Antipater de la conduite de la guerre.

Eumène, ayant rencontré les haras royaux qui paissaient sur le mont Ida, prit les chevaux dont il avait besoin, et en envoya la décharge aux intendants. Cela fit rire Antipater : « J'admire, dit-il, la prévoyance d'Eumène, qui s'imagine qu'il nous rendra ou qu'il nous demandera compte des biens royaux. » Eumène, dont toute la force consistait dans sa cavalerie, et qui d'ailleurs avait l'ambition d'étaler sa puissance aux yeux de Cléopâtre, voulait livrer bataille auprès de Sardes, dans les plaines de la Lydie; mais, à la prière de Cléopâtre, qui craignait qu'Antipater ne la soupçonnât d'intelligence avec Eumène, il gagna la haute Phrygie, et hiverna à Célènes [1], où Alcétas, Polémon et Docimus lui disputant le commandement de l'armée : « Voilà bien, dit-il, le commun proverbe : Du danger de tout perdre on ne tient compte. » Il avait promis aux soldats de leur payer la solde dans trois jours : il leur vendit les fermes et les châteaux du pays, qui regorgeaient d'hommes et de bestiaux. Celui

[1] Ville de la province appelée la Phrygie brûlée, à la source du Méandre.

qui avait fait l'acquisition, chef de bande ou capitaine de mercenaires, s'emparait de force du domaine, à l'aide des machines et des batteries qu'Eumène fournissait; et le butin servait à acquitter la paie des soldats. Cette conduite rendit à Eumène l'affection des troupes; et, comme les chefs ennemis avaient jeté dans le camp des billets par lesquels ils promettaient cent talents[1] et de grands honneurs à qui tuerait Eumène, les Macédoniens, indignés, arrêtèrent sur-le-champ que mille de leurs officiers lui serviraient de gardes du corps, faisant tour à tour le guet, et passant la nuit à ses côtés. Ceux-ci y consentirent volontiers, et reçurent de lui avec plaisir les marques d'honneur que les rois donnaient à leurs amis; car Eumène avait le droit de distribuer des chapeaux et des manteaux de pourpre, présents qui passent chez les Macédoniens pour ce qu'il y a de plus royal.

La prospérité élève les âmes naturellement faibles et petites, au point de leur donner, vues de cette hauteur où les a placées la Fortune, un air de grandeur et de dignité; mais l'homme vraiment magnanime et ferme brille surtout dans les revers et dans les malheurs avec tout son éclat. Tel parut Eumène. Trahi par un des siens, battu et poursuivi par Antigonus, dans le pays des Orcyniens[2] en Cappadoce, il ne donna pas au traître le temps de fuir chez les ennemis : il le fit arrêter et pendre incontinent. Au milieu de sa fuite, il revint sur ses pas, prit un chemin opposé à celui des ennemis qui le poursuivaient, passa près d'eux sans être aperçu, et, arrivé sur le champ de bataille où il venait d'être vaincu, il y campa, fit ramasser les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, construisit un bûcher avec les portes des maisons de tous les villages voisins, brûla sé-

[1] Environ six cent mille francs de notre monnaie.
[2] La position précise de cette province est inconnue.

parément les corps des capitaines et ceux des soldats, et ne partit qu'après avoir amoncelé des tertres sur leurs cendres. Aussi Antigonus, qui passa quelque temps après au même endroit, ne put-il assez admirer son audace et sa fermeté.

Eumène, au partir de là, rencontra sur sa route les bagages d'Antigonus : il lui était facile de faire prisonniers un grand nombre d'hommes libres et d'esclaves, et de s'emparer des trésors amassés par tant de guerres et de pillages ; mais il eut peur que ses soldats, gorgés de butin et de dépouilles, ne devinssent pesants à la fuite, et n'eussent plus la force de soutenir des courses continuelles, ni la patience d'attendre que le temps, dont il espérait le plus pour le succès de la guerre, obligeât Antigonus de se diriger sur un autre point. Mais, comme il était difficile d'empêcher ouvertement les Macédoniens de se jeter sur une proie qu'ils avaient sous la main, il leur commanda de prendre leur repas, et de faire repaître leurs chevaux avant de marcher aux ennemis. Cependant il fait dire secrètement à Ménandre, qui était chargé de la conduite du bagage des ennemis, que, lui voulant du bien, en qualité d'ancien ami et familier, il l'avertissait de pourvoir à sa sûreté, de quitter au plus tôt la plaine, où il serait facilement enlevé, et de se retirer au pied de la montagne, qui n'était pas accessible à la cavalerie, et où on ne pouvait l'envelopper. Ménandre, qui sentit le danger de sa position, décampa sur-le-champ. Alors Eumène fit partir publiquement des coureurs pour battre la plaine, et donna l'ordre de brider les chevaux, comme devant charger l'ennemi. Mais, les coureurs étant venus rapporter que Ménandre avait gagné des lieux difficiles, et qu'on ne saurait le forcer, Eumène, affectant un grand chagrin, emmena son armée. Lorsque Ménandre raconta ce trait à Antigonus, les Macédoniens, dit-on, louaient Eumène, et attri-

buaient à des sentiments d'humanité la conduite d'un général qui, pouvant réduire leurs enfants à l'esclavage et déshonorer leurs femmes, les avait épargnés et avait favorisé leur fuite. « Mes amis, dit Antigonus, ce n'est point par intérêt pour nous qu'il les a laissés aller ; c'est qu'il a craint de se donner des entraves qui pouvaient l'arrêter dans sa fuite. »

Cependant Eumène, errant çà et là et battant en retraite, conseilla à la plupart de ses soldats de se retirer, soit par intérêt pour leur personne, soit qu'il craignît de traîner après lui une troupe trop faible pour combattre, et trop nombreuse pour échapper aux recherches de l'ennemi. Il alla s'enfermer dans Nora[1], lieu fort d'assiette sur les confins de la Lycaonie et de la Cappadoce, avec cinq cents chevaux et deux cents hommes de pied. Là, tous ceux de ses amis qui, ne pouvant supporter les incommodités de ce séjour et la disette où ils se trouvaient réduits, lui demandèrent leur congé, il les embrassa, les combla de témoignages d'amitié et leur permit d'aller où ils voudraient. Antigonus arriva devant la place, et, avant de commander le siége, lui fit proposer une conférence : « Antigonus, répondit Eumène, a auprès de lui plusieurs amis, et des capitaines qui peuvent le remplacer ; mais aucun de ceux que j'ai à défendre n'est capable de commander après moi : si donc il veut avoir une conférence, il n'a qu'a m'envoyer des otages. » Antigonus lui fit dire par un second messager que c'était à lui de venir trouver celui qui était le plus fort : « Je ne reconnais, dit Eumène, personne plus fort que moi tant que je suis maître de mon épée. »

Antigonus envoya pour otage dans la place, comme Eumène l'avait exigé, Ptolémée, son propre neveu, et Eumène consentit alors à descendre auprès de lui. Ils se

[1] A quelques lieues de Célènes, vers l'Orient.

saluèrent et s'embrassèrent avec des démonstrations d'amitié, comme ayant vécu longtemps ensemble, et dans une intimité familière. L'entrevue fut assez longue : Eumène ne parla ni de sûreté pour sa personne, ni d'oubli du passé; il revendiqua la jouissance paisible de ses gouvernements, et la restitution de tout ce qui lui avait été assigné en partage ; étonnant de sa grandeur d'âme et de sa hardiesse et remplissant d'admiration tous ceux qui étaient présents à la conférence. En ce moment, les Macédoniens accoururent en foule, curieux de voir quel homme c'était qu'Eumène; car, depuis la mort de Cratère, personne n'avait fait tant de bruit dans l'armée. Antigonus, craignant qu'on ne lui fît quelque violence, cria d'abord aux soldats de ne point s'approcher, et ensuite fit chasser à coups de pierres ceux qui poussaient plus avant. Enfin, ayant pris Eumène dans ses bras et fait écarter la foule par ses gardes, il ne parvint qu'à grand'-peine à le reconduire en sûreté.

Antigonus, après cette entrevue, fit élever autour de Nora un mur de circonvallation; puis, laissant un corps de troupes pour continuer le siége, il partit avec le reste de son armée. La place où il assiégeait Eumène était abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais elle manquait de toute autre espèce de nourriture qui pût rendre le pain agréable à manger. Cependant Eumène, avec le peu qu'il avait, faisait faire chère joyeuse à ses compagnons d'armes : il les invitait tour à tour à sa table; il assaisonnait les repas d'une conversation pleine de grâce et d'une aimable familiarité. Son air affable ne ressemblait pas à celui d'un guerrier qui avait toujours été sous les armes. Il avait la taille belle, la fraîcheur d'un jeune homme, et, dans toutes les parties de son corps, une exacte proportion : on eût dit que l'art en avait réglé l'admirable symétrie. Il avait peu d'éloquence; mais son style était doux et persuasif, comme on peut

en juger par ses lettres. Ce qui incommodait surtout ses soldats, c'était l'espace étroit où ils se trouvaient resserrés : enfermés dans de petites maisons sur un terrain de deux stades[1] de circuit, ils pouvaient à peine se retourner et faire quelques exercices après les repas ; leurs chevaux, faute d'action, s'alourdissaient. Eumène, pour dissiper cette langueur causée par l'oisiveté, et aussi pour les rendre plus légers à la fuite, si elle devenait nécessaire, assigna pour promenade aux hommes la plus grande maison qui fût dans la place, et qui avait quatorze coudées de long, en leur commandant de presser peu à peu le pas. Pour les chevaux, il les faisait suspendre les uns après les autres avec de longues sangles attachées au faîte du toit, et qu'on leur passait sous le cou ; après quoi on les enlevait en l'air au moyen de poulies : de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que, des pieds de devant, ils touchaient à peine la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers les excitaient par des cris et par des coups de fouet ; et eux, tout remplis de colère et de rage, ruaient de leurs pieds de derrière et bondissaient avec violence, cherchant à s'appuyer de leurs pieds de devant et à frapper la terre, et donnant à tout le corps une tension si forte, qu'ils étaient tout essoufflés et couverts de sueur. C'était là un excellent exercice et pour l'agilité et pour la force : on leur jetait ensuite leur orge pilée, afin qu'elle fût plus facile à digérer, et de meilleure concoction.

Pendant que le siége traînait en longueur, Antigonus apprit qu'Antipater était mort en Macédoine, et que les affaires étaient dans un complet désordre, par suite des querelles de Cassandre et de Polyperchon. Antigonus, qui ne s'en tenait plus à de faibles espérances, et qui

[1] Moins d'un demi-quart de lieue.

embrassait déjà tout l'empire dans sa pensée, voulut avoir Eumène pour ami et pour second dans l'exécution de ses projets. Il lui envoie donc Hiéronyme, pour lui proposer la paix, avec une formule de serment, qu'Eumène corrigea, après avoir pris les Macédoniens qui l'assiégeaient pour juges de celui des deux serments qui était le plus juste. Antigonus, au commencement du sien, faisait mention, par manière d'acquit, de la maison royale, et dans le reste du serment ne liait Eumène qu'à lui. Eumène, au contraire, écrivit dans son serment d'abord le nom d'Olympias et ceux des princes; puis il jurait, non point qu'il s'attacherait à Antigonus seul, et qu'il aurait les mêmes ennemis et les mêmes amis que lui, mais que les amis et les ennemis d'Olympias et des princes seraient aussi les siens. Ce serment ayant paru le plus équitable, les Macédoniens le firent prêter à Eumène; puis, levant le siége, ils députèrent vers Antigonus, afin qu'il se liât a Eumène par le même serment. Eumène rendit tous les otages cappadociens qu'il avait à Nora, et reçut en échange, des chevaux, des bêtes de somme et des tentes. Il rallia tous ceux de ses soldats qui, s'étant dispersés après la déroute, erraient par la campagne ; il en forma un corps d'environ mille chevaux, avec lesquels il se retira précipitamment, car il craignait toujours Antigonus, et non sans raison : en effet, non-seulement Antigonus envoya ordre de l'assiéger de nouveau et de l'enfermer de murailles, mais il écrivit de plus une lettre de reproches aux Macédoniens qui avaient approuvé la correction faite au serment.

Pendant qu'Eumène fuyait, on lui apporta des lettres de la part de ceux qui, en Macédoine, craignaient l'agrandissement d'Antigonus : Olympias l'invitait à venir se charger de la tutelle et de l'éducation du jeune fils d'Alexandre, dont la vie, disait-elle, était en butte à des

complots. Polyperchon et le roi Philippe[1] lui mandaient de se mettre à la tête de l'armée qui était en Cappadoce, et de faire la guerre à Antigonus, l'autorisant à prendre dans le trésor de Quindes[2] cinq cents talents[3] pour réparer ses propres pertes, et, pour les frais de la guerre, toutes les sommes dont il aurait besoin. Ils écrivirent à Antigène et à Teutamus, commandants des Argyraspides[4], ce qu'ils venaient d'ordonner. Ceux-ci, ayant reçu les lettres, accueillirent Eumène avec tous les dehors de l'amitié; mais ils ne purent cacher la jalousie dont ils étaient remplis, ne se croyant pas faits pour être les seconds d'Eumène. Eumène apaisa leur envie en refusant de prendre l'argent qu'on lui avait assigné sur le trésor, sous prétexte qu'il n'aurait besoin de rien ; et il chercha dans la superstition un remède à l'entêtement et à l'ambition qui leur faisaient refuser d'obéir, bien qu'incapables de commander. « Alexandre, dit-il, m'est apparu pendant mon sommeil, et m'a montré une tente parée avec une magnificence royale, dans laquelle était placé un trône ; puis il m'a dit : Si vous délibérez sur nos affaires dans cette tente, j'y serai toujours présent moi-même pour vous seconder dans tous vos desseins et dans toutes vos entreprises, pourvu que vous commenciez toujours par invoquer mes auspices.» Antigène et Teutamus, qui ne voulaient non plus aller tenir le conseil chez lui que lui-même n'estimait chose convenable qu'on le vît à leur porte, se laissèrent facilement persuader par

[1] C'était Arrhidée, fils de Philippe et frère d'Alexandre, qui avait été surnommé Philippe.

[2] Château fort de la Cilicie, à quelque distance de l'embouchure du Cydnus.

[3] Environ trois millions de notre monnaie.

[4] C'est-à-dire des *soldats qui portaient des boucliers d'argent* : c'étaient les vieilles bandes d'Alexandre ; beaucoup de ces soldats avaient même servi sous Philippe, son père.

son récit. On dressa donc une tente royale, où l'on plaça un trône, appelé le trône d'Alexandre; et c'était là qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur leurs plus grands intérêts.

Ils s'avançaient vers les hautes provinces, lorsque Peucestas, un ami d'Eumène, vint à leur rencontre avec les autres satrapes, renfort de troupes nombreuses et bien équipées, qui releva encore la confiance des Macédoniens. Mais la licence dans laquelle ces troupes avaient vécu depuis la mort d'Alexandre les avait rendues indociles, et recherchées dans leur manière de vivre : animés d'un orgueil tyrannique, accru encore par une arrogance barbare, les soldats ne pouvaient ni s'accorder, ni se supporter les uns les autres. On les voyait flatter sans mesure les Macédoniens, faire pour eux des frais, des festins et des sacrifices; en sorte qu'en peu de temps ils eurent fait du camp un lieu de dissolution et de débauche, et de l'armée une multitude dont on achetait les suffrages, comme on fait dans les démocraties pour parvenir aux emplois militaires.

Eumène, s'étant aperçu qu'ils se méprisaient les uns les autres, mais que tous ils le craignaient, et cherchaient une occasion de se défaire de lui, feignit d'avoir besoin d'argent, et emprunta des sommes considérables de tous ceux qui le haïssaient le plus, afin de forcer leur confiance, et de les intéresser à sa vie, par la crainte de perdre ce qu'ils avaient prêté. Ainsi l'argent d'autrui devint sa sauvegarde; et, au lieu que les autres donnent pour sauver leurs jours, c'est en empruntant qu'il mit les siens en sûreté. Tant que les Macédoniens n'eurent rien à redouter, ils se livrèrent à tous ceux qui voulurent les corrompre : ils allaient à leur porte pour leur faire la cour ; ils se faisaient leurs satellites; ils leur déféraient les commandements. Mais, dès qu'Antigonus fut campé auprès d'eux avec une puissante armée, et que les affaires récla-

mèrent à haute voix le véritable général, non-seulement les soldats tournèrent les yeux vers Eumène, mais ceux-là même qui, pendant la paix, et au sein d'une vie voluptueuse, avaient brigué des honneurs, se soumirent tous à lui, et s'offrirent en silence à prendre le poste qui leur serait assigné. Car, Antigonus ayant tenté de passer le fleuve Pasitigre [1], aucun de ceux qui occupaient les divers postes ne s'en était aperçu : Eumène seul l'avait arrêté, lui avait livré bataille, avait rempli de morts le lit du fleuve, et fait quatre mille prisonniers.

Ce fut surtout dans une maladie d'Eumène que les Macédoniens firent bien voir qu'à leurs yeux les autres capitaines n'étaient bons qu'à ordonner des festins et des fêtes, et Eumène seul capable de commander et de faire la guerre. Peucestas leur avait donné en Perse un banquet magnifique; il avait distribué à chaque soldat un mouton pour le sacrifice; aussi croyait-il avoir acquis auprès d'eux le plus haut crédit. Mais, peu de jours après, comme les soldats marchaient à l'ennemi, Eumène, attaqué d'une maladie grave et travaillé d'insomnie, se faisait porter dans une litière, à quelque distance de l'armée, pour se préserver du bruit. Quand ils furent un peu avancés, ils découvrirent tout à coup les ennemis, qui, ayant franchi quelques hauteurs, descendaient dans la plaine. Dès que brilla du sommet des collines la lueur étincelante des armes dorées, frappées des rayons du soleil; dès qu'ils aperçurent la belle ordonnance des bataillons, les éléphants chargés de tours, et les cottes d'armes de pourpre, ornement accoutumé de la cavalerie quand elle marchait au combat, alors les premiers rangs suspendirent la marche, demandant à

[1] On donnait le nom de Pasitigre au Tigre, dans la partie inférieure de son cours, après qu'il s'est grossi de plusieurs rivières considérables.

grands cris qu'on appelât Eumène, et protestant qu'ils n'avanceraient pas, si Eumène ne se mettait à leur tête. En même temps ils posent leurs boucliers à terre, s'invitent mutuellement à rester où ils sont, et leurs officiers à se tenir tranquilles, à ne point combattre, et à ne pas s'exposer contre les ennemis, sans Eumène. Celui-ci, informé de leur désir, presse le pas de ceux qui le portaient, et arrive près d'eux en toute hâte; et, ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tend la main aux soldats, avec un air de joie. A sa vue, les soldats aussitôt le saluent en langue macédonienne; ils reprennent leurs boucliers, les frappent de leurs sarisses[1], et défient les ennemis en jetant des cris d'allégresse, en signe de la présence de leur général. Antigonus, qui avait su par des prisonniers qu'Eumène était attaqué d'une maladie grave, et qu'on le portait en litière, crut, lui, que ce n'était pas grande affaire de déconfire ses troupes, et se hâtait pour attaquer; mais, lorsqu'en avançant il eut reconnu l'ordonnance des ennemis et leur belle disposition, il s'arrêta, tout stupéfait, quelques instants; puis, quand il eut vu la litière qu'on portait d'une aile à l'autre, il rit aux éclats, selon sa coutume, et dit à ses amis: « C'est cette litière, je crois, qui range les troupes en bataille contre nous. » Aussitôt il battit en retraite, et rentra dans son camp.

Les soldats d'Eumène, après avoir respiré un instant de leur frayeur, retournèrent à leur première licence, et, insultant leurs officiers, étendirent dans presque toute la province de Gabène[2] leurs quartiers d'hiver; jusque-là que les derniers étaient campés à mille stades[3] des premiers. Antigonus, informé de ce qui se passait,

[1] Longues piques dont se servaient les Macédoniens.

[2] Partie de l'Élymaïde, dans la Perse, à l'occident de Suse.

[3] Environ cinquante lieues.

revint tout d'un coup sur eux par un chemin difficile et sans eau, mais court et qui abrégeait de beaucoup : il espérait qu'en tombant sur ces troupes ainsi dispersées dans leurs cantonnements, il ôterait à leurs officiers la facilité de les rassembler. Mais, à peine entré dans ce désert, des vents froids et une forte gelée harassèrent ses soldats, et les forcèrent de s'arrêter plus d'une fois, et ce fut un remède nécessaire d'allumer de grands feux. Aussi Antigonus ne put-il dérober sa marche aux ennemis. Des Barbares, habitants des montagnes voisines, d'où la vue s'étend sur ce désert, surpris de cette multitude de feux, firent partir des courriers sur des dromadaires, pour avertir Peucestas. Effrayé de la nouvelle, et tout hors de lui, voyant d'ailleurs les autres officiers dans le même trouble, il se décida à la fuite, et entraîna à son avis tous les soldats des autres quartiers qui se trouvaient sur son passage. Eumène calma ce trouble et cet effroi, en promettant qu'il arrêterait la marche précipitée des ennemis, et les ferait arriver trois jours plus tard qu'on ne les attendait. Eux persuadés, il dépêcha des courriers à tous les capitaines, pour leur porter l'ordre de lever leurs quartiers, et de venir le joindre en toute hâte. Puis lui-même il monte à cheval avec les officiers qui se trouvaient auprès de lui, choisit un lieu fort élevé, et visible à ceux qui marchaient dans le désert, et y mesure un grand espace, dans lequel il fait allumer des feux de distance en distance, comme dans un camp. Dès que ces ordres furent exécutés, et qu'Antigonus vit apparaître au haut des montagnes les feux allumés, le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui : il s'imagina que les ennemis avaient eu de bonne heure vent de sa marche, et venaient à sa rencontre ; et, pour ne pas être forcé de combattre, accablé qu'il était, lui et les siens, et harassé d'une marche pénible, contre des hommes frais et dispos, et qui s'étaient reposés dans de bons quartiers

d'hiver, il abandonna le chemin plus court qu'il avait pris, et passa par des bourgs et des villes, prenant le temps de refaire ses troupes, en marchant à petites journées.

Mais, voyant que personne ne le harcelait dans sa marche, comme il arrive d'ordinaire quand des ennemis sont proches les uns des autres, informé d'ailleurs par les gens du pays qu'on n'avait aperçu aucune armée dans les environs, mais seulement des feux allumés qui resplendissaient au loin, il reconnut que c'était un stratagème d'Eumène; et, outré de dépit, il s'avança, résolu d'en finir par une bataille rangée. Cependant, la plus grande partie de l'armée s'était rassemblée auprès d'Eumène, admirant sa prudence, et voulant qu'il commandât seul l'armée. Ces vœux remplirent de chagrin les chefs des Argyraspides, Antigène et Teutamus; et dans leur jalousie, ils complotèrent de le faire périr. Ils s'associèrent pour complices la plupart des satrapes et des officiers, et délibérèrent ensemble sur le temps et sur les moyens de l'exécution. On convint unanimement qu'il fallait se servir d'Eumène pour la bataille, et le tuer aussitôt après. Mais Eudamus, qui commandait les éléphants, vint avec Phédimus découvrir secrètement à Eumène ce qui avait été résolu; non point qu'ils eussent pour lui aucun sentiment d'affection ou de reconnaissance, mais par crainte de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Eumène loua leur fidélité, et, s'étant retiré dans sa tente, il dit à ses amis : « Je vis au milieu d'une troupe de bêtes féroces. » Il écrivit son testament, déchira ou brûla toutes les lettres qu'il avait reçues, de peur qu'après sa mort ceux qui les avaient écrites ne fussent exposés, par la révélation de leurs secrets, à des accusations et à des calomnies.

Lorsqu'il eut mis ordre à ses affaires, il délibéra s'il abandonnerait la victoire aux ennemis, ou s'il irait, à travers la Médie et l'Arménie, se jeter dans la Cappadoce.

Il ne s'arrêta à rien, en présence de ses amis; il roula longtemps dans son esprit les projets contraires que lui suggérait sa situation critique; puis il finit par ranger l'armée en bataille, exhortant les Grecs et les Barbares à se bien conduire : pour la phalange et les Argyraspides, ils furent les premiers à l'encourager lui-même, et à l'assurer que les ennemis ne tiendraient pas. C'étaient les plus vieux soldats qui eussent servi sous Philippe et sous Alexandre; tels que des athlètes invincibles, ils n'avaient, jusqu'à ce jour, jamais essuyé d'échec; beaucoup étaient âgés de soixante-dix ans, et le plus jeune n'en avait pas moins de soixante. Aussi chargèrent-ils les soldats d'Antigonus, en criant : « Scélérats, c'est à vos pères que vous vous prenez! » Ils tombent sur eux avec furie, et enfoncent leurs bataillons; pas un ne put soutenir ce choc, presque tous furent taillés en pièces. Antigonus fut complétement battu; mais sa cavalerie remporta la victoire sur Peucestas, qui combattit avec la dernière mollesse et la plus grande lâcheté : Antigonus s'empara de tout le bagage. Il avait conservé tout son sang-froid au milieu du péril, et d'ailleurs la nature du lieu l'avait favorisé : c'était une vaste plaine, ni trop ferme ni trop molle, mais couverte d'un sable fin et sec, qui, remué par les évolutions de tant de chevaux et d'hommes, élevait, au moment du combat, une poussière blanche comme de la chaux, qui épaississait l'air, obscurcissait la vue, et dont Antigonus profita pour enlever, sans être aperçu, le bagage des ennemis.

A peine le combat avait-il cessé, que Teutamus envoya réclamer les bagages. Antigonus promit de les rendre aux Argyraspides, et de leur donner toute sorte de marques de bonté, si on lui remettait Eumène entre les mains. Les Argyraspides, sur cette réponse, prennent l'infâme résolution de le livrer vivant aux ennemis. D'abord ils s'approchent de sa personne, de manière à ne

lui donner aucun soupçon, et comme pour le garder à leur ordinaire : les uns déplorent la perte du bagage ; les autres exhortent Eumène à prendre confiance, puisqu'il est vainqueur ; ceux-ci accusent la lâcheté des autres capitaines. Puis ils se jettent sur lui, saisissent son épée, et, avec sa ceinture, lui lient les mains derrière le dos. Antigonus avait envoyé Nicanor pour le prendre ; et, comme on le menait à travers les Macédoniens, il demanda la permission de parler aux soldats, non pour leur faire une prière ou pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses qui les intéressaient. Il se fit un grand silence ; et Eumène, debout sur un lieu élevé, et étendant ses mains liées[1] : « O les plus méchants des « Macédoniens, dit-il, quel trophée Antigonus eût-il pu « dresser à votre honte, comparable à celui que vous y « élevez vous-mêmes en livrant captif votre général ? « N'était-ce point assez de lâcheté, qu'après avoir rem- « porté la victoire, vous vous fussiez avoués vaincus pour « retirer des bagages, comme si la victoire consistait « dans les richesses et non dans les armes ? Faut-il encore, « pour la rançon des bagages, sacrifier votre chef ? Pour « moi, je suis emmené captif, mais invaincu, mais vain- « queur des ennemis, et trahi par mes alliés. Je vous « adjure, au nom de Jupiter, dieu des armées, au nom « des dieux qui président aux serments, tuez-moi ici de « vos mains ; car, de périr de celles d'Antigonus, ma « mort n'en sera pas moins votre ouvrage. Antigonus ne « vous reprochera rien : il veut voir Eumène mort et « non point vivant. Si vous n'osez porter vos mains sur « moi, déliez une des miennes : elle me suffira pour ce

[1] Ceci est bizarre, puisque Plutarque vient de dire qu'on lui avait lié les mains derrière le dos. Il faut supposer qu'il manque quelque chose au texte. Justin dit en effet qu'on lui avait lâché ses liens de manière à ce qu'il pût étendre ses mains liées.

« ministère. Craignez-vous de me confier une épée, « jetez-moi ainsi lié aux bêtes sauvages : si vous m'accor- « dez ce bienfait, je vous décharge du serment que vous « m'avez prêté, et déclare que vous vous êtes acquittés, « en toute sainteté et justice de la foi jurée à votre général. »

A ce discours d'Eumène, le reste de l'armée, pénétré de douleur, éclate en gémissements; mais les Argyraspides demandent à grands cris qu'on l'emmène, sans s'arrêter à ses vaines paroles. Il n'y avait, selon eux, aucun malheur à ce que ce maudit Chersonésien fût puni d'avoir tourmenté les Macédoniens par tant de guerres, mais bien à ce que les plus braves soldats d'Alexandre et de Philippe, après tant de fatigues et de combats, se vissent privés, dans leur vieillesse, du prix de leurs travaux, et réduits à mendier leur vie. « Voilà la troisième nuit, ajoutaient-ils, que nos frères sont avec les ennemis. » Et ils l'emmènent en toute hâte. Antigonus, craignant quelque tumulte, car il n'était resté personne dans le camp, envoya dix de ses plus forts éléphants, avec un détachement nombreux de lanciers mèdes et parthyens[1], pour écarter la foule; puis, en souvenir de son ancienne amitié pour Eumène, et de la familiarité avec laquelle ils avaient vécu ensemble, il ne se sentit pas le courage de le voir; et les soldats à qui Eumène avait été remis lui demandant comment il fallait le garder : « Comme un éléphant, dit-il, ou comme un lion. » Mais, peu de temps après, touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; il laissa a ses amis la liberté de passer avec lui la journée, et de lui porter tout ce qui lui serait nécessaire. Il délibéra plusieurs jours sur ce qu'il en ferait, écoutant à la fois les discours et les

[1] Les Parthyens étaient, suivant Strabon, une des peuplades qui habitaient le mont Taurus.

promesses de Néarque de Crète et de Démétrius son propre fils, qui voulaient sauver la vie à Eumène, et les représentations des autres capitaines, qui tous le pressaient de le faire mourir.

Eumène demanda, dit-on, à Onomarchus, qui le gardait, pourquoi Antigonus, ayant son ennemi entre les mains, ne le faisait pas promptement mourir, ou ne lui rendait pas généreusement la liberté. « Ce n'est pas « maintenant, répondit insolemment Onomarchus, c'é- « tait sur le champ de bataille qu'il fallait te montrer « brave contre la mort. — Eh bien! répliqua Eumène, « par Jupiter, je l'étais alors. Demande à ceux qui en sont « venus aux mains avec moi; je ne sache pas avoir ren- « contré un plus fort que moi. — Aussi, reprit Onomar- « chus, aujourd'hui que tu as trouvé quelqu'un de plus « fort que toi, que n'attends-tu ton heure? »

Quand donc Antigonus eut décidé la mort d'Eumène, il ordonna de lui retrancher toute nourriture. Eumène passa deux ou trois jours sans manger, et tirait ainsi à sa fin. Mais Antigonus, obligé de décamper tout d'un coup, envoya l'égorger dans sa prison. Il rendit le corps à ses amis, leur permit de le brûler, de recueillir ses cendres, et de les enfermer dans une urne d'argent, pour les porter à sa femme et à ses enfants. Les dieux, irrités de cette mort, ne choisirent pas d'autre vengeur sur les officiers et les soldats qui avaient trahi Eumène, qu'Antigonus lui-même, lequel, ne voyant plus dans les Argyraspides que des scélérats impies et de vraies bêtes féroces, les livra à Ibyrtius, le gouverneur de l'Arachosie[1], avec ordre de les écraser, de les exterminer par tous les moyens, afin que pas un d'eux ne revînt en Macédoine, ni ne vît seulement la mer de Grèce.

[1] Pays situé au midi de la Bactriane, sur la rive occidentale de l'Indus.

SERTORIUS.

(De l'an 130 environ, à l'an 73 avant J.-C.)

Il n'y a pas peut-être à s'émerveiller qu'au milieu des perpétuelles vicissitudes de la Fortune dans une suite infinie de siècles, le hasard amène souvent des accidents semblables. Car, ou le nombre des événements qui peuvent avoir lieu n'est pas fixe, et alors la fortune dispose d'une matière féconde, qui lui fournit, sans s'épuiser jamais, des effets qui se ressemblent; ou bien les choses humaines sont circonscrites dans certains nombres déterminés, et alors ces effets doivent se répéter souvent, puisqu'ils sont produits par les mêmes causes. Il est des personnes qui aiment ces rapprochements, et qui font recueil de ces cas fortuits, qu'elles ont vus ou dont elles ont entendu parler, et qu'on croirait l'ouvrage du raisonnement ou de la prévoyance. Ainsi les deux Attys, personnages d'illustre naissance, l'un Syrien, l'autre Arcadien, furent tués tous deux par un sanglier. Les deux Actéon furent mis en pièces, l'un par ses chiens et l'autre par des hommes dont il était aimé[1]. Des deux Scipion, le premier vainquit les Carthaginois, et le second les détruisit pour jamais. Ilion fut prise la première fois par Hercule, à cause des cavales que lui avait promises Laomédon; la seconde fois par Agamemnon, à la faveur

[1] Tout le monde connaît l'histoire ou la fable du premier Actéon; le second fut mis en pièces par les Bacchiades ou descendants de Bacchis, fils d'Hercule, qui régnaient à Corinthe.

du cheval de bois; et la troisième, par Charidémus [1], parce qu'un cheval s'était abattu sous la porte de la ville, et que les habitants n'eurent pas le temps de la fermer. Enfin, de deux villes qui portent les noms des plantes dont l'odeur est la plus suave, Ios et Smyrne [2], l'une, dit-on, fut le berceau du poëte Homère, et l'autre son tombeau. Ajoutons à ces exemples que les capitaines les plus belliqueux, et qui ont exécuté le plus de choses par la ruse autant que par l'habileté, ont été des borgnes : Philippe, Antigonus, Annibal, enfin Sertorius, celui qui est l'objet du présent écrit. Sertorius, il est vrai, fut plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigonus, et plus humain qu'Annibal envers les ennemis; il ne le cédait à aucun d'eux en prudence, mais il fut moins favorisé qu'eux de la Fortune : il la trouva, dans toutes les circonstances, plus acharnée à lui nuire que ses ennemis déclarés. Néanmoins, il égala Métellus par son expérience, Pompée par son audace, et Sylla par ses succès. Tout banni qu'il était, et commandant à des Barbares dans une terre étrangère, il tint tête à toute la puissance des Romains. Celui d'entre les Grecs à qui je puis le mieux le comparer, c'est Eumène de Cardie : ils furent tous deux d'habiles généraux, et unirent la ruse à la valeur. Exilés de leur pays, chefs de troupes étrangères, ils éprouvèrent dans leur mort les rigueurs et les injustices de la Fortune : tous deux victimes d'un complot, ils furent assassinés par les compagnons de leurs victoires.

Quintus Sertorius naquit d'une famille assez distinguée, dans la ville de Nursia, au pays des Sabins. Il perdit son père en bas âge, et fut très-bien élevé par sa

[1] Fils de Scellius et gendre de Cotys, roi de Thrace.

[2] Ios veut dire *violette*, et Smyrne *myrrhe*. Smyrne est assez connue; Ios était une des îles Sporades.

mère, à laquelle il témoigna toujours une extrême tendresse : elle se nommait, dit-on, Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider, et, jeune encore, y réussit assez pour acquérir par son éloquence le plus grand crédit dans Rome; mais l'éclat de ses succès militaires tourna son ambition du côté des armes.

Il fit sa première campagne sous Cépion [1], lorsque les Cimbres et les Teutons envahirent la Gaule. Les Romains furent défaits et mis en déroute : Sertorius, qui avait eu un cheval tué sous lui, et qui était lui-même blessé, traversa le Rhône à la nage, armé de sa cuirasse et de son bouclier, en luttant avec effort contre l'impétuosité du courant : tant son corps était robuste, et endurci à la fatigue par un long exercice! Ces mêmes ennemis revinrent une seconde fois avec une armée innombrable, vociférant d'affreuses menaces, jusque-là que c'était alors un trait de courage extraordinaire à un soldat romain de tenir ferme à son poste et d'obéir à son général. Marius commandait l'armée; et Sertorius entreprit d'aller reconnaître, comme espion, le camp des ennemis. Il se revêt du costume celtique; il apprend les termes les plus usuels de la langue, afin de pouvoir parler au besoin avec ceux qu'il rencontrerait; puis il va se mêler aux Barbares : après avoir vu et entendu ce qu'il importait de savoir, il retourna vers Marius. On lui décerna pour cet exploit des récompenses militaires. Tout le temps d'ailleurs que dura la guerre, il donna maintes fois des preuves signalées de prudence et de valeur, et se poussa fort avant dans l'estime et la confiance du général.

Après la guerre des Cimbres et des Teutons, il fut envoyé en Espagne sous le consul Didius, en qualité de

[1] Plusieurs éditions donnent Scipion : c'est une faute que nous avons déjà corrigée dans la Vie de Lucullus.

tribun des soldats, et passa l'hiver à Castulon [1], ville des Celtibériens. Les soldats, qui avaient des vivres en abondance, commettaient mille insolences et ne faisaient qu'ivrogner; les Barbares, pleins de mépris pour eux, envoyèrent une nuit demander du secours à leurs voisins les Gyrisœniens [2], entrèrent avec eux dans les maisons des Romains, et en tuèrent un grand nombre. Sertorius s'était sauvé de la ville avec quelques-uns des siens : il rallie ceux qui fuyaient comme lui, et fait le tour de la ville. Il trouva la porte par où les Barbares étaient entrés encore ouverte; il ne fit pas la même faute qu'eux : il plaça des gardes aux portes : et, se saisissant de tous les quartiers de la ville, il passa au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Après cet exécution sanglante, il commanda à tous ses soldats de déposer leurs armes et leurs habits, pour revêtir l'armure des Barbares qu'ils avaient tués, et de le suivre à la ville d'où étaient partis ceux qui étaient venus la nuit les surprendre. Trompés par ce déguisement, les Barbares laissent les portes ouvertes, et sortent en foule, s'imaginant que c'étaient leurs amis qui revenaient après la victoire. Aussi les Romains en firent-ils un grand carnage auprès des portes; les autres se rendirent à discrétion, et furent vendus à l'encan.

Cet exploit porta par toute l'Espagne le renom de Sertorius. A peine de retour à Rome, il fut nommé questeur pour la Gaule circumpadane; et ce fut bien à propos, car la guerre des Marses venait de s'allumer : Sertorius fut chargé de lever des troupes, et de faire forger des armes. Le zèle et l'activité qu'il mit à s'acquitter de cette commission, comparés à la lenteur et à la mollesse des

[1] C'est aujourd'hui Cazorla, sur les confins de la Castille neuve et de l'Andalousie.

[2] Peuple inconnu d'ailleurs.

autres jeunes gens, firent juger dès lors qu'il serait toute sa vie un homme prompt et expéditif. Parvenu à la dignité de capitaine, il ne relâcha rien de son audace de soldat : il fit des actions admirables, et, en s'exposant sans ménagement dans les combats, il perdit un œil, difformité dont il ne cessa depuis de se faire gloire. « Les autres, disait-il, ne portent pas continuellement les témoignages de leur valeur, et quittent souvent leurs colliers, leurs piques et leurs couronnes : moi, au contraire, j'ai toujours sur moi les marques de mon courage, et nul ne voit la perte que j'ai faite sans être en même temps le spectateur de ma vertu. » Aussi fut-il, de la part du peuple, l'objet d'une distinction bien honorable. La première fois qu'il parut au théâtre, il fut reçu par des applaudissements et des acclamations. Néanmoins, lorsqu'il demanda le tribunat, la faction de Sylla le fit refuser; et de là sans doute vint sa haine contre Sylla.

Après que Marius, vaincu par Sylla, eut pris la fuite, et que Sylla fut parti pour faire la guerre contre Mithridate, Octavius, l'un des consuls, resta dans le parti de Sylla, tandis que Cinna, qui ne demandait que changements, chercha à ranimer les restes du parti de Marius. Sertorius se joignit à Cinna avec d'autant plus d'empressement qu'il voyait Octavius agir avec lenteur et se défier des amis de Marius. Il se livra, sur le Forum, un grand combat entre les deux consuls : Octavius fut vainqueur, et Cinna prit la fuite avec Sertorius, en laissant près de dix mille hommes sur le champ de bataille. Mais ils firent entrer dans leurs intérêts la plupart des corps d'armée disséminés par l'Italie, et furent bientôt en état de lutter contre Octavius.

Marius fit voile d'Afrique en Italie pour venir se joindre à Cinna, comme un simple particulier à son consul : tous les officiers furent d'avis de le recevoir; Sertorius

seul s'y opposa. Peut-être pensait-il que Cinna n'aurait plus pour lui la même considération quand un aussi grand capitaine serait là ; peut-être craignait-il que la violence de Marius ne vînt tout bouleverser ; car Marius victorieux n'était pas maître de sa colère, et passait toujours les bornes de la justice. « Après les avantages que nous avons remportés, il nous reste, disait-il, peu de chose à faire ; mais, si nous accueillons Marius, c'est lui qui aura seul l'honneur du succès, et qui attirera à lui tout le pouvoir ; car vous savez qu'il ne souffre pas aisément le partage, et qu'il ne se pique pas de fidélité. » Cinna convient de la justesse des raisons alléguées par Sertorius ; mais il déclara qu'après avoir lui-même appelé Marius à venir partager la conduite de la guerre, il avait honte de se dédire, et ne voyait nul moyen de le rejeter. « Je croyais, dit Sertorius, que Marius était venu de lui-« même en Italie ; et je n'envisageais que notre intérêt. « Mais tu avais tort, tout à l'heure, puisqu'il est venu sur « ton invitation, de mettre en question ce que tu dois « faire : il ne te reste d'autre parti que de le recevoir, et « de tirer de lui tout le secours que tu pourras ; car la « bonne foi ne permet plus de raisonnement. »

C'est ainsi que Cinna fit venir Marius. L'armée fut divisée en trois corps, qui eurent chacun un chef séparé. Cinna et Marius, quand la guerre fut terminée, se portèrent à de tels excès d'insolence et de cruauté, que les maux de la guerre ne parurent aux Romains qu'une vraie félicité. Sertorius seul, dit-on, ne sacrifia personne à son ressentiment, et n'abusa pas de la victoire. Au contraire, il témoigna son indignation contre Marius ; et, prenant en particulier Cinna, il parvint, par ses prières et ses remontrances, à lui inspirer des sentiments plus modérés. Les esclaves que Marius avait pris pour alliés dans cette guerre, et dont il faisait les satellites de sa tyrannie, profitaient de leur force et de leur nombre pour commettre

impunément mille forfaits, tantôt par la permission et par les ordres de Marius, tantôt par pure férocité de caractère : ils égorgeaient les maîtres, déshonoraient les maîtresses, faisaient violence aux enfants[1]. Sertorius ne put supporter une telle licence : il les fit tous tuer à coups de flèches, dans leur camp même, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille.

Cependant Marius mourut ; bientôt après Cinna fut tué, et le jeune Marius emporta le consulat malgré Sertorius et contre les lois. Carbon, Norbanus et Scipion furent battus par Sylla, qui revenait de Grèce : défaite qui eut pour cause la mollesse et la lâcheté des chefs, non moins que la désertion des soldats. La présence de Sertorius ne pouvait remédier au désordre croissant des affaires, parce que ceux qui avaient le plus de pouvoir étaient les moins habiles ; enfin, lorsque Sylla vint camper auprès de Scipion, et lui fit les plus grandes démonstrations d'amitié, en le flattant de l'espoir d'une paix prochaine, tout en lui débauchant son armée, Sertorius, qui avait plusieurs fois inutilement averti Scipion, désespéra du salut de Rome, et partit pour l'Espagne : il voulait y prévenir l'arrivée des ennemis, et s'établir dans la province, afin d'assurer une retraite à ceux qui seraient vaincus en Italie.

Assailli par de violents orages dans des contrées montagneuses, il n'obtint le passage des Barbares du pays qu'en leur payant tribut et salaire. Ses compagnons s'indignaient, disant que c'était une honte à un proconsul romain de payer tribut à des scélérats de Barbares ; mais Sertorius ne s'affectait nullement de cette prétendue honte. « J'achète le temps, disait-il, le bien le plus précieux pour celui qui aspire à de grandes choses ; » et, ayant gagné ces Barbares à prix d'argent, il fit une si

[1] Voyez la Vie de Marius dans le deuxième volume.

grande diligence qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il trouva la province pleine d'une population nombreuse et d'une florissante jeunesse ; mais l'avarice et la violence des préteurs qu'on y envoyait tous les ans avaient indisposé les esprits contre toute espèce d'autorité. Il gagna les grands par la douceur, la multitude par la diminution des subsides ; mais rien ne lui concilia davantage l'affection de tous, que l'exemption des logements de gens de guerre. Il obligeait les soldats de passer l'hiver dans leurs tentes, hors des murailles des villes ; et lui-même il tendait ainsi son pavillon.

Toutefois, comme il ne voulait pas mettre uniquement sa confiance dans les dispositions favorables des Barbares, il incorpora dans ses troupes ceux des Romains établis en Espagne qui étaient en âge de porter les armes ; il fit construire toute sorte de machines de guerre, et équiper un grand nombre de vaisseaux. Par là il tint les villes dans sa dépendance ; et, s'il se montrait doux et affable dans les affaires de la paix, il était terrible dès qu'il s'agissait de se mettre en mesure contre les ennemis. Ayant appris que Sylla s'était emparé de Rome, après avoir détruit le parti de Marius et de Carbon, il s'attendit à avoir incessamment sur les bras une armée conduite par un habile général : il envoya Julius Salinator avec six mille hommes de pied, pour occuper les passages des Pyrénées. Caïus Annius, détaché par Sylla, y arriva presque aussitôt que Julius ; mais, désespérant de le forcer, il se tint au pied des montagnes, incertain du parti qu'il devait prendre. Mais un certain Calpurnius, surnommé Lanarius, ayant tué Julius en trahison, les soldats abandonnèrent les sommets des Pyrénées ; et Annius les franchit avec un corps nombreux de troupes, chassant devant lui tous ceux qui voulurent arrêter sa marche.

Sertorius, hors d'état de lui résister, se réfugia avec

trois mille hommes à Carthage-la-Neuve [1], traversa la mer, et alla aborder en Afrique, chez les Maurusiens [2]. Les soldats étant descendus sans précaution pour faire de l'eau, furent assaillis par les Barbares, qui en tuèrent un grand nombre. Sertorius se rembarqua pour repasser en Espagne : repoussé de la côte, il se dirigea, soutenu par quelques pirates ciliciens, sur l'île de Pityuse [3], et y débarqua malgré la garnison d'Annius, qui fut battue. Peu de temps après, Annius reparut lui-même avec une flotte considérable montée par cinq mille combattants : Sertorius, qui n'avait que des vaisseaux légers, plus propres à la course qu'au combat, résolut cependant de l'attaquer sur mer; mais un violent zéphyr [4] souleva tout à coup la mer avec tant de furie, que la plupart des vaisseaux de Sertorius, trop légers pour résister aux vagues, furent jetés de travers contre les rochers de la côte; pour lui, chassé de la mer par la tempête, de la terre par les ennemis, il se sauva à grand'peine avec quelques vaisseaux, après avoir lutté dix jours entiers contre les flots et les vents contraires. Quand le vent fut tombé, il alla aborder sur des îles sans eau, qui sont éparses dans cette mer, et où il fit quelque séjour.

Étant parti de là, il passa le détroit de Gadès, et, tournant a droite, il prit terre en Espagne, un peu au-dessus de l'embouchure du Bétis, lequel, se déchargeant dans la mer Atlantique, donne son nom à la partie de l'Espagne qu'il arrose [5]. Il y rencontra des mariniers qui arrivaient tout récemment des îles Atlantiques. Ce sont deux îles

[1] Aujourd'hui Carthagène, ville maritime du royaume de Murcie ; elle avait été bâtic par les Carthaginois.

[2] Ou les Maures, habitants de la partie occidentale de l'Afrique.

[3] Aujourd'hui Iviça, une des Baléares.

[4] C'est le vent d'ouest, que les Grecs nommaient seul du nom de zéphyr.

[5] La Bétique, aujourd'hui l'Andalousie ; le Bétis est le Guadalquivir.

séparées l'une de l'autre par un espace de mer fort étroit et éloignées de l'Afrique de dix mille stades [1]; on les appelle les îles Fortunées [2]. Les pluies y sont rares et douces; il n'y souffle ordinairement que des vents agréables, qui, apportant des rosées bienfaisantes, engraissent la terre, et la rendent propre non-seulement à produire tout ce qu'on veut semer ou planter, mais aussi à donner spontanément des fruits en assez grande suffisance pour nourrir, dans l'abondance et le bonheur, un peuple qui passe sa vie à ne rien faire, exempt de peine et de souci. Le climat de ces îles est pur et sain, grâce à la température des saisons, qui ne sont point sujettes à des variations trop brusques : les vents de nord et d'est, qui soufflent de notre continent, affaiblis par leur course immense, se dissipent dans une vaste étendue, et ont perdu toute leur force avant d'arriver à ces îles. Les vents de mer, tels que ceux du couchant et du midi, y apportent quelquefois de petites pluies menues; mais le plus souvent ils n'y versent que des vapeurs rafraîchissantes, qui fécondent insensiblement la terre. De là cette ferme créance qui a pénétré jusque chez les Barbares mêmes, que ces îles renferment les champs Élysées et le séjour des âmes heureuses célébré par Homère.

Sertorius, à ce récit, conçut un merveilleux désir d'aller habiter ces îles, et d'y vivre en repos, affranchi de la tyrannie et de toutes guerres. Mais les Ciliciens, qui ne se souciaient ni de paix ni de repos, mais de richesses et de butin, l'abandonnèrent dès qu'ils eurent pénétré son projet, et cinglèrent vers l'Afrique pour établir As-

[1] Environ cinq cents lieues.

[2] On suppose qu'il s'agit ici des Canaries; mais rien n'est plus faux que ce que dit Plutarque de leur nombre et de la distance où elles sont de la côte d'Afrique. Il y en a sept, et l'une d'elles n'est éloignée de l'Afrique que de quarante lieues.

calis[1], fils d'Iphtha, sur le trône des Maurusiens. Sertorius ne se découragea point de leur désertion : il prit sur-le-champ le parti d'aller au secours des ennemis d'Ascalis, afin que ses soldats, trouvant dans cette guerre un nouveau germe d'espérance et une matière à d'autres exploits, ne se débandassent point par l'effet de la disette où ils seraient réduits. Accueilli avec plaisir par les Maurusiens, il mit la main à l'œuvre, défit Ascalis, et l'assiégea dans la ville où il s'était retiré. Sylla fit partir Paccianus avec des troupes pour aller secourir Ascalis. Sertorius défit Paccianus, le tua, et força son armée à se joindre à la sienne; puis il emporta d'assaut Tingis[2], où Ascalis s'était réfugié avec ses frères.

C'est là, disent les Africains, qu'Antée est enterré. Sertorius, qui n'ajoutait pas foi à ce que les Barbares disaient de la grandeur de ce géant, fit ouvrir son tombeau. Il y trouva, dit-on, un corps de soixante coudées de longueur, et demeura tout stupéfait à ce spectacle. Il immola des victimes, fit recouvrir le monument, et augmenta le respect qu'on portait à la mémoire d'Antée, en accréditant les bruits qui couraient sur son compte. Les habitants de Tingis prétendent qu'après la mort d'Antée sa femme, Tingé, eut commerce avec Hercule, et qu'il naquit d'eux un fils, nommé Sophax, qui régna dans le pays, et appela la ville Tingis, du nom de sa mère. Sophax fut père de Diodore, qui soumit plusieurs nations libyennes, à la tête d'une armée grecque d'Olbiens[3] et de Mycéniens, qu'Hercule avait établis dans cette contrée. Je

[1] Plutarque le nomme ici Ascalius ; mais, plus loin, il écrit toujours son nom comme nous venons de le faire

[2] Capitale de la Mauritanie proprement dite, située sur le détroit de Gadès ou de Gibraltar.

[3] On connaît plusieurs villes du nom d'Olbia ou d'Olbos ; mais aucune d'elles n'était située dans la Grèce. On suppose que ces Olbiens étaient des Arcadiens d'un des cantons arrosés par le fleuve Olbius.

mentionne ces particularités par honneur pour Juba, le plus grand historien qu'il y ait eu entre les rois, et qu'on assure avoir eu pour ancêtres les descendants de Diodore et de Sophax.

Sertorius, devenu maître de tout le pays, ne maltraita point ceux qui recoururent à lui avec confiance et se remirent à sa discrétion : il leur rendit leurs biens et leurs villes, et les laissa se gouverner par leurs propres lois, satisfait des présents convenables qu'ils lui firent volontairement. Comme il délibérait de quel côté il tournerait ses pas, les Lusitaniens députèrent près de lui, pour l'inviter à prendre le commandement de leurs troupes. Ils avaient besoin, pour se défendre contre les Romains qui les menaçaient, d'un général qui joignît à une grande réputation beaucoup d'expérience ; et c'est à Sertorius seul qu'ils voulaient confier leurs personnes, sur ce qu'ils avaient entendu dire de son caractère par ceux qui avaient vécu avec lui.

Sertorius n'était accessible, dit-on, ni à la volupté ni à la crainte ; intrépide dans les dangers, modéré dans la bonne fortune, il ne le cédait en audace, pour un coup de main, à nul des capitaines de son temps. S'agissait-il de dérober un dessein aux ennemis, de prévenir leurs projets, de s'emparer d'un poste avantageux, d'employer à propos la ruse et l'adresse? c'était l'homme habile par excellence. Magnifique jusqu'à la prodigalité dans la récompense des belles actions, il était modéré dans la punition des fautes. Toutefois la cruauté et la violence avec laquelle il traita, dans les derniers temps de sa vie, les otages qu'il avait entre les mains, prouverait que la douceur ne lui était pas naturelle, et qu'il en prenait les dehors par intérêt, suivant le besoin des circonstances. Pour moi, je pense, il est vrai, qu'une vertu réelle, bien affermie par la raison, ne peut jamais dévier jusqu'à l'excès contraire par l'effet d'un revers de fortune ;

mais je ne crois pas impossible que de bons naturels, des âmes fermes, affligées par de grands malheurs qu'elles n'ont pas mérités, changent de mœurs en même temps que de fortune. C'est là, à mon sens, ce qu'éprouva Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné : aigri par ses revers, il fut cruel envers les traîtres.

Quoi qu'il en soit, il partit d'Afrique, appelé par les Lusitaniens. Il s'empressa d'user de son absolue autorité comme général pour mettre une armée sur pied ; et il soumit la partie de l'Espagne la plus voisine de la Lusitanie. Les peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendirent pour la plupart volontairement ; quelquefois aussi il usait d'artifice et de ruse pour les tromper et les attirer dans son parti : comme fut principalement l'emploi qu'il fit de sa biche. Voici cette histoire.

Un paysan de la contrée, nommé Spanus, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas, et que poursuivaient des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté ; mais, frappé de la couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il le poursuivit, et le prit vivant. Sertorius avait par hasard ses quartiers dans les environs. Comme il recevait avec plaisir tous les présents de gibier ou de fruits qu'on lui présentait, et récompensait généreusement ceux qui lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui apporta sa petite biche. Sertorius reçut ce présent sans en montrer en cet instant même une grande satisfaction ; mais il finit par l'apprivoiser si bien et la rendre si familière, qu'elle venait à sa voix, et le suivait partout sans s'effaroucher jamais du tumulte du camp, ni du bruit des soldats : alors il se mit peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire, débitant que cette biche était un présent de Diane ; et, comme il connaissait l'empire de la superstition sur les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Voici par quels artifices il accréditait cette imposture. Était-il

informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection? il feignait que la biche lui avait parlé pendant son sommeil, et lui avait commandé de tenir les troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage? il faisait cacher le courrier, et produisait en public la biche couronnée de fleurs, ce qui annonçait une heureuse nouvelle ; il disait aux soldats d'avoir bon courage, et de faire des sacrifices aux dieux, leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelque bon succès.

C'est ainsi qu'il les rendit souples, et soumis à toutes ses volontés ; car ils croyaient obéir non point aux conceptions militaires d'un homme étranger, mais à un dieu. Ajoutez que les événements concouraient à les affermir dans cette opinion, lorsqu'ils voyaient les progrès extraordinaires de sa puissance. Car, avec deux mille six cents hommes qu'il appelait Romains, mais où se trouvaient mêlés sept cents Africains qui avaient passé avec lui en Lusitanie ; avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux qu'il avait levés chez les Lusitaniens, il luttait contre quatre généraux romains, qui avaient sous leurs ordres cent vingt mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, deux mille archers et frondeurs, et qui occupaient des villes innombrables, tandis qu'il n'en avait possédé d'abord que vingt. Cependant, avec des commencements si faibles, non-seulement il dompta les nations puissantes, et prit un grand nombre de villes, mais, des divers généraux qu'il eut en tête, il défit Cotta dans un combat naval, près du détroit de Mellaria[1], mit en déroute Phidius[2], qui commandait dans la Bétique, et

[1] Autrement le détroit de Gadès ; Mellaria était située sur le détroit.

[2] Phidius est inconnu ; quelques-uns lisent Didius, d'autres Aufidius, d'autres enfin Furfidius.

lui tua deux mille Romains près du Bétis; son questeur vainquit Lucius Domitius, proconsul de l'Espagne citérieure; enfin il battit en personne l'armée d'un des lieutenants de Métellus, nommé Thoranius, qui périt dans le combat. Métellus lui-même, le plus grand et le plus célèbre des généraux romains d'alors, se trouva réduit, par plusieurs échecs, à une telle extrémité, que Lucius Lollius accourut de la Gaule narbonnaise à son secours, et que le Sénat lui envoya de Rome en toute hâte Pompée Magnus avec des troupes; car Métellus ne savait plus quel moyen employer contre un homme audacieux qui évitait adroitement toute bataille en pleine campagne, et qui, comptant sur l'agilité et la souplesse des soldats espagnols, se pliait aisément à toute sorte de formes, tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés et donnés à jour fixe, commandait une infanterie nombreuse qui savait bien garder ses rangs, parfaitement exercée à repousser, à enfoncer des ennemis qui se mesuraient avec elle, mais incapable de gravir les montagnes, de serrer de près des hommes légers comme le vent, qui fuyaient sans cesse, et de supporter, comme ils faisaient, la faim, de se passer de tentes, et de manger des aliments sans apprêt. Et puis Métellus était déjà vieux : il se délassait de tous les combats qu'il avait livrés, au sein d'une vie plus douce et plus molle; Sertorius, au contraire, dans toute la force et le feu de la jeunesse, avait le corps singulièrement robuste, fait à l'agilité comme à la tempérance. Il ne s'était jamais permis, même dans les jours de loisir, un usage immodéré du vin; il s'était habitué à supporter les plus durs travaux, à faire de longues marches, à passer plusieurs nuits sans dormir, à manger peu, et à se contenter des mets les plus communs. Durant les jours de repos, il ne faisait que courir par la campagne et chasser : aussi avait-il acquis une telle connaissance des lieux inaccessibles ou praticables, que dans ses fuites

il échappait toujours, et qu'en poursuivant l'ennemi il finissait toujours par le cerner. Métellus, réduit à l'impossibilité de combattre, souffrait, par conséquent, tous les inconvénients des vaincus, tandis que Sertorius, en fuyant, avait tous les avantages d'un vainqueur qui poursuit les fuyards : il coupait l'eau à son ennemi, et l'empêchait de faire des fourrages ; il l'entravait dans ses marches ; il le harcelait dans ses haltes, et le forçait de déloger. Métellus avait-il mis le siége devant une ville ? Sertorius arrivait aussitôt, et le tenait lui-même assiégé en le réduisant à la disette. Enfin, les soldats romains, désespérés, voulurent obliger Métellus d'accepter le défi d'un combat singulier que lui avait fait Sertorius. « Il faut combattre, disaient-ils, général contre général, Romain contre Romain. » Métellus s'y refusa, et devint l'objet de leurs plaisanteries. Mais il s'en moqua, et il eut raison ; car un général, comme le dit Théophraste, doit mourir en capitaine, et non pas en simple soldat.

Métellus, voyant que les Langobrites [1], qui rendaient de grands services à Sertorius, pouvaient être facilement pris par la soif, car ils n'avaient qu'un puits dans leur ville, et l'assiégeant devait être maître des sources qui se trouvaient dans les faubourgs et au pied des murailles, marcha contre la ville, persuadé que la disette d'eau la lui livrerait en deux jours : il ne fit donc prendre à ses soldats de vivres que pour cinq jours. Sertorius s'empresse de venir au secours des assiégés : il commande qu'on remplisse d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une forte somme d'argent. Plusieurs soldats, tant espagnols que maurusiens, s'étant offerts pour cette commission, il choisit les plus vigoureux et les plus agiles, les envoie par la montagne, avec ordre,

[1] Habitants d'une ville de la Lusitanie, assez près de la mer et de l'embouchure du Douro, sur les confins de la Bétique.

quand ils auraient livré les outres aux habitants, de faire sortir les bouches inutiles, afin que l'eau suffît à ceux qui la défendaient. Métellus, dont les soldats avaient déjà consumé leurs provisions, fut vivement affligé du succès de ce stratagème, et envoya Aquinus, avec six mille hommes, pour ramasser des vivres. Sertorius, informé du départ d'Aquinus, lui dresse une embuscade sur son chemin : trois mille hommes s'élancent du fond d'un ravin couvert de bois, et chargent en queue Aquinus à son retour, tandis que Sertorius lui-même l'attaque de front, le met en fuite, lui tue ou fait prisonniers presque tous ses soldats. Aquinus, après avoir perdu ses armes et son cheval, fut recueilli par Métellus, qui leva honteusement le siége, bafoué par les Espagnols.

Sertorius dut à ces exploits l'admiration et l'amitié des Barbares : ils étaient ravis qu'il leur eût ôté leur manière sauvage et brutale de combattre, pour leur faire adopter les armes, l'ordonnance et la discipline romaines, transformant une multitude de brigands en une armée véritable. Il prodiguait d'ailleurs l'argent et l'or pour en orner les casques, pour en émailler les boucliers : il les invitait à se faire des tuniques et des manteaux brodés, leur fournissant ce qui était nécessaire pour cela, et les piquant d'émulation par son exemple. C'est ainsi qu'il les menait à son gré ; mais ce qui lui conquit surtout leurs cœurs, ce fut sa conduite à l'égard des enfants. Dans toutes les nations soumises à son autorité, il prit ceux des premières familles, les rassembla dans Osca [1], ville considérable du pays, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'était en réalité des otages qu'il se donnait ; mais il ne montrait que le désir de former ces enfants, de les rendre capa-

[1] Dans un des cantons occupés par les Ilergètes ; c'est aujourd'hui Huesca, en Aragon.

bles, quand ils seraient des hommes, de prendre leur part aux affaires et au pouvoir. Les pères étaient tout joyeux de voir leurs fils, vêtus de robes bordées de pourpre, se rendre aux écoles avec décence, et Sertorius payer toute la dépense de leur éducation, les examiner souvent lui-même, distribuer des récompenses à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces ornements d'or qu'on suspend au cou, et que les Romains appellent bulles.

C'était un usage en Espagne que les guerriers qui formaient la garde du général se dévouassent à mourir avec lui s'il venait à être tué : c'est ce que les Barbares de ce pays nomment libation. Les autres chefs avaient peu de ces écuyers ou compagnons d'armes qui se consacrassent à mourir avec eux ; Sertorius était suivi de milliers de soldats qui avaient fait pour lui ce serment. Un jour, dit-on, son armée ayant été mise en déroute près de je ne sais quelle ville, les Espagnols, quoique poursuivis de près par les ennemis, oublièrent le soin de leurs propres personnes pour sauver Sertorius : ils l'enlevèrent sur leurs épaules, se le passèrent de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville, et ne songèrent à fuir eux-mêmes que lorsqu'il fut en sûreté.

Cet amour, ce n'étaient pas seulement les Espagnols qui le lui portaient, mais aussi les troupes qui venaient d'Italie. Perpenna Vento, attaché au parti de Sertorius, était arrivé en Espagne avec une armée nombreuse et de grandes sommes d'argent, et voulait faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses soldats en témoignèrent tout haut leur mécontentement : il n'était question dans le camp que de Sertorius, et cette préférence mortifia Perpenna, tout fier de sa naissance et de ses richesses. Mais, lorsqu'on apprit que Pompée passait les Pyrénées, les soldats de Perpenna prirent leurs armes, arrachèrent les enseignes, pressèrent à grands cris leur général de les

mener au camp de Sertorius, le menaçant, s'il refusait, de l'abandonner et d'aller trouver un homme qui saurait bien pourvoir et à son salut et à celui des autres. Perpenna céda, et se joignit à Sertorius avec cinquante-trois cohortes.

Sertorius, maître de presque toute l'Espagne en deçà de l'Èbre, était à la tête d'une puissante armée : chaque jour il lui arrivait de tous côtés de nouvelles troupes; mais il s'effrayait de l'indiscipline et de la sauvage ardeur de ces Barbares, qui, impatients de tout délai, criaient sans cesse qu'on les menât à l'ennemi. Il essaya de les calmer par la persuasion ; mais, comme il les voyait prêts à se révolter et à se porter aux dernières violences pour le forcer à attaquer hors de propos, il les abandonna à leur fougue, et les laissa engager le combat, espérant bien qu'après avoir été, non pas entièrement défaits, mais fort maltraités, ils seraient dans la suite plus soumis et plus dociles. Sa conjecture se réalisa : ils furent battus; Sertorius alla à leur secours, les recueillit dans leur fuite, et les ramena en sûreté au camp. Mais, peu de jours après, pour leur ôter le découragement où cet échec les avait jetés, il assemble toute l'armée, et fait amener deux chevaux, l'un très-vieux et très-faible, l'autre grand et robuste, et dont la queue était remarquable par l'épaisseur et la beauté des crins. Près du cheval faible, il place un homme grand et fort, et près du cheval vigoureux, un petit homme qui n'avait aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort saisit à deux mains la queue du cheval faible, et la tire de toutes ses forces, comme pour la briser, pendant que l'homme faible arrachait crin à crin la queue du cheval fort. Le premier, après bien des efforts inutiles, qui prêtaient fort à rire aux spectateurs, abandonne son entreprise ; l'homme faible, au contraire, montre la queue de son cheval qu'il avait, en un moment et sans aucune peine, dégarnie de tous ses

crins. Sertorius alors se lève : « Mes alliés, dit-il[1], vous « voyez que la patience vient mieux à bout de ses entre- « prises que la force, et que bien des choses qu'on ne « saurait emporter d'un seul coup cèdent aisément si on « les prend l'une après l'autre. La persévérance est in- « vincible : c'est par elle que le temps, dans son action, « détruit et renverse toute puissance ; allié aussi sûr « pour ceux à qui la raison fait observer et saisir le mo- « ment favorable, qu'ennemi dangereux pour ceux qui « mettent trop de précipitation dans les affaires. » Tels sont les apologues qu'imaginait Sertorius pour encourager les Barbares, et pour leur enseigner à attendre les occasions.

Mais aucun de ses exploits militaires ne fut plus admiré que le stratagème dont il usa contre les Characitaniens. C'est un peuple qui habite au delà du Tage[1], non point dans des villes ni dans des bourgs, mais sur un très-grand coteau fort élevé, rempli de cavernes et d'antres profonds, dont les ouvertures sont tournées vers le nord. Toute la campagne que ce coteau domine n'a pour fond qu'une boue argileuse, qu'une terre légère et friable où l'on peut à peine se soutenir, et qui se réduit, pour peu qu'on y touche, en une poussière très-fine, comme ferait la chaux ou la cendre. Quand la crainte de quelque ennemi oblige les Barbares de se renfermer dans ces cavernes avec le butin, ils s'y tiennent tranquilles à l'abri de toute agression. Sertorius, qui s'était éloigné de Métellus, campait au pied de ce coteau ; les Barbares n'avaient pour lui que du mépris, s'imaginant qu'il avait été battu. Sertorius, soit par colère, soit pour montrer qu'il ne fuyait pas, monte le lendemain à cheval au point

[1] Il y a dans le texte Tagonius ; et comme les Characitaniens sont inconnus d'ailleurs, on ne peut pas affirmer positivement que c'est bien du Tage qu'il s'agit.

du jour, et va reconnaître le coteau : il n'y voit aucun accès, et court inutilement de côté et d'autre en faisant aux Barbares de vaines menaces. Tout à coup il s'aperçoit que le vent soulevait de cette terre une grande quantité de poussière et la portait sur le coteau ; car, comme je l'ai dit, les cavernes ont leur entrée au nord. Le vent qui souffle de l'ourse, et que quelques-uns nomment cécias[1], est celui qui règne d'ordinaire dans ce pays ; et sa puissance s'accroît en passant à travers des plaines humides et des montagnes couvertes de neige. On était alors en plein été : ce vent, nourri et renforcé par la fonte des glaces du nord, soufflait agréablement, et rafraîchissait les Barbares et leurs troupeaux. Sertorius, ayant réfléchi sur cette circonstance locale, instruit d'ailleurs par les naturels du pays, ordonne à ses soldats d'apporter de cette terre fine et cendreuse, et d'en former un monceau vis-à-vis de l'entrée des cavernes. Les Barbares crurent que c'était une levée qu'il construisait pour se défendre contre eux, et se moquèrent de son entreprise. Sertorius, après que ses soldats eurent ainsi travaillé jusqu'à la nuit, les fit rentrer dans le camp. Au point du jour, il souffla d'abord un vent doux, qui commença à enlever les parties plus fines de la terre qu'ils avaient entassée, et à la répandre dans l'air comme cette paille légère qui s'élève d'une aire. Puis, le cécias devenant plus fort à mesure que le soleil montait, et le coteau étant déjà couvert de poussière, les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond les tas qu'ils avaient faits, et à briser les mottes de cette terre argileuse. Quelques-uns même faisaient passer et repasser leurs chevaux par-dessus, soulevant des nuages de poussière, et les livrant au vent. Les parties les plus déliées étaient emportées jusque dans

[1] Suivant Aristote, le cécias est le vent du nord-est, et non point celui qui souffle directement du nord.

les cavernes des Barbares, dont les entrées s'ouvraient au cécias. Comme elles n'avaient pas d'autres ouvertures que celles où s'engouffrait ce vent, les Barbares furent bientôt plongés dans de profondes ténèbres, suffoqués d'ailleurs par une vapeur étouffante ; car il ne leur entrait dans la gorge qu'un air brûlant et chargé d'une épaisse poussière. Ils supportèrent à grand'peine ce tourment pendant deux jours ; le troisième, ils se rendirent à Sertorius, dont ils augmentèrent moins les forces que la réputation, pour avoir défait par adresse ce que les armes n'auraient pu vaincre.

Tant que Sertorius n'eut que Métellus à combattre, la plupart de ses succès semblaient dus à la vieillesse et à la lenteur naturelle de Métellus, incapable de résister à un homme audacieux, et dont les troupes ressemblaient plutôt à des compagnies de brigands qu'à une armée régulière. Mais, après que Pompée eut franchi les Pyrénées, et que Sertorius fut campé en face de lui, les deux généraux ayant déployé l'un contre l'autre tout ce qui se peut imaginer de ruses militaires, Sertorius se montra supérieur à Pompée et dans l'art de dresser des embuscades et dans celui de s'en préserver : aussi le bruit en fut-il porté rapidement jusqu'à Rome ; et Sertorius fut proclamé le plus habile des généraux du temps, et le plus versé dans l'art de la guerre. Ce n'est point toutefois que Pompée n'eût qu'une gloire médiocre : il brillait, au contraire, de son plus grand éclat depuis ses exploits dans les guerres de Sylla, qui lui avaient valu, de la part de Sylla lui-même, le surnom de Magnus, c'est-à-dire Grand. Il avait obtenu les honneurs du triomphe avant que la barbe lui fût venue.

Plusieurs des villes d'Espagne soumises à Sertorius, qui, voyant arriver Pompée, avaient jeté les yeux sur lui et pensaient embrasser son parti, changèrent de sentiment après ce qui arriva, contre toute attente, devant les

murs de Lauron[1]. Sertorius assiégeait la ville ; Pompée vint avec toute son armée au secours des assiégés. Il y avait près des murailles une colline dont la situation semblait très-avantageuse pour incommoder la ville. Sertorius et Pompée y accoururent, l'un pour s'en saisir, l'autre pour empêcher l'ennemi de s'y poster. Sertorius y arrive le premier, et Pompée fait arrêter ses troupes, fort aise que la chose eût ainsi tourné, et s'imaginant qu'il tenait Sertorius enfermé entre la ville et son armée. Il envoya dire aux Lauronites de ne rien craindre, et de se tenir tranquilles sur leurs murailles, pour se donner le spectacle de Sertorius assiégé. Sertorius, informé du propos de Pompée, ne fit qu'en rire, et dit que l'écolier de Sylla, car c'est ainsi qu'il appelait Pompée par dérision, allait apprendre à ses dépens que le général doit regarder derrière soi plutôt que devant. En même temps il montrait aux assiégés six mille hommes d'infanterie qu'il avait laissés dans ses premiers retranchements, d'où il était parti pour aller s'emparer de la colline : ces troupes avaient ordre de charger Pompée en queue, dès qu'il ferait mine d'attaquer Sertorius. Pompée, qui s'en aperçut trop tard, n'osait engager la bataille, de peur d'être enveloppé ; d'un autre côté il avait honte d'abandonner les assiégés dans le danger où ils se trouvaient. Il fut contraint de les voir succomber sous ses yeux, sans pouvoir bouger pour les secourir ; car les Barbares, ayant perdu tout espoir, se rendirent à Sertorius. Il leur fit grâce de la vie, et leur laissa la liberté d'aller où ils voudraient ; mais il brûla leur ville, non par un mouvement de colère ou de cruauté (c'était de tous les généraux l'homme qui se laissait le moins aller à son ressentiment), mais pour couvrir de honte et de confusion les admirateurs de Pompée, et faire dire parmi les Barbares que Pompée en

[1] C'est aujourd'hui Liria, dans le royaume de Valence.

personne s'était presque chauffé à l'incendie d'une ville alliée sans lui porter secours.

Cependant Sertorius éprouva plusieurs échecs, bien que lui-même il se conservât toujours invincible, ainsi que les troupes qu'il commandait; mais il fut souvent battu dans la personne des autres généraux. Il est vrai que la manière dont il réparait ces défaites le rendait plus admirable que les généraux vainqueurs, comme il parut dans la bataille de Sucron[1] contre Pompée seul, et dans celle de Tuttia[2] contre Pompée et Métellus réunis. L'affaire de Sucron n'eut lieu, dit-on, que par l'empressement qu'avait Pompée de combattre avant que Métellus vînt partager l'honneur de la victoire. Sertorius désirait aussi d'en venir aux mains avec Pompée avant l'arrivée de Métellus. Il se mit donc en bataille vers le soir, comptant que les ennemis, étrangers dans la contrée, et qui ne connaissaient pas bien les lieux, seraient arrêtés par les ténèbres, sans pouvoir fuir ni poursuivre les fuyards. Lorsque le combat fut engagé, Sertorius, qui commandait son aile droite, se trouva non en face de Pompée, mais d'Afranius, qui conduisait la gauche des ennemis : informé que son aile gauche, qui était aux prises avec Pompée, avait plié et était presque défaite, il laisse son aile droite à ses lieutenants, et vole au secours de la gauche. Il rallie les fuyards, réconforte ceux qui tenaient encore, et revient au combat contre Pompée, qui chassait les vaincus devant lui, et l'oblige de prendre la fuite. Pompée manqua même d'y périr : blessé dangereusement, il se sauva contre toute espérance, et ne dut son salut qu'à l'avidité des soldats africains de Sertorius, lesquels

[1] Il y avait un fleuve et une ville de ce nom. Dans la Vie de Pompée, Plutarque dit que cette bataille se donna sur le fleuve Sucron; c'était peut-être assez loin de la ville de Sucron, laquelle était située à l'embouchure du fleuve. Le Sucron est aujourd'hui le Xucar.

[2] On ne sait pas ce que c'est que Tuttia.

s'étaient saisis de son cheval tout caparaçonné d'or, et orné d'un harnais magnifique : occupés à se partager cette proie, et à s'en disputer chacun leur part, ils cessèrent de le poursuivre. Afranius, de son côté, au moment où Sertorius courait au secours de l'aile gauche, avait mis en fuite la droite, qui lui était opposée, l'avait poussée jusque dans le camp, et y était entré pêle-mêle avec les fuyards. La nuit survint comme il pillait le camp, ignorant la fuite de Pompée, et ne pouvant d'ailleurs faire abandonner le pillage à ses soldats. Sertorius, vainqueur à son aile gauche, revenait en ce moment : il tombe tout à coup sur les troupes d'Afranius, troublées du désordre où elles étaient, et en fait un grand carnage. Le lendemain matin, il se remet sous les armes, et présente de nouveau la bataille à Pompée ; mais, apprenant que Métellus était proche, il fit sonner la retraite, et décampa en disant : « Si cette vieille n'eût été là, j'aurais renvoyé cet enfant à Rome, après l'avoir châtié à coups de verges. »

Sertorius était tout désolé de ce qu'on ne pouvait retrouver nulle part sa biche : cette perte lui ôtait une de ses plus grandes ressources pour gouverner les Barbares ; et jamais ils n'avaient eu plus besoin d'être encouragés. Des soldats qui s'étaient égarés la nuit l'ayant rencontrée, la reconnurent à sa couleur, et la ramenèrent à Sertorius. Il leur promit une grande somme d'argent s'ils voulaient n'en parler à personne. Il fit cacher la biche ; et peu de jours après il parut en public avec un visage gai, disant aux chefs des Barbares que la divinité lui avait annoncé, pendant son sommeil, qu'il lui arriverait bientôt quelque chose d'heureux : puis, montant sur son tribunal, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Cependant la biche, lâchée par ceux qui la gardaient près de là, voyant Sertorius, s'élance toute joyeuse vers le tribunal, appuie sa tête sur les genoux de Serto-

rius et lui lèche la main droite : c'était la caresse qu'elle avait accoutumé de lui faire auparavant. Sertorius y répond par des témoignages d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes. Après quelques moments de surprise, les spectateurs finissent par battre des mains, en s'écriant que Sertorius est un homme divin et chéri des dieux ; ils le reconduisent dans sa tente, pleins de joie et se livrant aux plus heureuses espérances.

Durant son séjour sur les terres des Sagontins, il fut forcé d'en venir aux mains avec les ennemis, qui, réduits à une extrême disette, étaient sortis de leur camp pour fourrager et ramasser des vivres. On combattit des deux côtés avec une grande bravoure ; Memmius, le plus habile des lieutenants de Pompée, fut tué au fort du combat. Sertorius l'emportait, et faisait main basse sur ceux qui lui résistaient encore ; il poussait à Métellus lui-même. Métellus, combattant avec une force au-dessus de son âge, fut blessé d'un coup de lance : les Romains qui furent témoins de sa blessure et ceux qui l'apprirent, honteux d'abandonner leur général, et enflammés de colère, reviennent contre l'ennemi, couvrent Métellus de leurs boucliers, l'arrachent de force aux mains des ennemis, et font reculer les Espagnols. La victoire change ainsi de face ; et Sertorius, pour assurer du moins la retraite des siens et se donner le temps d'avoir de nouveaux renforts, se retire dans une ville de la montagne[1], très-forte d'assiette, et dont il répare les murailles et fortifie les portes. Il ne pensait à rien moins qu'à soutenir un siége : il ne voulait que tromper les ennemis. Ils vinrent en effet l'assiéger ; et, dans l'espoir où ils étaient d'emporter la place sans difficulté, ils laissèrent échapper les

[1] On croit que cette ville est Calaguris ou Calagurium, où Strabon dit en effet que Sertorius fut assiégé par Pompée sur la fin de cette guerre.

Barbares, et ne songèrent pas à empêcher l'arrivée des renforts que Sertorius faisait rassembler. Sertorius avait envoyé des officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre de le faire avertir dès qu'ils auraient réuni un assez grand nombre de soldats. Sitôt qu'il en eut avis, il passa sans peine au travers des ennemis, et alla rejoindre ses gens. Puis, comme il se trouvait en force, il revint sur ses pas, et coupa les vivres aux ennemis du côté de la mer, en leur dressant des embuscades, en les enveloppant, et en se portant rapidement partout lui-même. Il arrêtait aussi les convois de mer, en croisant sur la côte avec des vaisseaux de pirates.

Les généraux ennemis furent donc obligés de se séparer : Métellus se retira dans la Gaule, et Pompée prit ses quartiers d'hiver dans le pays des Vaccéens[1]. Il y était en fort piteux état, par défaut d'argent; et il écrivit au Sénat qu'il ramènerait son armée si on ne lui envoyait pas d'argent : « J'ai dépensé, disait-il, tous mes biens pour la défense de l'Italie; je n'ai plus rien. » Et même le bruit courait dans Rome que Sertorius serait en Italie avant Pompée : tant l'habileté de Sertorius avait réduit à l'étroit les premiers et les plus puissants des généraux d'alors!

Métellus lui-même témoigna de l'effroi que lui inspirait Sertorius, et de la haute opinion qu'il s'en faisait : il fit publier par un héraut qu'il donnerait cent talents d'argent[2] et deux mille arpents de terre au Romain qui le tuerait; si c'était un banni, il lui promettait son rappel dans Rome. Acheter la mort de Sertorius par trahison, c'était déclarer qu'il n'espérait rien de la force ouverte. Il finit pourtant une fois par le vaincre en bataille : il fut

[1] Entre le Durius, aujourd'hui le Douro, au midi, et, au nord, les Cantabres, aujourd'hui les Biscayens.

[2] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

si enflé, si ravi de ce succès, qu'il prit le titre d'*imperator*, et que les villes par où il passait lui dressèrent des autels, et lui offrirent des sacrifices. Il souffrit même, dit-on, qu'on lui mît des couronnes sur la tête, qu'on lui donnât des festins somptueux, où il buvait revêtu d'une robe triomphale, et où l'on faisait descendre, par le moyen de machines, des figures de la Victoire, portant dans leurs mains des trophées d'or et des couronnes; où enfin des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient à sa louange des hymnes de triomphe : vanité bien digne d'être moquée ! joie non moins ridicule, si ce qu'il avait battu dans une retraite, ce n'était qu'un fugitif de Sylla, comme il l'appelait, et le reste de la défaite de Carbon ! Qu'on juge, au contraire, de la magnanimité de Sertorius. Il avait donné le nom de Sénat aux sénateurs qui s'étaient réfugiés de Rome dans son camp; il prenait parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, et se conformait en tout aux coutumes nationales. Quoiqu'il fît la guerre avec les armes, l'argent et les villes de l'Espagne, il ne céda jamais aux Espagnols, même en paroles, aucune part à l'autorité souveraine : il leur donnait des Romains pour capitaines et pour gouverneurs, comme se proposant de rendre la liberté aux Romains, et non d'accroître, au préjudice des Romains, la puissance des Espagnols.

Car Sertorius aimait tendrement son pays; il désirait vivement d'y retourner; mais ce désir ne l'empêchait pas de montrer, dans les plus fâcheuses conjonctures, un grand courage : jamais il ne fit la moindre bassesse auprès de ses ennemis; au contraire, dans ses victoires, il envoyait dire à Métellus et à Pompée qu'il était prêt à poser les armes, pour aller vivre en simple particulier, si on lui permettait de retourner à Rome : « Je préfère, disait-il, la vie la plus obscure dans Rome à l'empire du monde entier, s'il fallait l'acheter par l'exil. » Cet amour de la

patrie venait surtout, à ce qu'on assure, de sa tendresse pour sa mère, qui l'avait élevé depuis la mort de son père, et à laquelle il était uniquement attaché. Appelé par ses amis d'Espagne pour commander en chef une armée, il fut accablé d'une telle douleur, à la nouvelle de la mort de sa mère, qu'il voulut renoncer à la vie : il resta sept jours entiers couché à terre, sans donner le mot aux troupes, et sans voir ses amis. Les officiers, et ceux qui partageaient avec lui le commandement, ayant environné sa tente, ne parvinrent qu'à grand'peine à le faire sortir pour parler aux soldats, et entendre aux affaires, qui allaient parfaitement alors : aussi le regardait-on généralement comme un homme doux de sa nature, ami du repos, et que des motifs puissants avaient, contre son inclination, porté aux commandements militaires ; qui, ne pouvant vivre en sûreté dans son pays, et poussé par ses ennemis à prendre les armes, n'avait cherché dans la guerre qu'une garantie pour sa sûreté personnelle.

Ses relations avec Mithridate sont une nouvelle preuve de sa grandeur d'âme. Mithridate, abattu par Sylla, s'était relevé comme pour commencer une seconde lutte, et avait derechef envahi l'Asie. La renommée de Sertorius était déjà répandue dans toutes les contrées ; et les commerçants qui revenaient des mers de l'Occident, remplissaient le Pont du bruit de ses exploits, comme ils eussent fait d'une cargaison de marchandises étrangères. Excité par les flatteries des courtisans, qui comparaient Sertorius à Annibal et Mithridate à Pyrrhus, et qui assuraient que les Romains, attaqués de deux côtés à la fois, ne pourraient jamais tenir contre deux génies, contre deux puissances aussi redoutables, à savoir le plus habile capitaine uni au plus grand des rois, Mithridate envoya une ambassade à Sertorius. Les ambassadeurs de Mithridate partirent pour l'Espagne avec des lettres adressées à Sertorius, et chargés de lui offrir de vive voix des vaisseaux

et de l'argent pour soutenir la guerre, à condition que Sertorius assurerait à Mithridate la possession de toute cette partie de l'Asie qu'il avait cédée aux Romains, en vertu du traité passé entre Sylla et lui. Sertorius assembla son conseil, qu'il appelait le Sénat : tous furent d'avis d'accepter les propositions de Mithridate, puisqu'il ne demandait qu'un nom, qu'un titre vain sur ce qui ne leur appartenait pas, et leur donnait en échange les choses dont ils avaient le plus besoin. Mais Sertorius n'y consentit point : « J'abandonne sans regret à Mithri-
« date, dit-il, la Bithynie et la Cappadoce, pays de tout
« temps gouvernés par des rois, et où les Romains n'ont
« rien à prétendre; mais une province enlevée, usurpée
« par lui sur les Romains, qui la possédaient au plus juste
« titre; qu'il a perdue dans la guerre, vaincu par Fim-
« bria, et qu'il vient de céder par un traité conclu avec
« Sylla, je ne souffrirai jamais qu'elle rentre sous sa do-
« mination. Car je veux que Rome s'agrandisse par mes
« victoires, et non point tirer mes victoires de l'affaiblis-
« sement de Rome. Un homme de cœur désire vaincre,
« mais avec honneur : il ne voudrait pas sauver même
« sa vie par des moyens honteux. »

Cette réponse, rapportée à Mithridate, le frappa d'étonnement. Et l'on conte qu'il dit à ses amis : « Quels ordres nous donnera donc Sertorius, lorsqu'il sera assis sur le mont Palatin, lui qui, maintenant, relégué sur les côtes de la mer Atlantique, fixe les bornes de mon royaume, et me menace de la guerre si j'attaque l'Asie! » C'est pourtant sur ce pied que le traité fut conclu et juré. Mithridate conservait la Cappadoce et la Bithynie; et Sertorius s'obligeait de lui envoyer un général et des soldats, à condition qu'il recevrait de Mithridate quarante vaisseaux et trois mille talents[1]. Sertorius lui envoya

[1] Environ dix-huit millions de notre monnaie.

pour général, en Asie, Marcus Marius, l'un des sénateurs qui s'étaient réfugiés auprès de lui. Mithridate, avec l'aide de Marius, s'empara de quelques villes d'Asie ; et, lorsque Marius entrait à cheval, précédé des faisceaux et des haches, Mithridate suivait, prenant de lui-même le second rang, et faisant auprès de lui le rôle de courtisan. Le général romain donnait la liberté à certaines villes, affranchissait les autres de tout impôt, et déclarait que c'était à Sertorius qu'elles devaient ce bienfait. Ainsi l'Asie, foulée par les publicains, opprimée par l'avarice et l'insolence des troupes qu'on y avait mises en garnison, se relevait de nouveau sur les ailes de l'espérance, et s'éprenait du désir de voir s'opérer dans le gouvernement la révolution dont on lui offrait la perspective.

Cependant, en Espagne, les sénateurs et les généraux qui entouraient Sertorius n'eurent pas plutôt conçu l'espoir d'être en état par eux-mêmes de résister aux ennemis, que leurs craintes s'évanouirent, et firent place à une envie, à une jalousie folle contre la puissance de Sertorius, et qu'envenimait Perpenna. Enflé d'un vain orgueil à cause de sa naissance, Perpenna aspirait au commandement, et semait en secret parmi ses amis des propos séditieux : « Quel démon fatal nous maîtrise, et « nous précipite chaque jour d'un mal dans un pire ? « Nous qui refusions de nous soumettre, dans notre « patrie, aux ordres de Sylla, du maître de la terre et « de la mer, nous sommes venus ici, conduits par un « mauvais destin, dans l'espoir de vivre libres ; et nous « nous soumettons volontairement à la servitude : satel- « lites de l'exil de Sertorius, Sénat sans autorité, et dont « le nom est l'objet de la risée de ceux qui l'entendent « prononcer ; lâches qui nous résignons aux mêmes ou- « trages, à la même obéissance, aux mêmes travaux que « des Espagnols et des Lusitaniens ! » La plupart, remplis de ces propos, n'osaient pas se révolter ouvertement,

par crainte de la puissance de Sertorius; mais ils gâtaient par-dessous main ses affaires : ils maltraitaient les Barbares; ils leur infligeaient des punitions rigoureuses, ils les accablaient d'impôts, au nom de Sertorius. De là des séditions et des révoltes dans les villes; et ceux qu'il y envoyait pour apaiser et adoucir les esprits ne revenaient qu'après avoir multiplié les soulèvements, et attisé le feu des séditions déjà brûlantes. Sertorius, poussé à bout, démentit alors sa douceur et sa bonté premières : il se rendit coupable d'une horrible injustice envers les jeunes Espagnols qu'on élevait dans Osca : il fit tuer les uns et vendre les autres.

Perpenna, qui avait plusieurs complices de la conjuration qu'il tramait, y attira aussi Manlius [1], l'un des chefs de l'armée. Ce Manlius aimait un jeune garçon; et, pour lui montrer toute sa tendresse, il lui fit part du complot, et lui conseilla de laisser là tous ses rivaux, pour ne s'attacher qu'à lui : « Dans peu de jours, disait-il, je serai au faîte de la puissance. » Le jeune homme, qui avait plus d'inclination pour Aufidius, un autre de ses amis, révèle à celui-ci les confidences de Manlius. Aufidius en fut fort étonné; car il était lui-même de la conjuration formée contre Sertorius, et pourtant il ignorait que Manlius y fût entré. Mais, quand le jeune homme lui nomma Perpenna, Grécinus et quelques autres, qu'il savait être au nombre des conjurés, il fut saisi d'effroi : aussi se mit-il, devant le jeune homme, à traiter ces propos de chimères, l'engageant à ne faire compte de ce que disait Manlius, qui n'était qu'un homme vain et léger. Puis il va trouver Perpenna, lui remontre ce qu'il y a de critique dans la conjoncture, le danger où ils se trouvent, et lui conseille

[1] Dacier corrige ce nom en celui de Manius, et confond le personnage en question avec Manius Antonius, le premier des conjurés qui frappa Sertorius.

de hâter le moment de l'exécution. Les conjurés approuvent son avis. Ils mènent à Sertorius un homme qu'ils avaient suborné, et qui lui remet une lettre par laquelle on lui mandait une victoire remportée par un de ses lieutenants, et un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de joie à cette nouvelle, fait un sacrifice pour en remercier les dieux; Perpenna l'invite à un festin qu'il donnait à ses amis : c'étaient des complices de la conjuration ; et Sertorius, cédant à ses vives instances, se détermine à s'y rendre.

Sertorius, dans ses repas, faisait toujours observer beaucoup de modestie et de décence: il n'y souffrait ni action ni discours déshonnêtes, et ne permettait aux convives aucun propos, aucun amusement dont on pût rougir ou se sentir blessé. Ce jour-là, quand on fut au milieu du souper, les conjurés, qui cherchaient un prétexte de querelle, se permirent hautement des paroles obscènes; et, feignant d'être ivres, ils perdirent toute retenue, dans le dessein d'irriter Sertorius. Pour lui, soit qu'il ne pût supporter une telle licence, soit qu'il devinât leur intention, à la lenteur affectée de leur parler, à cette conduite offensante, qui ne leur était point accoutumée, il changea de posture, et se renversa sur son lit, comme ne faisant aucune attention à leurs gestes ni à leurs discours. A ce moment, Perpenna prit une coupe pleine de vin, et en buvant il la laissa tomber : au bruit de sa chute, signal dont les conjurés étaient prévenus, Antonius, qui était couché au-dessus de Sertorius, lui porte un coup d'épée; Sertorius, qui se sent frapper, se retourne et veut se lever; mais Antonius se jette sur sa poitrine, et lui saisit les deux mains. Sertorius, ne pouvant se défendre, expire percé de coups.

Aussitôt, la plupart des Espagnols se retirèrent du camp, et députèrent à Métellus et à Pompée, pour se rendre à eux. Perpenna rassembla ceux qui étaient

restés auprès de lui, pour tenter quelque entreprise. Il ne réussit, à l'aide des préparatifs que Sertorius avait faits, qu'à se couvrir de honte, et à faire voir qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Il livra bataille à Pompée, qui eut bientôt détruit toutes ses forces. Fait prisonnier, il ne soutint pas même sa dernière infortune avec la dignité d'un général. Il avait en son pouvoir les papiers de Sertorius : il offrit à Pompée de lui montrer des lettres de la main de plusieurs consulaires, de personnages des plus puissants, par lesquelles on appelait Sertorius en Italie, en lui faisant entendre qu'il y trouverait bien des gens disposés à favoriser une révolution dans l'État. Pompée fit acte, en cette occasion, non de jeune homme, mais d'esprit mûr et rassis, et préserva Rome de grandes frayeurs et de grands bouleversements. Il rassembla ces lettres et tous les papiers de Sertorius, et les brûla sans les lire ni les laisser lire à personne. Il fit sur-le-champ mourir Perpenna, de peur qu'il ne révélât à quelqu'un les noms de ceux qui avaient écrit ces lettres, et ne donnât lieu à des séditions et à des troubles. Quant aux complices de Perpenna, les uns furent amenés à Pompée et mis à mort; les autres, qui s'étaient réfugiés en Afrique, furent tués à coups de traits par les Maurusiens. Pas un n'échappa, hormis Aufidius, le rival de Manlius. Soit qu'il ne fût pas connu, soit qu'on le méprisât, il vieillit dans une bourgade de Barbares, pauvre et détesté de tout le monde.

COMPARAISON

D'EUMÈNE ET DE SERTORIUS.

Voilà ce que nous avons recueilli de mémorable touchant Eumène et Sertorius. Leur parallèle nous offre ce trait de conformité, qu'étrangers l'un et l'autre, et bannis de leur patrie, ils ont commandé durant toute leur vie à des nations diverses, à des armées aussi nombreuses qu'aguerries; mais Sertorius a cela de particulier, que tous les alliés lui cédèrent volontiers une autorité dont ils le jugeaient le plus digne; Eumène, au contraire, ne dut qu'à ses exploits la première place, qui lui était disputée par plusieurs rivaux. Ainsi, l'un était suivi par des gens qui voulaient un homme capable de commander; ceux qui obéissaient à l'autre ne le faisaient que parce qu'ils étaient incapables eux-mêmes du commandement, et que pour leur propre intérêt. Sertorius, citoyen de Rome, a sous ses ordres des Espagnols et des Lusitaniens; Eumène, Chersonésitain, des Macédoniens; mais les premiers étaient depuis longtemps sous le joug de Rome, les autres avaient soumis au leur tout l'univers. Sertorius parvint au commandement à la faveur de la réputation qu'il devait à sa dignité de sénateur et à ses talents militaires; Eumène y arriva méprisé à cause de sa charge de secrétaire d'Alexandre : aussi eut-il pour

commencer sa fortune bien moins de moyens que Sertorius, et éprouva-t-il, pour l'augmenter, de bien plus grands obstacles : vingt rivaux s'y opposèrent ouvertement, ou tramèrent sourdement sa ruine. Sertorius, au contraire, ne vit personne se déclarer publiquement contre lui ; ce ne fut qu'à la fin de sa vie que quelques-uns de ses alliés conspirèrent sa perte : aussi Sertorius trouvait-il dans ses victoires la fin de ses périls ; tandis qu'Eumène avait dans la victoire même, par la malice de ses envieux, une source de dangers.

Il y a peu de différence entre eux pour les exploits militaires ; quant à leurs inclinations, Eumène aimait la guerre et la lutte ; Sertorius eût préféré par goût une vie douce et paisible. Le premier, pouvant vivre dans la retraite avec sûreté et honneur, ne cessa de s'exposer au danger, en combattant les plus puissants des hommes ; l'autre, qui ne cherchait point d'affaires, dut prendre les armes, pour la sûreté de sa personne, contre ceux qui ne voulaient pas le laisser vivre en paix. Si Eumène eût cédé le premier rang à Antigonus, et se fût contenté du second, Antigonus l'y eût souffert avec plaisir ; au lieu que Pompée ne permit jamais à Sertorius de vivre en repos. L'un fit volontairement la guerre afin de commander ; l'autre commanda malgré lui, pour repousser la guerre qu'on lui faisait. L'homme qui préfère son ambition à sa sûreté aime la guerre ; mais le véritable guerrier ne la fait que pour obtenir sa sûreté.

La mort surprit Sertorius sans qu'il s'y attendît ; Eumène la reçut, l'attendant de jour en jour. Preuve de bonté dans l'un : il avait l'air de se fier à ses amis ; de faiblesse dans l'autre : il songeait à s'enfuir lorsqu'il se laissa prendre. La vie de Sertorius ne fut point déshonorée par sa mort : il subit, de la main de ses alliés, ce que ses ennemis n'avaient jamais pu lui faire ; tandis qu'Eumène, qui ne put prévenir sa captivité par la fuite, et

qui, après sa captivité, eut le désir de vivre, ne sut ni se garder honorablement de la mort, ni la supporter courageusement : en s'abaissant à solliciter et à prier, il réduisit son âme dans la dépendance de l'ennemi qui ne semblait maître que de son corps.

AGESILAS.

(De l'an 445 à l'an 361 avant J.-C.)

Archidamus, fils de Zeuxidamus, mourut, après avoir régné glorieusement sur les Lacédémoniens, laissant de Lamprido[1], femme distinguée, un fils nommé Agis, et d'Eupolia, fille de Mélisippidas, un fils beaucoup plus jeune, Agésilas. La royauté, d'après la loi, appartenait à Agis. Agésilas, qui semblait destiné à vivre en simple particulier, reçut l'éducation ordinaire des Lacédémoniens, cette rude et pénible éducation qui est pour les jeunes gens l'apprentissage de l'obéissance, et qui a fait, dit-on, donner à Sparte, par Simonide, l'épithète de *dompte-mortels*. En effet, il n'est point de ville qui rende les citoyens plus soumis et plus dociles aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfants élevés pour régner plus tard. Mais Agésilas eut cet avantage particulier, qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir appris à obéir. Aussi fut-il de tous les rois celui qui sut le mieux s'accommoder à ses sujets, parce que, outre les qualités de général et de roi que lui avait données la nature, il avait puisé dans son éducation des sentiments populaires et l'amour de ses semblables.

Du temps qu'il était dans ce qu'on appelle les trou-

[1] Platon la nomme Lampido ou Lampito Ce dernier nom paraît la véritable forme lacédémonienne : on le trouve ainsi écrit, comme nom de femme spartiate, dans Hérodote et dans Aristophane.

peaux d'enfants élevés ensemble, il fut aimé de Lysandre, que charmait surtout la beauté de son naturel. Animé, comme pas un des jeunes gens de son âge, d'une vive émulation et d'une vive ardeur, il voulait être le premier en tout : il était d'une fougue, d'une opiniâtreté que rien ne pouvait vaincre ou contraindre, et en même temps d'une telle docilité et d'une telle douceur, que, ce qui lui était ordonné, il le faisait non point par un motif de crainte, mais toujours comme chose qu'exigeaient les convenances, et qu'il était plus touché des reproches qu'effrayé des plus grands travaux. Il était boiteux; mais ce défaut, quand il fut à la fleur de l'âge, était voilé aux yeux par la beauté de sa personne : d'ailleurs la facilité et la bonne humeur avec laquelle il supportait son infirmité, dont il était le premier à plaisanter et à se railler lui-même, ne contribuait pas peu à la corriger. Cette imperfection même faisait éclater davantage encore la passion qu'il avait de se distinguer : jamais il ne prétexta qu'il était boiteux pour refuser les travaux et les entreprises les plus difficiles. Nous n'avons de lui aucun portrait, car il ne voulut pas, et même en mourant il défendit, qu'aucun sculpteur ou peintre représentât son image. On dit qu'il était petit et d'une figure commune; mais sa gaieté, sa vivacité habituelles, son enjouement, son air, sa voix toujours sans rudesse et sans emportement, le rendirent, jusqu'à sa vieillesse, plus aimable que ceux qui étaient dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Cependant Théophraste raconte que les éphores avaient condamné à l'amende Archidamus parce qu'il avait épousé une femme de petite taille : « Elle va nous enfanter, disaient-ils, non pas des rois, mais des roitelets. »

Pendant qu'Agis régnait, vint de Sicile à Lacédémone Alcibiade exilé; et il n'y avait guère de temps qu'il habitait cette ville, qu'on le soupçonna de commerce avec Timée, femme du roi. Elle eut un fils; et Agis ne voulut

pas le reconnaître, alléguant qu'il était du fait d'Alcibiade. Ce dont Timée ne se tourmenta pas beaucoup, selon Duris; au contraire, dans son intérieur, et lorsqu'elle parlait à ses femmes, elle appelait l'enfant Alcibiade, et non Léotychidas. Alcibiade lui-même disait que s'il avait touché à Timée, ce n'était point pour faire un affront à son mari, mais par ambition de voir régner sur les Spartiates un homme né de lui. Toutefois il craignit le ressentiment d'Agis, et s'en alla de Lacédémone. L'enfant fut toujours suspect à Agis, qui ne le regardait point comme légitime. Pendant sa maladie, le jeune homme, tombant à ses genoux, le décida, à force de prières et de larmes, à le déclarer son fils en présence de plusieurs personnes.

Cependant, après la mort d'Agis, Lysandre, qui déjà avait remporté sa victoire navale sur les Athéniens, et qui avait le plus grand crédit dans Sparte, porta Agésilas à la royauté, soutenant que cette dignité ne convenait point à un bâtard comme Léotychidas. Autant en disaient bien d'autres citoyens qui, à cause du mérite d'Agésilas et parce qu'il avait été élevé avec eux et avait reçu la même éducation qu'eux, secondèrent Lysandre de tout leur pouvoir. Mais il y avait à Sparte un devin nommé Diopithès, homme tout plein d'anciens oracles, et qui passait pour très-savant et très-instruit dans les choses divines. Ce Diopithès prétendit qu'il était contraire aux lois qu'un boiteux fût roi de Lacédémone; et, le jour que l'affaire fut jugée, il récita cet oracle[1] :

Prends garde, Sparte, malgré l'orgueil qui remplit ton âme,
Qu'une royauté boiteuse ne fasse trébucher ta ferme allure.
Des malheurs imprévus te tiendront longtemps sous le joug,
Et tu rouleras battue par le flot de la guerre meurtrière.

[1] On a déjà lu ces vers. Voyez la Vie de Lysandre dans le deuxième volume.

A cela Lysandre répondait que si les Spartiates avaient tant de peur de l'oracle, c'était de Léotychidas qu'ils devaient se garder : « Car peu importe au dieu, disait-il, qu'un homme boiteux soit roi ; mais si le roi n'est pas fils légitime, s'il n'est pas Héraclide, c'est alors que la royauté sera boiteuse. » Agésilas ajoutait que Neptune même avait déposé de la bâtardise de Léotychidas, en forçant, par un tremblement de terre, Agis à quitter le lit nuptial; et que Léotychidas était né plus de dix mois après cette séparation.

C'est ainsi et pour ces motifs qu'Agésilas fut proclamé roi. Il recueillit aussitôt la succession d'Agis, dont Léotychidas fut exclu comme bâtard. Mais, voyant que les parents maternels du jeune homme étaient d'honnêtes gens, mais fort pauvres, il leur en distribua la moitié, et il s'acquit ainsi l'affection des citoyens et un noble renom au lieu de la jalousie et des inimitiés qu'aurait soulevées contre lui cette riche succession. Quant à ce que dit Xénophon [1], qu'Agésilas, en obéissant à sa patrie, parvint à une telle autorité qu'il faisait à Sparte ce qu'il voulait, voici ce qui en est. Ce qu'il y avait de plus puissant dans l'État, c'était le collége des éphores et le Sénat. Le pouvoir des premiers était annuel; la dignité de sénateur était à vie: le Sénat avait été établi en face des rois pour servir de frein à leur autorité, comme nous l'avons écrit dans la Vie de Lycurgue [2]. Aussi, de tout temps, les rois eurent-ils pour le Sénat une haine héréditaire, qui se transmettait non moins vive à leurs successeurs. Agésilas prit une route opposée. Au lieu de choquer les sénateurs et d'entrer en lutte avec eux, il les traitait avec de grands égards, n'entreprenant rien sans les consulter, et s'empressant d'accourir s'ils le mandaient. Toutes

[1] Dans son éloge d'Agésilas.

[2] Cette Vie est dans le premier volume.

les fois qu'il siégeait sur son trône rendant la justice, et que les éphores arrivaient, il se levait. A chaque citoyen qui était promu à la dignité sénatoriale il envoyait une tunique et un bœuf, comme prix de mérite. Par cette conduite il paraissait honorer et relever la dignité de leur magistrature; et l'on ne s'apercevait pas qu'il augmentait sa puissance, et qu'il ajoutait à la royauté une grandeur solide, fruit de la bienveillance qu'on portait à sa personne.

Dans ses rapports avec les autres citoyens, il fut plus irréprochable ennemi qu'irréprochable ami. Il ne faisait aucun tort injuste à ses ennemis; mais il secondait ses amis même dans des choses injustes. Il aurait rougi de ne pas honorer une bonne action dans un ennemi; et il ne pouvait blâmer dans ses amis une action mauvaise. Au contraire, il se plaisait à les aider et à partager leur faute, persuadé que, dans tout ce qu'on fait pour rendre service à un ami, il n'y a rien de honteux. Voyait-il ses ennemis tomber dans quelque malheur? il était le premier à y compatir; et, pour peu qu'ils l'en priassent, il s'empressait de leur venir en aide. Ainsi il se conciliait et s'attachait tout le monde. Ce que voyant, et redoutant sa puissance, les éphores le condamnèrent à une amende, sans en donner d'autre motif que celui-ci : c'est que les citoyens sont communs à tous, et qu'il en faisait sa propriété à lui seul. En effet, les physiciens pensent que, si l'on faisait disparaître du monde la discorde et la guerre, l'harmonie parfaite entre tous les êtres arrêterait les corps célestes, et ferait cesser dans la nature la génération et le mouvement [1]; de même le législateur de Lacédémone a jeté dans le gouvernement, comme un stimulant de vertu, l'ambition et la rivalité : il voulait qu'il y eût toujours entre les gens de bien une certaine mésin-

[1] La doctrine à laquelle fait allusion Plutarque est surtout celle d'Empédocle.

telligence, une lutte animée. Car cette complaisance à céder à ceux dont on n'a point forcément reconnu la supériorité, à céder de prime abord, sans combat, c'est à tort, suivant lui, qu'on l'appelle concorde. Il y en a qui prétendent qu'Homère lui-même l'a compris ainsi : en effet, il n'aurait pas représenté Agamemnon si satisfait de voir Ulysse et Achille en venir dans une dispute à des injures grossières[1], s'il n'avait jugé grandement utile à l'intérêt général cette rivalité jalouse, cette mésintelligence des guerriers les plus distingués. Toutefois, c'est une chose que l'on n'accorderait pas sans examen ; car les rivalités poussées à l'excès emportent des suites funestes pour les États, qu'elles mettent en grand péril.

Il y avait peu de temps qu'Agésilas avait reçu l'autorité royale, lorsque des gens venus d'Asie annoncèrent que le roi des Perses équipait une flotte considérable pour chasser les Lacédémoniens de l'empire de la mer. Lysandre désirait retourner en Asie, pour secourir ses amis qu'il avait laissés gouverneurs et maîtres des villes, et qui, ayant abusé de leur puissance et s'étant conduits avec violence et injustice, avaient été chassés par les citoyens ou mis à mort. Il persuada donc à Agésilas de se charger de l'expédition, de porter la guerre le plus loin possible de la Grèce, et de prévenir, en passant la mer, les préparatifs du Barbare. En même temps il écrivait à ses amis d'Asie de députer à Lacédémone, et de demander Agésilas pour général. Agésilas étant donc venu devant le peuple assemblé, accepta la conduite de cette guerre, à condition qu'on lui donnerait trente Spartiates pour officiers et conseillers, une élite de deux mille des Hilotes nouvellement affranchis, et six mille alliés. Par l'influence de Lysandre, on décréta tout avec empressement, et l'on fit partir sur-le-champ Agésilas avec les

[1] Au huitième livre de *l'Odyssée*, dans le chant de Démodocus.

trente Spartiates, dont fut Lysandre tout le premier, non pas à cause de sa réputation et de son crédit seulement, mais aussi à cause de l'amitié qu'avait pour lui Agésilas. Celui-ci trouvait qu'il avait plus fait pour lui en lui procurant ce commandement, qu'en lui faisant décerner la royauté.

Tandis que l'armée se rassemblait à Géreste [1], lui-même descendit à Aulis avec ses amis, et y passa la nuit. Pendant son sommeil il crut entendre une voix lui dire : « Roi des Lacédémoniens, nul n'a été déclaré généra-« lissime de toute la Grèce, si ce n'est Agamemnon « d'abord, et toi aujourd'hui. Tu le sais sans doute ? Or, « puisque tu commandes aux mêmes hommes que lui, « que tu vas combattre contre les mêmes peuples, et que tu « pars des mêmes lieux pour la guerre, il convient que « tu offres à la déesse [2] le même sacrifice qu'il a offert ici « avant de mettre à la voile. » Aussitôt revint à la pensée d'Agésilas le sacrifice de la jeune fille [3], que son père égorgea pour obéir aux devins. Cependant, sans se troubler, il se leva, et raconta sa vision à ses amis, en leur disant qu'il honorerait la déesse par une offrande qui devait plaire à une divinité, mais qu'il n'imiterait pas la folie du roi qui l'avait précédé. Une biche fut, par son ordre, couronnée de bandelettes et immolée par son devin, et non par celui que les Béotiens avaient établi pour faire les sacrifices suivant l'usage du pays. Les béotarques, en ayant été informés, entrèrent dans une grande colère, et envoyèrent leurs officiers défendre à Agésilas d'offrir un sacrifice contrairement aux lois et aux coutumes de la Béotie. Ces gens apportèrent leur message ; et ils jetèrent de l'autel à terre les cuisses de la victime.

[1] Ville d'Eubée, en face du cap Sunium.

[2] Diane.

[3] Iphigénie.

Agésilas, indigné, mit à la voile, plein de courroux contre les Thébains, et emportant, à cause de ce présage, de tristes pressentiments que son entreprise resterait imparfaite, et qu'il n'atteindrait pas le but de son expédition.

A peine arrivé à Éphèse, la grande considération et la puissance de Lysandre lui devinrent chose pénible et insupportable. Il y avait toujours foule à la porte de Lysandre, et tout le monde lui faisait cortége quand il sortait : de façon qu'Agésilas n'avait que le titre et l'apparence du commandement que la loi lui avait conféré; tandis que l'homme en effet maître de toutes les affaires, qui pouvait, qui faisait tout, c'était Lysandre. De tous les capitaines envoyés en Asie il n'y en avait pas un plus terrible, plus redoutable, pas un homme qui eût fait plus de bien à ses amis, autant de mal à ses ennemis. Et le souvenir en était récent encore. On voyait, au contraire, Agésilas simple et uni dans sa conduite, et de mœurs toutes populaires, au lieu que dans Lysandre on retrouvait toujours la violence, l'âpreté, la brièveté du langage : tous pliaient devant lui; c'est lui seul qu'on écoutait. Aussi d'abord les autres Spartiates se fâchèrent-ils d'être les serviteurs de Lysandre, plutôt que les conseillers du roi. Ensuite Agésilas lui-même en témoigna son mécontentement. Il n'était pas d'un caractère envieux; il voyait sans déplaisir la considération dont ses amis jouissaient : cependant sa passion pour la gloire et son ambition lui faisaient craindre que, quand lui-même il ferait quelque action d'éclat, Lysandre n'en recueillît l'honneur à cause du renom qui l'avait précédé. Voici donc la conduite qu'il tint. Il se montrait opposé à tous les conseils de Lysandre; et les entreprises pour lesquelles Lysandre faisait voir le plus d'empressement, Agésilas en accueillait froidement la proposition; souvent même il la rejetait pour en suivre une toute contraire. S'apercevait-il que ceux qui s'adres-

saient à lui pour demander quelque chose, comptassent particulièrement sur la faveur de Lysandre? il les renvoyait sans avoir rien obtenu. De même, dans les jugements, ceux auxquels Lysandre était contraire, c'étaient ceux-là qui gagnaient leur cause; tandis que ceux pour lesquels il se montrait le plus favorable, il leur était difficile d'échapper même à l'amende.

Cela n'arrivait pas une fois par hasard; mais c'était toujours de même, et comme une chose résolue. Lysandre comprit le motif de cette conduite, et il ne s'en cacha point à ses amis : « C'est à cause de moi, leur disait-il, que vous êtes ainsi maltraités. » Et il leur conseillait d'aller faire leur cour au roi, et à ceux qui avaient plus de crédit qu'il n'en avait. Agésilas crut que, par cette conduite et par ces paroles, il voulait exciter l'envie contre lui; et, pour le piquer encore plus, il le chargea de distribuer la viande aux soldats, et il ajouta en présence de plusieurs personnes, à ce qu'on dit : « Allez « donc maintenant faire votre cour à mon commissaire « des vivres. » De quoi Lysandre se plaignant : « Certes, « Agésilas, dit-il, tu sais parfaitement rabaisser tes amis. « — Je sais connaître, répliqua Agésilas, ceux qui veu- « lent être plus puissants que moi. » Et Lysandre : « Mais peut-être, reprit-il, ne suis-je point si coupable « que tu le dis. Donne-moi un rang et un poste où je « puisse t'être utile sans te causer de chagrin. » Alors il fut envoyé, en qualité de lieutenant, dans l'Hellespont; et là il gagna un Perse nommé Mithridate[1], du gouvernement de Pharnabaze, et l'amena auprès d'Agésilas avec ses richesses, qui étaient considérables, et deux cents cavaliers.

Cependant la colère de Lysandre ne se borna point là;

[1] Xénophon le nomme Spithridate, et c'est le nom que Plutarque lui-même lui donne dans d'autres passages.

mais toujours il conserva du ressentiment ; et il chercha les moyens d'enlever aux deux maisons royales le droit de succession au trône, pour le rendre commun à tous les Spartiates[1]. Et il aurait, ce me semble, causé de grands troubles dans l'État pour satisfaire sa vengeance, s'il n'était mort auparavant dans une expédition en Béotie. C'est ainsi que les natures ambitieuses, ne sachant point se garder des excès dans leur conduite politique, font plus de mal que de bien. En effet, si Lysandre était trop violent et se laissait aller mal à propos à une ambition sans bornes, Agésilas n'ignorait certainement point qu'il y a des moyens moins répréhensibles de corriger un homme illustre et qui tient à son honneur, d'une faute imputable à l'égarement. Ils paraissent avoir été tous deux entraînés par la même passion, l'un en méconnaissant l'autorité de son chef, l'autre en ne sachant pas supporter les écarts d'un ami.

Dès le commencement de la guerre, Tisapherne, qui redoutait Agésilas, traita avec lui ; et il fut convenu que le roi céderait les villes grecques, et les laisserait indépendantes. Mais ensuite, quand il crut avoir des forces suffisantes, il lui déclara la guerre, ce qu'Agésilas accepta très-volontiers. On attendait de cette expédition de grands résultats ; et il estimait que ce lui serait une grande honte, que les dix mille, sous la conduite de Xénophon, fussent revenus jusqu'à la mer, après avoir battu le roi aussi souvent qu'ils l'avaient voulu, et que lui, à la tête des Lacédémoniens, qui possédaient l'empire de la terre et de la mer, il ne pût faire voir aux Grecs aucune action mémorable. Pour se venger aussitôt, par une tromperie juste, de la perfidie de Tisapherne, il feignit de se diriger sur la Carie ; mais, quand le Barbare eut concentré toutes ses forces sur ce point, il décampa ; et, entrant en Phrygie,

[1] Voyez la Vie de Lysandre dans le deuxième volume.

il y prit plusieurs villes, et s'empara d'un butin considérable. C'était un moyen de montrer à ses amis que, violer une convention, c'est mépriser les dieux, mais qu'à tromper l'ennemi dans ses calculs, il n'y a pas seulement justice, mais gloire, vive satisfaction et profit en même temps.

Cependant, comme il était inférieur en cavalerie, et qu'en consultant les entrailles des victimes on avait vu le foie sans tête, il se retira à Éphèse, et il s'y forma une cavalerie, en déclarant aux citoyens riches que, s'ils ne voulaient pas servir, ils eussent à fournir à leur place chacun un cheval et un homme. Il y en avait beaucoup qui se trouvaient dans ce cas; et il arriva de là qu'Agésilas eut en peu de temps une cavalerie nombreuse et brave, à la place d'une mauvaise infanterie. Ceux qui ne voulaient pas faire la campagne soudoyaient des hommes disposés à la faire volontairement; ceux qui ne voulaient pas servir dans la cavalerie payaient à leur place des hommes qui préféraient cette arme. Agamemnon, disait-il, avait fort bien fait d'exempter du service un homme riche et lâche, pour une excellente cavale qu'il en reçut [1]. Agésilas avait recommandé à ceux qui étaient commis à la vente du butin, de vendre nus les prisonniers. Pour les vêtements, il ne manquait pas d'acheteurs; mais pour les hommes, en voyant leurs corps si blancs et si délicats, élevés à l'ombre et qui n'avaient jamais été exercés à la fatigue, on les regardait comme inutiles et de nulle valeur; on ne faisait que s'en moquer; et Agésilas, qui était là, disait à ses gens : « Eh bien! voilà ceux que vous combattez, et ici, ce pourquoi vous combattez. »

Quand le moment fut venu de se remettre en campagne, il annonça qu'il allait envahir la Lydie. Cette fois

[1] Cet homme se nommait Échépolus, fils d'Anchise le Grec. Voyez Homère, *Iliade*, XXIII, 295.

ce n'était pas un mensonge pour tromper Tisapherne; mais celui-ci, ne se fiant point à Agésilas, à cause de sa première ruse, se trompa lui-même : il crut que son ennemi étant si inférieur en cavalerie, c'était sur la Carie qu'il se jetterait, parce que le pays est difficile pour les manœuvres de la cavalerie. Mais, lorsque Agésilas, comme il l'avait annoncé, fut arrivé dans les plaines de Sardes, Tisapherne fut obligé de revenir en toute hâte au secours de cette place; et ses cavaliers tuèrent beaucoup d'hommes débandés qui pillaient la plaine. Agésilas alors, faisant la réflexion que les ennemis n'avaient pas encore leur infanterie, tandis qu'il ne lui manquait, à lui, aucune partie de ses forces, se hâta d'en venir à une bataille décisive. Il mêle dans ses escadrons des fantassins légèrement armés, et leur donne l'ordre de charger au galop droit devant eux; et lui-même il marche aussitôt à la tête de ses fantassins. Les Barbares prirent la fuite; et les Grecs, les ayant poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à leur camp, s'en emparèrent et leur tuèrent beaucoup de monde.

Depuis cette bataille, les Grecs pouvaient librement et sans crainte piller et enlever tout dans les pays du roi; ils eurent même la satisfaction de voir punir Tisapherne, qui était un homme méchant, et l'ennemi le plus acharné de la race grecque. En effet, le roi envoya incontinent contre lui Tithraustès, qui lui coupa la tête, et qui fit à Agésilas la proposition de mettre fin à la guerre, de reprendre la mer et de retourner dans sa patrie; il lui envoya même offrir des sommes d'argent. Mais celui-ci répondit que, quant à la paix, c'était sa ville qui en était l'unique arbitre; et que pour lui il trouvait plus de plaisir à enrichir ses soldats qu'à être riche lui-même; que d'ailleurs les Grecs trouvaient beau non pas de recevoir de l'ennemi des présents, mais de prendre ses dépouilles. Cependant, pour faire quelque chose d'agréable à Ti-

thraustès, qui avait puni Tisapherne, l'ennemi commun des Grecs, il emmena son armée en Phrygie, après avoir reçu de lui pour les frais du voyage une somme de trente talents[1].

Pendant sa marche, il reçut des magistrats de Lacédémone une scytale[2] dans laquelle ordre lui était donné de prendre en même temps le commandement de l'armée de mer; ce qui n'est jamais arrivé qu'au seul Agésilas. Aussi était-il sans contredit l'homme le plus grand et le plus illustre de son époque, comme l'a dit quelque part Théopompe. Toutefois, il aimait mieux devoir son illustration à son mérite qu'à sa puissance. Mais, en mettant Pisandre à la tête des forces navales, il commit une faute à notre avis; car il avait auprès de lui des officiers plus anciens et plus expérimentés; et, au lieu de ne consulter que les intérêts de sa patrie, il voulut honorer un parent, et faire plaisir à sa femme, dont Pisandre[3] était le frère: voilà pourquoi il lui transmit la charge d'amiral.

Pour lui, il établit son armée dans le gouvernement de Pharnabaze; et non-seulement il y vécut dans l'abondance de toutes choses, mais il y amassa d'immenses richesses. Puis, s'étant avancé jusqu'en Paphlagonie, il attira à lui le roi des Paphlagoniens, Cotys, lequel désirait son amitié, à cause de son mérite et de la confiance qu'il inspirait. Spithridate[4] avait aussi quitté Pharnabaze, et passé du côté d'Agésilas. Depuis lors il l'avait toujours accompagné dans ses courses et dans toutes ses expéditions. Ce Spithridate avait un fils, Mégabatès, fort bel enfant: Agésilas conçut pour lui une vive passion; il

[1] Environ cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie.

[2] Voyez la Vie de Lycurgue dans le premier volume.

[3] Xénophon représente ce Pisandre comme un brouillon et un homme incapable.

[4] Le même qui a été appelé plus haut Mithridate.

avait aussi une fille jeune, belle et nubile : Agésilas engagea Cotys à l'épouser. Ensuite, ayant reçu de Cotys mille cavaliers et deux mille hommes d'infanterie légère, il s'en alla de nouveau dans la Phrygie, et se mit à ravager le pays du gouvernement de Pharnabaze. Celui-ci, loin de l'attendre, ne se fiant pas même à ses forteresses, et traînant partout avec lui presque tout ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, allait toujours se retirant, fuyant de position en position, jusqu'à ce qu'enfin Spithridate, qui l'observait de près, ayant pris avec lui le Spartiate Hérippidas, se rendit maître de son camp, et s'empara de toutes ses richesses. Mais Hérippidas se montra si âpre à rechercher ce qui avait été soustrait du butin, qu'il contraignit les Barbares à déposer leur part; et, à force de chercher et de fureter partout, il irrita tellement Spithridate, que celui-ci s'en retourna à Sardes avec ses Paphlagoniens.

C'est, dit-on, la contrariété à laquelle Agésilas fut le plus sensible. Il était fâché de perdre un homme aussi brave que Spithridate, et sa troupe qui n'était pas sans importance; mais, en outre, il avait honte du reproche qu'on pouvait lui adresser d'une avarice mesquine et basse, quand il se piquait d'en être exempt et d'en garantir toujours sa patrie. Outre ces motifs apparents de regret, ce qui le tourmentait vivement, c'était l'amour que le jeune Mégabatès avait fait naître dans son cœur, quoiqu'en sa présence, fidèle à son ambition de n'être jamais vaincu, il combattît ses désirs de toutes ses forces. Un jour même que Mégabatès s'avançait pour le saluer et lui donner un baiser, il se détourna : l'enfant rougit et s'arrêta; et, dans la suite, Mégabatès ne lui adressa plus son salut que de loin. A son tour, Agésilas en fut contrarié, et se repentit d'avoir évité ce baiser; et il affecta de demander d'un air étonné pourquoi Mégabatès ne le saluait plus d'un baiser : « C'est toi qui en es cause,

« lui dirent ses amis, puisque tu n'as pas voulu souffrir, « mais que tu as évité le baiser de ce bel enfant, comme « si tu en avais eu peur. A présent même encore il se « déciderait aisément à revenir au baiser, pourvu que « tu ne recules plus devant ses caresses. » Agésilas, après être demeuré un temps pensif et silencieux : « Il est inutile que vous l'y engagiez, dit-il ; car le combat que je livre ici contre ce témoignage de sa tendresse, me fait plus de plaisir que si tout ce que j'ai devant moi se changeait en or. » Tel était Agésilas, tant que Mégabatès fut auprès de lui. Mais, quand Mégabatès fut parti, il brûla d'une passion ardente ; et, si cet enfant fût revenu et eût apparu devant lui, il n'est pas sûr qu'il eût eu la force de refuser ses baisers.

Quelque temps après, Pharnabaze désira s'aboucher avec lui ; et le Cyzicénien Apollophanès, qui était l'hôte de l'un et de l'autre, ménagea cette entrevue. Agésilas arriva le premier avec ses amis au lieu du rendez-vous ; et il s'assit à l'ombre sur un gazon épais, en attendant Pharnabaze. Quand celui-ci arriva, on lui étendit des peaux moelleuses et des tapis de diverses couleurs ; mais, par égard pour Agésilas, en le voyant ainsi étendu, il se coucha aussi à demi lui-même, comme il était, sur l'herbe, par terre, quoiqu'il portât une robe admirable pour la finesse du tissu et pour la teinture. Après les salutations réciproques, Pharnabaze prit la parole ; et certes, il ne manquait point de griefs à reprocher aux Lacédémoniens. Après leur avoir rendu les plus nombreux et les plus grands services dans la guerre contre Athènes, il les voyait maintenant ravager ses terres. Aussi les Spartiates baissaient la tête, tout honteux et tout embarrassés ; ce que voyant Agésilas, et sachant bien qu'en effet Pharnabaze avait à se plaindre : « Pharnabaze, « dit-il, nous avons été les amis du roi, et alors nous « avons agi en amis à l'égard de ce qui le concernait.

« Maintenant que nous sommes avec lui en guerre, nous « agissons en ennemis. Et, comme tu es, en quelque sorte, « une des propriétés du roi, il est naturel que nous « cherchions à lui nuire dans ta personne. Mais, du jour « que tu jugeras plus convenable de te dire l'ami et l'allié « des Grecs que l'esclave du roi, dès lors regarde cette « phalange, nos armes, nos vaisseaux, nous tous comme « les gardiens de tes biens et de ta liberté, sans laquelle « il n'est pour l'homme rien de beau, rien de désirable. » Pharnabaze lui découvrit alors sa pensée : « Pour moi, « si le roi envoie un autre général, je suis à vous; mais, « s'il me conserve le gouvernement de ses provinces, je « ne négligerai rien pour vous repousser et pour vous « nuire, en combattant pour lui. » Charmé de cette réponse, Agésilas lui prit la main; et, en se levant : « Plût « au ciel, Pharnabaze, dit-il, qu'avec de pareils sen- « timents, tu fusses notre ami plutôt que notre en- « nemi! »

Lorsque Pharnabaze s'en allait avec ses gens, son fils resta en arrière; et, courant vers Agésilas, il lui dit en souriant : « Agésilas, je veux être lié avec toi d'hospitalité. » Et il lui offrit un javelot qu'il tenait à la main. Agésilas l'accepta; et, charmé de la beauté et de l'amabilité du jeune homme, il regarda si quelqu'un de ceux qui se trouvaient là n'aurait pas quelque chose qu'il pût donner en présent à un si beau et si noble enfant; et, voyant le cheval d'Adéus, son secrétaire, couvert d'une housse magnifique, il l'ôta aussitôt, et la donna au fils de Pharnabaze. Et jamais Agésilas n'oublia le trait généreux du jeune homme : loin de là, lorsque dans la suite, banni de la maison paternelle, ce fils de Pharnabaze, forcé par ses frères de s'exiler, se retira dans le Péloponnèse, Agésilas prit de lui le plus grand soin, et le servit même dans ses affections. Il aimait un jeune athlète athénien; celui-ci, devenu grand et fort, était sur le point d'être mis hors de concours aux

jeux olympiques[1]; le Perse recourut à Agésilas, et l'implora en faveur du jeune homme. Agésilas voulant lui faire ce plaisir, conduisit la chose à bonne fin, quoique ce ne fût pas sans peine et sans beaucoup de démarches.

Rigoureux observateur des lois dans tout le reste, il pensait que, dans les rapports d'amitié, trop de justice n'est qu'un prétexte de refus. On cite même encore de lui un billet au Carien Hidriée; le voici : « Si Nicias n'est point coupable, laisse-le aller; s'il est coupable, pour l'amour de nous laisse-le aller encore; dans tous les cas, laisse-le aller. » Tel était Agésilas en général dans ce qui concernait ses amis. Ce n'est pas toutefois que, dans l'occasion, il ne sût point préférer l'utilité commune : par exemple, obligé un jour de décamper avec précipitation, et d'abandonner malade dans le camp un jeune homme pour lequel il avait de l'amour, celui-ci le voyant s'en aller l'appelait et l'implorait. Agésilas se détourna en disant : « Oh ! qu'il est difficile d'être tout à la fois compatissant et sage. » Voilà ce que rapporte le philosophe Hiéronyme.

Déjà courait la deuxième année de son commandement; et l'on parlait beaucoup d'Agésilas dans la haute Asie; on célébrait, on admirait sa tempérance, sa simplicité, sa modération. Dans ses voyages, il choisissait pour sa demeure les temples les plus saints; et les actions que nous craignons de laisser voir au public, lui il en faisait les dieux inspecteurs et témoins. Parmi tant de milliers de soldats, il n'eût pas été facile d'en trouver un qui eût un lit plus simple et plus mesquin que celui d'Agésilas. A l'égard du froid et de la chaleur, il les supportait si bien, qu'il semblait être le seul homme que les

[1] Il y avait deux classes d'athlètes, les uns hommes faits, les autres enfants, et chacun ne pouvait combattre que dans sa classe. Passé un certain âge, on n'était plus admis dans la classe des enfants.

dieux eussent fait pour supporter également toutes les variétés des saisons. Mais le spectacle le plus agréable pour les Grecs d'Asie, c'était de voir les gouverneurs et les généraux qui leur pesaient tant, ces hommes insupportables, et qui regorgeaient de richesses et de voluptés, maintenant craintifs, faire leur cour à un homme vêtu d'un vieux manteau tout uni, s'accommoder et se métamorphoser sur une seule parole de lui, brève et laconique. Aussi allait-on répétant le mot de Timothée[1] :

Mars est un tyran; la Grèce n'a pas peur de l'or[2].

L'Asie était en mouvement, et se laissait aller sur tous les points à la défection : il y régla les affaires des villes, y rétablit l'ordre convenable dans le gouvernement de chacune, sans envoyer un seul homme au supplice ou en exil. Puis il résolut de marcher en avant, d'éloigner la guerre des mers de la Grèce, d'aller forcer le roi à craindre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissait dans Ecbatane et dans Suse, et de lui enlever d'abord tout loisir, de manière qu'il n'eût plus le temps de rester tranquillement assis dans son palais, soulevant à son gré des guerres parmi les Grecs, et corrompant les démagogues. Sur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Épicydidas, annonçant que les Grecs menacent Sparte d'une guerre dangereuse, et que les éphores le rappellent et lui ordonnent de venir au secours de son pays.

O Grecs! vous vous êtes ingéniés à inventer des maux barbares[3]!

[1] Poëte dithyrambique, né à Milet, et contemporain de Philippe, père d'Alexandre.

[2] On voulait dire par là que les Perses, malgré leurs richesses, devaient se soumettre aux lois dictées par un guerrier comme Agésilas.

[3] Euripide, dans *les Troyennes*, vers 759.

Quel autre nom, en effet, donner à cette jalousie, à ce soulèvement général, à cette conjuration des Grecs contre eux-mêmes, qui leur fait arrêter tout court leur fortune dans la haute Asie, et retourner contre eux-mêmes leurs armes dirigées contre les Barbares, et la guerre déjà repoussée loin de la Grèce? Je ne partage pas, pour moi, l'opinion du Corinthien Démarate, lequel croyait privés d'une grande satisfaction les Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius. Je crois plutôt qu'ils auraient eu raison de pleurer, en pensant qu'ils n'avaient procuré à Alexandre et aux Macédoniens cet honneur, que parce qu'ils avaient sacrifié les généraux de la Grèce à Leuctres, à Coronée, à Corinthe, en Arcadie.

Cependant jamais Agésilas n'a fait rien de plus fort ni de plus grand que l'acte même de sa retraite; jamais il n'a donné un plus bel exemple de subordination et de respect pour la justice. Annibal, déjà malheureux, et qui se voyait de tous côtés poussé hors de l'Italie, ne se résigna qu'à grand'peine à entendre les vœux de ses concitoyens, qui l'appelaient pour repousser la guerre des portes de leur ville. Alexandre alla jusqu'à plaisanter en apprenant le combat d'Antipater contre Agis : « A ce qu'il paraît, mes braves gens, dit-il, tandis que nous vainquions ici Darius, il se livrait dans l'Arcadie une bataille de rats. » Ne doit-on donc pas estimer Sparte bien heureuse du respect d'Agésilas pour elle, et de sa docilité à ses lois? La scytale ne lui est pas plutôt parvenue, que, laissant là tant de prospérité et de puissance réunies entre ses mains, d'espérances qu'il n'avait qu'à suivre, il y renonce, il s'embarque sur-le-champ, et part sans avoir terminé son entreprise, laissant aux alliés un vif regret de sa personne, et ayant surtout prouvé que Démostratus le Phéacien a eu tort de dire que les Lacédémoniens valent mieux en public, et les Athéniens

en particulier. En effet, s'il s'est montré excellent roi et excellent général, il s'est montré meilleur encore et plus agréable dans ses rapports d'amitié et d'intimité à ceux qui l'ont connu dans sa vie privée. Comme la monnaie des Perses porte la figure d'un archer, il dit, en levant le camp, que le roi le chassait de l'Asie avec dix mille archers ; car c'était là la somme qu'on avait portée et distribuée aux démagogues d'Athènes et de Thèbes ; et ces dix mille pièces avaient mis les peuples en guerre contre les Spartiates.

Lorsqu'il eut franchi l'Hellespont, il entra dans la Thrace, sans demander le passage à aucun des peuples barbares. Seulement il envoyait s'enquérir de chacun d'eux s'ils voulaient qu'il traversât leur pays en ami ou en ennemi. Tous l'accueillirent avec amitié et lui firent cortége, chacun suivant son pouvoir. Il n'y eut que ceux qu'on appelle les Tralles[1], auxquels, à ce que l'on dit, Xerxès avait payé son passage sur leurs terres, qui exigèrent d'Agésilas, pour prix de son passage, cent talents d'argent[2] et autant de femmes. « Que ne sont-ils venus les recevoir tout de suite? » répondit-il ironiquement. Puis il se porta en avant ; et, les ayant rencontrés en bataille, il les mit en déroute, et leur tua beaucoup de monde. Ses courriers allèrent proposer la même question au roi de Macédoine ; et, celui-ci ayant répondu qu'il en délibérerait : « Hé ! ma foi ! qu'il délibère, dit-il ; nous autres, marchons toujours ! » Le roi, étonné et effrayé de son audace, l'engagea à passer en ami. Comme les Thessaliens étaient alliés aux ennemis de Sparte, il dévasta leur pays ; mais il envoya Xénoclès et Scythès proposer son amitié à ceux de Larisse. Ses députés furent arrêtés, et tenus en prison ; ce qui souleva l'indigna-

[1] Peuplade de l'Illyrie, limitrophe de la Thrace et de la Macédoine.
[2] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

tion de l'armée. On était d'avis qu'Agésilas allât camper auprès de Larisse et en faire le siége ; mais lui : « Je ne voudrais pas payer la conquête de la Thessalie entière, répliqua-t-il, de la perte d'un de ces deux hommes. » Il entama des négociations, et il les recouvra tous les deux.

Cette parole n'est peut-être pas étonnante de la part d'Agésilas ; car il apprit un jour qu'une grande bataille avait eu lieu près de Corinthe, et qu'il y avait péri en un instant, un grand nombre de braves ; quoique fort peu de Spartiates fussent restés sur la place, il n'en fit paraître ni joie, ni orgueil ; mais, au contraire, il poussa un profond soupir en disant : « Hélas ! malheureuse Grèce, qui as détruit de tes propres mains tant d'hommes, qui, s'ils vivaient, seraient capables de vaincre tous les Barbares ensemble ! »

Les Pharsaliens étaient venus l'attaquer, et harcelaient son armée : il prit avec lui cinq cents cavaliers, commanda une charge, les mit en déroute, et éleva un trophée au pied du mont Narthacium. Cette victoire lui causa une satisfaction extrême, parce qu'avec une si petite troupe de gens de cheval qu'il avait formés lui-même, il avait vaincu ceux qui se vantaient le plus de leur supériorité dans la cavalerie.

Là il rencontra Diphridas, qui était éphore, et qui venait de Sparte pour lui ordonner d'envahir sur-le-champ la Béotie. Son intention était bien de le faire plus tard avec une armée plus considérable ; mais il ne crut pas devoir montrer la moindre désobéissance aux magistrats, et il dit à ceux qui étaient avec lui : « Le jour approche, pour lequel nous venons d'Asie. » Ensuite il fit venir deux compagnies des troupes qui campaient devant Corinthe. Cependant les citoyens qui étaient restés dans Lacédémone firent publier, pour lui faire honneur, que les jeunes gens

[1] Ce devait être Éropus, ou son fils Pausanias

qui voudraient aller au secours de leur roi n'avaient qu'à s'enrôler. Tous se présentèrent avec empressement : les magistrats choisirent et firent partir les cinquante plus robustes et le plus florissants de jeunesse.

Cependant Agésilas, après avoir franchi les Thermopyles, traversa la Phocide, qui était un pays ami, et entra en Béotie. Il assit d'abord son camp auprès de Chéronée ; mais tout à coup il vit le soleil s'éclipser, et prendre la forme d'un croissant [1]; dans le même moment aussi il apprit la mort de Pisandre, vaincu dans un combat naval près de Cnide par Pharnabaze et Conon. Cette nouvelle l'affligea vivement, comme cela devait être, et à cause de Pisandre personnellement, et à cause de sa patrie ; mais, pour empêcher qu'elle ne jetât le découragement et l'épouvante parmi ses soldats au moment qu'ils marchaient à l'ennemi, il ordonna à ceux qui venaient de la mer de dire, au contraire, qu'on avait remporté une victoire navale. Lui-même il parut devant tout le monde couronné de fleurs ; il offrit un sacrifice d'actions de grâces, et il envoya à ses amis des portions des victimes.

Il se mit ensuite en marche; et, lorsqu'il arriva près de Coronée, il vit les ennemis, qui le découvrirent en même temps. Alors il rangea ses troupes, et donna l'aile gauche aux Orchoméniens ; il se mit lui-même à la tête de la droite. Dans l'armée ennemie, les Thébains formaient la droite et les Argiens la gauche. Xénophon dit de cette bataille qu'il ne s'en livra pas de plus mémorable de son temps [2] : il était revenu d'Asie, et il combattait lui-même avec Agésilas dans cette journée. Toutefois, au premier choc

[1] Les astronomes placent cette éclipse au 20 août de l'an 315 avant Jésus-Christ.

[2] Il en donne une description détaillée dans le quatrième livre des *Helléniques*.

il n'y eut de part ni d'autre une longue résistance : les Thébains eurent bientôt mis en fuite ceux d'Orchomène, et Agésilas les Argiens. Lorsque les deux partis apprirent que leur aile gauche était écrasée et en fuite, ils revinrent sur leurs pas. Dans ce moment la victoire était aisée et sans péril, s'il avait voulu ne pas s'opiniâtrer à combattre de front les Thébains, mais les laisser passer, les suivre, et les charger en queue. Emporté par son courage et son ambition de se signaler, il marcha droit à leur rencontre, décidé à les culbuter de vive force. Les Thébains le reçurent avec non moins de vigueur ; et le combat devint général et rude sur tous les points, mais particulièrement à l'endroit où il combattait lui-même au milieu des cinquante. Ce secours était arrivé au roi fort à propos ; et il leur dut son salut. Malgré leur bravoure dans le combat, et leur ardeur à se jeter au-devant des périls qui le menaçaient, ils ne purent le garantir des blessures ; et il reçut dans le corps, à travers ses armes, plusieurs coups de javeline et d'épée ; et c'est à grand'peine qu'ils parvinrent à l'enlever vivant. Alors ils serrèrent leurs rangs devant lui, et tuèrent beaucoup d'ennemis ; mais plusieurs d'entre eux aussi tombèrent. Cependant ce n'était pas petite affaire de mettre les Thébains en déroute ; et force leur fut de faire ce qu'ils n'avaient pas voulu d'abord. Ils ouvrirent leur phalange, et leur laissèrent un passage à travers leurs rangs ; puis, voyant les ennemis marcher avec moins d'ordre quand ils eurent dépassé leurs lignes, alors ils se mirent à leur suite, et les chargèrent en flanc, mais pourtant sans pouvoir les mettre en fuite. Les Thébains opérèrent leur retraite sur l'Hélicon, tout fiers d'un combat dans lequel ils étaient, quant à eux, restés invaincus.

Agésilas, quoique se trouvant fort mal de ses blessures, ne se retira pourtant dans sa tênte qu'après s'être fait porter à l'endroit où était sa phalange, et avoir vu

ses morts emportés tous sur leurs armes. Il y avait des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le temple voisin : il commanda qu'on les laissât tous échapper. Près de là en effet était le temple de Minerve Itonienne [1], devant lequel s'élevait un trophée dressé jadis par les Béotiens, qui, sous la conduite de Sparton, avaient vaincu en cet endroit les Athéniens et tué Tolmide [2]. Le lendemain au point du jour, dans le but d'éprouver si les Thébains renouvelleraient le combat, il ordonna aux soldats de mettre des couronnes sur leurs têtes, aux musiciens de jouer de la flûte, à tous d'élever et d'orner un trophée pour monument de la victoire. Les Thébains lui envoyèrent demander la permission d'enlever leurs morts ; il conclut avec eux une trêve, et, la victoire ainsi assurée, il se fit transporter à Delphes, où l'on célébrait à cette époque les jeux pythiques. Il y fit la procession en l'honneur du dieu, et consacra la dîme du butin qu'il rapportait de l'Asie, et qui monta à cent talents [3].

De retour dans sa patrie, il y fut chéri de ses concitoyens, et fort considéré à cause de ses mœurs et de sa manière de vivre. On ne le voyait pas, comme la plupart des chefs d'expéditions, revenir de la terre étrangère tout autre qu'il n'était parti, entièrement changé par les mœurs des Barbares, rejetant les coutumes de son pays, et refusant de s'y conformer. Non ; autant que les Spartiates qui jamais n'avaient passé l'Eurotas, il aimait, il affectionnait les usages en vigueur ; et il ne changea rien à ses repas, à ses bains, à la parure de sa femme, aux ornements de ses armes, au luxe de sa maison : il y laissa toujours les mêmes portes, qui étaient pourtant si vieilles,

[1] C'est dans ce temple, ainsi nommé d'Itonus, fils d'Amphictyon, que les Thébains tenaient leur assemblée générale.

[2] Voyez la Vie de Périclès dans le premier volume.

[3] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

qu'elles paraissaient être encore celles qu'y avait mises Aristodème[1]. Au rapport de Xénophon[2], le canathre de sa fille n'avait rien qui le distinguât de ceux des autres jeunes filles. On appelle canathres des chaises de bois en forme de griffons, de cerfs ou de boucs, dans lesquelles les filles se font transporter aux cérémonies publiques. Xénophon n'a pas écrit le nom de la fille d'Agésilas; et Dicéarque s'indignait que nous ne connussions le nom ni de la fille d'Agésilas, ni de la mère d'Épaminondas. Mais nous avons trouvé dans les registres de Lacédémone que la femme d'Agésilas s'appelait Cléora, et ses filles, Apolia et Prolyta. On peut même encore voir de lui une lance conservée à Lacédémone : elle ne diffère en rien des autres. Cependant, comme il voyait des citoyens qui se croyaient quelque chose parce qu'ils nourrissaient des chevaux, et qui en étaient tout fiers, il engagea sa sœur Cynisca à monter sur un char, et à disputer le prix dans Olympie, voulant par là montrer aux Grecs que cette espèce de victoire n'est pas le fruit du mérite, mais des richesses et de la dépense.

Il avait près de lui le sage Xénophon, auquel il témoignait les plus grands égards; il l'engagea à faire venir ses enfants à Lacédémone, et à les y faire élever, pour qu'ils y apprissent la plus belle des sciences, celle d'obéir et de commander.

Après la mort de Lysandre, Agésilas découvrit une ligue que celui-ci, à son retour d'Asie, avait aussitôt formée contre lui; et d'abord il voulut faire connaître aux citoyens le caractère de Lysandre. Lysandre avait laissé dans ses papiers un discours écrit par Cléon d'Halicarnasse, que lui-même devait prendre et prononcer devant le peuple, et dont le but était de faire des chan-

[1] Fils d'Hercule, et le premier auteur de la famille royale de Sparte.

[2] Dans son Éloge d'Agésilas.

gements et des réformes dans le gouvernement. Agésilas, l'ayant lu, se disposait à le produire en public; mais un des sénateurs le lut aussi, et, redoutant l'influence qu'il pouvait exercer, lui conseilla de ne pas déterrer Lysandre, mais d'enterrer plutôt son discours avec lui. Agésilas suivit ce conseil, et demeura tranquille.

Pour ce qui est de ses ennemis politiques, il ne leur nuisait jamais ouvertement; au contraire, il travaillait à faire charger toujours quelques-uns d'entre eux de commandements militaires ou d'autres emplois, et les mettait par là en position de montrer, dans l'exercice de leur pouvoir, leur méchanceté et leur avarice. Et puis, quand on les traduisait en justice, il leur venait en aide, les secondait de toutes ses forces; et d'adversaires il s'en faisait des amis personnellement attachés à lui, tellement qu'il n'y eut plus personne qui lui fit de l'opposition.

L'autre roi, Agésipolis, parce qu'il était fils d'un banni[1], et d'ailleurs fort jeune et naturellement facile et modeste, se mêlait peu du gouvernement. Néanmoins Agésilas le fit, comme les autres, à sa main. Les rois mangent ensemble à une table commune quand ils sont à la ville. Connaissant donc qu'Agésipolis n'était pas moins que lui porté à l'amour, il amenait toujours la conversation sur les jeunes et beaux garçons : il tournait l'affection du jeune homme sur ce qu'il aimait lui-même, et il l'aidait dans sa passion. Dans ces amours lacédémoniennes, il n'y a rien de honteux; il n'y a au contraire que pudeur, honnêteté, zèle pour la vertu, comme il a été écrit dans la Vie de Lycurgue.

Ainsi Agésilas exerçait dans l'État la puissance la plus étendue; et il en usa pour faire donner le commandement de la flotte à Téleutias, son frère utérin. Puis, il

[1] Agésipolis était fils de Pausanias. Voyez la Vie de Lysandre dans le deuxième volume.

marcha contre Corinthe, et il s'empara des longues murailles du côté de la terre, tandis que Téleutias s'en rendait maître du côté de la mer. Les Argiens, qui occupaient alors Corinthe, étaient en ce moment occupés à célébrer les jeux isthmiques. Ils venaient de sacrifier au dieu [1] lorsqu'Agésilas parut : il les chassa, et les força d'abandonner tous les préparatifs de la fête. Ceux des exilés de Corinthe qui se trouvaient présents le prièrent de présider les jeux; mais il refusa : eux-mêmes ils les présidèrent et en accomplirent la célébration; et il resta pour qu'ils pussent le faire en sûreté. Ensuite, lorsqu'il fut parti, les Argiens recommencèrent la célébration des jeux isthmiques : quelques-uns des athlètes qui avaient remporté le prix dans la première célébration vainquirent encore; mais il y en eut qui, vainqueurs la première fois, furent la seconde fois portés comme vaincus sur les registres. Là-dessus Agésilas fit remarquer que les Argiens s'accusaient eux-mêmes d'une bien grande lâcheté, puisque, regardant comme un honneur si auguste et si grand la présidence des jeux, ils n'avaient pas osé combattre pour cet honneur.

Quant à lui il pensait que l'on doit garder un juste milieu dans ces sortes de choses. Il aimait à orner les chœurs et les jeux que l'on célébrait à Sparte; il y assistait toujours avec tout l'empressement et le zèle désirables; et il ne manquait à aucune des luttes des jeunes garçons et des jeunes filles. Mais les autres spectacles dont il voyait épris la plupart des hommes, il faisait semblant de ne pas s'y connaître. Un jour Callippidès, l'acteur tragique, qui était en grand renom et estime dans la Grèce, et recherché par tout le monde, le rencontra et le salua d'abord; puis il se mêla fièrement à ceux qui se promenaient avec lui, cherchant à se faire remarquer, et

[1] Neptune.

comptant que le roi allait le distinguer par une attention particulière. A la fin, il lui dit : « Roi, ne me connais-tu donc pas? » Et le roi tournant les yeux sur lui : « Mais, dit-il, n'es-tu pas Callippidès le dicélicte? » C'est le nom que les Lacédémoniens donnent aux mimes. Une autre fois, on l'invitait à entendre un homme qui imitait le chant du rossignol; et il refusa, disant : « J'ai entendu le rossignol lui-même. » Le médecin Ménécrate avait réussi dans quelques cures désespérées, et on l'avait surnommé Jupiter. Il se donnait lui-même arrogamment ce surnom; et un jour il lui adressa une lettre avec cette suscription : « Ménécrate-Jupiter au roi Agésilas, salut. » Il lui répondit avec celle-ci : « Le roi Agésilas à Ménécrate, santé [1]. »

Tandis qu'il était dans les environs de Corinthe, et qu'après la prise du temple de Junon il regardait ses soldats emmener et emporter le butin, des députés arrivèrent de Thèbes pour lui proposer paix et amitié. Agésilas, qui avait toujours haï cette ville, croyant utile dans cette occasion de les traiter avec fierté, affecta de ne pas les voir ni les entendre quand ils furent près de lui. Mais il éprouva comme un effet de la vengeance divine. Les Thébains n'étaient pas encore partis, que des courriers vinrent lui annoncer qu'un corps de troupes avait été taillé en pièces par Iphicrate. C'était le plus grand échec qu'on eût éprouvé depuis longtemps : la perte en hommes était considérable; et c'étaient des hoplites battus par des hommes armés à la légère, des Lacédémoniens par des mercenaires. Agésilas partit aussitôt pour les secourir; mais, reconnaissant que c'en était fait, il retourna au temple de Junon, et, ayant fait venir les Béotiens, il leur donna audience. Les Béotiens, montrant

[1] Le mot grec ὑγιαίνειν signifie tout à la fois la santé du corps et celle de l'esprit, le bon sens.

à leur tour une égale fierté, ne firent plus mention de la paix, et ils demandèrent seulement qu'il les laissât entrer dans Corinthe. « Si vous voulez, dit Agésilas avec colère, voir vos ennemis s'enorgueillir de leurs succès, demain vous le pourrez à votre aise. » Et le lendemain il les prit avec lui, et se mit à ravager le territoire de Corinthe, et marcha même contre la ville, sans que les Corinthiens osassent sortir pour le repousser. Après les avoir ainsi convaincus que les Corinthiens manquaient de courage, il congédia l'ambassade. Lorsqu'il eut rallié les débris du corps d'armée détruit, il les reconduisit à Lacédémone, en se mettant en marche avant le jour, et ne s'arrêtant pour camper que quand la nuit était venue : c'était un moyen d'éviter que ceux des Arcadiens qui les haïssaient et qui leur portaient envie ne pussent leur montrer la joie qu'ils ressentaient.

Plus tard, pour faire plaisir aux Achéens, il envahit avec eux l'Acarnanie, chassa devant lui un butin considérable, livra bataille aux Acarnaniens et les vainquit. Mais, comme les Achéens le priaient de passer l'hiver dans le pays, pour empêcher les ennemis d'ensemencer leurs champs, il répondit qu'il ferait tout le contraire, parce qu'ils craindraient bien plus la guerre dans la belle saison, quand leurs terres seraient ensemencées. Ce qui arriva : une seconde expédition se fit contre eux ; et ils se réconcilièrent avec les Achéens.

Cependant Conon et Pharnabaze, maîtres de la mer avec la flotte du roi, tenaient bloqué tout le littoral de la Laconie ; les Athéniens avaient rebâti les murs de leur ville avec l'argent que leur fournissait Pharnabaze ; les Lacédémoniens crurent devoir faire leur paix avec le roi. Ils envoyèrent Antalcidas vers Tiribaze, et commirent alors l'acte le plus honteux et le plus déloyal, en abandonnant au roi les Grecs d'Asie, pour lesquels Agésilas avait combattu. Mais Agésilas n'eut aucune part au dés-

honneur de ce traité. Antalcidas était son ennemi, et il trouva bons tous les moyens de conclure la paix, par cela seul qu'Agésilas grandissait par la guerre, et que la guerre le rendait le plus illustre et le plus puissant de tous. Cependant, quelqu'un disant que les Lacédémoniens persistaient : « Ce sont plutôt les Mèdes qui laconisent, » repartit Agésilas. Ensuite, ceux qui ne voulaient pas accepter la paix, il les força, en les menaçant de la guerre, en la leur déclarant même, à se soumettre à tout ce que le roi décida : ce qu'il faisait surtout pour affaiblir les Thébains, qui étaient obligés par le traité de laisser la Béotie indépendante.

Il rendit cette intention manifeste par les événements qui suivirent. Lorsque Phœbidas eut commis l'acte odieux de se saisir de la Cadmée, en dépit des conventions et en pleine paix, tous les Grecs s'indignèrent, et les Spartiates mêmes furent vivement contrariés, mais particulièrement les adversaires politiques d'Agésilas. Ceux-ci demandaient avec colère à Phœbidas par quel ordre il avait agi ? Ils voulaient faire retomber le soupçon sur Agésilas. Agésilas ne craignit point de venir en aide à Phœbidas ouvertement : « Ce qu'il faut examiner dans ce fait, disait-il, « c'est ceci : Est-il de quelque utilité? Car tout ce « qui est avantageux pour Lacédémone, il est beau « de le faire de son propre mouvement, même sans « ordre. »

Et pourtant, dans tous ses discours, il ne cessait de proclamer la justice comme la première des vertus. Suivant lui, le courage n'était d'aucune utilité sans la justice, et si tous les hommes étaient justes, on n'aurait pas besoin de courage. « Ainsi l'entend le grand roi, lui disait-on un jour. — Mais votre grand roi, répliqua-t-il, en quoi est-il plus grand que moi, s'il n'est plus juste ? » Et il avait raison ; et c'est une fort belle pensée, que la justice est comme une mesure royale sur laquelle doit

se mesurer la grandeur. Après que la paix eut été faite, le roi lui écrivit pour demander à se lier avec lui d'amitié et d'hospitalité : il ne reçut point la lettre, disant que l'amitié publique suffisait, et que, tant qu'elle subsisterait, on n'aurait pas besoin d'amitié particulière. Mais ces beaux sentiments, il ne les observait pas toujours dans ses actions en bien des circonstances; souvent il se laissa emporter à son ambition et à son opiniâtreté, et particulièrement à sa haine persévérante contre les Thébains. Non content d'avoir sauvé Phœbidas, il persuada à sa patrie de prendre sur elle l'injustice du fait, de retenir la Cadmée, et de nommer chefs suprêmes des affaires et du gouvernement de Thèbes Archidas[1] et Léontidas, par le moyen desquels Phœbidas était entré dans la ville et s'était emparé de la citadelle.

Tout cela fit soupçonner incontinent que si Phœbidas était l'auteur du fait, Agésilas en avait été le conseiller. Les événements qui suivirent rendirent cette opinion incontestable. En effet, lorsque les Athéniens eurent chassé la garnison et délivré la ville, il leur reprocha le meurtre d'Archidas et de Léontidas, qui étaient bien polémarques de nom, mais de fait tyrans; et il leur déclara la guerre. Agésipolis était mort à cette époque, et Cléombrotus régnait : c'est lui qui fut envoyé en Béotie à la tête d'une armée. Car Agésilas, qui avait passé l'âge de puberté depuis quarante ans, et qui était alors exempt du service militaire, suivant les lois, refusa de se charger de cette expédition, honteux qu'il eût été si, après avoir tout récemment fait la guerre contre les Phliasiens pour des exilés, on l'eût vu malmener les Thébains pour la cause des tyrans.

Or, il y avait un certain Sphodrias, Lacédémonien, du

[1] Xénophon le nomme Archias, et Plutarque lui-même l'appelle ainsi dans la Vie de Pélopidas et dans le *Traité du démon de Socrate*.

parti opposé à Agésilas, et alors harmoste[1] de Thespies. C'était un homme qui ne manquait pas d'audace ni d'ambition, mais tout plein de hautes espérances plus que de bonnes pensées. Désireux de se faire un grand nom, et s'imaginant que Phœbidas s'était acquis beaucoup de gloire et de célébrité par son audacieuse entreprise sur Thèbes, il se persuada que ce serait un coup bien plus beau et d'une bien plus grande portée d'aller de lui-même surprendre le Pirée, et de priver Athènes de toute communication avec la mer, en attaquant ce point par terre à l'improviste. C'était, à ce qu'on rapporte, une machination des béotarques Pélopidas et Mélon. Ceux-ci lui adressèrent quelques personnes qui, affectant beaucoup de dévouement au parti des Lacédémoniens, comblèrent d'éloges Sphodrias, et, le grandissant à ses propres yeux comme seul digne d'une aussi grande entreprise, l'excitèrent et le décidèrent à s'en charger. Cet acte n'était pas moins injuste ni moins contraire à toutes les lois que l'autre; mais il ne fut exécuté ni avec la même audace ni avec le même succès. Sphodrias avait espéré attaquer le Pirée pendant la nuit; et le jour parut et le surprit qu'il était encore dans la plaine de Thriasi[2]. On dit que ses soldats, à la vue d'une lumière qui brillait sur quelques temples d'Éleusis, furent saisis d'épouvante; lui-même perdit son assurance dès qu'il lui fut impossible de cacher sa marche; et, après avoir fait un faible butin, il se retira tout honteux et sans gloire dans Thespies. Pour ce fait, des accusateurs furent envoyés contre lui d'Athènes à Sparte; mais ceux-ci trouvèrent que les magistrats n'avaient pas attendu qu'on vînt accuser Sphodrias, et qu'ils l'avaient déjà traduit en justice

[1] C'était le nom que les Lacédémoniens donnaient aux gouverneurs qu'ils établissaient dans les villes de leur obédience.

[2] Ainsi nommée du dème de Thrias, situé à peu de distance de la ville d'Éleusis.

comme coupable d'un crime capital. Quant à lui, il résolut de ne pas se présenter au jugement ; car il redoutait la colère de ses concitoyens, que la vue des Athéniens faisait rougir, et qui voulaient paraître avoir souffert comme eux de cette injuste agression, pour n'en point paraître les compliees.

Sphodrias avait un fils nommé Cléonyme, jeune et beau garçon, qui était aimé d'Archidamus, fils du roi Agésilas. Archidamus partagea, comme cela était naturel, sa peine et son inquiétude sur le danger de son père ; mais il lui était impossible de solliciter pour lui et de l'aider ouvertement, parce que Sphodrias était un des adversaires politiques d'Agésilas. Cléonyme alla le trouver, et, par ses prières et ses larmes, l'engagea à concilier à sa famille la bienveillance d'Agésilas, l'adversaire qu'ils redoutaient surtout. Pendant trois ou quatre jours Archidamus, qui était fort respectueux et craintif devant Agésilas, le suivit partout, mais en silence. A la fin pourtant, le jour du jugement étant proche, il prit sur lui de dire à Agésilas que Cléonyme l'avait prié d'intercéder pour son père. Agésilas connaissait l'inclination de son fils, et il ne l'en détournait point, parce que Cléonyme, dès son enfance, faisait espérer qu'il serait honnête homme autant que qui que ce fût. Néanmoins, quand il entendit la demande d'Archidamus, il ne lui donna à espérer rien de bon, aucune grâce ; il répondit seulement qu'il examinerait ce qu'il serait beau et honorable de faire, et il s'en alla. Archidamus, retenu par l'amour-propre, s'abstint d'aller chez Cléonyme, quoiqu'il eût coutume de le faire auparavant plusieurs fois par jour. Dès lors la famille de Sphodrias désespéra de lui plus que jamais, jusqu'à ce qu'enfin Étymoclès, un des amis d'Agésilas, dans une conversation, leur mit à nu la pensée du roi : tout en blâmant l'acte autant que personne, il regardait d'ailleurs Sphodrias comme un homme brave,

et il voyait que l'État avait besoin de pareils hommes. C'étaient, en effet, les propos que tenait partout Agésilas au sujet de cette affaire, par complaisance pour son fils. Cléonyme reconnut alors le zèle qu'Archidamus avait mis à le servir; et les amis de Sphodrias, ayant repris confiance, lui revinrent en aide.

Agésilas avait pour ses enfants une affection extrême. On raconte que, quand ses enfants étaient petits, il partageait leurs jeux, et allait, comme eux, à cheval sur un roseau. Un de ses amis l'ayant trouvé un jour dans cette posture, il le pria de n'en parler à personne avant d'être lui-même devenu père.

Sphodrias fut absous, et les Athéniens n'en eurent pas plutôt été informés qu'ils résolurent la guerre. On blâma vivement Agésilas d'avoir empêché, par complaisance pour un désir inopportun et puéril de son fils, un jugement juste, et rendu sa patrie coupable d'une aussi grande iniquité aux yeux des Grecs.

Comme il voyait que Cléombrotus ne montrait point d'ardeur à faire la guerre aux Thébains, il renonça au bénéfice de la loi, dont il avait profité auparavant au sujet de cette expédition même, et dès lors il se jeta en Béotie. Il fit beaucoup de mal aux Thébains, mais non sans en éprouver lui-même. Antalcidas, le voyant blessé, lui dit: « Le beau prix de tes leçons que te paient les Thébains, pour leur avoir appris à combattre quand ils ne pouvaient et ne savaient pas le faire! » On dit, en effet, que les Thébains furent en ce temps-là plus guerriers qu'ils ne l'avaient jamais été, comme si les fréquentes expéditions des Lacédémoniens contre eux les eussent exercés et formés. C'est dans cette vue que Lycurgue l'ancien, dans ce qu'on appelle ses *Trois Rhètres*[1], défendit de

[1] C'était le nom des lois fondamentales de Lacédémone. Voyez la Vie de Lycurgue dans le premier volume.

marcher souvent contre les mêmes ennemis, pour ne pas leur apprendre à faire la guerre.

Agésilas déplaisait même aux alliés de Lacédémone, qui disaient que, s'il cherchait à détruire les Thébains, ce n'était point pour quelque grief public, mais pour satisfaire une certaine rancune, et par un motif de jalousie opiniâtre. « Nous n'avons que faire, disaient-ils, à courir tous les ans de côté et d'autre, à suivre, en si grand nombre, une poignée de Lacédémoniens. » On rapporte qu'Agésilas, pour leur montrer ce qu'était en réalité leur nombre, imagina ce moyen : Il commanda que les alliés se plaçassent assis tous ensemble d'un côté, et les Lacédémoniens seuls de l'autre côté ; puis il fit crier l'ordre de se lever d'abord aux potiers, et ils le firent ; même commandement fut fait en second lieu aux forgerons, puis aux charpentiers, ensuite aux maçons, enfin aux hommes des divers métiers tour à tour ; et ainsi se levèrent presque tous les alliés, mais non pas un seul Lacédémonien ; car il leur était interdit d'exercer aucun art, d'apprendre aucun métier. « Vous voyez, mes braves gens, leur dit Agésilas en riant, combien nous envoyons plus de soldats que vous ! »

A Mégare, lorsqu'il ramenait son armée de Thèbes à Sparte, au moment où il montait à la citadelle pour se rendre au quartier général, il éprouva tout à coup un tiraillement et une vive douleur à la jambe qui n'était pas blessée. Elle en devint tout enflée, paraissant pleine de sang, et présentant une inflammation extrême. Un médecin de Syracuse lui ouvrit la veine au-dessous de la cheville, et les souffrances cessèrent ; mais le sang jaillissait et coulait toujours sans qu'on pût l'arrêter, de sorte qu'il tomba dans une défaillance profonde, et qu'il se trouva en grand danger. On parvint enfin à étancher le sang ; et l'on transporta Agésilas à Lacédémone, où il resta longtemps malade et incapable de diriger aucune

expédition. Pendant ce temps-là les Spartiates e. sur terre et sur mer plusieurs échecs, dont le pl. sidérable fut celui de la journée de Leuctres[1] : c'éta. première fois que les Thébains les eussent défaits en ba taille rangée.

C'est pourquoi il parut bon à tous de faire une paix générale; et des députés de la Grèce se réunirent à Lacédémone, pour en régler les conditions. Parmi eux se trouva Épaminondas, déjà célèbre par son savoir et sa philosophie, mais qui n'avait pas encore donné des preuves de son habileté militaire. Épaminondas voyait tous les autres plier sous Agésilas; pour lui, usant d'une grande noblesse d'âme et d'une entière liberté de parole, il prononça un discours non pas en faveur des Thébains, mais de toute la Grèce en général, et dans lequel il fit voir que la guerre servait à l'accroissement de Sparte, par cela même que tous les autres peuples en souffraient. Il conseillait donc de faire la paix en lui donnant pour base l'égalité et la justice, parce qu'elle ne pouvait être solide qu'autant qu'il y aurait un égal avantage pour tous.

Les Grecs l'écoutaient avec une admiration extrême, et partageaient son avis. Ce que voyant Agésilas, il lui demanda s'il croyait qu'il y eût justice et égalité à ce que la Béotie fût indépendante. Épaminondas, à son tour, lui demanda soudain, et avec franchise et liberté, si lui aussi il croyait qu'il y eût justice que la Laconie fût indépendante. Agésilas en colère s'élança de son siége : « Dis-moi nettement, s'écria-t-il, si tu laisseras la Béotie libre. — Dis-moi nettement, répliqua Épami-

[1] On pense qu'il faut lire ici Tégyre, au lieu de Leuctres : cette correction est appuyée par plusieurs manuscrits, et d'ailleurs on va voir qu'Épaminondas, déjà célèbre par sa sagesse et ses vertus, n'était pas encore connu à cette époque par ses talents militaires.

nondas, en reprenant ses paroles, si tu laisseras libre la Laconie. » Agésilas s'emporta si fort, et il fut si satisfait de ce prétexte, qu'il effaça aussitôt du traité de paix le nom des Thébains, et leur déclara la guerre. Quant aux autres Grecs, il les invita à se retirer après avoir signé leurs conventions, et à s'en remettre à la paix de ce qui pouvait se guérir, et à la guerre de ce qui était incurable; car il était difficile de purger et de terminer toutes les choses en discussion.

En ce temps-là Cléombrotus se trouvait dans la Phocide avec une armée; les éphores lui envoyèrent sans retard l'ordre de marcher sur les Thébains. Ils dépêchèrent de tous côtés des députés chargés de rassembler leurs alliés, qui ne montraient guère d'ardeur et qui, ne faisant cette guerre que contre leur gré, n'osaient cependant pas encore refuser aux Lacédémoniens leurs services et leur obéissance. Une foule de présages sinistres précédèrent cette guerre, comme il a été écrit dans la Vie d'Épaminondas[1], et le Lacédémonien Prothoüs s'opposait à l'expédition : néanmoins Agésilas ne relâcha rien de sa résolution, et il fit décréter la guerre. Il espérait que, la Grèce aidant, alors qu'elle était toute indépendante et que l'on avait mis les Thébains hors du traité, c'était le moment de se venger d'eux. Ce qui prouve que cette expédition fut entreprise par colère plus que par réflexion, c'est la précipitation qu'on y mit : les articles du traité avaient été signés dans Lacédémone le quatorze du mois Scirrophrion[2], et, à vingt jours de là, le cinq Hécatombéon[3], eut lieu la défaite de Leuctres. Il y périt mille Lacédémoniens, et le roi Cléombrotus, et, autour de lui, les Spartiates les plus

[1] Cette Vie n'existe plus.
[2] Correspondant, pour la plus grande partie, à notre mois de juin.
[3] A peu près notre juillet.

braves, parmi lesquels le beau Cléonyme, fils de Sphodrias. On raconte qu'il tomba trois fois devant le roi, que trois fois il se releva, et qu'enfin il expira en combattant contre les Thébains.

C'était pour les Lacédémoniens un revers bien inattendu, et pour les Thébains un succès au-dessus de leur réputation, et tel que jamais Grecs n'en avaient obtenu un pareil dans une affaire contre des Grecs. Cependant la ville vaincue ne se montra ni moins grande ni moins admirable par sa vertu que la ville victorieuse. Xénophon dit[1] que les passe-temps et les paroles des gens de bien, même celles qui leur échappent dans le vin et quand ils s'amusent, ont toujours quelque chose qui est bon à retenir; et il a raison. Mais il n'est pas moins important, ou plutôt il l'est beaucoup plus d'observer et de contempler, chez les gens de bien, ce qu'ils font et ce qu'ils disent dans l'adversité, en montrant une noble constance. Il arriva qu'on célébrait alors une fête à Lacédémone; la ville était remplie d'étrangers venus pour assister aux gymnopédies; les chœurs se disputaient le prix dans le théâtre. A ce moment apparurent des gens qui annonçaient le revers de Leuctres. Les éphores virent bien sur-le-champ que cet événement gâtait leurs affaires, et que l'empire de la Grèce était perdu pour eux; cependant ils ne laissèrent pas le chœur quitter la scène, ni la ville changer rien à son air de fête: seulement ils firent porter dans les maisons, à tous les parents, les noms des morts, et restèrent au théâtre pour achever le spectacle et les exercices des chœurs. Le lendemain matin, quand on eut la liste certaine de ceux qui survivaient et de ceux qui avaient péri, les pères, tous les parents des morts, descendirent dans la place publique, où ils s'embrassèrent d'un air de gaieté, pleins de courage et de joie. Au

[1] Au commencement de son *Banquet*.

contraire, les parents des survivants restaient comme en deüil dans leurs maisons avec leurs femmes; et, si quelqu'un d'eux se trouvait dans la nécessité de sortir, on voyait à son extérieur, à sa voix, à son regard, son abattement et son humiliation. Mais ce sont les femmes surtout qu'il eût fallu voir et observer : celle-ci attendait son fils; il vivait, il allait revenir du combat, et elle était abattue et muette; celles-là, leurs fils avaient péri, disait-on, et elles couraient aux temples, et elles s'abordaient avec gaieté et en se félicitant les unes les autres.

Cependant les alliés avaient fait défection; on s'attendait à voir Épaminondas, vainqueur et fier de sa victoire, se jeter dans le Péloponnèse. Et le peuple se rappela les anciens oracles sur le règne boiteux : il tomba dans le découragement et la superstition, persuadé que les malheurs de l'État venaient de ce qu'on avait repoussé de la royauté un homme ferme sur ses deux pieds, et préféré un roi boiteux et estropié; ce dont la divinité leur avait recommandé de se garder soigneusement et par-dessus toute chose. Néanmoins, ses qualités, son mérite, sa gloire faisaient qu'on l'employait et comme roi et comme général à la guerre, et même, dans les embarras politiques, comme un médecin et un arbitre. Ceux qui avaient montré de la lâcheté dans le combat, et auxquels on donne le nom de trembleurs, étaient nombreux et puissants; et l'on hésitait à les noter d'infamie suivant les lois, de crainte qu'ils ne fissent quelque révolution. Non-seulement la loi les écarte de toute charge, mais c'est une honte de recevoir d'eux ou de leur donner une femme. Tous ceux qui les rencontrent peuvent les frapper, et ils le souffrent; ils vont et viennent avec une mise négligée et méprisable, couverts de manteaux rapiécés et de couleurs sombres; ils rasent la moitié de leur barbe et laissent croître le reste. Il y avait donc du danger à

laisser dans la ville un si grand nombre d'hommes en cet état, et quand on avait tant besoin de gens de guerre. On élut Agésilas pour législateur.

Sans rien ajouter, sans rien retrancher, ni changer aux coutumes, il se contenta de venir dans l'assemblée des Lacédémoniens, et dit : « Il faut aujourd'hui laisser dormir les lois; mais dès demain on leur rendra toute leur autorité. » Et par ce moyen il conserva à l'État ses lois et sauva l'honneur des citoyens. Ensuite, pour guérir la jeunesse du découragement et de la consternation du moment, il envahit l'Arcadie; et, tout en évitant avec le plus grand soin d'en venir à un combat avec les ennemis, il prit aux Mantinéens une petite ville, et courut le pays. Sparte se sentit par là un peu consolée, et reprit une meilleure idée de l'avenir, en reconnaissant qu'elle n'était pas encore perdue sans ressource.

Peu de temps après Épaminondas entra dans la Laconie avec les alliés de Thèbes : son armée se composait d'au moins quarante mille hoplites; mais une foule de gens légèrement armés ou sans armes la suivaient pour piller. Ainsi la Laconie fut envahie par soixante-dix mille hommes en tout. Il n'y avait pas moins de six cents ans que les Doriens étaient venus s'établir à Lacédémone; et, depuis ce temps, c'était alors la première fois que des ennemis eussent osé mettre le pied sur son territoire. Mais alors on se jeta sur cette terre qui n'avait jamais été ravagée, qui était restée toujours intacte; et elle fut livrée aux flammes et au pillage jusqu'aux rives du fleuve, sans que personne sortît de la ville. En effet, Agésilas ne permit point que les Lacédémoniens allassent combattre, comme dit Théopompe, un tel flot, un tel torrent de guerre. Après avoir distribué ses hoplites dans le centre et sur les points les plus forts de la ville, il entendit froidement les menaces et les bravades des Thébains, qui le provoquaient par son nom, et le pressaient de combattre pour son

pays, puisqu'il était cause de ces désastres, puisque c'était lui qui avait allumé la guerre.

Mais ce qui, non moins que tout cela, affligeait Agésilas, c'était le trouble qui régnait à l'intérieur, les clameurs, les allées et venues des vieillards exaspérés de ce qu'ils voyaient, des femmes qui ne pouvaient tenir en place et couraient tout éperdues, effrayées des cris et des feux des ennemis. Une chose le chagrinait encore, c'était ce qu'on penserait de lui : en devenant roi il avait reçu sa ville très-grande et très-puissante, et il voyait la dignité de Sparte se rapetisser entre ses mains; et il voyait démentir ce mot si orgueilleux qu'il avait lui-même si souvent prononcé : « Jamais Lacédémonienne n'a vu la fumée d'un camp ennemi. » On rapporte aussi que, dans une discussion sur la bravoure des deux peuples, un Athénien disait à Antalcidas : « Nous du moins, nous vous avons plusieurs fois chassés des bords du Céphise. — Et nous, repartit Antalcidas, jamais nous n'avons eu à vous chasser des bords de l'Eurotas. » Un Spartiate de condition obscure fit à un Argien une réponse à peu près semblable. « Beaucoup des vôtres, disait l'un, gisent dans la terre argolique. — Mais, répliqua l'autre, pas un des vôtres dans la terre laconienne. »

Plusieurs écrivains rapportent qu'Antalcidas, qui était alors éphore, fit passer ses enfants dans Cythère[1], par crainte des événements. Pour Agésilas, comme les ennemis se mettaient en devoir de traverser le fleuve, et de forcer le passage vers la ville, il rangea ses troupes en bataille sur les hauteurs qui sont au milieu de la ville, et abandonna tous les autres points. A cette époque, les eaux de l'Eurotas étaient dans leur plus grande crue, par suite de la fonte des neiges; et, ce qui rendait le passage

[1] L'île de Cythère était à peu de distance des côtes de la Laconie.

difficile pour les Thébains, c'était moins encore la rapidité des eaux que leur température glaciale. Néanmoins, Épaminondas traversait le fleuve à la tête de son infanterie, et quelques personnes le montraient à Agésilas. Celui-ci, à ce qu'on rapporte, resta longtemps les yeux fixés sur lui; et, quand il détourna la tête, il ne dit que ces mots : « Quel homme entreprenant! » L'ambition d'Épaminondas était de livrer un combat dans la ville, et d'y ériger un trophée; mais il ne put faire quitter à Agésilas sa position, et l'attirer à lui. Alors il repassa la rivière, et se remit à faire le dégât par la plaine.

Dans Lacédémone, cependant, il y avait des gens méchants et depuis longtemps malintentionnés. Au nombre d'environ deux cents ils formèrent un complot, et se saisirent de la hauteur d'Hissorium, où était le temple de Diane, position forte, et d'où il eût été difficile de les chasser. Les Lacédémoniens voulaient pourtant courir aussitôt sur eux; mais Agésilas redouta les suites de ce mouvement. Après avoir ordonné aux siens de demeurer en repos, il s'en alla lui-même couvert seulement de son manteau, sans armes, et avec un seul serviteur; et, en s'avançant vers eux, il leur cria qu'ils avaient autrement entendu qu'il n'avait commandé : « Ce n'est pas là que l'ordre était de vous rendre, ni tous ensemble; mais les uns sur ce point, leur disait-il en désignant de la main une position différente, et les autres sur ces autres points de la ville. » Ces gens, enchantés de l'entendre parler de la sorte, parce qu'ils croient leur complot ignoré, se séparent, et s'en vont dans les postes qu'il leur désignait. Pour lui, il fit venir sur-le-champ d'autres troupes, qui occupèrent l'Hissorium; puis il fit arrêter et mettre à mort pendant la nuit une quinzaine de ces conjurés.

Un autre complot plus sérieux fut ensuite découvert: il était tramé par des Spartiates qui se réunissaient secrètement dans une maison, pour chercher les moyens

d'opérer une révolution dans le gouvernement. Dans des conjonctures aussi critiques, il était embarrassant de les juger, et non moins de les négliger et de les laisser se livrer à leurs mauvais desseins. Agésilas, après en avoir délibéré avec les éphores, les fit mourir sans jugement, quoique jusqu'alors jamais un Spartiate n'eût subi la peine de mort sans condamnation. On avait enrôlé et armé les hommes des campagnes voisines et les Hilotes ; beaucoup d'entre eux s'enfuirent de la ville dans le camp ennemi, et cette désertion jetait un grand découragement parmi les Spartiates. Sur les instructions d'Agésilas, ses serviteurs s'en allèrent le matin avant le jour aux lits des transfuges, enlever les armes qu'ils y avaient laissées, et ils les cachèrent pour qu'on ne connût point leur nombre.

La plupart des historiens écrivent que les Thébains évacuèrent la Laconie parce que l'hiver venait, et que les Arcadiens commençaient à s'en aller et à s'écouler en désordre. Suivant d'autres, ils y restèrent trois mois entiers à dévaster presque tout le pays. Au rapport de Théopompe, les béotarques avaient déjà résolu de partir, lorsqu'il arriva un Spartiate nommé Phrixus, qui leur apportait, de la part d'Agésilas, dix talents[1] pour prix de leur retraite ; tellement qu'en faisant ce à quoi ils étaient déterminés depuis longtemps, ils reçurent encore de l'ennemi des frais de route. Toutefois je ne sais trop comment les autres historiens eussent ignoré ce fait, et qu'il eût été connu du seul Théopompe.

Mais ce qui est avoué de tout le monde, c'est que Sparte dut son salut à Agésilas, lequel renonça à ses deux passions innées, l'ambition et l'opiniâtreté, et ne songea plus qu'à la sûreté publique. Quant à la puissance et à la gloire de sa patrie, il lui fut impossible de les relever de

[1] Environ soixante mille francs de notre monnaie.

cette chute. Comme il arrive à un corps sain qui a toujours observé un régime trop exact et sévère, une seule faute, en détruisant l'équilibre, fit pencher et décliner toute la bonne fortune de la ville; et cela devait être. Son gouvernement était parfaitement organisé pour la paix, la vertu, la concorde; dès qu'on ajouta à Sparte des provinces, des empires conquis par la force, dont Lycurgue croyait qu'elle n'avait nul besoin pour vivre heureuse, elle s'en alla en décadence.

Agésilas avait renoncé au commandement des armées à cause de sa vieillesse. Mais Archidamus, son fils, ayant reçu un secours du tyran de Sicile, gagna sur les Arcadiens ce que l'on a appelé la *bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit aucun des siens, et tua beaucoup de monde à l'ennemi. Or, cette victoire même prouva l'affaiblissement de la ville. Jusqu'alors on regardait comme une chose ordinaire et propre aux Spartiates de vaincre leurs ennemis; de sorte que l'on n'immolait publiquement aux dieux qu'un coq en reconnaissance d'une victoire : ceux qui s'étaient trouvés au combat ne s'en vantaient point, et la nouvelle n'en causait point aux autres une joie excessive. Même lors de cette bataille de Mantinée que Thucydide a racontée, les magistrats envoyèrent à celui qui le premier était venu annoncer la victoire, pour prix de sa bonne nouvelle, une portion de viande du repas commun, et rien autre chose. Mais cette fois, lorsqu'on eut reçu la nouvelle de la bataille, et qu'Archidamus approcha de la ville, il n'y eut personne qui fût maître de soi : son père, le premier, alla au-devant de lui en versant des larmes de joie, et suivi des magistrats. Les vieillards et les femmes descendirent jusqu'au fleuve, tendant les mains et adressant des actions de grâces au ciel, comme si Sparte eût effacé son déshonneur, et qu'elle vît renaître les beaux jours de sa gloire. On dit en effet que, jusqu'à ce moment, les hom-

mes n'osaient plus regarder même leurs femmes en face, tant ils étaient honteux de leurs défaites.

Lorsque Épaminondas rebâtit Messène, et que les anciens habitants y revinrent de tous côtés, les Lacédémoniens n'osèrent pourtant point livrer de combat pour empêcher l'accomplissement de ce fait. Mais ils savaient très-mauvais gré à Agésilas d'avoir laissé enlever à Sparte un pays non moins étendu que la Laconie, qui l'emportait en fertilité sur toutes les autres parties de la Grèce, et dont ils avaient eu si longtemps la jouissance. Et voilà justement pourquoi, quand les Thébains offrirent d'eux-mêmes la paix, Agésilas la refusa : il ne voulait pas leur céder, par un traité, un pays que déjà ils possédaient. Mais, en s'opiniâtrant à ne pas renoncer à ces terres, il faillit perdre Sparte même, par un stratagème de son ennemi. Les Mantinéens s'étaient de nouveau détachés des Thébains, et ils avaient appelé à eux les Lacédémoniens. Épaminondas, informé qu'Agésilas était parti avec l'armée, et qu'il s'avançait, décampa lui-même de Tégée pendant la nuit, à l'insu des Mantinéens, et marcha à la tête de toutes ses forces sur Lacédémone. Il prit un autre chemin que celui que tenait Agésilas ; et peu s'en fallut qu'il ne surprît la ville déserte, et qu'il ne s'en emparât. Mais Euthynus de Thespies, suivant Callisthène, un Crétois, suivant Xénophon, en ayant porté la nouvelle à Agésilas, celui-ci dépêcha sur-le-champ un courrier à ceux de la ville pour les en avertir ; et lui-même il suivit de près son courrier dans Sparte. Quelques moments après, les Thébains passaient l'Eurotas, et attaquaient la ville. Agésilas la défendit avec une vigueur extrême et au-dessus de son âge. Ce n'était plus, il le voyait bien, comme dans l'occasion précédente, le moment de prendre toutes ses sûretés, de se tenir sur ses gardes : il fallait de l'audace et du désespoir, deux moyens auxquels, jusqu'alors, il n'avait jamais eu confiance, et qu'il n'avait

jamais employés. Et ce sont les seuls par lesquels, dans cette conjoncture, il repoussa le danger, arracha la ville des mains d'Épaminondas, éleva un trophée, et fit voir aux enfants et aux femmes les Lacédémoniens payant à la patrie, leur nourrice, le plus beau salaire des soins donnés à leur enfance. Archidamus se signala entre tous par sa vaillance : on le voyait, grâce à son courage et à son agilité, courir, par de petites rues détournées, sur tous les points où les troupes étaient pressées, et partout arrêter l'ennemi avec un petit nombre de braves. D'un autre côté, Isadas, fils de Phœbidas, se fit singulièrement admirer non-seulement de ses concitoyens, mais même des ennemis. C'était un jeune homme fort beau de figure, d'une taille élevée, et à cet âge où l'homme, en passant de la puberté à l'état d'homme fait, est paré de toutes les grâces de la jeunesse. Tout nu, sans armes défensives, sans aucun vêtement, le corps frotté d'huile, tenant d'une main un javelot, de l'autre une épée, voilà comme il était accouru de sa maison : il s'était fait jour à travers les combattants, il avait chargé les ennemis, frappant et renversant tout ce qu'il rencontrait. Il ne reçut pas une seule blessure, soit que la divinité le protégeât à cause de sa vertu, soit que les ennemis crussent voir en lui un être supérieur à l'humanité. On rapporte que les éphores lui décernèrent pour cela une couronne, mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille drachmes [1], pour avoir eu la témérité d'affronter le péril sans son armure.

Peu de jours après il se livra auprès de Mantinée une bataille dans laquelle Épaminondas, ayant forcé les premières lignes, continuait de presser ses ennemis pour décider leur déroute. Dans ce moment le Lacédémonien Anticratès l'attendit de pied ferme, et le perça de sa pique,

[1] Un peu moins de mille francs de notre monnaie.

suivant le récit de Dioscoride[1]. Toutefois, les Lacédémoniens appellent encore aujourd'hui Machériones les descendants d'Anticratès; ce qui prouverait que c'est de son épée qu'il le frappa[2]. On fut si étonné, si joyeux, vu la frayeur qu'inspirait Épaminondas pendant sa vie, qu'on décerna à Anticratès des honneurs et des présents, et qu'on affranchit sa postérité de tout impôt, privilége dont jouit encore de nos jours Callicrate, un des descendants d'Anticratès.

Après cette bataille et la mort d'Épaminondas, les Grecs firent une paix générale. Mais Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient pas de ville. Les autres peuples ayant compris les Messéniens dans le traité et reçu leur serment, les Lacédémoniens se séparèrent d'eux, et continuèrent seuls la guerre, dans l'espérance de recouvrer la Messénie. Aussi Agésilas passa-t-il pour un homme violent, entêté, insatiable de guerres, qui s'en allait minant par tous les moyens et renversant cette paix générale, et qui, faute d'argent, se mettait dans la nécessité de vexer ses amis et ses concitoyens par des emprunts et des taxes onéreuses. N'aurait-il pas dû, disait-on, puisque les circonstances le permettaient, se dégager d'une position mauvaise, au lieu de faire feu des quatre pieds pour recouvrer les terres et les revenus de la Messénie, après avoir laissé tomber de ses mains une puissance si grande, la domination de tant de villes, l'empire de la terre et de la mer?

Il se déshonora plus encore en se vendant à Tachos, général des Égyptiens. Certes on ne pouvait trouver beau pour un homme réputé le plus brave de la Grèce, et qui

[1] Philosophe stoïcien, qui avait fait un traité *sur la république de Sparte*.

[2] Μαχαίριων vient de μάχαιρα, épée.

avait rempli de son nom toute la terre, qu'il livràt à un homme rebelle à son roi, à un Barbare, sa personne, son nom, sa gloire, pour de l'argent, et qu'il s'en allât jouer le rôle d'un mercenaire, d'un chef de bande au service de l'étranger. Bien plus, quand même à l'âge de quatre-vingts ans au moins, le corps tout criblé de blessures, il eût encore voulu se charger, pour la liberté de la Grèce, de conduire quelque expédition honorable, cette ambition à son âge n'eût pas été tout à fait irrépréhensible. Ce qui est beau en soi a encore sa saison propre et son temps; et en général c'est surtout un juste milieu qui fait la différence entre le beau et le honteux. Telle n'était point la manière de penser d'Agésilas : aucune fonction publique ne lui paraissait au-dessous de sa dignité; il eût trouvé plutôt indigne de lui de mener dans la ville une vie oisive, et de rester là assis à attendre la mort. Aussi rassembla-t-il des mercenaires avec l'argent que Tachos lui avait envoyé; il équipa des navires, et leva l'ancre, ayant avec lui trente Spartiates pour conseillers, comme dans sa première expédition navale.

Lorsqu'il débarqua en Égypte, les premiers d'entre les capitaines et officiers de la maison du roi se rendirent à son vaisseau pour lui faire leur cour. Tous les Égyptiens étaient fort empressés et dans une grande attente, à cause de la renommée et de la gloire d'Agésilas; et tous accouraient pour le voir. Mais, lorsqu'on vit sans éclat, sans appareil, un homme fort vieux, assis sur l'herbe au bord de la mer, un homme de petite taille et d'un extérieur fort ordinaire, couvert d'un vêtement grossier et commun, alors on se mit à plaisanter, à se moquer de lui; et l'on disait : « C'est la fable de la montagne en travail qui enfante une souris. » On fut plus surpris encore de sa grossièreté lorsqu'on lui apporta les présents de l'hospitalité : il accepta de la farine, des veaux et des oies; mais pour les pâtisseries, les friandises et les parfums,

il les repoussa ; et, comme on insistait, et qu'on le priait de les accepter, il dit à ceux qui les avaient apportés de les donner à ses Hilotes. Rien ne lui fit plus de plaisir, au rapport de Théophraste, que le papyrus, dont les feuilles sont d'une telle finesse que les Égyptiens en font des couronnes et des bandelettes. A son départ il en demanda au roi, qui lui en donna quelques feuilles.

Il joignit Tachos, qui était prêt à entrer en campagne. Mais il n'eut pas, comme il l'espérait, le commandement de toute l'armée, mais seulement des troupes mercenaires. Chabrias l'Athénien commandait la flotte ; et Tachos retint le commandement en chef de toutes ses forces. Ce fut une première contrariété pour Agésilas. Ensuite, si choqué qu'il fût de l'arrogance et de la vanité de l'Égyptien, il fallut bien qu'il les supportât. Il s'embarqua avec lui pour la Phénicie ; et, contre sa dignité et son naturel, il plia et souffrit avec patience, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât, et il la saisit.

Nectanébis, cousin de Tachos, et qui commandait une partie de l'armée, se révolta contre lui ; les Égyptiens le proclamèrent roi, et il envoya prier Agésilas de lui prêter son appui. Il adressa la même invitation à Chabrias, et promit à tous deux un prix très-élevé pour leurs services. Tachos, qui en fut informé, recourut à la prière auprès d'eux ; et Chabrias lui-même essaya de retenir Agésilas dans l'amitié de Tachos, en employant tous les moyens propres à le persuader et à calmer ses ressentiments. Mais Agésilas : « Toi, Chabrias, dit-il, tu es venu « de ton propre mouvement, tu peux ne consulter que « toi-même. Moi, c'est ma patrie qui m'a donné pour « général aux Égyptiens. Je ne pourrais donc, sans blesser « l'honnêteté, faire la guerre à ceux qu'on m'a envoyé « secourir, à moins que ma patrie ne m'en donne maintenant l'ordre. » Après cette réponse, il envoya à Sparte des gens chargés de se plaindre de Tachos, et de faire

l'éloge de Nectanébis. Les deux rois envoyèrent aussi solliciter les Lacédémoniens, l'un comme un allié et un ami déjà ancien, l'autre comme un homme plein d'affection pour leur ville, et qui lui montrerait encore un plus vif attachement. Les Lacédémoniens les écoutèrent, et répondirent publiquement aux Égyptiens qu'ils s'en reposaient sur Agésilas du soin de cette affaire ; et ils lui envoyèrent, à lui, la recommandation de faire ce qui serait utile à Sparte.

Ainsi Agésilas prit ses mercenaires, et passa du camp de Tachos dans celui de Nectanébis, couvrant du voile de l'intérêt public une démarche aussi injuste qu'étrange. En effet, qu'on ôte à son action ce prétexte, on ne trouvera pas de nom qui s'y applique mieux que celui de trahison. Mais ce qu'il y a de plus beau. aux yeux des Lacédémoniens, c'est l'intérêt de la patrie ; c'est pourquoi ils n'apprennent et ne connaissent rien de juste que ce qu'ils pensent devoir servir à l'accroissement de Sparte.

Donc Tachos, abandonné de ses troupes mercenaires, prit la fuite. Mais dans Mendès s'éleva contre Nectanébis un autre rival qui fut aussi proclamé roi, et qui s'avança pour le combattre, à la tête de cent mille hommes. Nectanébis, pour rassurer Agésilas, lui disait que les ennemis étaient nombreux à la vérité, mais que ce n'était qu'un ramas d'artisans, gens sans expérience de la guerre, et, partant, méprisables. « Et certes, répondit Agésilas, « ce n'est pas leur nombre, mais leur inexpérience et « leur ignorance que je crains ; car il n'y a rien de plus « difficile à tromper. Les ruses de guerre ne produisent « un événement inattendu que pour un adversaire qui « soupçonne quelque ruse, qui s'y attend, et qui cherche « à s'en défendre. Celui qui ne sait s'attendre à rien, qui « ne soupçonne rien, celui-là ne donne aucune prise à « qui cherche à le surprendre, comme celui qui ne fait

« aucun mouvement ne donne point à son adversaire,
« dans la lutte, le moyen de lui faire perdre l'équilibre. »

Dans la suite le Mendésien envoya sonder Agésilas, ce qui fit peur à Nectanébis; et, quand Agésilas lui eut conseillé de livrer bataille au plus tôt, et de ne point traîner la guerre en longueur contre des gens sans expérience des combats, et qui, par leur multitude, pouvaient l'envelopper, l'enfermer dans des retranchements, le prévenir, le devancer en bien des points, il le soupçonna et le craignit encore davantage, et il se retira dans une ville bien fortifiée et d'une vaste enceinte. Agésilas, quoique indigné et vivement offensé de cette défiance, l'endura cependant. Il eût rougi de passer encore une fois à l'ennemi, et de finir par s'en aller sans avoir rien fait : ainsi il le suivit, et entra avec lui dans ces remparts.

Les ennemis arrivent, et font une tranchée autour de la ville. Alors une autre crainte s'empare de l'Égyptien : il a peur d'un siége, il veut combattre; et les Grecs le désiraient non moins vivement, car il n'y avait pas de vivres dans la place. Agésilas, au contraire, s'y oppose de tout son pouvoir; et il est encore plus mal vu que jamais des Égyptiens, qui l'accusent de trahir le roi. Déjà cependant il supportait plus patiemment leurs reproches; car il n'attendait plus que le moment d'employer un stratagème qu'il avait conçu. Le voici : les ennemis creusaient un fossé profond en dehors de la ville, tout le long des murailles. Lorsque les deux extrémités du fossé furent près de se joindre, n'y ayant plus qu'un petit espace à creuser pour enfermer toute la ville, il attendit que le soir fût venu; et, après avoir donné l'ordre aux Grecs de s'armer, il se rendit auprès de l'Égyptien, et lui dit : « Jeune homme, voici venir le moment de te sauver;
« pour que l'occasion ne pût m'échapper, je ne t'en ai
« point parlé avant qu'elle fût arrivée. Les ennemis ont
« employé à notre sûreté la multitude de leurs bras, en

« creusant ce grand fossé. Ce qu'ils en ont fait sera pour « eux un embarras; ce qu'il en reste à faire nous donne « la facilité de les combattre à nombre égal avec un « avantage pareil. Allons! c'est maintenant qu'il faut « montrer ton ardeur, ta vaillance. Viens avec nous « fondre sur eux au galop, et sauver ta personne et ton « armée. Ceux que nous aurons de front ne soutiendront « point notre choc; et le fossé empêchera les autres de « nous prendre en flanc. » Nectanébis, admirant l'habileté d'Agésilas, se plaça au centre des Grecs, et, chargeant avec eux, il mit facilement en fuite tout ce qu'il rencontra.

Lorsqu'Agésilas eut ainsi recouvré la confiance de Nectanébis, il usa une deuxième fois du même stratagème, comme un lutteur du même tour contre son adversaire. Tantôt il fuit pas à pas et attire à lui les ennemis, tantôt il tourne autour d'eux; et il jette ainsi toute leur multitude sur une espèce de chaussée fort étroite que bordait, des deux côtés, un fossé plein d'eau, puis il en occupe toute la largeur, et la ferme de front avec sa phalange. Ils ne peuvent plus lui opposer qu'une ligne de bataille égale à la sienne : nul moyen de le prendre en flanc et de l'envelopper. Aussi leur résistance ne fut-elle pas longue : en un instant ils furent mis en déroute. On en tua beaucoup; les autres parvinrent à s'échapper, et se dispersèrent de tous côtés.

Dès ce moment, les affaires de l'Égyptien se trouvèrent en bon état; elles prirent de la consistance et de la sécurité. Il donna des témoignages de sa satisfaction et de sa bienveillance à Agésilas, et l'invita à rester, et à passer l'hiver auprès de lui. Mais Agésilas avait hâte de retourner dans sa patrie, sachant que Sparte, qui avait une guerre à soutenir, avait besoin d'argent pour soudoyer les troupes étrangères. Nectanébis le congédia avec tous les honneurs et toute la magnificence possibles; et,

outre les honneurs et les présents dont il le combla, il lui donna deux cent trente talents[1] pour aider Sparte dans la guerre. Mais déjà l'hiver était venu; Agésilas gagna la terre avec ses vaisseaux, et relâcha dans un lieu désert, sur la côte de Libye, appelé le port de Ménélas[2]. Il y mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après avoir été roi de Sparte pendant quarante et un ans, dont il avait passé trente et plus avec la réputation du plus grand et du plus puissant des Grecs, et considéré, jusqu'à la bataille de Leuctres, comme le chef, pour ainsi dire, et le roi de la Grèce entière. C'est une coutume laconienne que les citoyens de Sparte qui meurent en pays étranger, on les enterre et on les laisse dans l'endroit même où ils sont morts; mais ils rapportent dans leur pays les corps de leurs rois. Les Spartiates qui accompagnaient Agésilas couvrirent son corps de cire fondue, à défaut de miel, et le transportèrent à Lacédémone.

La royauté passa par succession à Archidamus, son fils; et elle resta dans cette famille jusqu'à Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, lequel tenta de rétablir les anciennes institutions de sa patrie, et fut mis à mort par Léonidas[3].

[1] Environ quatorze cent mille francs de notre monnaie.

[2] Situé dans la partie de l'Afrique appelée Marmarique, entre l'Égypte, à l'orient, et la Cyrénaïque, à l'occident.

[3] Voyez la Vie d'Agis dans le quatrième volume.

POMPÉE.

(De l'an 106 à l'an 48 avant J.-C.)

Le peuple romain semble avoir eu, dès l'abord, pour Pompée, les mêmes sentiments que le Prométhée d'Eschyle témoigne en ces mots à Hercule, qui vient de le sauver :

Ce fils d'un père que je hais, il m'est bien cher [1].

Jamais, en effet, les Romains ne donnèrent à aucun autre général des preuves d'une haine aussi forte et violente que celle dont ils ont poursuivi Strabon, père de Pompée. Vivant, sa puissance dans les armes, car il était homme de guerre, le leur avait rendu redoutable ; et, quand il fut mort frappé de la foudre, ils arrachèrent le corps du lit funèbre, pendant les obsèques, et lui firent mille outrages. Or, aucun Romain, plus que Pompée, ne fut, en revanche, l'objet de leur vive affection ; nul ne la vit commencer plus tôt, ni persévérer plus longtemps dans sa prospérité, ni se soutenir avec plus de constance dans ses revers. L'aversion qu'on portait au père ne venait que d'une seule cause, son insatiable avarice ; mais il y en eut plusieurs à l'amour qu'inspirait Pompée : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la sincérité de son caractère, et son affabilité. Il

[1] Ce vers se trouvait dans la pièce intitulée *Prométhée délivré*, qui n'existe plus.

n'était personne qui fût plus endurant avec les solliciteurs, ni qui obligeât plus volontiers : il donnait sans arrogance, et recevait avec dignité. La douceur de ses traits, qui prévenait en sa faveur avant qu'il eût parlé, ne contribua pas peu, dans les premiers temps, à lui gagner les cœurs. Il joignait à cet air aimable une gravité tempérée par la bonté ; on voyait éclater, à travers la fleur même de sa jeunesse, la majesté de l'âge mûr, et des manières toutes royales. Ses cheveux étaient un peu relevés ; ses regards, doux et vifs, donnaient à sa physionomie une ressemblance, moins frappante pourtant qu'on ne le disait, avec les portraits du roi Alexandre. De là le surnom sous lequel on le désignait généralement dès sa jeunesse. Pompée était loin de s'en fâcher : aussi quelques-uns, pour le railler, se mirent-ils à l'appeler Alexandre. On compte, à ce propos, que Lucius Philippe [1], homme consulaire, dit, en plaidant pour lui, qu'on ne devait pas s'étonner qu'étant Philippe, il aimât Alexandre.

La courtisane Flora conservait encore, dans sa vieillesse, un souvenir agréable de ses liaisons avec Pompée : « Jamais, disait-elle, quand il couchait avec moi, je n'en ai été quitte sans morsure. » Flora racontait encore qu'un des amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu amoureux d'elle, et l'obsédant de ses importunités, elle lui avait dit, afin de s'en défaire, que son amour pour Pompée l'empêchait de consentir. Géminius alla prier Pompée de le servir dans sa passion, et Pompée se prêta aux vœux de Géminius ; mais depuis il n'eut plus aucun commerce avec Flora, et cessa de la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Ce ne fut point en courtisane que

[1] Lucius Marcius Philippus, qui avait épousé Attia, mère d'Auguste. C'était, suivant Cicéron, après Crassus et Antoine, le meilleur orateur de son temps.

Flora supporta cette perte : elle fut longtemps malade de douleur et de regret. Cette femme était, dit-on, si belle et si renommée, que Cécilius Métellus, ornant de statues et de tableaux le temple des Dioscures [1], fit mettre au nombre des monuments consacrés le portrait de Flora, par honneur pour sa beauté.

Pompée traita, contre son naturel, durement et avec grossièreté, la femme de Démétrius l'affranchi, lequel avait eu auprès de lui le plus grand crédit, et qui, en mourant, laissa quatre mille talents de bien [2]. Il ne voulait pas qu'on l'accusât de s'être laissé vaincre par les charmes de sa beauté, à laquelle rien ne résistait, et qui était l'objet de l'admiration universelle. Mais sa retenue, et les précautions qu'il prenait ainsi de loin, ne purent le garantir des calomnies de ses ennemis : on l'accusait de vivre avec des femmes mariées, et de dilapider les revenus publics, pour satisfaire à leurs caprices.

On cite de lui un mot qui mérite d'être conservé, et qui prouve la simplicité et la facilité de son régime. Il avait une maladie assez grave, accompagnée d'un grand dégoût : son médecin lui ordonna de manger une grive ; mais la saison des grives était passée, et l'on n'en trouva pas une seule à acheter. » On en trouvera chez Lucullus, dit alors quelqu'un ; car il en fait nourrir toute l'année. — Eh quoi! répondit-il, si Lucullus n'était pas friand, Pompée ne pourrait donc vivre? » Et, laissant là la prescription du médecin, il se contenta d'un mets plus facile à trouver. Mais cela n'eut lieu que longtemps après l'époque où nous sommes.

Dans sa première jeunesse, comme il servait sous son père, qui faisait la guerre à Cinna, il avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa

[1] Castor et Pollux, nommés, par excellence, les fils de Jupiter.

[2] Environ vingt-quatre millions de notre monnaie.

tente, et qui, gagné à prix d'argent par Cinna, promit de tuer Pompée, pendant que d'autres mettraient le feu à la tente du général. Pompée était à table quand on lui révéla ce complot : il ne laissa paraître aucun trouble ; il but même plus qu'à l'ordinaire, il fit mille caresses à Térentius; et, après qu'on se fut allé coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, il s'approche, l'épée nue à la main, du lit de Pompée qu'il croyait couché, et donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps voilà dans le camp une grande émeute, soulevée par la haine qu'on portait au général : les soldats s'apprêtent à la défection ; ils plient les tentes, et prennent leurs armes. Le général, effrayé de ce tumulte, n'osait sortir de sa tente; mais Pompée se présente au milieu des mutins, et les conjure avec larmes de rester; enfin il se jette en travers devant la porte du camp, le visage contre terre : « Passez-moi donc sur le corps, s'écria-t-il en pleurant, puisque vous voulez absolument sortir. » Tous reculèrent, saisis d'un sentiment de honte; et, à l'exception de huit cents, ils renoncèrent à leur projet, et se réconcilièrent avec leur général.

Pompée eut à soutenir, après la mort de Strabon, un procès pour crime de péculat, intenté à son père : il acquit la preuve qu'un des affranchis de Strabon, nommé Alexandre, avait détourné à son profit la plus grande partie de ces deniers publics, et le traduisit devant les juges. Mais il fut accusé en son propre nom de retenir des filets de chasse et des livres pris à Asculum[1]. Son père, en effet, les lui avait donnés après avoir pris Asculum ; mais il les avait perdus, les satellites de Cinna, après le retour de ce dernier, ayant forcé sa maison et l'ayant pillée.

[1] Petite ville du Picénum.

Il eut, dans le cours du procès, de grands combats à livrer contre son accusateur; et il fit paraître dans sa défense une pénétration et une fermeté au-dessus de son âge, et qui lui valurent, avec une haute réputation, les bonnes grâces de tout le monde. Ce fut au point que le préteur Antistius, qui présidait au jugement, s'éprit pour Pompée d'une si vive affection, qu'il résolut de lui donner sa fille en mariage, et lui en fit la proposition par ses amis. Pompée accepta, et les fiançailles se firent en secret. Cependant l'intérêt qu'Antistius montrait à Pompée fit deviner au peuple le mystère; et, à la fin du procès, lorsque le préteur prononça la sentence d'absolution portée par les juges, la multitude, comme si elle en eût reçu l'ordre, se mit à crier : A Talasius ! mot qui est, de toute antiquité, le signal accoutumé des noces romaines.

Voici, dit-on, l'origine de cet usage. Lorsque les plus vaillants d'entre les Romains enlevaient les filles sabines, qui étaient venues à Rome pour assister à un spectacle, des pâtres et des bouviers ravirent une jeune fille d'une beauté et d'une taille distinguées; et, de peur qu'elle ne leur fût enlevée par quelqu'un des nobles, ils criaient, tout en courant : A Talasius ! Or, Talasius était un jeune homme des plus estimés et des plus connus. Quand on entendit ce nom, on se mit à battre des mains, et à répéter ce cri, en signe d'approbation et de joie. Ce mariage fut heureux pour Talasius; de là vient, dit-on, qu'on répète, par manière de jeu, cette acclamation pour ceux qui se marient. C'est le récit qui m'a paru le plus vraisemblable sur l'origine du cri de Talasius[1].

Peu de jours après, Pompée épousait Antistia. Il se rendit ensuite au camp de Cinna, où il se vit bientôt en butte à des calomnies qui lui donnèrent des sujets de craindre pour sa sûreté. Il se déroba secrètement; et,

[1] Voyez la Vie de Romulus dans le premier volume.

comme il ne reparaissait pas, le bruit se répandit dans le camp que Cinna avait fait tuer le jeune homme. Ceux qui haïssaient de longue main Cinna saisirent cette occasion pour lui courir sus : Cinna prit la fuite ; mais, atteint par un capitaine qui le poursuivait l'épée à la main, il se jette à ses genoux, et lui offre son cachet, qui était d'un grand prix. « Je ne viens pas sceller un contrat, dit avec insulte le capitaine, mais pour punir un tyran impie et injuste. » Et il le tua.

Cinna, ayant péri de cette manière, eut pour successeur dans la conduite des affaires Carbon, tyran plus déraisonnable encore. Mais Sylla revenait, désiré de la plupart des Romains, qui envisageaient comme un grand bien, vu les maux présents, ce qui n'était qu'un changement de maître. Tel était le sort déplorable où la ville se trouvait réduite, que, désespérant de recouvrer la liberté, elle ne cherchait qu'une servitude plus douce.

Pompée vivait alors dans le Picénum[1], où il avait des domaines, et où il jouissait de l'affection héréditaire que portaient à sa famille les villes du pays. Voyant que les plus considérables citoyens et les plus gens de bien abandonnaient leurs maisons et se rendaient de tous côtés au camp de Sylla, comme dans un port assuré, il prit aussi la résolution d'y aller ; mais il ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'y paraître comme un fugitif qui ne contribuait en rien à la défense commune, et qui venait mendier du secours : il voulut rendre à Sylla un service, et arriver d'une manière honorable, et à la tête d'une armée. Il se mit donc à solliciter, à pousser les Picéniens, qui se prêtèrent avec ardeur à le seconder, et refusèrent d'écouter les émissaires de Carbon. Un certain Vindius s'avisa de dire : « Mais ce Pompée ne fait que sortir de l'école ; et

[1] Contrée au nord-est de Rome, sur la côte de la mer Adriatique : c'est aujourd'hui la Marche d'Ancône.

sa faconde vous mène à son gré ! » Ce propos les irrita au point qu'ils se jetèrent à l'instant sur Vindius, et le massacrèrent.

Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, n'attendit pas qu'on lui déférât le commandement : il s'en donna à lui-même l'autorité, fit dresser un tribunal sur la place d'Auximum, ville considérable, et rendit une sentence pour ordonner à deux frères, nommés Ventidius, qui étaient les premiers du pays, et qui travaillaient contre lui dans l'intérêt de Carbon, de sortir sur l'heure de la ville. Il leva des soldats, nomma des capitaines, des chefs de bandes, en un mot tous les grades de la milice romaine ; puis il parcourut les autres villes l'une après l'autre, faisant partout de même. Tous les partisans de Carbon se retiraient à son approche, et cédaient la place ; les autres couraient se mettre à sa disposition. Il eut bientôt complété trois légions, et ramassé les vivres, les bagages, les chariots, tout l'appareil nécessaire. Alors il se mit en chemin pour aller trouver Sylla, sans hâter sa marche, sans vouloir se cacher : au contraire, il s'arrêtait sur la route, faisant dommage aux ennemis, et sollicitant toutes les villes d'Italie par où il passait à se déclarer contre Carbon.

Trois chefs ennemis vinrent l'assaillir en même temps, Carrinnas, Célius et Brutus, non point de front ni tous ensemble, mais par trois côtés différents, et avec trois corps d'armée séparés : ils l'enveloppaient, comptant l'enlever sans effort. Pompée ne s'effraie point : il rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie, lui-même en tête : c'était son front de bataille. La cavalerie des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première. Pompée commence l'attaque : il perce de sa lance et renverse par terre le chef de la troupe, qui était aussi le plus vigoureux ; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infan-

terie, et l'entraînent dans leur fuite. A la suite de cette déroute, les généraux, ne pouvant plus s'entendre, se retirèrent chacun de son côté; et les villes, qui attribuaient à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha à son tour contre lui; mais, avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté; et Scipion prit la fuite. Enfin Carbon lui-même détacha contre Pompée, sur les bords de la rivière Arsis, plusieurs compagnies de cavaliers : Pompée les charge vigoureusement, les met en fuite, les poursuit, et les force de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir : ils perdirent tout espoir de se sauver, et se rendirent à Pompée avec leurs armes et leurs chevaux.

Sylla ignorait encore ces combats; mais, aux premières nouvelles, aux premiers bruits qu'il en eut, il craignit pour Pompée, enveloppé par tant et de si grands capitaines, et se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé que Sylla était proche, commande aux officiers de faire prendre les armes, et de ranger l'armée en bataille, afin qu'elle parût devant le chef suprême dans toute sa beauté et dans tout son éclat. Il s'attendait de la part de Sylla à de grands honneurs : il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit s'avancer avec ses troupes en bel ordre, composées de beaux hommes, toutes fières et joyeuses de leurs succès, il descendit de cheval, et, salué par Pompée du nom *d'imperator*, il le salua du même titre à son tour, au grand étonnement de tous : on ne s'attendait guère que Sylla communiquât à un jeune homme, et qui n'était pas encore sénateur, un titre pour lequel il faisait la guerre aux Scipion et aux Marius. Le reste de sa conduite répondit à ces premiers témoignages de satisfaction : il se levait toujours quand Pompée l'abordait, et il ôtait de dessus sa tête le pan de sa

robe : marques de respect qu'on ne le voyait pas souvent donner à d'autres, quoiqu'il eût autour de lui une foule d'officiers distingués.

Pompée ne s'enfla point de ces honneurs ; et, quand Sylla l'envoya dans la Gaule, où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondît, pensait-on, aux ressources dont il disposait, il représenta aussitôt qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à un général plus âgé, et qui jouissait d'une grande réputation ; mais que, si Métellus y consentait et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta cette offre, et lui écrivit de venir. Pompée entra donc dans la Gaule : il y fit personnellement des exploits merveilleux ; et il ranima, il réchauffa l'ardeur guerrière et l'audace de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes : ainsi le fer embrasé et en fusion, si on le verse sur le fer dur et froid, l'amollit et le fond plus vite, dit-on, que ne ferait le feu même.

Lorsqu'un athlète est devenu le premier entre ses rivaux, et qu'il s'est couvert de gloire dans tous les combats, on ne parle pas des victoires de son enfance, on ne les inscrit pas dans les fastes publics ; de même j'ai craint de toucher aux exploits que fit alors Pompée, quelque admirables qu'ils soient en eux-mêmes, parce qu'ils sont ensevelis sous le nombre et la grandeur de ses derniers combats et de ses dernières guerres ; je n'ai pas voulu, en m'arrêtant trop sur ses commencements, m'exposer à passer légèrement sur ses plus beaux faits d'armes, et sur les événements qui font le mieux connaître le caractère et les mœurs de ce grand personnage.

Sylla, devenu maître de l'Italie et déclaré dictateur, récompensa ses autres capitaines et lieutenants par des richesses, des dignités, des grâces de toute sorte, ac-

cordées, selon leurs besoins, avec autant de libéralité que de plaisir; mais, plein d'admiration pour la vertu de Pompée, et le jugeant propre à donner un grand appui à son autorité, il voulut absolument se l'attacher par une alliance; et sa femme Métella entra dans ce projet. Ils persuadent à Pompée de répudier Antistia, et d'épouser Émilie, belle-fille de Sylla, née de Métella et de Scaurus, laquelle était déjà mariée, et actuellement enceinte. Ce mariage, dicté par la tyrannie, était plus conforme aux intérêts de Sylla qu'aux mœurs de Pompée : quelle indignité, en effet, d'introduire dans sa maison une femme enceinte, du vivant même de son mari, et d'en chasser ignominieusement, durement, Antistia, dont le père venait de périr pour le mari qui la répudiait! Car Antistius avait été massacré dans le Sénat, parce que son alliance avec Pompée fit croire qu'il était du parti de Sylla. La mère d'Antistia, à la vue d'un tel affront, se tua de sa propre main; et ce funeste événement fut un épisode de la tragédie de ces noces, comme aussi le malheur d'Émilie, laquelle mourut en couches dans la maison de Pompée.

On apprit, vers ce temps, que Perpenna s'était empar · de la Sicile, et faisait de cette île une retraite pour ceux qui restaient encore de la faction contraire à celle de Sylla; que Carbon croisait avec une flotte dans les mers de Sicile; que Domitius était passé en Afrique, et qu'ave lui s'y étaient réfugiés plusieurs des bannis illustres qui avaient pu échapper aux proscriptions. Pompée fut envoyé contre eux avec une puissante armée; et Perpenna, à son approche, abandonna incontinent la Sicile. Pompée réconforta les villes opprimées, et les traita toutes avec beaucoup d'humanité, à l'exception des Mamertins, habitants de Messine, lesquels refusaient, en vertu d'une ancienne loi portée en leur faveur par les Romains, de comparaître à son tribunal, et déclinaient sa juridiction.

« Ne cesserez-vous, dit Pompée, de nous alléguer des lois, à nous qui avons ceint l'épée? »

On trouva aussi qu'il insultait avec inhumanité au malheur de Carbon; car, à supposer que sa mort fût nécessaire, comme elle l'était peut-être, il fallait le faire périr aussitôt qu'il eut été arrêté; et l'odieux en fût retombé sur celui qui l'avait ordonnée : or, Pompée fit traîner devant lui, chargé de chaînes, un Romain trois fois honoré du consulat, et prononça lui-même la sentence, assis sur son tribunal, en présence d'une foule nombreuse, qui faisait éclater sa douleur et son indignation; il ordonna ensuite qu'on l'emmenât pour être exécuté. On entraîna Carbon; et, lorsqu'il vit l'épée nue, il demanda, dit-on, à se retirer un moment à l'écart pour un besoin qui le pressait. Caïus Oppius[1], l'ami de César, rapporte que Pompée traita avec non moins de cruauté Quintus Valérius : comme il connaissait Valérius pour un homme de lettres, et d'un savoir peu commun, quand on le lui eut amené il le tira à part, se promena quelque temps avec lui; et, après l'avoir interrogé et en avoir appris ce qu'il voulait savoir, il ordonna aux licteurs de le tuer. Mais il ne faut croire qu'avec beaucoup de réserve ce qu'Oppius écrit des ennemis comme des amis de César.

Pompée ne pouvait se dispenser de punir les ennemis de Sylla les plus marquants, et qui avaient été pris au su de tout le monde; quant à ceux qui s'échappèrent, il fit semblant, autant que cela fut possible, de ne pas s'apercevoir de leur fuite; il y en eut même dont il la favorisa. Il avait résolu de châtier la ville d'Himère, qui s'était déclarée pour les ennemis; mais l'orateur Sthénis de-

[1] C'est celui à qui l'on attribue assez généralement la rédaction de la *Guerre d'Espagne*, dans les Commentaires de César. Il avait aussi écrit les Vies de Pompée, de Marius, du premier Scipion l'Africain.

manda la permission de parler, et représenta à Pompée l'injustice qu'il y aurait à pardonner au coupable, et à faire périr ceux qui n'avaient aucun tort. « De quel coupable veux-tu parler? » dit Pompée. « De moi-même, répondit Sthénis; c'est moi qui ai décidé mes amis par la persuasion, mes ennemis par la force. » Émerveillé de sa franchise et de sa magnanimité, Pompée lui pardonna, à lui d'abord, et ensuite à tous les autres Himéréens. Et, comme on lui vint dire que les soldats commettaient des désordres sur leur passage, il scella leurs épées de son cachet, et punit ceux qui rompirent le sceau.

Tandis qu'il réglait de la sorte les affaires de la Sicile, il reçut un décret du Sénat et des lettres de Sylla qui lui ordonnaient de passer en Afrique, et de faire à outrance la guerre à Domitius, lequel avait ramassé une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait Marius lorsqu'il était repassé naguère d'Afrique en Italie, et que, de fugitif devenu tyran, il avait bouleversé de fond en comble la république romaine. Pompée fit promptement tous ses préparatifs, et laissa pour commander en Sicile, Memmius, le mari de sa sœur. Il se mit en mer avec cent vingt grands navires et quatre-vingts vaisseaux de charge qui portaient des vivres, des armes, de l'argent et des machines de guerre. Sa flotte eut à peine abordé, partie à Utique[1], partie à Carthage, que sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, et se joindre aux six légions complètes qu'il avait amenées.

Il eut alors, dit-on, une aventure assez plaisante. Quelques soldats, à ce qu'il paraît, avaient trouvé un trésor considérable, qu'ils s'étaient partagé. Le bruit de la chose s'étant répandu, tous les autres furent persuadés que ce lieu était plein de richesses, qu'on y avait cachées

[1] Ville de la Libye ou Afrique Mineure, qu'illustra plus tard la mort de Caton.

au temps des revers de Carthage. Pompée ne put tirer, pendant plusieurs jours, aucun service des soldats, uniquement occupés à chercher des trésors; il se promenait au milieu d'eux, riant de voir tant de milliers d'hommes fouillant et retournant le sol de la plaine: enfin, lassés de leurs recherches inutiles, ils dirent à Pompée de les mener où il voudrait, et qu'ils étaient assez punis de leur sottise.

Domitius avait mis son armée en bataille : il avait devant lui une fondrière profonde et difficile à passer; d'ailleurs il tombait depuis le matin une pluie abondante, et il faisait un grand vent: il renonça à combattre ce jour-là, et donna l'ordre de se retirer. Pompée, au contraire, faisant son profit de la conjoncture, s'avance sans perdre de temps, passe la fondrière, et charge les ennemis, qui n'avaient point pris leurs rangs, et qui ne pouvaient, dans le trouble d'une attaque imprévue, ni agir tous, ni soutenir le choc avec ensemble, incommodés de plus par la pluie que le vent leur poussait au visage. L'orage nuisait aussi aux Romains : ils ne voyaient pas assez pour se distinguer les uns les autres; Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parce qu'il tarda trop à répondre à un soldat qui, ne le connaissant pas, lui demanda le mot d'ordre. Toutefois ils enfoncèrent les ennemis, et en firent un grand carnage : de vingt mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que trois mille. Les soldats saluèrent Pompée du nom d'*imperator*; mais Pompée déclara qu'il n'acceptait pas cet honneur tant que le camp des ennemis subsisterait; et que, s'ils le jugeaient digne d'un tel titre, ils devaient commencer par abattre ces retranchements. Ils courent à l'instant les assaillir; et Pompée, pour ne plus courir le danger auquel il venait d'être exposé, combattit sans casque. Le camp fut emporté de force, et Domitius périt. La plupart des villes s'empressèrent alors de faire leur sou-

mission; et l'on emporta d'assaut celles qui firent résistance. Pompée fit prisonnier le roi Iarbas qui avait combattu avec Domitius, et donna son royaume à Hiempsal.

Pour profiter de sa fortune et de l'ardeur de son armée, il se jeta dans la Numidie, s'y avança de plusieurs journées de chemin, soumit tout ce qui était sur son passage, et rendit terrible et redoutable comme autrefois, aux yeux des Barbares, la puissance romaine, que déjà ils avaient cessé de craindre. « Il ne faut pas même, disait-il, laisser les bêtes féroces qui remplissent l'Afrique, sans leur faire éprouver la force et la fortune des Romains. » Il passa donc plusieurs jours à chasser des lions et des éléphants. Il n'avait mis, dit-on, que quarante jours à détruire les ennemis, à soumettre l'Afrique, à terminer les affaires des rois du pays; et cette année était la vingt-quatrième de son âge.

De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, lequel lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là, avec une seule légion, le général qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir, et l'affecta péniblement; quant à l'armée, elle en témoigna ouvertement son indignation; et, lorsque Pompée les pria de partir, ils éclatèrent en injures contre Sylla, et protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et ne souffriraient pas qu'il se fiât au tyran. Pompée s'efforça d'abord de les adoucir et de les consoler; mais, voyant qu'il ne gagnait rien sur eux, il descendit de son tribunal, et rentra dans sa tente, tout baigné de pleurs. Les soldats allèrent l'y chercher, et le reportèrent sur son tribunal; et une grande partie du jour se passa, eux le pressant de rester et de garder le commandement, lui les conjurant d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura qu'il se tuerait lui-même si on lui faisait violence; et il eut, avec cela, grand'peine à les calmer.

La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée avait fait défection. « C'est donc ma destinée, dit-il à ses amis, d'avoir dans ma vieillesse à combattre contre des enfants ! » Et en effet, Marius le jeune lui avait donné beaucoup d'embarras, et l'avait mis dans le dernier péril. Mais, quand il eut su la vérité, et qu'il apprit d'ailleurs que tout le monde allait au-devant de Pompée et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages d'affection, il voulut les surpasser tous : il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la façon la plus cordiale, et le salua à haute voix du nom de *Magnus,* ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre. Or, *magnus* signifie *grand*. Suivant d'autres, ce surnom lui avait été donné d'abord en Afrique par toute l'armée ; et Sylla, en le confirmant, lui avait donné force et valeur. Mais Pompée fut le dernier de tous à se l'attribuer : ce ne fut que longtemps après, lorsqu'il fut envoyé en Espagne contre Sertorius, avec le titre de proconsul, qu'il commença à signer dans ses lettres et dans ses ordonnances Pompée Magnus, alors que ce titre, auquel on était accoutumé, ne pouvait plus exciter l'envie. Admirons ici les anciens Romains, qui récompensaient par des titres et des surnoms honorables, non-seulement les succès militaires, mais encore les actions et les vertus civiles. Il y avait eu deux hommes à qui le peuple avait conféré le nom de Maximus, c'est-à-dire très-grand[1] : Valérius, pour avoir réconcilié le peuple avec le Sénat ; Fabius Rullus, pour avoir chassé du Sénat quelques fils d'affranchis qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient faits élire sénateurs.

Après son retour, Pompée demandait le triomphe : Sylla le lui refusa ; et en effet, la loi ne l'accordait qu'à

[1] D'autres personnages encore ont porté ce surnom ; mais Plutarque ne parle ici que de ceux qui l'ont obtenu par d'autres moyens que les vertus militaires.

des consuls ou des préteurs : le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne des victoires importantes et glorieuses sur les Carthaginois, n'avait pas demandé le triomphe, comme n'étant ni consul ni préteur : « Si donc Pompée, disait Sylla, qui n'a presque point encore de barbe, et à qui son âge ne permet pas d'être sénateur, entre triomphant dans Rome, cette distinction rendra odieuses et la puissance du dictateur, et la personne même de Pompée. » A cette déclaration de Sylla, que, loin de favoriser les desseins de Pompée il s'y opposait de toutes ses forces, et que, si Pompée s'obstinait, il saurait bien réprimer son ambition, Pompée, sans se déconcerter, pria Sylla de considérer que plus de gens adorent le soleil levant que le soleil couchant. C'était lui dire : « Ma puissance s'accroît tous les jours, et la tienne ne fait que diminuer et s'affaiblir. » Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui aperçut un vif étonnement sur le visage et dans les gestes des autres, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, il s'écria par deux fois, stupéfait de l'audace de Pompée : « Qu'il triomphe ! » Et, comme Pompée vit que la plupart des assistants témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, dit-on, pour les irriter davantage encore, d'entrer dans Rome sur un char traîné par quatre éléphants ; car il en avait amené d'Afrique un grand nombre, conquis sur les rois vaincus. Mais la porte de la ville se trouva trop étroite ; il y renonça, et son char fut traîné par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas obtenu tout ce qu'ils avaient espéré, voulaient faire du tumulte et troubler le triomphe ; mais Pompée déclara qu'il s'en souciait fort peu, et qu'il aimerait mieux ne pas triompher, que de flatter les soldats. Alors Servilius, personnage illustre, et qui s'était particulièrement opposé à ce qu'il triomphât, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand et digne du triomphe.

Il est manifeste qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès lors dans le Sénat; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parce qu'il ne cherchait, dit-on, l'illustration que dans les choses extraordinaires. Or, il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge; mais quelle gloire d'avoir obtenu le triomphe avant d'être sénateur! Ce fut même là pour lui un moyen puissant de gagner l'affection du peuple: on était charmé qu'après son triomphe il restât dans l'ordre des chevaliers, et soumis à la revue des censeurs. Ce n'était pas sans chagrin que Sylla voyait Pompée s'élever à ce haut degré de gloire et de puissance; mais il eut honte d'y mettre obstacle, et se tint en repos. Toutefois, lorsque Pompée eut, par force et malgré le dictateur, fait nommer Lépidus au consulat, en l'appuyant de son crédit et en lui rendant le peuple favorable, Sylla, l'ayant aperçu, après l'élection, qui traversait le Forum accompagné d'une foule nombreuse: « Je te vois, jeune homme, dit-il, tout « joyeux de ta victoire. N'est-ce pas en effet un bien ho- « norable et bien bel exploit d'être parvenu, par tes in- « trigues auprès du peuple, à faire nommer consul, avant « Catulus, le plus vertueux des hommes, Lépidus qui « en est le plus pervers? Je te préviens, au reste, de ne « pas t'endormir, mais de veiller avec soin à tes affaires; « car tu t'es donné un adversaire plus fort que toi. » Ce fut surtout dans ses dispositions testamentaires que Sylla fit paraître son peu d'affection pour Pompée. Il laissa des legs à tous ses amis, et nomma des tuteurs à son fils, sans faire seulement mention de lui. Pompée supporta cette mortification en sage et en homme d'État; jusque-là que, Lépidus et quelques autres voulant empêcher que Sylla ne fût enterré dans le champ de Mars et qu'on fît publiquement ses funérailles, Pompée les arrêta, et procura à ses obsèques tout à la fois décence et sûreté.

Sylla mort, on vit se vérifier bientôt ses prédictions:

Lépidus tenta de succéder à l'autorité du dictateur, mais sans user de détours et de déguisements; il prit sur-le-champ les armes; et, ranimant les restes des anciennes factions qui avaient échappé aux recherches de Sylla, il se fortifia de leur puissance. Catulus, son collègue, à qui la meilleure et la plus saine partie du Sénat et du peuple s'était attachée, jouissait d'une grande réputation de sagesse et de justice, et passait pour le plus grand des Romains d'alors. Mais on le jugeait plus propre à l'administration civile qu'au commandement des armées. Pompée, requis par les circonstances mêmes, ne balança pas sur le parti qu'il devait suivre : il se rangea du côté des gens de bien, et fut nommé général de l'armée qu'on envoyait contre Lépidus. Déjà Lépidus, avec les troupes de Brutus, avait soumis une grande partie de l'Italie, et occupait la Gaule cisalpine. Pompée n'eut guère besoin que de se montrer pour réduire toutes les villes, hormis la seule Mutine [1], en Gaule, où il tint longtemps Brutus assiégé. Lépidus, profitant de ce délai, se porta vers Rome, et campa sous les murailles, demandant un second consulat, et menaçant les habitants de la ville d'une tourbe sans aveu. Mais une lettre de Pompée, qui mandait que la guerre avait été terminée sans combat, dissipa cette frayeur. Brutus, ou traître à son armée ou trahi par elle, s'était rendu à Pompée. On lui donna une escorte de cavaliers; et il se retira dans une petite ville située sur le Pô. Mais, le lendemain, Pompée envoya Géminius pour l'y tuer. Ce meurtre fut généralement blâmé; car, aussitôt après la reddition des ennemis, Pompée avait écrit au Sénat que Brutus s'était volontairement rallié à lui; et ensuite il écrivit d'autres lettres pour accuser Brutus, qu'il avait fait périr. Ce Brutus était père

[1] C'est aujourd'hui Modène : elle faisait partie de la contrée appelée Gaule cispadane, ou en deçà du Pô.

de celui qui, avec Cassius, tua César; mais le fils ne ressembla au père ni pour la manière de faire la guerre, ni pour le genre de mort, comme nous l'avons rapporté dans sa Vie[1]. Lépidus, chassé d'Italie, se réfugia en Sardaigne, où il mourut d'une maladie causée par le chagrin, non point, dit-on, de voir ses affaires ruinées, mais d'avoir découvert, par une lettre qui lui tomba entre les mains, l'adultère de sa femme.

Cependant Sertorius, général qui ne ressemblait en rien à Lépidus, était maître d'une partie de l'Espagne, et tenait les Romains suspendus en grande crainte, les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie, s'étant rassemblés autour de lui. Il avait déjà défait plusieurs généraux peu expérimentés; et alors il était aux prises avec Métellus Pius, homme distingué et d'une grande capacité militaire, mais appesanti par l'âge, et qui laissait échapper les occasions favorables que lui présentait la guerre : Métellus ne savait pas profiter de ses succès, et Sertorius lui en ravissait les avantages par sa promptitude et son activité. Sertorius se trouvait tout à coup devant lui, l'attaquant à l'improviste, comme font les brigands, et troublant sans cesse, par ses embuscades, par ses courses imprévues, un athlète accoutumé à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des soldats pesamment armés, faits pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intriguait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus; et, sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait en armes autour de la ville, alléguant sans cesse quelque nouveau prétexte; enfin, sur la proposition de Lucius Philippe, on lui donna le commandement qu'il désirait. Un des sénateurs ayant demandé à Philippe, avec étonnement, s'il croyait qu'il

[1] Cette Vie fait partie du quatrième volume.

fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul : « Non, dit Philippe, mais pour les consuls. » Faisant entendre par là que les deux consuls n'étaient propres à rien.

A peine Pompée eut-il mis le pied en Espagne, des espérances comme en fait naître d'ordinaire tout nouveau général de renom, changèrent les dispositions des esprits ; les peuples qui n'étaient pas solidement attachés a Sertorius se révoltèrent, et tournèrent à l'autre parti : aussi Sertorius lâchait-il à chaque instant contre Pompée des propos arrogants et des railleries insultantes. « Si je ne craignais cette vieille, disait-il en parlant de Métellus, il ne me faudrait, pour mettre à la raison cet enfant, que la férule ou le fouet. » Mais, au fond, il redoutait Pompée ; il se tenait sur ses gardes, et faisait la guerre avec plus de précautions. Car Métellus (ce qu'on aurait eu peine à croire) menait une vie déréglée, et s'abandonnait a toutes sortes de voluptés : il s'était fait subitement en lui un changement extraordinaire ; il donnait dans le luxe, et faisait une excessive dépense. Les désordres de Métellus ne contribuèrent pas peu à augmenter l'affection singulière qu'on portait à Pompée, et en même temps la bonne opinion qu'on avait de lui : on le voyait avec plaisir retrancher davantage encore d'un régime frugal, et qui n'était guère susceptible de retranchement ; car il était naturellement tempérant et modéré dans ses désirs.

Des divers événements dont cette guerre offrit le spectacle, aucun n'affligea autant Pompée que la prise de Lauron par Sertorius[1]. Il croyait le tenir renfermé dans cette ville, et il s'en était même vanté avec complaisance, quand tout à coup il se trouva lui-même enveloppé, au point qu'il n'osait plus faire aucun mouvement ; et il vit Lauron livrée aux flammes en sa présence. Du reste, il vainquit, près de Valentia, Hérennius et Perpenna, ca-

[1] Voyez la Vie de Sertorius dans ce volume.

pitaines distingués, qui s'étaient réfugiés auprès de Sertorius, et qui étaient ses lieutenants; et il leur tua plus de dix mille hommes. Enflé de cet exploit, et plein de hautes espérances, il se hâta de marcher contre Sertorius lui-même, afin que Métellus ne partageât point l'honneur de la victoire. Les armées en vinrent aux mains vers la fin du jour, près de la rivière de Sucron. Les deux généraux craignaient également l'arrivée de Métellus : Pompée, parce qu'il voulait combattre seul; Sertorius, pour n'avoir à combattre qu'un seul adversaire. Le succès fut douteux, car il y eut des deux côtés une aile victorieuse; mais Sertorius fut celui des deux généraux qui remporta plus de gloire : il mit en déroute l'aile qui lui était opposée. Pompée, à cheval, fut attaqué par un fantassin d'une taille élevée : ils se chargèrent vigoureusement et se serrèrent de près; ils se portèrent l'un à l'autre un coup d'épée sur la main, mais avec des effets bien différents : Pompée fut légèrement blessé, et il coupa la main de son ennemi. Les Barbares, voyant les troupes de Pompée en fuite, fondirent tous ensemble sur lui; mais il se sauva, contre toute espérance, en abandonnant aux ennemis son cheval, couvert d'un harnais d'or et de riches ornements. Les Barbares s'arrêtèrent à partager ce butin et à se le disputer violemment entre eux, et donnèrent à Pompée le temps de s'échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux généraux remirent leurs troupes en bataille, pour déterminer de quel côté resterait la victoire; mais l'arrivée de Métellus obligea Sertorius de se retirer, et de laisser son armée se débander; car ses soldats étaient accoutumés à se disperser ainsi et à se rassembler en un instant : en sorte que souvent Sertorius errait seul dans la campagne, et souvent reparaissait à la tête de cent cinquante mille combattants, comme un torrent qui grossit tout d'un coup.

Pompée, après la bataille, alla au-devant de Métellus;

et, quand ils furent proche l'un de l'autre, il donna ordre de baisser les faisceaux, pour faire honneur à Métellus, qui le surpassait en dignité. Métellus s'y opposa; et en toute occasion il montra une grande modestie, ne s'attribuant sur Pompée, soit comme consulaire, soit comme son ancien, d'autre prérogative que de donner, quand ils campaient ensemble, le mot d'ordre à toute l'armée. Mais, le plus souvent, les camps étaient séparés; car ils avaient affaire à un ennemi plein de ressources, qui savait se porter en un instant sur plusieurs points, et les attirer d'un combat à un autre, les forçant de diviser souvent leurs forces. Sertorius, en leur coupant les vivres, en ravageant le pays, en se rendant maître de la mer, finit par les chassér tous les deux de l'Espagne, qu'ils étaient venus gouverner, et les réduisit, faute de subsistances, à se retirer dans d'autres provinces. Cependant Pompée, qui avait dépensé pour les frais de cette guerre la plus grande partie de sa fortune, écrivit au Sénat de lui envoyer de l'argent, déclarant, si on ne lui en envoyait, qu'il amènerait son armée en Italie. Lucullus, alors consul, et ennemi de Pompée, aspirait à être chargé de la guerre contre Mithridate : il travailla à lui faire expédier cet argent, craignant qu'un refus ne fournît à Pompée le prétexte qu'il cherchait de laisser là Sertorius, et de se tourner contre Mithridate : guerre qui offrait en perspective de la gloire à conquérir, et un adversaire facile à vaincre.

Cependant Sertorius périt victime de la trahison de ses amis : à la tête de la conjuration était Perpenna, qui crut pouvoir le remplacer, parce qu'il disposait de la même armée et des mêmes appareils de guerre; mais il n'avait pas le même talent pour en faire usage. Pompée, qui s'était aussitôt mis en campagne, informé que Perpenna ne savait par où s'y prendre, lui détacha dix cohortes, comme une amorce pour le combat, avec ordre

de s'étendre dans la plaine. Perpenna ne manqua pas de donner sur cette troupe dispersée, et de courir à sa poursuite ; mais Pompée paraît tout à coup avec son corps d'armée, le charge, le défait, et le met en pleine déroute. La plupart des officiers périrent dans le combat ; Perpenna fut pris et amené à Pompée, qui le fit mettre à mort : Pompée ne manquait point à la reconnaissance, et n'oubliait pas les services qu'il avait reçus de Perpenna dans la Sicile, comme quelques-uns l'en ont accusé ; il obéissait à une haute pensée, et dont la sagesse fit le salut de la république ; car Perpenna, aux mains de qui étaient tombés les papiers de Sertorius, montrait des lettres des personnages les plus considérables de Rome, lesquels, dans le dessein de remuer les affaires, et d'opérer une révolution dans le gouvernement, appelaient Sertorius en Italie. Pompée craignit que la publicité de ces lettres ne ranimât des guerres plus vives que celles qu'on venait d'apaiser : il fit mourir Perpenna, et brûla les lettres sans les avoir lues [1].

Après avoir séjourné en Espagne autant de temps qu'il en fallut pour éteindre les plus violentes agitations, pour calmer et dissiper les émotions qui auraient pu ranimer la guerre, il ramena l'armée en Italie, où il arriva, par un heureux hasard, dans le temps que la guerre des esclaves était à son plus haut point d'exaspération [2]. Crassus, qui commandait dans cette guerre, se hâta, à son approche, de livrer témérairement la bataille : il eut le bonheur de la gagner, et tua douze mille trois cents des ennemis ; mais la Fortune voulait absolument faire partager à Pompée la gloire de ce succès : cinq mille de ceux qui s'étaient sauvés du combat tombèrent entre ses mains ; il les tailla tous en pièces, et, prévenant Crassus,

[1] Voyez la Vie de Sertorius dans ce volume.
[2] Voyez la Vie de Crassus dans ce volume.

il écrivit au Sénat qu'à la vérité Crassus avait défait les gladiateurs en bataille rangée, mais qu'il avait, lui, arraché les racines mêmes de la guerre; et les Romains, par affection pour Pompée, se plurent à entendre ce langage, et à le répéter. Quant à l'Espagne et à Sertorius, personne n'eût osé dire, même en plaisantant, qu'un autre que Pompée avait eu part à ce qui s'était fait.

Malgré l'estime singulière qu'on avait pour lui, et les hautes espérances qu'on avait conçues de sa personne, les Romains ne laissaient pas de soupçonner avec effroi qu'il ne voulût point licencier son armée, et qu'il ne marchât ouvertement, par les armes, à la suprême puissance, pour succéder à la tyrannie de Sylla. Aussi, dans cette foule nombreuse qui courait sur les chemins pour le recevoir, la crainte n'en amenait-elle pas moins que l'affection; mais Pompée détruisit ce soupçon, en annonçant qu'il congédierait l'armée après le triomphe. Ses envieux n'eurent plus dès lors à lui reprocher que la préférence qu'il donnait au peuple sur le Sénat, et le projet qu'il avait formé, pour plaire à la multitude, de relever la dignité du tribunat, abattue par Sylla. Ce reproche était fondé; car il n'y avait rien qui passionnât plus violemment le peuple romain, ni qu'il désirât avec tant d'ardeur que le rétablissement de cette magistrature. Pompée regardait donc comme un grand bonheur pour lui-même l'occasion qui se présentait de la lui rendre, sentant que, s'il était prévenu par un autre, il ne s'offrirait jamais une autre grâce à faire, par laquelle il pût reconnaître l'affection que lui portaient ses concitoyens.

Il obtint à la fois un second triomphe et le consulat; mais ce n'est pas à ces honneurs qu'il devait l'estime dont il était l'objet; et un témoignage éclatant de son illustration, c'est que Crassus, le plus riche, le plus éloquent, le plus grand des hommes d'État d'alors, n'osa, malgré les dédains qu'il affectait pour Pompée comme pour tout

le monde, briguer le consulat qu'après en avoir demandé la permission à Pompée. Pompée accueillit sa requête, car depuis longtemps il cherchait l'occasion d'obliger Crassus et de se lier avec lui : aussi prit-il chaudement son parti ; et il sollicita le peuple en faveur de Crassus, protestant qu'il ne saurait pas moins de gré du choix d'un tel collègue, qu'il ne faisait du consulat même. Néanmoins, lorsqu'ils eurent été nommés consuls, ils ne cessèrent de se contredire réciproquement sur tous les points, sans pouvoir jamais s'accorder. Crassus avait plus d'autorité dans le Sénat, et Pompée plus de crédit auprès du peuple : il lui avait rendu le tribunat, et avait permis que les jugements fussent, par une loi expresse, attribués de nouveau aux chevaliers. Et ce fut, pour le peuple, un spectacle singulièrement agréable, de le voir se présenter en personne pour demander l'exemption du service militaire ; car c'est une coutume à Rome que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amènent leur cheval sur le Forum, devant les deux magistrats qu'on appelle censeurs ; et la, quand ils ont énuméré les capitaines et les généraux sous lesquels ils ont servi, et rendu compte des campagnes qu'ils ont faites, ils obtiennent leur congé, et reçoivent publiquement l'honneur ou la honte que mérite chacun pour sa conduite. Les censeurs Gellius et Lentulus étaient assis alors sur leur tribunal, avec les ornements de leur dignité, et ils faisaient la revue des chevaliers, lorsqu'on vit de loin Pompée descendre vers le Forum, précédé de tout l'appareil du pouvoir consulaire, et menant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il fut assez proche, et qu'on l'eut reconnu, il ordonna aux licteurs de s'ouvrir, et amena son cheval devant les magistrats. Le peuple, saisi d'admiration, se tenait dans un profond silence, et les censeurs montraient une joie mêlée de respect. Ensuite le plus vieux des deux lui demanda : « Pompée le Grand,

as-tu fait toutes les campagnes ordonnées par la loi ? — Oui, je les ai toutes faites, répondit Pompée à haute voix, et toutes avec moi-même pour général. » A ces mots, le peuple éclate, et, dans les transports de sa joie, fait retentir spontanément des acclamations prolongées. Les censeurs se levèrent, et reconduisirent Pompée chez lui, pour faire plaisir aux citoyens, qui suivaient en applaudissant.

Le consulat de Pompée touchait à sa fin, et ses différends avec Crassus ne faisaient qu'augmenter. Un certain Caïus Aurélius, de l'ordre équestre, homme qui vivait étranger aux affaires publiques, monta à la tribune, un jour d'assemblée, et dit publiquement que Jupiter lui avait apparu pendant son sommeil, et lui avait ordonné de dire aux consuls de ne point sortir de charge avant d'être redevenus amis l'un de l'autre. Pompée, après cette déclaration, resta immobile, sans proférer une parole ; mais Crassus prit sur lui de lui tendre la main et de le saluer. « Citoyens, dit-il, je ne crois point faire chose lâche ni honteuse, en cédant le premier devant Pompée, devant un homme que vous avez vous-mêmes honoré du titre de Grand, quand il était imberbe encore, et à qui vous avez décerné deux triomphes avant qu'il eût entrée au Sénat. »

Après cette réconciliation publique, ils se démirent du consulat. Crassus continua le genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors : pour Pompée, il évitait, autant qu'il le pouvait, de prendre parti dans les procès, et se retirait peu à peu du Forum. Il paraissait rarement en public, et toujours accompagné d'une suite nombreuse ; il n'était plus facile de lui parler qu'au milieu de la foule ; il aimait à se montrer entouré d'un grand nombre de gens qui se pressaient autour de lui, persuadé que ce cortége donnait à sa personne un air de noblesse et de majesté, et qu'il fallait, pour conserver sa dignité, ne se point

familiariser avec des hommes d'une condition obscure. Ceux, en effet, qui sont devenus grands par les armes, et qui ne savent pas se plier à l'égalité populaire, courent risque d'être méprisés quand ils ont repris la toge : ils veulent être les premiers dans la ville, comme ils l'ont été dans les camps ; mais ceux qui n'ont joué à l'armée qu'un rôle secondaire, ne se résignent point à ne pas avoir dans la ville le premier rang : aussi, quand ils tiennent sur la place publique l'homme qui s'est illustré dans les camps et les triomphes, ils le ravalent et le mettent sous les pieds ; que s'il abandonne ses prétentions, et leur cède dans la ville l'honneur et l'autorité, alors ils ne lui envient pas sa gloire militaire. C'est ce que mirent dans tout son jour les événements mêmes peu de temps après.

La puissance des pirates avait commencé à se former en Cilicie : méprisée à son origine, et à peine connue, les services qu'elle rendit à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains, lui inspirèrent un sentiment d'orgueil et d'audace. Dans la suite, les Romains, occupés par leurs guerres civiles, et qui se livraient entre eux des combats aux portes de Rome, laissèrent la mer sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, qu'ils ne se bornaient plus à assaillir ceux qui naviguaient ; ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même des hommes riches, distingués par leur naissance et leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires et se joignaient à eux : il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable, et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient en plusieurs endroits des ports de refuge, et des tours d'observation fortifiées ; partout on voyait apparaître leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, composées de vaisseaux légers, que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres. La magnificence de ces navires était plus

affligeante encore que n'était effrayant leur appareil : les poupes étaient dorées ; il y avait des tapis de pourpre et des rames argentées ; on eût dit que les pirates se faisaient honneur et trophée de leur brigandage : partout, sur les côtes, c'étaient des joueurs de flûte, de joyeux chanteurs, des troupes de gens ivres ; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre emmenés prisonniers, des villes captives se rachetant à prix d'argent. Les vaisseaux corsaires montaient à plus de mille, et les villes dont ils s'étaient emparés, à quatre cents. Les temples, jusqu'alors inviolables, furent profanés et pillés : ceux de Claros[1], de Didyme[2], de Samothrace[3] ; ceux de Cérès à Hermione, et d'Esculape à Épidaure[4] ; ceux de Neptune dans l'Isthme[5], à Ténare[6] et à Calaurie[7] ; d'Apollon à Actium[8] et à Leucade[9], de Junon à Samos, à Argos et à Lacinium[10]. Ils y faisaient les sacrifices barbares en usage à Olympe[11], et y célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithrès[12], qui subsistent encore de nos jours, et qu'ils ont, les premiers, fait connaître.

Ils ne se bornèrent pas à insulter à chaque instant les

[1] Ile de la mer Ionienne, fameuse par son temple d'Apollon.

[2] Didyme était un canton du territoire de Milet, où se trouvait un temple commun à Jupiter et à Apollon.

[3] Ile de la mer Égée, au-dessous de la Thrace, vis-à-vis de l'embouchure de l'Hebre, où se célébraient les mystères de la religion des Cabires.

[4] Hermione et Épidaure, deux villes de l'Argolide.

[5] C'est l'isthme de Corinthe.

[6] Promontoire du Péloponnèse, à peu de distance de Lacédémone

[7] Petite île sur la côte de la Trézénie.

[8] Sur le golfe d'Ambracie.

[9] Petite île le long des côtes d'Acarnanie.

[10] Promontoire d'Italie, sur la mer Ionienne.

[11] On ne sait pas bien de quel Olympe Plutarque veut parler : ce n'est certainement pas de la montagne célèbre chez les poëtes.

[12] C'est sous ce nom que les Perses adoraient le soleil.

Romains : ils descendaient à terre, infestaient les chemins par leurs brigandages, et ruinaient les maisons de plaisance voisines de la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et leurs licteurs. La fille d'Antonius, personnage qui avait été honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à la campagne, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une grosse rançon. Mais voici qui était bien le comble de l'insolence : lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et disait son nom, ils feignaient l'étonnement et la crainte ; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de pardonner. Le prisonnier se laissait convaincre à cet air d'humilité et de supplication ; et ensuite les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi longtemps joué de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par jeter une échelle au milieu de la mer, et lui ordonnaient d'y descendre, et de s'en retourner en paix chez lui ; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes, et le noyaient.

Notre mer, presque tout entière infestée par les pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce fut là surtout ce qui décida les Romains, qui commençaient à manquer de vivres et craignaient la famine, à envoyer Pompée pour délivrer la mer de la domination des pirates. Gabinius, un de ses amis, proposa un décret qui conférait à Pompée non-seulement le commandement des forces maritimes, mais une autorité monarchique et une puissance universelle et irresponsable. En effet, ce décret lui donnait un empire absolu sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes jusqu'à la distance de quatre cents stades[1]. Or, cet es-

[1] Environ vingt lieues.

pace embrassait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissants. Ajoutez à tant de privilèges le droit de choisir dans le Sénat quinze lieutenants qui rempliraient sous lui les fonctions partielles qu'il voudrait leur assigner ; de prendre chez les questeurs et les fermiers de l'impôt tout l'argent qu'il voudrait ; d'équiper une flotte de deux cents voiles, et de lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec un vif empressement. Mais les premiers du Sénat et les plus considérables virent dans cette puissance sans contrôle et sans borne, sinon un motif d'envie, au moins une raison de craindre : aussi s'opposèrent-ils au décret, à l'exception de César, qui l'appuya, non pour favoriser Pompée, mais pour se mettre de bonne heure dans les bonnes grâces du peuple et se ménager sa faveur. Les autres s'élevèrent avec force contre Pompée ; et, un des consuls, lui ayant dit qu'en imitant Romulus il était sûr d'avoir la même fin que lui, fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus, à son tour, se leva pour parler contre la loi : le peuple, par respect, l'écouta dans un profond silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie ; il conseilla de ménager un si grand capitaine, et de ne le pas exposer sans cesse aux périls de tant de guerres. « Car enfin, dit-il, si vous venez à le perdre, qui aurez-vous pour le remplacer ? — Toi-même, répondirent-ils tout d'une voix. » Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, se retira. Roscius se présenta ensuite ; mais personne ne voulut l'écouter : alors il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais avec un second. Le peuple, impatienté, se mit, dit-on, à pousser de tels cris, qu'un corbeau, qui volait dans ce moment

au-dessus de l'assemblée, en fut étourdi, et tomba au milieu de la foule[1] : ce qui prouve que ce n'est pas la rupture et la séparation de l'air violemment agité qui fait glisser les oiseaux quand ils tombent à terre, mais bien le coup dont les frappent ces clameurs, qui, lancées avec force, excitent dans l'air un ébranlement, une agitation soudaine.

L'assemblée se retira sans rien conclure. Le jour qu'on devait donner les suffrages, Pompée s'en alla secrètement à la campagne ; mais, dès qu'il sut que le décret avait été confirmé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'aurait excitée l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

Le lendemain, à la pointe du jour, Pompée sortit pour sacrifier aux dieux ; et, le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses prépartifs de guerre. On équipa cinq cents navires, et on mit sur pied vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit, pour commander sous les ordres de Pompée, vingt-quatre sénateurs, tous anciens généraux ou personnages prétoriens, et on y ajouta deux questeurs. Le prix des denrées baissa incontinent ; et le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déjà terminé la guerre. Quoi qu'il en soit, Pompée divisa d'abord les mers en diverses régions, et forma dans la mer Intérieure treize départements, à chacun desquels il assigna une escadre avec un commandant ; et, par cette vaste dispersion de ses forces navales, il enveloppa, comme dans un filet, tous les vaisseaux des corsaires ; puis il se hâta de leur donner la chasse, et les amena dans ses ports. Ceux qui l'avaient prévenu et lui avaient échappé en se séparant,

[1] Voyez un fait analogue dans la Vie de Flamininus dans le deuxième volume.

cherchaient une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches : il se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux ; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé de tous les brigands qui les infestaient les mers d'Étrurie, d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile. Il n'y employa que quarante jours, mais en payant de sa personne avec un courage infatigable, et secondé par le zèle dévoué de ses lieutenants.

Cependant, à Rome, le consul Pison, transporté de colère et d'envie, cherchait à ruiner les préparatifs de Pompée, et congédiait les rameurs. Pompée envoya toute la flotte à Brundusium, et se rendit lui-même à Rome, par l'Étrurie. Dès qu'on y fut informé de son arrivée, le peuple sortit en foule au-devant de lui, comme s'il y eût eu longtemps qu'il l'avait conduit hors de la ville à son départ. Ce qui causait la joie, c'était le changement aussi prompt qu'inespéré qui avait rempli le marché de vivres en abondance. Aussi Pison risqua-t-il d'être déposé du consulat : Gabinius en avait déja dressé le décret ; mais Pompée empêcha qu'il ne fût proposé, et, après avoir réglé sagement toutes les affaires, et pourvu à ses besoins, il descendit à Brundusium, et mit à la voile. Quoique pressé par le temps, et bien qu'il s'abstînt, dans sa course rapide, de visiter aucune ville sur son passage, il s'arrêta pourtant à Athènes. Il débarqua, fit des sacrifices aux dieux, salua le peuple, et s'en retourna. En sortant, il lut des inscriptions à sa louange, et qui n'avaient chacune qu'un seul vers. L'une, en dedans de la porte disait :

Plus tu te crois homme, plus tu es Dieu ;

l'autre, en dehors :

Nous t'attendions, nous t'honorions ; nous t'avons vu, nous te reconduisons.

Quelques-uns de ces pirates, qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, eurent recours aux prières : il les traita avec douceur ; maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur fit aucun mal. Cet exemple fit concevoir aux autres d'heureuses espérances : ils évitèrent les lieutenants de Pompée, et allèrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Il leur fit grâce à tous, et se servit d'eux pour dépister et prendre ceux qui se cachaient encore parce qu'ils se sentaient coupables de crimes indignes de pardon. Les plus nombreux et les plus puissants avaient mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et la multitude inutile, dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus ; et, montés sur leurs vaisseaux, devant Coracésium en Cilicie, ils attendirent Pompée, qui s'avançait sur eux à toutes voiles. Battus dans le combat, ils se renfermèrent dans la ville, dont Pompée fit le siége. Ils finirent par demander à être reçus à composition, et se rendirent, eux, les villes et les îles qu'ils occupaient, et qu'ils avaient si bien fortifiées qu'elles étaient difficiles à forcer, et presque inaccessibles.

Ce fut là le terme de la guerre ; et il n'avait pas fallu plus de trois mois pour que tous les pirates disparussent de la mer. Pompée prit un très-grand nombre de navires, entre autres quatre-vingt-dix armés d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir ; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de s'écarter ou de se rassembler de nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas, de sa nature, un animal farouche et insociable ; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice, contre son naturel ; qu'il s'apprivoise en changeant d'habitation et de genre de vie, et que les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité, il résolut de transporter les

prisonniers loin de la mer, dans l'intérieur des terres, et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les accoutumant au séjour des villes ou à la culture des champs. Quelques-uns furent reçus dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui consentirent, moyennant un accroissement de territoire, à les incorporer parmi leurs habitants. Pompée en établit un grand nombre dans Soli [1], dont Tigrane, roi d'Arménie, avait naguère détruit la population, et qu'il releva de ses ruines. Enfin, il envoya les autres à Dymé d'Achaïe. qui manquait alors d'habitants, et dont le territoire était étendu et fertile.

Cette conduite fut blâmée par ses envieux; mais ses procédés en Crète, à l'égard de Métellus, furent loin de plaire à ses meilleurs amis mêmes. Métellus, parent de celui que Pompée avait eu pour collègue en Espagne, était allé commander en Crète avant que Pompée eût été choisi pour la conduite de la guerre. La Crète était, après la Cilicie, une seconde pépinière de pirates: Métellus, en ayant pris un grand nombre, les avait punis de mort. Ceux qui restaient, et qui assiégeaient Métellus, députèrent à Pompée pour le supplier de venir dans leur île, qui faisait partie de son gouvernement, et dont toute l'étendue était comprise dans la limite des quatre cents stades à partir des côtes. Pompée accueillit leur demande, et écrivit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre. Il manda aussi aux villes de ne plus recevoir les ordres de Métellus, et envoya, pour commander dans l'île, Lucius Octavius, un de ses lieutenants. Octavius entra dans les villes assiégées, et y combattit pour la défense des pirates, conduite qui rendit Pompée non moins ridicule qu'odieux: Pompée prêter

[1] Ville de Cilicie, à l'embouchure du Cydnus, qui fut depuis nommée Pompéiopolis.

son nom à des scélérats, à des impies, et, par rivalité, par jalousie contre Métellus, les couvrir de sa réputation comme d'une sauvegarde! Mais Achille même, disait-on, se conduit, non en homme, mais en jeune étourdi qu'emporte un vain amour de gloire, lorsqu'il fait signe aux autres Grecs de ne pas lancer leurs traits sur Hector, pour qu'un autre n'eût point la gloire de l'atteindre, et qu'il n'eût pas le second tour[1]. Or, Pompée combattait pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver un général d'un triomphe mérité par mille fatigues. Du reste, Métellus ne céda point; il prit d'assaut les pirates, et les punit de mort; puis, après avoir accablé de reproches et de sarcasmes Octavius, au milieu même du camp, il le laissa aller.

Quand on annonça dans Rome que la guerre des pirates était terminée, et que Pompée profitait de son loisir pour visiter les villes de son gouvernement, un des tribuns du peuple, Manilius, proposa un décret pour donner à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, en y joignant la Bithynie, qu'occupait Glabrion, et pour le charger de faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, à la tête de toutes les forces maritimes, et avec la même puissance sur toutes les mers qu'on lui avait conférée lors de la guerre précédente. C'était soumettre à un seul homme tout l'empire romain; car les seules provinces qui ne lui avaient pas été attribuées par le premier décret, telles que la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la Haute-Colchide et l'Arménie, étaient jointes aux autres dans le second, ainsi que toutes les forces, toutes les armées avec lesquelles Lucullus avait vaincu Mithridate et Tigrane. Le tort que ce décret faisait à Lucullus, en le privant de la gloire de ses exploits,

[1] *Iliade*, XXII, 207.

en lui donnant un successeur pour le triomphe bien plus que pour la conduite de la guerre, affligea les nobles, qui ne pouvaient se dissimuler l'injustice et l'ingratitude dont on payait les services de ce général. Mais ce n'était pas ce qui les touchait le plus : ils ne supportaient pas l'idée de voir élever Pompée à un degré de puissance qu'ils regardaient comme une tyrannie tout établie. Ils s'encourageaient donc les uns les autres à faire rejeter cette loi, et à ne pas trahir la liberté. Mais, quand le jour fut venu, ils perdirent courage, effrayés des dispositions du peuple, et gardèrent tous le silence. Catulus seul combattit longtemps la loi, mais sans pouvoir gagner personne du peuple : alors, s'adressant aux sénateurs, il leur cria plusieurs fois, du haut de la tribune, de chercher, comme leurs ancêtres, une montagne, une roche escarpée, pour s'y retirer et conserver la liberté[1]. La loi passa, malgré ses efforts, ratifiée, dit-on, par le suffrage unanime des tribus; et Pompée, absent, fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé en subjuguant sa patrie par les armes et par la guerre.

Quand il reçut les lettres qui lui apprenaient ce décret, et que ceux de ses amis qui étaient présents l'en félicitèrent, il fronça les sourcils, se frappa la cuisse, et s'écria, comme accablé et affligé de la puissance qu'on lui décernait : « Ah! mes travaux ne finiront donc pas! Quel « bonheur pour moi si je n'avais été qu'un particulier « inconnu! Ne cesserai-je point de passer d'un comman- « dement à un autre! Ne pourrai-je donc un jour me « dérober à l'envie, et mener à la campagne, avec ma « femme, une vie douce et paisible! » Cette dissimulation déplut même à ses meilleurs amis : ils savaient très-bien que son ambition naturelle et sa passion pour le

[1] Allusion à la retraite du Sénat et du peuple dans le Capitole, lors de la prise de Rome par les Gaulois.

commandement, enflammées encore par ses différends avec Lucullus, lui faisaient éprouver en cet instant une satisfaction plus vive que jamais. Du reste, ses actions eurent bientôt décelé ses vrais sentiments. Car il fit afficher partout des ordonnances pour rappeler les soldats, et mander par devers lui les rois et les princes soumis à son gouvernement. Quand il fut arrivé en Asie, il ne laissa rien subsister de ce que Lucullus avait fait : il remit aux uns les peines prononcées contre eux, et priva les autres des récompenses qui leur avaient été décernées; prenant à tâche de montrer aux admirateurs de Lucullus que celui-ci ne disposait plus de rien.

Lucullus lui en fit porter ses plaintes par des amis communs, et l'on convint qu'ils auraient ensemble une conférence : elle eut lieu dans la Galatie. Comme c'étaient deux grands généraux, et qui s'étaient illustrés par de glorieux exploits, les licteurs marchaient devant eux avec leurs faisceaux entourés de branches de laurier. Lucullus venait d'un pays verdoyant et ombragé; Pompée, au contraire, avait fait une longue marche à travers des lieux dénués d'arbres et arides. Quand on fut en présence, les licteurs de Lucullus, voyant que ceux de Pompée avaient leurs lauriers desséchés et flétris, leur en donnèrent des leurs, qui étaient fraîchement cueillis, et en couronnèrent leurs faisceaux : on en tira le présage que Pompée venait pour frustrer Lucullus du prix de ses victoires et de la gloire qui devait lui en revenir. Lucullus avait sur Pompée l'avantage d'avoir été consul avant lui, et d'être plus âgé; Pompée l'emportait par les dignités, à cause de ses deux triomphes. Leur entrevue se passa d'abord avec toute la politesse possible, et avec des marques de réciproque estime : ils exaltèrent les exploits l'un de l'autre, et se félicitèrent de leurs succès; mais dans la suite de leur conversation ils ne gardèrent plus ni mesure ni retenue : ils en vinrent jusqu'aux injures.

Pompée blâma la cupidité de Lucullus, Lucullus censura l'ambition de Pompée ; et leurs amis eurent bien de la peine à les séparer[1].

Lucullus distribua comme il le voulut les terres conquises en Galatie, et d'autres récompenses encore. Pompée, s'étant campé auprès de lui, défendit de lui obéir dorénavant, et lui enleva tous ses soldats, à la réserve de seize cents, dont il pensait ne pouvoir tirer lui-même aucun service, à cause de leur mutinerie, et qu'il savait d'ailleurs mal disposés pour Lucullus. Il ne se borna point à ces avanies : il décriait hautement les exploits de Lucullus. « Lucullus, disait-il, n'a fait la guerre que contre la pompe et le vain faste des deux rois, et m'a laissé à combattre leur véritable puissance, puisque Mithridate, revenu de son aveuglement, cherche son secours dans les boucliers, les épées et les chevaux. » Lucullus, usant de représailles, disait qu'il ne restait plus à Pompée qu'un fantôme, une ombre de guerre. « Accoutumé, disait-il, à se jeter, comme un oiseau de proie lâche et timide sur les corps qu'il n'a pas tués, et à déchirer, pour ainsi dire, des restes de guerres, l'homme qui s'est attribué la défaite de Sertorius, celles de Lépidus et de Spartacus, quoiqu'elles fussent l'ouvrage de Crassus, de Métellus et de Catulus, peut bien, sans qu'on s'étonne, usurper la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie et de Pont, après être parvenu, par toutes sortes de voies, à s'ingérer dans le triomphe de Crassus sur les esclaves fugitifs. »

Lucullus ne tarda pas à partir pour l'Italie ; Pompée occupa avec sa flotte la mer qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore, afin d'en rendre la navigation sûre ; puis il alla par terre chercher Mithridate. Le roi avait une armée de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux ; mais il n'osait risquer la bataille.

[1] Voyez la Vie de Lucullus dans ce volume.

Campé d'abord sur une montagne forte d'assiette, et où il n'était pas facile de l'attaquer, il abandonna cette position, parce qu'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt ; et, conjecturant par la nature des plantes qu'elle produisait et par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources, il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Aussi Pompée s'étonnait-il que Mithridate fût resté tout le temps sans se douter d'un tel avantage. Il alla ensuite se poster autour de l'ennemi, et l'environna d'une muraille de circonvallation. Mais Mithridate, qu'il tenait assiégé depuis quarante-cinq jours, se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer les personnes inutiles et les malades.

Pompée se mit à sa poursuite, l'atteignit près de l'Euphrate, et campa dans son voisinage. Craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille. C'était, à ce qu'on assure, l'heure même où Mithridate avait eu, pendant son sommeil, une vision qui lui présageait sa destinée. Il lui semblait faire voile sur la mer de Pont par un vent favorable : arrivé en vue du Bosphore, et ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseau, quand tout à coup il se trouva privé de tout secours et emporté au hasard sur un mince débris du navire. Il était encore tout agité de ce songe, au moment où ses amis entrèrent dans sa tente pour le réveiller, et lui apprendre que Pompée était là. Il lui fallait à toute force combattre pour défendre son camp ; ses généraux firent prendre les armes aux troupes, et les rangèrent en bataille.

Pompée, averti qu'on se préparait à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne ; il voulait se borner à les envelopper, pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et

les attaquer le lendemain à la pointe du jour, pour profiter de la supériorité de ses soldats. Mais les plus vieux officiers le déterminèrent, par leurs vives instances, à combattre sans différer, parce que la nuit n'était pas tout à fait obscure, et que la lune, quoique déja basse, faisait encore suffisamment reconnaître les objets. Ce fut cette circonstance surtout qui trompa les soldats du roi ; car les Romains s'avançaient, ayant la lune derrière le dos ; et, comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis, et les empêchaient de juger exactement de l'intervalle qui les séparait des Romains. Ils se les figuraient à portée, quand ils étaient loin encore, et lançaient en vain leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains, s'en étant aperçus, courent sur eux en jetant de grands cris : les Barbares, n'osant plus les attendre, sont saisis de frayeur, et prennent la fuite. Il en périt plus de dix mille, et leur camp fut pris.

Mithridate, au commencement de l'action, s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille ; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles était Hypsicratia, une de ses concubines, qui avait toujours montré un courage mâle et une audace extraordinaire; à raison de quoi le roi l'appelait Hypsicratès [1]. On la vit alors, vêtue du costume des soldats perses, et montée sur un cheval, supporter, sans faiblir, la fatigue d'une course immense, donnant au roi les soins les plus assidus, et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la forteresse d'Inora [2], où étaient les trésors et les meubles royaux. Mithridate prit des robes magnifiques, qu'il dis-

[1] Terminaison masculine du même nom.
[2] On ne connaît pas la position de cette place.

tribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui depuis la déroute. Il donna aussi à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains de ses ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie, pour aller joindre Tigrane. Mais Tigrane lui refusa l'entrée de ses États, et fit publier qu'il donnerait cent talents[1] à quiconque lui apporterait sa tête ; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie, appelé par le jeune Tigrane, qui était déjà en révolte contre son père, et qui vint au-devant de Pompée sur les bords de l'Araxe. Ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, mais il se détourne du côté du levant, et va se jeter dans la mer Caspienne. Pompée et le jeune Tigrane avancèrent ensemble dans le pays, recevant les villes à composition.

Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, ouvrit les portes de sa capitale à une garnison romaine ; et, prenant avec lui ses amis et ses parents, il partit pour se rendre à Pompée. Dès qu'il arriva à cheval près des retranchements, deux licteurs de Pompée se présentèrent à sa rencontre, et lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, en lui disant que jamais on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit, et ôta même son épée, qu'il remit aux licteurs. Quand il fut devant Pompée, il détacha son diadème pour le mettre aux pieds du général, et se prosterna bassement à terre, pour lui embrasser les genoux. Mais Pompée le prévint, et, l'ayant pris par la main, il le conduisit dans sa tente, où il le fit asseoir à un de ses côtés, et Tigrane, son fils, à l'autre : « C'est à Lucullus,

[1] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

lui dit-il, que tu dois t'en prendre des pertes que tu as faites jusqu'ici ; c'est lui qui t'a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Galatie et la Sophène : je te laisse tout ce que tu avais lorsque je suis arrivé, à condition que tu paieras aux Romains six mille talents[1], en réparation des torts que tu leur as faits ; je donne à ton fils le royaume de Sophène. » Tigrane, satisfait de ces conditions, et salué roi par les Romains, promit, dans le transport de sa joie, de donner à chaque soldat une demi-mine d'argent[2], dix mines[3] à chaque centurion et un talent[4] à chaque tribun. Mais le fils parut fort mécontent ; et, Pompée l'ayant invité à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée, ni des honneurs qu'il donnait. « Je trouverai, ajouta-t-il, d'autres Romains qui sauront m'en procurer de plus considérables. » Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes, et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après Phraate, le Parthe, envoya réclamer le jeune Tigrane, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père qu'à son beau-père, et que la justice réglerait les bornes de ses conquêtes.

Il laissa Afranius pour garder l'Arménie, et marcha contre Mithridate ; il lui fallut prendre sa route à travers les nations qui habitaient les environs du Caucase. Les plus puissantes sont les Albaniens et les Ibères : les Ibères s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques[5] et au Pont ; les Albaniens tournent à l'orient et vers la mer Cas-

[1] Environ trente-six millions de notre monnaie.

[2] Un peu moins de cinquante francs.

[3] Un peu moins de mille francs.

[4] Environ six mille francs de notre monnaie.

[5] Chaîne de montagnes situées au delà de l'Euphrate, à la suite de l'Anti-Taurus, et qui embrassent toute l'Arménie, jusqu'à l'Ibérie et l'Albanie.

pienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur avait demandé; mais, l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, les Barbares profitèrent de cette circonstance et du moment où les Romains célébraient la fête des Saturnales, pour les venir attaquer : ils étaient au nombre de quarante mille au moins. Ils passèrent le fleuve Cyrnus[1], qui prend sa source dans les montagnes d'Ibérie, et, après avoir reçu l'Araxe, lequel descend de l'Arménie, se jette par douze embouchures dans la mer Caspienne. D'autres prétendent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe; que l'Araxe a son cours séparé près du Cyrnus, et se décharge dans la même mer. Pompée eût pu s'opposer au passage des ennemis; mais il les laissa traverser sans obstacle, puis il les chargea brusquement, les mit en déroute, et en fit un grand carnage. Leur roi eut recours aux prières, et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, et fit la paix avec lui. Pompée marcha alors contre les Ibères, aussi nombreux et plus aguerris que les Albaniens, et qui brûlaient de servir Mithridate et de repousser Pompée. Les Ibères n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes, ni aux Perses; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens, parce qu'Alexandre était parti précipitamment de l'Hyrcanie. Pompée les vainquit dans un grand combat, leur tua neuf mille hommes, et fit plus de dix mille prisonniers. De là, il se jeta dans la Colchide, où Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qui lui servaient à garder le Pont-Euxin.

La poursuite de Mithridate, qui s'était caché parmi les nations du Bosphore[2] et des Palus-Méotides, offrait de

[1] Il y a ici quelque faute; et il est probable que Plutarque veut parler du Cyrus.

[2] Il s'agit du Bosphore Cimmérien, qui forme la communication des Palus-Méotides avec le Pont-Euxin.

grandes difficultés ; d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle que les Albaniens s'étaient derechef révoltés : il traverse encore une fois le Cyrnus, mais avec beaucoup de peine et de danger : les Barbares en avaient fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres. Au delà du fleuve, il lui fallut faire une longue route dans un pays sec et aride : il fit remplir d'eau dix mille outres, et passa du côté des ennemis, qu'il trouva rangés en bataille sur le bord du fleuve Abas[1]. Ils avaient soixante mille hommes de pied et douze mille chevaux ; mais ils étaient mal armés, et n'avaient, la plupart, pour toute défense, que des peaux de bêtes. Ils étaient commandés par un frère du roi, nommé Cosis. Dès que le combat fut engagé, Cosis, courant sur Pompée, lui lança son javelot, et l'atteignit au défaut de la cuirasse ; mais Pompée le perça de sa javeline, et l'étendit mort. On dit que les Amazones, descendues des montagnes voisives du fleuve Thermodon, combattirent à cette bataille du côté des Barbares, car les Romains, en dépouillant les morts après le combat, trouvèrent des boucliers et des brodequins d'Amazones ; mais on ne reconnut pas un seul corps de femme. Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie ; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens : les Gètes et les Lèges les en séparent ; elles vont chaque année passer deux mois avec ces deux peuples sur les bords du Thermodon ; ce terme expiré, elles rentrent dans leur pays, où elles vivent absolument seules, sans aucun commerce avec les hommes.

Pompée, après ce combat, se mit en chemin pour gagner l'Hyrcanie et la mer Caspienne[2] : il n'en était qu'à

[1] D'autres auteurs le nomment Albanus.

[2] Ceci paraît singulier. Pompée, étant en Albanie, se trouvait, par conséquent, tres-prés de la mer Caspienne. Il est probable que Plutarque a voulu dire que Pompée se proposait de pénétrer par l'Hyrcanie jusqu'à l'autre extrémité de cette mer.

trois journées de chemin ; mais, arrêté par le grand nombre de serpents venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas, et se retira dans la petite Arménie. Là, il reçut des ambassadeurs des rois des Élymiens[1] et des Mèdes, et leur remit, pour leurs maîtres, des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le Parthe s'était jeté dans la Gordyène[2], et opprimait les sujets de Tigrane : Pompée détacha contre lui Afranius, avec un corps d'armée, et le fit chasser et poursuivre jusqu'à l'Arbélitide[3].

Pompée ne voulut voir aucune des concubines de Mithridate qui lui furent amenées : il les renvoya toutes à leurs parents ou à leurs proches ; car elles étaient la plupart femmes ou filles des capitaines et des courtisans de Mithridate. Stratonice, celle qui était le plus en crédit auprès du roi, et qui avait la garde de la forteresse qui contenait la plus grande partie de ses trésors, était, dit-on, fille d'un musicien vieux et pauvre. Un jour elle avait chanté, pendant le souper, devant Mithridate : le roi en fut si ravi, qu'il voulut coucher avec elle cette nuit même, et renvoya le vieillard mécontent de n'avoir pas eu pour sa part un seul mot d'honnêteté; mais, le lendemain, à son réveil, celui-ci vit devant lui des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, une grande foule de domestiques, des eunuques et des pages qui lui apportaient des habits magnifiques, et, à sa porte, un cheval couvert d'un riche harnais, comme les chevaux des amis du roi. Il crut que c'était une plaisanterie, et voulut s'enfuir de la maison ; mais les domestiques l'arrêtèrent, et lui dirent que le roi lui avait fait don d'une grande maison provenant d'un

[1] Peuple d'une province d'Assyrie, voisin des Mèdes.
[2] Province de la Perse.
[3] L'Arbélitide avait pour capitale Arbelles, fameuse par la victoire d'Alexandre sur Darius.

homme riche mort depuis peu, et que ce n'était encore là que l'avant-goût et un échantillon des autres biens dont il serait en possession. Il avait de la peine à croire ce qu'on lui disait; mais enfin il se laissa revêtir d'une robe de pourpre, monta à cheval, et traversa la ville en criant : « Tout ceci est à moi! » Et, si quelqu'un se moquait de lui : « Ce ne sont pas mes folies, disait-il, qui doivent surprendre; il faut s'étonner bien plutôt que, dans l'excès de joie qui me rend fou, je ne jette pas des pierres aux passants. » Voilà de quelle famille et de quel sang était Stratonice[1]. Elle livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présents; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe : il voulut que Stratonice conservât le reste pour elle.

Le roi des Ibères lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme un gage de son amitié. Pompée les remit aux questeurs pour le trésor public. Il trouva, dans la forteresse de Cénon, les papiers secrets de Mithridate, qu'il lut avec plaisir, parce qu'ils mettaient dans tout son jour le caractère du roi. C'étaient des mémoires par lesquels il demeurait constant que Mithridate avait empoisonné plusieurs personnes, entre autres son fils Ariarathe et Alcée le Sardien, qui avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Il y avait des explications des songes qu'il avait eus, lui et ses femmes; enfin, des lettres amoureuses de Monime à Mithridate, et de Mithridate à Monime. Théophane prétend qu'il s'y trouva aussi un discours de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à massacrer les Romains qui étaient dans l'Asie; mais la plupart soupçonnent, avec vraisemblance, que c'est une noire ca-

[1] Plutarque se sert ici ironiquement d'une manière de parler fréquemment usitée dans Homère à propos de la généalogie des héros.

lomnie, forgée par Théophane, qui haïssait Rutilius, sans doute parce que Rutilius ne lui ressemblait en rien[1]. Peut-être a-t-il inventé le fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté, dans l'histoire de Rutilius, comme un homme d'une perversité achevée.

De là, Pompée gagna la ville d'Amisus, où son ambition lui fit commettre une action qui fut vivement blâmée. Lui qui avait repris Lucullus avec aigreur d'avoir, avant la fin de la guerre, disposé des gouvernements, décerné des dons et des honneurs, ce que les vainqueurs ne font ordinairement que lorsque la guerre est finie, il fit, alors que Mithridate dominait encore dans le Bosphore et venait d'y rassembler une puissante armée, ce qu'il avait condamné dans Lucullus; et, comme si la guerre était terminée, il donna des commandements de provinces, et distribua des présents. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entre autres douze rois barbares, se rendirent auprès de lui; et, pour leur faire plaisir, il ne donna point au Parthe, dans la lettre qu'il lui écrivit en réponse à la sienne, le titre de roi des rois, comme faisaient les autres.

Il lui prit alors un violent désir de reconquérir la Syrie, et de pénétrer par l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, afin d'avoir de tous côtés, pour bornes à ses conquêtes, l'Océan qui environne la terre. En effet, il était le premier qui se fût ouvert dans l'Afrique, par ses victoires, un chemin jusqu'à la mer extérieure[2]; en Espagne, il

[1] Rutilius, dans son consulat, avait mis un frein aux déportements des chevaliers qui administraient l'Asie : ils le traduisirent en justice, et eurent le crédit de le faire exiler. Cicéron, en plusieurs endroits de ses ouvrages, fait un grand éloge de la vertu de Rutilius. Rutilius avait composé en grec une *Histoire romaine* estimée. Théophane n'était qu'un flatteur aux gages de Pompée, et qui, dans ses écrits, se souciait médiocrement de la vérité.

[2] L'océan Atlantique.

avait donné la mer Atlantique pour borne à l'empire romain ; et, tout récemment encore, en poursuivant les Albaniens, il s'était approché de bien près de la mer d'Hyrcanie. Il partit donc, dans le dessein de faire le tour de la mer Rouge ; car il voyait que Mithridate était difficile à suivre à main armée, et plus dangereux dans sa fuite que dans sa résistance. « Je vais lui laisser, disait-il, un ennemi plus fort que lui-même, la famine. » Et il mit des vaisseaux en croisière sur le Pont-Euxin, afin d'enlever les marchands qui porteraient des provisions dans le Bosphore : la peine de mort était décrétée contre ceux qui seraient pris. Il poursuivit sa route avec la plus grande partie de son armée, et arriva sur le champ de bataille où étaient les cadavres des soldats romains qui, sous Triarius[1], avaient combattu malheureusement contre Mithridate, et dont les corps étaient restés sans sépulture. Il les fit tous enterrer avec autant de soin que de magnificence. Ce devoir, négligé par Lucullus, semble avoir été une des principales causes de la haine que ses soldats avaient conçue contre lui.

Pompée soumit, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, et descendit dans la Syrie ; et, comme elle n'avait pas de rois légitimes, il la réduisit en province, et la déclara possession du peuple romain. Il subjugua la Judée, et fit prisonnier le roi Aristobule. Il fonda quelques villes, rendit la liberté à d'autres, et punit les tyrans qui y avaient usurpé l'autorité. Mais il s'occupa surtout de rendre la justice, de concilier les différends des villes et des rois. Quand il ne pouvait se transporter en personne sur les lieux, il envoyait ses amis : c'est ce qu'il fit au sujet des pays que se disputaient les Arméniens et les Parthes. Ils s'en remirent à sa décision, et il leur envoya trois arbitres pour

[1] Voyez la Vie de Lucullus dans ce volume.

juger leurs prétentions respectives ; car, si l'opinion qu'on avait de sa puissance était grande, on jugeait non moins favorablement de sa vertu et de sa douceur : c'était même par là qu'il couvrait la plupart des fautes de ses amis et de ceux qui avaient sa confiance : trop faible pour empêcher leurs méfaits ou pour les en punir, il montrait tant de bonté à ceux qui venaient se plaindre, qu'il leur faisait supporter patiemment la cupidité et la dureté de ses agents.

Personne ne jouissait auprès de lui d'un crédit plus grand que l'affranchi Démétrius, jeune homme qui ne manquait pas d'esprit, mais qui abusait de sa fortune. On raconte à son sujet que Caton le philosophe[1], lequel, jeune encore, avait déjà une grande réputation de sagesse et de magnanimité, alla voir la ville d'Antioche pendant que Pompée en était absent. Il marchait à pied, comme toujours, et ses amis le suivaient à cheval. Il aperçut, aux portes de la ville, une foule de gens vêtus de robes blanches, et, des deux côtés du chemin, de jeunes garçons et des enfants rangés en haie : il crut que tous ces préparatifs étaient faits pour sa personne, et qu'on venait au-devant de lui ; et, comme il ne voulait aucune cérémonie, il ordonna à ses amis de descendre de cheval, et de l'accompagner à pied. Lorsqu'ils eurent joint cette troupe, celui qui réglait la fête et qui avait placé tout le monde vint au-devant d'eux, avec une verge à la main et une couronne sur la tête, et leur demanda où ils avaient laissé Démétrius, et à quelle heure il arriverait. Les amis de Caton éclatèrent de rire : « O malheureuse république ! » s'écria Caton ; et il poursuivit son chemin sans rien dire davantage.

Il est vrai que Pompée adoucissait la haine qu'on

[1] Vulgairement nommé Caton d'Utique, du lieu où il se donna la mort. Le fait ici raconté se retrouve dans la Vie de Caton, la dernière de ce volume.

portait à Démétrius, en supportant lui-même patiemment ses insolences sans jamais se fâcher. On assure, en effet, que souvent, tandis que Pompée attendait les convives qu'il avait priés à souper, et s'occupait de leur faire accueil, Démétrius était déjà assis à table, le bonnet sur la tête[1], arrogamment enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant même son retour en Italie, il avait acquis les plus belles maisons de campagne des environs de Rome, et les plus beaux parcs pour les exercices; il avait des jardins magnifiques, qu'on appelait les jardins de Démétrius; au lieu que Pompée, jusqu'à son troisième triomphe, était logé d'une façon simple et modeste. Ce ne fut qu'après avoir construit ce théâtre splendide et renommé, qu'il se fit bâtir, comme un accessoire à cet édifice, une maison plus belle que la première, mais qui n'était pas faite pour exciter l'envie. Aussi, celui qui en fut le maître après Pompée fut tout étonné en y entrant, et demanda où donc soupait le grand Pompée: c'est là, du moins, ce qu'on raconte.

Le roi de l'Arabie Pétrée, qui n'avait pas fait jusque-là grand compte de la puissance romaine, effrayé à l'approche de Pompée, lui écrivit qu'il était disposé à lui obéir en tout ce qui serait à son gré. Pompée, pour l'affermir dans sa résolution, mena son armée devant Pétra. Mais cette expédition fut généralement blâmée; on n'y vit qu'un prétexte pour cesser de poursuivre Mithridate: «Il fallait, disait-on, que Pompée tournât toutes ses forces contre l'ancien antagoniste de Rome, qui commençait à rallumer la guerre, et qui s'apprêtait, d'après les nouvelles qu'on avait reçues du Bosphore, à traverser la Scythie et la Péonie[2], pour envahir l'Italie avec son armée.» Mais Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner

[1] Les affranchis portaient le bonnet.

[2] Province de la Macédoine.

sa puissance en lui laissant continuer la guerre que de s'emparer de sa personne dans la fuite, ne voulait pas s'amuser sans fruit à le poursuivre, et cherchait, pour gagner du temps, à faire d'autres expéditions en attendant le moment favorable. Mais la Fortune trancha la difficulté. Il n'était pas loin de Pétra, et venait d'asseoir son camp pour ce jour-là : comme il s'exerçait hors des retranchements à faire manœuvrer un cheval, il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui apportaient d'heureuses nouvelles. On le reconnut incontinent aux lauriers qui, en pareil cas, entourent, selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats, les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée. Il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice ; mais les soldats le supplièrent à grands cris d'y surseoir un instant. Il descendit donc de cheval, prit les dépêches, et entra dans le camp. Il n'y avait point de tribunal dressé ; et les soldats n'eurent pas la patience d'en élever un à leur ordinaire, en coupant d'épaisses mottes de terre et en les entassant les unes sur les autres : dans leur curiosité et leur impatience de savoir des nouvelles, ils amoncelèrent les bâts des bêtes de somme, et en firent un tribunal. Pompée y monte, et leur annonce que Mithridate est mort ; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même ; que Pharnace s'est emparé de tous les États de son père, et qu'il lui mande, dans ses lettres, qu'il en a pris possession en son nom et au nom des Romains.

Aussitôt l'armée se livre aux transports d'une joie bien naturelle ; on fait des sacrifices et des festins, comme s'il était mort, dans la personne de Mithridate, un nombre infini d'ennemis. Pompée, ayant mis à ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et traversa d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, pour se rendre à Amisus.

Il trouva, dans cette ville, des présents magnifiques que Pharnace lui envoyait, les cadavres de plusieurs princes du sang royal, et celui de Mithridate lui-même : ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parce que les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié de dessécher la cervelle ; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent aux cicatrices de la face. Pompée refusa de le voir ; et, pour détourner la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope. Du reste, il admira la magnificence du costume que portait habituellement Mithridate, et la grandeur et l'éclat de ses armes, encore que Publius eût volé le fourreau de l'épée, qui avait coûté quatre cents talents[1], et l'eût vendu à Ariarathe. Caïus, qui avait été nourri avec Mithridate, s'était aussi emparé du diadème, ouvrage d'un travail admirable, et l'avait donné secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui avait demandé. Pompée ignorait alors ces deux vols ; mais, dans la suite, Pharnace en découvrit les auteurs, et les fit punir.

Pompée, après avoir tout réglé, tout affermi dans ces provinces, voyagea avec beaucoup de pompe, en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances publiques. A Mitylène, il déclara la ville libre, par estime pour Théophane ; et il assista à la lutte des poëtes, qui est une des institutions du pays : ils avaient pris pour unique sujet de leurs ouvrages les exploits de Pompée. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en fit lever et dessiner le plan, pour en faire exécuter à Rome un pareil, mais plus grand et plus magnifique. En passant à Rhodes, il y entendit discourir tous les sophistes, et leur donna à chacun un talent[2]. Posidonius[3] a laissé par écrit le dis-

[1] Plus de deux millions de notre monnaie.
[2] Environ six mille francs de notre monnaie.
[3] Posidonius d'Apamée, celui qui fut un des maîtres de Cicéron.

cours qu'il prononça devant Pompée, pour réfuter l'opinion d'Hermagoras[1] le rhéteur sur la Question générale. Dans Athènes, Pompée traita les philosophes avec la même générosité qu'à Rhodes, et il fit présent à la ville de cinquante talents[2] pour exécuter des restaurations monumentales.

Il comptait arriver en Italie comblé de gloire, et aussi désiré dans sa maison qu'il désirait lui-même de s'y retrouver. Mais ce démon ennemi qui prend à cœur de mêler toujours aux plus grands biens et aux plus éclatantes faveurs de la Fortune quelque portion de mal, lui préparait depuis longtemps, pour le retour, de cuisants chagrins. Mucia avait tenu depuis son départ une conduite des plus scandaleuses : tant qu'il fut éloigné, il méprisa tous les bruits qui en couraient; mais, quand il se vit près de l'Italie, et qu'il eut réfléchi à loisir sur les rapports qu'on lui avait faits, il lui envoya l'acte de divorce, sans avoir fait connaître, ni alors, ni depuis, les motifs de cette répudiation; mais on les trouve dans les lettres de Cicéron.

Des rumeurs de toute sorte avaient précédé son arrivée dans Rome, et y avaient causé un grand trouble, parce qu'on craignait qu'il n'entràt dans la ville avec son armée, et qu'il n'usurpàt l'autorité souveraine. Crassus, soit qu'il le craignìt réellement, ou, comme il est plus vraisemblable, pour accréditer cette calomnie et aigrir encore l'envie qu'on portait à Pompée, sortit secrètement de Rome avec ses enfants et ses trésors. Mais Pompée, a peine entré en Italie, assembla ses soldats; et, après un discours fort convenable, pour les remercier de leurs services, il leur ordonna de se disperser chacun dans sa ville, de vaquer à leurs affaires, et de ne pas

[1] Un des disciples de Théophraste.
[2] Environ trois cent mille francs de notre monnaie.

oublier de revenir à Rome pour le triomphe. L'armée se sépara donc ; et cette nouvelle, qui se fut bientôt répandue partout, produisit un effet admirable. Les villes, voyant le grand Pompée sans aucune escorte de gens de guerre, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis, comme au retour d'un simple voyage, se répandirent au-devant de lui, entraînées par un sentiment d'affection, et lui firent cortége jusqu'à Rome, où il arriva avec de plus grandes forces que celles dont il disposait auparavant ; et, s'il avait eu envie de remuer, et d'introduire des nouveautés, il n'aurait eu nul besoin de son armée.

La loi ne lui permettait pas d'entrer dans Rome avant le triomphe : il envoya donc prier le Sénat de différer l'élection des consuls, et de lui accorder la grâce de pouvoir appuyer par sa présence la candidature de Pison. Mais, sur l'opposition de Caton, sa demande fut rejetée. La franchise et la fermeté avec laquelle Caton défendait ouvertement, seul entre tous, le parti de la justice, inspira une vive admiration à Pompée, et lui fit désirer de se le rendre favorable, à quelque prix ce fût. Caton avait deux nièces : Pompée voulait épouser l'une, et donner l'autre à son fils. Caton, qui soupçonna que la demande n'était qu'un moyen de séduction, et que Pompée visait à le corrompre par cette alliance, le refusa, au grand regret de sa femme et de sa sœur, dépitées de lui voir rejeter l'alliance du grand Pompée. Cependant Pompée, pour soutenir les prétentions d'Afranius au consulat, répandit de l'argent parmi les tribus ; et c'est dans les jardins mêmes de Pompée que se faisait la distribution. On le sut bientôt dans toute la ville ; et Pompée fut généralement blâmé de rendre vénale, pour des hommes qui ne pouvaient l'obtenir par leur vertu, une charge qu'il avait lui-même obtenue comme le prix de ses exploits. « Voilà, dit alors Caton à sa femme et à sa sœur, voilà les reproches dont nous eussions partagé la

honte, en devenant les alliés de Pompée. » Ces paroles leur firent reconnaître que Caton avait mieux jugé qu'elles ce qu'il convenait de faire.

Quoique le triomphe de Pompée eût été divisé en deux journées, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence. Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposée aux regards du public; et il y avait de quoi en embellir et en décorer un second triomphe. La pompe était précédée d'écriteaux portant les noms des nations conquises : c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibères, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie; les pirates complétement défaits sur terre et sur mer. On y voyait que Pompée avait pris, dans ces contrées, mille forteresses et environ trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux, et repeuplé trente-neuf villes, que leurs habitants avaient abandonnées. Les écriteaux disaient en outre que les revenus publics, qui ne montaient avant Pompée qu'à cinquante millions de drachmes [1], avaient été portés, par ses conquêtes, à quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes; qu'il avait versé dans le trésor public, tant en argent monnayé qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talents [2], sans compter ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes. Les prisonniers qu'on mena en triomphe étaient, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille; Zozime, femme du vieux Tigrane; Aristobule, roi des Juifs; une sœur et cinq des enfants de Mithridate; des femmes scythes, des otages des Albaniens, des Ibères et du roi de Comagène. On portait

[1] La drachme valait quelques centimes de moins que notre franc.

[2] Environ cent vingt millions de francs.

autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieutenants. Mais, ce qui relevait surtout sa gloire, ce qui n'était jamais arrivé à nul Romain avant lui, il triomphait de la troisième partie du monde, après avoir déjà triomphé des deux autres. On avait vu, il est vrai, d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique; la seconde, de l'Europe: et cette dernière fois il triomphait de l'Asie : c'était achever, si je puis ainsi dire, de triompher de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui le comparent à Alexandre, et veulent, à tout prix, établir leur ressemblance, prétendent qu'il n'avait pas tout à fait trente-quatre ans; mais, dans la réalité, il approchait de quarante[1].

Heureux s'il eût terminé sa vie dans le temps qu'il avait la fortune d'Alexandre! Mais le reste de sa vie fut rempli ou de prospérités qui firent de lui un objet d'envie, ou d'adversités sans remède; car, en usant injustement, pour complaire à autrui, de l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur; et, de même que les endroits et les quartiers les mieux fortifiés d'une ville deviennent un surcroît de force pour les ennemis, une fois ceux-ci entrés dans la place, de même César, élevé par la puissance de Pompée, le ruina et le renversa par la force même qu'il avait reçue de lui contre ses concitoyens. Voici comment les choses se passèrent.

Quand Lucullus revint d'Asie, tout couvert des outrages de Pompée, le Sénat s'empressa de lui faire une

[1] Il passait même la quarantaine, ayant triomphé l'an 693 de Rome, soixante et un ans avant J.-C. Il était né l'an de Rome 648, avant J.-C. 106.

réception honorable, et chercha, surtout après le retour de Pompée, à ranimer son ambition, en l'invitant à s'occuper des affaires du gouvernement. Mais le courage et l'activité de Lucullus étaient bien refroidis : il s'était abandonné à l'oisiveté, et à toutes les jouissances que donnent les richesses. Il prit néanmoins aussitôt son élan contre Pompée, et l'attaqua vigoureusement au sujet des ordonnances qu'il avait annulées en Asie; et, soutenu de l'appui de Caton, il prenait le dessus, et l'emportait dans le Sénat. Pompée, qui se sentait le plus faible et se voyait rebuté partout, fut forcé de recourir aux tribuns du peuple, et de s'attacher une foule de jeunes gens. Clodius, le plus scélérat et le plus audacieux de ces misérables, le maniait à son gré : il le jetait à la tête du peuple; il avilissait sa dignité en le traînant sans cesse après lui dans les assemblées publiques; il le faisait servir à confirmer toutes les nouveautés qu'il proposait dans la vue de flatter la populace et de s'insinuer dans sa faveur. Il alla plus loin encore; et, comme s'il eût rendu à Pompée des services véritables, tandis qu'il ne faisait que le déshonorer, il exigea et obtint de lui, pour salaire, qu'il abandonnât Cicéron, son ami, et qui, dans les actes de sa vie publique, avait travaillé avec un grand zèle pour les intérêts de Pompée. Cicéron, dans le danger dont il était menacé, invoqua le secours de Pompée, qui ne voulut pas le voir; Pompée fit même refuser l'entrée de sa maison à ceux qui venaient de sa part, et sortit par une autre porte. Cicéron, qui craignit l'issue du jugement, sortit secrètement de Rome.

Vers ce temps-là, César, revenu de sa préture d'Espagne, avait formé une intrigue politique qui lui acquit dans ce moment une grande faveur, et, dans la suite, une puissance considérable, mais qui devint funeste à Pompée et à la république. Il briguait son premier consulat; et, comme il voyait que, tant que Crassus et Pom

pée seraient mal ensemble, il ne pourrait s'attacher à l'un sans avoir l'autre pour ennemi, il travailla à les réconcilier : noble action sans doute, et digne d'un homme d'État, si le motif n'en eût été condamnable, et si l'habileté qu'il déploya dans l'exécution n'eût pas couvert un mauvais dessein. Cette puissance, divisée entre deux rivaux, maintenait l'équilibre dans Rome, ainsi que fait dans un navire la cargaison également répartie ; mais, dès qu'elle fut réunie et pesa tout entière sur un seul point, elle n'eut plus de contre-poids, et finit par ébranler la république et la renverser de fond en comble.

On disait un jour, devant Caton, que les différends survenus depuis entre César et Pompée avaient causé la ruine de la république : « Vous vous trompez, dit-il, de l'imputer aux derniers événements ; ce n'est ni leur discorde, ni leur inimitié, c'est leur amitié et leur union, qui ont été pour Rome le premier malheur et le plus funeste. » Ce fut là, en effet, ce qui porta César au consulat ; et il l'eut à peine obtenu qu'il proposa, pour flatter la populace, les pauvres et les indigents, l'établissement de nouvelles colonies et des partages de terres : avilissant ainsi la dignité de sa magistrature, et faisant, en quelque sorte, dégénérer en tribunat la puissance consulaire. Bibulus, son collègue, s'opposait à ces entreprises ; et Caton se préparait à soutenir Bibulus de toute sa force, lorsque César amène Pompée à la tribune, et lui demande à haute voix s'il approuve ses lois. Sur sa réponse affirmative, il lui demande encore : « Si quelqu'un use de violence contre elles, viendras-tu auprès du peuple pour les soutenir ? — Oui certes, dit Pompée, je viendrai ; et, contre ceux qui nous menacent de l'épée, j'apporterai l'épée et le bouclier. »

Pompée n'avait encore rien fait qui eût ce caractère de violence ; et ses amis disaient, pour l'excuser, que cette

parole lui était échappée sans réflexion. Mais tout ce qu'il fit depuis ne prouva que trop qu'il s'était entièrement livré aux volontés de César. Car, peu de temps après, il épousa, contre l'attente de tout le monde, Julie, fille de César, promise à Cépion, et dont les noces avec celui-ci étaient déjà préparées ; et, pour calmer le ressentiment de Cépion, il lui accorda sa propre fille, qui avait été fiancée auparavant à Faustus, fils de Sylla. Pour César, il épousa Calpurnia, fille de Pison. De ce moment, Pompée remplit la ville de soldats, et s'empara des affaires à force ouverte.. Le consul Bibulus étant descendu au Forum avec Lucullus et Caton, des soldats tombèrent sur eux tout d'un coup, et brisèrent les faisceaux : on jeta même un panier d'ordures sur Bibulus, qui en fut couvert de la tête aux pieds ; et deux tribuns du peuple, qui l'accompagnaient, furent blessés. Ces violences chassèrent du Forum tous ceux qui eussent résisté aux desseins de César et de Pompée, et la loi sur le partage des terres fut ratifiée. Le peuple, séduit par cet appât, se laissa conduire à leur gré ; et, sans songer à faire la moindre opposition, il donna son suffrage en silence. On confirma les ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquait ; César eut pour cinq ans le gouvernement des Gaules cisalpine et transalpine et de l'Illyrie, avec quatre légions complètes ; et on désigna consuls pour l'année suivante Pison, beau-père de César, et Gabinius, le plus outré des flatteurs de Pompée.

Bibulus, ne pouvant arrêter ces désordes, se tint renfermé dans sa maison, et n'en sortit pas les derniers mois de son consulat : il se contentait d'envoyer afficher des placards pleins d'invectives et d'accusations contre César et Pompée. Caton, comme inspiré par un esprit prophétique, annonçait dans le Sénat les malheurs qui menaçaient la république et Pompée. Lucullus renonça aux affaires publiques, sous prétexte que son âge ne lui per-

mettait plus de s'y livrer, et se tint dans le repos ; et ce fut alors que Pompée lui dit qu'il était moins de saison pour un vieillard de s'abandonner aux délices que de vaquer aux soins de l'État. Du reste, il se laissa bientôt lui-même amollir par son amour pour sa jeune femme. Uniquement occupé de lui plaire, il passait les journées entières avec elle, dans ses maisons de campagne et dans ses jardins, sans s'inquiéter de ce qui se passait au Forum. Aussi Clodius même, alors tribun du peuple, n'ayant plus pour lui que du mépris, osa se porter aux entreprises les plus audacieuses. Après qu'il eut chassé Cicéron de Rome, et relégué Caton en Cypre, sous prétexte d'une expédition militaire ; après qu'il eut vu César partir pour la Gaule, et qu'il fut assuré du dévouement du peuple, en s'étudiant à lui complaire dans tous les actes de son administration, il entreprit aussitôt d'annuler quelques-unes des ordonnances de Pompée ; il enleva de force Tigrane de prison, et le retint chez lui ; il suscita des procès aux amis de Pompée, pour essayer, dans leurs personnes, jusqu'où allait la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée était venu assister à l'instruction d'un procès, Clodius, entouré d'une troupe de gens sans pudeur et sans frein, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit à haute voix les questions suivantes : « Quel est le souverain in-« tempérant ? Quel est l'homme qui cherche un homme ? « Qui est celui qui se gratte la tête avec un seul doigt ? » Et ses satellites, comme un chœur qui donne la réplique dans le dialogue, répondaient avec de grands cris à chaque question, lorsqu'il secouait sa toge : « C'est Pompée ! »

Ces outrages affligeaient Pompée, qui n'était pas accoutumé à entendre de pareilles invectives, et qui n'était pas fait à ces sortes de combats. Mais, ce qui le chagrinait bien davantage encore, c'était la joie qu'en témoignait le Sénat, qui regardait ces insultes comme la punition de la

lâcheté qu'il avait montrée en sacrifiant Cicéron. Aussi, lorsqu'on en fut venu aux mains dans le Forum, et qu'il y eut eu plusieurs personnes de blessées ; lorsqu'un des esclaves de Clodius, qui s'était glissé dans la foule jusqu'auprès de Pompée, eut été surpris un poignard à la main, Pompée prit prétexte de la crainte que lui donnaient l'insolence et les calomnies de Clodius pour ne plus paraître aux assemblées tant que Clodius fut en charge : il se tint retiré dans sa maison, et s'occupa avec ses amis des moyens de calmer le ressentiment du Sénat et des meilleurs citoyens. Il rejeta l'avis de Culléon, qui lui conseillait de répudier Julie, et de renoncer à l'amitié de César pour s'attacher au Sénat ; mais il écouta ceux qui lui proposèrent de rappeler Cicéron, l'ennemi le plus déclaré de Clodius, et l'homme le plus cher au Sénat. Il mena lui-même, avec une troupe nombreuse, le frère de Cicéron au Forum. Il y eut encore, à cette occasion, un grand nombre de blessés et quelques morts de part et d'autre ; mais Pompée l'emporta sur Clodius.

Cicéron, rappelé par un décret du peuple, s'empressa, dès qu'il fut de retour, de réconcilier Pompée avec le Sénat : il fit passer la loi qui le chargeait de faire venir des blés en Italie, et le rendit, en quelque sorte, une seconde fois maître de tout ce que possédaient les Romains, terre et mer. Cette loi mettait dans sa dépendance tous les ports, tous les marchés, toutes les ventes de fruits, en un mot tout le commerce maritime et tout celui des laboureurs. Clodius s'éleva contre cette loi : elle n'avait pas été faite, disait-il, pour pourvoir à la disette des blés ; mais on avait fait exprès la disette pour avoir un prétexte de faire la loi, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée ranimât de sa pamoison et remît sur pied sa puissance, qui commençait à languir. D'autres disent que ce fut une ruse du consul Spinther,

qui désirait d'être envoyé en Égypte au secours du roi Ptolémée[1], et qui enferma ainsi Pompée dans un emploi plus important. Cependant le tribun Canidius proposa, par un autre décret, d'envoyer Pompée en Égypte sans armée et avec deux licteurs seulement, pour remettre en paix le roi avec le peuple d'Alexandrie. Ce décret ne paraissait pas déplaire à Pompée; mais le Sénat le rejeta, sous le prétexte honnête qu'il craignait pour un si grand personnage. Mais on trouva sur le Forum, et devant le lieu où le Sénat s'assemblait, des billets portant que Ptolémée lui-même demandait pour général Pompée, au lieu de Spinther.

Suivant Timagène, Ptolémée quitta l'Égypte sans nécessité, et à l'instigation de Théophane, lequel voulait procurer à Pompée des moyens de s'enrichir et de nouveaux sujets de faire la guerre; mais, si la perversité de Théophane donne à ce conte quelque vraisemblance, le caractère de Pompée le rend incroyable; car jamais Pompée ne fut méchant et ne souilla son ambition par de telles bassesses.

Chargé de la commission de procurer des blés à Rome, il envoya de tous côtés ses lieutenants et ses amis; il fit voile lui-même en Sicile, en Sardaigne et en Afrique, et amassa des provisions considérables. Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent impétueux, et les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée monte le premier sur le vaisseau, et ordonne qu'on lève les ancres, en s'écriant : « Il est nécessaire que je parte; il ne l'est pas que je vive. » Son audace et son activité trouvèrent la Fortune favorable : il remplit de blé tous les marchés, et couvrit la mer de vaisseaux; jusque-là que le superflu

[1] Ptolémée, surnommé Aulétès ou le joueur de flûte, qui s'était réfugié à Rome pour se soustraire au ressentiment de ses sujets, et qu'on voulait rétablir sur son trône.

de cet approvisionnement suffit aux peuples voisins, et fut comme une source féconde qui coula partout sans interruption.

Durant ce temps, les guerres de Gaule avaient élevé à une grande hauteur la puissance de César : dans ce grand éloignement de Rome où il se trouvait, on le croyait uniquement attaché à combattre les Belges, les Suèves et les Bretons; mais, sans qu'on s'en doutât, il était au milieu du peuple, conduisait avec habileté les principales affaires, et minait peu à peu le crédit de Pompée. Il s'incorporait, en quelque sorte, son armée; ce n'était pas proprement à vaincre les Barbares qu'il l'employait : ces combats étaient à ses yeux comme des chasses militaires pour endurcir les soldats, pour les rendre redoutables et invincibles. Il envoyait à Rome tout l'or et l'argent, toutes les autres dépouilles, toutes les autres richesses conquises sur tant d'ennemis; et il les faisait servir à corrompre ceux qui pouvaient lui être utiles. Les riches présents qu'il faisait aux édiles, aux préteurs, aux consuls, à leurs femmes, lui gagnaient une foule de partisans : aussi, lorsqu'il eut repassé les Alpes, et qu'il vint hiverner à Lucques, il s'y rendit de Rome une multitude immense d'hommes et de femmes, qui accouraient à l'envi. On y comptait deux cents sénateurs, entre autres Crassus et Pompée; et l'on voyait tous les jours à sa porte jusqu'à cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs.

Il renvoya tout le monde comblé de ses dons et rempli de belles espérances; mais il fit avec Crassus et Pompée une convention en vertu de laquelle Crassus et Pompée devaient demander ensemble un second consulat : César s'engageait à envoyer à Rome, pour appuyer leur brigue, un grand nombre de ses soldats, qui donneraient leurs suffrages en leur faveur; ils promettaient, de leur côté, de travailler, aussitôt après l'élection, à ob-

tenir pour eux-mêmes des gouvernements de provinces, des commandements d'armée, et à faire continuer pour cinq autres années ceux que César avait déjà. Dès que cette intrigue fut connue dans Rome, les principaux citoyens furent saisis d'une vive indignation. Le consul Marcellinus, s'étant levé dans l'assemblée du peuple, demanda à Crassus et à Pompée s'ils brigueraient le consulat ; et le peuple leur ordonna de répondre. Pompée prit le premier la parole, et dit qu'il le briguerait peut-être, et que peut-être il ne le briguerait pas. Quant à Crassus, il se montra plus fin politique. « Je ferai, répondit-il, ce qui me paraîtra utile pour le bien public. » Marcellinus s'attacha donc à Pompée, et lui parla avec un tel emportement, que Pompée lui reprocha d'être le plus injuste des hommes, et de manquer de reconnaissance : « Tu as donc oublié que c'est moi qui, de muet t'ai rendu éloquent, et d'affamé, soûl jusqu'à rendre gorge ? »

Quoi qu'il en soit, tous les prétendants au consulat se désistèrent de leur poursuite ; Lucius Domitius, à l'instigation de Caton, persista seul. Caton, pour l'encourager à ne pas abandonner sa brigue, lui représenta que, dans cette lutte, il s'agissait moins du consulat que de la liberté publique, qu'il fallait défendre contre les tyrans. Les partisans de Pompée, redoutant la fermeté de Caton, et qui craignaient qu'ayant déjà le Sénat pour lui, il ne fît changer la plus saine portion du peuple, et ne l'entraînât dans son parti, résolurent d'empêcher que Domitius ne descendît au Forum pour solliciter les suffrages. Des gens armés envoyés contre lui tuèrent l'esclave qui marchait devant son maître avec un flambeau, et mirent les autres en fuite. Caton se retira le dernier, après avoir été blessé au bras droit en défendant Domitius.

Parvenus au consulat par ces violences, Crassus et Pompée ne montrèrent pas plus de modération dans le

reste de leur conduite ; et d'abord, comme le peuple voulait élever Caton à la préture, au moment où l'on allait donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte qu'il avait eu quelque augure défavorable ; les tribuns furent corrompus à prix d'argent, et les consuls portèrent à la préture Antias et Vatinius. Ils firent ensuite proposer, par le tribun du peuple Trébonius, les décrets dont on était convenu à Lucques : l'un continuait à César pour cinq ans les gouvernements dont il était déjà pourvu ; un second donnait à Crassus la Syrie et la conduite de la guerre contre les Parthes ; le troisième attribuait à Pompée le gouvernement de l'Afrique tout entière et des deux Espagnes, avec quatre légions : il en prêta deux à César, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules. Crassus, à la fin de son consulat, partit pour son gouvernement. Pompée resta pour la dédicace de son théâtre, et fit célébrer, dans les fêtes de la consécration, des jeux gymniques, des chœurs de musique, et des combats d'animaux, où il y eut cinq cents lions tués ; la cérémonie fut terminée par un combat d'éléphants, le plus terrible des spectacles.

Pompée s'était concilié, par cette magnificence, l'admiration et la bienveillance du peuple ; mais il redevint l'objet de son envie, non moins qu'auparavant, quand on le vit abandonner à ceux de ses lieutenants qu'il affectionnait le plus, ses armées et ses gouvernements, tandis qu'il passait son temps en Italie, à se promener avec sa femme dans ses maisons de plaisance, soit qu'il fût amoureux d'elle, ou, qu'en étant tendrement aimé, il n'eût pas la force de s'en séparer, car on en donne cette dernière raison. Il n'était bruit, en effet, que de l'attachement de Julie pour Pompée ; non qu'il fût d'âge à être aimé passionnément : cette tendresse s'explique par la sagesse du mari, qui n'aimait point d'autre femme que la sienne ; par sa gravité naturelle, qui n'avait rien

d'austère, et que tempérait une conversation remplie de grâce, et propre surtout à s'insinuer dans l'esprit des femmes; à moins toutefois qu'on ne révoque en doute le témoignage que lui rendait sur ce point la courtisane Flora.

Un jour de comices pour l'élection des édiles, on en vint aux mains; il y eut plusieurs personnes tuées auprès de Pompée; ses habits étaient couverts de sang, il lui fallut en changer. Voilà donc un grand trouble et un grand concours de monde dans sa maison, quand ses serviteurs y apportèrent ses habits pour en prendre d'autres. Julie, qui était enceinte, s'évanouit à la vue de la robe ensanglantée : elle eut beaucoup de peine à reprendre ses sens; le bouleversement que lui avait causé ce spectacle, et la douleur dont elle avait été saisie, la firent avorter. Cet accident inspira tant d'intérêt pour elle, que ceux-là mêmes qui condamnaient le plus l'attachement de Pompée pour César ne pouvaient blâmer sa tendresse pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois, et accoucha d'une fille; mais elle mourut en travail, et l'enfant ne survécut que peu de jours. Pompée se disposait à la faire inhumer dans sa terre d'Albe, lorsque le peuple enleva de force le corps, et le transporta au champ de Mars, moins pour faire plaisir à César et à Pompée, que pour témoigner la compassion que lui inspirait la jeune femme; et, des honneurs que le peuple lui rendait, une part plus grande semblait s'adresser à César absent qu'à Pompée présent.

En effet, la ville fut bientôt en proie à une agitation violente; et toutes les affaires flottaient à la dérive. L'alliance entre César et Pompée couvrait leur ambition plutôt qu'elle ne la refrénait : aussi ne parlait-on plus que de division et de rupture. Peu de temps après, on apprit que Crassus avait été défait et tué par les Parthes; et sa mort faisait tomber la plus forte barrière qui restât

encore contre la guerre civile. La crainte que César et Pompée avaient de Crassus leur faisait observer l'un envers l'autre, malgré qu'ils en eussent, les lois de la justice ; mais, après que la Fortune eut enlevé l'athlète capable d'entrer en lice contre le vainqueur, alors on put leur appliquer ce mot d'un comique [1] :

> Ils se préparent l'un contre l'autre : les voilà qui se frottent d'huile,
> Et qui répandent la poussière sur leurs bras

Tant la Fortune est peu de chose contre la nature ! elle ne saurait en satisfaire les désirs ; car cette grande autorité, cette vaste étendue de pays, ne purent assouvir l'ambition de deux hommes. Et pourtant ils avaient entendu dire, ils avaient lu que *l'univers fut partagé en trois par les dieux, et que chacun des trois frères fut content de sa part d'honneurs* [2], eux qui n'étaient que deux à partager l'empire romain, et qui ne crurent pas qu'il pût leur suffire. Cependant Pompée dit alors dans l'assemblée du peuple : « J'ai obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt que je ne l'avais espéré, et je les ai quittées plus tôt qu'on ne s'y était attendu. » Il avait, en effet, pour témoins de cette vérité, les armées qu'il avait toujours licenciées de bonne heure. Dans les conjonctures présentes, persuadé que César ne congédierait pas son armée, il voulut se faire des dignités politiques un rempart contre lui, sans rien innover du reste, sans paraître se défier de César, et affectant plutôt de le mépriser et de le croire sans conséquence. Mais, quand il vit que les citoyens, corrompus à prix d'argent, ne distribuaient pas les magistratures à son gré, il laissa régner l'anarchie dans la ville.

[1] On ne sait pas de qui sont ces vers.
[2] *Iliade*, XV, 189.

D'abord on sema le bruit qu'il fallait nommer un dictateur ; le tribun Lucilius osa le premier en faire la proposition, et conseilla au peuple d'élire Pompée. Caton s'éleva contre cette proposition avec tant de force, que le tribun fut en danger de perdre sa charge. Plusieurs amis de Pompée se présentèrent pour justifier la conduite de ce dernier, assurant qu'il n'avait jamais demandé ni désiré la dictature. Caton donna de grands éloges à Pompée, et le pria de veiller à ce qu'on observât l'ordre et la décence. Pompée alors eut honte de ne pas s'y prêter; et il veilla si bien, que Domitius et Messala furent nommés consuls. Néanmoins l'anarchie reparut, et plusieurs personnes se remirent, avec plus d'audace encore qu'auparavant, à parler de dictateur. Caton, qui craignait qu'on n'usât de violence, résolut d'abandonner à Pompée une grande autorité, mais limitée par les lois, afin de l'éloigner d'une magistrature tyrannique et sans bornes. Bibulus, tout ennemi qu'il était de Pompée, proposa le premier dans le Sénat d'élire Pompée seul consul. « Par ce moyen, dit-il, la ville sortira de la confusion où elle est, ou du moins elle sera dans la servitude de l'homme qui vaut le mieux. » Ces paroles semblèrent fort extraordinaires dans la bouche de Bibulus ; et, Caton s'étant levé, on ne douta point que ce ne fût pour combattre sa proposition, et il se fit un grand silence : « Jamais, dit-il, je n'aurais ouvert l'avis que vous venez d'entendre ; mais, puisqu'un autre l'a fait, je vous engage à le suivre : je préfère à l'anarchie un magistrat, quel qu'il puisse être ; et je ne connais personne plus propre que Pompée à commander dans de si grands troubles. » Le Sénat acquiesça à cette opinion, et décréta que Pompée commanderait seul avec le titre de consul ; que, s'il avait besoin d'un collègue, il le choisirait lui-même ; mais que ce ne pourrait être avant deux mois.

Pompée, établi consul de la sorte, et proclamé par

Sulpicius, qui était inter-roi, alla embrasser Caton avec de grands témoignages d'amitié, avouant qu'il lui devait tout, et le conjura de l'aider de ses conseils dans l'exercice de sa charge : « Tu ne me dois rien, répondit « Caton ; en opinant, je n'ai rien dit par considération « pour toi : je n'ai consulté que l'intérêt de la république. « Je t'aiderai en particulier de mes conseils toutes les « fois que tu me les demanderas. Si tu ne me les de- « mandes pas, j'exprimerai publiquement ma pensée. » Tel était Caton dans tous les actes de sa vie.

Pompée, étant rentré dans Rome, épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion, qui venait tout récemment d'être laissée veuve par Publius, fils de Crassus, mort chez les Parthes, auquel on l'avait mariée fort jeune. Cornélie avait, outre la beauté, bien des moyens de plaire : elle était versée dans la littérature, jouait de la lyre, savait la géométrie, et lisait avec fruit les ouvrages des philosophes ; malgré tant d'avantages, elle avait su se garantir des airs de fierté, des manières dédaigneuses que donnent ordinairement à de jeunes femmes ces sortes de connaissances ; enfin son père était un homme d'une naissance et d'une réputation irréprochables[1]. Néanmoins ce mariage fut généralement désapprouvé : les uns blâmaient la disproportion de l'âge ; et en effet, Cornélie était plutôt d'âge à épouser le fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens trouvaient que, dans cette occasion, Pompée sacrifiait les intérêts de la république : « Dans l'extrémité où elle est réduite, disaient-ils, elle l'a choisi pour son médecin, et s'en est rapportée à lui seul de sa guérison ; et lui, au lieu de répondre à cette confiance, il se couronne de fleurs, il fait des sacrifices, et célèbre des noces, tandis qu'il devrait regarder comme une ca-

[1] Il était fils de Scipion Nasica, et il était passé, par adoption, dans la famille des Métellus.

lamité publique ce consulat qu'il n'eût pas eu, contre les lois, seul et sans collègue, si la patrie avait joui d'un sort prospère. »

Il s'occupa de faire procéder contre ceux qui avaient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, et fit des lois pour régler les jugements. Il mit, du reste, dans sa conduite, autant de noblesse que d'intégrité, et rétablit dans les jugements la sécurité, le bon ordre et la tranquillité, en y venant présider, assisté d'une troupe en armes. Mais Scipion, son beau-père, ayant été cité en justice, Pompée manda chez lui les trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé. L'accusateur se désista de sa poursuite, quand il eut vu Scipion reconduit par les juges du Forum jusqu'à sa maison. Cette inconséquence fit tort à Pompée. Ce fut bien pis encore lorsque, après avoir défendu par une loi de louer les accusés dans le cours de l'instruction du procès, il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant qu'il ne convenait pas d'entendre prononcer un éloge interdit par les lois. On en prit prétexte pour récuser Caton avant qu'il donnât son avis; mais, à la honte de Pompée, Plancus fut condamné par les autres juges.

Peu de jours après, Hypséus, homme consulaire, appelé devant le tribunal, attendit Pompée au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table, et se jeta à ses genoux en implorant sa protection. Pompée passa outre avec un air méprisant : « Tu me gâtes mon souper, dit-il; c'est tout ce que tu gagnes à me retenir. » Cette inégalité de conduite était un texte d'accusation. Il mit d'ailleurs dans toutes les affaires un ordre parfait, et choisit pour collègue son beau-père, pour les cinq mois qui restaient de son consulat. On lui continua ses gouvernements pour quatre autres années; et on l'au-

torisa à prendre, tous les ans, dans le trésor public, mille talents pour l'entretien et la solde des troupes.

Les amis de César se prévalurent de cet exemple, et demandèrent qu'on tînt aussi quelque compte de César, et de tous les combats qu'il livrait afin d'étendre l'empire romain. « Il mérite, disaient-ils, ou qu'on lui donne un second consulat, ou qu'on lui continue le commandement de son armée, afin qu'un successeur ne vienne pas lui enlever la gloire de ses travaux : il faut que César commande seul dans les lieux qu'il a soumis, et qu'il jouisse en paix des honneurs que lui ont mérités ses exploits. » Cette demande donna lieu à une grande discussion ; et Pompée, comme s'il voulait, par affection, conjurer la haine dont César pouvait être l'objet, dit qu'il avait des lettres de lui par lesquelles il demandait qu'on lui donnât un successeur, et qu'il fût déchargé de cette guerre : « Quant au consulat, ajouta-t-il, il me paraît juste qu'on lui permette de le demander, quoique absent. » Caton s'opposa à cette proposition ; il exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, posât les armes, et vînt en personne solliciter auprès des citoyens la récompense de ses services. Pompée n'insista pas, et feignit d'être vaincu par les raisons de Caton ; ce qui contribua à faire soupçonner davantage encore la sincérité de ses dispositions à l'endroit de César. Il lui fit en outre redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées, alléguant pour prétexte la guerre des Parthes. César, qui ne se méprit point sur les vrais motifs de sa demande, ne laissa pas de lui renvoyer ses soldats, après les avoir comblés de présents.

Bientôt après Pompée tomba dangereusement malade à Naples : il guérit cependant ; et les Napolitains, par le conseil de Praxagoras, firent des sacrifices d'actions de grâces pour remercier les dieux de sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple, et ce zèle se commu-

niqua à toute l'Italie : toutes les villes, petites ou grandes, célébrèrent des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroit assez spacieux pour contenir ceux qui venaient de toutes parts à sa rencontre : les chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des banquets et des sacrifices. Un grand nombre, ornés de couronnes, allaient le recevoir aux flambeaux, et l'accompagnaient en lui jetant des fleurs. Aussi, le cortége dont il était suivi dans sa marche offrait-il le plus beau et le plus magnifique des spectacles. Du reste, ce ne fut pas là, dit-on, une des moindres causes de la guerre civile. L'opinion présomptueuse qu'il conçut de lui-même, et l'extrême joie dont son âme était remplie, surmontèrent tous les raisonnements que devait lui suggérer l'état des affaires : il oublia cette sage prévoyance qui jusque-là avait assuré ses prospérités et le succès de ses entreprises ; il se laissa aller à une confiance audacieuse, et se prit de dédain pour la puissance de César, jusqu'à croire qu'il n'avait besoin contre lui ni d'armes, ni d'efforts, et qu'il le renverserait bien plus facilement encore qu'il ne l'avait élevé.

Sur ces entrefaites, Appius arriva, ramenant de la Gaule les troupes que Pompée avait prêtées à César. Appius affecta de rabaisser les exploits qui s'étaient accomplis dans cette contrée, et de répandre des bruits injurieux à César. « Il faut, disait-il, que Pompée connaisse bien peu ses forces et sa réputation, pour se fortifier contre César d'autres armes que celles dont il dispose ; César sera vaincu par ses propres légions, dès que Pompée aura paru : tant les soldats haïssent César et désirent de revoir Pompée ! » Ces vains propos enflèrent si fort le cœur de Pompée, ils lui inspirèrent une si présomptueuse confiance, et lui firent tant et si bien négliger toute précaution, qu'il se moquait de ceux qui redoutaient cette guerre ; et, quand on lui disait que, si

César marchait sur Rome, on ne voyait pas avec quelles troupes on pourrait lui résister, il répondait, d'un air riant et d'un visage serein, qu'il ne fallait pas s'en inquiéter : « En quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, disait-il, il en sortira des légions. »

César, de son côté, s'appliquait à ses affaires plus fortement que jamais ; il s'approchait de l'Italie, et ne cessait d'envoyer des soldats à Rome pour assister aux comices. Il gagnait sous main et corrompait à prix d'argent plusieurs des magistrats, entre autres le consul Paulus, qu'il attira à son parti en lui donnant quinze cents talents[1], Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine, ami de Curion, et qui s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines qui étaient venus de l'armée de César, se tenait à la porte du Sénat : ayant su que les sénateurs refusaient à César la prolongation de son gouvernement, il frappa de sa main sur son épée, en disant : « Voici qui la lui donnera. » Telle était, en effet, la pensée secrète qui dirigeait toutes les démarches et tous les préparatifs de César. Il est bien vrai que les demandes et les propositions que Curion faisait au nom de César, paraissaient plus raisonnables : il demandait, de deux choses l'une, ou que Pompée licenciât ses troupes, ou que César ne fût point dépouillé des siennes. « Réduits à l'état de simples particuliers, disait-il, ils en viendront à des conditions équitables ; ou, s'ils restent armés, ils se tiendront tranquilles, contents de ce qu'ils possèdent ; au lieu qu'affaiblir l'un par l'autre, ce serait doubler la puissance qu'on craint. » Le consul Marcellus, en répondant à Curion, traita César de brigand, et proposa, s'il ne voulait pas mettre bas les armes, de le déclarer ennemi de la patrie. Mais Curion, soutenu par Antoine et par Pison, vint à bout de faire passer sa

[1] Environ neuf millions de notre monnaie.

proposition par l'épreuve du Sénat. Il invita ceux qui voulaient que César seul posât les armes et que Pompée retînt le commandement, à se mettre tous du même côté; et ce fut le plus grand nombre. Il dit ensuite à ceux qui étaient d'avis que tous deux posassent les armes et qu'aucun ne conservât son armée, de se ranger tous du même côté : il n'y en eut que vingt-deux qui restèrent fidèles à Pompée; tous les autres se rangèrent du côté de Curion.

Fier de sa victoire, et transporté de joie, Curion s'élance dans l'assemblée du peuple, où il est reçu avec de vifs applaudissements, et couvert de bouquets de fleurs et de couronnes. Pompée n'était pas présent dans le Sénat, car les généraux qui sont à la tête de leurs armées n'entrent point dans la ville; mais Marcellus[1] se leva, et dit qu'il ne resterait pas tranquillement assis à écouter de vaines paroles, lorsqu'il voyait déjà dix légions s'avancer du sommet des Alpes, et qu'il allait envoyer contre elles l'homme capable de les arrêter et de défendre la patrie.

Dès ce moment on changea d'habit dans Rome, comme pour un deuil public. Marcellus, suivi du Sénat, traversa le Forum, et vint trouver Pompée. Il s'arrêta devant lui : « Pompée, dit-il, je t'ordonne de secourir la patrie; de te servir pour cela des forces dont tu disposes déjà, et d'en rassembler de nouvelles. » Lentulus, l'un des consuls désignés pour l'année suivante, lui fit la même déclaration. Pompée commença donc à faire des levées; mais les uns refusèrent de donner leurs noms; d'autres, en petit nombre, se présentèrent, mais de mauvaise grâce; et la plupart demandèrent qu'on prît des voies

[1] Claudius Marcellus, un des plus ardents ennemis de César. Après la bataille de Pharsale, il refusa de se réconcilier avec lui, et se retira à Athènes. Ce furent ses amis, surtout Cicéron, dont on connaît assez le magnifique discours, qui demandèrent et obtinrent son rappel.

de conciliation. Car Antoine, malgré le Sénat, avait lu devant le peuple une lettre de César, qui contenait des propositions faites pour séduire la multitude : il demandait que Pompée et lui quittassent leurs gouvernements, et licenciassent leurs troupes, pour se présenter devant le peuple, et rendre compte de leurs actions. Lentulus, qui exerçait déjà les fonctions de consul, n'assemblait point le Sénat ; Cicéron, nouvellement arrivé de Cilicie, proposait, pour accommodement, que César quittât la Gaule, et licenciât toute son armée, à l'exception de deux légions, qu'il conserverait avec le gouvernement de l'Illyrie, en attendant son second consulat. Pompée désapprouva ces conditions ; et les amis de César consentirent au licenciement de l'une des deux légions réservées. Mais Lentulus repoussa encore la proposition, et s'écria que Pompée faisait une grande faute en se laissant ainsi duper ; et la négociation n'aboutit point.

On annonça, sur ces entrefaites, que César s'était emparé d'Ariminium [1], ville considérable de l'Italie, et qu'il marchait droit sur Rome avec toute son armée. Mais cette dernière circonstance était fausse : César n'avait avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie ; il était parti sans attendre le reste de ses troupes, qui étaient encore au delà des Alpes, parce qu'il voulait tomber brusquement sur des gens troublés et qui ne l'attendaient pas, au lieu de leur donner le temps de revenir de leur frayeur, et d'avoir à les combattre bien préparés. Arrivé sur les bords du Rubicon [2], qui faisait la limite de son gouvernement, il s'arrêta en silence, réfléchissant en lui-même sur la grandeur et la témérité de son entreprise, et différa quelque temps de passer le

[1] Ville de l'Ombrie, sur la mer Adriatique ; c'est aujourd'hui Rimini.

[2] Petite rivière un peu au-dessus d'Ariminium.

fleuve. Puis après, comme ceux qui d'un lieu escarpé se précipitent dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement, et, s'étourdissant sur le danger, il se contenta de dire à haute voix, en langue grecque, en s'adressant à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est jeté ! » Et il fit passer son armée.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, voilà toute la ville saisie d'étonnement, de trouble et de frayeur : jamais on n'avait vu pareil effroi. A l'instant le Sénat en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tullus lui demanda quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition : Pompée, après quelques moments d'hésitation, répondit d'un ton mal assuré, qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement, à ce qu'il croyait, trente mille hommes. « Pompée, s'écria Tullus, tu nous as trompés ! » Et il conseilla d'envoyer des députés à César. Un certain Favonius, homme du reste sans mauvaises passions, mais qui s'imaginait imiter, par les fréquentes boutades d'une audace obstinée et insultante, le franc parler de Caton, somma Pompée de frapper du pied la terre, pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur cette raillerie déplacée ; et, Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prédit dès le commencement, au sujet de César : « Dans tout ce que tu m'as dit, répondit Pompée, tu as mieux deviné que moi ; dans tout ce que j'ai fait, je me suis plus conduit en galant homme. » Caton conseillait de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, alléguant que ceux qui font les grands maux savent aussi y apporter le remède. Pompée partit aussitôt pour la Sicile, province qui lui était échue par le sort ; et tous les autres magistrats se rendirent chacun dans les gouvernements qui leur avaient été assignés.

Cependant l'Italie presque tout entière était en révolution ; partout régnait la plus grande perplexité. Ceux du dehors accouraient à Rome de toutes parts, tandis que les habitants de Rome se hâtaient d'en sortir et d'abandonner la ville. Et en effet, dans une si grande tempête, dans un trouble si violent, les citoyens bien intentionnés étaient trop faibles ; les mauvais citoyens, au contraire, opposaient aux magistrats une force redoutable, et difficile à réduire. Il était d'ailleurs impossible de calmer la frayeur générale; et Pompée n'avait pas la liberté de suivre ses propres conseils pour remédier au désordre : chacun, selon la passion dont il se sentait affecté, cherchait à lui faire partager ou sa crainte, ou sa tristesse, ou son agitation, ou son inquiétude : aussi prenait-il dans un même jour les résolutions les plus contraires. Il ne pouvait rien savoir de certain sur les ennemis: on lui rapportait à chaque instant les nouvelles les plus hasardées ; et, s'il se refusait à croire, on s'irritait contre lui. Enfin il fit déclarer qu'il y avait tumulte[1]; il ordonna à tous les sénateurs de le suivre, protestant qu'il regarderait comme partisans de César tous ceux qui resteraient dans Rome ; et le soir il quitta la ville. Les consuls s'enfuirent aussi, sans avoir même fait aux dieux les sacrifices d'usage avant une guerre. Pompée ne laissait pas, dans cette affreuse extrémité, de paraître encore digne d'envie, à raison de l'affection que tout le monde lui témoignait. Car, si beaucoup de Romains blâmaient cette guerre, personne ne haïssait le général, et on en vit un grand nombre le suivre, moins par amour pour la liberté, que parce qu'ils ne pouvaient se résoudre a abandonner Pompée.

Peu de jours après César entra dans Rome. Maître de

[1] C'était la formule consacrée pour dire officiellement qu'un grand danger menaçait les institutions.

la ville, il traita avec douceur ceux qui étaient restés, et les rassura. Seulement Métellus, un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, il le menaça de mort, et ajouta à cette menace un mot encore plus terrible. « Et cela, dit-il, il m'est moins difficile de le faire que de le dire. » Quand il eut de la sorte écarté Métellus, et pris l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait chasser promptement hors de l'Italie, avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendait d'Espagne. Pompée, qui occupait Brundusium, ramassa un grand nombre de vaisseaux, embarqua les consuls avec trente cohortes, et les envoya devant lui à Dyrrachium[1]. Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion son beau-père, et Cnéius son fils, chargés d'équiper une flotte. Quant à lui, il barricada les portes; il plaça sur les murailles les soldats les plus agiles; il ordonna aux Brundusiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, et fit couper toutes les rues par des tranchées remplies de pieux pointus, à l'exception de deux rues par lesquelles il communiquait avec le port. Au bout de trois jours, il était parvenu sans obstacle à embarquer le reste de ses troupes; alors il éleva tout à coup un signal aux soldats qui gardaient les murailles : ceux-ci accourent en hâte ; Pompée les prend dans ses vaisseaux, et traverse la mer.

Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée ; et peu s'en fallut qu'en se pressant à sa poursuite, il s'allât enferrer dans les pieux qui garnissaient les tranchées des rues; mais, averti par les Brundusiens, il évita de traverser la ville : il prit un détour pour gagner le port, où il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques sol-

[1] Cette ville, aussi nommée Epidamne, était dans l'Illyrie : c'est aujourd'hui Durazzo.

dats. On regarde le départ de Pompée comme un des meilleurs expédients de guerre dont il pût se servir. Mais César s'étonnait que Pompée, ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne et étant maître de la mer, eût abandonné et livré l'Italie. Cicéron le blâme aussi[1] d'avoir imité la conduite de Thémistocle plutôt que celle de Périclès, alors que la situation de ses affaires ressemblait à celle de Périclès bien plus qu'à celle de Thémistocle. César fit voir, par sa conduite, combien il craignait les effets du temps; car, ayant fait prisonnier Numérius, un des amis de Pompée, il l'avait envoyé à Brundusium pour proposer un accommodement, à des conditions raisonnables; mais Numérius s'embarqua avec Pompée.

César s'étant ainsi rendu, en soixante jours, maître de toute l'Italie sans verser une goutte de sang, voulait sur-le-champ se mettre à la poursuite de Pompée; mais, comme il n'avait point de vaisseaux, il changea de dessein, et prit la route de l'Espagne, pour attirer à son parti les troupes qui servaient dans ce pays.

Cependant Pompée avait assemblé des forces considérables; sa flotte pouvait passer vraiment pour invincible: elle se composait de cinq cents navires de guerre, et d'un nombre plus considérable encore de brigantins et de vaisseaux légers. Sa cavalerie était la fleur de Rome et de l'Italie : c'étaient sept mille chevaliers, tous distingués par leur naissance et leurs richesses, autant que par leur courage. Son infanterie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin d'être disciplinée : il l'exerça sans relâche pendant son séjour à Béroë[2]; lui-même, toujours en activité, il se livrait, comme un homme dans la vigueur de l'âge, aux mêmes exercices que les soldats.

[1] *Lettres à Atticus*, VII, 2.
[2] Ville de Macédoine, au pied du mont Bernius.

C'était pour l'armée un grand motif d'encouragement, de voir le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, lutter à pied, tout armé, puis monter à cheval, tirer facilement son épée en courant à toute bride, et la remettre dans le fourreau avec non moins d'aisance, enfin lancer le javelot, non-seulement avec justesse, mais encore avec force, et à une distance que ne dépassaient point la plupart des jeunes gens.

Chaque jour arrivaient à son camp des rois et des princes de toutes nations; et les capitaines romains qui entouraient Pompée étaient en si grand nombre, qu'on eût dit un Sénat complet. Labiénus lui-même y vint, après avoir abandonné César, dont il était l'ami intime, et avec qui il avait fait la guerre des Gaules. Et Brutus, le fils du Brutus qui avait été égorgé dans la Gaule [1], homme d'un grand courage, et qui jusque-là n'avait jamais voulu parler à Pompée, ni même le saluer, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne vit plus alors en lui que le défenseur de la liberté de Rome, et alla se ranger sous ses ordres. Cicéron même, qui avait donné par écrit et de vive voix des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte néanmoins de n'être pas du nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tidius Sextius, homme d'une extrême vieillesse, et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine: les autres officiers, à son arrivée, se mirent à rire et à plaisanter; mais Pompée ne l'eut pas plutôt aperçu que, se levant de son siége, il courut au-devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards, qui s'élevaient au-dessus de leur âge et de leurs forces, et préféraient à leur sécurité le danger qu'ils partageaient avec lui.

Le Sénat s'assembla en conseil, et décréta, sur la pro-

[1] Voyez plus haut.

position de Caton, qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat, et qu'on ne pillerait aucune des villes sujettes de Rome ; et cette mesure augmenta encore la faveur dont le parti de Pompée était l'objet. En effet, ceux qui habitaient des lieux éloignés, et n'avaient nullement à s'inquiéter de la guerre, comme aussi ceux qu'on laissait à l'écart à cause de leur faiblesse, s'y intéressaient par leurs vœux, et soutenaient, du moins par leurs discours, les intérêts de la justice, tenant pour ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoire à Pompée.

César, de son côté, se montra doux et modéré dans ses succès. En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines, et fit entrer les soldats dans son armée. Il repassa les Alpes, traversa en courant l'Italie, et arriva à Brundusium vers le solstice d'hiver. Là il s'embarque, et va reprendre terre à Oricum[1], d'où il dépêche Vibius, qu'il avait fait prisonnier, et qui était ami de Pompée, pour demander à Pompée une conférence, et lui proposer de licencier, sous trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison, qu'ils confirmeraient par serment, et de retourner tous deux en Italie. Pompée crut voir dans ces avances un nouveau piége : il se hâte de descendre vers la mer, se saisit de tous les postes, de tous les lieux fortifiés propres à loger une armée de terre, de tous les ports, de toutes les rades commodes pour les vaisseaux.

Dans cette position, tous les vents favorisaient Pompée, et lui apportaient vivres, troupes et argent. César, au contraire, environné de difficultés, et par terre et par mer, n'avait plus guère d'espoir que dans le combat. Chaque jour il harcelait Pompée dans ses retranchements, et le provoquait à une action décisive. Il avait d'ordinaire l'avantage dans ces escarmouches : une fois pour-

[1] Ville d'Épire, sur la mer Ionienne.

tant il faillit être entièrement défait et perdre son armée. Pompée combattit avec un tel courge, qu'il mit ses troupes en déroute, et lui tua deux mille hommes ; mais il ne put, ou plutôt il n'osa pas presser les fuyards et entrer avec eux dans le camp. Aussi César dit-il à ses amis : « Aujourd'hui la victoire était aux mains des ennemis, s'ils avaient eu un chef qui sût vaincre. »

Ce succès inspira aux troupes de Pompée une excessive confiance : on ne parla plus désormais que de terminer promptement la guerre par une action générale. Pompée lui-même écrivit aux rois, aux généraux et aux villes de son parti, comme s'il était déjà vainqueur. Il redoutait pourtant de s'exposer au danger d'une bataille ; il comptait miner par le temps et par la disette des hommes invincibles sous les armes, accoutumés depuis longtemps à toujours vaincre, quand ils combattaient ensemble, mais hors d'état, par leur vieillesse, de soutenir les autres travaux de la guerre, de faire de longues marches, de décamper tous les jours, de creuser des tranchées, de bâtir des murailles, et qui étaient pressés, pour cette raison, d'en venir aux mains et de livrer combat. Malgré tous ces motifs, Pompée eut bien de la peine à persuader à ses gens de se tenir tranquilles; mais, lorsque César, à la suite de son échec, eut été forcé de décamper pour échapper à la disette, et de gagner la Thessalie, par le pays des Athamanes[1], il ne fut plus possible à Pompée de contenir la fierté de ses soldats: « César fuit, » s'écriaient-ils; les uns voulaient qu'on se mît à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie; il y en eut qui envoyèrent leurs domestiques ou leurs amis à Rome, pour y retenir des maisons proche du Forum, espérant briguer bientôt des charges. Plusieurs firent voile de leur chef vers Lesbos, pour aller annoncer à Cornélie que la guerre était terminée.

[1] Canton de l'Épire, près du Pinde.

Le Sénat s'assembla, et Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie. C'était là, selon lui, le plus grand prix de la guerre; et la soumission de l'Italie devait entraîner à l'instant celle de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne et de toutes les Gaules. « Et ce dont Pompée doit surtout tenir compte, ajoutait-il, c'est que, la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie à tant d'outrages, asservie qu'elle est aux esclaves et aux flatteurs des tyrans. » Mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et en s'exposant à être poursuivi par César, alors que la Fortune lui donnait de le poursuivre; d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion et les autres personnages consulaires répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, lesquels ne manqueraient pas de tomber au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables. Le plus grand soin qu'on pût prendre de Rome, c'était, suivant Pompée, de combattre pour elle le plus loin de ses murs qu'il serait possible. « Il faut, disait-il, qu'elle soit préservée des maux de la guerre, qu'elle n'entende pas le bruit des armes, et attende paisiblement le vainqueur. » Cet avis prévalut; et Pompée se mit à la poursuite de César, bien résolu d'éviter le combat, mais de tenir l'ennemi assiégé, de le ruiner par la disette, en s'attachant à le suivre de près. Outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de Pompée. Ce fut pour ce motif, disent quelques-uns, que Pompée ne donna à Caton aucune commission importante: lorsqu'il marcha contre César, il le laissa sur la côte pour garder les bagages, craignant qu'après que César serait vaincu, Caton ne le forçât lui-même à déposer le commandement.

Quand on le vit suivre les ennemis avec si peu de

vigueur, on se plaignit hautement de lui, on l'accusa de faire la guerre, non à César, mais à sa patrie et au Sénat, afin de se perpétuer dans le commandement et de se conserver pour satellites et pour gardes ceux qui devaient commander à l'univers entier. Domitius Énobarbus, en ne l'appelant jamais qu'Agamemnon et roi des rois, excitait contre lui l'envie. Favonius ne le blessait pas moins par ses plaisanteries que les autres par leur franchise déplacée. « Mes amis, criait-il, nous ne mangerons pas cette année des figues de Tusculum. » Lucius Afranius, celui qui avait perdu les troupes d'Espagne, et qu'on accusait de trahison, voyant Pompée éviter le combat, s'étonnait que ses accusateurs n'osassent pas se présenter pour attaquer cet homme qui trafiquait des provinces. Pompée, trop sensible à ces propos, dominé d'ailleurs par l'amour de la gloire, se laissa entraîner par leurs espérances, et renonça aux plans si sages qui l'avaient guidé jusqu'alors : faiblesse qui eût été inexcusable dans un simple pilote de navire, à plus forte raison dans le chef suprême de tant de nations et de si grandes armées. Lui qui approuvait ces médecins qui n'accordent jamais rien aux désirs déréglés des malades, il cédait à la partie la moins saine de son entourage, par la peur de déplaire dans une occasion où il s'agissait de la vie. Car, peut-on regarder comme des esprits sains des hommes dont certains, en se promenant dans le camp, songeaient à briguer des consulats et des prétures ? Spinther, Domitius et Scipion, disputaient entre eux avec chaleur, et cabalaient pour la charge de grand pontife, dont César était revêtu : comme s'ils avaient eu à combattre Tigrane, roi d'Arménie, ou le roi des Nabatéens[1], et non point ce César et cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, remporté sur

[1] Une des peuplades de l'Arabie.

les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des victoires innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un million d'ennemis en bataille rangée.

Ils ne cessaient néanmoins de presser et d'importuner Pompée; et, à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent de tenir un conseil, dans lequel Labiénus, qui commandait la cavalerie, se levant le premier, jura qu'il ne se retirerait du combat qu'après avoir mis les ennemis en déroute; et tous les autres prononcèrent le même serment. La nuit suivante, Pompée se vit lui-même en songe entrant dans le théâtre, où le peuple le recevait avec de vifs applaudissements, et ornant de riches dépouilles le temple de Vénus Victorieuse. Si cette vision le rassurait d'un côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui faisait remonter à Vénus l'origine de sa famille, ne tirât, des dépouilles d'un rival, une nouvelle gloire et un nouvel éclat. Des terreurs paniques, qui se répandirent dans le camp, l'éveillèrent en sursaut ; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout à coup, au-dessus du camp de César, où régnait une profonde tranquillité, s'élever une vive lumière à laquelle s'alluma un flambeau ardent, qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit avoir vu ce phénomène comme il visitait ses postes de nuit.

A la pointe du jour, César se disposait à transporter son camp près de Scotuse[1] ; et déjà les soldats levaient leurs tentes, et laissaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque les coureurs vinrent rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis, et qu'on y entendait un bruit et un tumulte comme de gens qui s'apprêtent au combat ; bientôt après il en arriva d'autres, qui assurè-

[1] Un peu au nord de Pharsale.

rent que les premiers rangs s'étaient déjà mis en bataille. « Enfin, dit César à cette nouvelle, le voilà donc, ce jour longtemps attendu, où nous aurons à combattre, non contre la faim et la disette, mais contre des hommes ! » Et il se hâta de faire placer devant sa tente la cotte d'armes de pourpre, signal ordinaire de la bataille chez les Romains. Les soldats, à la vue du signal, se mettent à pousser des cris de joie ; ils laissent les tentes, et courent aux armes. Les officiers les conduisent aux postes assignés à chacun, et tous prennent leurs places sans confusion et en silence, avec autant d'ordre qu'un chœur de tragédie. Pompée commandait en personne l'aile droite de son armée, et avait Antoine en tête. Le centre était occupé par son-beau père Scipion, qui se trouvait opposé à Lucius Albinus. Lucius Domitius conduisait l'aile gauche, que fortifiait le corps nombreux des chevaliers ; car c'était là que presque tous les chevaliers s'étaient portés, dans l'espoir d'écraser César, et de tailler en pièces la dixième légion, qui était célèbre par sa valeur, et au milieu de laquelle César avait coutume de prendre rang pour combattre.

Quand César vit l'aile gauche des ennemis soutenue par une si nombreuse cavalerie, redoutant l'effet que produirait sur ses soldats l'éclat étincelant des armes, il fit venir, du corps de réserve, six cohortes qu'il plaça derrière la dixième légion, avec ordre de se tenir tranquilles, sans se montrer aux ennemis : lorsque les chevaliers commenceraient la charge, elles devaient s'avancer aux premiers rangs, et, au lieu de lancer au loin leurs javelots, comme font ordinairement les plus braves, pressés qu'ils sont d'en venir à l'épée, les porter droit à la visière du casque, et frapper les ennemis aux yeux et au visage. « Ces beaux danseurs si fleuris, disait-il, jaloux de conserver leur jolie figure, ne soutiendront pas l'éclat du fer, brillant ainsi à leurs yeux. »

Tandis que César prenait ces dispositions, Pompée, de son côté, montait à cheval, et considérait l'ordonnance des deux armées. Voyant que les ennemis attendaient en bon ordre et sans bouger le signal de l'attaque, et qu'au contraire la plus grande partie des siens, au lieu de rester immobiles dans les rangs, s'agitaient en tumulte faute d'expérience, il craignit qu'ils ne rompissent entièrement leur ordonnance dès le commencement de l'action. Il envoya donc à ceux des premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, et de se tenir serrés les uns contre les autres pour soutenir le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition[1] : Pompée émoussa, selon lui, la vigueur que donne aux coups l'impétuosité de la course ; il éteignit cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière dans l'âme des combattants, car les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris ; en un mot, il amortit et glaça le cœur de ses soldats. César avait avec lui vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

Quand le signal du combat eut été donné de part et d'autre, et que la trompette commença à sonner la charge, chacun, dans cette grande multitude, ne songea plus qu'à son affaire particulière ; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trouvaient sur les lieux, hors du champ de bataille, réfléchissaient, en voyant approcher l'instant décisif, à la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit par l'avidité et l'ambition de deux hommes. C'étaient, des deux côtés, les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes pareilles, la fleur des guerriers d'une même ville ; enfin une seule puissance prête à se heurter elle-même, et qui allait donner le

[1] Dans le livre troisième de la *Guerre civile*.

plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable, quand elle est en proie aux passions. S'ils eussent voulu, contents de leur gloire, commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et par terre et par mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité ? Ou, s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et étancher leur soif, n'avaient-ils pas des Parthes et des Germains à combattre? La Scythie et les Indes n'ouvraient-elles pas un vaste champ à leurs exploits? N'avaient-ils pas un prétexte honnête de leur déclarer la guerre, en couvrant leur ambition du dessein de civiliser les nations barbares? Et quelle cavalerie scythe, quels archers parthes, quels trésors indiens eussent pu soutenir l'effort de soixante-dix mille Romains en armes, commandés par César et Pompée, dont ces peuples avaient connu les noms bien avant même d'avoir entendu parler des Romains tant ils avaient, l'un et l'autre, porté loin leurs pas, domptant mille nations sauvages et barbares ! Mais alors ils étaient sur le même champ de bataille, pour combattre l'un contre l'autre, sans être touchés du danger de leur gloire, à laquelle ils sacrifiaient pourtant leur patrie, et qu'ils allaient déshonorer en perdant l'un ou l'autre le titre d'invincible ; car l'alliance qu'ils avaient contractée, les charmes de Julie, et ces noces fameuses, avaient été plutôt des otages trompeurs et suspects d'une société tout intéressée, que des liens d'amitié véritable.

Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes, de chevaux et d'armes, et que des deux côtés on eut donné le signal du combat, le premier qui s'élança de l'armée de César fut Caïus Crassianus[1], qui commandait une compagnie de cent vingt hommes, et qui se mon-

[1] César le nomme Crastinus, et Appien Carsinus.

trait jaloux de tenir tout ce qu'il avait promis à César. C'était lui que César avait rencontré le premier en sortant du camp; et, l'ayant salué par son nom, il lui avait demandé ce qu'il pensait de l'issue de la bataille. Crassianus lui tendant la main : « César, s'était-il écrié, tu la gagneras avec gloire; et tu me loueras aujourd'hui vivant ou mort. » Il se souvenait de sa parole : il s'élança hors des rangs, entraînant avec lui plusieurs de ses camarades, et se précipita au milieu des ennemis. On en vint bien vite aux épées, et le combat fut sanglant. Crassianus poussait toujours en avant, faisant main basse sur ceux qui lui résistaient; mais un soldat ennemi l'attendit de pied ferme, et lui enfonça son épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque du cou. Crassianus tomba mort; mais le combat se soutint sur ce point sans désavantage. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie; ce qui lui fit perdre un temps précieux. Déjà ses chevaliers déployaient leurs escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de cavalerie qu'il avait. Alors César élève le signal convenu : ses cavaliers s'ouvrent, et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, et qui formaient trois mille hommes, se jettent au-devant des ennemis, et font tête à la cavalerie de Pompée, relevant, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, la pointe de leurs javelots, et portant les coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat, et qui ne s'attendaient nullement à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'eurent pas le courage de soutenir les coups qu'on leur portait aux yeux et à la face : ils se couvrent le visage avec les mains, et prennent honteusement la fuite. Les soldats de César, sans daigner les poursuivre, chargent le corps d'infanterie, que la déroute des chevaliers mettait à découvert,

et qu'il était facile d'envelopper ; ils le prennent en flanc, pendant que la dixième légion le chargeait de front. Les ennemis ne résistèrent pas longtemps à ce double choc ; et, se voyant cernés eux-mêmes, bien loin d'avoir pu, comme ils l'espéraient, cerner les ennemis, ils abandonnèrent le champ de bataille.

Dès que Pompée aperçut la poussière que faisait élever cette fuite, il se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il serait malaisé de dire quelle fut sa pensée dans ce moment ; mais il eut tout à fait l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige, et qui a perdu le sens : il ne se souvient plus qu'il est le grand Pompée, et se retire à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne. On eût pu lui appliquer parfaitement les vers fameux[1] :

> Jupiter, du haut de son trône, verse la terreur dans le cœur d'Ajax.
> Ajax s'arrête tout stupéfait, jette sur son dos son bouclier aux sept cuirs de bœuf,
> Et fuit loin de la mêlée, en regardant de tous côtés.

Tel Pompée entra dans sa tente, et s'y assit en silence. Enfin, les ennemis, qui poursuivaient les fuyards, ayant pénétré dans ses retranchements, il s'écria : « Quoi ! jusque dans mon camp ? » et, sans ajouter un mot de plus, il se lève, prend une robe convenable à sa fortune présente, et sort sans être vu de personne.

Ses autres légions prirent aussi la fuite ; et les ennemis s'emparèrent du camp, où ils firent un grand carnage des soldats qui gardaient les tentes et des valets d'armée. Car, de ceux qui combattirent, il n'y en eut, au rapport d'Asinius Pollion, qui était à cette bataille dans l'armée de César, que six mille de tués. Après que le camp eut été forcé, on vit jusqu'à quel point les ennemis avaient

[1] *Iliade*, XI, 543.

porté la folie et la légèreté : toutes les tentes étaient couronnées de myrtes, et ornées d'étoffes précieuses ; les tables étaient chargées de vaisselle d'argent, et d'urnes pleines de vin ; tout annonçait l'appareil et l'ordonnance d'un sacrifice ou d'une fête, plutôt que les préparatifs d'un combat : tant ils étaient partis pour l'armée gâtés par de vaines espérances, et pleins d'une folle témérité !

Quand Pompée se fut un peu éloigné du camp, il quitta son cheval ; et, accompagné d'un fort petit nombre de personnes, il profita de ce qu'on ne le poursuivait pas pour s'en aller lentement, tout entier aux réflexions qui devaient naturellement occuper un homme accoutumé depuis trente-quatre ans à tout subjuguer, et qui faisait alors, dans sa vieillesse, la première expérience de la déroute et de la fuite. Il se demandait à lui-même comment une gloire et une puissance qui s'étaient accrues par tant de combats et de guerres, il les avait perdues en une heure ; comment, après s'être vu environné naguère de tant de gens de pied et de cavaliers, et de flottes si considérables, il fuyait maintenant si faible, et réduit à un si chétif équipage que les ennemis qui le cherchaient ne pouvaient le reconnaître ! Il passa près de Larisse sans s'y arrêter ; arrivé dans les vallées de Tempé, pressé par la soif, il se jeta le visage contre terre, et but dans le fleuve[1]. Après s'être relevé, il descendit les vallées jusqu'au bord de la mer. Il passa le reste de la nuit dans une cabane de pêcheurs, et, au point du jour, il monta dans un bateau de rivière avec les personnes de condition libre qui l'accompagnaient, après avoir commandé aux esclaves de se rendre auprès de César, et de ne rien craindre.

Comme il côtoyait le rivage, il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre. Le patron du navire était un Romain qui n'avait jamais eu de rapports avec

[1] Le Pénée.

Pompée, et qui ne le connaissait que de vue : il se nommait Péticius. La nuit précédente, Pompée lui était apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais qui s'entretenait avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement. Péticius racontait ce songe aux passagers, comme c'est l'ordinaire des gens désœuvrés de s'entretenir de ces sortes de matières. Tout à coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait du rivage en forçant de rames, et des hommes qui agitaient leurs robes et tendaient les mains. Péticius, s'étant levé, reconnut aussitôt Pompée, tel qu'il l'avait vu en songe : il se frappe la tête de douleur, et ordonne aux matelots de descendre l'esquif. Il étend la main, et appelle Pompée par son nom, conjecturant déjà, à l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée, entre autres les deux Lentulus et Favonius : puis il remit à la voile. Quelque temps après, ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux ; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du souper fut venue, le patron luimême l'apprêta avec les provisions qu'il avait ; et Favonius ; voyant que Pompée, faute de domestiques, ôtait lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain, et le frotta d'huile. Depuis ce moment, Favonius ne cessa de prendre soin de Pompée, et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et lui préparer ses repas. Aussi quelqu'un s'écria-t-il, admirant avec quelle noblesse et quelle simplicité sans nulle affectation il s'acquittait de ce service :

Dieux ! comme tout sied aux cœurs généreux [1] !

[1] Vers d'une tragédie perdue d'Euripide.

Pompée passa de la sorte devant Amphipolis[1], et de là fit voile vers Mitylène[2], pour y prendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un courrier, mais non pas tel que Cornélie l'attendait : après les nouvelles agréables dont on l'avait bercée de vive voix et par écrit, elle comptait bien apprendre que la victoire de Dyrrachium avait terminé la guerre, et que Pompée n'avait plus eu qu'à poursuivre César. Le courrier, qui la trouva toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer; il lui fit connaître l'excès de ses malheurs par ses larmes bien plus que par ses paroles : « Hâte-toi, lui dit-il enfin, si tu veux voir Pompée sur un seul vaisseau et qui appartient à un autre que lui. » A ces mots, Cornélie se jette à terre, et y reste longtemps, hors d'elle-même et sans voix. Elle reprit ses sens à grand'peine; et, comprenant que ce n'était pas le moment des gémissements et des larmes, elle traversa la ville, et courut au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, et la reçut dans ses bras, prête à s'évanouir : « O mon époux ! lui dit-elle, ce n'est pas ta mauvaise « fortune, c'est la mienne qui t'a réduit à une seule « barque; toi qui, avant de t'unir à Cornélie, voguais « sur cette mer avec cinq cents voiles! Pourquoi venir me « chercher? Que ne m'abandonnais-tu à ce funeste « destin qui vient de t'accabler, toi aussi, de tant de ca- « lamités? Quel bonheur pour moi, si j'étais morte avant « d'apprendre que Publius, mon premier mari, avait « péri chez les Parthes! ou que j'eusse été sage, si, après « sa mort, j'avais quitté la vie, comme j'en eus d'abord le « dessein! Je ne l'ai donc conservée que pour faire le « malheur du grand Pompée! » Telles furent, dit-on, les paroles de Cornélie. Pompée lui répondit : « Cornélie, tu

[1] En Thrace, près de l'embouchure de Strymore.

[2] Capitale de l'île de Lesbos.

« n'avais connu encore que ma bonne fortune; et ce qui « cause peut-être aujourd'hui ton erreur, c'est que j'en « ai joui au delà du terme ordinaire. Mais, puisque nous « sommes nés mortels, il faut supporter les disgrâces et « tenter encore la fortune : ne désespérons pas de re- « venir de mon état présent à ma grandeur passée, comme « de ma grandeur je suis tombé dans l'état où tu me vois. »

Cornélie envoya querir à la ville ses effets précieux et ses domestiques; les Mityléniens vinrent saluer Pompée, et le prièrent d'entrer dans la ville; mais il refusa, et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confiance : « Car, ajouta-t-il, César est clément et bon. » Puis il se tourna vers le philosophe Cratippus, qui était descendu de Mitylène pour le voir, se plaignit de la providence divine, et témoigna quelques doutes sur son existence. Cratippus, tout en ayant l'air d'entrer dans ses raisons, tâchait de le ramener à de meilleures espérances; il ne voulut pas se rendre importun en le contredisant mal à propos. Il eût pu justifier la Providence, en remontrant à Pompée que, dans le désordre où était tombée la république, il fallait, pour relever les affaires, un gouvernement monarchique. Il aurait pu lui dire encore : « Comment et à quelle marque pourrions-nous croire, Pompée, que, si la victoire s'était déclarée en ta faveur contre César, tu aurais mieux que lui usé de ta fortune? » Mais laissons-là ces questions, qui sont du ressort des dieux.

Pompée, ayant pris sur son vaisseau sa femme et ses amis, continua sa route, sans s'arrêter ailleurs que dans les ports où le besoin de faire de l'eau et de prendre des vivres le forçait de relâcher. La première ville où il descendit fut Attalie, dans la Pamphylie[1]. Quelques trirèmes vinrent de Cilicie l'y rejoindre; il assembla des troupes; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à

[1] Sur la côte méridionale de l'Asie, presque en face de l'île de Cypre.

soixante sénateurs. Comme on lui eut appris que la flotte n'avait reçu aucun échec, et que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats, était passé en Afrique, il déplora devant ses amis, en se faisant à lui-même de vifs reproches, de s'être laissé forcer à combattre avec son armée de terre, sans employer ses troupes de mer, qui faisaient sa principale force ; ou tout au moins de ne s'être pas fait un rempart de sa flotte, où il eût trouvé, en cas d'une défaite sur terre, une autre armée puissante, et capable de résister à l'ennemi. Il est sûr, en effet, que la plus grande faute de Pompée, comme aussi la ruse la plus habile de César, ce fut de placer le lieu du combat si loin du secours que Pompée pouvait tirer de sa flotte. Quoi qu'il en soit, Pompée, forcé de tenter quelque entreprise avec les ressources qui lui restaient, envoya ses amis dans quelques villes, alla lui-même dans d'autres, pour demander de l'argent et équiper des vaisseaux ; mais, dans la crainte qu'un ennemi aussi prompt et aussi actif que César ne vînt subitement lui enlever tous les préparatifs qu'il aurait pu faire, il examinait s'il n'y avait pas quelque asile où il pût se retirer dans sa fortune présente.

Ils en délibérèrent, lui et ses amis, et ils ne virent aucune province de l'empire qui leur offrît des garanties de sûreté. Quant aux royaumes étrangers, celui des Parthes semblait, pour le moment, le plus propre à les recevoir, à protéger d'abord leur faiblesse, ensuite à les remettre en pied, et à les renvoyer avec des forces considérables. La plupart penchaient pour l'Afrique et pour le roi Juba ; mais Théophane de Lesbos lui représenta que ce serait folie à lui de laisser là l'Égypte, qui n'était qu'à trois journées de navigation, et Ptolémée[1], qui n'était

[1] Surnommé Dionysius, frère de Cléopâtre et fils de Ptolémée Aulétès.

guère, il est vrai, qu'un enfant, mais qui était engagé par les témoignages d'amitié et les services que son père avait reçus de Pompée, et de se jeter entre les mains des Parthes, la plus perfide de toutes les nations. « Quoi ! « disait-il, Pompée refuse de s'assurer le premier rang « entre les autres hommes, en se résignant à être le se- « cond après un Romain dont il a été le gendre ; il ne « veut pas faire l'épreuve de la modération de César ; et « il livrerait sa personne à un Arsacès[1] qui n'a pas même « pu s'emparer de Crassus vivant? Il mènerait une jeune « femme du sang des Scipions au milieu de Barbares, « dont le pouvoir n'a d'autre règle que leurs caprices et « la satisfaction de leurs passions brutales? Et, supposé « qu'elle ne reçoive aucun outrage, n'est-ce pas assez « d'indignité qu'elle soit seulement exposée au soupçon « d'en avoir souffert, pour s'être trouvée aux mains « d'hommes capables de tout entreprendre? »

Ce dernier motif fut, dit-on, le seul qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non point un mauvais génie qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Égypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme, sur une trirème de Séleucie : les autres personnes de sa suite montaient ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands : la traversée fut heureuse. Informé que Ptolémée était à Péluse[2] avec ses troupes, faisant la guerre à sa sœur[3], il se mit en chemin pour s'y rendre, et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée, et de lui demander asile.

Ptolémée était extrêmement jeune; Pothin, qui exer-

[1] Voyez la Vie de Crassus vers la fin, dans ce volume.
[2] A l'embouchure la plus orientale du Nil.
[3] Cléopâtre.

çait toute l'autorité, assembla un conseil des principaux courtisans. Il invita ces hommes, qui n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, à exposer chacun son avis. Quelle humiliation pour le grand Pompée de voir son sort à la merci des résolutions de Pothin l'eunuque, de Théodotus de Chio, maître de rhétorique à gages, et de l'Égyptien Achillas! car ces trois hommes, pris entre les valets de chambre du roi, et parmi ceux qui l'avaient élevé, étaient ses principaux ministres : c'était là le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre loin du rivage, attendait la décision, lui qui trouvait indigne de sa grandeur de devoir la vie à César! On proposa les avis les plus opposés : les uns voulaient qu'on renvoyât Pompée, les autres qu'on le reçût; mais Théodotus, pour faire parade de son art de rhéteur, soutint qu'il n'y avait de sûreté dans aucun de ces deux avis. « Recevoir Pompée, disait-il, c'est se donner César pour ennemi et Pompée pour maître; mais, si nous le renvoyons, il pourra se venger un jour d'avoir été chassé, et César aussi d'avoir été réduit à le poursuivre : le meilleur parti est donc de le recevoir et de le faire périr; par là nous obligerons César, sans avoir à craindre Pompée. » Et il ajouta, dit-on, en souriant : « Un mort ne mord pas. »

On adopta cet avis; et Achillas fut chargé de l'exécution. Il prend avec lui deux Romains, Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée. Il y joint trois ou quatre esclaves, et se rend avec cette suite au vaisseau de Pompée. Tous les principaux des compagnons de Pompée s'y étaient rassemblés, pour voir quel serait le succès du message. Lorsqu'au lieu d'une réception royale, ou tout au moins magnifique, et qui répondît aux espérances qu'avait données Théophane, ils ne virent qu'un petit nombre d'hommes qui s'avançaient, montés dans un bateau de

pêcheur, ce sans gêne leur fut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large, pendant qu'on était hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'approcha, et Septimius, s'étant levé le premier, salua Pompée en latin du titre d'*imperator*. Achillas le salua en langue grecque, et l'invita à passer dans la barque, alléguant les bas-fonds de la côte, et les bancs de sable dont la mer était remplie : il n'y avait pas assez d'eau, suivant lui, pour y engager une trirème. On voyait en même temps des vaisseaux du roi qui s'équipaient, des soldats qui se répandaient sur le rivage : ainsi la fuite devenait impossible, quand même Pompée eût changé d'avis ; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux assassins l'excuse de leur crime. Pompée embrasse Cornélie, qui le pleurait déjà comme un homme mort, et ordonne à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un esclave, nommé Scénès, de monter avant lui dans la barque ; et, comme Achillas lui tendait la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme, et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle[1] :

Tout homme qui entre chez un tyran
Devient son esclave, bien qu'il y soit venu libre.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens ; et il passa dans la barque.

La distance était longue de la trirème au rivage : voyant que, durant le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui adressait un mot affectueux, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu pas fait la guerre avec moi ? » Septimius répondit affirmativement par un simple signe de tête, sans prononcer une seule parole, sans témoigner à Pompée aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence ;

[1] Tirés d'une des pièces qui n'existent plus.

et Pompée prit des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il se proposait d'adresser à Ptolémée, et se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie à une vive inquiétude, regardait avec ses amis de dessus la trirème ce qui allait arriver; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs des gens du roi qui venaient au débarquement, comme pour faire honneur à Pompée et le recevoir. A ce moment, Pompée prenait la main de Philippe pour se lever plus facilement; Septimius lui porte un premier coup d'épée par derrière, au travers du corps; puis Salvius, après lui, puis Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa toge des deux mains, s'en couvre le visage, et se livre à leurs coups, sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, et jetant un simple soupir. Il était âgé de cinquante-neuf ans[1], et fut tué le lendemain de son jour natal. A la vue de ce meurtre, ceux qui étaient dans les navires poussèrent des cris affreux, qui retentirent jusqu'au rivage; ils se hâtèrent de lever les ancres, et prirent la fuite, favorisés par un bon vent qui les poussait en poupe : aussi les Égyptiens, qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent-ils à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête de Pompée, et jetèrent hors de la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, qui ne s'était point éloigné, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute d'autre vêtement, d'une de ses tuniques, et ramassa sur le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur presque pourris de vestuté, mais suffisants pour former un bûcher à un corps nu et qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait et disposait ces débris, un Romain déjà vieux, et qui, dans sa jeunesse,

[1] Il n'avait, en réalité, que cinquante-huit ans et un jour.

avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-tu, mon ami, lui dit-il, toi qui prépares les obsèques du grand Pompée ? — Son affranchi, « répondit Philippe. — Hé bien, reprit le vieillard, tu « n'auras pas seul cet honneur : amené ici par un hasard « favorable, je veux m'associer à ce pieux devoir. Je « n'aurai pas à me plaindre en tout de mon séjour dans « une terre étrangère, puisque j'aurai eu, en retour de tous « mes soucis, la consolation de toucher et d'ensevelir de « mes mains le corps du plus grand capitaine de Rome. »

Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain, Lucius Lentulus, ignorant ce qui s'était passé, et qui venait de Cypre, rangeant la côte d'Égypte, vit le feu du bûcher, et, tout auprès, Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord. « Quel est donc, dit-il, celui qui est venu terminer ici sa destinée, et se reposer de ses travaux ? » Un moment après, jetant un profond soupir : « Hélas ! dit-il, c'est peut-être toi, grand Pompée ! » A peu de temps de là il descendit à terre, où il fut pris et tué.

Ainsi finit Pompée.

César ne tarda guère à se rendre en Égypte, où il trouva les affaires dans un grand trouble. On lui présenta la tête de Pompée ; mais il ne put soutenir la vue du scélérat qui la portait, et se détourna avec horreur. Il pleura quand on lui remit le cachet de Pompée, qui avait pour empreinte un lion armé d'un glaive. Il fit mettre à mort Achillas et Pothin ; le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, ne reparut pas depuis. Théodotus le sophiste se déroba à la vengeance de César : il s'enfuit d'Égypte, et fut longtemps errant, réduit à la dernière misère, et détesté de tout le monde. Mais Marcus Brutus, après avoir tué César et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodotus, et le fit expirer dans les tourments les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.

COMPARAISON

D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

Nous avons raconté les Vies d'Agésilas et de Pompée ; parcourons rapidement les différences que nous offre le parallèle : les voici. Premièrement, Pompée parvint à la puissance et à la gloire par les voies les plus légitimes ; il se poussa de lui-même, et fut d'un grand secours à Sylla pour délivrer l'Italie des tyrans : Agésilas, au contraire, s'empara de la royauté par des moyens également réprouvés et des dieux et des hommes : il fit déclarer bâtard son neveu Léotychidas, qu'Agis avait reconnu pour son fils légitime ; et il tourna en plaisanterie l'oracle de la pythie sur le roi boiteux. Deuxièmement, Pompée ne cessa point d'honorer Sylla vivant, et, après sa mort, il lui rendit, malgré l'opposition de Lépidus, les honneurs de la sépulture, et maria sa propre fille à Faustus, fils de Sylla ; tandis qu'Agésilas, sur un frivole prétexte, rompit avec Lysandre, et le couvrit d'outrages. Et pourtant Pompée n'avait pas moins fait pour Sylla que Sylla n'avait fait pour Pompée ; au lieu que Lysandre avait fait Agésilas roi de Sparte et chef des armées de la Grèce. Troisièmement, les injustices politiques commises par Pompée furent des sacrifices qu'il fit à ses alliances ; et s'il fit le mal, ce ne fut guère que pour complaire à ses beaux-pères, César et Scipion. Mais Agésilas ne sauva Sphodrias, qui méritait la mort pour son entreprise

contre Athènes, qu'en vue de favoriser la passion de son fils. Quand il mit tant de zèle à défendre Phœbidas, qui avait violé la paix faite avec les Thébains, il le fit évidemment en faveur du crime même. En somme, tous les maux que Pompée fut accusé d'avoir fait aux Romains par mauvaise honte ou ignorance, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par colère et par opiniâtreté, quand il alluma la guerre contre les Thébains.

S'il faut attribuer à la Fortune les fautes de nos deux héros, on conviendra que les Romains ne devaient pas s'attendre à celles de Pompée, et qu'Agésilas ne permit pas aux Lacédémoniens d'éviter celles dont les menaçait ce règne boiteux, contre lequel ils avaient été prévenus. En effet, Léotychidas eût-il été mille fois convaincu de n'être qu'un étranger et un bâtard, la famille des Eurytionides n'était pas embarrassée pour fournir à Sparte un roi légitime et ferme sur ses deux pieds, si Lysandre n'eût jeté, pour favoriser Agésilas, de l'obscurité sur le sens de l'oracle. Le remède qu'Agésilas suggéra après la défaite de Leuctres, en conseillant aux Spartiates, qui ne savaient quelle punition infliger aux fuyards, de laisser dormir les lois ce jour-là, est une invention politique dont il n'y a pas d'exemple, et à laquelle rien ne ressemble dans la vie de Pompée. Au contraire de Pompée, qui, pour montrer à ses amis toute l'étendue de son pouvoir, viola les lois qu'il avait lui-même établies, Agésilas, réduit à la nécessité de violer les lois pour sauver ses concitoyens, trouva moyen de conserver les lois sans sévir contre les coupables. Je mets encore au nombre des vertus politiques d'Agésilas cette preuve incomparable de soumission qu'il donne aux éphores : dès qu'il a reçu la scytale, il abandonne ses conquêtes en Asie. Et, tandis que Pompée ne rendit à la république d'autres services que ceux qui s'accordaient avec les intérêts de sa propre grandeur, Agésilas, par dévouement à la

patrie, se dépouille d'une puissance et d'une gloire que personne, avant ni après lui, n'égala jamais, hormis Alexandre.

Mais, à considérer Agésilas et Pompée sous un autre rapport, celui des expéditions et des exploits militaires, je ne crois pas que Xénophon lui-même[1] voulût mettre en comparaison ceux d'Agésilas avec la grandeur des armées que Pompée a conduites, le nombre de ses trophées, et la multitude des batailles où il est demeuré vainqueur; encore qu'on ait permis à cet historien, comme une récompense singulière de ses autres qualités, d'écrire et de dire tout ce qu'il a voulu sur le compte d'Agésilas. Je trouve aussi, sous le rapport de la générosité envers les ennemis, une différence entre ces deux personnages. L'un, pour asservir Thèbes, la ville mère des Héraclides, et détruire Messène, la sœur de sa patrie, manqua de ruiner Sparte; du moins il lui fit perdre sa prééminence. Pompée donna aux pirates qui voulurent changer de profession des villes à habiter; et, lorsqu'il eut en sa puissance le roi Tigrane, qu'il pouvait attacher à son char de triomphe, il en fit un allié du peuple romain : « Je préfère, dit-il en cette occasion, à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siècles. »

S'il faut adjuger le prix de la vertu guerrière à celui qui a fait les plus grands et les plus importants exploits, et qui a donné les conseils les plus utiles, le Laconien, à cet égard, laisse de beaucoup le Romain derrière lui. Il n'abandonna pas Lacédémone aux ennemis; il ne la quitta point, quoiqu'elle fût attaquée par soixante-dix mille hommes, et qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre d'hoplites, et qui venaient d'être battus à Leuctres. Mais

[1] Critique indirecte de l'exagération avec laquelle Xénophon, dans son éloge d'Agésilas, parle de ses talents militaires : Agésilas est, suivant lui, le plus accompli des hommes de guerre qui aient existé.

Pompée n'a pas plutôt vu César, avec cinq mille trois cents hommes seulement, maître d'une ville d'Italie, que la frayeur le fait sortir de Rome. Soit qu'il ait fui honteusement devant une poignée de soldats, ou qu'il s'en soit exagéré le nombre, il emmène ses enfants et sa femme, et laisse les familles des autres citoyens privées de toute défense ; tandis qu'il devait ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir la loi du vainqueur, qui était son concitoyen et son allié. Mais non : lui qui trouvait trop dur de prolonger le commandement de César, et de lui accorder un consulat, il donne à César, maître de Rome, le droit de dire à Métellus qu'il le tient prisonnier de guerre, lui et tous les autres Romains.

Le premier talent d'un général d'armée, c'est de savoir forcer les ennemis à combattre quand il est le plus fort, et, quand il est le plus faible, de ne s'y point laisser forcer. Agésilas le sut faire, et se conserva toujours invincible. César ne se commit jamais contre Pompée avec des forces inférieures ; mais il profita habilement de ses avantages : il contraignit Pompée à mettre toute sa fortune au hasard d'un combat de terre, et se rendit maître en un instant de tout l'argent de son ennemi, de ses provisions, et de la mer, dont Pompée eût conservé l'empire s'il eût évité le combat. La meilleure raison qu'on ait alléguée pour justifier un si grand général est précisément la plus grave accusation portée contre lui. Qu'un jeune chef d'armée, troublé par des plaintes et des clameurs, et qui s'entend reprocher sa mollesse et sa lâcheté, se laisse entraîner hors des résolutions les plus sages et les plus sûres, cette faiblesse est naturelle et pardonnable. Mais le grand Pompée, dont les Romains appelaient le camp leur patrie, et la tente leur Sénat, traitant de déserteurs et de traîtres les préteurs et les consuls qui étaient restés à Rome ; ce Pompée qu'on n'avait jamais vu sous la loi d'un autre, et qui n'avait

jamais eu dans ses campagnes, marquées par tant de succès, d'autre chef que lui-même, peut-on souffrir que, par les brocards d'un Favonius et d'un Domitius, et par la crainte de s'entendre appeler Agamemnon, il se laisse presque forcer à hasarder une bataille qui devait décider de l'empire et de la liberté?

S'il ne considérait que la honte du moment, il devait, dès le commencement de la guerre, faire tête à César, et combattre pour la défense de Rome; ou, après avoir prétendu imiter dans sa fuite le stratagème de Thémistocle, il ne fallait pas ensuite se croire déshonoré en différant de livrer bataille dans la Thessalie. Ce n'était point là une lice et un théâtre fixé par les dieux pour la lutte des deux rivaux; il n'avait pas été appelé au combat par un héraut, sous peine d'abandonner la couronne à un autre. Il y avait assez d'autres plaines; il y avait des milliers de villes, ou plutôt la terre entière: maître de la mer, il avait la liberté du choix, s'il eût voulu imiter Fabius Maximus, Marius et Lucullus, ou même Agésilas, lequel n'eut pas de moindres assauts à soutenir dans Sparte, lorsqu'on le voulait forcer de combattre contre les Thébains pour la défense du territoire, ni moins de reproches et de calomnies à essuyer en Égypte par la folie du roi, lorsqu'il conseillait d'attendre sans bouger. Agésilas, en suivant ainsi les sages résolutions qu'il avait prises, sauva les Égyptiens malgré eux-mêmes, et préserva lui seul la ville de Sparte dans cette secousse violente; bien plus, il éleva dans sa patrie un trophée de sa victoire sur les Thébains; et, en ne se laissant pas contraindre de courir à une perte certaine, il fit gagner aux Spartiates une seconde bataille. Aussi Agésilas finit-il par obtenir les éloges de ceux-là même qu'il n'avait sauvés qu'en leur faisant violence, au lieu que Pompée, qui fit une si grande faute en cédant à la volonté d'autrui, eut pour accusateurs ceux dont il avait suivi les conseils. Du reste, il fut,

suivant quelques-uns, trompé par Scipion, son beau-père, lequel, pour s'approprier les sommes immenses qu'il avait apportées d'Asie, les cacha, et pressa Pompée de donner la bataille, en lui faisant accroire qu'il n'y avait plus d'argent. Mais, quand cela serait vrai, un général devait-il tomber dans un tel inconvénient, ou, après s'être laissé si facilement surprendre, exposer au plus grand danger la fortune publique?

Ces divers traits font assez connaître le caractère de l'un et de l'autre.

C'est par nécessité que Pompée chercha un refuge en Égypte ; mais Agésilas y passa par un motif peu honnête, et sans que rien l'y forçât : il ne voulait qu'amasser de l'argent, et avoir de quoi faire la guerre aux Grecs avec ce qu'il gagnerait en servant les Barbares. D'ailleurs, le reproche que nous faisons aux Égyptiens par rapport à Pompée, les Égyptiens le font de leur côté à Agésilas ; car Pompée eut à souffrir pour s'être fié aux Égyptiens, et Agésilas, en qui les Égyptiens avaient mis leur confiance, les abandonna et passa dans les rangs des ennemis de ceux qu'il était venu secourir.

ALEXANDRE.

(De l'an 356 à l'an 323 avant J.-C.)

Nous allons écrire, dans ce livre, la Vie du roi Alexandre et de César, celui qui défit Pompée, en nous bornant, pour tout préambule, vu le nombre infini des faits qui en sont la matière, à prier les lecteurs de ne pas nous blâmer si, au lieu d'exposer amplement et en détail chacun des événements, ou même telle ou telle des actions les plus mémorables, nous n'en donnons, pour la plus grande partie, qu'un simple sommaire. En effet, nous n'écrivons pas des histoires, mais des Vies; d'ailleurs ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux les vertus ou les vices des hommes. Une chose légère, le moindre mot, un badinage, mettent souvent mieux dans son jour un caractère que des combats sanglants, des batailles rangées et des prises de villes. Aussi, comme les peintres, dans leurs portraits, cherchent à saisir au vif les traits du visage et le regard, où éclate sensiblement le naturel de la personne, sans se soucier des autres parties du corps ; de même nous doit-on concéder de concentrer principalement notre étude sur les signes distinctifs de l'âme, et de dessiner, d'après ces traits, la vie de ces deux personnages, en laissant à d'autres les grands événements et les combats.

C'est un fait tenu pour constant que, du côté paternel, Alexandre descendait d'Hercule par Caranus, et que, du côté de sa mère, il se rattachait aux Éacides, par Néopto-

lème[1]. On dit que Philippe, étant à Samothrace, tout jeune encore, y fut initié aux mystères avec Olympias, qui n'était guère non plus qu'une enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint amoureux, fit agréer sa poursuite à Arymbas, frère de la jeune fille, et l'obtint en mariage. La nuit qui précéda celle où les époux furent enfermés dans la chambre nuptiale, Olympias eut un songe. Il lui sembla qu'elle avait entendu un coup de tonnerre, et que la foudre l'avait frappée dans les entrailles : à ce coup, un grand feu s'était allumé, qui, après s'être brisé en plusieurs traits de flamme jaillissant çà et là, s'était bientôt dissipé. Philippe, de son côté, quelque temps après son mariage, songea qu'il marquait d'un sceau le ventre de sa femme, et que le sceau portait l'empreinte d'un lion. Le sens de ce songe, au dire des devins, c'est que Philippe devait prendre garde de fort près à sa femme ; mais Aristandre de Telmissus, l'un d'eux, affirma qu'il marquait la grossesse de la reine : « On ne scelle point, dit-il, les vaisseaux vides ; et Olympias porte dans son sein un fils qui aura un courage de lion. » On vit aussi, pendant qu'Olympias dormait, un dragon étendu à ses côtés ; et ce fut là, dit-on, le principal motif qui refroidit l'amour de Philippe et les témoignages de sa tendresse : il n'alla plus si souvent passer la nuit avec elle, soit qu'il craignît de sa part quelques maléfices ou quelques charmes magiques, soit que par respect il s'éloignât de sa couche, qu'il croyait occupée par un être divin.

Il y a encore sur ce sujet une autre tradition. Les femmes de ce pays[2] sont généralement sujettes, de toute

[1] Néoptolème, ou Pyrrhus, était fils d'Achille, qui descendait d'Éacus. Pyrrhus fut la souche des rois d'Épire, et Olympias était d'une branche de cette maison.

[2] Plutarque aurait dû dire de quel pays : il s'agit probablement de

ancienneté, à cette fureur divine qui transportes les adeptes du culte d'Orphée et de Bacchus : d'où leur vient leur nom de Clodones et de Mimallones ; elles ont à peu près les mêmes pratiques que les Édoniennes, et ces Thraciennes, voisines du mont Hémus, qui nous ont fait inventer, c'est du moins mon avis, l'expression *thraciser*[1], par laquelle nous désignons la pratique de cérémonies outrées et superstitieuses. Olympias, plus adonnée que les autres même à ces superstitions, et qui relevait encore ce fanatisme par un appareil tout barbare, traînait souvent après elle, dans les chœurs de danses, des serpents apprivoisés, qui se glissaient hors du lierre et des vans mystiques[2], s'entortillaient autour des thyrses de ces femmes, s'entrelaçaient à leurs couronnes, et jetaient l'effroi parmi les assistants.

Quoi qu'il en soit, Philippe envoya Chéron de Mégalopolis consulter l'oracle de Delphes sur le songe qu'il avait eu ; et Chéron rapporta, dit-on, pour réponse, qu'Apollon lui commandait de sacrifier à Ammon, et d'honorer particulièrement ce dieu. On ajoute qu'il perdit un de ses yeux, qu'il avait mis au trou de la porte d'où il avait vu Jupiter couché auprès de sa femme, sous la forme d'un serpent. Olympias, au rapport d'Ératosthène, découvrit au seul Alexandre, lorsqu'il partit pour l'expédition, le secret de sa naissance, et l'exhorta à montrer des sentiments dignes d'une telle origine. D'autres, au contraire, prétendent qu'elle rejetait bien loin ces contes, et qu'elle disait : « Alexandre ne cessera-t-il pas de me calomnier auprès de Junon ? »

la Macédoine ; mais on pourrait l'entendre de la Molossie, patrie d'Olympias.

[1] Θρησκεύειν, faire comme les Thraces.

[2] On se servait du van dans les sacrifices de Bacchus : c'était le symbole de la purification de l'âme : *mystica vannus Iaccho*.

Alexandre naquit le 6 du mois Hécatombéon[1], que les Macédoniens appellent Loüs; auquel jour le temple de Diane fut brûlé à Éphèse. Hégésias de Magnésie fait, à ce propos, une exclamation si froide, qu'elle aurait suffi pour éteindre cet incendie[2] : « Belle merveille, dit-il, que le temple ait été brûlé, puisque Diane était occupée aux couches de la mère d'Alexandre! » Tous les mages qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement était le présage d'un autre malheur encore, couraient çà et là, se frappant le visage, criant que ce jour avait enfanté un fléau redoutable, et qui porterait dans l'Asie le ravage et la destruction. Philippe, qui venait de se rendre maître de Potidée, reçut en un même temps trois heureuses nouvelles : la première, que Parménion avait défait les Illyriens dans une grande bataille; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chevaux de selle, aux jeux olympiques; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie qu'il ressentait, comme on peut croire, de tous ces bonheurs, s'accrut encore par les paroles des devins : « Un enfant, assuraient-ils, dont la naissance concourait avec trois victoires, devait être lui-même invincible. »

Les statues qui représentent le mieux la forme du corps d'Alexandre sont celles de Lysippe, le seul sculpteur auquel il eût permis de sculpter son image[3]. En effet, ces manières qu'affectèrent curieusement d'imiter dans la suite plu-

[1] Ce mois correspond en partie à notre mois de juillet, et en partie à celui d'août.

[2] Le jeu de mot de Plutarque vaut bien l'exclamation d'Hégésias. Du reste, Hégésias est cité par les anciens comme un écrivain d'un style froid et lâche.

[3] On connaît les vers d'Horace sur le goût d'Alexandre :

Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

sieurs des successeurs et des amis d'Alexandre, comme l'attitude de son cou, qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche, et la vivacité de ses yeux, l'artiste les a parfaitement exprimées. Apelles, qui le peignit en Jupiter foudroyant, ne put saisir la couleur de son teint : il la fit plus brune et plus sombre qu'elle n'était naturellement; car Alexandre avait, dit-on, la peau blanche, et d'une blancheur que relevait un léger incarnat, particulièrement sur le visage et sur la poitrine. J'ai lu, dans les Mémoires d'Aristoxène, que sa peau sentait bon; qu'il s'exhalait de sa bouche et de tout son corps une odeur agréable, et qui parfumait ses vêtements. Cela venait peut-être de la chaleur de son tempérament, qui était tout de feu; car la bonne odeur est, selon Théophraste, le produit de la coction des humeurs par la chaleur naturelle. Aussi les pays les plus secs et les plus chauds de la terre sont-ils ceux qui produisent avec plus d'abondance les meilleurs aromates, le soleil attirant toute l'humidité qui nage sur la surface des corps, comme une matière de corruption. C'est sans doute cette chaleur du corps qui faisait le courage d'Alexandre et son goût pour le vin.

Sa tempérance dans les plaisirs s'annonça dès les premiers temps de sa jeunesse : impétueux et ardent pour tout le reste, il était peu sensible aux voluptés, et n'en usait qu'avec modération; au contraire, l'amour de la gloire éclatait déjà en lui avec une force et une élévation de sentiments bien supérieures à son âge. Mais, ce qu'il aimait, ce n'était pas une gloire quelconque, ni conquise partout indifféremment, comme Philippe, qui ambitionnait, avec une vanité de sophiste, le renom d'homme éloquent, et faisait graver sur ses monnaies les victoires qu'avaient remportées ses chars aux jeux olympiques. Alexandre, sondé par ses amis s'il n'irait pas disputer dans les jeux olympiques le prix de la course, car

il était d'une grande agilité : « Je m'y présenterais, dit-il, si je devais avoir des rois pour antagonistes. » En général, on le voit montrer de l'éloignement pour la race des athlètes; puisque aussi bien lui qui proposa si souvent des prix à disputer entre les poëtes tragiques, ou les joueurs de flûte et de lyre, ou même les rhapsodes[1]; lui qui donna des combats de toute espèce d'animaux, et de lutteurs armés de bâtons, jamais il ne fit exécuter, du moins avec plaisir, les exercices du pugilat et du pancrace[2].

Il reçut un jour des ambassadeurs du roi de Perse, pendant que Philippe était absent : il leur fit bonne chère, et les charma par sa politesse et par ses questions, qui n'avaient rien d'enfantin ni de frivole : il s'informait de la distance où la Macédoine était de la Perse, et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie; il demandait comment le roi se comportait à la guerre, et quelles étaient la force et la puissance des Perses. Ce fut au point que les ambassadeurs émerveillés s'en allèrent convaincus que la tant vantée habileté de Philippe, n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi, toutes les fois qu'on annonçait que Philippe avait pris quelque ville considérable, ou avait remporté quelque mémorable victoire, Alexandre, loin d'en montrer de la joie, disait aux enfants de son âge : « Mes amis, mon père prendra tout; il ne me laissera rien de grand et de glorieux à faire un jour avec vous. » Passionné, comme il l'était, non pour la volupté et la richesse, mais pour la vertu et la gloire, il pensait que, plus l'empire qu'il hériterait

[1] On appelait ainsi ceux qui chantaient les poëmes d'Homère, et, par extension, tous ceux qui récitaient sur les places publiques des vers d'auteurs célèbres.

[2] Ce mot, qui signifie *victoire dans tous les genres*, comprenait plusieurs des exercices ordinaires des athlètes.

de son père aurait d'étendue, moins il aurait d'occasions de s'illustrer par lui-même ; et, dans l'idée que Philippe, en augmentant chaque jour ses conquêtes, dépensait ce qui lui revenait à lui-même de belles actions, ce qu'il désirait, c'était non point des richesses, du luxe et des plaisirs, mais de recevoir des mains de son père un royaume où il y eût des guerres à faire, des batailles à livrer, et de quoi se couvrir d'honneur.

Il avait auprès de lui, comme on peut penser, grand nombre de gens qui veillaient à son éducation, nourriciers, pédagogues, précepteurs, mais sous la direction de Léonidas, homme de mœurs austères, et parent d'Olympias. Comme Léonidas refusait le titre de pédagogue, bien que les fonctions en soient aussi nobles qu'honorables, les autres, par égard pour sa dignité et pour sa parenté avec la reine, l'appelaient le nourricier et le gouverneur d'Alexandre. Le rôle et le titre de pédagogue étaient dévolus à Lysimachus l'Acarnanien, homme qui n'avait aucun agrément dans l'esprit, mais qui se rendait agréable, en se donnant à lui-même le nom de Phœnix, à Alexandre et à Philippe ceux d'Achille et de Pélée, et qui occupait la seconde place auprès du jeune homme.

Philonicus le Thessalien amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait vendre treize talents [1]. On descendit dans la plaine, pour essayer le cheval ; mais on le trouva difficile, et complétement rebours : il ne souffrait pas que personne le montât ; il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe, et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent, ordonna qu'on le remmenât, persuadé qu'on ne tirerait rien d'une bête si sauvage, et qu'on ne la saurait dompter. « Quel cheval ils perdent là ! s'écrie Alexandre, qui était présent ; c'est par

[1] Plus de soixante et dix mille francs de notre monnaie.

inexpérience et timidité qu'ils n'en ont pu venir à bout. » Philippe, qui l'entendait, ne dit rien d'abord; mais. Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose, et témoigné le chagrin qu'il éprouvait : « Tu blâmes des « gens plus âgés que toi, dit enfin le père, comme si tu « étais plus habile qu'eux, et que tu fusses plus capable « de dompter un cheval. — Sans doute, reprit Alexandre, « je viendrais mieux qu'un autre à bout de celui-là. — Mais, « si tu échoues, quelle peine porteras-tu pour ta pré- « somption ? — Hé bien ! dit Alexandre, je paierai le prix « du cheval. » Cette réponse fit rire tout le monde; et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait paierait les treize talents.

Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes, et lui tourne la tête en face du soleil, ayant observé apparemment qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main; ensuite, laissant couler son manteau à terre, il s'élance d'un saut léger, et l'enfourche en maître. D'abord il se contente de lui tenir la bride haute, sans le frapper ni le harceler; mais, sitôt qu'il s'aperçoit que le cheval a rabattu de ses menaces, et qu'il ne demande plus qu'à courir, alors il baisse la main, et le lâche à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, et en le frappant du talon. Philippe et tous les assistants regardaient d'abord avec une inquiétude mortelle, et dans un profond silence; mais, quand Alexandre tourna bride, sans embarras, et revint la tête haute et tout fier de son exploit, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Quant au père, il en versa, dit-on, des larmes de joie; et, lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le baisa au front : « O mon fils! dit-il, cherche un royaume qui soit digne de toi; la Macédoine n'est pas à ta mesure. »

Philippe, observant que le caractère d'Alexandre était difficile à manier, qu'il résistait toujours à la force, mais qu'on le ramenait sans peine au devoir par la raison, s'appliqua lui-même à le gagner par la persuasion, bien plus qu'à lui imposer ses volontés. Et, comme il ne s'en fiait pas trop aux maîtres chargés de lui enseigner la musique et les arts libéraux, du soin de diriger et de perfectionner son éducation, œuvre dont il sentait toute l'importance, et qui exige, pour parler comme Sophocle,

L'emploi de plus d'un frein et de plus d'un gouvernail ;

il fit venir Aristote, le plus célèbre et le plus savant des philosophes, et lui donna, pour prix de l'éducation de son fils, une flatteuse et honorable récompense[1]. En effet, il rebâtit la ville de Stagire, patrie d'Aristote, qu'il avait lui-même ruinée, et la repeupla en y rappelant ses habitants, qui s'étaient enfuis, ou qui avaient été réduits en esclavage. Le lieu qu'il assigna au maître et au disciple, pour y faire leur séjour et vaquer à leurs études, était le Nymphéum[2], près de Miéza[3], où l'on montre encore de nos jours des bancs de pierre qu'on appelle les bancs d'Aristote, et des allées couvertes pour se promener à l'ombre.

Il paraît qu'Alexandre ne se borna pas seulement à l'étude de la morale et de la politique, et qu'il s'appliqua aussi aux sciences les plus secrètes et les plus profondes,

[1] Alexandre avait treize ans quand il fut remis aux mains d'Aristote; et il semble, d'après les paroles de Plutarque, que Philippe n'avait songé à ce philosophe qu'après mûre réflexion. On peut donc douter de l'authenticité de la lettre conservée par Aulu-Gelle, où Philippe annonce à Aristote, dès la naissance même d'Alexandre, qu'il a fait choix de lui pour précepteur de son fils.

[2] Probablement un bois sacré dédié aux nymphes.

[3] On ignore la position précise de Miéza, dans la Macédoine.

que les disciples d'Aristote appelaient proprement acroamatiques et époptiques [1], et qu'ils ne communiquaient point au vulgaire. Ce qui le prouve, c'est la lettre qu'Alexandre écrivit à Aristote, pendant l'expédition d'Asie, quand il eut appris que son maître venait de publier des ouvrages où il traitait de ces sciences. Il l'en reprend avec une libre franchise, au nom de la philosophie, et s'exprime en ces propres termes : « Alexandre « à Aristote, salut. Je n'approuve pas que tu aies donné « au public tes traités acroamatiques. En quoi donc se « rons-nous supérieurs au reste des hommes, si les scien « ces que tu nous a enseignées deviennent communes à tout « le monde? J'aimerais mieux l'emporter par les connais « sances sublimes que par la puissance. Adieu. » Aristote, pour consoler cette âme ambitieuse, et pour se justifier lui-même, lui répondit que ces ouvrages étaient publiés et qu'ils ne l'étaient pas. En effet, il est bien vrai que le traité de la Métaphysique n'a rien qui puisse aider seuls ni le disciple dans l'étude ni le maître dans l'enseignement, et n'a été écrit que pour rappeler les idées de ceux qui ont été instruits dans tous les secrets de la science [2]. Il me semble aussi que ce fut Aristote qui lui inspira, plus que nul autre de ses maîtres, le goût de la médecine; car Alexandre ne se borna pas seulement à la théorie de cette science : il secourait ses amis dans leurs maladies, et leur prescrivait certains remèdes et régimes, comme on en peut juger par ses lettres.

Il avait aussi un goût naturel pour la littérature : il aimait à étudier et à lire. Il regardait l'Iliade comme une provision pour l'art de la guerre; et c'est ainsi qu'il l'ap-

[1] Le mot *acroamatique* désigne l'enseignement qu'il fallait recevoir de la bouche du maître lui-même, et le mot *époptique* assimile ces sciences à une sorte d'initiation mystique.

[2] On peut inférer de là que Plutarque ne l'avait pas lu : c'est bien autre chose qu'un mémento.

pelait. Aristote lui donna l'édition de ce poëme qu'il avait corrigée, et qu'on nomme l'édition de la cassette. Alexandre, au rapport d'Onésicritus, la mettait toutes les nuits sous son chevet avec son épée. Comme dans les provinces de la Haute-Asie il ne lui était pas facile de se procurer des livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer ; et Harpalus lui fit passer les œuvres de Philistus, un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, et des dithyrambes de Telestès et de Philoxénus.

Il témoigna, dans les commencements, une grande admiration pour Aristote : il ne l'aimait pas moins, disait-il, que son père, parce qu'il ne devait à celui-ci que la vie, et qu'il devait à Aristote de mener une vie vertueuse. Mais, dans la suite, il tint le philosophe pour suspect ; et, sans lui faire d'ailleurs aucun mal, il cessa de lui montrer ces marques d'une vive affection qu'il lui avait prodiguées jusqu'alors : signe certain de l'éloignement qu'il avait conçu pour lui. Mais ce changement de disposition ne bannit point de son âme cette passion, cet amour ardent de la philosophie, qu'il avait apporté en naissant, et qui avait grandi à mesure qu'il avançait en âge : j'en ai pour garants les honneurs qu'il rendit à Anaxarchus, les cinquante talents[1] qu'il envoya au philosophe Xénocrate, et la profonde estime qu'il fit de Dandamis et de Calanus[2].

Pendant que Philippe faisait la guerre aux Byzantins, Alexandre, âgé de seize ans, était resté en Macédoine, chargé seul du gouvernement, et dépositaire du sceau royal : il soumit les Médares[3] qui s'étaient révoltés, prit leur ville, et, à la place des Barbares, qu'il en chassa, il y

[1] Environ trois cent mille francs de notre monnaie.

[2] Voyez plus bas.

[3] On ne sait pas ce que c'était que les Médares.

mit de nouveaux habitants tirés de divers peuples, et lui donna le nom d'Alexandropolis. Il paya de sa personne dans la bataille que Philippe livra contre les Grecs à Chéronée; et ce fut lui, dit-on, qui chargea le premier le bataillon sacré des Thébains. On montrait encore, de mon temps, aux bords du Céphise, un vieux chêne appelé le chêne d'Alexandre, près duquel on avait tendu son pavillon dans cette journée; et c'est dans le voisinage de ce lieu qu'est le cimetière où l'on enterra les Macédoniens. Tous ces exploits, comme on peut bien croire, portaient au comble la tendresse de Philippe pour son fils; jusque-là qu'il était ravi d'entendre les Macédoniens donner à Alexandre le nom de roi, et à lui-même celui de général.

Mais les troubles que causèrent dans la maison royale les mariages et les amours de Philippe, ces agitations du gynécée dont la contagion se communiqua en quelque sorte à tout le royaume, soulevèrent entre lui et son fils de fréquents débats et des querelles violentes, que l'humeur hautaine d'Olympias, femme naturellement jalouse et vindicative, fomentait encore en aigrissant Alexandre. Attalus fit éclater l'orage, aux noces de Cléopâtre, dont Philippe s'était épris, malgré la disproportion de l'âge, et qu'il épousa toute jeune. Attalus, oncle de Cléopâtre, ayant bu, dans le festin, avec excès, invitait les Macédoniens à demander aux dieux qu'il naquît de Philippe et de Cléopâtre un héritier légitime de la royauté. « Et moi, scélérat, dit Alexandre, furieux de cet outrage, me prends-tu donc pour un bâtard? » Et en même temps il lui jette sa coupe à la tête. Philippe se lève de table, et court sur son fils l'épée nue à la main; mais, par bonheur pour l'un et pour l'autre, la colère et l'ivresse le firent chanceler, et il tomba. Alors Alexandre, insultant à sa chute : « Macédoniens, dit-il, voilà l'homme qui se préparait à passer d'Europe en Asie : il se laisse tomber en passant

d'un lit à un autre. » Après cette insulte, faite dans la chaleur du vin, il prit sa mère Olympias, qu'il conduisit en Épire, et se retira lui-même en Illyrie.

Sur ces entrefaites, Démaratus le Corinthien, un des hôtes de la famille, et qui avait son franc parler, vint visiter Philippe. Philippe, après les premiers témoignages d'amitié, lui demanda si les Grecs vivaient entre eux en bonne intelligence : « Vraiment, Philippe, lui répondit Démaratus, c'est bien à toi à t'inquiéter de la Grèce, quand tu as rempli ta propre maison de dissensions et de malheurs! » Philippe, à ce reproche, rentra en lui-même; et il envoya Démaratus auprès d'Alexandre, qui, à sa persuasion, retourna chez son père.

Cependant Pexodorus, satrape de Carie, qui voulait, à la faveur d'un mariage, se glisser dans une alliance offensive et défensive avec Philippe, avait formé le dessein de faire épouser l'aînée de ses filles à Arrhidée, fils de Philippe, et avait dépêché à ce sujet Aristocritus en Macédoine. Aussitôt les amis d'Alexandre et sa mère Olympias recommencent leurs propos et leurs accusations, insinuant que Philippe préparait à Arrhidée, par un mariage brillant, et par l'autorité dont il allait le revêtir, les voies au trône de Macédoine. Alexandre, troublé par ces soupçons, envoie en Carie Thessalus le tragédien, pour représenter à Pexodorus qu'il valait mieux laisser là le bâtard, qui d'ailleurs avait l'esprit aliéné, et prendre Alexandre à la place. Cette proposition souriait à Pexodorus bien plus que la première; mais Philippe eut vent de l'intrigue : il prend avec lui Philotas, fils de Parménion, l'un des amis et des confidents d'Alexandre; il va trouver celui-ci dans son appartement, et le réprimande dans les termes les plus vifs et les plus amers, le traitant de lâche, et qui se montrait indigne des grands biens qui lui étaient destinés, en recherchant l'alliance d'un Carien, de l'esclave d'un roi barbare. Il écrivit aux Corinthiens

de lui envoyer Thessalus chargé de chaînes, et bannit de Macédoine quatre des amis de son fils, Harpalus, Néarque, Phrygius et Ptolémée; mais Alexandre les fit revenir dans la suite, et les combla d'honneurs.

Pausanias, ayant reçu, à l'instigation d'Attalus et de Cléopâtre, le plus sanglant outrage, sans en avoir pu obtenir justice, assassina Philippe. On attribua à Olympias la plus grande part dans ce meurtre : on l'accusait d'avoir excité le jeune homme, déjà irrité contre le roi. Alexandre lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon : Pausanias, dit-on, était venu, après l'injure dont j'ai parlé, se lamenter près de lui; et Alexandre lui avait cité ce vers de la Médée :

> Et l'auteur du mariage, et l'époux et l'épouse [1].

Cependant il rechercha et punit sévèrement les complices de la conspiration, et témoigna son indignation à Olympias, qui avait exercé, pendant son absence, une vengeance cruelle sur Cléopâtre.

Alexandre avait vingt ans quand il succéda à son père, héritant une royauté de toutes parts environnée de jalousies furieuses, de haines terribles et de dangers. Car les nations barbares des pays voisins ne se résignaient point à la servitude, et regrettaient leurs rois naturels. D'un autre côté, Philippe, tout en ayant subjugué la Grèce par la force des armes, n'avait pas eu le temps de la dompter et de l'apprivoiser : il n'avait fait que troubler l'état des affaires, et les avait laissées dans une agitation violente, et sans qu'on eût pu encore se remettre du bouleversement. Les Macédoniens, qui redoutaient cette situation critique, conseillaient à Alexandre d'abandonner

[1] Dans la pièce d'Euripide, Médée veut donner la mort à Créon, à Jason, et à la femme nouvelle de Jason, Glauca, fille de Créon.

entièrement la Grèce, et de renoncer à l'emploi des moyens violents : il fallait, disaient-ils, ramener par la douceur les Barbares qui s'étaient révoltés, et pacifier avec prudence les dissensions naissantes. Mais Alexandre prit un parti tout opposé, résolu de ne chercher que dans son audace et dans sa grandeur d'âme la sûreté de son empire, parce qu'il était convaincu que, pour peu qu'il laissât faiblir son courage, il exciterait contre lui un soulèvement général.

Il se porta donc précipitamment avec son armée sur les bords de l'Ister; et il eut bientôt étouffé les mouvements des Barbares, et les guerres qui le menaçaient de ce côté. Il défit, dans un grand combat, Syrmus, roi des Triballes; puis, comme on l'eut informé que les Thébains s'étaient révoltés, et que les Athéniens étaient d'intelligence avec eux, il voulut prouver qu'il était homme, et passa, sans perdre de temps, les Thermopyles avec son armée. « Démosthène, dit-il, m'a traité d'enfant quand j'étais en Illyrie et dans le pays des Triballes, et de jeune homme quand je suis entré en Thessalie ; je lui ferai voir, au pied des murailles d'Athènes, que je suis homme fait. » Arrivé devant Thèbes, il donna à cette ville le temps du repentir. Il demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothytès, promettant d'ailleurs une pleine et entière sûreté à ceux qui retourneraient à lui. Mais les Thébains exigeaient, de leur côté, qu'il leur livrât Philotas et Antipater; ils invitaient, par des proclamations, ceux qui voulaient concourir à mettre la Grèce en liberté, à se ranger dans leur ligue. Alexandre, dès lors, ne pensa plus qu'à la guerre, et fit avancer contre eux ses Macédoniens.

Les Thébains se défendirent avec un courage et une ardeur au-dessus de leurs forces ; car les ennemis étaient infiniment supérieurs en nombre, et la victoire ne fut décidée qu'au moment où la garnison macédonienne qui

occupait la Cadmée vint les charger par derrière : alors, enveloppés de toutes parts, ils périrent presque tous en combattant. La ville fut prise, livrée au pillage, et détruite de fond en comble. Alexandre crut que cet exemple de rigueur jetterait la stupeur et l'effroi parmi les autres peuples de la Grèce, et les tiendrait en respect : toutefois il allégua, pour colorer d'un prétexte spécieux cette affreuse exécution, qu'il n'avait pu se refuser de faire droit aux plaintes des alliés. Il est vrai que les Phocéens et les Platéens avaient porté une accusation contre les Thébains. Alexandre excepta de la proscription les prêtres, et tous les hôtes des Macédoniens, et les descendants de Pindare, et ceux qui s'étaient opposés à la rébellion ; et il vendit tous les autres au nombre de trente mille : il en avait péri plus de six mille dans le combat.

Durant les innombrables calamités que la ville eut à essuyer, quelques soldats thraces rasèrent la maison de Timocléa, femme également distinguée par sa naissance et par sa vertu. Ils pillèrent l'argent et les meubles ; et le capitaine, après l'avoir elle-même prise de force et déshonorée, lui demanda si elle avait de l'or ou de l'argent caché. Timocléa convint qu'elle en avait : elle le mène seul dans son jardin, et lui montre un puits : « C'est là, dit-elle, que j'ai jeté, au moment de la prise de Thèbes, tout ce que j'avais de plus précieux. » Le Thrace s'approche du puits, et se baisse pour y regarder ; Timocléa, qui était restée derrière lui, le pousse dans le puits, et l'y assomme sous une grêle de pierres. Garrottée et conduite devant Alexandre par les Thraces, le roi connut bien vite, à son air et à sa démarche, que c'était une femme de haute naissance et de grand courage ; car elle suivait les soldats sans montrer ni étonnement ni crainte. Il lui demanda qui elle était : « Je suis, répondit-elle, la sœur de Théagène, celui qui combattit contre Philippe pour la liberté des Grecs, et qui fut tué à Chéronée à la tête de

l'armée thébaine. » Alexandre admira sa réponse et l'action qu'elle avait faite, et ordonna qu'on la laissât aller en liberté, elle et ses enfants.

Il se réconcilia avec les Athéniens, malgré la profonde douleur qu'ils laissèrent paraître en apprenant le malheur des Thébains. Ils renoncèrent, en signe de deuil, à célébrer la fête des mystères, dont le jour était proche; ils traitèrent avec toute sorte d'humanité les Thébains qui se réfugièrent dans leur ville. Mais, soit que la colère d'Alexandre, comme celle des lions, fût déjà assouvie, soit qu'il voulût opposer à une action si atroce et si sauvage un acte éclatant de douceur, non content d'oublier tous les sujets de plainte qu'il pouvait avoir, il invita la ville à s'occuper sérieusement des affaires. « Athènes est faite, dit-il, s'il m'arrivait malheur, pour donner la loi à la Grèce. » Il témoigna souvent dans la suite, à ce qu'on assure, un vif repentir, en songeant au malheur des Thébains; et ce souvenir, en mainte occasion, adoucit sa colère. Il attribua même au ressentiment et à la vengeance de Bacchus[1] le meurtre de Clitus, qu'il tua dans l'ivresse, et la lâcheté des Macédoniens, qui refusèrent de le suivre dans les Indes, laissant imparfaites, si je puis dire, son expédition et sa gloire. Aussi n'y eut-il, depuis lors, aucun Thébain de ceux qui avaient survécu au désastre qui s'adressât inutilement à lui pour lui demander quelque grâce. Voilà pour ce qui regarde Thèbes.

Les Grecs étaient assemblés dans l'isthme, et avaient arrêté, par un décret, qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses : il fut nommé chef de l'expédition, et reçut la visite d'une foule d'hommes d'État et de philosophes qui venaient le féliciter du choix des Grecs. Il comptait que Diogène de Sinope[2], qui vivait

[1] Bacchus, né à Thèbes, était le protecteur naturel de la ville.
[2] C'est le fameux cynique.

à Corinthe, en ferait autant. Mais, comme il vit que Diogène ne s'inquiétait nullement de lui, et se tenait tranquillement dans le Cranium[1], il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil ; et, lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Alexandre le salue, et lui demande s'il a besoin de quelque chose : « Oui, répond Diogène ; détourne-toi un peu de mon soleil. » Cette réponse frappa, dit-on, vivement Alexandre ; et le mépris que lui témoignait Diogène lui inspira une haute idée de la grandeur d'âme de cet homme ; et, comme ses officiers, en s'en retournant, se moquaient de Diogène : « Pour moi, dit-il, si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Alexandre se rendit à Delphes pour consulter le dieu sur l'expédition d'Asie ; mais il se trouva qu'on était dans des jours malheureux, où il n'est pas permis à la prêtresse de rendre des oracles. Il commença par envoyer prier la prophétesse de venir au temple ; mais elle refusa, alléguant que la loi le défendait. Alors Alexandre va la trouver lui-même, et la traîne de force au temple. La prophétesse, vaincue, pour ainsi dire, par cette violence, s'écria : « O mon fils ! tu es invincible. » A cette parole, Alexandre dit qu'il n'a plus besoin d'autre oracle, qu'il a celui qu'il désirait d'elle.

Au moment du départ de l'armée pour l'Asie, Alexandre reçut des dieux plusieurs présages. Dans la ville de Libèthres[2], entre autres, une statue d'Orphée, faite de bois de cyprès, se couvrit, durant ces jours-là, d'une sueur abondante ; et, comme tous s'effrayaient, le devin Aristandre déclara qu'on pouvait prendre bon courage : « Ce

[1] C'était une promenade dans le faubourg de la ville.

[2] Cette ville était dans la Piérie, et l'on y montrait le tombeau d'Orphée.

signe annonce, dit-il, qu'Alexandre fera des exploits dignes d'être célébrés partout, et qui feront suer les poëtes et les musiciens, par la peine qu'ils auront à les chanter. »

Quant au nombre des soldats de l'armée d'expédition, ceux qui le font monter le moins haut comptent trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux ; ceux qui le portent le plus haut, trente-quatre mille fantassins et quatre mille cavaliers. Aristobule prétend qu'il n'avait pas, pour l'entretien de son armée, plus de soixante-dix talents[1] ; selon Duris, il n'avait de vivres que pour un mois ; mais Onésicritus assure qu'il avait en outre emprunté deux cents talents[2]. Malgré des moyens si légers et si minces pour servir d'appui à son entreprise, il ne s'embarqua pas qu'il n'eût examiné où en étaient les affaires domestiques de ses amis, et donné à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg ou d'un port. Comme ces largesses avaient absorbé tous les revenus de son domaine : « O roi, lui demanda Perdiccas, que te « réserves-tu donc pour toi-même ? — L'espérance, ré« pondit Alexandre. — Eh bien ! repartit Perdiccas, nous « la partagerons avec toi, nous qui t'accompagnons à la « guerre. » Et il refusa le don que le roi lui faisait. Quelques autres de ses amis suivirent l'exemple de Perdiccas ; toutefois Alexandre se fit un plaisir de bien traiter ceux qui acceptaient ou qui sollicitaient ses dons ; et il dépensa dans ces libéralités la plus grande partie du bien qu'il avait en Macédoine.

Ce fut au milieu de ces pensées généreuses, et dans cette disposition d'esprit, qu'il traversa l'Hellespont. Il monta à Ilion, fit un sacrifice à Minerve, et des libations aux héros : il arrosa d'huile la colonne funéraire d'Achille, courut autour du tombeau, tout nu, suivant l'usage, avec

[1] Environ quatre cent vingt mille francs de notre monnaie.
[2] Environ douze cents mille francs.

ses compagnons, y déposa une couronne, et félicita le héros d'avoir eu, pendant sa vie, un ami fidèle, et, après sa mort, un grand poëte pour célébrer ses exploits. Il parcourut ensuite la ville pour voir ce qu'elle avait de curieux; et, quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre d'Alexandre[1] : « Je me soucie peu de celle-là, dit-il; mais j'aimerais à voir la lyre sur laquelle Achille chantait la gloire et les hauts faits des braves. »

Cependant les généraux de Darius avaient assemblé une armée considérable, et, rangés en bataille sur les bords du Granique, ils se préparaient à lui en disputer le passage; de sorte que c'était probablement une nécessité de combattre aux portes, pour ainsi dire, de l'Asie, afin de s'ouvrir une entrée, et de commencer la campagne. Presque tous craignaient la profondeur du fleuve, la hauteur et l'inégalité de la rive opposée, qu'on ne pouvait franchir que les armes à la main. Quelques-uns voulaient qu'on observât religieusement, par rapport aux mois, les antiques usages; car il n'était pas dans l'habitude des rois de Macédoine de faire marcher leurs armées pendant le mois Désius[2]. Alexandre réforma cette superstition en commandant que ce mois fût appelé le second Artémisius. Parménion le dissuadait de risquer le passage ce jour-là, parce qu'il était déjà tard. « Ce serait déshonorer l'Hellespont, dit Alexandre; je l'ai traversé, et je craindrais de passer le Granique! » En même temps il s'élance dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, et s'avance, au milieu d'une grêle de traits, vers l'autre bord, qui était très-escarpé et couvert d'armes et de chevaux. Il lutte avec effort contre la rapidité du courant, qui l'entraîne et le couvre de ses ondes; conduisant ses troupes, eût-on dit, plutôt en furieux qu'en général

[1] C'est le nom qu'on donne souvent à Pâris

[2] C'est à peu près notre mois de mai

prudent. Malgré ces difficultés, il s'obstine au passage, et gagne enfin le bord, avec beaucoup de peine et de fatigue, parce que la fange dont le rivage était couvert le rendait humide et glissant.

A peine eut-il passé le fleuve, qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle, homme contre homme, assailli qu'il était par les ennemis qui étaient postés sur le rivage, et sans avoir eu le temps de se mettre en bataille. Les Perses tombèrent sur sa cavalerie, en jetant de grands cris; et, la serrant de près, ils combattirent d'abord à coups de lance, puis à coups d'épée, quand les lances furent rompues. Une foule d'ennemis se précipitent sur Alexandre; car on le reconnaissait à l'éclat de son bouclier et au panache de son casque, surmonté de deux ailes d'une blancheur éclatante et d'une merveilleuse grandeur. Il fut atteint d'un javelot, au défaut de la cuirasse; mais le coup ne pénétra point. Rhœsacès et Spithridate, deux généraux de Darius, viennent ensemble l'attaquer; mais il évite le dernier, et frappe de sa lance la cuirasse de Rhœsacès : la lance vole en éclats; il met sur-le-champ l'épée à la main. Tandis qu'ils se chargent avec fureur, Spithridate s'approche, pour le prendre en flanc, et, se dressant sur son cheval, lui décharge sur la tête un coup de cimeterre qui lui abat le panache avec une des ailes. Le casque eut peine à soutenir la violence du coup, et le tranchant du cimeterre pénétra jusqu'aux cheveux. Spithridate s'apprêtait à assener un second coup, lorsqu'il fut prévenu par Clitus le Noir, qui le perça de sa javeline. En même temps Rhœsacès tomba mort d'un coup d'épée qu'Alexandre lui porta.

Pendant ce combat de cavalerie, si périlleux, si acharné, la phalange macédonienne traversa le fleuve; et les deux corps d'infanterie commencèrent l'attaque. Celle des Perses montra peu de vigueur, et ne fit pas une longue résistance; elle fut bientôt mise en déroute, et

prit la fuite, excepté les mercenaires grecs, qui s'étaient retirés sur une colline, et demandaient qu'Alexandre les reçût à composition. Alexandre, emporté par la colère bien plus que par la raison, se jette le premier au milieu d'eux : il eut son cheval tué sous lui d'un coup d'épée dans le flanc ; mais c'était un autre que Bucéphale. Ce fut presque dans ce seul endroit qu'il eut des morts et des blessés, parce qu'on avait affaire à des hommes désespérés et pleins de bravoure.

On dit qu'il périt dans la bataille, du côté des Barbares, vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents cavaliers. Suivant Aristobule, il n'y eut, du côté d'Alexandre, que trente-quatre morts, dont neuf fantassins. Le roi leur fit ériger à tous des statues d'airain, de la main de Lysippe. Il associa les Grecs à l'honneur de sa victoire, en envoyant aux Athéniens en particulier trois cents boucliers, de ceux qu'il avait pris sur les ennemis, et en faisant graver, au nom de toute la Grèce, cette glorieuse inscription sur le reste des dépouilles : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont remporté ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie. » Pour la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et tous les meubles de ce genre pris sur les Perses, il ne s'en réserva qu'une petite partie, et envoya le reste à sa mère.

Ce combat eut bien vite opéré un changement heureux et subit dans les affaires d'Alexandre; jusque-là que Sardes, la capitale des provinces maritimes de l'empire des Perses, se rendit à lui, et, avec Sardes, tout le reste de la contrée. Les villes d'Halicarnasse et de Milet firent seules résistance, et furent prises de force, et tout leur territoire soumis. Alors Alexandre balança sur le parti qu'il devait prendre. Tantôt il voulait, sans aucun délai, marcher contre Darius, et tout mettre au hasard d'une bataille ; tantôt il croyait plus sûr de subjuguer d'abord les pays

maritimes, et de n'attaquer son ennemi qu'après s'être fortifié et enrichi par ces premières conquêtes.

Il y a, près de la ville de Xanthe, dans la Lycie, une fontaine, qui déborda, dit-on, en ce temps-là, et détourna son cours sans aucune cause visible : il sortit du fond de son lit une tablette de cuivre, sur laquelle étaient gravés d'anciens caractères, qui portaient que l'empire des Perses finirait, renversé par les Grecs. Encouragé par cette promesse, Alexandre se hâta de nettoyer toutes les côtes maritimes, jusqu'à la Phénicie et à la Cilicie.

Sa course en Pamphylie a donné matière à plusieurs historiens d'exagérer les faits, et de les convertir en miracles, pour frapper les esprits : ils débitent que la mer, par une faveur divine, se retira devant Alexandre, quoiqu'elle soit d'ordinaire très-orageuse sur cette côte éternellement battue des vagues, et qu'elle laisse rarement à découvert des pointes de rocher qui bordent le rivage, au pied des sommets escarpés des montagnes. C'est sur ce prétendu prodige que Ménandre joue plaisamment dans une de ses comédies :

> Que cela sent bien son Alexandre ! Cherché-je quelqu'un,
> Il se présentera à moi de lui-même. Et si je veux passer
> La mer en quelque endroit, cet endroit me sera guéable.

Mais Alexandre lui-même, dans ses lettres, ne dit rien qui ait trait à ce miracle : il conte simplement qu'au sortir de Phasélis il traversa le pas de l'Échelle. Il avait séjourné plusieurs jours à Phasélis ; et, comme il eut vu, sur la place publique, la statue de Théodecte le Phasélite[1], qui était déjà mort, il alla, après souper et échauffé par le vin, danser autour de cette statue, et lui fit jeter des

[1] Théodecte, poëte et orateur, avait composé un grand nombre de tragédies, et, outre ses discours politiques, des écrits sur l'art oratoire. Il mourut à Athènes avec une assez grande réputation.

couronnes : c'était une façon tout à la fois aimable et amusante d'honorer la mémoire du personnage, et le commerce qu'ils avaient eu ensemble par l'entremise d'Aristote et de la philosophie.

Il soumit ensuite ceux des Pisidiens qui essayaient de lui résister, et fit la conquête de la Phrygie. Il s'empara de la ville de Gordium, qui avait été, disait-on, la capitale des États de l'ancien Midas, et où il vit ce chariot tant célébré, dont le joug était lié avec une écorce de cormier. On lui apprit une ancienne tradition que les Barbares tenaient pour certaine, suivant laquelle les destins promettaient l'empire de l'univers à celui qui délierait le nœud. Il était fait avec tant d'adresse, et replié tant de fois sur lui-même, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. Alexandre, s'il faut en croire la plupart des historiens, ne pouvant venir à bout de le délier, le trancha d'un coup d'épée, et mit plusieurs bouts en évidence. Mais Aristobule prétend qu'Alexandre le délia avec la plus grande facilité, après qu'il eut ôté la cheville qui tenait le joug attaché au timon, et qu'il eut tiré le joug à lui.

Il partit de là pour aller soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce ; et, ayant appris la mort de Memnon, un des chefs de la flotte de Darius qui pouvaient, suivant ses prévisions, lui susciter le plus d'affaires et d'obstacles, et contrarier le plus efficacement sa marche, il se confirma dans son dessein de conduire l'armée vers les hautes provinces de l'Asie. Darius était déjà parti de Suse, confiant dans la multitude de ses troupes, qui montaient à plus de six cent mille combattants, encouragé surtout par un songe que les mages interprétaient à son avantage, bien plus par le désir de lui plaire, que pour lui dire la vérité. Il avait vu, dans ce songe, la phalange macédonienne tout environnée de flammes : Alexandre le servait comme son domestique, vêtu de la

même robe qu'il avait autrefois portée lui-même, lorsqu'il était astande[1] du roi ; puis, Alexandre était entré dans le temple de Bélus, et avait disparu. Le dieu annonçait, ce semble, assez manifestement, par cette vision, le haut degré de grandeur et d'éclat réservé à la puissance des Macédoniens : il voulait dire qu'Alexandre se rendrait maître de l'Asie, comme Darius avait fait autrefois, quand il était devenu roi, d'astande qu'il était ; mais qu'il quitterait bientôt la vie étant au comble de sa gloire.

La confiance de Darius s'accrut bien plus encore, lorsqu'il se fut persuadé que c'était par lâcheté qu'Alexandre faisait un si long séjour en Cilicie. Mais, ce qui arrêtait Alexandre en ce pays, c'était une maladie, attribuée par les uns à ses fatigues, par d'autres à un bain qu'il avait pris dans le Cydnus, dont l'eau est aussi froide que glace. Les médecins, persuadés que le mal était au-dessus de tous les remèdes, n'osaient lui administrer les secours nécessaires, craignant, s'ils ne réussissaient pas, d'encourir le ressentiment des Macédoniens; seul, Philippe l'Acarnien surmonta cette crainte : voyant le roi dans un danger extrême, et se confiant en l'amitié que lui portait Alexandre, considérant, d'ailleurs, la honte dont il se couvrirait, s'il ne s'exposait au péril pour sauver cette vie menacée, en essayant pour la guérison les derniers remèdes au risque de tout pour lui-même, il lui proposa une médecine qu'il lui persuada de prendre avec confiance, s'il brûlait si fort de guérir et de se mettre en état de continuer la guerre. Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre que Parménion lui écrivait du camp, pour l'avertir de se tenir en garde

[1] D'autres lisent *asgande*, ou *ascande*, ou encore *ascante*. On ne sait pas bien quelles étaient les fonctions de l'astande : il y a apparence qu'elles étaient assez relevées, et donnaient une grande autorité. C'était, suivant l'opinion la plus probable, une sorte de secrétaire d'État, ou plutôt de secrétaire des commandements du roi.

contre Philippe. Philippe, à l'entendre, séduit par les riches présents de Darius, et par la promesse d'épouser sa fille, s'était engagé à faire périr Alexandre. Le roi lit la lettre, et, sans la montrer à aucun de ses amis, il la met sous son chevet. Quand il en fut temps, Philippe, accompagné des autres médecins, entra dans la chambre avec la médecine qu'il portait dans une coupe. Alexandre lui donna d'une main la lettre de Parménion, et, prenant de l'autre la coupe, il avala la médecine tout d'un trait, sans laisser paraître le moindre soupçon. Aussi était-ce un admirable spectacle, et vraiment théâtral, de voir ces deux hommes, l'un lisant, l'autre buvant, puis se regardant l'un l'autre, mais d'un air bien différent. Alexandre, avec un visage riant et satisfait, témoignait à son médecin la confiance qu'il avait en lui; et Philippe s'indignait contre cette calomnie, tantôt prenant les dieux à témoin de son innocence, et tendant les mains au ciel; tantôt se jetant sur le lit d'Alexandre, et le conjurant d'avoir bonne espérance et de s'abandonner à lui sans rien craindre. Le remède, en se rendant le plus fort, commença par abattre le corps : il en chassa, pour ainsi dire, et en refoula toute la vigueur jusque dans les sources de la vie; à ce point qu'Alexandre tomba en pamoison, n'ayant plus de voix, et à peine un reste de pouls et de sentiment. Mais les secours de Philippe lui eurent bientôt fait reprendre ses forces; et il se montra aux Macédoniens, dont l'inquiétude et la frayeur ne cessèrent qu'après qu'ils eurent vu Alexandre.

Il y avait dans l'armée de Darius un Macédonien nommé Amyntas, qui s'était enfui de Macédoine, et qui connaissait le caractère d'Alexandre. Quand il vit Darius se disposer à passer les défilés des montagnes pour marcher contre Alexandre, il le conjura d'attendre dans le pays où il se trouvait, afin de combattre, dans des plaines spacieuses et découvertes, un ennemi qui lui était si in-

férieur en nombre. Darius répondit qu'il craignait que les ennemis ne le prévinssent en prenant la fuite, et qu'Alexandre ne lui échappât : « Ah ! pour cela, seigneur, dit Amyntas, sois sans inquiétude ; Alexandre marchera certainement contre toi ; et sans doute il est déjà en chemin. » Darius ne se rendit point aux observations d'Amyntas : il lève son camp, et marche vers la Cilicie, pendant qu'Alexandre allait en Syrie au-devant de lui ; mais ils se manquèrent dans la nuit, et revinrent chacun sur leurs pas. Alexandre, charmé de cet heureux hasard, se hâtait de joindre son ennemi dans les défilés, tandis que Darius cherchait à reprendre son premier camp, et à dégager son armée des défilés. Car il commençait à reconnaître la faute qu'il avait faite, de se jeter dans ces lieux serrés entre la mer et les montagnes, et coupés en travers par le fleuve Pinarus : champ de bataille peu commode aux évolutions de la cavalerie, et dont le terrain, par ses accidents multipliés, offrait une assiette favorable à un ennemi inférieur en nombre.

La Fortune donnait à Alexandre le poste avantageux ; mais il surpassa le bienfait de la Fortune en s'assurant la victoire par l'habileté avec laquelle il disposa ses troupes en bataille. Malgré l'innombrable multitude des Barbares, il sut garantir son armée, tout inférieure qu'elle fût en nombre, du danger d'être enveloppée : il fit déborder son aile droite sur l'aile gauche des ennemis ; et, s'étant réservé le commandement de cette aile, il mit en fuite les Barbares qu'il avait en tête, combattant lui-même aux premiers rangs. Il fut blessé à la cuisse d'un coup d'épée, de la main même de Darius, selon Charès, les deux rois s'étant joints dans la mêlée ; mais Alexandre, écrivant à Antipater les détails de ce combat, ne nomme point celui qui l'avait blessé : il dit seulement qu'il reçut à la cuisse un coup d'épée, et que sa blessure n'eut point de suite fâcheuse.

La victoire d'Alexandre fut éclatante, et coûta plus de cent dix mille hommes aux ennemis. Mais il ne put se saisir de la personne de Darius, qui, ayant pris la fuite, avait sur lui quatre ou cinq stades[1] d'avance : il ne rapporta que le char et l'arc de Darius. Il trouva les Macédoniens occupés à piller le camp des Barbares, d'où ils emportaient des richesses immenses, quoique les ennemis, pour engager le combat plus à leur aise, eussent laissé à Damas la plus grande partie de leurs bagages. Les Macédoniens avaient réservé pour le roi la tente de Darius, toute remplie d'officiers richement vêtus, de meubles précieux, et d'une grande quantité d'or et d'argent. En arrivant, il quitta ses armes et se mit au bain : « Allons laver, dit-il, dans le bain de Darius, la sueur de la bataille. — Dis plutôt le bain d'Alexandre, repartit un de ses amis; car les biens des vaincus doivent appartenir au vainqueur et en porter le nom. » Lorsque Alexandre vit les bassins, les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, tous meubles d'or massif et d'un travail parfait; quand il respira l'odeur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embaumée; quand de là il fut passé dans la tente même, et qu'il en eut admiré l'élévation et la grandeur, la magnificence des lits et des tables, la somptuosité et la délicatesse du souper, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Voilà donc ce qu'on appelait être roi! »

Comme il allait se mettre à table, on vint lui dire qu'on amenait parmi les captifs la mère et la femme de Darius, avec ses deux filles; qu'à la vue de l'arc et du char de Darius elles avaient poussé des cris lamentables, et s'étaient déchiré le sein, pensant que Darius eût péri. Alexandre, plus sensible à leur infortune qu'à son propre bonheur, après être resté quelque temps en silence, envoya Léonnatus leur apprendre que Darius n'était point mort, et

[1] Environ un quart de lieue

qu'elles n'avaient rien à craindre d'Alexandre; qu'il ne faisait la guerre à Darius que pour l'empire; et que rien ne leur manquerait des honneurs dont elles avaient joui Darius régnant. Ces paroles si douces, si consolantes pour des femmes captives, furent suivies d'effets pleins de bonté : il leur permit d'enterrer autant de Perses qu'elles voudraient, et de prendre dans les dépouilles, pour ces funérailles, tous les habits et tous les ornements dont elles auraient besoin. Il leur conserva tous les officiers qu'elles avaient à leur service, toutes les distinctions de leur rang; il leur assigna même des revenus plus considérables que ceux dont elles disposaient auparavant. Mais la faveur la plus belle et la plus royale que pussent recevoir, dans leur captivité, des femmes d'un noble cœur, et qui avaient toujours vécu dans la sagesse, c'est que jamais elles n'entendirent proférer un seul mot déshonnête, et qu'elles n'eurent jamais lieu de craindre ni même de soupçonner rien de sa part qui fût contre la pudeur. Renfermées dans un sanctuaire virginal, et que protégeaient de pieux respects, elles vécurent, au milieu d'un camp ennemi, d'une vie toute retirée, et loin des regards de la foule. Et pourtant la femme de Darius était, à ce qu'on assure, la plus belle des reines qu'il y eût au monde, comme Darius était lui-même le plus beau et le mieux fait de tous les hommes; et leurs filles leur ressemblaient.

Mais Alexandre, jugeant avec raison qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis, ne toucha point aux captives. Il ne connut même, avant son mariage, d'autre femme que Barsine. Devenue veuve par la mort de Memnon, Barsine fut prise près de Damas. Comme elle était instruite dans les lettres grecques, qu'elle était de mœurs douces et d'illustre naissance, étant fille d'Artabaze, né d'une fille de roi, Alexandre s'attacha à elle. C'est Parménion qui lui avait

suggéré, suivant Aristobule, de ne pas négliger une femme si belle, et d'un esprit plus parfait encore que sa beauté. Mais, quand il vit les autres captives, qui toutes étaient d'une taille et d'une beauté singulières, il dit, en badinant, que les femmes de Perse étaient le tourment des yeux. Au charme de leur figure, il opposait la beauté de sa propre continence et de sa propre sagesse, et passait auprès d'elles comme devant de belles statues inanimées.

Philoxénus, commandant des provinces maritimes, lui écrivit un jour qu'un certain Théodore, Tarentin, qui était auprès de lui, avait deux jeunes garçons à vendre, d'une grande beauté; il demandait au roi s'il voulait les acheter. Alexandre, indigné de la proposition, s'écria plusieurs fois devant ses amis : « Quelle action honteuse m'a donc vu faire Philoxénus, pour me proposer de pareilles infamies ! » Il fit à Philoxénus, dans sa réponse, les plus vifs reproches, et lui ordonna de renvoyer à la mal'heure ce Théodore avec sa marchandise. Il réprimanda non moins fortement un jeune homme nommé Agnon, qui lui écrivit qu'il voulait acheter Crobylus, de Corinthe, jeune garçon d'une beauté merveilleuse, et le lui amener. Informé que Damon et Timothée, deux Macédoniens qui servaient sous Parménion, avaient violé les femmes de quelques soldats mercenaires, il écrivit à Parménion que, si ses deux hommes étaient convaincus du crime, il les fît punir de mort, comme des bêtes féroces nées pour être le fléau des hommes. Et, dans cette lettre, il disait de lui en propres termes : « Pour moi, on ne me reprochera pas d'avoir vu ou songé à voir la femme de Darius; je n'ai pas même souffert qu'on parlât de sa beauté devant moi. » C'était surtout à deux choses qu'il se reconnaissait mortel, au sommeil et à l'amour, parce qu'il regardait la lassitude et la volupté comme deux effets d'une même cause, la faiblesse de notre nature.

Sobre par tempérament, il donna plusieurs fois des preuves de sa frugalité, et en particulier dans sa réponse à Ada, qu'il avait adoptée pour sa mère, et instituée reine de Carie. Ada crut lui faire plaisir en lui envoyant tous les jours les viandes les mieux préparées, les pâtisseries les plus délicates, avec les meilleurs cuisiniers et les pâtissiers les plus habiles; mais il répondit qu'il n'avait aucun besoin de ces gens-là : « Mon gouverneur « Léonidas, dit-il, m'a donné de bien meilleurs cuisi- « niers : pour le dîner, c'est une promenade avant le « jour; et pour le souper, un dîner frugal. Léonidas, « ajouta-t-il, visitait souvent les coffres où l'on serrait « mes couvertures et mes habits, pour voir si ma mère « n'y avait rien mis qui sentît la mollesse et le luxe. »

Il était aussi beaucoup moins sujet au vin qu'on ne l'a cru : il en eut la réputation, parce qu'il restait longtemps à table; mais c'était moins pour boire que pour causer. A chaque coupe, il ne manquait pas de mettre en débat quelque question d'assez longue étendue; et encore ne prolongeait-il ses repas que lorsqu'il avait beaucoup de loisir. Car, dès qu'il s'agissait des affaires, jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le jeu, ni l'amour, même le plus légitime, ni le plus beau spectacle, ne le retinrent un instant, comme d'autres capitaines. La preuve qu'on peut en donner, c'est sa vie même, cette vie d'une si courte durée, et qu'il remplit de tant de glorieux exploits.

Durant les jours de loisir, il sacrifiait aux dieux dès qu'il était levé, puis il dînait assis, et passait le reste du jour à chasser, à juger les différends qui survenaient entre les soldats, ou bien à lire. Dans ses marches, lorsqu'il n'était pas pressé, il s'exerçait, chemin faisant, à tirer de l'arc, à monter sur un char courant à toute bride, et à en descendre de même. Souvent il s'amusait à chasser au renard ou aux oiseaux, comme on peut le voir dans les

Éphémérides [1]. Rentré chez lui, il se baignait ou se faisait frotter d'huile, et demandait aux chefs des panetiers et des cuisiniers si on avait préparé un bon souper. Il ne commençait son repas qu'à la nuit close, et soupait couché. Il avait un soin merveilleux de sa table, et veillait lui-même à ce que tous les convives y fussent servis également, que rien n'y fût négligé ; et, comme je viens de le dire, il y restait de longues heures, parce qu'il aimait à causer. C'était, pour tout le reste, le plus aimable des rois dans le commerce de la vie : il ne manquait d'aucun moyen de plaire ; mais, à table, il se rendait importun à force de se vanter, et sentait un peu trop son soldat fanfaron : outre qu'il se portait de lui-même à exalter ses propres exploits, il se livrait aux flatteurs, et se laissait maîtriser à leur gré. Leur impudence mettait à la gêne les convives les plus honnêtes, lesquels ne voulaient ni lutter avec eux d'adulation, ni rester en défaut sur ses louanges : ils auraient rougi de l'un, et l'autre les exposait aux plus grands dangers.

Après le souper, il prenait un second bain, et se couchait : il dormait souvent jusqu'à midi ; quelquefois tout le jour. Il était d'ailleurs si tempérant dans l'usage des mets recherchés, que, lorsqu'on lui apportait des pays maritimes ce qu'il y avait de plus rare en fruits et en poissons, il en envoyait à chacun de ses amis, et souvent ne s'en réservait rien. Cependant sa table était toujours somptueuse : il en augmenta la dépense avec sa fortune, et la porta à la fin jusqu'à dix mille drachmes [2]. Il s'en tint à cette somme ; et ce fut la limite fixée pour ceux qui lui donnaient à souper.

[1] C'était, comme l'indique le mot, un journal des faits de la vie d'Alexandre ; il avait été rédigé par Eumène de Cardie et Diodatus d'Érythrée

[2] Environ neuf mille francs de notre monnaie.

Après la bataille d'Issus, il envoya des troupes à Damas, et fit enlever l'argent et les équipages que Darius y avait déposés, ainsi que les enfants et les femmes des Perses. Les cavaliers thessaliens y firent un butin considérable : comme ils s'étaient distingués dans le combat, Alexandre les y envoya exprès, pour leur donner une occasion de s'enrichir. Le reste de l'armée y amassa aussi de grandes richesses; et les Macédoniens, qui goûtaient pour la première fois à l'or, à l'argent, aux femmes et au luxe des Barbares, firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée : ils se mirent à courir sur toutes les voies, cherchant à la piste les richesses des Perses.

Toutefois, Alexandre crut devoir s'assurer d'abord des places maritimes. Les rois de Cypre et de Phénicie vinrent aussitôt faire leur soumission : la seule ville de Tyr refusa de se rendre. Il en fit le siége, qui dura sept mois. Il éleva des digues pour fermer le port, mit en œuvre toutes les machines, et investit la place du côté de la mer, avec deux cents trirèmes. Il vit en songe, durant le siége, Hercule, qui lui tendait la main et l'appelait du haut des murailles. Plusieurs Tyriens crurent aussi, pendant leur sommeil, entendre Apollon leur dire qu'il s'en allait vers Alexandre, parce qu'il était mécontent de ce qui se faisait dans la ville. Les Tyriens traitèrent le dieu comme un transfuge pris sur le fait : ils chargèrent de chaînes son colosse, et le clouèrent sur sa base, en l'appelant Alexandriste. Alexandre eut, en dormant, une seconde vision : il lui sembla voir apparaître un satyre qui jouait de loin avec lui, et qui s'échappa lorsqu'il s'approcha pour le prendre. Vivement pressé et longtemps poursuivi par Alexandre, le satyre avait fini par se livrer entre ses mains. Les devins donnèrent à ce songe une interprétation qui n'eut pas trop d'incrédules : ils partagèrent en deux le mot satyre, et dirent à Alexandre que la ville se-

rait *sa Tyr*[1]. On montre encore une source près de laquelle il vit ce satyre en songe.

Vers le milieu du siége, il alla faire la guerre aux Arabes qui habitent l'Anti-Liban. Il y courut risque de la vie, à cause de Lysimachus son précepteur. Lysimachus avait voulu le suivre à cette expédition, disant qu'il n'était ni moins courageux, ni plus vieux que Phœnix[2]. Quand on fut au pied de la montagne, Alexandre quitta les chevaux pour la monter à pied. Les autres avaient déjà gagné beaucoup de chemin en avant sur lui; mais, comme il était déjà tard, et que les ennemis n'étaient pas loin, il ne voulut pas abandonner Lysimachus, accablé de fatigue, et qui traînait à peine son corps appesanti. Occupé à l'encourager, à soutenir sa marche chancelante, il ne s'aperçut pas qu'il s'était séparé de son armée, avec une poignée de monde, et que, par une nuit obscure et un froid très-piquant, il était engagé dans des lieux difficiles. Il vit de loin un grand nombre de feux que les ennemis avaient allumés de côté et d'autre. Se confiant à sa légèreté naturelle, et accoutumé de tout temps à payer de sa personne pour alléger aux Macédoniens le poids de leurs peines, il court à ceux des Barbares dont les feux étaient le plus proche, en perce de son épée deux qui étaient assis auprès du feu, et, prenant un tison allumé, il revient trouver les siens. Ils allumèrent de grands feux; et les Barbares, effrayés, s'enfuirent précipitamment. Ceux qui essayèrent de les charger furent mis en déroute; et les Macédoniens passèrent la nuit sans danger. Tel est le récit de Charès.

[1] Le jeu de mots est plus complet en grec que je n'ai pu le faire en français : le mot σάτυρος, satyre, partagé en deux, donne σὰ Τύρος, ta Tyr, *tua Tyrus*. J'ai changé le langage direct des devins en un discours indirect.

[2] Phœnix, gouverneur d'Achille, avait suivi son élève au siége de Troie On se rappelle, du reste, que Lysimachus aimait à se donner à lui-même le nom de Phœnix, et à Alexandre celui d'Achille.

Voici quelle fut l'issue du siége. Les troupes d'Alexandre étaient si fatiguées des combats fréquents qu'elles avaient livrés, qu'il en laissait reposer la plus grande partie, et n'en envoyait qu'un petit nombre à l'assaut, seulement pour tenir les ennemis en alarme. Un jour que le devin Aristandre faisait des sacrifices, et qu'il eut affirmé, en présence des assistants, d'après l'examen des signes que donnaient les victimes, que la ville serait certainement prise dans ce mois-là, tout le monde partit d'un éclat de rire, et se moqua d'Aristandre ; car c'était le dernier jour du mois. Le roi, qui voyait Aristandre dans l'embarras, et qui aimait à favoriser toujours les prédictions des devins, ordonna qu'on ne comptât plus ce jour-là pour le trente du mois, mais pour le vingt-huit [1]; puis, ayant fait sonner les trompettes, il donna l'assaut aux murailles, avec plus de vigueur cette fois qu'il n'avait d'abord résolu. L'attaque fut très-vive ; les troupes du camp ne purent se contenir, et coururent au secours de leurs camarades; les Tyriens perdirent courage, et la ville fut emportée ce jour-là même..

Il partit de Tyr pour aller assiéger Gaza [2], la plus grande ville de la Syrie. Pendant ce siége, un oiseau, qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre, laissa tomber sur son épaule une motte de terre; et, s'étant allé poser sur une des batteries, il s'y trouva empêtré dans les réseaux des nerfs qui servaient à faire tourner les cordages. L'événement répondit à l'interprétation qu'Aristandre donna de ce signe. Alexandre reçut une blessure à l'épaule, et prit la ville. Il envoya à Olympias, à Cléopâtre et à ses amis la plus grande partie du butin; et en même temps à Léonidas, son gouverneur, cinq cents talents [3] d'encens

[1] Littéralement le troisième jour du mois finissant.
[2] En Palestine, sur la mer Méditerranée.
[3] Le talent, considéré comme mesure de pesanteur, était un poids d'environ soixante de nos livres.

et cent talents de myrrhe : c'était par ressouvenir d'un espoir qu'il avait conçu au temps de son enfance. Un jour, à ce qu'il paraît, comme Alexandre prenait de l'encens à pleines mains pour le jeter dans le feu du sacrifice, Léonidas lui avait dit : « Alexandre, quand tu auras conquis le pays qui porte les aromates, tu pourras prodiguer ainsi l'encens; maintenant il faut user de ton bien avec réserve. — Je t'envoie, lui écrivit donc alors Alexandre, une abondante provision d'encens et de myrrhe, afin que tu cesses de traiter mesquinement les dieux. »

On lui avait apporté une cassette, que les gardiens des trésors et des meubles enlevés à Darius jugèrent la plus précieuse chose qu'il y eût au monde : il demanda à ses amis ce qu'ils croyaient le plus digne d'y être renfermé. Chacun ayant proposé ce qu'il estimait le plus haut : « Et moi, dit-il, j'y renfermerai l'Iliade. » C'est du moins ce qu'ont écrit plusieurs témoins dignes de confiance. Si le récit que font les Alexandrins sur la foi d'Héraclide est vrai, Alexandre ne se serait pas trouvé mal dans cette expédition des conseils d'Homère. Alexandre, disent-ils, après avoir conquis l'Égypte, forma le dessein d'y bâtir une ville grecque, grande et populeuse, et qui portât son nom. Déjà, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte, lorsque la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision merveilleuse. Il lui sembla voir un vieillard à cheveux blancs, et d'une figure vénérable, qui s'arrêta près de lui et prononça ces vers[1] :

Puis il est une île, dans la mer aux vagues tumultueuses,
Sur la côte d'Égypte : on la nomme Pharos.

Aussitôt il se lève, et va voir Pharos, qui était encore une île en ce temps-là, un peu au-dessus de la bouche

[1] *Odyssée*, IV, 354.

canopique; mais aujourd'hui elle tient au continent par une chaussée. Il fut frappé de l'admirable disposition des lieux; car cette île est une bande de terre assez étroite, placée comme un isthme entre la mer et un étang considérable[1], et qui se termine par un grand port. « Homère, dit-il, ce poëte merveilleux, est aussi le plus habile des architectes; » et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme on n'avait pas de craie sous la main, on prit de la farine, et on traça sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte arrondie en forme de chlamyde[2], dont la surface était fermée à la base par deux lignes droites de grandeur égale, et qui en étaient comme les deux franges. Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque tout à coup un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre, semblables à des nuées, sur le lieu où l'on avait dessiné l'enceinte, et ne laissèrent pas trace de toute cette farine. Alexandre était troublé de ce prodige; mais les devins le rassurèrent, en lui disant que la ville qu'il bâtirait aurait en abondance toute sorte de biens, et nourrirait un grand nombre d'habitants venus de tous les pays du monde. Il ordonna donc aux architectes de se mettre sur-le-champ à l'œuvre.

Pour lui, il partit pendant ce temps-là pour aller au temple d'Ammon. Le chemin était long, fatigant, et tout plein de grandes difficultés. Il y avait deux dangers à courir : d'abord la disette d'eau, qui rend le pays désert pendant plusieurs journées de marche; ensuite la chance d'être surpris, en traversant ces immenses plaines de sables mouvants, par un vent violent du midi, comme il arriva à l'armée de Cambyse : ce vent, ayant soulevé

[1] Le lac Maréa, ou Maréotis.
[2] Manteau militaire des Macédoniens.

de vastes monceaux de sable, fit de toute cette plaine comme une mer orageuse, et engloutit, dit-on, et détruisit en un instant, cinquante mille hommes. Il n'y avait presque personne qui ne s'inquiétât à cette idée; mais il n'était pas facile de détourner Alexandre, une fois qu'il était résolu d'agir. La Fortune, en cédant partout à ses efforts, le rendait ferme dans ses desseins; et son courage lui donnait, dans toutes ses entreprises, cette obstination invincible, qui force non-seulement les ennemis, mais les lieux et les temps mêmes.

Les secours que le dieu lui apporta dans ce voyage, pour surmonter les difficultés du chemin, trouvèrent plus de créance que les oracles qu'il lui donna depuis; ou plutôt ces secours firent ajouter foi aux oracles. Jupiter fit d'abord tomber des pluies abondantes, qui dissipèrent la crainte de la soif, et qui, tempérant la sécheresse brûlante du sable, que l'eau affaissa en le pénétrant, rendirent l'air plus pur et plus facile à respirer. En second lieu, comme les bornes qui servaient d'indices aux guides étaient confondues, et que les soldats d'Alexandre, errant de tous côtés, se séparaient les uns des autres, il parut tout à coup une troupe de corbeaux, qui vinrent se mettre en tête de la marche, et leur montrer le chemin; précédant l'armée quand on s'avançait, attendant lorsqu'on s'arrêtait, et qu'on ralentissait le pas. Et le comble du prodige, c'est que la nuit, au rapport de Callisthène, ils rappelaient par leurs cris ceux qui s'égaraient, et les remettaient sur la route[1].

Quand il eut traversé le désert, et qu'il fut arrivé à la ville où était le temple, le prophète d'Ammon le salua

[1] Strabon dit que ces pluies abondantes et ces corbeaux indicateurs sont des inventions de Callisthène; encore Callisthène du moins n'avait-il parlé que de deux corbeaux, au lieu de cette troupe que supposèrent d'autres historiens amis du merveilleux, et dont Plutarque a admis le témoignage.

du titre de fils de Jupiter. Alexandre lui demanda si quelqu'un des meurtriers de son père ne s'était pas dérobé à sa vengeance. « Que dis-tu là? repartit le prophète ; ton père n'est pas mortel. » Il se reprit alors, et demanda s'il avait puni tous les meurtriers de Philippe. Il l'interrogea ensuite sur l'empire qui lui était destiné, et demanda si le dieu lui accordait de régner sur tout l'univers. Le dieu lui répondit, par la bouche du prophète, qu'il le lui accordait, et que la mort de Philippe avait été pleinement vengée. Alors il fit à Jupiter des offrandes magnifiques, et aux prêtres de riches présents. Tel est, au sujet de ces oracles, le récit de la plupart des historiens. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre à sa mère, dit qu'il a reçu de l'oracle des réponses secrètes, qu'il lui communiquera à elle seule à son retour. Quelques-uns prétendent que le prophète, voulant lui adresser en grec le salut d'amitié ὦ παιδίον, *ô mon cher fils*, se trompa sur la dernière lettre du mot, par ignorance de la langue, et mit un ς au lieu d'un ν, ὦ παιδίος, *ô fils de Jupiter*. Ce défaut de prononciation fit grand plaisir à Alexandre, et donna lieu à ce bruit si généralement répandu, que le dieu l'avait appelé son fils.

Il eut, en Égypte, un entretien avec le philosophe Psammon, et applaudit surtout, dit-on, à cette maxime : Que Dieu est le roi de tous les hommes par cette raison que partout ce qui commande et domine est divin. Mais il exprima lui-même sur ce point une pensée plus philosophique encore : « Dieu, dit-il, est le père commun de tous les hommes ; mais il avoue particulièrement pour ses enfants les hommes les plus vertueux. »

En général, il était très-fier avec les Barbares, et affectait, devant eux, de paraître persuadé de son origine divine : à l'égard des Grecs, il se montrait plus réservé, et ne se déifiait qu'avec retenue. Il s'oublia pourtant un

jour, en écrivant aux Athéniens, au sujet de Samos: « Ce n'est pas moi, leur disait-il, qui vous ai donné cette ville libre et célèbre; vous la tenez de celui qu'on appelait alors mon seigneur et mon père. » C'était Philippe qu'il désignait par ces mots. Mais, une autre fois, ayant été blessé d'une flèche, et souffrant une cuisante douleur: « Mes amis, dit-il, ce qui coule là c'est du sang, et non de cette liqueur subtile

Qui coule des blessures des dieux immortels[1]. »

Un jour il faisait un tonnerre affreux, et tout le monde était frappé d'épouvante : « Fils de Jupiter, dit le sophiste Anaxarchus, qui était là présent, n'est-ce pas toi qui causes tout ce bruit?—Non, répondit Alexandre; je ne cherche pas à me faire craindre de mes amis, comme tu le voudrais, toi qui méprises mon souper, parce qu'on sert à ma table des poissons et non pas des têtes de satrapes. » On dit, en effet, que le roi ayant envoyé quelques petits poissons à Héphestion, Anaxarchus avait tenu le propos qu'Alexandre lui reprochait : c'était une manière de témoigner son mépris pour ceux qui poursuivent les grandes fortunes à travers mille peines et mille dangers, et de montrer, par une piquante ironie, qu'ils n'ont rien, malgré tous leurs plaisirs et toutes leurs jouissances, ou presque rien au-dessus des autres mortels.

On voit assez, par les différents traits que nous venons de rapporter, qu'Alexandre était loin de s'abuser lui-même, et de s'enfler de sa prétendue divinité : il se servait seulement de l'opinion que les autres en avaient, pour les assujettir.

A son retour d'Égypte en Phénicie, il fit des sacrifices et des pompes solennelles en l'honneur des dieux; il

[1] *Iliade,* V, 340. Homère donne à cette liqueur subtile le nom d'*ichor*.

donna des chœurs de danses, et des jeux où l'on disputa le prix de la tragédie, et qui furent remarquables non-seulement par la magnificence de l'appareil, mais encore par l'émulation de ceux qui en faisaient la dépense. C'étaient les rois de Cypre qui s'étaient chargés de ce soin, comme le font à Athènes les choréges tirés au sort dans les tribus; et il y eut entre eux une ardeur merveilleuse à se surpasser les uns les autres. Mais personne ne se piqua plus de magnificence que Nicocréon, le Salaminien, et Pasicratès, de Soli[1]; car c'est à eux qu'il échut d'équiper les deux acteurs le plus en renom : Pasicratès fit paraître sur la scène Athénodore, et Nicocréon Thessalus. Alexandre favorisait Thessalus; mais il ne montra son intérêt pour lui qu'après qu'Athénodore eut été proclamé vainqueur par les suffrages des juges. « J'approuve le jugement, dit-il alors, en sortant du théâtre; mais j'aurais donné avec plaisir une portion de mon royaume pour ne pas voir Thessalus vaincu. » Athénodore, ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, pour ne s'être pas trouvé aux fêtes de Bacchus[2], pria le roi d'écrire en sa faveur; Alexandre n'écrivit pas, mais il paya l'amende pour lui. Lycon le Scarphien[3], ayant eu le plus grand succès sur le théâtre, inséra dans la comédie un vers par lequel il demandait dix talents[4]; Alexandre sourit, et les lui donna.

Cependant Darius lui écrivit une lettre, et lui dépêcha plusieurs de ses amis, pour entrer en accommodement. Il lui proposait dix mille talents[5] pour la rançon des prisonniers, tous les pays situés en deçà de l'Eu-

[1] Salamine et Soli étaient deux villes de l'île de Cypre.

[2] C'est dans ces fêtes qu'on représentait les tragédies nouvelles.

[3] Scarphium était une ville de la Locride épicnémidienne, sur le golfe Maliaque.

[4] Environ soixante mille francs de notre monnaie.

[5] Environ soixante millions de francs.

phrate, et lui offrait une de ses filles en mariage : à ces conditions il lui promettait son alliance et son amitié. Alexandre communiqua ces propositions à ses courtisans : « Je les accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre. —Et moi aussi, par Jupiter ! dit Alexandre, si j'étais Parménion. » Il écrivit à Darius qu'il serait traité avec tous les égards dus à son rang, s'il venait se remettre entre ses mains : « Sinon, ajoutait-il, je marcherai au premier jour contre toi. »

Un événement imprévu vint tout à coup l'occuper d'autres soins. La femme de Darius mourut en travail d'enfant. Il donna toutes les marques d'une affliction véritable, et regretta d'avoir perdu une si grande occasion de faire connaître toute sa douceur. Il n'épargna rien pour faire à cette femme des funérailles somptueuses. Un des eunuques de la chambre, nommé Tiréus, qui avait été fait prisonnier avec les princesses, s'étant enfui du camp, courut à toute bride apprendre à Darius que sa femme était morte. A cette nouvelle, Darius se frappa la tête, de désespoir, et versa un torrent de larmes : « O malheureux destin des Perses ! « s'écria-t-il; ce n'était point assez que la femme et la « sœur de leur roi eût été prisonnière pendant sa vie ; « elle sera privée après sa mort de royales obsèques.— « Pour ses obsèques, reprit l'eunuque, pour les honneurs « dus à son rang, tu n'as pas, ô roi, à accuser le destin « des Perses : ni ma maîtresse Statira, tant qu'elle a « vécu, ni ta mère, ni tes filles, n'ont eu rien à regretter « de leurs biens et de leurs distinctions d'autrefois, « hormis de voir ta lumière, que notre souverain sei- « gneur Oromasdès[1] fera de nouveau resplendir dans tout « son éclat. Morte, Statira n'a été privée d'aucun des or- « nements qui pouvaient accompagner ses funérailles :

[1] C'était Dieu, ou le bon principe, que les Perses adoraient sous ce nom.

« elle a même été honorée des larmes de ses ennemis ; « car Alexandre est aussi généreux après la victoire que « vaillant dans les combats. »

Ces paroles portèrent le trouble dans l'esprit de Darius, et la douleur entraîna son âme à d'étranges soupçons ; il emmena l'eunuque dans le lieu le plus retiré de sa tente : « Si tes affections ne sont point aux Macédoniens, dit-il, « comme déjà celles de la fortune des Perses ; si Darius est « encore ton maître, dis-moi, par le respect que tu dois à « la grande lumière de Mithrès[1] et à cette main royale, la « mort de Statira n'est-elle pas le moindre des malheurs « que j'aie à pleurer ; n'en avons-nous pas souffert, elle vi- « vante, de plus déplorables ; et n'eussions-nous pas été « malheureux avec plus d'honneur, si nous avions eu « affaire à un ennemi cruel et farouche ? Quelle liaison « honnête eût pu porter un jeune guerrier à rendre de si « grands honneurs à la femme de son ennemi ? » Comme il parlait encore, Tiréus se précipite à ses pieds, et le conjure de tenir un autre langage : « Ne fais pas, dit-il, une « telle injustice à Alexandre ; ne déshonore pas, après sa « mort, ta femme et ta sœur ; ne t'enlève pas à toi- « même la plus grande consolation que t'offre ton infor- « tune, l'assurance d'avoir été vaincu par un homme su- « périeur à la nature humaine, et qui mérite toute ton « admiration, pour avoir donné aux femmes des Perses « plus de preuves de sa continence qu'il n'en avait donné « aux Perses de sa valeur. » L'eunuque confirma son discours par les plus affreux serments, et cita plusieurs autres traits de la tempérance d'Alexandre et de sa grandeur d'âme. Darius revint près de ses amis, et, les mains levées au ciel, il fit aux dieux cette prière : « Dieux qui « présidez à la naissance des hommes et à la destinée « des empires, accordez-moi la grâce de transmettre à

[1] C'était le nom que les Perses donnaient au soleil.

« mes successeurs, la fortune des Perses relevée de sa « chute, et rétablie dans la splendeur où je l'ai trouvée à « mon avénement, afin que je puisse, vainqueur de mes « ennemis, reconnaître les bienfaits dont Alexandre m'a « comblé dans mon malheur, par sa conduite envers les « êtres qui m'étaient les plus chers au monde! Mais, si ce « temps est le terme qu'ont fixé les destins pour l'ac-« complissement des vengeances divines; si c'en est fait « de l'empire des Perses, et si nous devons subir la vi-« cissitude des choses humaines, ne permettez pas qu'un « autre qu'Alexandre soit assis sur le trône de Cyrus. »

Voilà, d'après le récit de la plupart des historiens, ce qui se passa dans cette rencontre, et les discours qui furent tenus.

Alexandre, s'étant rendu maître de tous les pays situés en deçà de l'Euphrate, poussa au-devant de Darius, qui descendait avec une armée d'un million d'hommes. Un de ses amis vint lui conter un jour, comme une plaisanterie qui pouvait l'amuser, que les valets de l'armée, pour se divertir, s'étaient partagés en deux bandes; qu'à la tête de chaque bande ils avaient mis un chef; qu'ils nommaient l'un Alexandre, l'autre Darius: « Leurs escarmouches, disait-il, ont commencé par des mottes de terre qu'ils se jetaient les uns aux autres; ensuite ils en sont venus aux coups de poing; enfin le combat s'est échauffé, ils se sont battus à coups de pierres et de bâtons; et on ne peut plus les séparer. » Alexandre ordonna que les deux chefs se battissent l'un contre l'autre; il arma lui-même celui qui portait le nom d'Alexandre, et Philotas celui qui portait le nom de Darius. L'armée assistait en spectatrice à cette lutte, et attendait l'issue comme un présage de ce qui devait arriver entre les deux rois. Après un combat très-rude, le champion qui représentait Alexandre resta vainqueur, et reçut, pour prix de sa victoire, douze villages, et le privilége de

porter l'habit des Perses. Voilà ce que raconte Ératosthène.

La grande bataille livrée par Alexandre à Darius ne se donna pas à Arbelles, comme la plupart l'écrivent, mais à Gaugamèles, nom qui signifie, dit-on, maison du chameau, et qui rappelle un ancien trait d'histoire. Un roi des Perses [1], ayant échappé à ses ennemis sur un chameau coureur, le fit depuis nourrir en ce lieu, et assigna pour son entretien quelques villages et des revenus particuliers. Il y eut, au mois Boëdromion [2], vers le commencement de la fête des mystères [3] à Athènes, une éclipse de lune ; la onzième nuit après l'éclipse, les deux armées se trouvèrent en présence. Darius tint la sienne sous les armes, et parcourut les rangs à la clarté des flambeaux. Pour Alexandre, pendant que les Macédoniens reposaient, il fit, avec Aristandre, son devin, des sacrifices secrets dans sa tente, et immola des victimes à la Peur [4].

Les plus âgés de ses amis, et Parménion entre autres, voyant la plaine située entre le mont Niphate et les monts Gordyens [5] tout éclairée par les flambeaux des Barbares, étonnés de la multitude innombrable des ennemis, et frappés de ce mélange confus de voix inarticulées, de ce tumulte effroyable qui montait de leur camp comme les mugissements d'une mer immense, s'entretenaient ensemble de la difficulté qu'il y aurait à repousser en plein jour une armée si formidable. Ils allèrent donc trouver Alexandre, après qu'il eut fini ses sacrifices, et lui con-

[1] Darius, fils d'Hystaspe.

[2] Correspondant à peu près à notre mois de septembre.

[3] Les mystères de Cérès.

[4] D'autres lisent à Phébus. La confusion est venue de la ressemblance des mots Φόβος et Φοῖβος. On ne voit pas dans quel but Alexandre aurait immolé des victimes à Apollon.

[5] Le mont Niphate et les monts Gordyens sont des ramifications du Taurus.

seillèrent d'attaquer les ennemis pendant la nuit, pour dérober aux Macédoniens, à la faveur des ténèbres, ce qu'il y avait de plus terrible dans le combat qu'il allait livrer. Alexandre leur répondit ce mot devenu depuis si célèbre : « Je ne vole pas la victoire. » Quelques-uns n'ont vu dans cette réponse qu'une téméraire vanité, n'approuvant pas qu'Alexandre ait joué en présence d'un si grand péril. C'était, au contraire, selon d'autres, noble confiance sur le présent, et sage prévoyance de l'avenir ; c'était ôter à Darius, après sa défaite, le prétexte de reprendre courage et de tenter encore la fortune, en accusant de cette seconde déroute la nuit et les ténèbres, comme il avait attribué la première aux montagnes, aux défilés, et au voisinage de la mer. Il sentait bien que ce ne serait jamais le défaut d'armes et de soldats qui obligerait Darius, maître d'une si grande puissance et d'un empire si vaste, à cesser de combattre, et qu'il ne renoncerait à la guerre que lorsqu'une victoire remportée sur lui par la force seule, et en plein jour, en le convainquant de sa faiblesse, aurait abattu sa fierté et détruit ses espérances.

Quand ses officiers se furent retirés, il se coucha dans sa tente ; et, contre sa coutume, il dormit, dit-on, d'un profond sommeil tout le reste de la nuit. Aussi les capitaines furent-ils fort surpris, en venant prendre ses ordres le lendemain au point du jour, de le trouver endormi, et donnèrent d'eux-mêmes aux troupes l'ordre de prendre leur repas. Enfin, comme le temps pressait, Parménion entra, et, s'étant approché de son lit, il l'appela deux ou trois fois par son nom ; et, après l'avoir réveillé, il lui demanda comment il pouvait dormir si tard, en homme qui a vaincu, et non qui s'apprête à livrer la plus grande des batailles. « Eh quoi ! dit Alexandre en souriant, ne trouves-tu pas que c'est déjà une victoire de n'avoir plus à courir de côté et d'autre à la poursuite de

Darius, comme lorsqu'il fuyait à travers de vastes campagnes qu'il ravageait sous nos yeux ? »

Cette grandeur d'âme, qu'il faisait paraître avant le combat, n'éclata pas moins au fort du danger : sa présence d'esprit et sa confiance ne s'y démentirent pas un instant. L'aile gauche, que commandait Parménion, fut ébranlée et lâcha pied, chargée par la cavalerie des Bactriens avec une fougue et une roideur extrêmes, et prise à dos par Mazéus, qui avait une troupe de gens de cheval pour tourner la phalange, et tomber sur ceux qui gardaient les bagages. Parménion, troublé de cette double attaque, dépêche des courriers à Alexandre, pour l'avertir que le camp et les bagages sont perdus, s'il n'envoie sur-le-champ, du front de la bataille, un puissant secours aux troupes de l'arrière-garde. Alexandre venait de donner au corps qu'il commandait le signal de la charge. « Parménion ne réfléchit pas, dit-il à cette nouvelle ; il a perdu le sens vraiment ; et sa surprise, son trouble lui font oublier que, si nous remportons la victoire, nous aurons, outre notre bagage, celui de l'ennemi ; et que, vaincus, nous n'aurons plus à songer aux bagages et aux prisonniers, mais à mourir en gens de cœur et avec gloire. »

Quand il eut fait porter cette réponse à Parménion, il se couvrit de son casque : il avait déjà revêtu, dans sa tente, le reste de son armure : elle consistait en un sayon de Sicile, qui s'attachait avec un ceinturon, et sur lequel il mettait une double cuirasse de lin, dépouille conquise à Issus. Le casque était de fer ; mais il brillait autant que l'argent le plus pur : c'était un ouvrage de Théophile. Le hausse-col, de fer comme le casque, était garni de pierres précieuses. Il avait une épée d'une trempe et d'une légèreté admirables, dont le roi des Citiens [1] lui avait fait

[1] Citium était une ville de l'île de Cypre.

présent : c'était l'arme dont il faisait le plus d'usage dans les combats. Il portait une cotte d'armes d'un travail bien plus précieux encore que le reste de son armure : c'était un l'ouvrage de l'ancien Hélicon[1]. La ville de Rhodes en avait fait présent à Alexandre pour honorer sa valeur ; et il s'en servait les jours de combat. Pendant le temps qu'il mettait à ranger ses troupes en bataille, à donner des ordres ou des avis, et à parcourir les rangs, il se servait d'un autre cheval que Bucéphale, qu'il ménageait, parce qu'il était déjà vieux, ne le prenant qu'au moment de combattre. Dès qu'il l'avait monté, il faisait donner le signal de la charge.

Ce jour-là, il parla assez longtemps aux Thessaliens et aux autres Grecs ; et il sentit s'augmenter encore sa confiance, en les entendant crier qu'il les menât à l'ennemi. Alors, passant sa javeline dans la main gauche, il éleva sa main droite vers le ciel, et pria les dieux en ces termes, suivant Callisthène : « Daignez, dit-il, si je suis véritablement fils de Jupiter, défendre les Grecs et assurer leurs coups. » Le devin Aristandre, vêtu de blanc et orné d'une couronne d'or, marchait à cheval à côté de lui : il fit remarquer un aigle qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre, et dont le vol le menait droit à l'ennemi.

Cet augure remplit de courage tous ceux qui le virent : ils s'exhortent, ils s'animent les uns les autres ; la cavalerie court à l'ennemi, et la phalange se déploie dans la plaine, comme les vagues d'une mer agitée. Les premiers rangs n'avaient pu encore en venir aux mains, que déjà les Barbares étaient en fuite. Ils furent poursuivis très-vivement ; Alexandre poussa les Barbares jusqu'au milieu de leur corps de bataille, où était Darius, qu'il avait

[1] C'était un ouvrier très-habile dans l'art de la broderie, et il avait travaillé au voile fameux de Minerve Poliade, à Athènes.

aperçu de loin par-dessus les premiers rangs, au fond de son escadron royal, et qu'on reconnaissait à sa bonne mine et à sa taille avantageuse. Il était monté sur un char très-élevé ; une cavalerie nombreuse et brillante se pressait autour du char, rangée en bon ordre, et disposée à bien recevoir l'ennemi. Mais, quand Alexandre eut paru devant eux avec son air terrible, renversant les fuyards sur ceux qui tenaient encore ferme, ils furent si effrayés, que la plupart se débandèrent. Les plus braves et les plus attachés au roi se firent tuer devant lui ; et, en tombant les uns sur les autres, ils arrêtèrent la poursuite de l'ennemi ; car, dans leur chute, ils saisissaient les Macédoniens, et s'attachaient même aux pieds des chevaux. Darius se voyait menacé des plus affreux dangers : ses cavaliers, rangés devant son char, se renversaient sur lui ; il ne pouvait faire tourner le char pour se retirer ; les roues étaient retenues par le grand nombre des morts ; et les chevaux, embarrassés, cachés presque par ces monceaux de cadavres, se cabraient, et n'obéissaient plus au frein. Il abandonna son char et ses armes, monta, dit-on, sur une jument qui venait de mettre bas, et prit la fuite.

Il est vraisemblable qu'il n'aurait pas échappé à la pousuite d'Alexandre, si, dans le même instant, il ne fût arrivé de nouveaux cavaliers qu'envoyait Parménion, pour réclamer l'aide d'Alexandre, parce qu'une grande partie des ennemis tenaient encore ferme de ce côté, et ne songeaient pas à céder. En général, on reproche à Parménion de s'être montré dans cette bataille lent et sans énergie, soit que la vieillesse eût affaibli son audace, soit, comme le prétend Callisthène, par le dépit que lui causaient la puissance et l'orgueil d'Alexandre, et par jalousie pour sa gloire. Alexandre, affligé de ce second message, qui l'appelait d'un autre côté, fit sonner la retraite ; mais il n'en dit pas à ses soldats la véritable cause :

il feignit qu'il était las de carnage, et que la nuit l'obligeait de cesser le combat. Mais, comme il courait à son aile gauche, qu'il croyait en danger, il apprit en chemin que les ennemis avaient été entièrement défaits et mis en fuite.

On ne douta plus, après cette grande victoire, que l'empire des Perses ne fût détruit sans ressource. Alexandre, proclamé roi de l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifiques, et donna en présent à ses amis des richesses, des maisons et des gouvernements. Mais, jaloux surtout de se montrer généreux envers les Grecs, il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient dès ce moment abolies dans la Grèce, et que les peuples se gouverneraient désormais par leurs lois. Il manda en particulier aux Platéens qu'il ferait rebâtir leur ville, parce que leurs ancêtres avaient cédé leur territoire aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté commune[1]. Il envoya aux habitants de Crotone, en Italie, une partie des dépouilles, en mémoire du dévouement et de la valeur de l'athlète Phayllus, lequel, au temps des guerres médiques, quand les Italiotes[2] abandonnaient les Grecs, qu'ils croyaient perdus sans retour, équipa une galère à ses frais, et se rendit à Salamine, pour prendre sa part au péril de la Grèce. Tant Alexandre favorisait toute espèce de vertu, et gardait fidèlement le souvenir des belles actions!

Il marcha de là sur la Babylonie, qu'il eut bientôt soumise tout entière. Il admira surtout, dans la province d'Ecbatane, le gouffre d'où sort continuellement, comme d'une source inépuisable, un jet de feu ; et le torrent de naphthe[3], qui se déborde, et forme, non loin de ce gouffre,

[1] Voyez la Vie d'Aristide dans le deuxième volume.

[2] C'était le nom qu'on donnait aux habitants des colonies grecques de l'Italie méridionale.

[3] Le naphthe est une huile bitumineuse très-fluide. Il y en a de plus ou moins coloré ; mais on en trouve qui a la blancheur, la légèreté et la limpidité de l'esprit-de-vin.

un lac considérable. Le naphthe ressemble au bitume; il a aussi une telle analogie avec le feu, qu'avant même de toucher à la flamme, il s'allume à l'éclat seul qu'elle jette, et embrase l'air qui se trouve entre deux. Les Barbares, pour faire connaître au roi la force du naphthe et sa nature, en arrosèrent la rue qui menait à son logement; puis, se plaçant au bout de la traînée, ils approchèrent leurs flambeaux du fluide qu'ils avaient répandu. C'était à la nuit fermée. A peine les premières gouttes eurent pris feu, que la flamme, sans aucun intervalle sensible, se communiqua à l'autre bout avec la rapidité de la pensée; et la rue parut embrasée dans toute sa longueur. Il y avait un certain Athénophanès, Athénien, qui faisait partie des domestiques chargés de servir le roi au bain et de lui frotter le corps d'huile, et qui s'entendait à l'amuser et à le divertir de ses affaires. Un jour qu'un jeune garçon, nommé Stéphanus, mal fait et d'une figure ridicule, mais qui chantait agréablement, se trouvait dans la chambre du bain : « Seigneur, dit Athénophanès, veux-tu que nous fassions sur Stéphanus l'essai « du naphthe? Si le feu s'allume sur lui, et qu'il ne s'éteigne « pas, j'avouerai que sa force est admirable, et que rien « ne la peut surmonter. » L'enfant s'offrit volontiers pour cette épreuve : à peine cette matière eut touché son corps, qu'il fut environné de flammes, et qu'il parut tout en feu. Alexandre en eut une frayeur extrême, et se vit dans un grand embarras; et, s'il ne s'était trouvé là, par bonheur, plusieurs de ses gens, qui avaient sous la main des vases pleins d'eau pour le service du bain, le secours n'aurait pu prévenir le ravage de la flamme. Encore eut-on beaucoup de peine à éteindre le feu, qui avait gagné tout le corps de l'enfant, et Stéphanus en demeura-t-il incommodé le reste de sa vie.

Ce n'est donc pas sans vraisemblance que quelques auteurs, voulant ramener la fable à la vérité, prétendent

que le naphthe est la drogue dont Médée se servit pour frotter la couronne et le voile fameux dans les tragédies; car le feu, disent-ils, n'en sortit pas naturellement et de lui-même; mais, dès qu'on en eut approché la flamme, elle s'y communiqua par une sorte d'attraction, avec une rapidité que l'œil n'eût pu mesurer. En effet, disent-ils encore, quand les rayons du feu et ses émanations partent de loin, les corps qu'ils touchent n'en reçoivent que lumière et chaleur; mais, quand ils se réunissent sur des corps qui, avec une extrême sécheresse, contiennent un air subtil, une substance onctueuse et abondante, alors ils exercent leur vertu ignée, et enflamment subitement cette matière, disposée à recevoir leur action.

On n'est pas certain encore comment le naphthe est produit; on ignore si c'est une sorte de bitume liquide[1], ou plutôt si ce n'est pas un fluide d'une nature différente, qui, coulant de ce sol naturellement gras et pénétré de feu, sert d'aliment à la flamme; car le terrain de la Babylonie est tellement plein de feu, que fréquemment on voit les grains d'orge sauter et bondir plusieurs fois dans l'air, comme si le sol, agité par les substances ignées qu'il recèle dans son sein, avait une sorte de pouls qui le fît tressaillir : aussi, dans les grandes chaleurs, les habitants sont-ils obligés de coucher sur des outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexandre laissa pour gouverner le pays, se piqua d'honneur d'embellir le palais du roi et les promenades publiques des plantes de la Grèce, et parvint à les y naturaliser toutes, excepté le lierre, que le sol repoussa constamment, et qui périt toujours sans pouvoir jamais s'y acclimater; car le terrain est brûlant, et le lierre aime le froid.

Ces sortes de digressions, renfermées dans de justes

[1] Il y a ici une lacune dans le texte; je l'ai suppléée en ajoutant, avec Dacier, les mots : *Si c'est une sorte de bitume liquide.*

bornes, ne déplairont pas trop peut-être aux lecteurs les plus difficiles.

Alexandre, s'étant rendu maître de Suse, trouva dans le palais des rois quarante mille talents [1] d'argent monnayé, et une quantité innombrable de meubles et d'effets précieux de toute espèce, entre autres cinq mille talents [2] de pourpre d'Hermione [3], qu'on tenait entassée depuis cent quatre-vingt-dix ans, et qui conservait encore toute sa fleur et son premier éclat. Cela vient, dit-on, de ce que la teinture écarlate s'y faisait avec du miel, et la teinture en blanc avec de l'huile blanche; on voit aujourd'hui de cette pourpre, tout aussi ancienne, qui a encore toute sa fraîcheur et toute sa vivacité. Dinon [4] rapporte que les rois de Perse faisaient venir de l'eau du Nil et de l'Ister [5], qu'ils mettaient en dépôt dans leur trésor avec leurs autres richesses, pour montrer l'étendue de leur empire, et prouver qu'ils étaient les maîtres de l'univers.

La Perse est un pays très-rude et d'un abord difficile, et qui était défendu d'ailleurs par les plus vaillants d'entre les Perses; car c'était là que Darius s'était retiré après sa fuite. Alexandre y pénétra, en faisant un détour peu considérable, conduit par un homme qui parlait les deux langues, né qu'il était d'un père lycien et d'une mère persane. On dit que ce guide lui avait été prédit dans son enfance par la Pythie, qui lui annonça qu'un Lycien le conduirait en Perse. Il se fit là un carnage horrible des prisonniers. Alexandre, d'après ce qu'il a écrit lui-même, crut que son intérêt exigeait cette mesure rigou-

[1] Environ deux cent quarante millions de francs.

[2] Trois cent mille livres pesant.

[3] Ville de l'Argolide, entre les golfes Argolique et Saronique.

[4] Cet historien était le père de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ses expéditions.

[5] Le Danube.

reuse; et il donna l'ordre de passer tous les hommes au fil de l'épée.

Il trouva dans la Perse autant d'or et d'argent monnayé qu'à Suse : il le fit emporter, avec toutes les autres richesses, sur vingt mille mulets et cinq mille chameaux. Alexandre, en entrant dans le palais de Persépolis, vit une grande statue de Xerxès que la foule, qui se pressait pour l'accompagner, avait renversée : il s'arrêta, et, lui adressant la parole comme si elle eût été animée : « Dois-je « passer outre, dit-il, et te laisser étendu par terre, pour « te punir de la guerre que tu as faite aux Grecs ? ou te « relèverai-je par estime pour tout ce qu'il y avait de « grand et de généreux dans ton âme ? » Il resta longtemps pensif, sans rien dire, puis il passa outre. Comme ses troupes avaient besoin de se refaire, et qu'on était dans l'hiver, il séjourna quatre mois à Persépolis. La première fois qu'il s'assit sur le trône des rois de Perse, sous un dais d'or, Démaratus de Corinthe, qui aimait tendrement Alexandre, se mit, dit-on, à pleurer comme un bon vieillard : « De quelle joie vous êtes privés, s'écria-t-il, Grecs qui avez péri dans les combats, avant de voir Alexandre assis sur le trône de Darius ! »

Comme Alexandre se disposait à marcher contre Darius, il donna à ses amis un grand festin, où il se laissa aller à l'ivresse et à toute sa bonne humeur, et où les femmes mêmes vinrent boire et se réjouir avec leurs amants. La plus célèbre de ces femmes était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et alors maîtresse de Ptolémée, celui qui fut depuis roi d'Égypte. Après avoir loué finement Alexandre, et s'être permis même quelques plaisanteries, elle s'avança, dans la chaleur du vin, jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit de sa patrie, mais bien au-dessus de son état. « Je suis bien « payée, dit-elle, des peines que j'ai souffertes en er- « rant par l'Asie, lorsque j'ai la satisfaction d'insulter

« aujourd'hui à l'orgueil des rois de Perse ; mais, que ma « joie serait plus grande encore, s'il m'était donné, pour « compléter notre fête, de brûler la maison de ce « Xerxès qui brûla Athènes, et d'y mettre moi-même le « feu en présence du roi ! On dirait par le monde que « les femmes qui étaient dans le camp d'Alexandre ont « mieux vengé la Grèce des maux que lui ont fait essuyer « les Perses, que tous les généraux qui ont combattu « pour elle et sur terre et sur mer. » Ce discours fut accueilli avec des cris et des applaudissements : le roi lui-même, entraîné par l'invitation et les empressements de ses amis, s'élance de table, la couronne de fleurs sur la tête, une torche à la main, et marche, suivi de tous les convives, qui vont, dansant et poussant de grands cris, environner le palais. Les autres Macédoniens, informés de ce qu'on allait faire, accouraient avec des flambeaux, pleins de joie, espérant qu'Alexandre songeait à retourner en Macédoine et ne voulait plus rester parmi les Barbares, puisqu'il brûlait et détruisait lui-même les palais des rois. Voilà, suivant les uns, comment cet incendie eut lieu ; d'autres disent qu'Alexandre mit le feu au palais, de dessein formé ; mais tous conviennent qu'il s'en repentit promptement, et ordonna de l'éteindre.

La libéralité naturelle d'Alexandre s'accrut encore, à mesure qu'augmentaient sa puissance et ses richesses ; il accompagnait ses présents de ces témoignages de bienveillance qui seuls font le véritable prix du bienfait : j'en rapporterai quelques exemples. Ariston, qui commandait les Péoniens, ayant tué un ennemi, en apporta la tête aux pieds du roi, en lui disant : « Seigneur, cette sorte de présent est récompensée parmi nous d'une coupe d'or.—Oui, d'une coupe vide, repartit Alexandre ; mais moi, je te la donne pleine de vin, et je porte ta santé. » Un soldat macédonien conduisait un mulet chargé

de l'or du roi : à la fin, l'animal se trouva si fatigué, qu'il ne pouvait plus se soutenir ; le soldat mit la charge sur son dos. Alexandre, qui le vit plier sous le poids, et prêt à jeter le fardeau, apprenant ce qu'il avait fait : « Mon ami, dit-il, ne te fatigue pas plus qu'il ne faut ; fais seulement en sorte de fournir le reste du chemin, pour porter cet argent chez toi ; car je te le donne. » En général, il savait plus mauvais gré à ceux qui refusaient ses présents, qu'à ceux qui lui en demandaient. Il écrivit à Phocion qu'il ne le regarderait plus comme son ami, s'il continuait à refuser ses bienfaits. Sérapion, un des jeunes gens qui jouaient avec lui à la paume, ne lui demandait jamais rien, et Alexandre ne pensait pas à lui donner. Un jour qu'on jouait, Sérapion jetait toujours la balle aux autres joueurs : « Tu ne me la donnes donc pas, dit le roi ? — Tu ne me la demandes pas, répondit Sérapion. » Alexandre se mit à rire, et lui fit depuis beaucoup de présents. Un certain Protéas, homme plaisant, et qui, à table, divertissait le roi par ses railleries, avait encouru sa colère. Les courtisans sollicitaient son pardon ; et lui-même il le demandait avec larmes. Alexandre dit qu'il lui rendait ses bonnes grâces. « Seigneur, dit alors Protéas, donne-m'en donc d'abord un gage. » Alexandre lui fit donner cinq talents[1].

On peut juger à quel excès il portait sa libéralité envers ses amis et ses gardes, par une lettre qu'Olympias lui écrivit à ce sujet. « J'approuve fort, lui disait-elle, que tu fasses du bien à tes amis : ces libéralités t'honorent ; mais, en faisant de tous tes amis les égaux des rois, tu leur donnes le moyen de se faire une foule de partisans, et tu t'en ôtes à toi-même. » Comme Olympias revenait souvent sur cette idée, il ne communiqua plus ses lettres à personne : une fois seulement, qu'il venait d'en ouvrir

[1] Environ trente mille francs de notre monnaie.

une, Héphestion s'approcha, et la lut avec lui, comme il faisait pour les autres; Alexandre le laissa lire, mais il tira du doigt son anneau, et en mit le cachet sur la bouche d'Héphestion. Mazéus, qui avait été un des plus puissants favoris de Darius, avait un fils pourvu d'une satrapie ; Alexandre lui en donna une seconde plus grande encore que la première : le jeune homme la refusa. « Seigneur, dit-il au roi, il n'y avait jadis qu'un Darius, et tu viens de faire aujourd'hui plusieurs Alexandres. » Il fit présent à Parménion de la maison de Bagoas, dans laquelle on trouva, dit-on, pour mille talents[1] des meubles de Suse. Il écrivit à Antipater de prendre des gardes, car il se tramait un complot contre sa vie. Il combla sa mère de présents; mais il ne souffrit jamais qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle s'ingérât du gouvernement. Lorsqu'elle s'en plaignit, il supporta doucement sa mauvaise humeur. Un jour qu'Antipater lui avait écrit une longue lettre contre Olympias, il dit, après l'avoir lue : « Antipater ne sait pas que dix mille lettres sont effacées par une larme de mère. »

Ses courtisans, livrés à un luxe excessif, menaient une vie voluptueuse et efféminée. Agnon de Téos portait des clous d'argent à ses pantoufles; Léonnatus faisait venir, sur plusieurs chameaux, de la poussière d'Égypte, pour s'en servir à ses exercices; Philotas avait pour la chasse des toiles qui embrassaient un espace de cent stades[2]; ils se servaient, pour les bains et les étuves, de précieuses essences et presque jamais d'huile; ils traînaient à leur suite des baigneurs, des valets de chambre pour faire leurs lits. Alexandre les reprit doucement de leur folie, et d'une façon toute pleine de sagesse. « Je m'é-« tonne, dit-il, que vous, qui avez livré tant et de si

[1] Environ six millions de francs.
[2] Environ cinq de nos lieues.

« grands combats, vous oubliiez que ceux qui se sont fa-
« tigués dorment d'un someil plus doux que ceux qui
« vivent dans l'inaction. Ne voyez-vous pas, en compa-
« rant votre genre de vie avec celui des Perses, que rien
« n'est plus servile que le luxe et la mollesse, et rien plus
« royal que le travail ? Et d'ailleurs, comment pourra-t-il
« s'assujettir à panser lui-même son cheval, à fourbir sa
« lance et son casque, celui qui aura perdu l'habitude
« d'employer ses mains au soin de son propre corps, qui le
« touche de si près ? Ignorez-vous, dit-il encore, que le
« moyen de rendre la victoire durable, c'est de ne pas
« imiter les vaincus ? » Dès ce moment, il se livra avec plus de passion que jamais aux fatigues de la guerre et de la chasse, et s'exposa sans ménagement aux plus grands dangers. Aussi, un envoyé de Lacédémone l'ayant vu terrasser un lion énorme : « Alexandre, dit-il, tu as glorieusement disputé au lion la royauté. » Cratère consacra dans le temple de Delphes, par un monument, le souvenir de cette chasse : c'étaient des statues de bronze, représentant le lion et les chiens, et Alexandre qui terrassait le lion, et lui-même allant au secours du roi. Les statues d'Alexandre et de Cratère avaient été sculptées par Lysippe, celles des animaux par Léocharès.

C'est ainsi qu'Alexandre bravait le péril, pour s'exercer à la vertu et y exercer les autres; mais ses amis, amollis par le faste et les richesses, ne rêvaient que repos et délices; ils ne pouvaient plus supporter la fatigue des voyages et des expéditions militaires : ils en vinrent même jusqu'a murmurer contre Alexandre, et à mal parler de lui. Il souffrit d'abord ces plaintes avec une extrême douceur : « C'est chose royale, disait-il, quand on fait le bien, d'entendre dire du mal de soi[1]. » Il con-

[1] C'est un mot du philosophe Antisthène. Alexandre ne faisait là qu'une citation.

tinuait cependant à faire éclater, jusque dans ses moindres bienfaits, son affection et son estime pour ses amis : en voici quelques traits. Il écrivit à Peucestas pour se plaindre de ce qu'ayant été mordu par un ours, il avait fait part à ses amis de son accident et ne lui en avait rien mandé. « Maintenant du moins, ajoutait-il, fais-moi savoir l'état de ta santé, et si quelques-uns de ceux qui chassaient avec toi ne t'a pas abandonné dans le péril, afin que je l'en punisse. » Héphestion était absent pour quelques affaires : « Nous nous amusions, moi et mes amis, lui écrivit Alexandre, à la chasse de l'ichneumon ; Cratère s'est trouvé devant la javeline de Perdiccas, et a eu les deux cuisses percées. » Peucestas ayant été guéri d'une maladie, Alexandre écrivit au médecin Alexippus, pour l'en remercier. Dans une maladie de Cratère, le roi, pendant son sommeil, eut une vision, d'après laquelle il fit des sacrifices pour sa guérison, et lui ordonna d'en faire de son côté. Il écrivit en même temps au médecin Pausanias, qui voulait purger le malade avant avec de l'ellébore, pour lui témoigner son inquiétude, et lui recommander de prendre bien garde à la médecine qu'il lui donnerait. Il fit mettre en prison Éphialte et Cissus, qui les premiers lui apprirent la fuite d'Harpalus, persuadé qu'ils calomniaient ce personnage. On avait dressé, par son ordre, une liste des vieillards et des infirmes qui devaient avoir leur congé : Eurylochus d'Égées s'était fait inscrire sur le rôle des invalides ; mais ensuite, convaincu de n'avoir aucune infirmité, il avoua qu'il s'était épris d'amour pour Télésilla, qui s'en retournait, et qu'il avait voulu l'accompagner jusqu'à la mer. Et de quelle condition est cette femme, demanda Alexandre ? Eurylochus lui répondit que c'était une courtisane de condition libre. « Eurylochus, dit alors Alexandre, je veux bien favoriser ton amour ; mais, puisque Télésilla est de condition libre, vois comment nous pourrons, ou par

nos présents ou par nos discours, lui persuader de rester. »

On ne peut s'empêcher d'admirer Alexandre, en le voyant porter jusqu'à de si petits détails ses attentions pour ses amis. Par exemple, il ordonna de faire la recherche la plus exacte d'un esclave de Séleucus, qui s'était enfui en Cilicie; il loua Peucestas d'avoir fait arrêter Nicon, un des esclaves de Cratère; il écrivit à Mégabyze de faire son possible pour prendre un esclave qui s'était réfugié dans un temple, de l'engager, s'il le pouvait, à sortir de son asile, mais de ne pas mettre la main sur lui tant qu'il y serait. Dans les commencements de son règne, quand il jugeait des affaires criminelles, il bouchait, dit-on, avec sa main une de ses oreilles pendant que l'accusateur parlait, afin de la conserver libre de toute prévention pour entendre l'accusé. Mais son naturel s'aigrit dans la suite, par le grand nombre d'accusations qu'on portait devant lui : il en trouva tant de vraies, qu'elles lui firent croire celles même qui étaient fausses. Ce qui le mettait surtout hors de lui-même, et le rendait dur et inexorable, c'était d'apprendre qu'on avait mal parlé de lui; car sa réputation lui était plus chère que la vie et l'empire mêmes.

Cependant il se mit à la poursuite de Darius, s'attendant à livrer de nouveaux combats; mais, informé que Bessus s'était rendu maître de la personne du roi, il renvoya les Thessaliens dans leur pays, et leur donna, outre leur solde, une gratification de deux mille talents[1]. La poursuite fut longue et pénible : il fit à cheval, en onze jours, trois mille trois cents stades[2]. La fatigue, et surtout la disette d'eau, avaient mis sur les dents presque tous ses compagnons. Un jour, il rencontra des Macédo-

[1] Environ douze millions de francs.
[2] Environ cent soixante-cinq lieues.

niens qui venaient de la rivière, et portaient de l'eau dans des outres sur des mulets. Dès qu'ils virent Alexandre, à l'heure de midi, cruellement tourmenté par la soif, ils remplirent d'eau un casque, et la lui offrirent. Alexandre leur demanda à qui ils portaient cette eau. « A nos enfants, répondirent-ils ; mais nous en aurons assez d'autres, pourvu que tu vives, si nous perdons ceux-ci. » Il prit le casque de leurs mains, sur cette parole ; mais, comme il eut vu, en regardant autour de lui, tous ses cavaliers, la tête penchée en avant, les yeux fixés sur cette boisson, il rendit le casque, sans goûter à l'eau, et remercia ceux qui la lui avaient offerte. « Si je bois seul, dit-il, ces gens-ci perdront courage. » Les cavaliers, admirant sa tempérance et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les mener partout où il voudrait, et fouettèrent leurs chevaux. Il n'y avait plus pour eux ni lassitude ni soif, enfin ils ne se croyaient pas mortels, tant qu'ils auraient un tel roi à leur tête.

Ils avaient tous le même désir de le suivre ; mais il n'y en eut que soixante, dit-on, qui arrivèrent avec lui au camp des ennemis. Là, ils passent par-dessus des tas d'or et d'argent répandus à terre, pénètrent à travers une quantité de chariots remplis de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas de conducteurs, et courent à toute bride vers les escadrons les plus avancés, où ils pensaient trouver Darius. Ils le découvrirent à la fin, couché dans son char, le corps percé de javelots, et sur le point d'expirer. Dans cet état, il demanda à boire ; et, ayant bu de l'eau fraîche, il dit à Polystratus, qui la lui avait donnée : « Mon ami, c'est pour moi le comble du malheur, d'avoir reçu un bienfait, et de ne pouvoir le reconnaître ; mais Alexandre t'en donnera la récompense ; et les dieux récompenseront Alexandre de l'humanité avec laquelle il a traité ma mère, ma femme et mes enfants : mets pour moi ta main dans la sienne, comme un gage

de ma reconnaissance. » En finissant ces mots, il prit la main de Polystratus, et il expira. Alexandre arriva dans ce moment, et donna les marques d'une vive douleur ; il détacha son manteau, et en enveloppa le corps. Dans la suite, s'étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice : il fit courber, avec effort, deux arbres droits l'un vers l'autre ; on attacha à chacun des arbres une partie du corps de Bessus, et on laissa reprendre aux deux arbres leur situation naturelle : ils se redressèrent avec violence, et emportèrent chacun les membres qui y étaient attachés. Alexandre ordonna ensuite qu'on embaumât le corps de Darius avec toute la magnificence due à son rang ; après quoi il le renvoya à sa mère, et reçut son frère Oxathrès au nombre de ses amis.

Il descendit dans l'Hyrcanie avec l'élite de son armée. Il y vit une mer[1] qui paraissait aussi grande que le Pont-Euxin, mais dont l'eau était plus douce que celle des autres mers. Il ne put obtenir, sur la nature de cette mer, aucun renseignement certain : il conjectura seulement que c'était un lac formé par l'écoulement du Palus-Méotide. Cependant les physiciens ont connu, à cet égard, la vérité ; car, bien des années avant l'expédition d'Alexandre, ils ont rapporté que cette mer, nommée Hyrcanienne ou Caspienne, est le plus septentrional des quatre golfes que forme la mer extérieure en s'enfonçant dans les terres[2]. Ce fut là que quelques Barbares, ayant rencontré ceux qui conduisaient son cheval Bucéphale, le leur enlevèrent. Cette perte l'affecta vivement : il envoya sur-le-champ un héraut les menacer, s'ils ne lui renvoyaient son cheval, de les passer tous au

[1] La mer Caspienne, aussi nommée mer d'Hyrcanie.

[2] Ceci est faux : cette mer n'est qu'un lac immense, et ne communique point avec l'Océan ; elle n'est pas non plus formée par un écoulement du Palus-Méotide, mais par des fleuves qui lui sont propres.

fil de l'épée, eux, leurs femmes et leurs enfants. Les Barbares le lui ramenèrent, et remirent leurs villes à sa discrétion. Alexandre les traita tous avec humanité, et paya la rançon du cheval à ceux qui l'avaient pris.

De l'Hyrcanie il entra dans la Parthie ; et, comme il s'y trouvait de loisir, il prit pour la première fois l'habillement des Barbares, soit qu'il crût que cette conformité aux lois et aux coutumes du pays serait le plus puissant moyen d'en apprivoiser les habitants, soit qu'il cherchât à sonder les Macédoniens sur l'usage de l'adoration qu'il voulait introduire parmi eux, en les accoutumant peu à peu à changer leurs mœurs nationales contre les manières des vaincus. Toutefois, il n'adopta pas tout le costume des Mèdes, qui était par trop étrange et barbare : il ne prit ni les larges braies, ni la robe traînante, ni la tiare; il se fit un habillement qui tenait le milieu entre celui des Perses et celui des Mèdes, moins fastueux que le dernier, mais plus majestueux que l'autre. Il ne s'en servit d'abord que lorsqu'il parlait aux Barbares, ou quand il était en particulier avec ses plus intimes amis. Il le porta ensuite quand il sortait en public, ou chez lui quand il donnait ses audiences. Ce spectacle affligeait vivement les Macédoniens; mais l'admiration dont ils étaient remplis pour ses autres vertus les rendait indulgents sur ce qu'il donnait au plaisir et à la vanité, lui qui, déjà couvert de cicatrices, venait encore d'être blessé d'une flèche, qui lui avait cassé et fait tomber le petit os de la jambe; qui, dans une autre occasion, avait été frappé au col d'une pierre, dont le coup lui avait causé un long éblouissement ; et qui ne cessait, malgré tous ces accidents, de s'exposer, sans ménagement, au danger. Tout récemment encore, il avait passé le fleuve Orexartès [1], qu'il prenait pour le Tanaïs ; il avait mis en

[1] Qui prend sa source au mont Caucase, et se décharge dans la mer Caspienne.

fuite les Scythes, et les avait poursuivis pendant plus de cent stades [1], tout incommodé qu'il fût par la dysenterie. C'est là que la reine des Amazones le vint trouver, s'il faut en croire la plupart des historiens, entre autres Clitarque, Polycritus, Antigène, Onésicritus et Ister; mais Aristobule, Charès de Théangèle [2], Ptolémée, Anticlide, Philon le Thébain, Philippe de Théangèle, et, avec eux, Hécatée d'Érétrie, Philippe le Chalcidien et Duris de Samos, assurent que cette visite est une pure fable. Alexandre lui-même semble autoriser leur sentiment dans une de ses lettres à Antipater, où il fait un récit exact et détaillé de ce qui s'était passé dans cette expédition : il dit que le roi scythe lui offrit sa fille en mariage; mais il ne fait point mention d'Amazone. On ajoute que, plusieurs années après, Onésicritus lisant à Lysimachus, qui était déjà roi, son quatrième livre, dans lequel il raconte la visite de l'Amazone, Lysimachus lui dit en souriant : « Et moi, où étais-je donc alors? » Au reste, qu'on croie ce fait ou qu'on le rejette, on n'en aura ni plus ni moins d'admiration pour Alexandre.

Comme il craignait que les Macédoniens ne se rebutassent, et ne voulussent plus le suivre dans ce qui lui restait à faire de son expédition, il laissa dans leurs quartiers la plus grande partie de ses troupes, et poussa en avant dans l'Hyrcanie, accompagné de l'élite de son armée, au nombre de vingt mille hommes de pied et de trois mille chevaux. « Jusqu'à présent, dit-il, les Barbares « ne nous ont vus qu'en songe; si, contents d'avoir jeté « l'alarme dans l'Asie, nous nous en retournons en Macédoine, ils vont tomber sur nous comme sur des femmes. « Cependant, ajouta-t-il, je permets de se retirer à tous « ceux qui le voudront; mais je prendrai contre eux les

[1] Environ cinq lieues.

[2] Ville de Carie.

« dieux à témoin que, lorsque je pouvais soumettre la terre « entière aux Macédoniens, ils m'ont abandonné, moi, mes « amis et ceux qui avaient voulu partager ma fortune. » Ce sont là à peu près les propres termes dont il se sert dans sa lettre à Antipater ; il dit, en outre, qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, ils s'écrièrent tous qu'il pouvait les mener en quelque lieu que ce fût du monde habité.

Dès que cet essai eut réussi sur les premiers, il ne fut pas difficile d'entraîner la multitude, qui suivit sans peine leur exemple. Alors Alexandre se rapprocha davantage des mœurs des Barbares, qu'il s'appliqua à modifier aussi par l'introduction d'usages macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communication réciproque des mœurs des deux peuples, en cimentant leur bienveillance mutuelle, contribuerait plus que la force à affermir sa puissance, quand il se serait éloigné des Barbares. Il choisit donc parmi eux trente mille enfants, qu'il fit instruire dans les lettres grecques, et former aux exercices militaires des Macédoniens : il leur donna plusieurs maîtres chargés de diriger leur éducation. Pour son mariage avec Roxane, l'amour seul en forma le lien. Il l'avait vue dans un festin, chez Chortanus [1], et s'était épris de sa beauté et de ses charmes. Cependant cette alliance parut assez convenable à l'état présent des affaires : elle inspira aux Barbares beaucoup plus de confiance en lui ; et ils conçurent une vive affection pour Alexandre, en le voyant porter si loin la continence, que, la seule femme dont il fût devenu amoureux, il n'avait voulu l'approcher qu'en légitime mariage.

Héphestion et Cratère étaient les deux meilleurs amis qu'il eût : le premier l'approuvait en tout, et se conformait aux nouvelles manières qu'il avait adoptées ; l'autre restait toujours attaché aux usages de son pays. Alexan-

[1] C'était le satrape ou le roi des Bactriens ; et Roxane était sa fille.

dre se servait d'Héphestion pour faire connaître ses volontés aux Barbares, et de Cratère pour traiter avec les Grecs et les Macédoniens. En général, il avait plus d'amitié pour le premier, et plus d'estime pour le second, persuadé, comme il le disait souvent, qu'Héphestion aimait Alexandre, et que Cratère aimait le roi. Aussi Héphestion et Cratère nourrissaient-ils l'un contre l'autre une jalousie secrète, et qui dégénérait souvent en des querelles très-vives. Un jour, dans l'Inde, ils en vinrent aux mains, et tirèrent l'épée : leurs amis respectifs venaient pour les soutenir; mais Alexandre accourut, réprimanda publiquement Héphestion, le traita d'imprudent et d'étourdi, et qui ne sentait pas que, si on lui ôtait Alexandre, il ne serait plus rien. Il fit aussi, mais en particulier, des reproches amers à Cratère ; puis, après les avoir réconciliés ensemble, il leur jura, par Jupiter Ammon et par les autres dieux, que, quoiqu'ils fussent les deux hommes qu'il chérissait le plus, s'il apprenait qu'ils eussent encore eu quelque querelle, il les tuerait tous deux, ou du moins celui qui aurait commencé la dispute. On assure que, depuis cette menace, ils ne dirent ni ne firent plus rien l'un contre l'autre, même en plaisantant.

Philotas, fils de Parménion, jouissait parmi les Macédoniens d'une grande considération : il la devait à son courage et à sa patience dans les travaux ; personne, après le seul Alexandre, n'était si libéral, ni si tendrement attaché à ses amis. Un d'entre eux lui ayant un jour demandé de l'argent, il dit qu'on lui en donnât. Son intendant répondit qu'il n'en avait pas : « Hé quoi ! dit Philotas, n'as-tu donc ni vaisselle d'argent ni aucun autre meuble? » Mais, plein de faste et de hauteur, il faisait pour ses habits et son équipage plus de dépenses qu'il ne convenait à un particulier. Alors même il affectait dans toutes ses manières une grandeur et une magnificence

bien au-dessus de son état, sans y mettre ni mesure ni grâce, d'un air gauche et déplacé ; et il se rendit suspect, et excita contre lui l'envie. Aussi, son père Parménion lui disait-il quelquefois : « Mon fils, fais-toi plus petit. » Depuis longtemps on le décriait auprès d'Alexandre. Lorsque, après la défaite de Darius en Cilicie, on s'empara des trésors qui étaient à Damas, il se trouva, parmi les prisonniers qu'on amena dans le camp, une jeune femme de Pydna, nommée Antigone, remarquable par sa beauté : Philotas l'avait eue en partage ; jeune et amoureux, il laissait échapper devant elle, lorsqu'il était pris de vin, des propos ambitieux et des fanfaronnades de soldat : il s'attribuait à lui-même et à son père les plus belles actions de toute cette guerre ; il appelait Alexandre un jeune homme, et qui devait à leurs services le titre de roi. Cette femme rapporta ces propos à un de ses amis, celui-ci à un autre, comme il arrive toujours ; et ils parvinrent jusqu'à Cratère, qui prit Antigone, et la mena secrètement à Alexandre. Le roi, ayant tout su d'elle-même, lui ordonna de continuer ses relations avec Philotas, et de venir lui rendre compte de tout ce qu'elle aurait entendu. Philotas, qui ne se doutait pas de ce piége, vivait avec Antigone dans la même intimité ; et, par ressentiment ou par vanité, il tenait tous les jours, sur le compte du roi, les propos les plus indiscrets. Bien qu'Alexandre eût en main de fortes preuves contre Philotas, il attendit cependant avec patience et sans rien dire, soit par la confiance qu'il avait dans l'attachement de Parménion pour sa personne, soit qu'il craignît leur réputation et leur puissance.

Vers ce même temps, un Macédonien nommé Limnus, de Chalestra, forma contre Alexandre une conspiration, dans laquelle il voulait faire entrer un jeune homme appelé Nicomachus, qu'il aimait avec passion. Le jeune homme s'y étant refusé, il fit part de ce complot à son

frère Balinus, qui sur-le-champ alla trouver Philotas, et le pressa de les introduire auprès d'Alexandre, alléguant qu'ils avaient à lui communiquer des choses importantes. et dont il fallait qu'il fût promptement instruit. Philotas. je ne sais pourquoi, car on n'a sur cela rien de certain, refusa de les y conduire, sous prétexte que le roi était occupé d'affaires de plus grande importance. Un second refus leur rendit Philotas suspect, et ils s'adressèrent à un autre, qui les introduisit auprès d'Alexandre. Ils révèlent au roi la conjuration de Linnus, et lui parlent ensuite, comme en passant, du peu d'attention que Philotas avait donné aux démarches qu'ils avaient faites par deux fois auprès de lui. Alexandre fut très-irrité de cette conduite; mais, quand on vint lui dire que l'officier chargé d'arrêter Linnus l'avait tué, parce qu'il s'était mis en défense, il fut encore plus troublé, par la pensée que cette mort lui enlevait les preuves de la conspiration. Son ressentiment contre Philotas enhardit ceux qui haïssaient de longue main celui-ci : ils commencèrent à dire ouvertement que c'était, de la part du roi, une étrange insouciance, de croire qu'un Linnus, un misérable Chalestrien, eût formé seul une entreprise si hardie; qu'il n'était que le ministre ou plutôt l'instrument passif d'une main plus puissante; qu'il fallait, pour trouver la source de la conjuration, remonter à ceux qui avaient le plus d'intérêt à ce qu'elle restât secrète.

Quand ils virent qu'Alexandre ouvrait l'oreille aux soupçons qu'on voulait lui donner, ils accumulèrent les accusations contre Philotas. A la fin, il fut arrêté, et appliqué à la torture en présence des amis du roi : Alexandre lui-même était caché derrière une tapisserie, d'où il pouvait tout entendre; et, comme Philotas adressait à Héphestion les prières les plus basses et implorait sa pitié : « Hé quoi! dit Alexandre, efféminé et lâche comme tu es, as-tu bien pu, Philotas, concevoir un projet si audacieux? »

Philotas n'eut pas été plutôt mis à mort, qu'Alexandre envoya des gens en Médie pour tuer Parménion. Ce capitaine avait eu une grande part aux exploits de Philippe; seul, ou du moins plus qu'aucun des anciens amis du roi, il avait excité Alexandre à passer en Asie; des trois fils qu'il avait, il en avait vu mourir deux avant lui dans les combats, et il périt avec le troisième. Ces cruelles exécutions rendirent Alexandre redoutable à la plupart de ses amis, et surtout à Antipater, qui dépêcha secrètement vers les Étoliens, pour faire alliance avec eux. Les Étoliens craignaient Alexandre, parce que le roi, en apprenant qu'ils avaient ruiné la ville des Œniades [1], avait dit que ce ne seraient pas les enfants des Œniades, mais lui-même qui punirait les Étoliens.

Peu de temps après arriva le meurtre de Clitus, action qui paraît, au simple récit, plus barbare que la mort de Philotas, mais qui, du moins, considérée dans sa cause et dans ses circonstances, ne fut pas commise de dessein prémédité : ce fut l'effet d'une fatale aventure; et la colère et l'ivresse du roi fournirent l'occasion à la mauvaise destinée de Clitus. Voici comment le fait se passa. Des habitants des provinces maritimes avaient apporté au roi des fruits de la Grèce. Alexandre, émerveillé de leur fraîcheur et de leur beauté, fit appeler Clitus, pour les lui montrer et lui en donner sa part. Clitus faisait un sacrifice à ce moment : il s'empressa de le quitter, pour se rendre aux ordres du roi; et trois des moutons sur lesquels on avait déjà fait les effusions sacrées le suivirent. Quand Alexandre sut cette particularité, il consulta les devins Aristandre et Cléomantis le Lacédémonien, qui déclarèrent que c'était un très-mauvais signe [2] Le roi or-

[1] Dans l'Acarnanie, à l'embouchure de l'Achéloüs; on la nomma depuis Érysichia et Dramagesta.

[2] Les trois moutons, après les cérémonies déjà accomplies, étaient

donna aussitôt qu'on fît des sacrifices pour la vie de Clitus ; d'autant qu'il avait eu lui-même, durant son sommeil, trois jours auparavant, une vision étrange à son sujet. Il avait cru le voir, revêtu d'une robe noire, assis au milieu des enfants de Parménion, qui tous étaient morts. Quoi qu'il en soit, Clitus n'avait pas attendu la fin de son sacrifice : il vint sur-le-champ souper chez le roi, qui avait ce jour-là sacrifié aux Dioscures. On avait déjà bu avec excès, lorsqu'on chanta des vers d'un certain Pranichus, ou, suivant d'autres, Piérion [1], où les capitaines macédoniens qui venaient d'être battus par les Barbares étaient couverts de honte et de ridicule. Les plus âgés des convives, indignés d'une pareille insulte, blâmaient également et le poëte et celui qui chantait ses vers ; mais Alexandre et ses favoris prenaient plaisir à les entendre : ils ordonnèrent au musicien de continuer. Clitus, déjà échauffé par le vin, et qui était d'un naturel âpre et fier, se laissa aller à tout son emportement : « C'est une indignité, s'écria-t-il, d'outrager ainsi, en présence de Barbares, et de Barbares ennemis, des Macédoniens qui ont été malheureux, mais qui valent beaucoup mieux que ceux qui les insultent. » Alexandre lui ayant dit qu'il plaidait sa propre cause, en appelant malheur ce qui n'était que lâcheté, Clitus se leva brusquement : « C'est « pourtant cette lâcheté, répliqua-t-il, qui t'a sauvé la « vie, lorsque, tout fils des dieux que tu es, tu tournais déjà « le dos à l'épée de Spithridate. C'est le sang des Macédo- « niens, ce sont leurs blessures qui t'ont fait si grand, « que, répudiant Philippe, tu veux à toute force te don- « ner Ammon pour père. » Alexandre, vivement piqué de ce reproche : « Scélérat, s'écria-t-il, espères-tu te bien

regardés comme des victimes offertes aux dieux et réservées à la mort

[1] Ces deux poëtes sont également inconnus l'un et l'autre.

« trouver des propos que tu tiens tous les jours contre « moi pour exciter les Macédoniens à la révolte? — En « effet, Alexandre, repartit Clitus, ne nous trouvons-nous « pas à merveille de recevoir de pareils salaires de nos « travaux? Ah! nous envions le bonheur de ceux qui sont « morts avant d'avoir vu les Macédoniens déchirés par « les verges des Mèdes, et obligés, pour avoir accès « auprès de leur roi, d'implorer la protection des « Perses! »

Ces paroles sans ménagement font lever Alexandre de sa place, l'injure à la bouche; mais les plus vieux s'efforcent d'apaiser le tumulte. Alexandre, se tournant alors vers Xénodochus de Cardie et Artémius le Colophonien : « Ne vous semble-t-il pas, leur dit-il, que les Grecs sont, au milieu des Macédoniens, comme des demi-dieux parmi des bêtes sauvages? » Clitus, au lieu de céder, s'écrie qu'Alexandre n'a qu'à parler tout haut : « Sinon, dit-il, qu'il n'invite point à sa table des hommes libres et pleins de franchise; qu'il vive avec des Barbares et des esclaves, qui adoreront sa ceinture persienne et sa robe blanche. » Alexandre, ne possédant plus sa colère, lui jette à la tête une des pommes qui étaient sur la table, et cherche son épée; mais Aristophanès, un de ses gardes du corps, avait eu la précaution de l'ôter. Tous les autres convives l'entourent, et le conjurent de se calmer. Mais il s'arrache de leurs mains, il appelle ses écuyers d'une voix forte, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement; et il ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme celui-ci différait, et refusait même d'obéir, le roi lui donna un coup de poing au visage. Cet homme fut depuis en haute estime, comme ayant seul empêché que le camp ne prît l'alarme. Clitus ne rabattait rien de sa fierté; ses amis l'obligèrent, quoique avec peine, à sortir de la salle; mais il y rentra sur-le-champ par une autre porte, en prononçant, avec

autant d'audace que d'irrévérence, ce vers de l'Andromaque d'Euripide[1] :

Grands dieux, quelle mauvaise coutume s'établit dans la Grèce!

Alexandre désarme un de ses gardes ; et, voyant Clitus passer à côté de lui en ouvrant la portière, il lui passe la javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort aux pieds du roi.

Alors Alexandre revient à lui-même ; et, comme ses amis restaient dans un morne silence, il arrache la javeline du corps de Clitus et veut s'en frapper à la gorge ; mais ses gardes lui arrêtèrent la main, et l'emportèrent de force dans sa chambre. Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes ; et, quand il n'eut plus la force de crier et de se lamenter, il resta étendu par terre sans proférer une parole, et poussant de profonds soupirs. Ses amis, qui craignaient les suites de ce silence obstiné, forcèrent la porte, et entrèrent dans la chambre. Il ne fit aucune attention à leurs discours ; mais le devin Aristandre lui rappela la vision qu'il avait eue au sujet de Clitus et le prodige dont il avait été témoin, comme des preuves qu'il n'y avait dans tout cet événement que l'accomplissement des arrêts de la destinée : cela parut un peu le soulager. Alors on fit entrer Callisthène le philosophe, parent d'Aristote, et Anaxarchus l'Abdéritain. Callisthène essaya doucement de le calmer, en invoquant les principes de la morale, et prit des détours pour s'insinuer dans son esprit, sans aigrir sa douleur. Mais Anaxarchus, qui s'était ouvert, dès son entrée dans la philosophie, une route nouvelle, et qui avait la réputation de dédaigner et de mépriser tous les autres philo-

[1] Vers 693.

sophes, fut à peine entré dans la chambre du roi, que, prenant un ton très-haut : « Le voilà donc, dit-il, cet « Alexandre sur qui le monde a aujourd'hui les yeux « ouverts ! Le voilà étendu à terre comme un esclave, « fondant en larmes, craignant les lois et la censure des « hommes, lui qui doit être pour eux la loi même et la « règle de la justice ! Pourquoi a-t-il donc vaincu ? Est-ce « pour commander, pour régner en maître, ou pour se « laisser maîtriser par une vaine opinion ? Ne sais-tu pas, « ajouta-t-il, que la Justice et Thémis sont assises aux « côtés de Jupiter ? et qu'est-ce à dire, sinon que toutes « les actions du prince sont justes et légitimes ? » Anaxarchus, par ces discours et par d'autres semblables, allégea la douleur du roi ; mais il le rendit plus vaniteux et plus injuste. Du reste, il s'insinua merveilleusement dans ses bonnes grâces, et le dégoûta de plus en plus de la conversation de Callisthène, dont l'austérité avait déjà si peu d'attraits pour Alexandre.

Un jour, à table, la conversation tomba sur les saisons et sur la température de l'air : Callisthène trouvait, comme bien d'autres, que ce climat était plus froid que celui de la Grèce, et que les hivers y étaient plus rudes. Anaxarchus soutenait avec obstination le contraire. « Tu ne saurais disconvenir, dit Callisthène, que nous ne soyons dans un climat plus froid ; car, en Grèce, tu passais l'hiver vêtu d'un simple manteau ; et ici, te voilà enveloppé, à table, de trois gros tapis. » Anaxarchus fut vivement piqué de cette réponse. De plus, les autres sophistes et les flatteurs d'Alexandre étaient mortifiés de voir Callisthène recherché des jeunes gens pour son éloquence, et non moins agréable aux vieillards par sa conduire réglée, grave et modeste, et qui confirmait le motif qu'on donnait à son voyage en Asie : il n'était venu, disait-on, trouver Alexandre que dans le dessein d'obtenir le rappel de ses concitoyens exilés et le rétablissement de sa pa-

trie [1]. Quoique sa réputation fût la principale cause de l'envie qu'on lui portait, il donna pourtant lieu quelquefois aux calomnies de ses ennemis : il refusait souvent les invitations du roi ; et, lorsqu'il allait à ses festins, son silence et sa gravité faisaient assez connaître qu'il n'approuvait pas ce qui s'y faisait, et qu'il n'y prenait aucun plaisir. Aussi Alexandre disait-il de lui :

Je hais le philosophe qui n'est pas sage pour lui-même [2].

Un jour que Callisthène soupait chez Alexandre avec un grand nombre de convives, on le pria de faire, la coupe à la main, l'éloge des Macédoniens : il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les assistants, s'étant levés de table, battirent des mains à l'envi, et lui jetèrent les couronnes. Alors Alexandre : « Quand on prend pour « ses discours, comme dit Euripide [3],

Une magnifique matière, ce n'est pas grande merveille d'être éloquent

« Mais montre-nous, ajouta-t-il, le pouvoir de ton éloquence, en blâmant les Macédoniens, afin qu'instruits de « leurs fautes, ils en deviennent meilleurs. » Alors Callisthène, chantant la palinodie, s'exprima en toute franchise sur les déportements des Macédoniens : il fit voir que les divisions des Grecs avaient été la seule cause de l'agrandissement et de la puissance de Philippe ; et il finit en rappelant ce vers [4] :

Dans la sédition, le plus scélérat lui-même a sa part aux honneurs.

[1] Callisthène était d'Olynthe, en Thrace, ville que les Macédoniens avaient fort maltraitée.

[2] Vers d'une des tragédies perdues d'Euripide. Cicéron, qui le cite, le donne comme un vers de la *Médée* ; mais il ne se trouve point dans celle que nous avons.

[3] *Bacchantes*, vers 266.

[4] Ce vers, d'un auteur inconnu, a déjà été cité plusieurs fois.

Ce discours remplit les Macédoniens d'une haine furieuse et implacable ; et Alexandre dit que Callisthène avait donné moins des preuves de son talent, que de son animosité contre les Macédoniens.

Voilà, suivant Hermippus, le récit que Stroïbus, le lecteur de Callisthène, avait fait à Aristote. Callisthène, dit le même écrivain, qui voyait qu'il s'était aliéné l'esprit du roi, lui dit deux ou trois fois à lui-même, en le quittant :

Patrocle est mort aussi, qui valait bien mieux que toi [1].

Aristote n'eut donc pas tort de dire que Callisthène avait une puissante et noble éloquence, mais qu'il manquait de jugement. Pourtant son refus persévérant, et digne d'un vrai philosophe, de rendre au roi l'adoration qu'il exigeait, son courage à dire publiquement ce qui indignait, dans le secret de l'âme, les plus honnêtes et les plus vieux des Macédoniens, épargnèrent aux Grecs une grande honte, et à Alexandre lui-même une honte plus grande encore, en le faisant renoncer à de pareils hommages ; mais Callisthène se perdit, parce qu'il eut l'air de forcer le roi plutôt que de le persuader.

Charès de Mitylène raconte que, dans un banquet, Alexandre, après avoir bu, présenta la coupe à un de ses amis ; celui-ci, l'ayant prise, se leva, se tourna du côté de l'autel des dieux domestiques, but la coupe, et, après avoir donné un baiser au roi, se remit à table. Tous les autres convives firent successivement ce qu'il venait de faire. Callisthène reçut la coupe à son tour, pendant qu'Alexandre s'entretenait avec Héphestion et ne prenait pas garde à lui : il la boit, et va, comme les autres, pour donner un baiser au roi. Mais Démétrius, surnommé

[1] *Iliade*, XXI, 107.

Phidon, ayant dit à Alexandre : « Seigneur, ne le baise point, car il est le seul qui ne t'ait pas adoré ; » le roi détourna la tête pour ne pas recevoir son baiser. « Eh bien ! dit tout haut Callisthène, je m'en irai avec un baiser de moins que les autres. » Cette parole indisposa le roi contre lui : aussi Alexandre ne manqua-t-il pas d'en croire Héphestion disant que Callisthène lui avait promis d'adorer le roi, et qu'il avait manqué à sa parole. Des Lysimachus et des Agnon aggravèrent encore l'accusation, en assurant que le sophiste allait se glorifiant partout du refus qu'il avait fait d'adorer Alexandre, comme s'il eût détruit la tyrannie ; que les jeunes gens couraient après lui, et s'attachaient à sa personne comme au seul homme qui fût libre au milieu de tant de milliers d'esclaves. Aussi, quand la conspiration d'Hermolaüs contre Alexandre eut été découverte, les plus calomnieuses imputations trouvèrent-elles créance contre Callisthène. Hermolaüs lui avait demandé comment il pourrait devenir le plus célèbre des hommes ; et Callisthène aurait répondu : « En tuant le plus célèbre. » Pour exciter Hermolaüs au complot, il lui aurait dit de ne pas avoir peur du lit d'or, et de se souvenir qu'il avait affaire à un homme sujet aux maladies et aux blessures.

Cependant, nul des complices d'Hermolaüs, au milieu même des plus cruels tourments, ne nomma Callisthène ; bien plus, Alexandre lui-même, en écrivant tout de suite à Cratère, à Attalus et à Alcétas les détails de la conjuration, dit que les jeunes gens, appliqués à la torture, ont déclaré qu'ils étaient seuls les auteurs du complot, et que nul autre qu'eux n'en avait le secret. Mais depuis, dans une lettre à Antipater, il accuse Callisthène de complicité. « Les jeunes gens, dit-il, ont été lapidés par les Macédoniens ; mais je punirai moi-même le sophiste, et ceux qui l'ont envoyé, et ceux qui ont reçu les conspi-

rateurs dans leurs villes. » Il mit ouvertement par là en évidence son mauvais vouloir contre Aristote, auprès duquel Callisthène avait été élevé, comme étant son proche parent, car il était fils d'Héro, nièce d'Aristote.

On parle diversement du genre de sa mort : les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix ; d'autres, qu'il mourut de maladie dans sa prison. Suivant Charès, après qu'il eut été arrêté, on le garda sept mois dans les fers, pour être jugé en plein conseil, en présence d'Aristote. Mais il serait mort d'un excès d'embonpoint et de la maladie pédiculaire, vers le temps qu'Alexandre fut blessé dans un combat contre les Malles Oxydraques, peuples de l'Inde. Du reste, ceci n'arriva que bien après les événements dont nous venons de parler.

Démaratus de Corinthe, quoique déjà très-vieux, ne put résister au désir qu'il avait d'aller voir Alexandre. Il se transporta en Asie ; et, après avoir contemplé le roi : « Je plains, lui dit-il, les Grecs qui sont morts avant de t'avoir vu assis sur le trône de Darius ; ils ont été privés d'une grande satisfaction. » Démaratus ne jouit pas longtemps de la bienveillance du roi : il mourut bientôt de maladie. Alexandre lui fit de magnifiques obsèques ; et l'armée éleva en son honneur un tertre tumulaire dont le pourtour était immense, et la hauteur de quatre-vingts coudées. Ses restes furent portés jusqu'au bord de la mer sur un char à quatre chevaux superbement orné.

Alexandre, prêt à partir pour l'Inde, vit ses troupes tellement accablées de butin, qu'on pouvait à peine les mettre en mouvement. Le matin du départ, au point du jour, les chariots étant déjà chargés, il commença par brûler les siens avec ceux de ses amis, et fit ensuite mettre le feu à ceux des Macédoniens. La résolution paraissait plus dangereuse à prendre qu'elle ne fut difficile à exécuter : il y en eut fort peu qui s'en affligèrent ; tous les autres, comme saisis d'un transport divin, et pous-

sant des cris de joie et de triomphe, donnèrent leurs bagages à ceux qui en avaient besoin, et brûlèrent, sans marchander, ou détruisirent tout ce qu'il y avait de superflu : conduite qui remplit Alexandre de confiance et d'ardeur. Mais il s'était déjà rendu terrible par la rigueur inexorable avec laquelle il châtiait l'indiscipline. Ménandre, un de ses courtisans, qu'il avait nommé commandant d'une forteresse, n'ayant pas voulu y rester, il le tua de sa propre main ; il fit aussi percer de flèches Orosdatès un des Barbares qui s'étaient révoltés.

Une brebis avait mis bas un agneau dont la tête était surmontée d'une tiare de la forme et de la couleur de celle des Perses, laquelle portait empreints aux deux côtés deux génitoires. Alexandre s'effraya de ce prodige, et se fit purifier par les Babyloniens, qu'il menait habituellement avec lui pour ces sortes d'expiations ; il dit à ses amis que c'était pour eux plutôt que pour lui-même qu'il éprouvait ce trouble. « J'ai peur, ajouta-t-il, que la Fortune ne fasse tomber après ma mort l'empire dans les mains d'un homme lâche et sans cœur. » Mais un signe plus favorable lui donna bientôt de meilleures espérances. Un Macédonien nommé Proxénus, intendant des équipages, découvrit, en creusant sur les bords du fleuve Oxus, pour dresser la tente du roi, une source d'une liqueur grasse et visqueuse : quand on eut épuisé cette liqueur, il jaillit de la source une huile pure et claire, qui ne différait en rien de l'huile véritable pour l'odeur et pour le goût, et qui en avait absolument tout l'éclat et toute l'onctuosité. Cependant il n'y a point d'oliviers dans ce pays. Il est vrai que l'eau de l'Oxus est, dit-on, la plus onctueuse qu'il y ait, et que la peau de ceux qui s'y baignent devient grasse et huileuse. On voit, par une lettre d'Alexandre à Antipater, combien il fut charmé de cette découverte, puisqu'il la met au nombre des plus signalées faveurs qu'il eût reçues de la divinité.

Ce signe présageait, selon les devins, une expédition glorieuse, mais pénible, la divinité ayant donné l'huile aux hommes pour réparer leurs forces épuisées par les fatigues.

Il courut en effet de grands dangers dans les combats qu'il livra, et il y reçut plusieurs blessures en s'exposant avec la témérité d'un jeune homme. La plus grande partie de l'armée périt par la disette des choses les plus nécessaires, et par l'intempérie du climat. Pour lui, qui se piquait de surmonter la fortune par l'audace et la force par la vertu, il ne croyait pas que rien fût imprenable à des hommes audacieux, ni qu'un rempart pût tenir défendu par des lâches. Il assiégeait la forteresse occupée par Sisiméthrès, roche très-escarpée, et presque inaccessible. Comme il vit ses soldats découragés, il s'informa, dit-on, auprès d'Oxyartès quel homme c'était que Sisiméthrès. « C'est le plus lâche des hommes, lui répondit Oxyartès. — C'est me dire, reprit Alexandre, que la roche est aisée à prendre, puisque l'homme qui y commande n'est pas en état de tenir. » En effet, il fit peur à Sisiméthrès, et se rendit maître de la roche.

Il assiégea une autre forteresse, qui n'était pas moins escarpée que celle-là, et commanda pour l'assaut les jeunes Macédoniens : l'un d'eux s'appelait Alexandre. « Toi, lui dit le roi, il te faut combattre en brave, ne fût-ce que pour faire honneur à ton nom. » Ce jeune homme tomba dans la bataille, après des prodiges de valeur; et Alexandre s'affligea vivement de sa perte. Les Macédoniens faisaient difficulté de s'approcher de la ville appelée Nysa, dont l'abord était défendu par un fleuve très-profond ; il s'avança sur la rive : « Misérable que je suis, s'écria-t-il, de n'avoir pas appris à nager ! » Il avait déjà son bouclier à la main, et se disposait à passer. Il fit cependant cesser le combat. Bientôt arrivèrent des députés au nom des villes assiégées, qui venaient pour capituler. Ils furent d'abord très-surpris de le voir en armes,

sans aucune pompe extérieure; leur étonnement fut plus grand encore lorsqu'on eut apporté un carreau, et que le roi dit au plus âgé d'entre eux de le prendre et de s'asseoir. Cet homme se nommait Acuphis. Acuphis se sentit pénétré d'admiration devant ce procédé si plein de noblesse et d'humanité : il demanda ce qu'Alexandre exigeait d'eux pour qu'ils devinssent ses amis. « Je veux, répondit Alexandre, qu'ils te choisissent pour leur roi, et qu'ils m'envoient cent de leurs meilleurs citoyens. — Seigneur, reprit Acuphis souriant, je gouvernerai bien mieux si je t'envoie les plus méchants que si c'étaient les meilleurs. »

Taxile possédait, dit-on, dans l'Inde un royaume non moins étendu que l'Égypte, abondant en pâturages et en fruits excellents. C'était un homme sage, et qui, ayant salué Alexandre, lui dit : « Qu'avons-nous besoin, Alexan« dre, de nous faire la guerre, si tu n'es pas venu « pour nous ôter l'eau et ce qui est nécessaire à notre « nourriture? Ce sont là les seuls objets pour lesquels « les hommes ne sauraient se dispenser de combattre. « Quant aux richesses et aux autres biens, si j'en ai plus « que toi, je suis prêt à t'en faire part ; si j'en ai moins. « je n'aurai pas honte de recevoir tes bienfaits, et je les « accepterai avec reconnaissance. » Alexandre fut ravi de sa franchise, et lui dit en l'embrassant : « Crois-tu « donc, Taxile, que notre entrevue se passera sans com« bat, et que tout se bornera à ces belles paroles, à ces « démonstrations affectueuses? Non, non; tu n'y auras « rien gagné : je veux combattre avec toi jusqu'à l'ex« trémité, mais par des bienfaits; et je ne prétends pas « être vaincu en courtoisie. » Il reçut de Taxile de riches présents, et lui en fit de plus considérables; et enfin, dans un souper, il lui porta pour santé mille talents[1] d'ar-

[1] Environ six millions de francs.

gent monnayé. Cette conduite déplut aux amis d'Alexandre; mais elle lui gagna l'affection d'une foule de Barbares.

Les plus aguerris des Indiens mettaient leurs armes à la solde des villes voisines, qu'ils défendaient avec le plus grand courage. Ils firent, dans plusieurs rencontres, beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder une capitulation honnête, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils s'étaient renfermés. Comme ils se retiraient, il les surprit dans leur marche, et les fit tous passer au fil de l'épée. Cette perfidie est comme une tache sur la vie militaire d'Alexandre, qui avait fait la guerre jusqu'alors loyalement et en roi. Les philosophes du pays ne lui suscitèrent pas moins d'affaires que ces Indiens, soit en décriant les rois qui s'étaient unis à lui, soit en soulevant les peuples libres : aussi en fit-il pendre plusieurs.

Il a raconté lui-même, dans une de ses lettres, ce qui se passa à la bataille contre Porus. Il y dit que l'Hydaspe séparait les deux camps; que Porus tenait toujours ses éléphants rangés de front sur l'autre rive, pour défendre le passage; que lui, de son côté, il faisait faire tous les jours beaucoup de bruit et de tumulte dans son camp, afin que ses soldats s'accoutumassent à ne point s'effrayer des cris des Barbares. Durant une nuit orageuse et sans lune, il prit une partie de ses gens de pied, avec l'élite de sa cavalerie, et alla, loin des ennemis, passer à une petite île : là, il fut accueilli d'une pluie violente, accompagnée d'un vent impétueux et de grands éclats de tonnerre. La mort de plusieurs de ses soldats, foudroyés devant ses yeux, ne l'empêcha pas de partir de l'île, et de gagner l'autre bord. L'Hydaspe, enflé par les pluies, coulait avec tant de rapidité, qu'il fit une grande brèche à la rive; et les eaux s'engouffraient avec violence dans le passage qu'elles venaient de s'ouvrir. Alexandre prit pied entre les deux courants; mais il ne se soutenait qu'à grand'peine sur ce terrain glissant et miné par les flots.

Ce fut alors, dit-on, qu'il s'écria : « O Athéniens, pourriez-vous imaginer à quels périls je m'expose pour mériter vos louanges ! » C'est là du moins ce que rapporte Onésicritus ; mais Alexandre dit seulement que les Macédoniens, après avoir quitté les bateaux, traversèrent la brèche avec leurs armes, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Dès qu'il eut passé l'Hydaspe, il prit les devants, avec sa cavalerie, de vingt stades[1] sur les gens de pied, dans la pensée que, si les ennemis chargeaient avec leur cavalerie, il les battrait aisément avec la sienne, et, s'ils faisaient avancer leurs gens de pied, que son infanterie aurait le temps de le rejoindre. Une de ses deux prévisions se réalisa : l'attaque commença par un corps de mille chevaux et de soixante chariots, qu'Alexandre eut culbuté en un instant : il prit tous les chariots, et tua quatre cents cavaliers.

Porus reconnut, à cette vigoureuse réception, qu'Alexandre en personne avait passé le fleuve ; alors il s'avança avec toute son armée, et ne laissa que quelques troupes sur la rive, pour défendre le passage contre le reste des Macédoniens. Alexandre n'osa pas attaquer de front les éléphants et la grande multitude des ennemis : il alla charger l'aile gauche, et fit attaquer la droite par Cœnus. Les deux ailes de Porus furent enfoncées, et se retirèrent près des éléphants, pour se rallier. La mêlée devint très-vive alors, et les ennemis ne commencèrent à prendre la fuite qu'à la huitième heure du jour. Tels sont les détails qu'a donnés dans une de ses lettres le général même qui livra la bataille. Porus avait, s'il en faut croire la plupart des historiens, quatre coudées et une spithame[2] de haut ; la taille et la grosseur du cavalier répondaient à celles de l'éléphant qu'il montait, et qui

[1] Environ une lieue.

[2] La spithame était la moitié de la coudée.

était le plus grand de l'armée. Cet éléphant montra en cette occasion une étonnante intelligence, et une sollicitude admirable pour la personne du roi : tant que Porus conserva ses forces, il le défendit avec courage, repoussant et renversant tous les assaillants; mais, lorsqu'il sentit que Porus, couvert de dards et de blessures, s'affaiblissait peu à peu, alors, dans la crainte qu'il ne tombât, il plia les genoux, se laissa aller doucement à terre, et, avec sa trompe, il lui arracha les dards l'un après l'autre.

Porus fut pris; et Alexandre lui demanda comment il voulait être traité. « En roi, répondit Porus. — Ne « veux-tu rien de plus? lui dit Alexandre. — Tout est « compris dans ce mot, » répliqua Porus. Alexandre ne se borna pas à lui rendre son ancien royaume, sous le titre de satrape : il y ajouta plusieurs autres pays; il subjugua les peuples libres de ces contrées, qui formaient, dit-on, quinze nations différentes, possédant cinq mille villes considérables avec un nombre infini de villages, et il les mit sous la domination de Porus. Alexandre conquit un autre pays trois fois plus grand, dont il nomma satrape Philippe, un de ses amis. Bucéphale fut percé de coups dans la bataille contre Porus, et mourut peu de temps après, comme on le traitait des blessures qu'il avait reçues. C'est ce que disent la plupart des historiens; mais, au rapport d'Onésicritus, il mourut de fatigue et de vieillesse; car il avait trente ans. Alexandre le regretta vivement, comme s'il eût perdu un ami, un compagnon fidèle. Il bâtit en son honneur, sur les bords de l'Hydaspe, une ville qu'il appela Bucéphalie. On dit aussi qu'ayant perdu un chien nommé Péritas, qu'il avait élevé lui-même, et qu'il aimait beaucoup, il fit bâtir une ville qui portait son nom. Sotion[1] dit l'avoir appris de Potamon le Lesbien[2].

[1] Historien qui vivait du temps de Tibère.

[2] Auteur d'une histoire des exploits d'Alexandre dans les Indes,

La bataille contre Porus refroidit l'ardeur des Macédoniens, et leur fit perdre l'envie de pénétrer plus avant dans l'Inde. Ils n'étaient venus à bout qu'à grand'peine de repousser un ennemi qui n'avait combattu qu'avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux : aussi résistèrent-ils de toutes leurs forces à Alexandre, lorsqu'il les voulut obliger à passer le Gange. On les avait informés que la largeur de ce fleuve était de trente-deux stades[1], et sa profondeur de cent orgyies[2] : que l'autre bord était couvert d'un nombre infini de troupes de pied, de chevaux et d'éléphants; que les rois des Gandarites et des Prasiens les y attendaient avec quatre-vingt mille chevaux, deux cent mille fantassins et six mille éléphants dressés au combat. Et ce rapport n'était pas exagéré; car Androcottus, qui régna peu de temps après, fit présent à Séleucus de cinq cents éléphants; et, à la tête d'une armée de six cent mille hommes, parcourut et dompta l'Inde tout entière. Humilié, irrité de ce refus, Alexandre se tint d'abord renfermé dans sa chambre, couché par terre, protestant qu'il ne savait aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avaient fait jusque-là, s'ils ne passaient le Gange, et qu'il regardait leur retraite prématurée comme un aveu public de leur défaite. Mais ses amis trouvèrent, pour le consoler, des raisons convaincantes; ses soldats vinrent à sa porte, pour le toucher par leurs cris et leurs gémissements : à la fin, il se laissa fléchir, et se disposa à retourner sur ses pas, inventant mille artifices trompeurs et sophistiques pour donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires à chevaux d'une grandeur extraor-

Potamon devait bien connaître tous les faits relatifs à cette fameuse expédition.

[1] Plus d'une lieue et demie.

[2] L'orgyie correspondait à peu près à notre double mètre.

dinaire, des mors d'un poids plus lourd que ceux dont on se sert, et les laissa dispersés de côté et d'autre par la campagne. Il dressa aussi, en l'honneur des dieux, des autels que les rois des Prasiens honorent encore aujourd'hui : ils passent tous les ans le Gange, pour y aller faire des sacrifices à la manière des Grecs. Androcottus, qui était un tout jeune homme, avait souvent vu Alexandre : il répéta depuis plusieurs fois, dit-on, qu'il n'avait tenu à rien qu'Alexandre ne se rendît maître de ces contrées, parce que le roi qui y commandait était haï et méprisé pour sa méchanceté et pour la bassesse de sa naissance.

Alexandre, curieux de voir la mer extérieure, fit construire un grand nombre de bateaux à rames et de radeaux, sur lesquels il descendit facilement le long des rivières. Cependant la navigation ne se passa point sans combats : il débarquait pour aller attaquer les villes qui se trouvaient sur sa route, et soumettait tous les environs. Mais il faillit être mis en pièces, dans le pays des Malles, les plus belliqueux des Indiens. Après avoir chassé à coups de traits les ennemis de dessus les murailles de leur ville, il y monta le premier, par une échelle qui rompit sous lui quand il fut au haut du mur. Les Barbares, du pied de la muraille, lançaient sur lui leurs flèches ; il n'avait été suivi que d'un très-petit nombre des siens ; tout à coup, ramassant ses forces, il s'élance au milieu des ennemis, et, par bonheur, il tombe sur ses pieds. Au bruit que ses armes firent dans la chute, à l'éclat qu'elles jetaient, les Barbares crurent voir un éclair rapide ou un fantôme menaçant qui le précédait : saisis d'effroi, ils prirent la fuite et se dispersèrent. Mais, quand ils ne virent avec lui que deux écuyers, ils revinrent sur leurs pas, le chargèrent à coups d'épées et de piques ; et, malgré la défense la plus vigoureuse, il reçut plusieurs blessures à travers ses armes. Un des Barbares, qui se tenait un peu plus loin, lui décocha une flèche

avec tant de roideur et de violence, qu'elle perça la cuirasse, et pénétra dans les côtes à l'endroit de la mamelle. La force du coup lui fit plier les genoux : il pencha en avant, et le Barbare qui l'avait blessé courut sur lui, le cimeterre à la main. Peucestas et Limnéus lui firent un rempart de leurs corps, et furent blessés tous les deux : Limnéus mourut du coup qu'il reçut ; mais Peucestas arrêta le Barbare, qui fut tué par Alexandre. Le roi, après plusieurs autres blessures, reçut enfin un coup de pilon sur la nuque, et en fut tellement étourdi, que, ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya contre la muraille, le visage tourné vers les ennemis. Dans ce moment, les Macédoniens, qui venaient d'entrer en foule, l'environnent, l'enlèvent, et l'emportent évanoui dans sa tente. A l'instant même le bruit courut dans le camp qu'il était mort. On scia d'abord, avec une extrême difficulté, le bois de la flèche, et l'on put alors, quoique avec peine, lui ôter sa cuirasse ; on fit ensuite une incision profonde pour arracher le fer du dard, qui était entré dans une de ses côtes, et qui avait trois droigts de large et quatre de long. Il s'évanouit plusieurs fois durant l'opération ; mais, à peine eut-on retiré le fer de la blessure, qu'il revint à lui. Échappé à ce danger, faible encore, et soumis à un traitement long et à un régime sévère, il entendit un jour les Macédoniens qui faisaient du bruit à la porte de sa tente et demandaient à le voir. Il s'habilla, parut devant eux ; et, après avoir fait des sacrifices aux dieux, il reprit son voyage, interrompant de temps en temps sa navigation pour soumettre une grande étendue de pays et des villes considérables.

Il fit prisonniers dix gymnosophistes, qui avaient contribué le plus à la révolte de Sabbas, et causé le plus de maux aux Macédoniens. Comme ils étaient renommés pour la précision et la subtilité de leurs réponses, le roi leur proposa des questions qui paraissaient insolubles,

déclarant qu'il ferait mourir le premier celui qui répondrait mal, et les autres successivement; et il nomma le plus vieux d'entre eux pour être juge. Il demanda au premier, quels étaient les plus nombreux des vivants ou des morts. « Les vivants, dit-il, car les morts ne sont plus. » Au second, qui de la terre ou de la mer produisait de plus grands animaux. « La terre; car la mer, dit-il, en est une partie. » Au troisième, quel était le plus fin des animaux. « Celui, dit-il, que l'homme ne connaît pas encore. » Le quatrième, interrogé pour quel motif ils avaient porté Sabbas à la révolte : « Afin qu'il vecût avec gloire, répondit-il, ou qu'il pérît misérablement. » Il demanda au cinquième, lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit. « Le jour, dit-il; mais il n'a précédé la nuit que d'un jour. » Et, comme le roi parut surpris, le philosophe ajouta qu'à des questions extraordinaires il fallait des réponses extraordinaires. Alexandre alors s'adressa au sixième : « Quel est, demanda-t-il, le plus sûr moyen de se faire aimer. — C'est de ne pas se faire craindre, dit celui-ci, tout en étant le plus puissant des hommes. » Le septième, interrogé comment un homme pouvait devenir dieu : « En faisant, dit-il, ce qu'il est impossible à l'homme de faire. » Le huitième, laquelle était la plus forte de la vie ou de la mort : « La vie, répondit-il, qui supporte tant de maux. » Le dernier, jusqu'à quel âge il était bon à l'homme de vivre : « Jusqu'à ce qu'il ne croie plus la mort préférable à la vie. » Alors Alexandre, se tournant vers le juge, lui dit de prononcer. « Ils ont tous, dit le juge, plus mal répondu l'un « que l'autre. — Tu dois donc, pour ce beau jugement, « mourir le premier, dit Alexandre. — Non, seigneur, « répliqua le vieillard, à moins que tu ne manques à ta « parole; car tu as dit que tu ferais mourir le premier celui « qui aurait le plus mal répondu. » Alexandre leur fit des présents, et les congédia.

Il députa ensuite Onésicritus vers les Indiens qui avaient la plus grande réputation de sagesse, et qui vivaient paisiblement chez eux, pour les engager à venir le trouver. Onésicritus était un philosophe de l'école de Diogène le cynique. Il rapporte que Calanus lui ordonna d'un ton dur de quitter sa tunique, pour entendre nu ses discours : « Sinon, aurait-il dit, je ne te parlerai point, vinsses-tu même de la part de Jupiter. » Dandamis le traita avec plus de douceur; et, comme Onésicritus l'eut entretenu de Socrate, de Pythagore et de Diogène : « Ces hommes, dit-il, me paraissent avoir eu des dispositions heureuses pour la vertu; mais ils ont eu, pendant leur vie, trop de respect pour les lois. » Selon d'autres, Dandamis n'entra point en conversation avec Onésicritus; il lui demanda seulement par quel motif Alexandre avait entrepris un si long voyage. Cependant Taxile détermina Calanus à venir près d'Alexandre. Le véritable nom de cet Indien était Sphinès; mais, comme il adressait à ceux qu'il rencontrait le mot indien *calé*, qui signifie salut, les Grecs le nommèrent Calanus. Il mit, dit-on, sous les yeux d'Alexandre un emblème de la puissance souveraine. Il étendit à terre un cuir de bœuf tout sec et tout retiré, et, posant le pied sur un des bouts, il fit relever toutes les autres parties; ayant fait ainsi le tour du cuir en pressant chaque extrémité, il fit remarquer au roi que, lorsqu'il pressait un des bouts, tous les autres s'élevaient; enfin, il se plaça au milieu, et tint le cuir également abaissé partout. La leçon qu'exprimait cette image, c'est qu'Alexandre devait résider au milieu de ses États, et ne pas tant s'en éloigner.

La navigation par les rivières, jusqu'à l'Océan, dura sept mois. Alexandre s'embarqua avec sa flotte sur l'Océan, et alla relâcher à une île qu'il nomma Scillustis, et que d'autres appellent Psiltucis. Il y fit des sacrifices aux dieux, et considéra, d'aussi près qu'il put en approcher, la na-

ture de cette mer et des côtes adjacentes ; ensuite, ayant prié les dieux qu'aucun mortel, après lui, ne franchît les bornes de son voyage, il revint sur ses pas. Il fit prendre à ses vaisseaux la route le long des côtes, en laissant l'Inde à leur droite ; il nomma Néarque commandant de la flotte, et Onésicritus chef des pilotes[1]. Pour lui, il traversa par terre le pays des Orites ; et il s'y trouva réduit à une si extrême disette, qu'il perdit beaucoup de monde, et ne ramena pas de l'Inde la quatrième partie de son armée, laquelle, à son départ, était de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Des maladies aiguës, une mauvaise nourriture, des chaleurs excessives, firent parmi eux un grand ravage, et surtout la famine, dans cette contrée stérile et inculte, habitée par des hommes qui menaient une vie dure, et qui ne possédaient que quelques brebis chétives, habituées à se nourrir de poissons de mer, et dont la chair était mauvaise et puante. Il eut beaucoup de peine à faire cette route en soixante jours, et arriva enfin dans la Gédrosie, où les rois et les satrapes du voisinage lui envoyèrent en abondance toutes sortes de provisions.

Il fit rafraîchir quelque temps son armée, puis il se remit en marche, et traversa en sept jours la Caramanie, dans une espèce de bacchanale continuelle. Porté sur une estrade de forme carrée, qu'on avait placée sur un chariot fort élevé et traîné par huit chevaux, il passait le jour et la nuit en festins. Une foule de chariots s'avançaient à la suite, les uns couverts de tapis de pourpre ou d'étoffes de diverses couleurs, les autres ombragés de rameaux verts qu'on renouvelait à tous moments, et qui portaient le reste de ses amis et de ses capitaines, couronnés de fleurs, et passant le temps à boire. Vous n'eussiez vu, dans ce cortége, ni bouclier, ni cas-

[1] C'était le titre que portait le pilote du vaisseau du roi.

que, ni lancé : le chemin était couvert de soldats armés de flacons, de tasses et de coupes, puisant sans cesse du vin dans des cratères et dans des urnes, et se portant les santés les uns aux autres, soit en continuant leur route, soit assis à des tables dressées le long du chemin. Tout retentissait au loin du son des pipeaux et des flûtes, du bruit des chansons, des accords de la lyre, de danses frénétiques menées par des femmes. Le phalès accompagnait cette marche déréglée et dissolue ; toute la licence des bacchanales éclatait dans ces jeux : on eût dit que Bacchus présidait en personne à cette orgie.

Arrivé au palais des rois de Gédrosie[1], Alexandre fit encore reposer son armée, au sein des mêmes fêtes. Un jour qu'il était, dit-on, plein de vin, il assista à des chœurs de danse, où Bagoas, qu'il aimait, et qui avait fait les frais des jeux, remporta le prix. Le vainqueur, après avoir reçu la couronne, traversa le théâtre, et alla s'asseoir auprès d'Alexandre. Les Macédoniens, à cette vue, battirent des mains, et invitèrent le roi, par leurs cris, à lui donner un baiser. Alexandre le prit dans ses bras et le baisa.

Là, Néarque le vint rejoindre; et ce qu'il lui raconta de sa navigation lui fit tant de plaisir, qu'il résolut de s'embarquer sur l'Euphrate avec une flotte nombreuse, et de côtoyer l'Arabie et l'Afrique, pour entrer, par les colonnes d'Hercule, dans la mer Méditerranée. Il fit construire à Thapsaque des vaisseaux de toute espèce, et rassembla de toutes parts des pilotes et des matelots.

Mais, l'expédition si difficile qu'il avait faite dans les hauts pays, l'accident dont il avait failli être la victime

[1] Il est singulier qu'Alexandre, qui avait traversé déjà la Gédrosie et la Caramanie, arrive maintenant dans le palais des rois de Gédrosie. Il y a certainement une erreur de nom ; mais j'ignore le nom qu'il faudrait substituer au mot Gédrosie.

dans la ville des Malles, les pertes considérables que son armée avait essuyées chez les Orites, en faisant désespérer qu'il échappât à tant de dangers, inspirèrent aux peuples nouvellement soumis la hardiesse de se révolter, et rendirent les gouverneurs des provinces et les satrapes infidèles, avares et insolents. Partout enfin se répandirent une agitation extrême et un esprit de nouveauté. Il n'y eut pas jusqu'à Olympias et à Cléopâtre, qui, s'étant liguées contre Antipater, partagèrent entre elles les États d'Europe : Olympias prit l'Épire, et Cléopâtre la Macédoine. Alexandre, ayant appris ce partage, dit que sa mère avait fait le choix le plus prudent, parce que les Macédoniens ne se laisseraient jamais gouverner par une femme. Ces événements l'obligèrent d'envoyer de nouveau Néarque vers la mer, et de porter la guerre dans toutes les provinces maritimes. Quant à lui, il parcourut en personne les hautes provinces, et punit les gouverneurs qui s'étaient mal conduits. Il tua de sa propre main, d'un coup de javeline, Oxyartès, un des fils d'Abulitès. Abulitès n'avait amassé aucune des provisions qui lui avaient été commandées; mais il présenta trois mille talents[1] d'argent monnayé, qu'Alexandre fit mettre devant ses chevaux; et, comme ils n'y touchaient pas : « Qu'ai-je affaire de tes provisions? » dit-il; et il jeta Abulitès en prison.

Son premier soin, en Perse, fut de distribuer aux femmes, selon la coutume des rois chaque fois qu'ils entraient dans le pays, une pièce d'or par tête : usage qui avait empêché, dit-on, plusieurs rois de venir souvent en Perse : Ochus n'y alla jamais, et, par une sordide avarice, il se bannit ainsi lui-même de sa patrie. Alexandre, ayant trouvé le tombeau de Cyrus ouvert et violé, punit de mort l'auteur de ce sacrilége, quoique ce fût un

[1] Environ dix-huit millions de francs.

Macédonien de Pella, personnage assez considérable, et qui se nommait Polymachus. Après avoir lu l'épitaphe, il ordonna qu'on en gravât au-dessous la traduction en grec, que voici : « O homme, qui que tu sois, et de quelque endroit que tu viennes, car je sais que tu viendras, je suis Cyrus, qui ai conquis aux Perses cet empire; ne m'envie donc pas ce peu de terre qui couvre mon corps. » Ces paroles firent une vive impression sur Alexandre, en lui rappelant à l'esprit l'incertitude des choses humaines et leur instabilité.

Cependant Calanus, tourmenté depuis quelque temps d'un flux de ventre, demanda qu'on lui dressât un bûcher. Il s'y transporta à cheval; il fit sa prière aux dieux, répandit sur lui-même les libations sacrées, se coupa une touffe de cheveux, comme les prémices du sacrifice, et fit ses adieux aux Macédoniens qui étaient présents, les invitant à passer ce jour-là dans la joie, à boire, à faire bonne chère avec leur roi. « Pour toi, dit-il à Alexandre, je ne tarderai pas à te revoir à Babylone. » Ce discours fini, il monta sur le bûcher, s'y coucha, et se couvrit le visage. Quand il sentit la flamme approcher, il ne fit aucun mouvement, il demeura couché dans la même posture, et consomma son sacrifice, suivant la coutume des sages de son pays. Bien des années après, un autre Indien, qui accompagnait César, fit la même chose à Athènes; et l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, qu'on appelle le tombeau de l'Indien. Alexandre, au retour du sacrifice, réunit à souper plusieurs de ses amis et de ses capitaines, et proposa un prix à celui qui boirait le plus. Promachus fut le vainqueur : il avait bu quatre conges de vin [1] ; il reçut un talent [2] pour prix de sa victoire, et mourut au bout de trois jours. Des autres

[1] Environ treize litres.

[2] Environ six mille francs de notre monnaie.

convives il y en eut, suivant Charès, quarante-un qui moururent de cette débauche, saisis par un froid très-violent pendant qu'ils étaient encore dans l'ivresse.

Alexandre, arrivé à Suse, maria ses amis, et épousa lui-même Statira, fille de Darius. Il assigna aux plus distingués les femmes les plus nobles, et célébra, par une fête magnifique, les noces des Macédoniens qui étaient déjà mariés auparavant. On dit qu'il y avait à ce festin neuf mille convives, et qu'il donna à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations. Il mit dans tout le reste la même somptuosité, et acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montèrent à neuf mille huit cent soixante-dix talents [1]. Antigénès le borgne s'était fait inscrire faussement sur la liste des débiteurs, et avait produit collusoirement, devant les trésoriers, un homme qui affirmait lui avoir prêté une certaine somme. Alexandre paya; mais, la fourberie ayant été découverte, le roi, irrité de cette bassesse, chassa Antigénès de sa cour, et lui ôta son emploi de capitaine. Antigénès était un vaillant homme de guerre : tout jeune encore, au siége de Périnthe par Philippe, frappé à l'œil d'un trait de catapulte, il n'avait jamais voulu se le laisser arracher, et n'avait cessé de combattre qu'après avoir chassé et repoussé les ennemis jusque dans leurs murailles. Il fut vivement affecté de cette ignominie ; il paraissait résolu de se tuer de chagrin et de désespoir. Le roi du moins en eut peur : il lui pardonna, et lui commanda de garder l'argent qu'il avait reçu.

Les trente mille enfants qu'Alexandre avait laissés sous des maîtres, et qu'on instruisait au métier des armes, se trouvèrent, à son retour, forts et robustes, tous de bonne mine, singulièrement adroits et agiles dans tous les exercices. Alexandre en fut ravi ; mais les Macédoniens, au

[1] Environ cinquante-neuf millions de francs.

contraire, se sentirent tous découragés : ils craignirent que le roi ne leur témoignât plus à eux-mêmes une aussi vive affection; et, lorsqu'il renvoya vers la mer les malades et les impotents, ils s'en plaignirent comme d'une injure, et d'une marque de son mépris. « Il nous a employés, disaient-ils, à tout ce qu'il a voulu, et il nous « repousse ignominieusement aujourd'hui : il nous re- « jette à notre patrie et à nos parents, mais non pas « dans l'état où il nous a pris. Qu'il donne donc aussi à « tous les autres leur congé, qu'il regarde tous les Ma- « cédoniens comme inutiles à sa gloire, et qu'il conserve « auprès de lui ces jeunes danseurs, pour aller conqué- « rir le monde. » Alexandre, irrité de ces plaintes, leur adressa de sévères réprimandes; il les chassa de devant lui, donna aux Perses la garde de sa personne, et prit parmi eux ses satellites et ses hérauts. Quand les Macédoniens le virent entouré de ces étrangers, tandis qu'ils étaient eux-mêmes rejetés et traités avec ignominie, ils perdirent toute leur fierté : après en avoir conféré ensemble, ils avouèrent entre eux que le dépit et la jalousie les rendaient presque fous. Enfin, touchés de repentir, ils vont tous à la porte de sa tente, sans armes et en simple tunique, avec des cris et des gémissements, se livrant à la justice du roi, et le priant de les traiter comme des méchants et des ingrats. Alexandre refusa de les admettre en sa présence, tout attendri qu'il fût déjà ; pour eux, ils ne se rebutèrent point : ils passèrent deux jours et deux nuits devant sa tente, déplorant leur malheur, et l'appelant leur seigneur suprême. Il sortit le troisième jour ; et, voyant l'état de désolation et d'abattement où ils étaient plongés, il pleura longtemps ; puis il leur fit avec douceur quelques reproches; et, après un discours rempli d'humanité, il donna leur congé à ceux qui étaient hors de service, et les combla de présents. Il écrivit à Antipater pour lui recommander que, dans tous les jeux et

dans tous les théâtres, ils fussent assis aux premières places, avec des couronnes sur la tête ; et il ordonna qu'on payât une solde aux orphelins dont les pères étaient morts dans le cours de la guerre.

Arrivé à Ecbatane en Médie, il expédia les affaires les plus pressées, et il se remit aux spectacles et aux fêtes, car trois mille artistes lui étaient arrivés de Grèce. Mais, dans ces jours-là mêmes, Héphestion tomba malade de la fièvre : jeune, et homme de guerre, il ne put s'accoutumer à une diète exacte ; et, pendant que Glaucus, son médecin, était allé au théâtre, il se mit à dîner, mangea un coq rôti, et but une grande coupe de vin rafraîchi : cet excès accrut le mal, et peu après Héphestion mourut. Alexandre laissa le champ libre à la violente douleur que lui causa cette perte. Il fit couper aussitôt, en signe de deuil, les crins à tous les chevaux, à tous les mulets de l'armée, et abattre les créneaux des villes des environs. Le malheureux médecin fut mis en croix ; pendant longtemps l'usage des flûtes et toute espèce de musique cessèrent dans le camp ; mais il arriva un oracle d'Ammon, qui ordonnait d'honorer Héphestion, et de lui sacrifier comme à un héros.

Alexandre chercha dans la guerre une distraction à sa douleur : il partit comme pour une chasse d'hommes, subjugua la nation des Cusséens [1], et les fit passer tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes et aux enfants. Cette horrible boucherie s'appelait le sacrifice des funérailles d'Héphestion.

Alexandre se proposait de dépenser dix mille talents [2] pour la construction du tombeau et les frais des obsèques, et de surpasser encore l'immensité de la dépense par la recherche et la magnificence des ornements. Entre

[1] D'autres les nomment Cosséiens.

[2] Environ soixante millions de francs.

tous les artistes de ce temps, il désira d'avoir Stasicratès, dont les plans se distinguaient par la grandeur, la hardiesse et la singularité. Quelque temps auparavant, Stasicratès, s'entretenant avec Alexandre, lui avait dit que, de toutes les montagnes qu'il avait vues, le mont Athos, de Thrace, était la plus susceptible d'être taillée en forme humaine; que, s'il le lui ordonnait, il ferait de cette montagne la plus durable des statues et la plus exposée à tous les yeux; qu'elle tiendrait dans sa main gauche une ville de dix mille habitants, et verserait de la droite un grand fleuve portant ses eaux dans la mer. Alexandre avait rejeté cette proposition, occupé qu'il était à imaginer, à préparer avec ses artistes des plans plus extraordinaires et plus coûteux encore.

Il marchait vers Babylone, lorsque Néarque, qui était revenu de la grande mer et remontait l'Euphrate, lui dit que les Chaldéens étaient venus l'avertir d'empêcher qu'Alexandre n'entrât dans Babylone. Le roi ne tint aucun compte de l'avis, et continua sa marche. Arrivé près des murs de la ville, il vit plusieurs corbeaux qui se battaient avec acharnement; il en tomba même quelques-uns à ses pieds. Ensuite, sur le rapport qu'on lui fit qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avait fait un sacrifice pour consulter les dieux à son sujet, il manda le devin Pythagore. Pythagore ne nia point le fait; et Alexandre lui demanda comment il avait trouvé les victimes: il répondit que la foie n'avait point de tête. « Dieux, s'écria le roi, quel terrible présage! » Cependant il ne fit point de mal à Pythagore; mais il se repentit de n'avoir pas suivi le conseil de Néarque. Aussi campait-il d'ordinaire hors des murs de Babylone; il fit aussi, pour se distraire, plusieurs voyages sur l'Euphrate. Mais il était troublé par une foule de présages sinistres: entre autres, un âne domestique attaqua le plus grand et le plus beau des lions qui étaient nourris dans Babylone, et le tua d'un

coup de pied. Un jour, après s'être déshabillé, pour se faire frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume; et, lorsqu'il voulut reprendre ses habits, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son trône, vêtu de la robe royale, la tête ceinte du diadème, et gardant le silence. On lui demanda qui il était. Il resta longtemps sans répondre ; puis à la fin, revenu à lui-même : « Je m'appelle, dit-il, Dionysius ; je suis Messénien ; on m'a transporté de la mer à Babylone, à la suite d'une accusation intentée contre moi, et j'y suis resté longtemps dans les fers : aujourd'hui, Sérapis m'est apparu : il a brisé mes chaînes, il m'a conduit ici, m'a ordonné de prendre la robe et le diadème du roi, de m'asseoir sur son trône, et de garder le silence. »

Sur cette réponse, Alexandre, par le conseil des devins, fit mourir cet homme ; mais il tomba dans une tristesse profonde, se défiant de la protection des dieux, et soupçonnant ses amis. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, nommé Iolaüs, était son grand échanson ; l'autre, appelé Cassandre, venait d'arriver tout récemment ; et, comme il eut vu des Barbares adorer Alexandre, il s'était mis à rire aux éclats, en homme nourri dans les mœurs de la Grèce, et qui n'avait jamais rien vu de semblable. Alexandre, courroucé de cette irrévérence, le prit à deux mains par les cheveux, et lui frappa la tête contre la muraille. Une autre fois, Cassandre voulut justifier Antipater contre ses accusateurs ; Alexandre le reprit aigrement : « Que prétends-tu donc? lui dit-il ; « des hommes à qui l'on n'aurait fait aucun tort seraient-ils « venus de si loin pour accuser faussement ton père ? — « Ce qui prouve leur calomnie, répondit Cassandre, c'est « précisément de s'être éloignés de ceux qui pourraient « les convaincre de fausseté. — Voilà, reprit Alexandre « en éclatant de rire, voilà de ces sophismes d'Aristote, « qui prouvent le pour et le contre ; mais vous n'en serez

« pas moins punis, si vous êtes convaincus d'avoir com-« mis envers ces gens la moindre injustice. » Ces menaces causèrent une telle frayeur à Cassandre, et la lui imprimèrent si fortement dans l'esprit, que, longtemps après, lorsqu'il était déjà roi de Macédoine et maître de la Grèce, un jour qu'il se promenait à Delphes, et qu'il examinait les statues, ayant aperçu celle d'Alexandre, il fut si saisi que le frisson et le tremblement coururent par tout son corps, et qu'il ne se remit qu'avec peine du vertige que cette vue lui avait causé.

Depuis qu'Alexandre se fut abandonné à ces imaginations superstitieuses, il eut l'esprit si troublé, si plein de frayeur, que, les choses en soi les plus indifférentes, pour peu qu'elles lui parussent extraordinaires et étranges, il les regardait comme des signes et des prodiges. Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations ou des prophéties : tant il est vrai que, si la défiance et le mépris de la divinité sont des sentiments bien criminels, une passion plus terrible encore, c'est la superstition ! Semblable à l'eau, qui gagne toujours les parties basses, cette passion s'insinue dans les âmes découragées, et les remplit de folie et de terreur : c'est l'effet qu'elle produisit sur Alexandre. Toutefois il se sentit calmé par des oracles qu'il reçut du dieu au sujet d'Héphestion : il quitta son deuil, et se remit aux sacrifices et aux festins.

Un jour, après avoir donné à Néarque un repas magnifique, il se baigna, selon sa coutume, pour aller ensuite se coucher ; mais il céda aux instances de Médius, et se rendit chez lui pour y faire collation : là, après avoir bu le reste de la nuit et le jour suivant, il fut pris de la fièvre. Il n'avait pas bu la coupe d'Hercule, il n'avait pas non plus senti une douleur subite et aiguë dans le dos, comme s'il eût été frappé d'un coup de lance : ce sont là des particularités imaginées par quelques écri-

vains, comme un dénoûment tragique et touchant d'un grand drame. Aristobule rapporte simplement qu'ayant été saisi de la fièvre et éprouvant une altération violente, il but du vin; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et mourut le trente du mois Désius[1].

Mais voici ce qui est écrit dans les Éphémérides, au sujet de sa maladie. Le dix-huit du mois Désius, il fut pris de la fièvre, et s'endormit dans la salle du bain. Le lendemain, il se baigna, et passa toute la journée dans sa chambre, à jouer aux dés avec Médius. Le soir, il prit un second bain, et, ayant sacrifié aux dieux, il soupa, et eut la fièvre la nuit. Le vingt, il se baigna, fit le sacrifice d'usage, et, s'étant couché dans la salle du bain, il se divertit à entendre les récits que lui faisait Néarque de sa navigation et de la grande mer. Le vingt et un, il fit encore la même chose; la fièvre augmenta, et la nuit fut mauvaise. Le vingt-deux, la fièvre redoubla de violence: il fit porter son lit près du grand bassin de natation, et s'entretint avec ses officiers sur les emplois vacants dans l'armée; il leur recommanda de n'y nommer que des hommes qui eussent fait leurs preuves. Le vingt-quatre, la fièvre fut très-forte; cependant il se fit porter au sacrifice, et l'offrit lui-même; il ordonna à ses principaux officiers de faire la garde dans la cour, et chargea les taxiarques et les capitaines de cinquante hommes de veiller la nuit au dehors. Le vingt-cinq, il se fit transporter dans le palais de l'autre bord, et prit un peu de sommeil; mais la fièvre ne diminua point, et, lorsque

[1] Nom macédonien du mois Thargélion, qui correspondait à la fin de notre mois de mai et au mois de juin jusqu'au solstice. On conjecture qu'il y a une erreur sur le mot *trente*, et qu'au lieu de τριακάδι, il faut lire τρίτῃ φθίνοντος, le troisième jour du mois finissant ou le vingt-huit : c'est la date authentique donnée par les Éphémérides, comme on le voit plus bas. Mais Aristobule, que cite ici Plutarque, a bien pu se tromper.

les généraux entrèrent dans sa chambre, il ne parlait plus. Le vingt-six se passa de même : les Macédoniens, qui le crurent mort, vinrent aux portes en poussant de grands cris, et forcèrent, par des menaces, leurs compagnons de les laisser pénétrer. Les portes furent ouvertes ; et ils défilèrent tous devant son lit, en simple tunique. Ce jour-là, Python et Séleucus furent envoyés au temple de Sérapis, pour demander au dieu s'ils devaient porter Alexandre dans le temple. Le dieu répondit de le laisser où il était. Le vingt-huit, il mourut sur le soir. La plupart de ces particularités sont consignées en ces propres termes dans les Éphémérides.

Personne n'eut sur l'heure même le soupçon d'empoisonnement. Ce fut, dit-on, six ans après, que, sur quelques indices, Olympias fit mourir un grand nombre de personnes, et jeter au vent les cendres d'Iolaüs, qui était mort, et qu'elle accusait d'avoir versé le poison dans la coupe. Ceux qui imputent à Aristote d'avoir conseillé ce crime à Antipater, et d'avoir porté lui-même le poison, s'autorisent du récit d'un certain Agnothémis, qui assurait le tenir du roi Antigonus. Ce poison était, suivant eux, une eau froide et glacée, qui distille d'une roche, dans le territoire de Nonacris[1], et qu'on recueille comme une rosée légère dans une corne de pied d'âne ; car elle ne saurait se conserver dans aucun autre vaisseau : elle les brise par son froid et son acrimonie. Mais la plupart traitent de fable tout ce qu'on dit de cet empoisonnement ; et une grande preuve qu'ils en allèguent, c'est qu'après sa mort, la division s'étant mise parmi ses capitaines, et ayant duré plusieurs jours, le corps, abandonné sans aucun soin dans des lieux très-chauds et où l'air est étouf-

[1] Ville d'Arcadie. C'est près de cette ville qu'on plaçait la source du Styx, et c'est sans doute de cette source que Plutarque veut ici parler

fant, ne donna aucune marque de cette altération que produit le poison, et se conserva net et frais pendant tout ce temps.

Roxane se trouvait enceinte : elle reçut, par cette raison, les hommages des Macédoniens. Jalouse de Statira, elle lui écrivit, au nom d'Alexandre, une lettre supposée pour la faire venir : Statira trompée arrive. Roxane la fait mourir avec sa sœur, qui l'avait accompagnée, et ordonne qu'on jette leurs corps dans un puits qu'elle fait combler ensuite ; crime dont Perdiccas fut le confident et le complice. Perdiccas fut, en effet, celui qui jouit, dans les premiers temps, de la plus grande autorité, parce qu'il traînait après lui Arrhidée, comme la sauvegarde qui lui assurait la puissance royale. Arrhidée était fils de Philippe et d'une courtisane de basse extraction, nommée Philinna. Mais il avait eu l'esprit affaibli par une grande maladie, qui n'était l'effet ni du hasard ni d'un vice de constitution : il annonçait, dans son enfance, un caractère aimable et un esprit élevé ; Olympias lui donna des breuvages qui altérèrent son tempérament et troublèrent sa raison [1].

[1] C'est aussi Olympias qui le fit périr lorsqu'elle revint en Macédoine, à la sollicitation de Polysperchon, et assouvit sa vengeance sur tous ses ennemis, sous prétexte de venger la mort d'Alexandre.

CAIUS JULIUS CÉSAR.

De l'an 100 à l'an 44 avant J.-C.

Sylla, devenu le maître dans Rome, ne put venir à bout, ni par les promesses, ni par les menaces, de déterminer Cornélie, fille de Cinna, celui qui avait exercé la souveraine puissance, à se séparer de César; et il confisqua sa dot. La parenté de César avec Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. En effet, Marius l'ancien avait épousé Julie, sœur du père de César, et c'est de Julie qu'était né Marius le jeune, cousin germain, par conséquent, de César. Dans les premiers temps des proscriptions, Sylla, distrait par d'autres soins, et par le grand nombre des victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César; mais César, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce, et se présenta aux suffrages du peuple, quoiqu'il fût à peine entré dans l'âge de l'adolescence. Sylla, par son opposition, fit échouer sa demande : il voulut même le faire mourir. Et, comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison à tuer un si jeune enfant : « Vous êtes, dit-il, bien peu avisés, de ne pas voir dans cet enfant plusieurs Marius. » Cette parole, rapportée à César, le décida à se cacher; et il erra longtemps dans le pays des Sabins. Puis, comme il se faisait porter pour changer de maison, parce qu'il était malade, il tomba la nuit entre les mains de soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton, et ramassaient ceux qu'ils y trouvaient cachés.

Il obtint sa liberté au prix de deux talents[1], qu'il donna à Cornélius, leur capitaine; il gagna aussitôt les bords de la mer, et, s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer, et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse[2] par des pirates, qui, dès cette époque, infestaient déjà la mer avec des flottes considérables et un nombre infini d'embarcations légères. Les pirates lui demandèrent vingt talents[3] pour sa rançon : il se moqua d'eux, de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante[4]. Il envoya ensuite ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser la somme, et demeura avec un seul de ses amis et deux domestiques, au milieu de ces Ciliciens, les plus sanguinaires des hommes. Il les traitait avec tant de mépris que, lorsqu'il voulait dormir, il leur envoyait commander de faire silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins comme un prisonnier que comme un prince entouré de ses gardes. Plein d'une sécurité profonde, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poëmes et des harangues, qu'il leur lisait; et ceux qui n'en étaient pas touchés, il les traitait en face d'ignorants et de barbares. Souvent il les menaça, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaieté naturelles. Dès qu'il eut reçu de Milet sa rançon, et qu'il la leur eut payée, le premier usage qu'il fit de sa liberté, ce fut d'équiper des vaisseaux du port de Milet, pour tomber sur les brigands : il les surprit à l'ancre dans la rade même de l'île; il les fit presque tous prisonniers. et s'em-

[1] Environ douze mille francs de notre monnaie.

[2] A quelque distance de Salamine, en Cypre

[3] Environ cent vingt mille francs de notre monnaie.

[4] Environ trois cent mille francs.

para de tout leur butin. Il les remit en dépôt dans la prison de Pergame, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius jeta un œil de cupidité sur l'argent, qui était considérable, et dit qu'il examinerait à loisir ce qu'il ferait des prisonniers. César, laissant là le préteur, retourna à Pergame, et fit mettre en croix tous les pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île avec un air de plaisanterie.

A quelque temps de là, lorsque la puissance de Sylla commençait à s'affaiblir, ses amis de Rome l'engagèrent à revenir en Italie. Il se rendit à Rhodes, pour y prendre des leçons d'Apollonius, fils de Molon[1], dont Cicéron avait été le disciple : Apollonius enseignait la rhétorique avec un grand succès, et avait d'ailleurs la réputation d'un homme vertueux. César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé, dit-on, avec un soin extrême, ce talent naturel ; il tenait, sans contredit, le second rang parmi les orateurs de Rome ; quant au premier, il y avait renoncé, préférant à cette gloire la supériorité que donnent le pouvoir et les armes. Détourné par d'autres soins, il ne s'éleva point, dans l'éloquence, à la perfection où l'appelait la nature ; il se livra uniquement aux travaux militaires et au maniement des affaires politiques, qui le conduisirent à la suprême puissance. Aussi, dans la réponse qu'il fit longtemps après au *Caton* de Cicéron[2], il prie les lecteurs de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un orateur habile, et qui s'occupait à loisir de ces sortes d'études.

[1] Il n'était pas fils de Molon, mais il se nommait Apollonius Molon.

[2] C'était un pompeux éloge de Caton d'Utique, auquel César répondit par une satire violente contre le même personnage, sous le titre d'*Anti-Caton*. Ces deux ouvrages n'existent plus.

De retour à Rome, il accusa Dolabella de concussions dans le gouvernement de sa province; et plusieurs villes de la Grèce appuyèrent l'accusation de leur témoignage. Cependant Dolabella fut absous; et César, pour reconnaître la bonne volonté des Grecs, plaida pour eux contre Publius Antonius, qu'ils accusaient de malversations, devant Marcus Lucullus, préteur de Macédoine. Il parla avec tant d'éloquence, qu'Antonius en appela aux tribuns du peuple, alléguant qu'il ne lui était pas possible d'obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

A Rome, son éloquence brilla d'un vif éclat dans le barreau, et le mit bientôt en crédit. En même temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple, d'un autre côté, la somptuosité de sa table et sa magnificence dans sa manière de vivre accrurent peu à peu son influence politique. Ses envieux, persuadés que, faute de pouvoir suffire à ces dépenses, il verrait s'éclipser sa puissance, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple. Mais, quand elle se fut tellement fortifiée qu'il n'était plus possible de la renverser, et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance; tirant, du mépris même qu'inspire cette faiblesse, l'avantage de ne point rencontrer d'obstacle à ses progrès. Cicéron fut le premier, ce semble, à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, comme on fait la bonace de la mer, et à reconnaître, sous ce dehors de politesse et de courtoisie, la perfidie de son caractère. « J'aperçois, disait-il, dans tous ses projets et dans toutes ses actions, des vues tyranniques; mais, quand je regarde ses cheveux si artistement arrangés, quand je le vois se

gratter la tête d'un seul doigt, je ne puis croire qu'un tel homme puisse concevoir le dessein si noir de renverser la république romaine. » Mais il s'agit là de paroles dites longtemps après l'époque qui nous occupe.

César reçut une première marque de l'affection du peuple lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caïus Popilius, pour l'emploi de tribun des soldats : il fut nommé le premier. Il en eut une seconde plus grande encore à la mort de Julie, femme de Marius, dont il était le neveu. Il lui fit, dans le Forum, une magnifique oraison funèbre; et il osa faire porter à son convoi les images de Marius, qui paraissaient pour la première fois depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques cris s'élevèrent pour protester contre l'audace de César; mais le peuple y répondit par les applaudissements les plus prononcés, témoignant une grande satisfaction de voir ramener, pour ainsi dire, des enfers, les honneurs de Marius, ensevelis depuis si longtemps. C'était, de toute ancienneté, une coutume chez les Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées ; mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes femmes. César fut le premier qui l'introduisit : il prononça l'oraison funèbre de la sienne, qui mourut jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, et lui concilia la faveur publique. Le peuple vit, dans cette sensibilité, une marque de ses mœurs douces et honnêtes.

Après avoir fait les obsèques de sa femme, il accompagna, comme questeur, en Espagne, le préteur Véter, qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur, quand il fut parvenu lui-même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa, en troisièmes noces, Pompéia[1]. Il avait de Cornélie une fille, qui, par la suite, fut mariée à Pompée le Grand. Sa dépense ex-

[1] Fille de Quintus Pompéius, et petite-fille de Sylla.

cessive faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire éphémère et fragile; mais, dans la réalité, il acquérait à vil prix les plus grands biens. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents[1]. Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs, la somptuosité des jeux, des fêtes et des festins qu'il donna, et qui effaçaient toutes les magnificences de ses prédécesseurs, lui gagnèrent si bien l'affection du peuple, que c'était à qui imaginerait de nouvelles charges et de nouveaux honneurs, pour le payer de retour.

Rome était divisée en deux factions, celle de Sylla, toute-puissante, et celle de Marius, réduite alors à une grande faiblesse, tout en lambeaux, et qui osait à peine se montrer. César voulut relever et ranimer cette dernière : dans le temps que les magnificences de son édilité jetaient le plus d'éclat, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des Victoires qui portaient des trophées; et une nuit il alla les poser dans le Capitole. Le lendemain, quand apparurent à la lumière ces images tout éclatantes d'or, ces chefs-d'œuvre d'un art consommé, et dont les inscriptions rappelaient les victoires remportées sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées; car on ne pouvait se méprendre sur l'auteur de cet acte. Le bruit s'en répandit aussitôt, et attira tout le monde à ce spectacle. César, à entendre les cris des uns, aspirait à la tyrannie, en ressuscitant des honneurs enterrés par des lois et des décrets publics; c'était un essai qu'il faisait pour sonder les dispositions du peuple, apprivoisé déjà; pour voir si les fêtes publiques qu'il avait données suffisaient à son des-

[1] Près de huit millions de francs.

sein de séduction, et si on lui laisserait jouer de pareils jeux et entreprendre des nouveautés si téméraires. Les partisans de Marius, de leur côté, reprirent confiance en leur cause : ils se montrèrent tout à coup en foule innombrable, et remplirent le Capitole du bruit de leurs applaudissements. Beaucoup d'entre eux, en voyant la figure de Marius, versaient des larmes de joie ; tous, ils élevaient César jusques aux nues ; ils le proclamaient seul digne de la parenté de Marius. Le Sénat s'assembla à cette occasion ; et Catulus Lutatius, le plus estimé de tous les Romains de son temps, se leva, et, parlant avec force contre César, il dit cette parole, qui est demeurée célèbre : « César n'attaque plus la république par la sape ; le voilà qui dresse ouvertement ses batteries. » Mais, César s'étant justifié auprès du Sénat, ses admirateurs conçurent de plus hautes espérances encore : ils l'encouragèrent à ne rien rabattre de sa fierté ; il l'emporterait sur tous ses rivaux, disaient-ils, du consentement du peuple, et il aurait le premier rang dans Rome.

Sur ces entrefaites, le grand pontife Métellus mourut ; et la dignité qu'il laissait vacante fut briguée avec chaleur par Isauricus et Catulus, deux des plus illustres personnages de Rome, et qui avaient le plus d'autorité dans le Sénat. César ne céda point devant de tels compétiteurs ; il se présenta au peuple, et fit sa brigue de son côté. Les trois rivaux avaient également de quoi soutenir leurs prétentions. Catulus, qui redoutait le plus, à raison de la considération dont il jouissait, les incertitudes de la lutte, fit offrir secrètement à César des sommes considérables, s'il voulait se désister de sa poursuite ; César répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir la rivalité. Le jour de l'élection, sa mère l'accompagna tout en larmes jusqu'à la porte de sa maison. « Ma mère, lui dit César en l'embrassant, tu verras aujourd'hui ton fils ou grand pontife ou banni. » Quand

on recueillit les suffrages, les contestations furent très-vives ; mais enfin César l'emporta ; et son succès fit craindre au Sénat et aux meilleurs citoyens qu'il n'entraînât le peuple aux derniers excès.

C'est là ce qui porta Pison et Catulus à blâmer Cicéron d'avoir épargné César, qui avait donné prise sur lui dans la conjuration de Catilina. Catilina avait comploté non-seulement de changer la forme du gouvernement, mais encore de détruire la puissance romaine, et de bouleverser l'État. Dénoncé sur des indices assez légers, il sortit de Rome avant que tous ses projets eussent été découverts ; mais il laissa Lentulus et Céthégus pour le remplacer dans la conduite de la conjuration. Il n'est pas prouvé que César les eût encouragés secrètement, et leur eût donné des secours ; mais, ce qui est certain, c'est que, les deux conjurés ayant été traduits devant le Sénat et convaincus par des preuves évidentes, et Cicéron, qui était consul, ayant demandé l'avis de chaque sénateur sur la punition à infliger aux coupables, tous ceux qui parlèrent avant César opinèrent à la mort. Pour César, il se leva, et prononça un discours préparé avec le plus grand soin, où il soutint qu'il n'était conforme ni à la justice, ni aux coutumes des Romains, à moins d'une extrême nécessité, de faire mourir des hommes distingués par leur dignité et par leur naissance, sans leur avoir fait leur procès dans les formes ; qu'on pouvait les enfermer sous bonne garde dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir, jusqu'après la défaite de Catilina ; qu'ensuite le Sénat déciderait en paix et à loisir du sort des accusés. Cet avis, qui parut plus humain, et qu'il avait fait valoir de toute la force de son éloquence, fit une vive impression sur l'assemblée : non-seulement il fut appuyé par les sénateurs qui parlèrent après lui, mais plusieurs même de ceux qui avaient déjà opiné revinrent à son sentiment ; jusqu'au moment où Caton et

Catulus furent en tour de dire leur avis. Tous deux ils combattirent avec force la proposition de César ; Caton même insista sans ménagement sur les soupçons qu'on avait contre lui, et les fortifia par de nouvelles preuves. Aussi les conjurés furent-ils envoyés au supplice ; et lorsque César sortit du Sénat, plusieurs des jeunes Romains qui servaient alors de gardes à Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main. Mais Curion le couvrit de sa toge, et lui donna le moyen de s'échapper ; Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour prendre ses ordres, leur fit signe de s'arrêter, soit qu'il craignît la colère du peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout à fait injuste et contraire aux lois. Si le fait est vrai, je ne sais pourquoi Cicéron n'en a rien dit dans l'histoire de son consulat[1] ; mais on le blâma, dans la suite, de n'avoir pas saisi une occasion si favorable de se défaire de César, et d'avoir faibli devant l'affection singulière dont le peuple entourait ce Romain.

Peu de jours après, César étant entré au Sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui, y souleva par ses discours une violente tempête. Comme l'assemblée se prolongeait au delà du terme ordinaire, le peuple accourut en foule, environna le Sénat en jetant de grands cris, et demanda, d'un ton impérieux, qu'on laissât sortir César. Caton craignait une révolte des indigents, qui étaient les boute-feux du peuple, et qui avaient mis en César toutes leurs espérances : il conseilla au Sénat de leur faire tous les mois une distribution de blé. Ce furent cinq millions cinq cent mille sesterces[2]

[1] Cet ouvrage n'existe plus.

[2] Environ douze cent mille francs. Dans la Vie de Caton le Jeune, Plutarque, évaluant autrement la somme, la porte à douze cent cinquante talents, ce qui ferait plus de sept millions Il est probable que ce chiffre est le véritable, et qu'il y a ici quelque erreur dans l'énoncé en sesterces.

qu'on ajouta ainsi aux dépenses ordinaires de l'année. Cette mesure fit évanouir pour le moment la crainte du Sénat ; elle affaiblit et dissipa même en grande partie l'influence de César : résultat bien opportun, si l'on songe que César était préteur désigné, et que cette magistrature allait le rendre encore plus redoutable. Cependant il ne s'éleva point de trouble pendant sa préture ; mais il lui arriva à lui-même une aventure domestique fort désagréable.

Publius Clodius était un jeune patricien distingué par ses richesses et par son éloquence, mais qui ne le cédait, pour l'insolence et l'audace, à aucun des hommes les plus fameux par leur scélératesse. Il aimait Pompéia, femme de César ; Pompéia, de son côté, ne le voyait pas de mauvais œil ; mais son appartement était gardé avec le plus grand soin : Aurélia, mère de César, femme d'une grande vertu, veillait de si près sa belle-fille, que les rendez-vous des deux amants étaient difficiles et dangereux. Les Romains ont une divinité qu'ils nomment la Bonne-Déesse, comme les Grecs ont leur Gynécéa[1]. Les Phrygiens la revendiquent pour leur pays, alléguant qu'elle était mère du roi Midas ; mais les Romains prétendent que c'est une nymphe dryade, qui eut commerce avec le dieu Faune ; et les Grecs, celle des mères de Bacchus qu'il n'est pas permis de nommer : de là suivant eux, ces branches de vigne dont les femmes couvrent leurs tentes pendant la fête, et ce dragon sacré qui se tient, à ce que l'on conte, au pied de la statue de la déesse. Tant que durent les mystères, il n'est permis à aucun homme d'entrer dans la maison où on les célèbre. Les femmes, retirées dans un lieu séparé, pratiquent plusieurs cérémonies conformes à celles qu'on observe dans les mystères d'Orphée. Lorsque le temps de la fête est venu,

[1] Ce mot signifie la déesse des femmes.

le consul ou le préteur chez qui elle est célébrée sort de chez lui avec tous les hommes qui habitent sa maison. Sa femme en reste maîtresse, et l'orne avec la décence convenable. Les principales cérémonies se font la nuit; et ces veillées sont mêlées de divertissements et de concerts. Cette année-là, Pompéia célébrait la fête. Clodius, qui n'avait pas encore de barbe, se flatta par cette raison qu'on ne le reconnaîtrait point, et se présenta déguisé en costume de ménétrière : on l'eût pris, en effet, pour une jeune femme. Il trouva les portes ouvertes, et fut introduit sans obstacle par une des esclaves de Pompéia, qui était dans la confidence, et qui le quitta pour aller avertir sa maîtresse : comme elle tardait à revenir, Clodius n'osa pas l'attendre dans l'endroit où elle l'avait laissé. Il errait de tous côtés dans cette vaste maison, évitant avec soin les lumières, lorsqu'il fut rencontré par une des suivantes d'Aurélia. Celle-ci, qui croyait parler à une personne de son sexe, l'agaça et voulut jouer avec lui : sur son refus, elle le traîna au milieu de la salle, et lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Clodius lui répondit qu'il attendait Abra (c'était le nom de l'esclave de Pompéia); mais sa voix le trahit. La suivante s'élance aussitôt du côté des lumières et de la compagnie, criant qu'elle venait de surprendre un homme dans les appartements. L'effroi saisit toutes les femmes; Aurélia fait cesser toutes les cérémonies, et voiler les choses sacrées. Elle ordonne de fermer les portes, et cherche avec des flambeaux par tous les coins de la maison. On trouva Clodius caché dans la chambre de la jeune fille qui l'avait introduit : il fut reconnu, et chassé ignominieusement par les femmes. Elles sortirent de la maison dans la nuit même, et allèrent raconter à leurs maris ce qui venait de se passer.

Le lendemain, il n'était bruit dans toute la ville que du sacrilége commis par Clodius : il fallait, disait-on,

tirer du coupable une réparation éclatante, et venger non-seulement ceux qu'il avait personnellement offensés, mais encore la ville et les dieux. Il fut cité par un des tribuns devant les juges, comme coupable d'impiété; les principaux d'entre les sénateurs parlèrent avec force contre lui, et le chargèrent de plusieurs autres horribles dissolutions, particulièrement d'un commerce incestueux avec sa propre sœur, femme de Lucullus. Mais le peuple prit parti pour lui contre leurs accusations passionnées; et ce lui fut un grand secours auprès des juges, que cette opposition étonna, et qui craignirent les fureurs de la multitude. César répudia sur-le-champ Pompéia; mais, appelé en témoignage contre Clodius, il déclara qu'il n'avait aucune connaissance des faits qu'on imputait à l'accusé. Cette déclaration parut étrange. « Pourquoi donc, demanda l'accusateur, as-tu répudié ta femme? — Parce qu'il ne faut pas même que ma femme soit soupçonnée, » répondit-il. César, suivant les uns, parla comme il pensait; d'autres croient qu'il cherchait à plaire au peuple, qui voulait sauver Clodius. L'accusé fut donc absous, parce que la plupart des juges donnèrent leur avis sur plusieurs affaires à la fois[1], évitant ainsi et d'attirer sur eux, par une condamnation, le ressentiment du peuple, et de se déshonorer aux yeux des bons citoyens par une absolution formelle.

Le gouvernement de l'Espagne échut à César comme il sortait de sa préture. Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui, et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de l'activité et de l'ardeur de César pour se

[1] On appelait ce mode de jugement *ferre sententias per saturam*, par allusion à ces bassins ou à ces plats où l'on mettait plusieurs mets ensemble.

soutenir contre Pompée, son rival politique. Crassus s'entendit avec les créanciers les plus difficiles et les moins traitables, et se porta caution pour huit cent trente talents [1]. César fut libre alors de partir pour son gouvernement. On dit que, traversant les Alpes, et passant par une petite ville de Barbares et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants, à cette question que lui firent en riant et par plaisanterie ceux qui l'accompagnaient : « Serait-il bien possible qu'il y eût là aussi des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants? » César répondit très-sérieusement : « J'aimerais mieux être le premier chez eux que le second dans Rome. » Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, quelque passage de l'histoire d'Alexandre ; il tomba, après sa lecture, dans une méditation profonde. puis il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas, dit-il, un juste sujet de douleur, de voir qu'Alexandre, à l'âge où je suis, eût déjà conquis tant de royaumes, et que je n'aie encore rien fait de mémorable? » A peine arrivé en Espagne il se mit à l'œuvre ; et en peu de jours il eut recruté dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées. Il marcha contre les Calléciens [2] et les Lusitaniens, les vainquit, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains.

A la gloire des succès militaires il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix : il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créan-

[1] Environ cinq millions de francs.

[2] La position des Calléciens n'est pas bien connue ; il paraît seulement, d'après Strabon, qu'ils étaient limitrophes de la Lusitanie.

ciers et les débiteurs. Il ordonna que le créancier prélèverait chaque année les deux tiers des revenus du débiteur, et que celui-ci jouirait seulement de l'autre tiers, jusqu'à l'entier acquittement de la dette. Il partit ensuite, laissant dans le pays qu'il avait gouverné une grande réputation, ayant amassé de grandes richesses, et procuré des gains considérables à ses soldats, qui le saluèrent, au départ, du titre d'*imperator*.

Ceux qui demandaient le triomphe étaient obligés de demeurer hors de la ville; et, pour briguer le consulat, il fallait être présent dans Rome. César, pris ainsi entre deux lois opposées, car il était arrivé la veille des comices consulaires, envoya demander au Sénat la permission de solliciter le consulat par ses amis, en restant hors de la ville. Caton, armé de la loi, combattit vivement la prétention de César; mais, voyant que César avait mis plusieurs sénateurs dans ses intérêts, il chercha à gagner du temps, et employa le jour entier à expliquer ses raisons. César alors prit le parti d'abandonner le triomphe, et de s'attacher au consulat. Il entra dans Rome, et exécuta une manœuvre dont tout le monde, excepté Caton, fut la dupe : il s'agissait de réconcilier Crassus et Pompée, les deux plus puissants personnages de Rome. César apaisa leurs dissensions, les remit bien ensemble; et, par là, il réunit en lui seul la puissance de l'un et de l'autre. On ne s'aperçut pas que ce fut cette action, en apparence si honnête, qui causa le renversement de la république. En effet, ce n'est pas l'inimitié de César et de Pompée, comme on le croit communément, qui donna naissance aux guerres civiles, mais bien plutôt leur amitié, qui les réunit d'abord pour renverser le gouvernement aristocratique, et qui aboutit ensuite à cette irréconciliable rivalité. Caton, lequel prédit souvent ce résultat, n'y gagna alors que le renom d'homme difficile et importun, et, plus tard, de conseiller sage, mais malheureux.

Quoi qu'il en soit, César, en se présentant aux comices, sous la sauvegarde de Crassus et de Pompée, fut nommé consul avec beaucoup d'éclat; et on lui donna pour collègue Calpurnius Bibulus. A peine entré dans l'exercice de sa charge, il publia des lois dignes, non d'un consul, mais du tribun le plus audacieux. Il proposa, par le seul motif de plaire au peuple, des partages de terres et des distributions de blé. Les premiers et les plus gens de bien du Sénat firent une vive opposition; et César, qui depuis longtemps ne cherchait qu'un prétexte, protesta hautement que c'était malgré lui qu'on le poussait vers le peuple; que c'était l'injustice et la dureté du Sénat qui le forçaient de faire la cour à la multitude; et sur-le-champ il s'élança au Forum. Là, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, il leur demanda à haute voix s'ils approuvaient les lois qu'il venait de proposer. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui le menaçaient de résister l'épée à la main. Ils le lui promirent tous deux; Pompée ajouta même qu'il viendrait armé de l'épée pour le défendre contre leurs épées, et couvert de son bouclier. Cette parole déplut à l'aristocratie: on la trouvait peu convenable au respect qu'il se devait à lui-même, aux égards qu'il devait au Sénat, et digne tout au plus d'un jeune homme emporté; quant au peuple, il en eut une grande joie.

César, pour s'assurer de plus en plus la puissance de Pompée, lui fiança sa fille Julie, déjà fiancée à Servilius Cépion; et il promit à Servilius de lui donner la fille de Pompée, qui elle-même n'était pas libre, ayant été promise a Faustus, fils de Sylla. Peu de temps après, César épousa Calpurnia, fille de Pison, et fit désigner celui-ci consul pour l'année suivante. Caton ne cessait de se récrier, et de protester en plein Sénat contre l'impudence avec laquelle on prostituait l'empire par des mariages; contre ce trafic de femmes par lequel on gagnait qui des

gouvernements de provinces, qui des commandements d'armées et des charges publiques. Bibulus, le collègue de César, convaincu de l'inutilité de ses efforts pour empêcher ces lois, et ayant même souvent couru le risque, ainsi que Caton, de périr dans le Forum, passa le reste de son consulat renfermé dans sa maison. Pompée, aussitôt après son mariage, remplit d'armes le Forum, et fit ratifier ces lois par le peuple. César obtint, pour cinq ans, le gouvernement des deux Gaules cisalpine et transalpine, auquel on ajouta l'Illyrie, avec quatre légions.

Caton essaya de s'opposer à ces décrets : César le fit conduire en prison, dans la pensée que Caton en appellerait de cet ordre aux tribuns ; mais Caton se laissa emmener sans rien dire ; et César, voyant non-seulement les principaux citoyens révoltés de cette indignité, mais le peuple lui-même qui, par respect pour la vertu de Caton, le suivait dans un morne silence, fit prier sous main un des tribuns d'enlever Caton aux licteurs. De tous les sénateurs, il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui suivissent César au Sénat ; la plupart se retirèrent, offensés de sa conduite. Un certain Considius, sénateur fort âgé, lui dit qu'ils n'étaient pas venus, parce qu'ils avaient craint ses armes et ses soldats. « Pourquoi donc, reprit César, la même crainte ne te fait-elle pas rester chez toi ? — Ma vieillesse, repartit Considius, m'empêche d'avoir peur ; le peu de vie qui me reste n'exige pas une bien grande précaution. » Mais, de tous les actes de son consulat, le plus honteux, ce fut d'avoir nommé tribun du peuple ce même Clodius qui avait déshonoré sa femme, et violé les veilles mystérieuses des dames romaines. Ce choix avait pour motif la ruine de Cicéron ; et César ne partit pour son gouvernement qu'après avoir brouillé Cicéron avec Clodius, et l'avoir fait bannir d'Italie.

Tel est le récit des actions de sa vie qui précédèrent ses exploits dans les Gaules. Les guerres qu'il fit depuis, ces

glorieuses campagnes par lesquelles il soumit les Gaules. lui ouvrirent, pour ainsi dire, une autre route, et commencèrent pour lui une seconde vie, une nouvelle carrière, où il se montra aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer par leurs talents militaires et ont acquis le plus haut renom. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Scipions, les Métellus ou ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que Sylla, Marius, les deux Lucullus, Pompée lui-même,

Dont la gloire alors montait florissante jusqu'aux cieux [1],

les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci, par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises; cet autre par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers; cet autre encore, par les présents et les bienfaits dont il a comblé ses troupes; enfin, il leur a été supérieur à tous par le nombre des batailles qu'il a livrées, et par la multitude d'ennemis qu'il a fait périr. En effet, en moins de dix ans que dura la guerre des Gaules, il prit d'assaut plus de huit cents villes, soumit trois cents nations, combattit, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, en tua un million, et fit autant de prisonniers.

Il inspirait à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui, sous d'autres chefs et dans d'autres guerres, ne différaient pas des autres soldats, se précipitaient, invincibles, renversant tout devant eux, bravant tous les dangers, dès qu'il s'agissait de la gloire de César. En voici quelques exemples. Acilius, dans le combat naval

[1] Citation poétique empruntée à quelque ouvrage aujourd'hui perdu.

donné près de Marseille, s'étant jeté sur un vaisseau ennemi, eut la main droite abattue d'un coup d'épée : il n'abandonna pas son bouclier, qu'il tenait de la main gauche ; il en frappa les ennemis au visage, les renversa tous, et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cassius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et reçut cent trente coups dans son bouclier. Il appelait les ennemis, comme s'il voulait se rendre ; deux s'approchèrent : il abattit à l'un l'épaule d'un coup d'épée, blessa l'autre au visage, et le mit en fuite. Enfin, secouru par ses compagnons, il eut le bonheur de s'échapper. Un jour, en Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans des terrains marécageux et pleins d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du général, se jette au milieu des Barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, et sauve les officiers. Quand il voit les Barbares en fuite, il passe après tous les autres, avec des peines infinies ; il se jette à travers ces courants bourbeux, et finit par atteindre l'autre rive, partie à la nage, partie en marchant ; mais il avait perdu son bouclier. César, émerveillé de son courage, court à lui avec les témoignages de la joie la plus vive ; mais lui, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, il tombe aux pieds de César, et demande pardon d'être revenu sans son bouclier. Une autre fois, en Afrique, Scipion s'empara d'un vaisseau de César monté par Granius Pétro, questeur désigné. Scipion fit massacrer tout l'équipage, et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. « Les soldats de César, répondit Granius, sont accoutumés à donner la vie aux autres, non à la recevoir. » Et il se tua d'un coup d'épée.

Cette ardeur et cette émulation, César lui-même les nourrissait, les fomentait en eux par les récompenses et les honneurs qu'il prodiguait, faisant connaître, par les

effets, qu'au lieu d'employer à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les tenait en dépôt chez lui comme des prix destinés à récompenser la valeur, et auxquels tous pouvaient aspirer; et qu'il ne prenait d'autre part à sa richesse que le plaisir de récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mépris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire; mais ils étaient surpris de sa patience dans des travaux qu'ils trouvaient supérieurs à ses forces; car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps, et sujet à des maux de tête et à des attaques d'épilepsie, affection dont il avait senti, dit-on, les premiers symptômes à Cordoue. Mais, loin de se faire, de la faiblesse de son tempérament, un prétexte pour vivre dans la mollesse, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses maladies : il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air, et endurcissait son corps à toute sorte de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou dans une litière, pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour, il visitait les forteresses, les villes et les camps, ayant toujours à côté de lui un de ses secrétaires pour écrire sous sa dictée tout en voyageant, et, derrière sa personne, un soldat armé d'une épée. Il faisait une telle diligence, que, la première fois qu'il sortit de Rome, il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il eut, dès sa première jeunesse, une grande habitude du cheval; et il avait acquis la facilité de courir à toute bride, les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'exerça à dicter des lettres étant à cheval, et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même, suivant Oppius, un plus grand nombre. On prétend aussi que César fut le

premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations et l'étendue de la ville ne lui en laissaient pas le temps.

Voici un trait remarquable du peu de façon qu'il faisait dans son vivre. Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnait à souper : on servit un plat d'asperges assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir, et gronda fort ses amis, qui témoignaient tout haut leur mécontentement. « Ne vous suffisait-il pas de n'en point manger, « si vous ne les trouviez pas bonnes? Relever ce défaut « de savoir-vivre, c'est ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris dans un de ses voyages par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne trouva qu'une petite chambre, à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit-il à ses amis, céder aux grands les lieux les plus honorables; mais les plus nécessaires, il faut les laisser aux plus malades. » Et il fit coucher Oppius dans la chambre. Pour lui, il passa la nuit avec les autres sous l'auvent du toit, devant la porte.

Les premiers peuples auxquels il eut affaire dans les Gaules, furent les Helvétiens et les Tigurins [1]. Ils avaient brûlé les douze villes et les quatre cents villages de leur dépendance, et ils s'avançaient pour traverser la partie des Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, et non moins redoutables, semblait-il, et par leur audace et par leur multitude: ils comptaient trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille en état de combattre. César ne marcha pas en

[1] Les Tigurins habitaient le pays qui est aujourd'hui le canton de Zurich.

personne contre les Tigurins : il envoya à sa place Labiénus [1], qui les tailla en pièces sur les bords de l'Arar [2]. Il conduisait lui-même son corps d'armée vers une ville alliée [3], lorsque les Helvétiens tombèrent sur lui à l'improviste. Il pressa la marche, et se mit à couvert dans un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les rangea en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter : « Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, pour poursuivre les fuyards ; maintenant, marchons aux ennemis. » Et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peine pour enfoncer leurs bataillons ; mais le plus rude effort, ce fut d'enlever leur camp. Outre qu'ils avaient formé avec les chariots un retranchement où s'étaient ralliés ceux qu'il avait rompus, les enfants et les femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement : ils se firent tous tailler en pièces ; et le combat finit à peine au milieu de la nuit. César ajouta à l'éclat de cette victoire un acte plus glorieux encore : il réunit tous les Barbares qui avaient échappé au carnage, et les fit retourner dans le pays qu'ils avaient quitté, pour rétablir les villes qu'ils avaient détruites : ils étaient plus de cent mille. Son motif, pour agir ainsi, c'était d'empêcher les Germains de passer le Rhin et de s'emparer de ce pays sans habitants.

La seconde guerre qu'il entreprit eut pour objet de défendre les Celtes contre les Germains. Il avait fait, quelque temps auparavant, reconnaître Ariovistus, leur roi, pour allié des Romains ; mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples qu'avait soumis César ;

[1] César dit pourtant lui-même qu'il avait laissé Labiénus en Helvétie, pour garder le retranchement qui joignait le lac de Genève au mont Jura, et qu'il alla lui-même attaquer les Tigurins, et leur tua une grande partie de leur armée

[2] Aujourd'hui la Saône.

[3] Bibracte, aujourd'hui Autun.

et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion ils ne sortissent de leur repos pour étendre encore leurs possessions, et n'envahissent le reste de la Gaule. César s'aperçut que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, tremblaient à l'idée d'une telle guerre. Il les assembla, et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service : « Lâches et mous « comme vous êtes, dit-il, à quoi bon vous exposer à « contre-cœur? Je n'ai besoin, ajouta-t-il, que de la « dixième légion pour attaquer les Barbares; car les « Barbares ne sont pas des ennemis plus redoutables que « les Cimbres; et je ne suis pas un plus mauvais général « que Marius. » La dixième légion, flattée de cette marque d'estime, lui députa quelques officiers, pour lui témoigner sa reconnaissance; les autres légions désavouèrent leurs capitaines; et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin, et allèrent camper à deux cents stades[1] de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de l'audace d'Ariovistus; car, au lieu qu'il s'était flatté que les Romains ne soutiendraient pas l'attaque des Germains, il les voyait fondre sur lui, contre toute attente : il fut étonné de la hardiesse de César, et s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Mais, ce qui émoussa davantage encore la pointe de leur courage, ce furent les prédictions de leurs prêtresses, qui prétendent deviner l'avenir par le bruit des eaux, par les tourbillons que les courants font dans les rivières : elles défendaient qu'on livrât la bataille avant la nouvelle lune. César, averti de cette circonstance, et qui voyait les Barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état d'abattement, qu'à rester lui-même oisif, et à attendre

[1] Environ dix lieues.

le moment qui leur serait favorable. Il va escarmoucher contre eux jusque dans leurs retranchements, et sur les collines où ils étaient campés. Irrités de cette provocation, les Barbares n'écoutent plus que leur colère, et descendent dans la plaine pour combattre. Leur déroute fut complète; et César, les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades [1], couvrit toute la plaine de morts et de dépouilles. Ariovistus, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec un petit nombre des siens. Il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

Ces deux guerres terminées, César mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanais [2]; et lui-même, pour veiller de près sur ce qui se passait à Rome, il descendit dans la Gaule circumpadane, qui faisait partie de son gouvernement; car c'est le Rubicon qui est la limite entre la Gaule cisalpine et le reste de l'Italie. Pendant le séjour qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans : on venait à lui en foule, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait : il les renvoya tous ou comblés de présents ou pleins d'espérances [3]. Dans le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour à tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et gagnait les Romains avec l'argent des ennemis.

Cependant César apprit que les Belges, les plus puissants des Celtes, et qui occupent la troisième partie de la Celtique, s'étaient soulevés, et avaient mis sur pied une armée nombreuse. Il revint aussitôt sur ses pas, et fit la plus grande diligence : il tombe sur les ennemis

[1] Environ quinze lieues.

[2] Habitants du pays situé entre la Saône, le Rhône et les montagnes du Jura : Franche-Comté et Bresse.

[3] Voyez la Vie de Pompée dans ce volume, où Plutarque donne plus de détails.

pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, et défait tous ceux qui s'étaient réunis, et qui se laissèrent enfoncer lâchement : il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient des étangs et de profondes rivières sur les corps morts dont ils étaient remplis. Quant aux révoltés des pays qui bordent l'Océan, ils se rendirent sans combat.

César conduisit son armée contre les Nerviens, les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges : ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts[1], au fond desquelles ils avaient retiré, le plus loin possible de l'ennemi, leurs familles et leurs richesses. Ils vinrent, au nombre de soixante mille, fondre subitement sur César, dans le temps qu'il était occupé à se retrancher et ne s'attendait pas à combattre. La cavalerie fut mise en déroute du premier choc ; puis, les Barbares enveloppent la douzième et la septième légions, et en massacrent tous les officiers ; et si César, arrachant le bouclier d'un soldat, et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les Barbares, et si la dixième légion n'eût accouru du haut de la colline qu'elle occupait, au secours de César, et n'eût enfoncé les lignes des ennemis, il ne se serait pas sauvé un seul Romain ; mais, ranimés par l'audace de César, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces. Cependant ils ne purent venir à bout de faire tourner le dos aux Nerviens ; il fallut les hacher en pièces sur la place qu'ils occupaient. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que cinq cents ; et de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois.

Le Sénat de Rome, à la nouvelle de ces succès extraordinaires, ordonna qu'on ferait, pendant quinze jours, des sacrifices et des fêtes publiques. Jamais victoire

[1] Une grande partie de la Flandre et du Hainaut.

n'avait été si solennellement célébrée ; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril ; et l'affection du peuple attachait plus d'éclat à la victoire, parce que c'était César qui était le vainqueur. On sait, en effet, que César venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver aux environs du Pô, pour tenir la main aux affaires de Rome. Il ne se bornait pas à fournir aux candidats l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et à se faire ainsi des partisans qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance : il donnait rendez-vous dans Lucques à tout ce qu'il y avait à Rome de plus illustres personnages et de plus considérables, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne ; en sorte qu'il s'y trouva jusqu'à cent vingt licteurs portant faisceaux, et plus de deux cents sénateurs.

Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante; que l'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait l'argent nécessaire. Ces mesures révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome ; car, ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le Sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué, ou plutôt faisaient violence au Sénat, lequel gémissait lui-même de ses propres décrets. Il est vrai que Caton était absent : on l'avait à dessein envoyé en Cypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets ; et, voyant l'inutilité de ses efforts, il s'élança hors du Sénat, et alla dans l'assemblée du peuple, protester hautement contre ces lois. Mais il ne fut écouté de personne : les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus ; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient

tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

César, de retour à l'armée des Gaules, trouva le pays en proie à une guerre furieuse. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenctères[1], avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au delà de ce fleuve. César a écrit dans ses Éphémérides[2], en parlant de la bataille qu'il leur livra, que les Barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trêve avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin : avec huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque ; ils lui envoyèrent de nouveaux députés, à dessein de le tromper encore ; mais il fit arrêter ces députés, et marcha contre les Barbares, jugeant que ce serait pure sottise de se piquer de bonne foi envers des perfides, et qui venaient de manquer à leurs engagements. Canusius dit que, le Sénat ayant décrété des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux Barbares, pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction à la trêve, et en faire retomber la malédiction sur son auteur.

De cette multitude de Barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille furent taillés en pièces : il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui furent recueillis par les Sicambres, nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire

[1] Ces deux peuples habitaient ce qu'on nomme aujourd'hui la Westphalie, les pays de Clèves et de Munster.

[2] Ce fait se trouve au quatrième livre des Commentaires. Mais l'ouvrage que cite ici Plutarque, et qui n'existe plus, était le journal détaillé de ce qui était arrivé à César, et comme la matière qui avait servi à la rédaction des Commentaires. Je ne vois donc pas pourquoi l'on a dit que Plutarque donnait ici aux Commentaires le nom d'Éphémérides, et pourquoi on ne veut pas qu'il ait cité les Éphémérides elles-mêmes.

sa passion pour la gloire : jaloux d'être le premier général qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui est fort large, et qui étend fort loin ses eaux des deux côtés. A l'endroit que César avait choisi, le courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois, qui venaient heurter et rompre les pieux qui soutenaient le pont. Pour amortir la roideur des coups, il fit enfoncer, au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres de bois qui brisaient la violence du courant, et protégeaient le pont ; enfin il donna aux yeux un spectacle qui dépassait toute croyance : ce pont entièrement achevé en dix jours. Il fit passer son armée, sans que personne osât s'y opposer ; les Suèves mêmes, les plus belliqueux des Germains, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César brûla leur pays, ranima la confiance des peuples dévoués de tout temps au parti des Romains, et repassa dans la Gaule, n'ayant demeuré que dix-huit jours dans la Germanie.

L'expédition contre les Bretons témoigna de sa merveilleuse audace. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui transporta une armée à travers la mer Atlantique pour aller faire la guerre. Cette île, dont l'existence était mise en doute, à raison de l'étendue qu'on lui attribuait ; cette île, qui avait été un sujet de contestation entre tant d'historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé, et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable, César tenta d'en faire la conquête, et porta au delà de la terre habitable les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule ; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes : on ne put rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. L'expédition n'eut pas tout le succès qu'il

eût désiré ; seulement il reçut des otages du roi, lui imposa un tribut, et repassa en Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient la mort de sa fille, qui était morte en couches chez son mari Pompée. Cet événement causa une vive douleur et à Pompée et à César ; leurs amis en furent troublés, prévoyant que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, travaillée d'ailleurs de maux dangereux, car l'enfant dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le Champ de Mars, où elle fut enterrée.

César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver; après quoi, suivant sa coutume, il avait repris le chemin de l'Italie. Toute la Gaule se souleva de nouveau ; des armées considérables se mirent en campagne, forcèrent les quartiers des Romains, et entreprirent d'enlever leur camp. Les plus nombreux et les plus puissants des rebelles, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent, avec soixante mille hommes, assiéger la légion qui était sous les ordres de Cicéron[1]; et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent emportés d'assaut : tous ses soldats avaient été blessés, et se défendaient avec un courage au-dessus de leurs forces. César, qui était fort loin, ayant appris ces nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et, n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il marcha à grandes journées, pour dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa

[1] Quintus Cicéron, frère de l'orateur.

marche, lèvent le siége, et vont à sa rencontre, méprisant le petit nombre des siens, et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit une retraite simulée, jusqu'à ce qu'ayant trouvé un poste commode pour tenir tête, avec peu de monde, à une armée nombreuse, il fortifia son camp. Il défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit exhausser le retranchement, et boucher les portes, comme s'il cédait à un sentiment de peur : stratagème qui avait pour but d'attirer sur lui le mépris des Barbares, et qui lui réussit : les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer, séparés et sans ordre : alors, il fait sortir sa troupe, tombe sur eux, les met en fuite, et en fait un grand carnage.

Cette victoire abattit tous les soulèvements des Gaulois dans ces quartiers-là ; et, pendant l'hiver, César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait poindre quelque nouveauté. Il lui vint d'Italie trois légions, pour remplacer celles qu'il avait perdues : deux lui furent prêtées par Pompée, et la troisième avait été levée depuis peu dans la Gaule circumpadane. Nonobstant ces précautions, on vit tout à coup se développer, au fond de la Gaule, des semences de révolte, jetées en secret depuis longtemps, et répandues par les chefs les plus puissants des nations les plus belliqueuses, et d'où naquit la plus grande et la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible : une jeunesse forte et nombreuse, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, des trésors considérables fournis par une contribution commune, les places fortes dont les ennemis s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites. On était d'ailleurs dans le fort de l'hiver : les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige ; les campagnes, inondées, étaient comme des torrents ; les chemins, ou ensevelis sous des mon-

ceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Aussi les rebelles ne s'attendaient nullement à se voir attaqués par César. Beaucoup de nations s'étaient révoltées ; les plus considérables étaient les Arvernes[1] et les Carnutes[2] : on avait investi de tout le pouvoir militaire Vercingentorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie.

Vercingentorix divisa son armée en plusieurs corps, établit plusieurs capitaines, et fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à l'Arar : son dessein était de faire prendre d'un seul coup les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome se préparait un soulèvement contre César. Que si, en effet, il eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût eu sur les bras la guerre civile, il eût rempli l'Italie d'épouvante, à l'égal de ce qu'avaient fait autrefois les Cimbres. Dans cette conjoncture, César, qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plutôt appris la révolte, qu'il leva le camp, et marcha sur l'ennemi. Il reprit les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, faisant voir aux Barbares, par sa course impétueuse, dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Car, là où il eût été incroyable qu'un simple courrier arrivât à force de temps, du point d'où César était parti, ils l'y voyaient arrivé lui-même, avec toute son armée, pillant et ravageant leur pays, détruisant leurs places fortes, et recevant ceux qui venaient se rendre à lui. Mais, quand les Éduens[3], qui jusqu'alors s'étaient

[1] Auvergne.
[2] Chartres, Orléans, Blois, Vendôme, etc.
[3] Entre la Loire, la Saône et la Seine : Autun, Lyon, Mâcon, Nevers, etc.

appelés eux-mêmes les frères des Romains, et qui en avaient été traités avec des honneurs particuliers, se déclarèrent contre César, et entrèrent dans la ligue des révoltés, le découragement se jeta parmi ses troupes. César fut donc obligé de décamper de chez eux, et de traverser le pays des Lingons[1], pour entrer dans celui des Séquanais, amis des Romains, et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, pressé par les ennemis, enveloppé par une armée innombrable, il pousse en avant avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage, et met en fuite les Barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec; car les Arvernes montrent une épée suspendue dans un temple, comme une dépouille prise sur César. Il l'y vit lui-même dans la suite, et ne fit que sourire: ses amis l'engageaient à la faire ôter; mais il ne le voulut pas, la regardant comme une chose sacrée.

Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se retirèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia[2]. César fit le siége de cette ville, que la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient faisaient regarder comme imprenable. Pendant ce siége, il se vit dans un danger dont aucun discours ne saurait donner une idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours d'Alésia; et les combattants qui étaient renfermés dans la ville ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se remparer de deux mu-

[1] Langres en était la capitale.

[2] On en trouve, dit-on, les ruines près de Sainte-Reine, en Bourgogne; suivant d'autres, il faut la chercher dans le village d'Alise, entre Semur et Saint-Seine.

railles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les survenants : si les deux armées avaient opéré leur jonction, c'en était fait de César. Aussi, le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui valut-il, à plus d'un titre, une gloire méritée ; car jamais il n'avait montré dans aucun combat des preuves signalées à ce point de son audace et de son habileté. Mais, ce qui doit particulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat livré par César à tant de milliers d'hommes, qu'après qu'il les eut défaits ; et, ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la circonvallation intérieure du côté de la ville n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les lamentations de leurs femmes, car les assiégés voyaient, des deux côtés de la ville, les soldats romains emportant dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois. C'est ainsi que s'évanouit et se dissipa cette armée formidable avec la rapidité d'un fantôme ou d'un songe, presque tous ayant péri dans le combat. Les assiégés, après s'être donné bien du mal à eux-mêmes et en avoir beaucoup fait à César, finirent par se rendre. Vercingentorix, qui avait été l'âme de toute cette guerre, se couvrit de ses plus belles armes, et sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré ; puis, après l'avoir fait caracoler autour de César, qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes, et alla s'asseoir aux pieds de César, où il se tint en silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva pour le triomphe.

César avait résolu depuis longtemps de détruire Pompée, comme aussi de son côté Pompée de détruire César. Crassus, le seul adversaire qui eût pu prendre la place du vaincu, avait péri chez les Parthes : il ne restait à César, pour s'élever au premier rang, qu'à renverser

celui qui l'occupait, et à Pompée, pour prévenir sa propre perte, qu'à se défaire de celui qu'il craignait. Mais il n'y avait pas longtemps que Pompée avait commencé à s'inquiéter pour sa puissance : il regardait jusque-là César comme peu redoutable, persuadé qu'il ne lui serait pas difficile de perdre celui dont l'agrandissement était son ouvrage. César, déterminé de tout temps à détruire tous ses rivaux, était allé, comme un athlète, se préparer loin de l'arène : il s'était exercé lui-même dans les guerres des Gaules, il avait aguerri ses troupes, augmenté sa gloire par ses exploits, et égalé les hauts faits de Pompée. Il n'attendait que des prétextes pour éclater; prétextes que lui fournirent et Pompée lui-même, et les conjonctures, enfin les vices du gouvernement. On voyait, à Rome, ceux qui briguaient les charges dresser en public des tables de banque, et acheter sans honte les suffrages de la multitude; et les citoyens, gagnés à prix d'argent, descendaient à l'assemblée, non pour donner simplement leurs voix à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coups de traits, d'épées et de frondes. Plus d'une fois ils ne sortirent de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre; et la ville restait en proie à l'anarchie, semblable à un vaisseau sans gouvernail, emporté à la dérive. Aussi les gens sensés eussent-ils regardé comme un grand bonheur que cet état violent de démence et d'agitation n'amenât pas de pire mal que la monarchie. Plusieurs mêmes osaient dire ouvertement que l'unique remède aux maux de la république, c'était la puissance d'un seul, et que, ce remède, il fallait l'endurer de la main du médecin le plus doux; ce qui désignait clairement Pompée. Pompée affectait, dans ses discours, de refuser le pouvoir absolu; mais toutes ses actions tendaient à se faire nommer dictateur. Caton pénétra son dessein, et conseilla au Sénat de le nommer

seul consul, afin que, satisfait d'une monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature. Le Sénat prit ce parti; et en même temps il lui continua les deux gouvernements dont il était pourvu, l'Espagne et l'Afrique : il les administrait par des lieutenants, et y entretenait des armées payées par le trésor public, et dont la dépense montait à mille talents chaque année[1].

César s'empressa, à cette nouvelle, d'envoyer demander le consulat, et une pareille prolongation pour ses gouvernements. Pompée d'abord garda le silence; mais Marcellus et Lentulus, qui d'ailleurs haïssaient César, proposèrent de rejeter ses demandes; et, à une démarche nécessaire ils en ajoutèrent, pour ravaler César, d'autres qui ne l'étaient pas. Ils privèrent du droit de cité les habitants de Néocome[2], que César avait établis depuis peu dans la Gaule. Marcellus, étant consul, fit battre de verges un des sénateurs de cette ville, qui était venu à Rome, et lui dit qu'il lui imprimait ces marques d'ignominie, pour le faire souvenir qu'il n'était pas Romain, et qu'il n'avait qu'à les aller montrer à César. Après le consulat de Marcellus, César laissa puiser abondamment dans les trésors qu'il avait amassés en Gaule tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Il acquitta les dettes du tribun Curion, qui étaient considérables, et donna quinze cents talents[3] au consul Paulus, qui les employa à bâtir cette fameuse basilique qui a remplacé celle de Fulvius. Pompée alors s'effraya de ces menées : il se décida à agir ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, pour faire nommer un successeur à César; et il lui envoya redemander les deux légions qu'il

[1] Environ six millions de francs.

[2] La ville de Come, qui avait pris le nom de *Nouvelle*, Néocome ou Novocome, depuis que César y avait établi de nouveaux colons.

[3] Environ neuf millions de francs.

lui avait prêtées pour la guerre des Gaules. César les lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes[1].

Les officiers qui les ramenèrent à Pompée répandirent parmi le peuple des bruits défavorables à César, et corrompirent Pompée par de vaines espérances, en l'assurant que l'armée de César désirait l'avoir pour chef; que si, à Rome, l'opposition de ses envieux et les vices du gouvernement mettaient des obstacles à ses desseins, l'armée des Gaules lui était toute acquise; qu'à peine elle aurait repassé les monts, elle se rangerait à l'instant sous sa loi : « Tant, disaient-ils, César leur est devenu odieux par ses campagnes sans cesse répétées! tant il s'est rendu suspect par la crainte qu'on a de le voir aspirer à la monarchie! » Ces propos enflèrent si bien le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées, croyant n'avoir rien à craindre, et se bornant à combattre les demandes de César par des discours et des opinions; ce dont César s'embarrassait fort peu. On assure qu'un de ses centurions, qu'il avait dépêché à Rome, et qui se tenait à la porte du conseil, ayant entendu dire que le Sénat refusait à César la continuation de ses gouvernements : « Voici qui la lui donnera, » dit-il, en frappant de la main la garde de son épée.

Cependant la demande faite au nom de César avait une noble apparence de justice : il offrait de poser les armes, pourvu que Pompée en fît autant. Devenus ainsi l'un et l'autre simples particuliers, ils attendraient les honneurs que leurs concitoyens voudraient leur décerner; mais lui ôter son armée et laisser à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre les moyens d'y parvenir. Ces offres, que Curion faisait au nom de César, furent accueillies par le peuple avec d'una-

[1] Deux cent trente francs environ de notre monnaie.

nimes applaudissements : il y en eut même qui jetèrent à Curion des couronnes de fleurs, comme à un athlète victorieux. Antoine, l'un des tribuns du peuple, apporta dans l'assemblée une lettre de César relative à ces difficultés, et la fit lire, malgré les consuls. Scipion, beau-père de Pompée, proposa que si, à un jour fixé, César ne posait pas les armes, il fût traité en ennemi public. Les consuls demandent si l'on est d'avis que Pompée renvoie ses troupes; puis, si on veut que César licencie les siennes : il y eut à peine quelques voix pour le premier avis ; mais presque toutes appuyèrent le second. Antoine proposa de nouveau qu'ils déposassent tous deux le commandement, et cet avis fut unanimement adopté ; mais les violences de Scipion et les clameurs du consul Lentulus, lequel criait que contre un brigand il fallait des armes et non pas des décrets, obligèrent les sénateurs d'abandonner la délibération ; et les citoyens, effrayés de ce désaccord, prirent des habits de deuil.

Bientôt après, voilà qu'arrive une autre lettre de César, qui parut encore plus modérée : il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui donnerait le gouvernement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il pût obtenir un second consulat. L'orateur Cicéron, qui venait d'arriver de Cilicie, et qui cherchait à rapprocher les deux partis, travaillait à rendre Pompée plus traitable. Pompée, en consentant aux autres demandes de César, refusait de lui laisser les soldats. Cicéron persuada aux amis de César de se contenter des deux gouvernements avec six mille hommes de troupes, et de faire sur ce pied l'accommodement. Pompée fléchissait, et se rendait à cette proposition ; mais le consul Lentulus n'y voulut point accéder : il traita avec outrage Antoine et Curion, et les chassa honteusement du Sénat. C'était donner à César le plus spécieux de tous les prétextes ; et il s'en servit avec succès

pour irriter ses soldats, leur montrant des hommes distingués, des magistrats romains obligés de s'enfuir en habits d'esclaves, dans des voitures de louage; car c'est sous ce déguisement qu'ils étaient sortis de Rome, dans la crainte d'être reconnus.

César n'avait auprès de lui que cent cavaliers et cinq mille hommes de pied. Il avait laissé au delà des Alpes le reste de son armée; et ceux qu'il avait dépêchés pour la querir n'étaient pas encore arrivés. Mais il vit que le commencement de l'entreprise et la première attaque n'exigeaient pas tant un grand nombre de bras qu'un coup de main dont la hardiesse et la célérité frappât ses ennemis de stupeur, et qu'il lui était plus facile de les effrayer en tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, que de les forcer en venant avec de grands préparatifs. Il ordonne donc à ses tribuns et à ses centurions de ne prendre que leurs épées pour toute arme, et d'aller se saisir d'Ariminum [1], ville considérable de la Gaule, sans tuer personne, autant que faire se pourrait, et sans y soulever de tumulte. Il remit à Hortensius la conduite de son armée, et passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs; puis, un peu avant la nuit, il prit un bain, et, entrant dans la salle à manger, il resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engageant les convives à faire bonne chère, et les priant de l'attendre, car il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre, non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il poussa d'abord par une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna ensuite vers Ariminum. Arrivé sur le bord de la rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, il suspendit sa course,

[1] Aujourd'hui Rimini, dans la marche d'Ancône.

frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait l'approche du danger, et tout troublé de la grandeur et de l'audace de son entreprise : fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires, et changea plusieurs fois d'avis. Il conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, et parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage du Rubicon allait être le premier signal, et le jugement qu'on porterait de cette action dans la postérité. Enfin la passion l'emporta. Il repousse les conseils de la raison ; il se précipite aveuglément dans l'avenir, et prononce le mot qui est le prélude ordinaire des entreprises difficiles et hasardeuses : « Le dé en est jeté ! » Il traverse aussitôt la rivière, et fait une telle diligence, qu'il arrive à Ariminum avant le jour, et s'empare de la ville. La nuit qui précéda le passage du Rubicon, il eut, dit-on, un songe sinistre : il lui sembla qu'il avait avec sa mère un commerce incestueux.

La prise d'Ariminum lâcha la guerre, pour ainsi dire à larges portes, et sur la terre et sur la mer ; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'étaient pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus à travers l'Italie : on eût dit que les villes elles-mêmes se levaient de leur place pour prendre la fuite, et se transportaient d'un lieu dans un autre. Rome se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs ; et, dans cette agitation, dans cette tempête violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité : peu s'en fallut qu'elle ne se détruisît par ses propres mains. Ce n'étaient partout que passions contraires et mouvements convul-

sifs; ceux mêmes qui voyaient avec joie l'entreprise de César ne se pouvaient tenir tranquilles : comme ils rencontraient à chaque pas, dans cette grande ville, des gens affligés et inquiets, il les insultaient avec fierté, et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà étonné par lui-même, était troublé d'ailleurs par les propos qu'il entendait de toutes parts : il était puni avec justice, suivant les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. « Frappe donc la terre du pied, » lui dit Favonius; parce qu'un jour Pompée, étalant ses vanteries en plein Sénat, avait déclaré aux sénateurs qu'ils n'avaient à s'embarrasser de rien, ni à s'inquiéter des préparatifs de la guerre : « Que César se mette en marche, avait-il ajouté; je n'ai qu'à frapper du pied la terre pour remplir de légions l'Italie. »

Quoi qu'il en soit, Pompée, à ce moment, était encore supérieur à César par le nombre de ses soldats; mais on ne le laissait jamais le maître de suivre ses propres sentiments : les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent, et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara qu'il y avait tumulte[1]; et il abandonna la ville, ordonnant au Sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféraient à la tyrannie leur patrie et la liberté, la défense d'y rester. Les consuls s'enfuirent sans avoir même fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux avant de sortir de la ville; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, ravissant, pour ainsi dire, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leur

[1] Voyez plus haut la Vie de Pompée dans ce volume.

main, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis; il y en eut même qui, d'abord tout dévoués au parti de César, perdirent la tête dans le premier moment d'épouvante, et, sans aucune nécessité, se laissèrent entraîner par le torrent des fuyards.

C'était un spectacle bien digne de pitié que de voir la ville assaillie par cette terrible tempête, abandonnée comme un vaisseau sans pilote, et emportée à l'aventure. Mais, quelque déplorable que fût cette fuite, c'était dans l'exil que les citoyens voyaient la patrie, à cause de leur attachement pour Pompée; et ils abandonnaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, et qui avait été son lieutenant, Labiénus qui s'était comporté dans toutes les guerres des Gaules avec le zèle d'un brave, quitta son parti, et alla rejoindre Pompée. César ne laissa pas, malgré cette désertion, de lui renvoyer son argent et ses équipages. Il alla camper ensuite devant Corfinium, où Domitius commandait pour Pompée. Domitius, désespérant de pouvoir défendre la place, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était son médecin, et l'avala dans l'espérance de mourir; mais, ayant bientôt appris avec quelle admirable bonté César traitait les prisonniers, il se mit à déplorer son malheur, et la précipitation avec laquelle il avait pris cette résolution funeste. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il avait bu n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, Domitius se lève, et va trouver César, qui le reçoit en grâce. Cependant Domitius se déroba bientôt, et retourna vers Pompée.

Ces nouvelles, portées à Rome, ranimèrent la joie dans le cœur de ceux qui y étaient restés; et plusieurs des fugitifs y retournèrent. César prit les troupes de Domitius, et les incorpora dans son armée ainsi que les recrues levées dans les villes au nom de Pompée, et qui

n'avaient pas eu le temps de rejoindre. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée lui-même. Mais Pompée n'attendit point l'ennemi : il se retira à Brundusium, et fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec ses troupes ; il y passa lui-même bientôt après, César étant arrivé devant Brundusium, comme je l'exposerai en détail dans la Vie de Pompée. César eût voulu le poursuivre, mais il manquait de vaisseaux : il s'en retourna donc à Rome, après s'être rendu maître, en soixante jours, de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne s'y attendait, et, dans la ville, un grand nombre de sénateurs : il parla à ces derniers avec humanité et affabilité, les exhortant à députer vers Pompée, pour lui porter de sa part des conditions raisonnables. Aucun d'eux n'accepta la commission, soit qu'ils craignissent Pompée, qu'ils avaient abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement, et que ce n'était qu'un beau discours donné à la bienséance.

Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, et allégua des lois qui le défendaient. « Le temps des armes, lui dit César, n'est « pas celui des lois; si tu n'approuves pas ce que je veux « faire, retire-toi : la guerre n'a que faire de cette li- « berté de paroles. Quand l'accommodement sera fait, « et que j'aurai posé les armes, tu pourras alors haran- « guer à ta fantaisie. Au reste, ajouta-t-il, quand je te « parle ainsi, je n'use pas de tous mes droits ; car vous « m'appartenez par le droit de la guerre, toi et tous ceux « qui vous êtes déclarés contre moi, et qui êtes tombés « entre mes mains. » Après cette leçon adressée à Métellus, il s'avança vers les portes du trésor ; et, comme on ne trouvait pas les clefs, il envoya chercher des serruriers, et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer; et plusieurs personnes le

louaient de sa fermeté. César alors prit un ton plus haut, et menaça de le tuer s'il ne cessait ses importunités : « Et tu n'ignores pas, jeune homme, ajouta-t-il, qu'il m'était plus difficile de le dire que de le faire. » Métellus se retira, effrayé de ces dernières paroles; et l'on s'empressa de fournir à César, sans plus de difficulté, tout l'argent dont il avait besoin pour la guerre.

Il se rendit aussitôt en Espagne avec une armée, résolu de chasser Afranius et Varron, lieutenants de Pompée, et de commencer par se rendre maître de leurs troupes et de leurs gouvernements avant de marcher contre Pompée : il ne voulait laisser derrière aucun ennemi. Dans cette guerre, sa vie fut souvent en danger, par les embûches qu'on lui dressa, et son armée manqua de périr par la disette; mais il n'en mit pas moins d'ardeur à poursuivre les ennemis, à les provoquer au combat, à les environner de tranchées : il ne s'arrêta point qu'il n'eût en sa puissance leurs camps et leurs troupes. Les chefs prirent la fuite, et se retirèrent vers Pompée. Quand César fut de retour à Rome, Pison, son beau-père, lui conseilla de députer à Pompée afin de traiter d'un accommodement; mais Isauricus, pour faire sa cour à César, combattit cette proposition. Élu dictateur par le Sénat, César rappela les bannis, rétablit dans leurs honneurs les enfants de ceux qui avaient été proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes. Il fit d'autres ordonnances semblables, mais en petit nombre; car il ne garda que onze jours l'autorité suprême : il se nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, et ne s'occupa plus que de la guerre.

Il laissa derrière lui une grande partie de son armée, et, avec six cents chevaux d'élite et cinq légions, en plein solstice d'hiver, au commencement de janvier, qui répond à peu près au mois Posidéon des Athéniens, il s'embarqua, traversa la mer Ionienne, et s'empara d'Oricum

et d'Apollonie. Il renvoya les vaisseaux de transport à Brundusium, pour amener les troupes qui étaient restées en arrière. Ces soldats, épuisés de fatigue, rebutés de ces combats qu'il leur fallait livrer sans relâche contre tant d'ennemis, se plaignaient de César dans leur route : « Où « donc, disaient-elles, cet homme veut-il nous mener ? « et où s'arrêtera-t-il enfin ? Ne cessera-t-il de nous « traîner partout à sa suite, et de se servir de nous comme « d'êtres infatigables, et dont la vie ne saurait s'user ? Le « fer même cède aux coups dont on le frappe ; les bou- « cliers et les cuirasses ont à la longue besoin de repos. « César ne s'aperçoit donc pas, à nos blessures, qu'il « commande à des hommes mortels, et que nous sommes « sujets à tous les maux, à toutes les souffrances de la « condition mortelle ? Dieu lui-même ne peut pas, sur « la mer, forcer la saison de l'hiver et des vents. Et ce- « pendant, c'est dans cette saison que César nous expose « au péril : on dirait, non qu'il poursuit ses ennemis, mais « qu'il fuit devant eux. » En parlant de la sorte, ils s'acheminaient lentement vers Brundusium ; mais, lorsqu'en arrivant, ils trouvèrent que César était déjà parti, alors ils changèrent de langage : ils se firent à eux-mêmes de vifs reproches ; ils s'accusèrent d'avoir trahi leur général ; ils allèrent même jusqu'à s'emporter contre leurs officiers, qui n'avaient pas pressé la marche ; et, assis sur les rochers de la côte, ils portaient leurs regards sur la mer et vers l'Épire, pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient les porter à l'autre bord.

Cependant César était à Apollonie, avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brundusium tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un bateau à douze rames, et de se rendre à Brundusium, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée

de la nuit, il se déguise en esclave, monte sur le bateau, se jette dans un coin, comme un simple passager sans conséquence, et se tient là sans rien dire. L'esquif descendait le fleuve Anius [1], qui le portait vers la mer. L'embouchure du fleuve était ordinairement tranquille, parce qu'une brise de terre, qui soufflait tous les matins, repoussait les vagues de la mer, et les empêchait d'entrer dans la rivière ; mais, cette nuit-là, il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent, qu'il fit tomber la brise de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues qui luttaient contre son courant, devint dangereux et terrible : ses eaux, repoussées violemment vers leur source, tournoyaient avec une effroyable rapidité et d'affreux mugissements ; et le pilote ne pouvait venir à bout de maîtriser les flots. Il ordonna aux matelots de tourner la proue, et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fit connaître ; et, prenant la main du pilote, tout stupéfait de sa présence : « Allons, mon brave, dit-il, continue ta route, et ne crains riens ; tu conduis César et sa fortune. » Les matelots oublient la tempête, forcent de rames, et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues ; mais tous leurs efforts furent inutiles ; et, comme l'esquif faisait eau de tous côtés, prêt à couler à fond dans l'embouchure du fleuve, César permit au pilote, avec bien du regret, de retourner en arrière. Il regagna le camp : les soldats, sortant en foule au-devant de lui, se plaignent douloureusement de ce qu'il désespère de vaincre avec eux seuls, et veut aller, dans son chagrin, s'exposer au plus terrible danger, pour chercher les absents, comme s'il se défiait de ceux qui sont près de lui Bientôt après, Antoine arriva avec les troupes de Brun-

[1] Cette rivière, que Strabon nomme Aoüs, passait à dix stades ou une demi-lieue d'Apollonie.

dustum ; et César, plein de confiance, présenta le combat à Pompée.

Pompée, campé dans un poste avantageux, tirait abondamment de la terre et de la mer tout ce qu'il lui fallait de provisions ; tandis que César, qui, dès le commencement, n'avait pas été dans l'abondance, se trouva plus tard réduit à manquer même des choses les plus nécessaires. Ses soldats, pour se nourrir, pilaient une certaine racine, qu'ils détrempaient avec du lait ; quelquefois même ils en faisaient des pains : et, s'avançant jusqu'aux premiers postes des ennemis, ils jetaient de ces pains dans leurs retranchements, en leur disant que, tant que la terre produirait de ces racines, ils ne cesseraient pas de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit qu'on montrât ces pains à ses soldats, et qu'on leur rapportât ces discours ; car son armée se décourageait, et frissonnait à l'idée de la dureté et de l'insensibilité farouche des ennemis, comme s'ils eussent eu affaire à des bêtes sauvages. Il se faisait chaque jour, près du camp de Pompée, des escarmouches où César avait toujours l'avantage ; une fois pourtant ses troupes furent mises en pleine déroute, et il se vit en danger de perdre son camp.

Pompée avait attaqué avec vigueur : aucun des corps de César ne tint ferme ; ils prirent tous la fuite ; les tranchées furent remplies de morts ; et ils furent poursuivis jusque dans leurs lignes et leurs retranchements. César court au-devant des fuyards, et tâche de les ramener au combat ; mais tous ses efforts sont inutiles : il veut saisir les enseignes, mais ceux qui les portaient les jettent à terre, et trente-deux tombent au pouvoir de l'ennemi. César lui-même manqua de périr : il avait voulu retenir un soldat grand et robuste, qui fuyait comme les autres, et l'obliger de faire face à l'ennemi : cet homme, troublé par le danger, et hors de lui-même, leva l'épée pour le frapper ; mais l'écuyer de César le prévint, et d'un coup

d'épée lui abattit l'épaule. César croyait déjà tout perdu ; mais Pompée, ou par un excès de précaution, ou par un caprice de la Fortune, ne conduisit pas à son terme un si heureux commencement : satisfait d'avoir forcé les fuyards à se renfermer dans leur camp, il se retira. Aussi César, en s'en retournant, dit à ses amis : « La victoire était aujourd'hui aux ennemis, s'ils avaient eu un chef qui sût vaincre. » Rentré dans sa tente, il se coucha, et il passa la nuit dans la plus cruelle inquiétude, et en proie à une affreuse perplexité : il se reprochait la faute qu'il avait faite, lorsque, ayant devant lui un pays abondant et les villes opulentes de la Macédoine et de la Thessalie, au lieu d'attirer la guerre de ce côté, il était venu camper sur les bords de la mer, sans avoir rien à opposer à la flotte des ennemis, et bien plus assiégé par la disette qu'il n'assiégeait Pompée par les armes.

Déchiré par ces réflexions, affligé de la nécessité qui le pressait et de la situation fâcheuse où il était réduit, il lève son camp, résolu d'aller dans la Macédoine combattre Scipion : il espérait ou attirer Pompée sur ses pas, et l'obliger de combattre dans un pays qui ne lui donnerait plus la facilité de tirer ses provisions par mer, ou venir aisément à bout de Scipion, si Pompée l'abandonnait. La retraite de César enfla le courage des soldats et des officiers de Pompée : ils voulaient qu'on le poursuivît sur-le-champ, comme un homme déjà vaincu et mis en fuite. Mais Pompée était trop prudent pour mettre de si grands intérêts au hasard d'une bataille : abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre le bénéfice du temps, il croyait plus sage de tirer la guerre en longueur, et de laisser se flétrir le peu de vigueur qui restait encore aux ennemis. Les plus aguerris des soldats de César montraient dans les combats beaucoup d'expérience et d'audace ; mais, dès qu'il leur fallait faire des marches et des campements, assiéger les

places fortes et passer les nuits sous les armes, leur vieillesse les faisait bientôt succomber à ces fatigues : ils étaient trop pesants pour des travaux si pénibles; et leur courage cédait à la faiblesse de leur corps. On disait d'ailleurs qu'il régnait dans leur armée une maladie contagieuse, dont la mauvaise nourriture avait été la première cause; et, ce qui était encore plus fâcheux pour César, il n'avait ni argent ni vivres, et il semblait inévitable qu'il se consumât lui-même en peu de temps.

Tous ces motifs déterminèrent Pompée à refuser le combat. Le seul Caton approuva sa résolution, par le désir d'épargner le sang des citoyens : il n'avait pu voir les corps des ennemis tués à la dernière action, au nombre de mille, sans verser des larmes; et, en se retirant, il s'était couvert la tête de sa robe, en signe de deuil. Tous les autres accusaient Pompée de refuser le combat par lâcheté : ils cherchaient à le piquer, en l'appelant Agamemnon et roi des rois, en lui imputant de ne vouloir pas renoncer à cette autorité monarchique dont il était investi, à ce concours de tant de capitaines qui venaient dans sa tente prendre ses ordres, et dont sa vanité était flattée. Favonius, qui affectait d'imiter la franchise du langage de Caton, déplorait, d'un ton tragique, le malheur qu'on aurait encore cette année de ne pas manger des figues de Tusculum, parce qu'il fallait à Pompée une autorité monarchique. Afranius, nouvellement arrivé d'Espagne, où il s'était fort mal conduit, et qu'on accusait d'avoir vendu et livré son armée, lui demanda pourquoi il n'allait pas combattre contre ce trafiquant qui avait acheté de lui ses gouvernements. Tous ces propos forcèrent Pompée de se décider au combat : et il se mit à la poursuite de César.

César avait éprouvé de grandes difficultés dans les premiers jours de sa marche. Personne ne voulait lui fournir de vivres, et sa récente défaite lui attirait un mé-

pris général ; mais, lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes[1] en Thessalie, il eut de quoi nourrir son armée ; et, pour surcroît de bonheur, ses soldats furent guéris de la maladie, d'une façon vraiment étrange. Ayant trouvé une quantité prodigieuse de vin, ils en burent avec excès, et se livrèrent à la débauche, menant, tout le long du chemin, une espèce de bacchanale. L'ivresse chassa la maladie, qui venait d'une cause contraire, et changea entièrement la disposition de leurs corps. Quand les deux généraux furent entrés dans la plaine de Pharsale, et qu'ils eurent assis leur camp l'un vis-à-vis de l'autre, Pompée revint à sa première résolution, d'autant plus qu'il venait d'avoir des présages sinistres et un songe alarmant. Il lui avait semblé se voir à Rome dans le théâtre, accueilli par les applaudissements des Romains[2].....

Mais ceux qui l'entouraient étaient, au contraire, tout pleins de présomption, et prévenaient la victoire par leurs espérances. Déjà Domitius, Spinther et Scipion se disputaient la dignité de grand pontife, que possédait César ; plusieurs avaient envoyé retenir et louer d'avance, à Rome, des maisons propres à loger des consuls et des préteurs, assurés qu'ils se croyaient d'être élevés aux magistratures aussitôt après la guerre. Mais, ceux qui se montraient le plus impatients de combattre, c'étaient les chevaliers, tout fiers de la beauté de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine et de leur nombre, car ils étaient sept mille contre mille que César en avait. L'infanterie de Pompée l'emportait aussi par le nombre : elle était de quarante-cinq mille hommes, et celle des ennemis ne montait qu'à vingt-deux mille. Cé-

[1] César dit que cette ville était la première qu'on rencontrât en Thessalie, à partir des frontières de l'Épire.

[2] Il y a ici une lacune, qu'on peut suppléer au moyen du récit détaillé que Plutarque a fait de ce songe dans la Vie de Pompée.

sar, ayant rassemblé ses troupes, leur dit que Cornificius, qui lui amenait deux légions, ne tarderait pas d'arriver; que quinze autres cohortes étaient postées autour de Mégare et d'Athènes, sous le commandement de Calénus; et il leur demanda s'ils voulaient attendre ce renfort, ou hasarder seuls la bataille. Ils le conjurèrent, d'un cri unanime, de ne pas attendre, mais plutôt d'imaginer quelque stratagème afin d'attirer le plus tôt possible l'ennemi au combat.

Il fit un sacrifice, pour purifier son armée; et, après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que dans trois jours on en finirait avec les ennemis par un combat. César lui demanda s'il apercevait dans les entrailles sacrées quelque signe favorable. « Tu répondras toi-même à cette question mieux que moi, dit le devin; les dieux me font voir un grand changement, une révolution générale de l'état présent à un état tout contraire: si donc tu crois tes affaires en bon point maintenant, attends-toi à une pire fortune; si tu trouves ta position fâcheuse, espère un meilleur sort. » La veille de la bataille, comme il visitait les gardes, on aperçut, sur le minuit, une traînée de feu dans le ciel, laquelle, passant par-dessus le camp de César, se changea tout à coup en une flamme vive et éclatante, et alla tomber dans le camp de Pompée. Quand on posa les gardes du matin, on reconnut qu'une terreur panique s'était répandue parmi les ennemis.

Toutefois, César ne s'attendait pas à combattre ce jour-là; et il s'apprêtait à lever le camp, pour se retirer vers Scotuse. Déjà les tentes étaient pliées, lorsque les coureurs vinrent annoncer à César que les ennemis sortaient pour donner la bataille. Ravi de cette nouvelle, il fait sa prière aux dieux, il range son armée en bataille, et la divise en trois corps. Il donne à Domitius Calvinus le commandement du centre, met Antoine à la tête de l'aile gauche, et se place lui-même à la droite, afin de

combattre avec la dixième légion. La cavalerie des ennemis était opposée à cette aile droite : César, à l'aspect de cette troupe brillante et nombreuse, sentit le besoin d'un renfort : il tira secrètement de sa dernière ligne six cohortes qu'il plaça derrière son aile droite, après leur avoir prescrit ce qu'elles devaient faire quand les cavaliers ennemis viendraient à la charge. Pompée était à son aile droite ; Domitius commandait la gauche ; Scipion, beau-père de Pompée, conduisait le centre. Toute la cavalerie s'était portée à l'aile gauche, dans le dessein d'envelopper la droite des ennemis, et de mettre en déroute le corps même dans lequel combattait le général : nul doute, pensaient-ils, que cette infanterie, si profonds qu'en fussent les rangs, ne cédât à leurs efforts ; que le premier choc d'une cavalerie si nombreuse ne culbutât les bataillons ennemis, et ne les rompît entièrement.

Des deux côtés on allait sonner la charge, lorsque Pompée ordonna à son infanterie de rester immobile et bien serrée, pour attendre le choc de l'ennemi, et de ne s'ébranler que lorsqu'il serait à la portée du trait. César dit que Pompée commit en cela une faute, pour avoir ignoré qu'au commencement de l'action l'impétuosité de la course rend le choc bien plus terrible, qu'elle donne plus de roideur aux coups, et que le courage s'enflamme, allumé par le mouvement de cette multitude. César, prêt a ébranler ses bataillons et à commencer la charge, voit un des plus proches capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César, lui adressant la parole : « Eh bien ! Caïus Crassinius, dit-il, que devons-nous espérer ? avons-nous bon courage ? » Crassinius lui tendant la main : « Nous vaincrons glorieusement, César, dit-il d'une voix forte ; pour moi, tu me loueras aujourd'hui mort ou vif. » En disant ces mots, il s'élance le premier au pas de course sur

l'ennemi, entraînant après lui sa compagnie, qui était de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons, et s'entoure de morts, jusqu'à ce qu'enfin il reçoit dans la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par la nuque du cou.

Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très-vive, les cavaliers de l'aile gauche de Pompée s'avancèrent avec fierté, et étendirent leurs escadrons, pour envelopper l'aile droite de César; mais avant qu'ils eussent eu le temps de charger, les six cohortes que César avait placées derrière son aile courent sur eux; et, au lieu de lancer de loin leurs javelots, suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épée les jambes et les cuisses des ennemis, elles portent leurs coups dans les yeux, et cherchent à les blesser au visage, suivant l'instruction qu'elles avaient reçue de César. César s'était bien douté que ces cavaliers, novices dans les combats, et peu accoutumés aux blessures, jeunes d'ailleurs, et qui faisaient parade de leur beauté et de cette fleur de jeunesse, redouteraient particulièrement ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas longtemps un genre de combat où ils auraient à craindre et le danger actuel et la difformité pour l'avenir. Et c'est ce qui arriva: ces délicats ne supportèrent pas les coups de javeline pointés en haut; et, n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue, et se couvraient la tête pour préserver leur visage. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, prirent honteusement la fuite, et causèrent la perte du reste de l'armée; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie, et, la chargeant à dos, il la taillèrent en pièces.

Pompée n'eut pas plutôt vu, de son aile droite, la déroute de sa cavalerie, qu'il ne fut plus le même qu'auparavant: oubliant qu'il était le grand Pompée, et sem-

blable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente, sans dire un seul mot, et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis assaillirent les retranchements, et combattirent contre ceux qui les défendaient; à ce moment, comme revenu à lui-même, il s'écria, dit-on : « Hé quoi! jusque dans mon camp! » Et, sans ajouter un mot de plus, il quitte sa cotte d'armes avec toutes les autres marques du commandement, et, prenant un habillement plus propre à la fuite, il se dérobe du camp. La suite de ses aventures et son assassinat par les Égyptiens, auxquels il s'était livré, seront rapportés en détail dans sa Vie.

César, entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte, et ceux qu'on massacrait encore : ce spectacle lui arracha un soupir. « Hélas! dit-il, ils l'ont voulu; ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité; oui, moi Caïus César, malgré tant de guerres terminées par la victoire, si je me fusse dessaisi de mes armées, j'aurais été condamné. » Asinius Pollion dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui, il les a mises en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des gens de pied qu'on avait faits prisonniers. Il fit grâce à plusieurs personnages distingués : de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis. César, ne le voyant pas paraître après la bataille, avait témoigné, dit-on, une vive inquiétude; et, quand il le vit venir à lui sain et sauf, il montra la plus grande joie.

Une foule de présages annoncèrent la victoire : le plus

remarquable est celui qu'on en eut à Tralles [1]. Il y avait, dans le temple de la Victoire, une statue de César ; le sol d'alentour était formé d'une terre fort dure naturellement, et, de plus, pavé d'une pierre plus dure encore : de ce sol pourtant il s'éleva, dit-on, un palmier, près du piédestal de la statue. A Padoue, Caïus Cornélius, homme habile dans l'art des augures, compatriote et ami de Tite Live, se trouvait occupé, ce jour-là, à contempler le vol des oiseaux. Il connut d'abord, au rapport de Tite Live, que la bataille se donnait en cet instant, et dit à ceux qui étaient présents que l'affaire allait se vider, et que les deux généraux en étaient aux mains. Puis, s'étant remis à ses observations, et ayant examiné les signes, il se leva avec enthousiasme, et s'écria : « Tu l'emportes, ô César ! » Et, comme les assistants étaient étonnés de cette prophétie, il déposa la couronne qu'il avait sur la tête, et jura qu'il ne la remettrait que lorsque l'événement aurait justifié sa prédiction. Voilà, selon Tite Live, comment la chose se passa [2].

César consacra sa victoire par un monument glorieux, en donnant la liberté à la nation thessalienne ; puis il se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il accorda la même grâce aux Cnidiens, en faveur de Théopompe [3], celui qui a fait le recueil des récits mythologiques ; et il déchargea tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts. Il aborda à Alexandrie après l'assassinat de Pompée. Quand Théodotus lui présenta la tête de Pompée, il détourna la tête avec horreur ; et, en recevant le sceau du vaincu, il pleura. Il combla de présents ceux des amis de Pompée qui s'étaient dispersés, après sa mort, dans

[1] Ville de l'Asie Mineure, dans la Lydie.

[2] Cette partie de l'ouvrage de Tite Live, où était racontée l'histoire de la guerre civile, n'existe plus.

[3] Ce Théopompe était un contemporain et un ami de César.

la campagne, et avaient été pris par le roi d'Égypte ; il se les attacha, et il écrivit, à ses amis de Rome, que le fruit le plus réel et le plus doux qu'il retirât de sa victoire, c'était de sauver tous les jours quelques-uns de ceux des citoyens qui avaient porté les armes contre lui.

Quant à la guerre d'Alexandrie, les uns disent que son amour pour Cléopâtre, et non point une nécessité réelle, le détermina à cette entreprise, aussi honteuse pour sa réputation que dangereuse pour sa personne ; les autres en accusent les amis du roi, et surtout l'eunuque Pothin, qui jouissait auprès de Ptolémée du plus grand crédit. Pothin venait de tuer Pompée, avait chassé Cléopâtre, et tendait secrètement des embûches à César. C'est à partir de cette découverte, dit-on, que César se mit à passer les nuits dans les festins, pour se tenir mieux sur ses gardes. D'ailleurs, en public même, Pothin n'était pas supportable : il ne cessait de travailler, par ses paroles et par ses actes, à rendre César odieux et méprisable. Il donnait, pour les soldats romains, le blé le plus vieux et le plus gâté, et disait que, vivant aux dépens d'autrui, ils devaient se contenter et prendre patience. Il ne faisait servir à la table du roi que de la vaisselle de bois et de terre, sous prétexte que César avait reçu, pour gage d'une dette, la vaisselle d'or et d'argent. Le père du roi régnant devait, en effet, à César dix-sept millions cinq cent mille sesterces[1] ; César avait fait remise aux enfants de ce prince de sept millions cinq cent mille sesterces, et demandait les dix millions restants pour l'entretien de ses troupes. Pothin l'assurait qu'il pouvait partir sans plus attendre, et aller terminer ses grandes affaires ; qu'il recevrait bientôt son argent, ainsi que les bonnes grâces du roi. César répondit qu'il n'avait nul besoin de prendre conseil des Égyptiens ; et il

[1] Environ trois millions cinq cent mille francs.

manda secrètement à Cléopâtre de revenir à la ville. Cléopâtre prend avec elle un seul de ses amis, Apollodore le Sicilien ; elle monte dans un petit bateau, et arrive de nuit devant le palais. Comme il n'y avait pas moyen qu'elle y entrât sans être reconnue, elle s'enveloppe dans un sac à matelas, qu'Apollodore lie avec une courroie, et qu'il fait entrer chez César par la porte même du palais.

Cette ruse de Cléopâtre fut, dit-on, le premier appât qui captiva César : émerveillé de cet esprit inventif, puis ensuite subjugué par sa douceur, par les grâces de sa conversation, il la réconcilia avec son frère, à condition qu'elle partagerait la puissance royale ; et un grand festin suivit cette réconciliation. Un des esclaves de César, qui était son barbier, le plus timide et le plus soupçonneux des hommes, découvrit, en parcourant le palais, en prêtant l'oreille à tout, en examinant tout ce qui se passait, un complot tramé contre la vie de César par Achillas, général des troupes du roi, et par l'eunuque Pothin. César, en ayant eu la preuve, place des gardes autour de la salle, et fait tuer Pothin. Pour Achillas, il se sauva à l'armée, et suscita contre César une guerre difficile et dangereuse, dans laquelle, avec très-peu de troupes, il eut à résister à une ville puissante et à des forces considérables.

Le premier danger auquel il se vit exposé fut la disette d'eau ; car les ennemis avaient bouché tous les aqueducs qui en apportaient dans son quartier. Il courut un second péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte : il fut forcé, pour échapper au danger, de la brûler lui-même ; et l'incendie prit de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque. Enfin, dans le combat qui se donna près de l'île de Pharos, il sauta de la digue dans un bateau, pour aller au secours de ses troupes, qui étaient pressées par l'ennemi : les navires égyptiens accourent de toutes parts pour l'envelopper.

César se jette à la mer, et se sauve à la nage, avec beaucoup de peine et de difficulté. Il tenait à la main, dit-on, en ce moment, des papiers qu'il ne lâcha point, malgré les traits qui pleuvaient sur lui, et qui l'obligeaient souvent de plonger : il soutenait ces papiers d'une main au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de l'autre. Quant au bateau, il avait bientôt coulé à fond. Le roi alla rejoindre son armée ; César le suivit, lui livra bataille, et remporta une victoire complète. Un grand nombre d'ennemis périrent dans ce combat ; et le roi disparut, sans qu'on en eût jamais depuis aucune nouvelle. César donna tout le royaume d'Égypte à Cléopâtre, qui, peu de temps après, accoucha d'un fils que les Alexandrins appelèrent Césarion ; et aussitôt César partit pour la Syrie.

Arrivé en Asie, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec une poignée de soldats ; que Pharnace, poursuivant vigoureusement ses succès, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce, et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever tous les rois et tous les tétrarques. César marche contre lui avec trois légions, et lui livre une grande bataille près de la ville de Zéla[1] : il taille en pièces toute son armée, et le chasse du Pont. Pour marquer la rapidité inouïe de cette victoire, il écrivit à Amintius, un de ses amis de Rome, ces trois mots seulement : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu[2]. » Dans le latin, les trois mots ont la même désinence, ce qui donne à cette concision un caractère plus frappant encore.

Après cette victoire, il repassa en Italie, et arriva à Rome vers la fin de l'année où devait se terminer sa seconde dictature : cette charge, avant lui, n'avait jamais été annuelle. Il fut nommé consul pour l'année suivante.

[1] César nomme cette ville Ziéla.
[2] *Veni, vidi, vici.*

On blâma fort son extrême indulgence pour ses soldats, qui avaient tué, dans une émeute, deux personnages prétoriens, Cosconius et Galba : il se borna, pour tout châtiment, à leur donner le nom de citoyens[1], au lieu de celui de soldats; il leur distribua même mille drachmes[2] par tête, et leur assigna des terres considérables dans l'Italie. On lui reprochait aussi les fureurs de Dolabella, l'avarice d'Amintius, l'ivrognerie d'Antoine, et le luxe de Cornificius, lequel s'était adjugé la maison de Pompée, et, ne la trouvant pas assez grande pour lui, en construisait sur le même terrain une plus grande. Les Romains s'indignaient de ces désordres; et César ne les ignorait ni ne les approuvait; mais il était forcé, pour arriver à ses fins politiques, d'employer de pareils agents.

Après la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'étaient enfuis en Afrique; là, par le secours du roi Juba, ils avaient ramassé une armée considérable. César, résolu de marcher contre eux, passe en Sicile vers le solstice d'hiver; et, pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dresse sa tente sur le bord de la mer, et, au premier vent favorable, il fait voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux; il les débarque sans être aperçu, et se remet aussitôt en mer, tremblant qu'il n'arrive malheur à la plus importante partie de son armée : il la rencontra qui faisait route, et l'amena tout entière dans son camp. Il apprit en arrivant que les ennemis se confiaient sur un ancien oracle, qui portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique.

[1] En les appelant *Quirites*, César les châtiait véritablement : c'était leur déclarer qu'ils n'étaient plus soldats, qu'ils ne combattraient plus sous ses ordres; c'était, pour ainsi dire, les noter d'infamie. Quant à l'argent et aux terres qu'il leur donna ensuite, c'était le salaire de leurs longs travaux, dont César ne pouvait les frustrer sans manquer à sa parole, et sans démentir toute sa conduite antérieure.

[2] Environ neuf cents francs de notre monnaie.

Il serait difficile de dire s'il se fit un jeu de tourner en ridicule Scipion, général des troupes ennemies, ou s'il voulut sérieusement s'approprier le bénéfice de l'oracle : toujours est-il qu'il y avait dans son camp un homme obscur et méprisé, qui était de la famille des Scipions, et qui se nommait Scipion Sallutio. César le mettait dans les combats à la tête de l'armée, comme s'il eût été un véritable général.

César était obligé d'en venir souvent aux mains avec les ennemis ; car il avait peu de vivres pour les hommes, et peu de fourrages pour les chevaux, qu'il fallait nourrir avec de la mousse et de l'algue marine, qu'on faisait macérer dans de l'eau douce, et à laquelle on mêlait quelque peu de chiendent pour lui donner un peu de goût. Les Numides, montés sur leurs légers chevaux, se montraient tous les jours en grand nombre, et étaient maîtres de la campagne. Un jour, les cavaliers de César, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir ; charmés de son talent, ils étaient assis à l'admirer, et avaient laissé les chevaux à leurs valets : tout à coup les ennemis fondent sur eux, les enveloppent, tuent les uns, mettent les autres en fuite, et les poursuivent jusqu'à leur camp, où ils entrent pêle-mêle avec eux. Il fallut que César lui-même et Asinius Pollon sortissent des retranchements, pour voler à leur secours et arrêter la déroute, sans quoi la guerre se terminait ce jour-là. Dans une seconde rencontre, où les ennemis eurent encore l'avantage, César, voyant le porte-aigle prendre la fuite, court à lui, le saisit au cou, et le force de tourner tête, en lui disant : « C'est là que sont les ennemis. »

Scipion, enflé de ses succès, résolut de risquer une bataille : il laisse d'un côté Afranius, de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, et fortifie son camp au-dessus d'un lac, près de la ville de

Thapsus, pour appuyer ses opérations, et donner un lieu de retraite à son armée. Tandis qu'il travaillait à ces retranchements, César traverse avec une incroyable rapidité un pays marécageux et coupé de défilés, vient prendre ses soldats les uns en queue, les autres de front, et les met en déroute. Puis, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il enlève d'emblée le camp d'Afranius, et pille celui des Numides, que Juba avait abandonné. Ainsi, dans une petite partie d'un seul jour, il s'empare de trois camps, et tue cinquante mille ennemis, sans avoir perdu seulement cinquante des siens. Tel est le récit que quelques-uns font de cette bataille. D'autres prétendent que César ne fut pas présent à l'action; qu'au moment où il rangeait son armée en bataille et donnait ses ordres, il aurait été pris d'un accès de la maladie à laquelle il était sujet · dès qu'il en sentit la première atteinte, et avant que la maladie lui eût entièrement ôté l'usage de ses sens et de ses forces, il se serait fait porter, déjà saisi du tremblement, dans une des tours voisines, où il attendit en repos la fin de l'accès. D'un grand nombre d'hommes consulaires et prétoriens qui échappèrent au carnage, et qui furent faits prisonniers, les uns se tuèrent eux-mêmes, un grand nombre furent mis à mort par l'ordre de César.

Il avait un extrême désir de prendre Caton vivant; il marcha promptement vers Utique : Caton, chargé de la défense de cette ville, ne s'était pas trouvé à la bataille. César apprit en chemin qu'il s'était lui-même donné la mort. Il parut visiblement contrarié; mais, ce qui le peinait, on l'ignore. Que s'il s'écria : « O Caton, j'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te donner la vie! » le discours qu'il écrivit ensuite contre Caton mort, n'est pas d'un homme adouci à son égard, ni qui fût disposé à lui pardonner. Eût-il épargné vivant un homme dont il a couvert des flots de sa bile les restes inanimés ?

Il est vrai que la clémence dont il usa envers Cicéron, Brutus, et mille autres qui avaient porté les armes contre lui est une raison de le croire; et l'on peut dire que, s'il composa ce discours, ce fut moins par un sentiment de haine contre la personne de Caton, que par une rivalité politique. Voici l'occasion qui fit naître cet écrit. Cicéron avait composé un éloge de Caton, et l'avait intitulé *Caton*. Cet ouvrage, sorti du plus grand orateur de Rome, et sur un aussi beau sujet, était, comme on peut le croire, fort estimé et fort couru. César en eut du chagrin: il regarda comme une censure qui s'adressait à lui-même l'éloge d'un homme dont il avait occasionné la mort. Il ramassa dans un écrit beaucoup de charges contre Caton, et intitula ce livre *Anti-Caton*. Les noms de César et de Caton font encore aujourd'hui à ces deux ouvrages de zélés partisans.

A son retour d'Afrique, son premier soin, à Rome, fut de développer devant le peuple, en termes magnifiques, les résultats de sa victoire : il dit que les pays qu'il venait de conquérir étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cent mille médimnes attiques de blé et trois millions de livres d'huile. Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans le dernier triomphe Scipion n'était pas nommé, mais seulement le roi Juba. Juba, fils du roi, qui n'était encore qu'un tout jeune enfant, suivit le char du triomphateur. Cette captivité fut pour lui le plus heureux des accidents: né Barbare et Numide, il lui dut d'être compté parmi les plus savants des historiens grecs. Après ces triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles au peuple : vingt-deux mille tables de trois lits chacune furent dressées à la fois pour traiter tous les citoyens. Il fit représenter, en l'honneur de sa fille Julie, morte depuis longtemps, des combats de

gladiateurs et des naumachies[1]. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple; et, au lieu de trois cent vingt mille citoyens qu'il y avait auparavant, il ne s'en trouva que cent trente mille : tant la guerre civile avait été meurtrière! tant elle avait emporté de citoyens, sans compter tous les fléaux qui avaient dévasté le reste de l'Italie et les provinces!

Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois, alla en Espagne faire la guerre aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats, et ils montraient une audace digne des chefs d'une telle puissance : aussi mirent-ils César dans un extrême péril. Il se livra, sous les murs de la ville de Munda[2], une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats : « N'avez-vous pas honte de vous livrer aux mains de ces enfants? » Ce ne fut qu'avec des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis : il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp après la bataille, il dit à ses amis : « J'ai souvent combattu pour la victoire. mais je viens de combattre pour la vie. » Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques[3], auquel jour le grand Pompée était sorti de Rome pour cette guerre, quatre ans auparavant. Le plus jeune des fils de Pompée échappa par la fuite; quant à l'aîné, Didius vint, quelques jours après, en mettre la tête aux pieds de César.

[1] Combats de vaisseaux dans de grands bassins où l'on introduisait de l'eau.

[2] Dans la Bétique, à peu de distance du détroit de Gibraltar.

[3] C'est le nom grec des fêtes de Bacchus : les Romains leur donnaient celui de *Liberalia*.

Ce fut la dernière guerre de César; et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains qu'aucune chose qu'il eût faite encore; car c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait, mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été victime des caprices de la Fortune. C'était une honte, à leurs yeux, de triompher des malheurs de la patrie, et de se glorifier de succès que pouvait excuser la nécessité seule et devant les dieux et devant les hommes: d'autant que jusqu'alors César n'avait jamais envoyé de courriers, ni écrit de lettres publiques pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, et en avait toujours rejeté la gloire, par un sentiment de pudeur. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance. Persuadés que le seul moyen de se remettre de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles, c'était l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était là une véritable tyrannie, puisqu'à l'autorité sans contrôle de la monarchie on ajoutait l'assurance de n'en être jamais dépossédé. Cicéron fut le premier qui proposa de lui décerner de grands honneurs; mais ces honneurs étaient dans les bornes d'une grandeur humaine; d'autres y en ajoutèrent d'immodérés, disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus; et, par ces distinctions excessives, ils rendirent César odieux et insupportable aux hommes même du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à les lui faire décerner, pour se préparer plus de prétextes contre lui, et pour colorer leurs entreprises des apparences les plus graves et les plus légitimes; car, du reste, les guerres civiles une fois terminées, il se montra irréprochable dans sa conduite.

Ce fut donc une justice qu'on lui rendit en ordonnant

que, pour consacrer la douceur avec laquelle il avait usé de la victoire, on bâtirait un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui ; il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, ainsi à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever ; et Cicéron dit, à ce sujet, que César, en relevant les statues de Pompée, avait affermi les siennes. Ses amis l'engageaient à prendre des gardes pour sa sûreté ; plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il refusa, disant : « Il vaut mieux mourir une fois, que d'appréhender la mort à toute heure. » Persuadé que l'affection du peuple était la plus honorable sauvegarde et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics et des distributions de blé, et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage[1] : ainsi, par une étrange fortune, ces deux villes, détruites en même temps, furent en même temps rétablies alors. Il ralliait les grands à sa cause, en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs ; il donnait à tous des espérances, et cherchait à rendre la soumission volontaire. Le consul Maximus étant mort la veille de l'expiration de son consulat, César nomma Caninius Rébilius consul pour le seul jour qui restait ; et, comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul, pour le féliciter, et l'accompagner au Sénat : « Hâtons-nous, dit Cicéron, de peur qu'il ne sorte de charge avant notre arrivée. »

[1] Il est bien vrai que ce fut César qui rebâtit Corinthe ; mais Carthage ne fut rétablie que par Auguste.

César se sentait né pour les grandes entreprises ; et, loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, il n'y trouvait qu'une amorce et un appât pour son audace. Tout entier à l'avenir, il formait des desseins plus vastes que jamais; et le désir d'acquérir une gloire nouvelle flétrissait, pour ainsi dire ,à ses yeux, la gloire qu'il avait acquise. Cette passion était une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger; une obstinée persévérance à vouloir surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il se proposait d'accomplir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes ; et il en faisait les préparatifs. Eux subjugués, il devait traverser l'Hyrcanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase, se jeter ensuite dans la Scythie, soumettre tous les pays voisins de la Germanie et la Germanie même, et revenir en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, et lui avoir donné de tous côtés pour borne l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il prenait des mesures pour couper l'isthme de Corinthe : il avait même chargé Aniénus de cette entreprise[1]. Il songeait à creuser un canal profond depuis Rome jusqu'à Circéum[2], pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine, et ouvrir au commerce une route commode et sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais qui entourent Pométium et Sétia[3], et changer des terres inondées en des campagnes fertiles et qui fourniraient le labour à des milliers de charrues. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant des digues sur le rivage;

[1] J'ai suivi à cet endroit l'interprétation de Moses Dusoul.

[2] Ville des Volsques, dans le Latium, près de Terracine et sur les marais Pontins.

[3] Les marais Pontins.

de nettoyer la rade d'Ostie[1], que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, et d'y faire des ports et des abris suffisants pour contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts.

Ces grands ouvrages restèrent en projets ; mais la réforme du calendrier, et l'ingénieuse correction qu'il imagina pour remédier à la perturbation du calcul du temps, fut heureusement conduite à fin, et devint depuis d'un usage aussi commode qu'agréable. Dans la haute antiquité, les Romains n'avaient jamais eu des périodes fixes et réglées pour accorder leurs mois avec l'année ; d'où il résultait que les sacrifices et les fêtes, en reculant peu à peu, se trouvaient successivement dans des saisons entièrement opposées à celles où on les devait célébrer. A l'époque même de César, où l'année solaire était seule en usage, le commun des citoyens n'en connaissait pas la révolution ; les prêtres, qui avaient seuls la connaissance des temps, ajoutaient tout à coup, sans que personne s'y attendît, le mois intercalaire, qu'ils appelaient Mercédonius[2] : ce mois, dont l'usage fut, dit-on, introduit par le roi Numa, n'était qu'un faible remède et un moyen bien court, pour corriger les mécomptes du calcul de l'année, comme je l'ai écrit dans la Vie de Numa[3]. César proposa le problème aux plus savants philosophes et mathématiciens de son temps, et publia, d'après les méthodes déjà trouvées, une réforme particulière et exacte, dont les Romains font encore usage, et à laquelle ils doivent de se tromper, ce semble, moins que ne font tous les autres peuples sur l'inégalité des temps. Cependant ses envieux, et ceux qui ne pouvaient

[1] A l'embouchure du Tibre.
[2] Il est nommé Mercédinus dans la Vie de Numa.
[3] Voyez cette Vie dans le premier volume.

souffrir sa domination, en prirent sujet de le railler. L'orateur Cicéron, si je ne me trompe, ayant entendu dire à quelqu'un que la constellation de la Lyre se lèverait le lendemain : « Oui, dit-il, elle se lèvera par édit; » comme si ce changement même n'avait été reçu que par contrainte.

Mais ce qui fit éclater surtout la haine contre lui, et décida sa mort, ce fut le désir qu'il eut de se faire déclarer roi : de là naquit l'aversion que le peuple lui porta depuis, et le prétexte le plus spécieux que ses ennemis secrets pussent saisir. Ceux qui voulaient lui faire décerner cet honneur, allaient semant dans le public que, d'après les livres sibyllins, les Parthes seraient soumis par les armées romaines lorsqu'elles seraient commandées par un roi; mais qu'autrement elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour, qu'il revenait d'Albe à Rome, ils eurent l'audace de le saluer du nom de roi. Cette tentative ne fit que soulever des murmures parmi le peuple; et César s'écria, d'un ton fâché : « Je ne m'appelle pas roi, mais César. » Ce mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistants ; et César continua son chemin fort triste et fort mécontent. Un jour, que le Sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tout le Sénat, se rendirent au Forum, où il était assis dans la tribune, pour lui faire part du décret. Il ne se leva point à leur arrivée : il leur donna audience comme il l'eût fait à de simples particuliers, et répondit qu'il fallait réduire ses honneurs plutôt que de les augmenter. Cette conduite n'affligea pas seulement le Sénat, mais le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans la personne des sénateurs : tous ceux qui n'étaient pas obligés de rester s'en retournèrent à l'instant même, accablés d'une morne douleur. César s'en aperçut, et rentra sur-le-champ dans sa maison : là, se découvrant

la gorge, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait le tuer. Enfin, il s'excusa de l'inconvenance de sa conduite, sur sa maladie ordinaire : « Ceux qui en sont attaqués, disait-il, perdent l'usage de leurs sens quand ils parlent debout devant une assemblée nombreuse : saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissements et des vertiges qui les privent de toute connaissance. » Mais cette excuse était fausse ; car il avait voulu se lever devant le Sénat ; mais il en fut empêché, dit-on, par un de ses amis ou plutôt de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit : « Ne te souviendras-tu pas que tu es César ; et veux-tu rejeter les honneurs dus à ta dignité? »

A tous ces sujets de mécontentement vint se joindre l'outrage qu'il fit aux tribuns du peuple. C'était le jour de la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut anciennement une fête de bergers, et a quelques rapports avec les Lycéennes d'Arcadie [1]. Ce jour-là, les jeunes gens de familles nobles et la plupart des magistrats courent nus par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, par manière de jeu, les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes, même les plus distinguées par leur naissance, vont au-devant d'eux, et tendent la main à leurs coups, comme font les enfants dans les écoles, persuadées que c'est un moyen sûr pour les femmes grosses d'accoucher heureusement, et, pour les stériles, d'avoir des enfants. César assistait à la fête, assis dans la tribune sur un siége d'or, et vêtu d'une robe triomphale. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans la course sacrée. Quand il arriva sur le Forum, et que la

[1] Le mot *Lupercalia* vient de *lupus*, loup, et le mot Λύκαια de λύκος, qui a la même signification. Voyez la Vie de Romulus dans le premier volume.

foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César, et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. On n'entendit, à ce moment, qu'un battement de mains faible et sourd, qui venait de gens apostés. Mais, César ayant repoussé la main d'Antoine, tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très-peu de personnes battirent des mains; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu, par cette épreuve, des dispositions du peuple, César se lève, et commande qu'on porte ce diadème au Capitole. Quelque temps après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marullus, allèrent sur les lieux arracher ces diadèmes; et, ayant rencontré ceux qui, les premiers, avaient salué César roi, ils les arrêtèrent, et les conduisirent en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains, et les appelait des Brutus, parce que c'était Brutus qui avait détruit jadis la royauté, et transféré des mains d'un seul le pouvoir souverain au Sénat et au peuple. César, irrité de cet affront, dépouilla Marullus et Flavius de leur charge, et mêla à ses accusations contre les tribuns des insultes contre le peuple lui-même, en appelant les Romains, à plusieurs reprises, des brutes et des Cuméens[1].

Cet événement attira les regards de la multitude sur Marcus Brutus : il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus; par sa mère, il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre; il était d'ailleurs neveu et gendre de Caton. Ce qui émoussait en lui le désir de ruiner la monarchie, c'étaient les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de

[1] Les habitants de Cumes, en Éolié, passaient pour des gens grossiers et stupides.

César. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir, à sa prière, sauvé plusieurs de ses amis, César lui témoignait une entière confiance : il lui avait conféré, cette année même, la préture la plus honorable[1], et l'avait désigné consul pour quatre ans après, de préférence à Cassius, son compétiteur. César avoua, dit-on, dans cette occasion, que Cassius apportait de meilleurs titres, mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus; et, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déjà, il n'ajouta pas foi à cette accusation; mais, se prenant la peau du corps avec la main : « Ce corps, dit-il, attend Brutus; » faisant entendre par là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner, mais que, pour régner, il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant, ceux qui désiraient un changement, et qui avaient les yeux sur Brutus seul, ou du moins sur lui plutôt que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais, la nuit, ils couvraient le tribunal et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus, la plupart, en ces termes : « Tu dors, Brutus; tu n'es pas Brutus. » Cassius s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus l'amour de la gloire : il le pressa plus vivement qu'il n'avait fait encore; car il avait contre César des motifs particuliers de haine, que nous avons fait connaître dans la Vie de Brutus[2]. Aussi César, qui avait des soupçons sur le compte de Cassius, dit-il un jour à ses amis : « Que « croyez-vous que projette Cassius? Pour moi, il ne me « plaît guère : je le trouve trop pâle. » Une autre fois, on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de machiner des nouveautés. « Je ne crains pas beaucoup, dit-il, ces

[1] La préture urbaine.

[2] Voyez cette Vie dans le quatrième volum

gens gras et bien peignés, mais plutôt ces hommes pâles et maigres. » Il désignait Brutus et Cassius.

Mais il est bien plus facile, ce semble, de prévoir sa destinée que de l'éviter; car celle de César fut annoncée, dit-on, par des présages extraordinaires et des apparitions. Il peut bien être que, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent, en plein jour, se poser sur le Forum, ne méritent pas d'être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres. Le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très-vive : on eût dit que la main brûlait; mais, quand la flamme fut éteinte, l'homme n'avait aucune trace de brûlure. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime; et c'était un prodige effrayant, car il est contre nature qu'un animal puisse subsister sans cœur. Plusieurs personnes racontent, encore aujourd'hui, qu'un devin avertit César de se mettre en garde contre un grand danger dont il était menacé pour le jour que les Romains appellent les ides de mars[1], et que, ce jour-là, César, allant au Sénat, rencontra le devin, le salua, et lui dit, en plaisantant de la prédiction : « Eh bien! voilà les ides de mars venues. — Oui, lui répondit tout bas le devin, elles sont venues; mais elles ne sont pas passées. » La veille du même jour, il soupait chez Lépidus, et, suivant sa coutume, il signait des lettres à table. On proposa, dans la conversation, la question : « Quelle mort était la meilleure? » César, prévenant toutes les réponses, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après le souper, comme il était couché avec sa femme, à son ordinaire, toutes les portes et les fenêtres de la chambre s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes.

[1] C'est le quinze de ce mois.

Réveillé en sursaut par le bruit et par la clarté de la lune, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus, et prononcer des mots inarticulés. Calpurnia rêvait qu'elle pleurait son époux et le tenait égorgé dans ses bras. Selon d'autres, telle n'avait point été la vision de Calpurnia. Le Sénat, dit Tite Live, avait fait placer par un décret, au faîte de la maison de César, un pinacle qui y était comme un ornement et une distinction : Calpurnia avait songé que ce pinacle était brisé ; et c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre l'assemblée du Sénat. « Si tu fais peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, aie du moins recours à d'autres divinations, et consulte les entrailles des victimes, pour connaître l'avenir. » Les alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César : il n'avait jamais remarqué jusque-là dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux ; et il la voyait alors en proie aux plus vives inquiétudes. Les devins, après plusieurs sacrifices, déclarèrent que les signes lui étaient défavorables ; et il se décida à envoyer Antoine au Sénat pour congédier l'assemblée.

Sur ces entrefaites, arrive Décimus Brutus, surnommé Albinus, en qui César avait une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier. Il était un des complices de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius ; et, craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, la trame ne fût découverte, il fit des plaisanteries sur les devins, et remontra vivement à César quels sujets de plaintes et de reproches il fournirait au Sénat, qui verrait dans cette remise une atteinte à sa dignité. « C'est sur ta convocation, dit-il, que les sénateurs se « sont assemblés : tous sont disposés à te déclarer roi

« de toutes les provinces situées hors de l'Italie, et à te « permettre de porter le diadème partout ailleurs qu'à « Rome, sur terre et sur mer. Si, maintenant qu'ils sont « assis à leurs places, quelqu'un vient leur dire de se re- « tirer, et de revenir un autre jour, où Calpurnia aura « eu de plus favorables songes, quels propos ne vont pas « tenir tes envieux? Et qui voudra écouter tes amis, « lorsqu'ils diront que ce n'est pas là servitude et ty- « rannie? Si toutefois, ajouta-t-il, tu crois ce jour vrai- « ment néfaste, le meilleur parti, c'est encore de te « rendre toi-même au Sénat, pour déclarer que tu re- « mets l'assemblée à un autre jour. » En disant ces mots, il prend César par la main, et le fait sortir. César avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger, qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu percer la foule et arriver jusqu'à lui, alla se jeter dans sa maison, et se remit aux mains de Calpurnia, la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, et qui se trouvait par là dans des rapports fréquents avec quelques-uns des complices de Brutus, et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un papier où était détaillé ce qu'il voulait lui révéler. Mais, voyant que César, à mesure qu'il recevait chaque écrit, le remettait aux licteurs qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible; et, en présentant le sien : « César, dit-il, lis ce papier, seul et promptement : il s'y agit de choses importantes, et qui t'intéressent personnellement. » César le prit de sa main, et essaya plusieurs fois de le lire; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le Sénat, tenant toujours à la main ce papier, le seul qu'il eût gardé. Quelques-uns disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, n'avait pu arriver

lui-même jusqu'à César, et lui avait fait remettre ce papier par un autre.

Mais ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard. On ne saurait en dire autant du lieu où le Sénat fut assemblé ce jour-là, et où se passa cette scène sanglante. Il y avait dans la salle une statue de Pompée ; et la salle elle-même était un des édifices que Pompée avait dédiés, et qui servaient d'ornement à son théâtre : preuve évidente qu'un dieu conduisait l'entreprise, et avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution. On dit même que Cassius, avant de mettre la main à l'œuvre, porta ses yeux sur la statue de Pompée, et l'invoqua en silence, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure ; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, et lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, qui était tout dévoué à César, et dont on craignait la vigueur extraordinaire, fut retenu par Albinus[1], qui engagea à dessein avec lui une longue conversation.

Lorsque César entra, les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se rangèrent derrière le siége de César, les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Tullius Cimber, qui demandait le rappel de son frère exilé ; et ils l'accompagnèrent jusqu'à son siége, en lui faisant de vives instances. Il s'assit, en rejetant leurs prières ; et, comme ils le pressaient plus vivement encore, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Tullius lui prit la toge de ses deux mains, et lui découvrit le haut des épaules : ce qui était le signal de l'attaque. Casca le premier le frappe de son

[1] Dans la Vie de Brutus, Plutarque, d'accord avec tous les autres historiens, dit que ce fut Caïus Trébonius qui retint Antoine hors du Sénat.

épée près du cou ; mais la blessure ne fut pas mortelle, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si hardie entreprise, il se sentit troublé. César se tourne vers lui, saisit l'épée, et en suspend les coups. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » et Casca en grec, s'adressant à son frère : « Mon frère, au secours! »

Au premier moment, tous ceux qui n'étaient pas dans le secret du complot furent saisis d'horreur; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni même proférer une parole. Cependant les conjurés, tirant chacun leur épée, environnent César de tous côtés : de quelque part qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir sa part au meurtre, et goûter à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice; et Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aine. César, qui se défendait contre les autres, et traînait son corps çà et là en poussant de grands cris, n'eut pas plutôt vu, dit-on, Brutus l'épée nue à la main, qu'il se couvrit la tête de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de la part des meurtriers, il fut repoussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, étendu à ses pieds, et expirant sous les nombreuses blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups; et plusieurs des conjurés se blessèrent les uns les autres en frappant tous à la fois sur un seul homme.

Quand César fut achevé, Brutus s'avança au milieu du Sénat pour rendre raison de ce qui venait de s'accomplir;

mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre : ils s'enfuirent précipitamment par les portes, et jetèrent parmi le peuple le trouble et l'effroi. On ferme les maisons, on abandonne les banques et les comptoirs : partout des gens qui courent, les uns allant au Sénat pour voir cet affreux spectacle, les autres revenant après l'avoir vu. Antoine et Lépidus, les deux plus grands amis de César, s'échappent secrètement, et cherchent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et ses complices, encore tout fumants du meurtre, l'épée nue à la main, sortent tous ensemble du Sénat, et prennent le chemin du Capitole, non point avec l'air de gens qui fuient, mais avec un visage serein, et pleins d'une entière confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté, et s'arrêtaient à parler aux nobles qu'ils rencontraient sur leur passage. Il y en eut même qui montèrent avec eux, pour faire croire qu'ils avaient pris part à l'action, et en usurper la gloire. De ce nombre furent Caïus Octavius et Lentulus Spinther, qui, dans la suite, furent bien punis de leur vanité. Antoine et le jeune César les firent mettre à mort. Ils ne jouirent pas même de l'honneur qu'ils avaient ambitionné : personne ne crut qu'ils eussent trempé dans le meurtre ; et ceux-là même qui les condamnèrent punirent en eux, non l'exécution du crime, mais l'intention.

Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent au Forum, et parlèrent au peuple, qui les écouta sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation, témoignant à la fois, par son profond silence, et sa pitié pour César, et son respect pour Brutus. Le Sénat prononça une amnistie générale de tout le passé, et décréta qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait pas la moindre chose aux ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernements, et leur décerna des hon-

neurs convenables. Aussi tout le monde put-il se figurer que les affaires étaient arrangées, et la république remise dans le meilleur état.

Mais, quand on eut ouvert le testament de César, et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable ; quand on eut vu porter, à travers le Forum, son corps déchiré de plaies, la multitude, violemment agitée, ne sut plus se contenir : on se précipite, on amoncèle les bancs, les barrières et les tables du marché ; on en forme un bûcher sur la place même, et on y brûle le cadavre. Prenant ensuite des tisons enflammés, ils couraient aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu ; plusieurs même se répandirent dans la ville, cherchant les conjurés eux-mêmes, afin de les mettre en pièces ; mais on ne les put découvrir, parce qu'ils se tinrent bien enfermés. Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, dit-on, la nuit précédente, un songe extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main, et l'avait entraîné malgré sa résistance. Apprenant qu'on brûlait sur la place publique le corps de César, il se leva ; et, tout inquiet qu'il fût du songe qu'il avait eu, et quoique malade de la fièvre, il courut pour lui rendre les derniers honneurs. Dès qu'il eut paru sur le Forum, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom ; celui-ci dit ce nom à un autre ; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César. Il y avait, en effet, un des conjurés qui s'appelait Cinna. Le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui, et le mit en pièces sur la place même. Effrayés de cet exemple, Brutus et les siens sortirent de la ville peu de jours après. J'ai écrit dans la Vie de Brutus ce qu'ils firent depuis, et les malheurs qu'ils éprouvèrent.

César mourut âgé de cinquante-six ans, et n'avait sur-

vécu guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain qu'il n'avait cessé de poursuivre, durant toute sa vie, à travers tant de dangers, et qu'il avait obtenu avec tant de peine, ne lui procura d'autre fruit qu'un vain titre, et cette gloire qui l'exposa en butte à la haine de ses concitoyens. Il est vrai que le génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort : vengeur acharné, il s'attacha sur les pas de ses meurtriers, et par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul de ceux qui avaient trempé les mains dans son sang, ou même qui n'avaient fait qu'approuver le complot. Admirons surtout, parmi les signes humains, l'aventure de Cassius, qui, vaincu à Philippes, se tua de la même épée dont il avait frappé César ; et, parmi les phénomènes célestes, cette grande comète qui, après le meurtre de César, brilla avec tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite, et l'obscurcissement de la lumière du soleil : cet astre se leva fort pâle toute cette année-là, et n'envoyait, au lieu de rayons étincelants, qu'une lueur terne et une chaleur languissante ; l'air demeura toujours ténébreux et épais, par la débilité de la chaleur, qui seule le raréfie ; et l'intempérie de l'air fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

Rien ne prouve davantage combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus Voici cette histoire. Brutus se disposait a faire passer son armée d'Abydos [1] au continent opposé, et se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir, et réfléchissant sur l'avenir ; car il n'y eut jamais, dit-on, de général qui eût moins besoin de sommeil, et que la nature eût fait pour supporter plus longtemps l'activité des veilles. Il lui sembla entendre quelque

[1] Ville d'Asie sur l'Hellespont.

bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe prête à s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Brutus fut d'abord saisi d'effroi; mais, quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était. « Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie; et tu me verras à Philippes. -- Eh bien! reprit alors Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai! » Et aussitôt le spectre disparut. Quelque temps après, à la bataille de Philippes, contre Antoine et César, Brutus, vainqueur à la première attaque, renversa tout ce qui se trouvait devant lui, poursuivit les ennemis en déroute, et pilla le camp de César. Il se préparait à un second combat, lorsque le même spectre lui apparut encore la nuit, et sans proférer une seule parole. Brutus comprit que son destin était accompli, et se jeta tête baissée au milieu du danger. Cependant il ne périt pas dans le combat: ses troupes ayant été mises en fuite, il se retira sur une roche escarpée, où il se tua, en se jetant sur son épée, aidé, dit-on, d'un de ses amis, qui appuya le coup pour le rendre mortel.

(*Le parallèle d'Alexandre et de César n'existe plus*).

PHOCION.

(De l'an 400 environ, à l'an 317 avant J.-C.)

L'orateur Démade jouissait dans Athènes d'un grand crédit, parce que, dans l'administration des affaires publiques, il ne cherchait qu'à plaire à Antipater et aux Macédoniens. Mais, obligé qu'il était de conseiller et de prendre des résolutions qui blessaient et la dignité et les coutumes de la ville, il disait, pour excuser sa conduite, qu'il gouvernait les débris du naufrage de la république. Cette parole, arrogante dans la bouche de Démade, pourrait être vraie en l'appliquant au gouvernement de Phocion ; car Démade était lui-même une des causes du naufrage de la république, lui qui vivait et gouvernait avec une dissolution telle, qu'Antipater disait de lui, quand il fut devenu vieux, qu'il ne lui restait plus que la langue et le ventre [1], ainsi qu'à une victime immolée ; tandis que la vertu de Phocion, laquelle eut à lutter contre un temps orageux, le plus terrible des adversaires, se vit condamnée à l'obscurité, par un effet des calamités de la Grèce, et privée de la gloire et de l'éclat qu'elle méritait. Aussi ne faut-il pas en croire Sophocle, lorsque, supposant la vertu trop faible, il dit [2] :

Mais ceux-là même, ô roi, qui étaient le plus sensés, ne conservent point
Leur liberté d'esprit dans l'infortune ; et leur raison s'égare.

[1] C'est-à-dire qu'il n'avait plus qu'un vain babil, et ne pensait plus qu'à satisfaire sa sensualité.

[2] *Antigone*, vers 573.

Tout ce qu'on peut accorder de puissance à la Fortune quand elle s'est déclarée l'ennemie des gens de bien, c'est qu'au lieu des récompenses et des honneurs qui leur sont dus, elle attire à plusieurs des calomnies et d'injustes reproches, qui affaiblissent la confiance qu'on avait en leur vertu.

Il y en a qui croient qu'au temps de la prospérité les peuples s'irritent plus facilement contre les gens de bien, parce que leurs succès et l'accroissement de leur puissance leur enflent le cœur ; mais c'est une erreur, car on voit toujours le malheur aigrir les esprits, les rendre chagrins et prompts à s'emporter, et les oreilles si chatouilleuses et si délicates, qu'elles s'offensent de la parole la plus innocente, dite d'un ton un peu haut. Il semble que celui qui reprend quelqu'un de ses fautes veut lui reprocher ses malheurs ; et celui à qui il s'adresse prend sa franchise pour du mépris ; car, de même que le miel envenime les plaies, de même aussi les remontrances justes et sages blessent et irritent souvent ceux qui sont malheureux, à moins qu'on ne sache les adoucir, et les plier au caractère de la personne à qui on les fait. Voilà pourquoi le poëte[1] donne à la douceur une épithète qui marque qu'elle cède à l'âme[2], se mêle à son humeur, et ne la combat ni ne lui résiste. L'œil malade aime à se reposer sur des couleurs sombres et obscures, et évite celles qui sont vives et éclatantes. Il en est de même d'une ville dans le malheur : sa faiblesse la rend si craintive et si ombrageuse, que le moindre bruit l'effraie, et qu'elle ne peut supporter la franchise, alors même que le peu de ressource que lui ont laissé ses fautes la lui rendent plus nécessaire. Aussi rien n'est dangereux comme d'avoir à

[1] Homère.

[2] Μενοεικής, mot qui revient souvent dans Homère, et qu'il emploie en effet dans le sens que commente ici Plutarque.

gouverner une ville ainsi disposée ; car, si elle entraîne dans sa ruine celui qui la flatte, ce n'est qu'après avoir sacrifié celui qui ne la flatte point.

Les mathématiciens disent que le mouvement du soleil n'est pas tout à fait le même que celui du ciel, quoique pourtant il ne lui soit pas entièrement opposé ; mais qu'il suit un cours oblique, et décrit dans son inclinaison une ligne spirale, dont la révolution lente et flexible assure la conservation de toutes choses, en donnant à l'univers la température qui lui convient. Aussi un gouvernement toujours tendu, et qui s'oppose en tout aux volontés du peuple, est trop rude et trop dur ; tandis que celui qui cède à ceux qui s'égarent et attirent à eux la multitude, est comme un précipice glissant et dangereux. La politique qui tient le milieu, qui sait céder à propos au peuple, afin qu'il obéisse dans d'autres occasions, et qui ne lui accorde une chose agréable que pour en obtenir une utile, est certainement la meilleure ; car alors les peuples, voyant qu'on ne veut pas les gouverner par la force, ni exercer sur eux un pouvoir despotique, se laissent conduire par la douceur, et font ce qu'exige leur véritable intérêt. Il est vrai que ce milieu est difficile à garder, et qu'il faut, pour cela, savoir mêler ensemble la douceur et la dignité, ce qui n'est pas aisé à faire ; mais, quand on y est parvenu, c'est la plus parfaite de toutes les consonnances et de toutes les harmonies, et celle qui est le plus conforme aux lois de la musique : c'est par elle que Dieu gouverne le monde, où rien ne se fait par violence, et où la persuasion et la raison tempèrent toujours la nécessité de l'obéissance.

Une extrême sévérité caractérisait Caton le jeune : ses mœurs n'avaient rien de doux, ni qui fût capable de plaire au peuple, et de le persuader ; ce qui fit qu'il n'eut jamais aucun crédit dans la république. Cicéron dit, en parlant de lui, que, pour avoir voulu gouverner

comme s'il vivait dans la république de Platon, et non point dans la lie du peuple de Romulus, il ne put obtenir le consulat[1]. Il en fut de lui, ce me semble, comme des fruits qui viennent hors de saison : on les regarde avec plaisir, on les admire même, mais on n'en fait aucun usage. De même les mœurs antiques de Caton, apparaissant tout à coup dans Rome, après une interruption de plusieurs siècles, au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps, lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire ; mais elles furent inutiles à la république, parce que l'élévation et l'austérité de sa vertu étaient en désaccord avec les goûts de son siècle. Lorsque Caton entra dans l'administration des affaires, sa patrie n'était point, comme celle de Phocion, sur le penchant de sa ruine ; elle était seulement battue de la tempête, et violemment agitée. Il n'y entra même qu'en second, et ne fit que diriger les voiles et les cordages, pour aider ceux qui avaient plus d'autorité que lui. Quoique repoussé du gouvernement et de la conduite du navire, il eut pourtant un long combat à soutenir contre la Fortune : elle avait entrepris de renverser et de détruire la république ; et elle en vint à bout, mais par d'autres mains ; encore ne fut-ce que lentement, et après de longs et pénibles efforts : peu s'en fallut même que Rome ne triomphât de la Fortune, par le secours de Caton et de sa vertu. Au reste, quand nous comparons la vertu de Caton avec celle de Phocion, ce n'est point d'après ces ressemblances communes qui firent de l'un et de l'autre des gens de bien et de grands politiques ; car il y a de la différence de valeur à valeur, comme de la valeur d'Alci-

[1] Voyez la première lettre du second livre à *Atticus*. Seulement Cicéron n'y parle point du refus qu'éprouva Caton dans la poursuite du consulat, parce que ce fait est postérieur de plusieurs années à l'époque où fut écrite cette lettre.

biade à celle d'Épaminondas ; de prudence à prudence : celle de Thémistocle n'était pas la même que celle d'Aristide; de justice à justice, comme entre Numa et Agésilas. Mais les vertus de Caton et de Phocion montrent, jusque dans leurs plus petites et plus imperceptibles différences, le même caractère, la même forme, la même couleur de mœurs et de sentiments. La douceur avec l'austérité y sont mêlées dans une égale mesure, la prévoyance avec la valeur, la vigilance pour les autres avec l'intrépidité pour soi-même ; et la fuite des choses honteuses s'y trouve si bien liée et unie avec le zèle pour la justice, que le jugement le plus subtil, tel qu'un instrument très-fin, pourrait à peine distinguer, et découvrir la moindre différence.

Tout le monde convient que Caton était d'une illustre maison, comme je le ferai voir dans sa Vie. Quant à Phocion, je crois qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure ; car, s'il eut pour père un faiseur de pilons à mortier, comme le prétend Idoménée[1], Glaucippus, fils d'Hypéride, dans le discours où il a rassemblé contre Phocion toutes les injures qu'il a pu recueillir, n'aurait pas oublié la bassesse de son origine ; d'ailleurs Phocion n'aurait pas reçu une éducation aussi distinguée. Durant sa première jeunesse, il fut disciple de Platon et ensuite de Xénocrate, dans l'Académie, où de bonne heure il forma ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus parfaite vertu. Duris assure que jamais Athénien ne le vit rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir les mains hors de son manteau quand il était habillé. Lorsqu'il allait à la campagne, et quand il était à l'armée, il marchait toujours nu-pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif : aussi, en voyant Phocion habillé, les soldats disaient en riant que c'était

[1] Historien né à Lampsaque, et contemporain de Ptolémée Lagus.

le signe d'un grand hiver. Quoiqu'il fût d'un naturel doux et humain, les traits de son visage étaient si rudes, son air si repoussant, que ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir redoutaient de se trouver seuls avec lui. Un jour, Charès plaisantant sur ses sourcils, les Athéniens se mirent à rire. « Ces sourcils ne vous ont fait aucun mal, dit Phocion ; tandis que les rires de ces gens-là ont coûté bien des larmes à la ville. »

Les discours de Phocion étaient pleins de conceptions et de pensées heureuses, toujours énoncées avec une brièveté faite pour le commandement, et une austérité qu'aucun agrément ne tempérait, quoiqu'elle fût remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens : les discours de Phocion renfermaient beaucoup de sens en peu de paroles. Il semble que Polyeucte le Sphettien[1] faisait allusion à cela, quand il disait que Démosthène était le meilleur des orateurs et Phocion le plus éloquent. Comme, parmi les monnaies, celles qui sous un moindre volume ont plus de valeur sont estimées davantage, ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était rempli de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même. « Tu as l'air bien pensif, Phocion ? lui dit un de ses amis. — C'est vrai, répondit-il ; je pense, en effet, si je ne pourrais point retrancher quelque chose du discours que je dois prononcer devant les Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs, avait coutume de dire tout bas à ses amis, dès qu'il voyait Phocion se lever : « Voilà la hache de mes discours qui se lève. »

[1] On cite un poëte du nom de Polyeucte parmi les auteurs de la moyenne comédie, par conséquent contemporain de Phocion. Sphette était un dème ou bourg de l'Attique.

Peut-être faut-il attribuer aux mœurs de Phocion le pouvoir de son éloquence ; car, un mot, un signe de tête d'un homme de bien, ont autant de poids et de force, pour persuader, que des milliers de raisonnements et de périodes.

Phocion, dans sa première jeunesse, servit sous le général Chabrias, auquel il s'attacha particulièrement, et qui le forma au métier des armes. Lui-même il corrigea sur bien des points le caractère inégal et emporté de Chabrias, qui, naturellement paresseux et difficile à émouvoir, s'animait et s'enflammait tellement dans les combats, que son courage le précipitait tête baissée dans les périls : témérité qui finit par lui coûter la vie, dans l'île de Chio, où il voulut aborder le premier avec sa trirème, et faire la descente en présence des ennemis, malgré la résistance vigoureuse qu'ils lui opposaient. Phocion, qui n'avait pas moins de courage que d'activité, échauffait la lenteur de Chabrias, ou ralentissait son impétuosité et son audace, quand elles étaient hors de saison. Aussi Chabrias, naturellement doux et bon, aimait beaucoup Phocion, et l'avançait dans les charges et les commandements : il le faisait connaître aux Grecs, en l'employant dans les affaires de la plus haute importance, et particulièrement à la bataille navale de Naxos [1], où il lui ménagea l'occasion d'acquérir de la réputation et de la gloire, en lui donnant le commandement de l'aile gauche : là, le combat fut si vif que la victoire fut promptement décidée. Cette bataille fut la première que la ville d'Athènes gagna par ses seules forces contre les Grecs, depuis qu'elle avait été prise par Lysandre : les Athéniens en conçurent beaucoup d'affection pour Chabrias, et une grande estime pour Phocion, en qui ils reconnurent un talent capable de bien commander. Ils remportèrent

[1] Naxos est la plus grande des Cyclades.

cette victoire le jour où l'on célébrait les grands mystères ; et, pour en perpétuer le souvenir, chaque année, à pareil jour, qui était le seize du mois Boëdromion [1], Chabrias distribuait du vin aux Athéniens.

Quelque temps après, Chabrias envoya Phocion dans les îles pour y percevoir les contributions. Comme il lui donnait vingt vaisseaux pour faire cette recette, Phocion lui dit que, s'il l'envoyait pour faire la guerre, il lui fallait des forces plus considérables, et que, s'il allait vers des alliés, un seul vaisseau lui suffisait. Il s'embarqua donc sur sa seule trirème ; et, après avoir conféré d'une manière simple et franche avec les villes et leurs principaux officiers, il s'en retourna emmenant un grand nombre de vaisseaux des alliés, chargés de l'argent qu'ils devaient fournir. Phocion ne se borna point à honorer et à respecter Chabrias pendant sa vie : après sa mort il porta le plus grand intérêt à ceux qui lui appartenaient, et ne négligea rien pour faire de Ctésippus, son fils, un homme de bien ; quoiqu'il le vît d'un caractère revêche et emporté, il ne se rebuta point, et chercha à le redresser et à cacher ses vices. Une fois seulement, dans une de ses expéditions, fatigué par les questions déplacées du jeune homme, qui s'ingérait même de lui donner des conseils, et voulait lui apprendre les devoirs d'un général, Phocion perdit patience, et s'écria : « O Chabrias! Chabrias! combien je te paie largement de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant les sottises de ton fils. »

Phocion voyait que ceux qui gouvernaient alors la république, avaient partagé entre eux, comme au sort, les charges civiles et les emplois militaires, et que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycur-

[1] Correspondant, pour la plus grande partie, à notre mois de septembre. La fête des grands mystères durait neuf jours, et celui où s'était donné la bataille était le premier.

gue et Hypéride, ne faisaient que haranguer le peuple et proposer les décrets, et que les autres, tels que Diopithès, Ménesthée, Léosthène et Charès, s'avançaient dans la république par le commandement des armées : il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme étant la plus parfaite, et qui réunissait les talents militaires à ceux de la politique. Car chacun de ces trois hommes était, comme dit Archiloque,

Tout à la fois serviteur du dieu des combats,
Et propre à goûter les dons des muses aimables.

Il voyait d'ailleurs que la déesse qui protége Athènes est également propre à commander les armées et à gouverner les villes, et qu'on la surnomme, pour cette raison, Polémique et Politique. Il se forma donc sur ce modèle, et se proposa toujours la paix pour but de son gouvernement. Il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de son temps, et même de ceux qui l'avaient précédé : il ne demanda ni ne brigua jamais le commandement; jamais non plus il ne le fuit ni ne le refusa, quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection, parce que ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappelèrent, pour le charger du commandement des armées. Les gens peu sensés s'étonnaient que le peuple donnât à Phocion cette préférence, lui qui s'opposait toujours à ses volontès, et ne disait ni ne faisait rien pour lui complaire.

Les rois, dit-on, s'amusent de leurs flatteurs, quand ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table ; de même le peuple d'Athènes employait pour son amusement les orateurs gais et agréables ; mais, s'agissait-il du commandement des armées, alors, toujours sage et sérieux.

il y appelait le plus sensé et le plus austère des citoyens, celui qui, plus que tout autre, s'opposait à ses volontés et à ses caprices. Un jour, qu'on lisait dans l'assemblée du peuple un oracle de Delphes, lequel portait que tous les Athéniens étaient d'accord, excepté un seul qui pensait différemment des autres, Phocion s'avança, et dit qu'il était inutile de chercher cet homme, et que c'était lui que l'oracle désignait, parce qu'il était le seul qui improuvât tout ce qui se faisait. Une autre fois, qu'il venait de haranguer le peuple, voyant son avis applaudi et adopté par toute l'assemblée, il se tourna vers ses amis, et dit : « Ne m'est-il point échappé par mégarde quelque sottise ? »

Un jour les Athéniens demandaient une contribution générale, pour faire un grand sacrifice : tous les autres citoyens avaient déjà fourni leur part ; mais Phocion, appelé plusieurs fois pour donner la sienne, finit par répondre : « Demandez aux riches ; pour moi, j'aurais honte de vous donner, n'ayant pas encore payé celui-ci. » Et il montrait l'usurier Calliclès. Comme on ne cessait de crier après lui, il conta cet apologue : « Un jour, « un homme lâche se disposait à partir pour la guerre, « lorsqu'il entendit des corbeaux croasser : effrayé, il « pose les armes, et reste chez lui ; puis, un moment après, « il les reprend, et se met en marche. Les corbeaux « croassent de nouveau, et l'homme rentre dans sa mai- « son, en disant : Croassez tant que bon vous sem- « blera ; mais vous ne tâterez pas de ma peau. » Les Athéniens voulaient forcer Phocion de les mener à l'ennemi ; et, comme il s'y refusa, ils le traitèrent de poltron. « Vous ne pouvez me rendre brave, dit Phocion, ni moi vous rendre timides ; du reste, nous nous connaissons les uns les autres. » Dans des temps difficiles, le peuple s'emportait contre lui avec rudesse, voulant que, sur-le-champ, il rendît compte de son administration : « Eh ! mes amis,

dit-il, songez d'abord à vous tirer du pas où vous êtes. » Pendant la guerre, les Athéniens étaient timides et souples; mais la paix les rendait insolents : ils se plaignaient hautement de Phocion, et lui reprochaient de leur avoir enlevé la victoire des mains. « Vous êtes bien heureux d'avoir un général qui vous connaisse, dit Phocion; sans cela vous seriez perdus depuis longtemps. »

Les Athéniens avaient avec les Béotiens des différends pour leur territoire, et ils refusaient de les terminer en justice, voulant que ce fût par la voie des armes. Phocion leur conseilla de combattre contre eux avec des paroles, en quoi ils l'emportaient, et non avec des armes, parce qu'ils n'auraient pas l'avantage. Une autre fois, son avis déplut tant aux Athéniens, qu'ils ne voulurent pas même l'entendre. « Vous pouvez bien me forcer à faire ce que je ne veux pas, dit Phocion; mais vous ne parviendrez point à me faire dire, contre mon opinion, ce qu'il ne faut pas. » Démosthène, un des orateurs qui lui étaient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, si jamais les Athéniens deviennent furieux, ils te feront mourir. — Mais s'ils rentrent dans leur bon sens, repartit Phocion, ce sera toi qu'ils tueront. » Un jour, Polyeucte le Sphettien haranguait les Athéniens, et leur conseillait de déclarer la guerre à Philippe. Comme il faisait ce jour-là une chaleur excessive, et qu'il était très-gros, il se mettait hors d'haleine en parlant, et suait à grosses gouttes; de sorte qu'il fut obligé de boire plusieurs fois pendant son discours. « Athéniens, dit Phocion, il est bien juste que sur la parole de cet homme vous entrepreniez la guerre; car, que ne fera-t-il pas sous la cuirasse et le bouclier, quand les ennemis seront proches, lui qui court le risque d'étouffer pour dire en votre présence ce qu'il a préparé? » L'orateur Lycurgue l'accablait d'injures dans l'assemblée du peuple, et lui reprochait surtout d'avoir conseillé aux Athéniens de livrer les dix

orateurs demandés par Alexandre. « J'ai souvent donné au peuple de sages et salutaires conseils, dit Phocion ; mais on ne les suit point. »

Il y avait alors à Athènes un homme que sa longue et épaisse barbe, son manteau usé, et son air triste et sévère avaient fait surnommer le Lacédémonien : il se nommait Archibiadès. Un jour, dans une assemblée du peuple, Phocion, fatigué des contradictions qu'il éprouvait, appela Archibiadès, pour qu'il confirmât, par son témoignage, la vérité de ce qu'il disait ; mais Archibiadès se leva, et parla dans le sens du peuple, et ne dit que ce qui pouvait plaire aux Athéniens. « Archibiadès, dit Phocion, que ne faisais-tu couper cette barbe, si tu voulais faire un tel métier ? » Aristogiton le sycophante était toujours brave dans les assemblées, et excitait le peuple à prendre les armes ; mais, quand on fit le rôle des citoyens capables de servir, il se rendit à l'assemblée appuyé sur un bâton, et une jambe enveloppée. Phocion, qui était assis sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Écris Aristogiton, boiteux et lâche. »

En considérant toutes ces réponses, je m'étonne comment et pourquoi un homme rude et sévère ainsi que l'était Phocion, eut le surnom de doux ; mais, s'il est difficile, il n'est pourtant pas impossible que le même homme soit à la fois doux et austère, comme certains vins qui sont en même temps doux et piquants. Au contraire, on trouve des hommes qui semblent doux, quoiqu'en réalité ils soient aigres et méchants. Cependant l'orateur Hypéride disait un jour au peuple : « Athéniens, ne regardez pas si je suis aigre, mais seulement si je le suis gratuitement ; » comme si le peuple ne craignait que ceux qui se rendent fâcheux et insupportables par avarice, et que sa haine ne fût pas plus grande encore pour ces hommes que l'insolence, l'envie, la colère ou l'opiniâtreté portent à abuser de leur pouvoir. Quant à Pho-

cion, jamais il ne fit de mal à aucun de ses concitoyens par haine particulière, et jamais il ne regarda personne comme son ennemi; mais il était sévère, dur et inflexible envers ceux qui s'élevaient contre lui, et qui s'opposaient au bien qu'il voulait faire à la patrie. Dans tout le reste de sa conduite, c'était l'homme le plus doux, le plus affable et le plus humain de tous; jusque-là que, quand ses adversaires étaient dans le malheur ou couraient quelque danger, il s'empressait de voler à leur secours, et se déclarait leur défenseur. Un jour, ses amis lui reprochaient de défendre en justice un méchant. « Les bons n'ont pas besoin qu'on les défende, répondit Phocion. » Lorsqu'Aristogiton le sycophante eut été condamné, il fit prier Phocion de le venir voir; Phocion se disposa aussitôt à y aller; et, comme ses amis cherchaient à l'en détourner: « Laissez-moi faire, dit-il; car, où pourrait-on voir Aristogiton plus volontiers que là? »

Quand les flottes athéniennes étaient commandées par d'autres que par Phocion, les villes maritimes des alliés et les insulaires obstruaient leurs ports, et faisaient rentrer dans leurs murs les femmes, les enfants, les esclaves et les troupeaux, parce qu'ils regardaient ces flottes comme ennemies. Mais, quand elles étaient commandées par Phocion, les habitants allaient au loin à sa rencontre avec leurs vaisseaux, ravis de joie, couronnés de fleurs, et le conduisaient dans leurs ports.

Philippe, voulant s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisait passer des troupes macédoniennes, et cherchait à mettre les villes dans son parti, par le moyen des tyrans de l'île. Plutarchus d'Érétrie[1] appela les Athéniens, et les conjura de venir arracher l'Eubée des mains de Philippe, qui était sur le point de s'en rendre maître. Phocion y fut envoyé, avec une armée peu nom-

[1] Ville d'Eubée, sur l'Euripe.

breuse, parce qu'on espérait que les Eubéens se joindraient à lui. Mais il trouva le pays rempli de traîtres, corrompu, miné en partie par l'argent que Philippe y avait répandu ; et il se vit dans le plus grand danger. Il s'empara d'une éminence qui était séparée de la plaine de Tamynes par une vallée profonde, et y retint l'élite de ses troupes, conseillant à ses officiers de ne tenir aucun compte des soldats indisciplinés, mutins et raisonneurs qui désertaient le camp. « Leur insubordination les rendrait inutiles ici, disait Phocion : ils deviendraient même nuisibles à ceux qui ne demandent qu'à combattre ; d'un autre côté, se sentant coupables de désertion, ils n'oseront nous calomnier dans Athènes, et crieront moins fort contre nous. »

Quand les ennemis furent en présence, il ordonna à ses troupes de se tenir immobiles et sous les armes, jusqu'à ce qu'il eût fait le sacrifice d'usage. Ce sacrifice dura longtemps, soit que les signes ne fussent pas favorables, soit qu'il voulût par là engager les ennemis à s'approcher davantage. Plutarchus, attribuant cette lenteur à la peur que Phocion avait de combattre, courut sur les ennemis avec les étrangers qu'il commandait. La cavalerie, qui le vit aller à la charge, ne put se contenir, et fondit aussi sur les ennemis ; mais ce fut en désordre, les rangs écartés, et comme si elle sortait des retranchements. Les premiers ayant été facilement rompus, tous les autres se débandèrent, et Plutarchus lui-même prit la fuite. La plupart des ennemis, croyant avoir tout vaincu, se mettent à la poursuite des fuyards, vont jusqu'aux portes du camp, et travaillent à en abattre la clôture. Dans ce moment, le sacrifice de Phocion était achevé : les Athéniens sortent de leurs retranchements, tombent sur les assaillants, et les mettent en fuite, après en avoir fait un grand carnage à l'entrée même du camp. Phocion ordonne à sa phalange de rester à son poste, et de recevoir ceux qui

avaient été mis en déroute à la première attaque; pour lui, avec l'élite de ses troupes, il marche à l'ennemi. La mêlée fut très-rude : de part et d'autre, les soldats combattirent avec acharnement et sans ménager leur vie. Deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cinéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattaient à côté du général, se distinguèrent entre tous les Athéniens. Cléophanès y donna aussi de grandes preuves de valeur, et fit si bien, par ses cris et ses exhortations, que les cavaliers qui avaient pris la fuite finirent par se rallier et aller au secours de leur général qui se trouvait en danger : il les ramena au combat, et assura la victoire de l'infanterie. Profitant de ce succès, Phocion chassa d'Érétrie Plutarchus et s'empara du fort de Zarétra, situé dans un lieu très-avantageux, à l'endroit même où l'île se rétrécit le plus, resserrée des deux côtés par la mer. Phocion renvoya tous les prisonniers grecs qu'on avait faits, de peur que les orateurs athéniens n'excitassent le peuple à se porter, dans un mouvement de colère, à quelque cruauté contre eux.

Après cet exploit, Phocion quitta l'Eubée. Il ne fut pas plutôt parti que les alliés regrettèrent sa douceur et sa justice, et que les Athéniens reconnurent sa valeur et son expérience; car Molossus, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, se conduisit de telle sorte, qu'il fut fait prisonnier par les ennemis. Philippe, dont les espérances ne s'arrêtaient pas à de médiocres desseins, se rendit dans l'Hellespont avec toute son armée, ne doutant point de soumettre à la fois la Chersonèse [1], Périnthe [2] et Byzance [3]. Quand les Athéniens eurent décidé qu'on y enverrait du secours, les orateurs firent si bien,

[1] C'est la Chersonèse de Thrace.
[2] Dans la Thrace, sur la Propontide.
[3] Dans la Thrace, sur le Bosphore.

que Charès fut nommé général de cette expédition. Charès s'embarqua donc avec une flotte nombreuse ; mais il ne fit rien qui répondît à de telles forces : les villes mêmes lui fermèrent leurs portes ; et, devenu suspect à tout le monde, il croisa le long des côtes, mit des taxes sur les alliés, et se fit mépriser des ennemis. Le peuple, irrité par les orateurs, fit éclater son indignation, et se repentit d'avoir envoyé du secours aux Byzantins ; mais Phocion, prenant la parole : « Ce n'est point contre les alliés, dit-il, qu'il faut vous mettre en colère, parce qu'ils se défient des Athéniens, mais plutôt contre les généraux qui donnent lieu à cette défiance ; car ce sont eux qui vous rendent formidables à ceux-là mêmes qui ne peuvent se sauver sans votre secours. » Ces paroles firent tant d'impression sur le peuple, qu'il changea sur-le-champ de sentiment, et ordonna que Phocion irait dans l'Hellespont avec de nouvelles forces, pour secourir les alliés. Ce choix contribua plus que tout le reste au salut de Byzance ; car, outre la grande renommée dont jouissait déjà Phocion, Cléon, le premier des Byzantins par sa vertu, et qui avait formé avec lui une liaison intime dans l'Académie[1], se rendit caution pour lui envers la ville. Les Byzantins s'opposèrent à ce que Phocion campât hors des murs, comme il le voulait : ils lui ouvrirent leurs portes, le reçurent avec empressement, et donnèrent asile dans leurs maisons aux Athéniens. Ceux-ci, touchés de cette confiance, se montrèrent tempérants et irréprochables dans leur conduite, autant qu'intrépides dans les combats. Philippe, chassé de l'Hellespont, perdit beaucoup de sa réputation ; car jusque-là il avait passé pour invincible, et c'est à peine si l'on osait se mesurer avec lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra les

[1] C'était le nom du lieu où avait enseigné Platon, et où son école continua de subsister après lui.

places où Philippe avait mis des garnisons, et fit des descentes en plusieurs endroits de ses frontières. Il courut le pays et le pilla, jusqu'à ce que, de nouvelles troupes étant venues au secours des premières, il reçut une blessure, et fut obligé de se retirer.

Les Mégariens appelèrent Phocion à leur secours ; mais Phocion, qui craignit que les Béotiens ne le prévinssent, s'ils venaient à être instruits de cette démarche, fait assembler le peuple de grand matin, pour lui faire part de la proposition des Mégariens. Les Athéniens ayant décrété qu'on irait à leur secours, Phocion fit aussitôt donner le signal de prendre les armes; et, du lieu de l'assemblée, il mène ses troupes droit à Mégare [1], où les habitants le reçoivent avec empressement. Il s'occupe d'abord de fortifier le port de Nisée [2], en tirant deux murailles depuis la ville jusqu'au port. Par ce moyen, il joignit la ville à la mer; en sorte que, n'ayant plus à craindre les ennemis du côté de la mer, Mégare fut entièrement à la disposition des Athéniens.

Les Athéniens s'étaient déclarés ouvertement contre Philippe, et avaient nommé, en l'absence de Phocion, d'autres généraux pour conduire cette guerre : Phocion ne fut pas plutôt de retour des îles, qu'il conseilla aux Athéniens de profiter des dispositions pacifiques de Philippe, et des craintes qu'il avait sur l'issue de la guerre, pour accepter ses propositions. Un des orateurs qui avaient coutume de rôder autour du tribunal de l'Héliée, et qui n'avaient d'autre métier que celui d'accuser, éleva la voix contre cet avis : « Oses-tu bien, Phocion, dit-il, détourner les Athéniens de cette guerre, quand ils ont déjà les armes à la main ? — Sans doute, répondit Pho-

[1] Ville située à la frontière occidentale de l'Attique.

[2] Près de Mégare ; Nisée était le port et l'arsenal maritime de cette ville.

cion ; quoique pourtant je sache bien que si l'on fait la guerre je te commanderai, tandis que si l'on fait la paix c'est toi qui me commanderas. » Néanmoins, il ne put persuader le peuple ; et Démosthène, qui conseillait de donner la bataille le plus loin possible de l'Attique, l'ayant emporté, Phocion lui dit : « Mon ami, ne cherchons pas où nous combattrons, mais plutôt comment nous vaincrons ; car c'est là le seul moyen de porter la guerre loin de nous ; tandis que, si nous sommes battus, tous les maux seront à notre porte. »

Après la perte de la bataille [1], les séditieux de la ville et ceux qui ne cherchaient que des nouveautés traînèrent Charidémus au tribunal, et demandèrent qu'on lui donnât le commandement des troupes. Les gens de bien, alarmés de cette proposition, appellent l'Aréopage à leur secours ; et par leurs prières et leurs larmes ils obtiennent, non sans peine, que la ville soit remise entre les mains de Phocion. Phocion propose aussitôt aux Athéniens d'accepter les règlements et conditions raisonnables qu'offrait Philippe. Mais, Démade ayant dressé un décret qui portait que la ville serait comprise dans la paix générale, et qu'elle entrerait dans l'assemblée de toute la Grèce, Phocion s'y opposa, et donna le conseil d'attendre qu'auparavant Philippe eût fait connaître ce qu'il prétendait demander aux Grecs. Son avis fut rejeté, à cause des conjonctures difficiles où l'on se trouvait, et, bientôt après, Phocion, voyant que les Athéniens se repentaient de ne pas avoir suivi son conseil, obligés qu'ils étaient de fournir à Philippe des vaisseaux et un corps de cavalerie : « Voilà précisément ce que je redoutais, dit-il,

[1] Cette bataille, que Plutarque ne nomme pas parce que tout le monde savait bien ce qu'il voulait dire au seul mot ἧττα, la défaite par excellence, c'est la bataille de Chéronée, où Philippe vainquit les Athéniens, et, par suite, fit accepter son protectorat à toute la Grèce.

quand je me suis opposé à votre résolution ; mais, puisque vous avez accepté ces conditions, il les faut supporter avec patience et courage, et vous ressouvenir que vos ancêtres, tantôt vainqueurs, tantôt soumis, se conduisirent toujours avec tant de sagesse, dans l'une et l'autre fortune, qu'ils sauvèrent Athènes et la Grèce entière. » Le peuple, ayant appris la mort de Philippe, voulait faire des sacrifices aux dieux pour cette heureuse nouvelle : mais Phocion ne le permit pas. « Rien, dit-il, ne montre « mieux un cœur bas, que de se réjouir de la mort d'un « ennemi. D'ailleurs, l'armée qui vous a défaits à Chéronée « n'est affaiblie que d'un seul homme. » Démosthène, dans ses harangues, invectivait un jour contre Alexandre, qui s'avançait déjà sur Thèbes avec ses troupes. « Hé « quoi ! dit Phocion,

« Malheureux, tu veux donc irriter ce guerrier farouche[1] ?

« cet homme si avide de gloire ? Quand ce terrible in- « cendie est si près de nous, veux-tu y précipiter la « ville ? Pour moi, je ne consentirai jamais à ce que les « Athéniens courent, même volontairement, à leur perte : « c'est dans cette vue seule que j'ai accepté le comman- « dement. »

Après qu'Alexandre eut ruiné Thèbes, il fit demander aux Athéniens qu'ils lui livrassent Démosthène, Lycurgue, Hypéride et Charidémus. Toute l'assemblée tourna ses regards du côté de Phocion, et l'appela à diverses reprises. Il se leva enfin ; et, faisant approcher celui d'entre ses amis qui lui était le plus cher, et en qui il avait le plus de confiance, il dit au peuple : « Ceux « qu'Alexandre vous somme de livrer ont réduit la « ville à une telle détresse, que, s'il exigeait ce Nicoclès,

[1] *Odyssée*, IX, 494.

« qui m'est si cher, je conseillerais moi-même de le lui « abandonner, et que je regarderais comme un bonheur « de mourir pour vous sauver la vie. Athéniens, je suis « vivement touché du sort de ces Thébains qui sont ve- « nus chercher un asile parmi vous. Mais c'est assez que « les Grecs aient à pleurer la perte de Thèbes; et mieux « vaut, je crois, avoir recours aux prières, pour obtenir « du vainqueur la grâce des Thébains et des Athéniens, « que de prendre les armes contre lui. »

On dit qu'Alexandre rejeta le premier décret, et qu'il tourna le dos aux envoyés qui le lui apportèrent. Mais il reçut le second, qui lui fut présenté par Phocion, parce que les plus âgés de ses officiers lui rappelèrent combien Philippe, son père, estimait ce général. Il donna donc audience à Phocion, reçut favorablement ses prières, et écouta même le conseil qu'il lui donna de renoncer à la guerre, s'il aimait le repos; ou, si au contraire il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les Barbares, et non contre les Grecs. Phocion fit entrer adroitement dans son discours beaucoup de choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre : de cette sorte, il l'adoucit tellement, qu'Alexandre lui dit que les Athéniens devaient avoir l'œil aux affaires de la Grèce, parce qu'après sa mort c'était à eux seuls qu'il appartenait de commander. Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très-petit nombre de ses plus assidus courtisans. L'historien Duris rapporte qu'Alexandre, après que ses victoires sur Darius l'eurent élevé au plus haut degré de puissance, retrancha de toutes ses lettres le mot *salut*, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion, qui était le seul, avec Antipater, pour qui il conservât cette formule. Ce récit est confirmé par Charès.

Tous les historiens rapportent qu'Alexandre envoya cent talents [1] à Phocion. Cet argent ayant été porté à Athènes, Phocion demanda à ceux qui étaient chargés de le lui remettre quel était le motif qui avait engagé Alexandre à le choisir entre tant d'Athéniens pour lui faire un tel présent. « C'est, répondirent-ils, qu'Alexandre te regarde comme le seul homme de bien et d'honneur. — Eh bien ! repartit Phocion, qu'il me laisse donc paraître et être tel toute ma vie. » Ces envoyés, l'ayant suivi dans sa maison, furent surpris de la simplicité qu'ils y trouvèrent : la femme de Phocion était occupée à pétrir le pain ; et lui-même, après avoir tiré de l'eau du puits, se lava les pieds en leur présence. Alors ils le pressèrent plus vivement d'accepter le présent d'Alexandre : ils se fâchèrent même, disant que c'était une indignité qu'un ami du roi vécût dans une telle pauvreté. A ce moment, Phocion vit passer un vieillard fort pauvre, couvert d'un manteau sale, et leur demanda s'ils le croyaient inférieur à cet homme. « A Dieu ne plaise, « répondirent-ils. — Cependant, reprit Phocion, il vit de « beaucoup moins que moi, et il est content de son sort. « En un mot, ajouta-t-il, ou je ne ferais aucun usage de « cette somme d'or considérable, et alors elle me serait « inutile ; ou, si je m'en servais, je me décrierais moi-« même, et je décrierais Alexandre auprès de mes conci-« toyens. » Cet argent retourna d'Athènes à Alexandre, après avoir montré aux Grecs que l'homme qui savait se passer d'une somme aussi considérable était plus riche que celui qui la donnait. Alexandre fut très-mécontent de ce refus ; et il écrivit à Phocion qu'il ne regardait pas comme amis ceux qui ne voulaient rien recevoir de lui. Mais Phocion n'en fut pas plus porté à accepter ses bienfaits : seulement il lui demanda la liberté du sophiste Éché-

[1] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

cratidès[1], d'Athénodore d'Imbros[2], et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, qui étaient accusés de quelques crimes, et détenus dans les prisons de Sardes. Alexandre leur rendit la liberté sur-le-champ, et envoya Cratère en Macédoine, avec ordre de donner à choisir à Phocion une de ces quatre villes d'Asie, Cios[3], Gergèthe[4], Mylasses[5], Élées[6], et de lui dire qu'il serait encore plus fâché du second refus que du premier. Malgré cela Phocion ne voulut pas accepter davantage ; et bientôt après Alexandre mourut. On voit encore aujourd'hui, dans Mélite[7], la maison de Phocion, qui est lambrissée de lames de cuivre, mais, du reste, fort modeste et sans ornement.

Des deux femmes qu'eut Phocion, on ne trouve rien sur la première : on sait seulement qu'elle était sœur de Céphisodotus, le statuaire. La seconde fut aussi célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité, que Phocion par sa justice. Un jour, que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer en scène, demanda au chorége un masque de reine et plusieurs suivantes magnifiquement parées. Et, comme le chorége, nommé Mélanthius, ne les lui fournissait point, l'acteur s'emportait, et faisait attendre les spectateurs, ne voulant pas paraître sans ce cortége. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois tous les jours la femme de Phocion paraître en public, accompagnée d'une seule suivante ;

[1] Probablement celui qui fut disciple d'Aristote, et qui était de Méthymne, dans l'île de Lesbos.

[2] On connaît plusieurs écrivains du nom d'Athénodore ; mais Athénodore d'Imbros n'est cité nulle part qu'ici.

[3] Ville de Bithynie, sur les frontières de la Mysie.

[4] Ville de Mysie.

[5] Ville de Carie.

[6] Ville d'Éolie, peu éloignée de Pergame.

[7] C'était un quartier du Pirée.

et tu viens ici faire l'homme d'importance, et corrompre les mœurs de nos femmes! » Ces mots, ayant été entendus des spectateurs, furent reçus avec des applaudissements unanimes. Une Ionienne vint un jour voir la femme de Phocion, qui était son amie, et lui montrait ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets. « Pour moi, dit la femme de Phocion, mon unique parure, c'est Phocion, qui, depuis vingt ans, est toujours élu général des Athéniens. »

Le fils de Phocion ayant montré le désir d'aller combattre aux Panathénées, son père lui permit d'y disputer à pied le prix de la course : non qu'il fît grand cas de cette victoire, mais afin que son fils, en exerçant et fortifiant son corps, devînt plus sage et plus honnête ; car la conduite du jeune homme était peu réglée, et il aimait beaucoup le vin. Le jeune homme fut vainqueur ; et plusieurs de ses amis demandèrent à Phocion la liberté de célébrer cette victoire par un festin. Phocion les refusa tous, à l'exception d'un seul, à qui il permit de donner à sa maison cette marque de son attachement. Il se rendit lui-même au festin ; et, voyant qu'outre de magnifiques préparatifs, on lavait les pieds des convives dans des bassins remplis de vin aromatisé, il appela son fils, et lui dit : « Phocus, pourquoi ne t'opposes-tu à ce que ton ami déshonore ta victoire ? » Pour retirer son fils de cette vie de luxe et de mollesse, il le mena à Lacédémone, et le fit élever avec les jeunes Spartiates dans la discipline la plus sévère. Par là, il déplut aux Athéniens, qui virent dans cette démarche de Phocion de l'indifférence et du mépris pour les lois du pays. L'orateur Démade lui dit un jour, à cette occasion : « Phocion, pourquoi ne con- « seillons-nous pas aux Athéniens d'adopter la forme du « gouvernement de Lacédémone ? Si tu l'ordonnes, je « suis prêt à le proposer au peuple, et à en dresser le « décret. — En vérité, répondit Phocion, il te siérait bien,

« parfumé comme tu l'es, et couvert de ce riche manteau, « de vouloir prêcher aux Athéniens la frugalité des Spar- « tiates, et de louer les institutions de Lycurgue ! »

Les orateurs d'Athènes s'étant opposés à ce qu'on envoyât à Alexandre les trirèmes qu'il avait fait demander aux Athéniens, le peuple ordonna à Phocion de donner son avis. « Mon avis, dit Phocion, est que vous soyez les plus forts par les armes, ou les amis de ceux qui le sont. » Pythéas, qui commençait à peine à parler devant le peuple, le faisait déjà avec tant d'audace, et étourdissait tellement l'assemblée de son babil, que Phocion lui dit : « Ne te tairas-tu point, toi si nouvellement acheté dans cette ville [1] ? » Quand Harpalus, qui commandait en Asie pour Alexandre, se fut enfui avec d'immenses richesses, et eut abordé dans l'Attique, tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir à la tribune coururent à lui à l'envi, corrompus qu'ils étaient par l'appât de son or. Harpalus jeta à chacun d'eux une petite portion de ses grands trésors, comme pour les amorcer ; mais il envoya à Phocion sept cents talents [2], et mit sous sa sauvegarde tout le reste de ses richesses et sa personne même. Phocion ayant déclaré avec dureté qu'il ferait repentir Harpalus des démarches qu'il faisait pour corrompre la ville, Harpalus fut fort affligé de cette réponse, et se retira. Peu de temps après, les Athéniens délibérèrent sur son affaire ; Harpalus s'aperçut que les orateurs qui avaient reçu son argent avaient entièrement changé, et l'accusaient afin de se mettre à l'abri du soupçon de s'être laissé corrompre. Phocion seul, qui n'avait rien voulu recevoir de lui, ayant toujours en vue le bien général, ne laissait pas de travailler à le sauver.

[1] Phocion lui reprochait probablement par là de s'être vendu aux Macédoniens.

[2] Plus de quatre millions de francs.

Alors Harpalus tenta encore de le gagner ; mais ce fut en vain : tous les moyens qu'il employa pour le séduire le trouvèrent inaccessible à l'appât de l'or, de même qu'une forteresse imprenable. Il se contenta donc de se lier d'une amitié particulière avec Chariclès, gendre de Phocion ; ce qui fit à Chariclès une fort mauvaise réputation, parce qu'on voyait Harpalus lui témoigner la plus entière confiance, et l'employer dans toutes ses affaires, jusque-là qu'il le chargea de faire bâtir un tombeau magnifique à la courtisane Pythionice, qu'il avait aimée, et dont il avait eu une fille. Cette commission, déjà si honteuse en elle-même, le fut bien davantage encore par la manière dont Chariclès s'en acquitta ; car on voit encore aujourd'hui ce tombeau, dans le lieu appelé Herméum[1], sur le chemin d'Athènes à Éleusis, et on n'y découvre rien qui réponde à la somme de trente talents[2], que Chariclès porta en compte dans l'état qu'il remit à Harpalus. Après la mort d'Harpalus, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avait eue de cette courtisane, et la firent élever avec beaucoup de soin. Plus tard, Chariclès ayant été appelé en justice pour y rendre compte de l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus, pria Phocion de l'aider dans sa défense, et de l'accompagner au tribunal. Phocion le refusa : « Chariclès, dit-il, je t'ai choisi pour gendre, mais seulement en tout ce qui sera honnête. »

Le premier qui apporta dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut Asclépiadès, fils d'Hipparque ; mais Démade s'opposait à ce qu'on y ajoutât foi : « Si la nouvelle était vraie, disait-il, l'odeur de cette mort se

[1] Dème de l'Attique situé un peu au-dessus du Pirée, plus près d'Athènes que d'Éleusis.

[2] Environ quatre-vingt mille francs de notre monnaie. Pausanias vante pourtant la beauté de ce monument.

serait déjà fait sentir par toute la terre. » Phocion, voyant le peuple lever la tête, et penser à introduire des nouveautés dans le gouvernement, faisait tous ses efforts pour le contenir; et, comme plusieurs orateurs couraient à la tribune, et criaient qu'Asclépiadès avait dit vrai, et qu'Alexandre était réellement mort : « Mais s'il est mort aujourd'hui, dit-il, il le sera demain et encore après-demain; ainsi nous aurons le temps de délibérer à loisir et avec plus de sûreté. » Quand Léosthène, par ses intrigues, eut jeté la ville dans la guerre Lamiaque[1], et qu'il vit la peine qu'en ressentait Phocion, il lui demanda, d'un air ironique, quel bien il avait fait à Athènes pendant le grand nombre d'années qu'il avait commandé. « En est-ce donc un si petit, répondit Phocion, que les citoyens morts durant cet intervalle aient été enterrés dans les tombeaux de leurs pères? » Léosthène continuait toujours de parler avec autant d'audace que de vanité. « Jeune homme, lui dit Phocion, tes discours ressemblent aux cyprès : ils sont grands et élevés, mais ils ne portent point de fruits. » Alors Hypéride, se levant, demanda à Phocion : « Quand donc conseilleras-tu aux Athéniens de faire la guerre? — Ce sera, répondit Phocion, quand je verrai les jeunes gens résolus à ne point abandonner leurs rangs, les riches contribuer aux frais de la guerre, et les orateurs s'abstenir de voler le trésor public. »

On admirait généralement la belle armée que Léosthène avait mise sur pied; mais, quelqu'un ayant demandé à Phocion comment il la trouvait, il répondit : « Elle me semble très-belle pour le stade[2]; mais je crains le retour, Athènes n'ayant plus les moyens d'avoir ni argent, ni

[1] La guerre des Grecs contre Antipater, ainsi nommée de la ville de Lamia en Thessalie, où s'était retiré Antipater, battu par Léosthène.

[2] Allusion aux jeux de la course. Le stade était la course simple,

vaisseaux, ni troupes. » Et l'événement justifia ses appréhensions. A la vérité, le début de Léosthène fut brillant : il défit les Béotiens en bataille rangée, et força Antipater de se renfermer dans Lamia. Les Athéniens en furent transportés de joie, et se livrèrent aux plus flatteuses espérances, faisant sans cesse des sacrifices, et célébrant des fêtes. Quelqu'un, croyant confondre Phocion, lui demanda s'il ne voudrait pas avoir fait lui-même ces exploits. « Sans doute, répondit Phocion, je voudrais les avoir faits; mais je ne me repens nullement de ce que j'ai conseillé. » Et, comme chaque jour l'on apprenait du camp quelque nouveau succès, il s'écria : « Quand donc cesserons-nous de vaincre? » Léosthène était mort pendant la guerre; ceux qui redoutaient de voir nommer Phocion pour la continuer, et qu'il ne la terminât bientôt, apostèrent un citoyen peu connu, lequel se leva dans l'assemblée, et dit, qu'en sa qualité d'ami et de camarade de Phocion, il engageait les Athéniens à ménager un général qui n'avait pas son pareil dans Athènes, et à charger Antiphilus du commandement de l'armée. Déjà le peuple se rendait à cet avis, lorsque Phocion, s'avançant au milieu de l'assemblée, déclara que jamais il n'avait été ni l'ami ni le camarade de cet homme, que jamais même il ne l'avait connu. « Au reste, ajouta-t-il en s'adressant à cet homme, dès ce moment je te considère comme mon ami, puisque tu as conseillé au peuple ce qui m'est le plus avantageux. »

Les Athéniens voulaient à toute force déclarer la guerre aux Béotiens; Phocion s'y opposa; et, comme ses amis lui représentaient que le peuple le ferait mourir, s'il ne renonçait à y mettre obstacle : « C'est possible, répondit Phocion; mais ce sera injustement, si je lui donne des

de la barrière à la borne; mais ce n'était que la moitié de la course proprement dite, et il fallait revenir de la borne à la barrière.

conseils utiles; tandis que, si je trahis ses intérêts, il le fera avec justice. » Voyant que les Athéniens ne se rendaient pas à ses avis, et qu'ils déclamaient sans cesse contre lui, il fit publier par un héraut, que tous les citoyens depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante, se munissent de pain pour cinq jours, et le suivissent au sortir de l'assemblée. Cette proclamation mit le trouble dans la ville, et les vieillards s'en plaignirent hautement. « Qu'y a-t-il donc de si terrible dans cet ordre? leur dit Phocion : et moi qui ai quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre tête? » Cette réponse les calma, et ils renoncèrent à faire la guerre.

Quelque temps après, Phocion, ayant appris que Micion, avec un grand nombre de Macédoniens et d'étrangers, après avoir ravagé toute la côte, s'était avancé jusqu'à Rhamnuse[1] et pillait tout le pays, fit marcher les Athéniens contre lui. Là, tous s'empressent autour de Phocion, veulent lui donner des conseils et trancher du général : l'un dit qu'il faut occuper telle colline; un autre prétend que la cavalerie doit être envoyée dans tel endroit; un troisième fixe le lieu où il serait à propos de camper. « Grands dieux! s'écria Phocion, que de capitaines je vois ici, et combien peu de soldats! » Quand il eut rangé son armée en bataille, un des fantassins sortit hors des rangs; mais, un des ennemis s'étant avancé de son côté, la peur le prit, et il alla reprendre sa place. « Jeune homme, lui dit alors Phocion, n'es-tu pas honteux d'avoir abandonné deux postes en un seul jour : d'abord celui que t'avait assigné ton général, et ensuite celui que tu avais pris toi-même? » Après quoi, chargeant les ennemis, il les enfonce, les met en fuite, et tue Micion leur chef avec un grand nombre des siens.

Cependant l'armée des Grecs confédérés gagna, dans

[1] Un des dèmes de l'Attique.

la Thessalie, une grande bataille contre Antipater, auquel s'était joint Léonnatus avec les Macédoniens qu'il avait amenés d'Asie. Léonnatus fut tué dans cette bataille, où Antiphilus commandait l'infanterie et Ménon le Thessalien la cavalerie. Peu de temps après, quand Cratère fut revenu d'Asie avec une puissante armée, il se livra un second combat près de Cranon[1], où les Grecs furent battus. Mais la défaite ne fut pas grande ni le nombre des morts considérable; encore cet échec n'eut-il lieu que par l'insubordination des soldats, dont les chefs étaient trop jeunes et trop peu sévères : d'ailleurs les tentatives d'Antipater auprès des villes de la Grèce furent cause de la dispersion des troupes, qui trahirent lâchement la cause de la liberté. Aussitôt Antipater fait marcher son armée contre Athènes; et Démosthène ainsi qu'Hypéride abandonnent la ville. Démade, qui s'était trouvé jusque-là dans l'impuissance de payer la moindre partie des amendes auxquelles il avait été condamné sept fois, pour avoir proposé des décrets contraires aux lois, et que son insolvabilité avait fait déclarer infâme et priver du droit de parler en public, se trouvant libre alors, fit un décret qui portait qu'on enverrait vers Antipater des députés munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec lui. Le peuple, qui n'était pas sans crainte sur celui à qui devait être confiée une telle mission, appela Phocion comme étant le seul qu'on en pût charger. « Si vous aviez suivi mes conseils, dit alors Phocion, nous ne serions pas réduits aujourd'hui à délibérer sur des affaires de cette nature. »

Le décret de Démade fut confirmé ; et Phocion fut donc envoyé vers Antipater, qui était campé dans la Cadmée[2] et sur le point d'envahir l'Attique. Phocion

[1] Ville de Thessalie, dans la vallée de Tempé.
[2] La citadelle de Thèbes.

lui demanda d'abord de traiter de la paix dans le lieu où il était Cratère fit observer que cette demande n'était pas une chose juste ; que Phocion voulait que l'armée macédonienne restât à fouler le territoire de ses amis et de ses alliés, tandis qu'elle pouvait vivre aux dépens des ennemis ; mais Antipater lui prit la main, et dit : « Il faut faire ce plaisir à Phocion. » Quant aux conditions de la paix, il déclara que les Athéniens devraient s'en remettre à lui sans réserve, comme il avait fait lui-même, lorsque, assiégé dans Lamia, il s'en était entièrement rapporté à Léosthène pour la capitulation.

Quand les Athéniens eurent reçu cette réponse, ils se soumirent par nécessité aux conditions qu'on leur imposait ; après quoi Phocion retourna à Thèbes avec les autres envoyés. De ce nombre était le philosophe Xénocrate, dont la vertu était si fort estimée, et lui avait acquis une telle réputation et une telle célébrité, qu'on croyait impossible de rencontrer un homme, si insolent, cruel et emporté qu'il fût, à qui la vue seule de Xénocrate n'imprimât du respect et de la vénération. Mais le contraire arriva, par un effet de la méchanceté d'Antipater, et de la haine qu'il avait pour le bien. D'abord il ne salua point Xénocrate, quoiqu'il eût fait des amitiés à tous les autres ; ce qui fit dire à Xénocrate qu'Antipater avait raison de ne rougir que devant lui de l'injuste traitement qu'il voulait faire subir aux Athéniens. Dès que Xénocrate eut commencé son discours, Antipater témoigna la plus vive impatience, l'interrompit souvent avec humeur, et finit par l'obliger à se taire. Mais, après que Phocion eut parlé, Antipater répondit qu'il était prêt à faire amitié et alliance avec les Athéniens, s'ils consentaient à lui livrer Démosthène et Hypéride, à rétablir l'ancienne forme de gouvernement, où les rangs étaient réglés sur les revenus des citoyens, à recevoir garnison dans Munychie, et enfin à payer,

outre les frais de la guerre, une amende dont on conviendrait.

Tous les autres envoyés acceptèrent ces conditions, les trouvant très-douces; le seul Xénocrate s'en plaignit. « Antipater nous traite doucement pour des esclaves, dit-il, mais avec une grande dureté pour des hommes libres. » Phocion ayant prié Antipater de leur faire grâce de la garnison, Antipater répondit : « Phocion, je suis disposé à tout t'accorder, excepté ce qui causerait ta perte et la nôtre. » Quelques historiens racontent ce dernier fait d'une autre manière. Ils disent qu'Antipater demanda à Phocion s'il voudrait se rendre garant que la ville observerait le traité et ne remuerait plus, dans le cas où il se relâcherait sur l'article de la garnison ; que Phocion gardait le silence, et ne se pressait pas de répondre, lorsque certain Callimédon, surnommé Carabus, homme d'un naturel violent, et ennemi du gouvernement populaire, s'avança vers Antipater, et dit : « Eh bien ! si cet homme était assez imprudent pour cautionner la ville, t'y fierais-tu? et en ferais-tu moins ce que tu as résolu de faire? »

Les Athéniens furent donc forcés de recevoir une garnison macédonienne, commandée par Ményllus, homme modéré, et ami de Phocion. Cette condition fut trouvée fière et insultante par les Athéniens : c'était, à leurs yeux, vanité d'un homme qui veut abuser de son pouvoir avec insolence, plutôt qu'une précaution nécessaire à la sûreté des affaires. La conjoncture dans laquelle la garnison prit possession du port augmenta encore le ressentiment des Athéniens ; car ce fut précisément le vingt du mois Boëdromion[1], pendant la célébration des mystères, et le jour où l'on conduit en pompe le dieu

[1] Correspondant, pour la plus grande partie, à notre mois de septembre.

Iacchus d'Athènes à Éleusis. Le trouble qui en résulta pendant la cérémonie, fit que la plupart des citoyens comparèrent les fêtes d'alors avec celles d'autrefois. « Jadis, dans les temps heureux de nos prospérités, di- « saient-ils, ces fêtes étaient marquées par des visions « mystérieuses, et par des voix extraordinaires qui frap- « paient de terreur nos ennemis. Et aujourd'hui, dans « une solennité semblable, les dieux voient avec indiffé- « rence le plus grand malheur qui pût arriver à la Grèce. « Ils voient le plus saint des jours, celui qui nous était le « plus cher, marqué par un événement affreux, et qui « fera époque dans les âges suivants. »

Quelques années auparavant, on avait apporté aux Athéniens un oracle de Dodone, qui leur ordonnait de bien garder les promontoires de Diane[1], de peur que les étrangers ne s'en emparassent. Et, dans ces jours-là, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été trempées dans l'eau, en furent retirées d'une couleur jaune pâle, comme celle d'un mort, au lieu de la couleur de pourpre qu'elles avaient auparavant; et, ce qu'il y eut de plus extraordinaire encore, c'est que les linges des particuliers qu'on lava dans la même eau ne perdirent rien de leur couleur naturelle. Pendant qu'un ministre du temple lavait un pourceau dans le port de Cantharus[2], vint un énorme poisson, qui se saisit de l'animal, et en dévora la partie de derrière jusqu'au ventre. Le dieu voulait leur faire entendre par là, qu'ils seraient privés des parties basses de la ville, de celles qui touchaient à la mer, mais qu'ils conserveraient la ville haute.

Les Athéniens n'eurent pas à se plaindre de cette gar-

[1] Les promontoires de l'Attique, ainsi nommés poétiquement, les montagnes étant l'apanage de Diane.

[2] Un des trois ports du Pirée.

nison, car Ményllus, qui la commandait, savait la contenir; mais plus de douze mille citoyens furent exclus du gouvernement populaire, à cause de leur pauvreté. Il en resta une partie dans Athènes, qui se plaignirent du traitement injuste qu'ils éprouvaient; les autres abandonnèrent la ville, et se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres qu'ils habitèrent, semblables à des gens qui auraient été forcés dans une ville assiégée et bannis de leur pays. Du reste, la mort de Démosthène, qui arriva dans l'île de Calaurie[1], et celle d'Hypéride à Cléones[2], comme nous l'avons rapporté ailleurs, firent presque regretter aux Athéniens Alexandre et Philippe, et chérir leur mémoire. Plus tard, après qu'Antigonus eut été tué, comme ses meurtriers traitaient avec dureté les peuples qui leur étaient soumis, un paysan de Phrygie se mit à fouiller la terre; et, quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait, il répondit en soupirant: « Je cherche Antigonus. » Beaucoup disaient la même chose, se souvenant combien étaient grandes la magnanimité et la générosité de ces rois, même dans leur courroux, et avec quelle facilité ils pardonnaient les offenses; tandis qu'Antipater, qui dissimulait sa puissance sous le masque d'un homme privé, sous un méchant manteau, et sous les apparences d'une vie frugale, était en réalité un maître cruel, et un tyran insupportable aux peuples qui lui étaient assujettis. Cependant Phocion obtint de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis; et il empêcha que ceux qui furent obligés de subir leur exil ne fussent, comme beaucoup d'autres, privés du séjour de la Grèce, et relégués au delà des monts Acrocérauniens[3] et du promontoire de Té-

[1] Voyez-en le récit dans la Vie de Démosthène au commencement du quatrième volume.

[2] Ville de l'Argolide.

[3] Dans l'Épire.

nare[1]; et ils eurent la liberté d'habiter dans le Péloponnèse. De ce nombre fut le sycophante Agnonidès.

Phocion gouvernait avec beaucoup de justice et de douceur ceux qui étaient demeurés dans Athènes, maintenant dans les charges les plus gens de bien, et éloignant de tout emploi ceux qu'il savait intrigants et curieux de nouveautés. Alors, réduits à l'impuissance d'exciter des troubles, et séchant dans leur inaction, ils prirent insensiblement du goût pour le séjour de la campagne et pour la culture des terres. Un jour, Phocion voyant Xénocrate payer le tribut dû par les étrangers à Athènes, voulut lui donner le droit de cité[2]; mais Xénocrate refusa, disant que jamais il ne prendrait de part à ce gouvernement, parce qu'il avait été député vers Antipater afin de s'opposer à son établissement. Ményllus envoya un jour, en présent à Phocion, une somme considérable. « Ményllus n'est pas plus grand seigneur qu'Alexandre, dit Phocion ; et aujourd'hui je n'ai pas de motif plus plausible de recevoir ce présent, que quand j'ai refusé ceux du roi. » Ményllus le pria de l'accepter, sinon pour lui, du moins pour son fils Phocus. « Si Phocus change de conduite, répondit Phocion, et qu'il devienne sage, le bien de son père lui suffira ; mais s'il continue de vivre comme il fait, jamais il n'aurait assez. » Il répondit plus sèchement encore à Antipater, qui lui demandait une chose malhonnête. « Il est impossible, dit-il, que je sois en même temps le flatteur et l'ami d'Antipater. » Antipater disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, Phocion et Démade, jamais il n'avait pu faire rien recevoir à l'un, ni contenter l'avidité de l'autre.

Aussi, rien ne faisait mieux ressortir la vertu de Pho-

[1] En Laconie.

[2] Xénocrate était de Chalcédoine.

cion, que la pauvreté dans laquelle il avait vieilli, bien qu'il eût été tant de fois général des Athéniens, et qu'il eût eu des rois pour amis. Démade, au contraire, tirait vanité de ses richesses, alors même qu'elles étaient acquises injustement. Il y avait une loi dans Athènes qui portait qu'aucun étranger ne serait reçu dans les chœurs de danse, sous peine d'une amende de mille drachmes[1], que devrait payer le chorége. Cependant, un jour que Démade donnait des jeux à ses frais, il fit paraître dans les chœurs cent danseurs étrangers à la fois; et, en même temps, il compta publiquement sur le théâtre les mille drachmes d'amende pour chacun d'eux. Quand son fils Déméas se maria, il lui dit : « Mon fils, lorsque j'épousai ta mère, nos plus proches voisins mêmes ne s'en aperçurent pas, tandis qu'aujourd'hui les princes et les rois contribuent aux frais de tes noces. »

Les Athéniens importunaient sans cesse Phocion, afin qu'il obtînt d'Antipater qu'il retirât la garnison de la ville; mais, soit que Phocion désespérât de persuader Antipater, soit plutôt parce qu'il voyait le peuple plus sage et plus facile à conduire, par la crainte que cette garnison lui inspirait, il repoussait toujours cette commission. La seule chose qu'il obtint d'Antipater, ce fut un délai pour le paiement des sommes que la ville lui devait. Les Athéniens renoncèrent donc à Phocion pour l'ambassade : ils la proposèrent à Démade, qui s'en chargea volontiers et passa aussitôt avec son fils en Macédoine, où le conduisit sans doute sa mauvaise destinée. Il y arriva dans le temps qu'Antipater était déjà attaqué de la maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, devenu maître des affaires, venait de surprendre une lettre que Démade écrivait à Antigonus, alors en Asie, pour l'engager à venir le plus promptement possible s'em-

[1] Environ neuf cents francs de notre monnaie.

parer de la Grèce et de la Macédoine, lesquelles ne tenaient plus, disait-il, qu'à un fil vieux et pourri : c'est ainsi qu'il appelait Antipater par moquerie. Démade et son fils ne furent pas plutôt arrivés, que Cassandre les fit arrêter ; puis, prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux du père, et si près de lui, que Démade fut tout couvert de son sang. Ensuite, quand Cassandre eut reproché à Démade, dans les termes les plus durs, son ingratitude et sa trahison, et qu'il l'eut accablé d'outrages, il lui ôta la vie.

Antipater avant de mourir, avait nommé Polyperchon général de l'armée, et donné à son fils Cassandre le commandement de mille hommes. Mais il ne fut pas plutôt mort, que Cassandre s'empara du pouvoir, et, sans perdre un instant, envoya Nicanor à Athènes, afin qu'il remplaçât Ményllus comme chef de la garnison, avant qu'on connût la mort de son père, lui ordonnant de s'assurer du port de Munychie, ce qu'il fit sans peine. Peu de jours après, quand les Athéniens apprirent la mort d'Antipater, ils accusèrent Phocion d'en avoir été informé avant eux, et de la leur avoir laissé ignorer pour plaire à Nicanor. Ce soupçon donna lieu à des bruits désavantageux sur Phocion ; mais il n'en tint nul compte, et eut de fréquentes conférences avec Nicanor. Il lui inspira de la douceur et de la bienveillance pour les Athéniens, et lui fit ambitionner de plaire au peuple, en donnant des jeux et en faisant des largesses.

Cependant Polyperchon, à qui avait été confiée la personne du jeune roi, voulait susciter des affaires à Cassandre : il écrivit aux Athéniens que le roi leur rendait le gouvernement démocratique, et ordonnait, suivant l'ancien usage, que tous les citoyens fussent indistinctement admis aux charges. C'était un piége qu'il tendait à Phocion ; car, méditant de se rendre maître d'Athènes, comme sa conduite le prouva bientôt, il n'espérait en venir à

bout qu'après avoir fait chasser Phocion; et Phocion devait être infailliblement chassé, dès que ceux qui avaient été privés du droit de cité viendraient en quelque sorte se déborder dans le gouvernement, et que les démagogues et les sycophantes seraient redevenus maîtres des tribunaux. La lettre de Polyperchon ayant excité un mouvement parmi les Athéniens, Nicanor convoqua le Sénat dans le Pirée, pour donner ses explications, et se rendit à l'assemblée, après s'être confié à Phocion pour la sûreté de sa personne. Dercyllus, qui commandait pour le roi dans l'Attique, avait formé le projet de se saisir de Nicanor; mais celui-ci en fut averti, et s'enfuit à temps du Pirée, en faisant connaître qu'il se vengerait sur la ville de cette trahison. Phocion fut accusé de l'avoir laissé échapper, pouvant aisément le retenir : il répondit qu'il n'avait pas lieu de se méfier de Nicanor, et de craindre rien de sa part; et qu'il aimait beaucoup mieux souffrir une injustice que de la commettre.

A ne considérer cette réponse que par rapport à Phocion, elle paraîtra dictée par la magnanimité et la justice : mais, si l'on pense qu'il mettait en danger le salut de sa patrie, dont il était le général et le premier magistrat, on trouvera peut-être qu'il violait un droit plus ancien et plus fort, qui le liait envers sés concitoyens. On ne saurait alléguer pour sa défense que la crainte de jeter Athènes dans une guerre inévitable l'empêcha d'arrêter Nicanor, et qu'il prétexta la foi et la justice dont il était tenu envers lui, afin que Nicanor, enchaîné par le respect qu'il porterait à sa personne, vécût en paix avec les Athéniens et ne leur fît aucun tort. Dans le fait, il avait la plus entière confiance en Nicanor, car jamais il ne voulut croire ni écouter les rapports que lui firent un grand nombre de citoyens, qui l'accusaient de vouloir s'emparer du Pirée, de travailler à corrompre quelques habitants de ce port, ainsi qu'à faire passer des troupes étran-

gères à Salamine. Il fit plus encore ; car Philomédès de Lampres[1] ayant fait un décret qui ordonnait à tous les Athéniens de prendre les armes et d'obéir à Phocion, leur général, il en différa l'exécution jusqu'à ce que Nicanor fût sorti, avec ses troupes, de la forteresse de Munychie, et eût environné le port de tranchées. Alors Phocion voulut faire marcher les Athéniens contre Nicanor ; mais ils se soulevèrent, et refusèrent de le suivre.

Sur ces entrefaites, arriva à Athènes Alexandre, fils de Polyperchon, à la tête d'une armée, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais, en réalité, pour s'en emparer lui-même, s'il était possible, en profitant de la division qui y régnait. Les bannis qui l'avaient suivi entrèrent dans Athènes, une multitude d'étrangers et de gens notés d'infamie se joignirent à eux ; et ils tinrent une assemblée, composée d'hommes de toute espèce, sans ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion, et élurent d'autres généraux. Si Alexandre n'eût pas été vu s'entretenant avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquentes entrevues n'eussent pas fait naître quelque soupçon, jamais Athènes n'aurait échappé à ce danger. Mais, l'orateur Agnonidès s'étant aussitôt déclaré contre Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimédon et Périclès[2], qui craignaient le même sort, s'empressèrent de sortir de la ville ; et Phocion, avec ceux de ses amis qui étaient restés, se rendit auprès de Polyperchon. Solon de Platée et Dinarchus de Corinthe, qu'on regardait comme les amis particuliers de Polyperchon, voulurent l'accompagner, pour lui être agréable ; mais Dinarchus tomba malade en chemin, et ils furent

[1] Dème de l'Attique.

[2] On pense qu'il faut lire plutôt Chariclès, le gendre de Phocion, dont le nom se trouve en effet cité un peu plus bas avec celui de Callimédon.

obligés de s'arrêter plusieurs jours à Élatée[1] : pendant cet intervalle, les Athéniens, d'après le conseil d'Agnonidès, et sur le décret d'Archestratus, envoyèrent à Polyperchon des ambassadeurs chargés d'accuser Phocion. Les deux parties arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, comme il traversait, avec le roi[2], un bourg de la Phocide, nommé Pharyges, qui est situé près du mont Acrorion, appelé aujourd'hui Galaté.

Là, Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il plaça le roi, et, autour de lui, ses principaux courtisans: puis, avant tout, il fit saisir Dinarchus, et ordonna qu'après l'avoir mis à la torture, on le fît mourir. Ensuite il permit aux Athéniens de parler; mais, comme ils le faisaient avec beaucoup de tumulte et de bruit, s'accusant les uns les autres en présence du roi et de son conseil, Agnonidès s'avança au milieu de l'assemblée : « Seigneur, dit-il, fais-nous renfermer tous dans une cage, et renvoie-nous à Athènes, afin que nous y rendions compte de notre conduite. » A ces paroles, le roi se mit à rire: mais, les Macédoniens qui étaient présents à cette assemblée, et les étrangers que la curiosité y avait attirés, avaient le désir d'entendre plaider cette cause, et faisaient signe aux ambassadeurs d'exposer sur-le-champ leurs griefs. Polyperchon fit paraître là une partialité révoltante; car, quand Phocion essaya de se justifier, il l'interrompit sans cesse, et finit par frapper la terre de son bâton; ce qui l'obligea de se taire, et de se retirer. Hégémon ayant pris Polyperchon à témoin de son affection pour le peuple, Polyperchon, transporté de colère, s'écria : « Oses-tu ainsi, en présence du roi, porter un faux témoignage contre moi[3]? » Alors le roi se leva de son

[1] Ville de la Phocide.

[2] Arrhidée, fils de Philippe et frère d'Alexandre

[3] Polyperchon se disculpe de travailler au rétablissement de la démocratie.

siége, et voulut percer Hégémon de sa lance; mais Polyperchon se jeta au-devant de lui, l'arrêta, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnent Phocion et ceux de ses amis qui étaient auprès de lui. Les autres qui s'en trouvaient plus éloignés, et qui furent témoins de cette violence, se couvrirent le visage de leurs manteaux, et prirent la fuite. Les premiers furent conduits à Athènes par Clitus, en apparence pour y être jugés, mais, en réalité, pour y être mis à mort, comme étant déjà condamnés. La manière dont ils y furent menés ajouta encore à la rigueur de ce traitement : ils étaient montés sur des chariots, qui longèrent la rue du Céramique jusqu'au théâtre, où ils furent gardés par Clitus, en attendant que les magistrats eussent convoqué l'assemblée. On n'exclut de cette assemblée ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie : le tribunal et le théâtre furent ouverts à tous, sans distinction de condition et de sexe.

On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison, mais qui en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre, et qui se gouvernait par ses propres lois. Clitus fit entrer les prisonniers dans l'assemblée. A la vue de Phocion, tous les gens de bien baissent les yeux, se couvrent le visage, et versent des larmes amères : un seul eut le courage de se lever, et de dire que, puisque le roi laissait au peuple un jugement de cette importance, on devait exclure de l'assemblée les étrangers et les esclaves. Mais la multitude rejeta cette proposition, et s'écria qu'il fallait lapider tous ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Alors personne n'osa plus élever la voix en faveur de Phocion ; et Phocion ne parvint qu'à grand'peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce avec justice ou contre la justice que vous voulez nous faire mourir ? — Avec justice, répondirent quelques-

uns. — Eh! comment pourrez-vous en être sûrs, repartit Phocion, si vous refusez de nous entendre? » Mais, voyant qu'ils n'étaient pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple, et dit : « Je confesse que je « me suis rendu coupable d'injustices envers vous pen- « dant le cours de mon administration; et, pour m'en « punir, je me condamne moi-même à la mort. Quant à « ceux qui sont ici avec moi, Athéniens, pour quel mo- « tif les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait « aucun tort? » Alors le peuple s'écria : « C'est parce qu'ils sont tes amis. » A ces mots, Phocion se retira, et garda le silence; après quoi Agnonidès lut le décret qu'il avait dressé, et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables; et que, s'ils étaient déclarés tels, on les mettrait à mort sur-le-champ. Après que ce décret eut été lu, plusieurs personnes demandaient qu'on y ajoutât que Phocion serait mis à la torture avant qu'on le fît mourir? Déjà ils commandaient d'apporter la roue, et de faire venir les exécuteurs, quand Agnonidès, qui s'apercevait de l'indignation que causait à Clitus cette demande, et qui jugeait lui-même que ce serait une action barbare et injuste : « Lorsque nous aurons, dit-il, à punir un scélérat comme Callimédon, nous l'appliquerons à la torture; mais, quant à Phocion, je n'ordonne rien de semblable contre lui. » Alors un homme de bien, élevant la voix, s'écria : « Tu as raison; car si nous mettions Phocion à la torture, quel supplice t'infligerions-nous? » Le décret fut confirmé; et, quand on demanda les suffrages, tous se levèrent, et le plus grand nombre se couronnèrent de fleurs. Tous les suffrages furent pour la mort. Ceux qui étaient présents là avec Phocion étaient Nicoclès, Thudippus, Hégémon et Pythoclès; Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès et quelques autres furent condamnés à mort par contumace.

Après que l'assemblée eut été congédiée, ils furent conduits à la prison. Tous les autres s'y rendirent en versant des larmes et en déplorant leur infortune, attendris qu'ils étaient par leurs parents et leurs amis, qui venaient les embrasser une dernière fois; mais Phocion avait le même air de visage que lorsqu'il sortait de l'assemblée pour aller commander l'armée, et que les Athéniens le reconduisaient avec honneur. Aussi, ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures; et il y en eut un qui vint lui cracher au visage. Alors Phocion se tourna vers les magistrats, et leur dit d'un air tranquille : « Ne réprimerez-vous point l'insolence de cet homme? » Arrivé dans la prison, Thudippus, qui vit broyer la ciguë, se mit à pousser des plaintes, et à déplorer son malheur, disant que c'était à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Hé quoi! dit Phocion, n'est-ce pas une grande consolation pour toi, de mourir avec Phocion? » Un de ses amis lui ayant demandé s'il avait quelque chose à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, répondit-il; car j'ai à lui recommander de ne garder aucun ressentiment contre les Athéniens, de l'injustice qu'ils me font. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, l'ayant prié de lui laisser boire la ciguë le premier : « Ta demande, répondit Phocion, est bien dure et bien triste pour moi; mais, puisque je ne t'ai jamais rien refusé pendant ma vie, je t'accorde encore cette dernière satisfaction avant ma mort. » Quand tous les autres eurent bu la ciguë, il n'en resta plus pour Phocion; et l'exécuteur dit qu'il n'en voulait point broyer d'autre, à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes [1], prix de chaque dose. Comme cette difficulté prenait du temps et causait du retard,

[1] Onze francs environ de notre monnaie.

Phocion appela un de ses amis en disant : « Puisqu'on ne peut pas mourir gratis à Athènes, je te prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande. »

C'était le dix-neuf du mois Munychion[1]; et ce jour-là les chevaliers faisaient une procession en l'honneur de Jupiter[2]. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes, et les autres, en jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes. Les citoyens qui n'avaient pas perdu tout sentiment d'humanité, et que la colère et l'envie n'avaient pas dépravés entièrement, regardaient comme une grande impiété qu'on n'eût pas renvoyé au lendemain cette exécution, afin que la ville ne fût pas souillée par une mort violente, pendant une fête aussi solennelle. Cependant les ennemis de Phocion, trouvant sans doute qu'il manquait encore quelque chose à leur triomphe, firent décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Pas un de ses amis n'osa toucher à son corps; mais un certain Conopion, qui gagnait sa vie à ces sortes de besognes, le transporta au delà des terres d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur le territoire de Mégare. Une femme du pays, que le hasard fit assister à ces funérailles avec ses esclaves, éleva à Phocion, dans le lieu même, un tertre vide, sur lequel elle fit les libations d'usage; après quoi, mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces pré-« cieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec « soin, afin que, quand les Athéniens seront revenus à

[1] Correspondant, pour la plus grande partie, à notre mois d'avril.

[2] C'était la fête appelée Dialia, du nom du dieu en l'honneur duquel on la célébrait : Ζεύς, Jupiter, fait, au génitif, Διός.

« la raison, tu puisses les rendre aux tombeaux de ses « ancêtres. »

Bientôt après, les affaires elles-mêmes firent sentir aux Athéniens quel magistrat vigilant, et quel fidèle gardien de la tempérance et de la justice le peuple avait perdu. Alors ils élevèrent à Phocion une statue de bronze, et enterrèrent ses ossements aux frais du public. De ses accusateurs, ce fut Agnonidès qu'ils condamnèrent à mort le premier, à l'unanimité des suffrages. Quant à Épicurus et à Démophilus, qui s'étaient enfuis d'Athènes, ils tombèrent entre les mains du fils de Phocion, qui leur fit subir la punition qu'ils méritaient.

On dit que ce Phocus ne fut pas d'ailleurs un homme de bien ; qu'il devint amoureux d'une jeune courtisane qui demeurait chez un marchand d'esclaves, et qu'un jour, ayant entendu par hasard, dans le Lycée, Théodore l'athée faire cet argument : « S'il n'est pas honteux de délivrer un ami de la servitude, il ne l'est pas davantage d'en tirer une amie ; et s'il ne l'est pas de mettre en liberté un compagnon, il ne saurait l'être d'y mettre une compagne, » il accommoda à sa passion ce raisonnement, qui lui parut sans réplique, et délivra sa maîtresse d'esclavage.

La mort de Phocion renouvela aux Grecs le souvenir de celle de Socrate ; car l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre, et attira sur Athènes les mêmes calamités.

CATON LE JEUNE.

De l'an 94 à l'an 46 avant J.-C.

Caton devait la première illustration et la première gloire de sa famille à Caton, son bisaïeul, lequel devint, par sa vertu, un des hommes les plus renommés et les plus puissants de Rome, ainsi que je l'ai écrit dans sa Vie[1]. Celui dont nous parlons maintenant resta orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcie[2]. Il avait aussi une sœur utérine, nommée Servilia. Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel, un de ceux qui menaient alors les affaires de l'État, homme distingué par son éloquence et par sa sagesse, et qui ne le cédait, pour la grandeur d'âme, à aucun des Romains.

On dit que Caton montrait, dès l'enfance, dans le son de sa voix, dans les traits de son visage, et jusque dans ses amusements, un caractère ferme, une âme constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêche à ceux qui le flattaient, il se roidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire ; et le sourire même n'égayait que rarement son visage. Il n'était ni co-

[1] Cette Vie est dans le deuxième volume.

[2] Caton avait trois sœurs, mais seulement sœurs de mère. L'une d'elles eut pour fils Brutus, celui qui tua César, la seconde fut mariée à Lucullus, et la troisième à Junius Silanus.

lère, ni prompt à s'emporter; mais, une fois irrité, on ne l'apaisait qu'à grand'peine. Quand on le mit aux études, il avait l'esprit paresseux et lent à comprendre; mais, ce qu'il avait saisi, il le retenait, et sa mémoire était sûre; ce qui, au reste, est assez ordinaire. Car les esprits vifs oublient aisément; et ceux qui n'apprennent qu'à force de travail et d'application retiennent mieux : chaque connaissance nouvelle est comme un feu qui embrase leur âme. Ce qui, d'ailleurs, augmentait pour Caton les difficultés de l'étude, c'était, à mon avis, la peine qu'il avait à croire : en effet, apprendre c'est recevoir une impression; et ceux-là croient plus aisément, qui peuvent moins comprendre ce qu'on leur dit. Voilà pourquoi les jeunes gens se laissent plus facilement persuader que les vieillards, et les malades que ceux qui se portent bien. En général, plus la faculté qui doute est faible, plus le consentement est prompt. Caton cependant obéissait, dit-on, à son gouverneur, et faisait tout ce qui lui était prescrit; mais il demandait raison de chaque chose, et en voulait savoir le pourquoi. Il est vrai que son gouverneur était un homme de bonnes manières, et qui employait le raisonnement bien plus que la menace : il se nommait Sarpédon.

Caton était encore dans l'enfance, lorsque les alliés de Rome sollicitèrent le droit de cité romaine. Pompédius Silo, habile homme de guerre, et qui jouissait parmi eux de la plus grande considération, passa plusieurs jours chez Drusus, dont il était l'ami. Pendant le séjour qu'il y fit, il gagna l'amitié des neveux de Drusus. « Mes enfants, leur dit-il un jour, intercédez pour nous auprès de votre oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le droit de cité. » Cépion lui fit en souriant un signe d'assentiment; mais Caton garda le silence, fixant sur les étrangers des regards durs et sévères. « Et toi, mon enfant, lui dit Pompédius, qu'en penses-tu? ne parleras-tu pas à ton oncle en notre faveur, comme ton frère? » Caton, sans

rien répondre davantage, fit connaître, par son silence et par l'air de son visage, qu'il repoussait la demande. Alors Pompédius l'enleva dans ses bras, et le tint suspendu hors de la fenêtre, comme s'il allait le précipiter : « Me le promets-tu? disait-il, ou je te laisse tomber. » Il prononça ces mots d'un ton de voix rude, en le secouant plusieurs fois hors de la fenêtre. Caton resta dans cette position un assez long temps, sans articuler un seul mot, sans donner aucun signe d'étonnement ni de crainte. Pompédius, en le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : « Quel « bonheur pour l'Italie qu'il ne soit encore qu'un enfant ! « S'il était aujourd'hui un homme fait, je ne crois pas « que nous eussions un seul suffrage pour nous dans le « peuple. »

Un jour, un de ses parents, qui célébrait l'anniversaire de sa naissance, le pria du festin, avec d'autres enfants qui, n'ayant rien à faire, se mirent à jouer tous pêle-mêle, grands et petits, dans un coin de la maison. Leur jeu représentait un tribunal, où ils s'accusaient les uns les autres ; et ils mettaient en prison ceux qui étaient condamnés. Un de ces derniers, enfant d'une jolie figure, fut conduit dans une chambre, par un autre plus âgé, qui l'y enferma : il appela Caton, qui, se doutant de ce qui se passait, courut à la porte de la chambre, écartant tous ceux qui se mettaient devant lui pour l'empêcher d'entrer; il en tira l'enfant, et, tout en colère, il l'emmena chez lui, et les autres s'y rendirent avec eux.

Son renom était déjà tel parmi ceux de son âge, que, Sylla voulant donner au peuple le spectacle de la course sacrée des enfants à cheval, que l'on appelle *Troie*[1], et ayant rassemblé pour cela les enfants des meilleures maisons, afin de les exercer pour le jour du spectacle, des deux capitaines qu'il avait désignés, l'un fut agréé par

[1] Voyez-en la description au cinquième livre de l'*Énéide* de Virgile.

tous ses camarades, car il était fils de Métella, femme de Sylla ; mais ils repoussèrent l'autre, nommé Sextus, quoique neveu de Pompée, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient ni s'exercer sous lui ni le suivre. Sylla leur demanda quel était donc celui qu'ils voulaient pour chef ; et tous s'écrièrent : « Caton. » Sextus lui-même se retira, et céda cet honneur à Caton, comme au plus digne.

Sylla, qui avait été l'ami particulier du père, faisait de temps en temps venir Caton et Cépion, pour converser avec eux : faveur qu'il n'accordait qu'à très-peu de personnes, à raison de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur des jeunes gens, qui sentait de quelle conséquence pouvait être une telle distinction pour l'avancement et la sûreté de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fît sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait tous les jours pour les appliquer à la torture. Caton avait alors quatorze ans : il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome, et il entendait gémir en secret les témoins de ces horreurs. « Comment se fait-il qu'il n'y ait personne pour tuer cet homme? » demanda-t-il à son gouverneur. « Mon enfant, dit Sarpédon, c'est qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait. — Que ne m'as-tu donc donné une épée? répliqua le jeune homme ; j'aurais délivré, en le tuant, ma patrie de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles, et plus encore de l'air de colère et de fureur qui respirait dans les yeux et sur le visage de Caton, l'observa depuis avec un grand soin, et le garda à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire.

Un jour, comme il n'était encore qu'un petit enfant, on lui demanda quelle personne il aimait le plus : il répondit que c'était son frère. « Et après encore? — Mon frère. »

Et il fit toujours la même réponse, jusqu'à ce qu'on fût las de répéter la question. Dans un âge plus avancé, l'affection qu'il portait à son frère ne fit que se fortifier de plus en plus : à vingt ans, il n'avait jamais soupé sans Cépion; jamais il n'avait été à la campagne ni paru au Forum qu'avec lui. Mais, lorsque son frère se parfumait d'essences, il refusait de l'imiter; et il suivait, dans tout le reste de sa vie, un régime dur et austère. Aussi Cépion, dont on admirait la tempérance et la frugalité, avouait que, comparé aux autres, il méritait l'éloge qu'on faisait de sa personne. « Mais, ajoutait-il, quand je compare ma vie à celle de Caton, je ne me trouve pas différent d'un Sippius. » Ce Sippius était un des hommes les plus décriés pour leur luxe et leur mollesse.

Caton, ayant été nommé prêtre d'Apollon, prit son domicile à part, et emporta son lot des biens paternels, qui fut de cent vingt talents[1]. Mais il resserra plus que jamais sa manière de vivre. Il se lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Épris d'un vif amour pour toutes les vertus, comme s'il y fût porté par une inspiration divine, il préférait néanmoins à toutes les autres la justice, mais une justice sévère, et qui ne se prêtait jamais à la grâce ni à la faveur. Il se forma aussi à l'éloquence, afin de pouvoir, au besoin, s'adresser au peuple assemblé : persuadé qu'il faut, dans la philosophie politique comme dans une grande cité, entretenir des forces toujours prêtes pour le combat. Cependant il ne s'exerçait pas à l'éloquence avec d'autres; et jamais on ne l'entendit déclamer publiquement dans les écoles. Un de ses camarades lui disait un jour : « Caton, on « blâme ton silence. — Je m'en console, répondit-il, « pourvu qu'on ne blâme pas ma conduite. Je commen-

[1] Plus de sept cent mille francs de notre monnaie.

« cerai à parler quand je saurai dire des choses qui ne « méritent pas d'être tues. »

Le basilique Porcia était un édifice dont Caton l'ancien, durant sa censure, avait fait la dédicace. C'était là que les tribuns avaient coutume de donner leurs audiences; et, comme il y avait une colonne qui nuisait à leurs siéges, ils voulurent l'ôter, ou la changer de place. Ce fut la première occasion qui amena Caton, malgré lui, dans une assemblée publique. Il s'opposa au dessein des tribuns; et l'essai qu'il fit alors de son éloquence et de son courage souleva l'admiration universelle. Son discours ne sentait pas la jeunesse, et n'avait rien de recherché : il était serré, plein de sens et de force. Mais la brièveté des sentences y était relevée par une certaine grâce qui charmait les auditeurs: la sévérité des mœurs de Caton, et la gravité naturelle dont son style portait l'empreinte, étaient tempérées par je ne sais quel séduisant mélange de douceur et d'agrément. Sa voix, assez pleine pour se faire entendre aisément d'un peuple si nombreux, avait une vigueur et une force invincible et infatigable: souvent il parlait tout un jour sans qu'il se sentit épuisé. Cette première fois, il gagna sa cause; puis il rentra dans le silence, et se renferma dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps par des exercices pénibles: il s'accoutuma à supporter les plus grandes chaleurs, les neiges et les glaces, la tête découverte; à voyager à pied en toute saison : les amis qui l'accompagnaient étaient à cheval; et Caton s'approchait tour à tour de chacun d'eux pour converser, tout en s'avançant, lui à pied, eux sur leur monture. Il était, dans ses maladies, d'une patience et d'une tempérance admirables : lorsqu'il avait la fièvre, il passait les journées seul, sans recevoir personne, jusqu'à ce qu'il se sentît guéri et en pleine convalescence.

Dans ses repas, on tirait au sort à qui choisirait le pre-

mier les parts : quand le sort ne l'avait pas favorisé, ses amis lui déféraient le choix; mais il s'y refusait, disant qu'il ne convenait pas de rien faire malgré Vénus[1]. Au commencement, il n'aimait pas à tenir table longtemps : il ne buvait qu'un seul coup, après quoi il se levait; mais, dans la suite, il prit plaisir à boire, et passait souvent à table la nuit entière. Ses amis alléguaient, pour l'excuser, les affaires du gouvernement, qui l'occupaient toute la journée, et qui lui ôtaient le loisir de converser. Il ne lui reste, disaient-ils, que le temps du souper et de la nuit pour s'entretenir avec les philosophes. Un certain Memmius ayant dit dans un cercle que Caton ne faisait qu'ivrogner la nuit entière, Cicéron prenant la parole : « Mais tu n'ajoutes pas, dit-il, qu'il joue aux dés tout le jour. »

En somme, les mœurs d'alors, aux yeux de Caton, étaient si corrompues et avaient besoin d'une si complète réforme, qu'il fallait, selon lui, pour guérir le mal, tenir une route entièrement opposée à celle qu'on suivait. Comme il vit qu'on estimait plus particulièrement la pourpre la plus vive et la plus forte en couleur, il n'en porta que de sombre. Il sortait souvent après son dîner sans souliers et sans tunique, non qu'il cherchât à se distinguer par cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que de ce qui est honteux en soi, sans s'embarrasser de ce qui ne l'est que dans l'opinion des hommes. Il lui était échu, par la mort de Caton, son cousin germain, une succession de cent talents[2] : il la réduisit en argent comptant, qu'il prêtait sans intérêt à ceux de ses amis qui en avaient besoin; quelquefois même il leur donnait des terres et des esclaves pour les

[1] Allusion au coup de dé le plus favorable, qu'on appelait Vénus : c'était raffle de six.

[2] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

engager au public, et il se portait caution de leurs engagements.

Lorsqu'il se crut en âge de se marier, et n'ayant encore eu commerce avec aucune femme, il voulut épouser Lépida, fiancée d'abord à Scipion Métellus, mais qui était libre alors, Scipion s'étant dédit et ayant rompu le contrat. Mais Scipion se ravisa, avant que Caton l'eût prise pour femme : il mit tout en œuvre pour renouer son mariage ; et il y parvint. Caton, vivement piqué de ce procédé, et brûlant de colère, voulait le poursuivre en justice : ses amis l'en dissuadèrent ; et il se borna à exhaler dans des iambes le feu de sa jeunesse et de son ressentiment. Il versa sur Scipion toute l'amertume et tout le fiel d'Archiloque, sans se permettre cependant ni obscénités ni rien de puéril. Depuis il épousa Attilia, fille de Serranus, qui fut sa première femme, mais non pas la seule : différant en cela de Lélius, l'ami de Scipion, qui, plus heureux, ne connut, durant le cours d'une longue vie, d'autre femme que la première qu'il avait épousée.

La guerre des esclaves, ou de Spartacus, comme on la nommait, éclata peu de temps après ; et Gellius fut chargé de cette expédition. Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par attachement pour Cépion, son frère, qui commandait un corps de mille hommes ; mais il ne put faire paraître, autant qu'il l'aurait désiré, son ardeur et son courage, par suite de l'incapacité avec laquelle le général conduisit la guerre. Du reste, au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans cette armée, il se signala par un tel amour de l'ordre et de la discipline, par tant de courage et de prudence, qu'on ne l'estimait nullement inférieur à l'ancien Caton. Gellius lui décerna des prix et des honneurs considérables ; mais il les refusa, disant qu'il n'avait rien fait qui méritât aucune distinction. Il se fit, par cette conduite, une réputation de bizarrerie.

On porta une loi qui défendait aux candidats d'avoir

auprès d'eux des nomenclateurs. Caton, qui briguait la charge de tribun des soldats, fut le seul qui obéit à la loi : il vint à bout, par un effort de mémoire, de saluer tous les citoyens en les appelant chacun par son nom. Il déplut par là à ceux mêmes qui l'admiraient : plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite de sa conduite, plus il leur fâchait de ne pouvoir l'imiter.

Nommé tribun des soldats, il fut envoyé en Macédoine auprès du préteur Rubrius. Sa femme, au moment de la séparation, s'affligeait et versait des larmes : « Attilia, dit Munatius, un des amis de Caton, sois tranquille, je te garderai ton mari. — Ce sera très-bien fait, dit Caton. » Quand ils eurent fait un jour de marche, Caton, après le souper, dit à Munatius : « Pour tenir la promesse que tu as faite à Attilia, il faut que tu ne me quittes ni nuit ni jour. » Puis il ordonna qu'on tendît deux lits dans la même chambre, et voulut que Munatius couchât toujours près de lui ; de sorte que Munatius était gardé lui-même par Caton, qui s'en faisait un amusement.

Caton menait à sa suite quinze esclaves, deux affranchis, et quatre de ses amis qui voyageaient à cheval, tandis qu'il marchait toujours à pied, s'entretenant alternativement avec chacun d'eux. Quand il fut rendu au camp, qui était composé de plusieurs légions, le général lui en donna une à commander. Faire ses preuves de vertu personnelle à lui tout seul, c'était, à son avis, la moindre affaire : il ne voyait rien là de si royal ; mais il avait l'ambition de rendre ses soldats semblables à lui-même. Sans leur ôter la crainte que leur inspirait son autorité, il y ajouta le pouvoir de la raison ; et c'est de la raison qu'il se servait pour les persuader et les instruire, chaque fois qu'il en avait besoin, sans négliger d'ailleurs les récompenses. Et cette conduite eut un tel succès, qu'il serait difficile de décider s'il les rendit plus amis de la paix que belliqueux, et plus vaillants que justes : tant

ils se montrèrent redoutables aux ennemis, doux envers les alliés, timides à commettre l'injustice, ardents à mériter des louanges !

C'est ainsi que Caton acquit le plus ce qu'il cherchait le moins, gloire, crédit, honneurs insignes, affection des soldats. Ce qu'il commandait à d'autres, il était le premier à s'y soumettre ; et, dans sa manière de se vêtir, de vivre et de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que des capitaines ; mais la simplicité de ses mœurs, la noblesse de ses sentiments et la gravité de son éloquence le mettaient au-dessus de tout ce qui portait le nom d'officier et de général : aussi gagna-t-il insensiblement l'amour des soldats. Car le véritable zèle pour la vertu n'est, dans les âmes, que le fruit de l'affection et du respect que l'on porte à ceux qui en donnent l'exemple : louer les personnes vertueuses sans les aimer, c'est estimer leur gloire, mais non admirer ni estimer leur vertu.

Informé qu'Athénodore, surnommé Cordylion, philosophe très-instruit dans la doctrine des stoïciens, et déjà vieux, vivait retiré à Pergame, après avoir constamment repoussé les sollicitations de plusieurs généraux d'armée et de plusieurs rois, qui lui offraient leur amitié pour l'attirer auprès de leurs personnes, il jugea inutile de lui écrire et de lui envoyer quelqu'un. Profitant de deux mois de congé que la loi lui accordait, il s'embarque, et passe en Asie pour aller trouver le philosophe, comptant sur les bonnes qualités qu'il sentait en lui-même pour rendre sa chasse heureuse. Quand il fut auprès de lui, il combattit si bien ses motifs de refus, qu'il l'obligea de changer de résolution, et l'emmena dans son camp, ravi de joie, et tout fier d'une conquête bien plus belle, à ses yeux, et bien plus glorieuse que les exploits de Pompée et de Lucullus, qui en ce temps-là allaient subjuguant par les armes des peuples et des royaumes.

Il était encore à l'armée lorsque son frère, qui se rendait en Asie, tomba malade à Énus[1], ville de Thrace. On en écrivit aussitôt à Caton. La mer était agitée par une violente tempête; et il n'y avait point dans le port de vaisseau d'une grandeur suffisante : Caton se jette dans un petit navire marchand, et part de Thessalonique avec deux de ses amis et trois esclaves. Il faillit être submergé ; et, ne s'étant sauvé que par un bonheur inespéré, il arriva à Énus comme son frère venait de mourir. Il ne soutint pas cette perte avec la fermeté d'un philosophe : il s'abandonna aux plaintes et aux gémissements; il se jeta sur le corps de son frère, et le serra étroitement dans ses bras, avec toutes les démonstrations de la douleur la plus vive ; ce n'est pas tout : il fit, pour ses funérailles, des dépenses extraordinaires ; il prodigua les parfums, il brûla sur le bûcher des étoffes précieuses, et éleva sur la place publique d'Énus un tombeau de marbre de Thasos[2], qui coûta huit talents[3]. Quelques personnes trouvèrent cette dépense répréhensible, comparée à la modération qu'observait Caton en toutes choses ; mais ils ne considéraient pas quelle douceur et quelle sensibilité il joignait à une fermeté que ne pouvaient ébranler ni voluptés, ni crainte, ni sollicitations impudentes.

Plusieurs villes et plusieurs princes lui envoyèrent de riches présents, pour honorer les obsèques de son frère. Caton n'accepta d'argent de personne, et ne prit que les parfums et les étoffes, dont même il paya le prix à ceux qui les avaient envoyés. Institué héritier avec la fille de Cépion, il ne porta en compte, dans le partage des biens, aucune des sommes qu'il avait dépensées pour les funérailles. Et, malgré ce désintéressement, il s'est trouvé un

[1] Autrefois nommée Absynthe, près de l'embouchure de l'Hèbre.
[2] Thasos, île située près de la côte méridionale de la Thrace.
[3] Environ quarante-huit mille francs de notre monnaie.

homme[1] pour écrire que Caton avait passé dans un tamis les cendres du mort, pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu : tant cet auteur se croyait permis de tout faire, non-seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, sans avoir à en rendre compte, et sans craindre la censure !

Caton, à l'expiration de sa charge, quitta l'armée, accompagné non par des vœux et des louanges, vulgaires témoignages de bienveillance, mais par des larmes et des embrassements sincères. Partout où il passait, les soldats étendaient leurs vêtements sous ses pieds, et couvraient ses mains de baisers : honneurs que les Romains d'alors ne faisaient qu'à grand'peine à quelques-uns seulement de leurs généraux. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut parcourir l'Asie, afin de s'instruire, et de connaître par lui-même les mœurs, les coutumes et les forces de chacune des provinces qui la composent. Il voulait aussi faire plaisir à Déjotarus, roi des Galates, lequel avait été lié avec son père par des nœuds d'amitié et d'hospitalité, et qui l'avait invité à le venir voir.

Voici quelle était sa manière de voyager. Dès le matin, il envoyait son boulanger et son cuisinier au lieu où il devait coucher. Ils y entraient modestement et sans bruit; et, s'il n'y avait dans l'endroit aucun ami de famille de Caton, ni aucune personne de sa connaissance, ils allaient dans une hôtellerie, et lui préparaient ainsi à souper, sans se rendre à charge à personne. S'il n'y avait point d'hôtellerie, ils s'adressaient aux magistrats, et se contentaient du premier logement qu'on leur assignait. Souvent on ne voulait pas croire à ce qu'ils disaient, et on les traitait avec mépris, parce qu'en parlant aux magistrats, ils n'employaient ni cris ni menaces ; et Caton, en arri-

[1] César, dans son *Anti-Caton*.

vant, ne trouvait rien de prêt. Et, quand lui-même on le voyait rester assis sur son bagage sans proférer une parole, on tenait moins de compte encore de sa personne ; et on le prenait pour un homme bas et timide. Cependant il faisait venir les magistrats, et leur adressait d'ordinaire ces remontrances : « Malheureux ! quittez ces manières « dures envers les étrangers : ce ne seront pas toujours « des Catons que vous recevrez chez vous. Émoussez par « vos prévenances le pouvoir d'hommes qui ne cherchent « qu'un prétexte pour vous enlever de force ce que vous « ne leur aurez pas donné de bon gré. »

Il lui arriva, dit-on, en Syrie, une plaisante aventure[1]. Comme il approchait d'Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie aux deux bords du chemin. Il y avait d'un côté des jeunes gens vêtus de robes blanches, et de l'autre des enfants magnifiquement parés. Quelques hommes étaient à leur tête, vêtus de blanc et portant des couronnes. Caton ne douta point que tout cet appareil ne le regardât, et que ce ne fût une réception que les villes lui avait préparée : il gronda ceux de ses gens qu'il avait envoyés devant lui, de ce qu'ils ne l'avaient pas empêché, fit descendre de cheval ses amis, et s'avança à pied avec eux. Quand ils furent près de la porte de la ville, celui qui conduisait la cérémonie et qui avait rangé en ordre cette multitude, homme déjà assez âgé, quitta les rangs, et vint au-devant de Caton, tenant dans sa main une baguette et une couronne ; et, sans même le saluer, il lui demanda où ils avaient laissé Démétrius, et et à quelle heure il arriverait. Or, Démétrius était un affranchi de Pompée ; et, comme tout l'univers, pour ainsi dire, avait les yeux fixés sur Pompée, on faisait la cour à Démétrius, qui jouissait auprès de son maître d'un crédit bien au-dessus de sa condition. A cette de-

[1] Ce qui suit a déjà été raconté dans la Vie de Pompée.

mande, les amis de Caton éclatèrent de rire, sans pouvoir se contenir en traversant cette multitude. Caton tout confus : « O malheureuse république ! » s'écria-t-il, sans rien ajouter davantage. Mais, dans la suite, il ne pouvait s'empêcher de rire de cette aventure, toutes les fois qu'il la racontait, ou même qu'elle lui revenait en mémoire.

Quoi qu'il en soit, Pompée lui-même corrigea ceux qui, par ignorance, commettaient de pareilles fautes envers Caton. Celui-ci, en arrivant à Éphèse, alla saluer Pompée, qui était son aîné, et qui l'emportait de beaucoup sur lui par la réputation et commandait alors les plus puissantes armées de la république. Dès que Pompée l'eut aperçu, au lieu de l'attendre sur son siége, il se leva, et alla à sa rencontre, comme il eût fait pour un des plus grands personnages de Rome ; il le prit par la main et l'embrassa, loua sa vertu en sa présence, et en fit de plus grands éloges encore lorsqu'il se fut retiré. Dès ce moment, tous les yeux se tournèrent vers Caton ; et, en l'examinant de près, on en vint à admirer en sa personne les choses mêmes qui l'avaient d'abord fait mépriser, et l'on reconnut sa douceur et sa grandeur d'âme. On s'aperçut que cet accueil empressé que lui avait fait Pompée venait plutôt de son estime que de son affection ; et l'on vit clairement que Pompée, qui le comblait, pendant qu'il l'eut chez lui, de témoignages d'admiration et de respect, était bien aise de le voir partir : en effet, lui qui n'épargnait rien pour retenir les autres jeunes gens qui le venaient voir, et qui était enchanté de les faire rester auprès de lui, il ne fit aucun effort pour arrêter Caton ; et, comme si la présence de cet homme eût été une sorte de censure de l'usage qu'il faisait de son autorité, il vit son départ avec joie. Toutefois Pompée lui recommanda ses enfants et sa femme ; ce qu'il n'avait fait encore à aucun de ceux qui s'en retournaient à Rome : il est vrai que les enfants et la femme de Pompée avaient

avec Caton un lien de parenté. Depuis ce temps, les villes s'empressèrent à l'envi de donner à Caton des banquets et des fêtes ; mais Caton priait ses amis de veiller sur lui, de peur que, sans y penser, il ne vérifiât le mot de Curion. Fâché de l'austérité de Caton, Curion, son ami et son familier, lui avait demandé un jour si, le temps de son emploi fini, il ne serait pas bien aise de visiter l'Asie. « Sans nul doute, répondit Caton.— Eh bien ! tant mieux, reprit Curion : tu en reviendras plus doux et plus traitable. » C'est le sens du mot dont il se servit[1].

Déjotarus, le Galate, qui était déjà d'un grand âge, pria Caton de le venir voir, afin de lui recommander ses enfants et sa famille. Dès qu'il fut arrivé, Déjotarus lui envoya des présents de toute espèce, et employa les moyens les plus puissants, les instances les plus vives pour les lui faire accepter. Caton fut tellement irrité de ces obsessions, qu'il ne passa qu'une nuit dans le palais : il était arrivé à la nuit tombante, et il repartit le lendemain matin à la troisième heure. En arrivant à Pessinunte[2], le soir du même jour, il y trouva des présents plus considérables encore qui l'attendaient, et des lettres du Galate, qui le conjurait de les agréer, ou, s'il persistait à les refuser, de les laisser au moins prendre à ses amis. « Ils méritent, disait Déjotarus, de recevoir du bien de toi ; mais tu n'es pas en état de les enrichir de ton patrimoine. » Mais Caton ne consentit pas même à cet arrangement, bien qu'il vît quelques-uns de ses amis qui n'eussent pas mieux demandé, et qui murmuraient de son refus. « Si une fois je me laissais gagner, leur dit-il, on ne manquerait jamais de prétexte pour se laisser corrompre ; du reste, je partagerai toujours avec mes amis ce que je posséderai justement, ce que j'aurai acquis par des voies

[1] Ce mot est *mansuetior*.
[2] Ville de la Galatie ou Gallo-Grèce, près du fleuve Sangarius.

honnêtes. » Et il renvoya à Déjotarus tous ses présents.

Comme il allait s'embarquer pour Brundusium, ses amis lui conseillaient de mettre sur un autre vaisseau les cendres de Cépion. « Je me séparerais plutôt de mon âme que de ces restes précieux, » répondit Caton ; et il mit à la voile. Le hasard fit, dit-on, que le vaisseau qu'il montait courut un grand danger dans la traversée, tandis que les autres la firent heureusement.

De retour à Rome, il passa tout son temps, ou dans sa maison à s'entretenir avec Athénodore, ou au Forum à défendre les intérêts de ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure, il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu les lois questoriales, après avoir consulté sur chaque objet les gens experts dans la matière, et s'être mis au fait de tous les droits du questeur. Aussi fit-il, dès son entrée en charge, de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public. Ces hommes, qui avaient toujours entre les mains les registres publics et les lois, tiraient parti de l'inexpérience et de l'ignorance des jeunes questeurs, lesquels avaient besoin de maîtres pour être instruits de ce qu'ils avaient à faire : ils ne leur laissaient aucune autorité, et ils étaient eux-mêmes les véritables questeurs. Mais Caton prenait les affaires à cœur : ce n'était point assez pour lui du titre et des honneurs de la questure ; il voulait en avoir l'esprit, le courage et le ton : il réduisit les greffiers à n'être que ce qu'ils étaient en effet, des agents subalternes ; il gourmandait sévèrement tous les manquements au devoir, et relevait toutes les fautes d'ignorance. Comme leur impudence était extrême, et qu'ils flattaient les autres questeurs, pour mieux faire la guerre contre Caton, il chassa du trésor le premier d'entre eux qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession. Il en mit un autre en justice pour supposition de testament.

Le censeur Lutatius Catulus se présenta pour le défendre ; homme qui tirait de sa charge une haute considération, et une plus haute encore de sa vertu, et qui avait le renom du plus juste et du plus sage de tous les Romains. Il était d'ailleurs un de ceux qui louaient Caton ; et, plein d'estime pour ses mœurs, il vivait familièrement avec lui. Obligé de céder à la force des preuves, Catulus demanda qu'on fît grâce au coupable, à sa considération. Caton le dissuadait de faire une pareille démarche ; mais, comme il redoublait ses instances : « Catulus, lui dit Caton, il est honteux à toi, qui es censeur, et qui dois faire une recherche exacte de notre conduite, de t'exposer à être chassé d'ici par nos licteurs. » A cette parole, Catulus porta les yeux sur Caton, comme prêt à lui répondre ; mais, soit colère, soit honte, il n'ouvrit pas la bouche, et se retira en silence. Néanmoins le coupable ne fut pas condamné : il y eut bien une voix de plus contre lui ; mais Catulus envoya chez Marcus Lollius, un des collègues de Caton, qui n'avait pu assister au jugement, retenu par une indisposition. Lollius, à la prière de Catulus, vint au secours de l'accusé. Il s'y fit porter en litière, et opina après tous les autres juges. Son suffrage fit renvoyer l'accusé absous ; mais Caton ne voulut plus se servir de cet homme pour greffier, ni lui payer ses gages ; il refusa même absolument de compter la voix de Lollius.

Ces exemples de sévérité ayant humilié les greffiers et les ayant rendus plus maniables, Caton eut les registres à sa disposition, et rendit, en peu de temps, la chambre du trésor plus respectable que le Sénat même. Aussi tous disaient-ils, et ils le pensaient, que Caton avait donné à la questure la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor et du trésor aux particuliers. Il se hâta de faire cesser cette double injustice : il exigea, avec la dernière rigueur, tout ce qui était

dû à la république ; et en même temps il paya, sans aucun délai et sans marchander, tout ce qu'elle devait. Le peuple conçut pour Caton un profond respect, quand il vit ceux qui avaient compté frustrer le trésor contraints de payer leurs dettes, et ceux qui avaient cru leurs créances perdues, exactement remboursés. Plusieurs se présentaient au trésor avec des acquits qui n'étaient pas en règle et de fausses ordonnances; et les questeurs, avant lui, cédant aux prières des intéressés, ne manquaient guère de recevoir leurs pièces comme valides. Caton n'eut pour personne de pareilles complaisances. Il portait même si loin la vigilance à cet égard, que, doutant de la validité d'une ordonnance, quoique certifiée par plusieurs témoins, il ne se rendit point aux assurances qu'on lui donnait, et refusa d'allouer l'ordonnance, jusqu'à ce que les consuls fussent venus en affirmer par serment l'authenticité.

Il y avait plusieurs assassins dont Sylla s'était servi, dans sa seconde proscription, pour égorger les victimes, et qui avaient reçu, pour prix de chaque tête, jusqu'à douze mille drachmes [1]. Tout le monde les détestait, comme des impies et des scélérats ; mais personne n'osait provoquer la punition de leurs crimes. Caton les cita l'un après l'autre devant les tribunaux, comme détenteurs des deniers publics : il leur fit rendre gorge, et leur reprocha, avec autant de vérité que d'indignation, les sacriléges horreurs dont ils s'étaient rendus coupables. Accusés ensuite d'homicide, et déjà condamnés d'avance par l'ignominie de ce premier jugement, on les traduisait devant les juges, et on les livrait au supplice, à la satisfaction de tous les citoyens, qui croyaient voir effacer la tyrannie de ces temps affreux, et Sylla lui-même puni de ses forfaits.

[1] Plus de dix mille francs de notre monnaie.

Ce qui charmait encore la multitude, c'était l'infatigable assiduité de Caton dans les fonctions de son emploi : il arrivait au trésor avant tous ses collègues, et il en sortait le dernier. Il ne manquait jamais à aucune assemblée, soit du peuple, soit du Sénat. Toujours en garde contre ceux qui cherchaient à faire ordonner, en faveur de tels ou tels, des remises de dettes et d'impôts, ou des gratifications, il prévenait scrupuleusement tous les gaspillages. Par là il vint à bout de purger le trésor public des sycophantes, et de leur en fermer l'accès ; en même temps il le remplit d'argent, et prouva qu'une ville peut s'enrichir sans commettre d'injustice. Cette sévère exactitude l'avait d'abord rendu odieux et insupportable à ses collègues ; mais ils finirent par l'aimer, parce que Caton, en refusant d'accorder aucune largesse aux dépens du trésor public, et de rien faire par faveur, s'exposait seul pour tous à la haine des mécontents, et donnait aux autres questeurs une excuse envers ceux qui les importunaient de sollicitations. « Il nous est impossible, disaient-ils, de rien faire sans le consentement de Caton. »

Le dernier jour de sa questure, une foule immense de citoyens lui faisaient cortége, pour le reconduire à sa maison. On vint lui dire que Marcellus était assiégé dans la chambre du trésor par un grand nombre d'amis et de personnes d'autorité, qui lui faisaient en quelque sorte violence pour obtenir le paiement de sommes qu'ils prétendaient leur être dues. Marcellus était ami de Caton depuis l'enfance ; et, quand ils étaient ensemble au trésor, il administrait avec exactitude son emploi ; mais, lorsqu'il y était seul, la honte l'empêchait de refuser ceux qui le sollicitaient, et il accordait facilement les grâces qui lui étaient demandées. Caton retourne donc aussitôt sur ses pas, et trouve que Marcellus, cédant à la violence, avait déjà écrit l'ordonnance de paiement. Il demande les tablettes, et efface l'ordonnance, en présence même de

Marcellus, lequel ne dit pas un seul mot. Puis, cela fait, il emmène Marcellus hors de la chambre, et le remet dans sa maison; et, loin que Marcellus lui en fît aucune plainte, soit dans le moment, soit depuis, il continua de vivre avec lui jusqu'à sa mort, dans la même intimité et la même familiarité qu'auparavant.

Caton, sorti de la questure, ne laissa point pour cela la chambre du trésor sans surveillants : il y faisait tenir de ses domestiques pendant tout le jour, pour prendre note de tous les actes; et lui-même, ayant trouvé des registres qui contenaient un état de l'emploi des revenus publics, depuis l'époque de Sylla jusqu'à sa questure, il les avait achetés cinq talents[1]. Il avait toujours ces registres entre les mains. Il était le premier à entrer au Sénat et le dernier à en sortir. Souvent, en attendant que les autres moins pressés se rendissent à l'assemblée, il s'asseyait à l'écart pour lire, en mettant sa robe devant son livre. Jamais il n'allait à la campagne les jours où le Sénat s'assemblait. Dans la suite, Pompée et ses partisans, perdant tout espoir de le déterminer, soit par la persuasion, soit par la force, à favoriser leurs injustes projets, cherchèrent à l'éloigner du Sénat, en l'occupant à défendre ses amis dans les tribunaux, à faire des arbitrages, à terminer d'autres affaires. Mais Caton s'aperçut bientôt du piége : il se refusa à tout ce qu'on lui proposait, et déclara formellement que, les jours de Sénat, il ne vaquerait à aucun autre soin quelconque. Car ce n'était ni par amour de la réputation, ni par le désir des richesses, ni par un effet du hasard, qu'il s'était jeté dans le gouvernement de la chose publique : il avait choisi, après mûre délibération, le métier d'homme d'État; il le regardait comme l'apanage des gens de bien; et il se croyait tenu de s'appliquer aux affaires communes avec

[1] Environ trente mille francs de notre monnaie.

plus de soin que n'en met l'abeille à composer son miel. Il ne négligeait même pas de se faire envoyer, par les hôtes et les amis qu'il avait de toutes parts, tous les documents de quelque importance, actes, ordonnances, jugements, qui concernaient les gouvernements des provinces.

Un jour il s'éleva avec force contre Clodius le démagogue, qui jetait des semences de nouveautés dangereuses, et calomniait auprès du peuple les prêtres et les vestales, entre autres Fabia, sœur de Térentia, femme de Cicéron, laquelle courut un extrême danger. Caton couvrit Clodius de confusion, et l'obligea de sortir de la ville. Cicéron lui en faisait ses remerçîments. « C'est Rome, dit Caton, que tu dois remercier; car ce sont ses intérêts seuls que j'ai en vue, dans toutes les circonstances, dans tous mes actes politiques. »

Telle était la considération qu'il s'était acquise par sa conduite, que, dans un procès où l'on ne produisait qu'un témoin, un orateur dit aux juges : « Il ne serait pas juste d'avoir égard à la déposition d'un seul témoin, fût-ce Caton lui-même. » Il était comme passé en proverbe de dire d'une chose extraordinaire et incroyable : « On ne pourrait le croire, quand Caton même le dirait. » Un homme débauché et prodigue avait fait, dans le Sénat, un long discours sur la simplicité et la tempérance. Annéus se leva : « Mon ami, lui dit-il, comment pourrait-on avoir la patience de t'écouter, toi qui, soupant comme Crassus, et bâtissant comme Lucullus, viens nous parler comme Caton [1]? » Enfin, ceux qui, vicieux et déréglés dans leur conduite, étaient graves et austères dans leurs discours, on les appelait par ironie des Catons.

On le pressait de tous les côtés pour qu'il briguât le tribunat; mais il ne croyait pas qu'il en fût temps encore :

[1] Dans la Vie de Lucullus, ce propos est attribué à Caton lui-même

« Il ne faut, disait-il, avoir recours à une charge dont l'autorité est si puissante, que dans une extrême nécessité, comme on emploierait une forte médecine. » Durant le grand loisir que lui laissaient alors les affaires publiques, il fit provision de livres, et, emmenant avec lui quelques philosophes, il se retirait en Lucanie, où il avait des terres dont le séjour n'était pas sans agrément. Il rencontra sur sa route un grand nombre de bêtes de somme avec un bagage considérable et un grand train. Il demanda à qui appartenaient ces équipages; on lui répondit qu'ils étaient à Métellus Népos, qui retournait à Rome pour briguer le tribunat. A cette réponse, il s'arrêta sans rien dire ; et, après un moment de réflexion, il ordonna à ses gens de rebrousser chemin. Et, comme ses amis s'étonnaient de ce changement subit : « Ignorez-vous, leur « dit-il, que Métellus est déjà redoutable par sa folie? « Et maintenant qu'il va rentrer dans Rome, appelé par « Pompée, il tombera sur le gouvernement comme la « foudre, et mettra tout en feu. Ce n'est donc plus le mo- « ment de se reposer et d'aller à la campagne. Il faut « dompter les fureurs de cet homme, ou mourir glorieu- « sement en défendant la liberté. »

Cependant, sur les représentations que lui firent ses amis, il alla dans ses terres ; et, après y avoir passé très-peu de jours, il retourna à Rome. Il y arriva le soir; et, le lendemain, dès la pointe du jour, il descendit au Forum, et demanda le tribunat, par le seul motif de s'opposer à Métellus. Car cette charge a plus de force pour empêcher que pour agir : quand tous les autres tribuns auraient rendu de concert un décret, l'opposition d'un seul, qui refuse son consentement, l'emporte sur leur avis unanime. Caton ne se vit d'abord soutenu que par un petit nombre d'amis; mais, quand on eut su le motif qui le faisait agir, tous les bons citoyens, toutes les personnes dont il était connu, se rangèrent autour de lui,

et l'encouragèrent à persister. « Ce n'est point une grâce que tu reçois, disaient-ils ; la patrie, au contraire, et tout ce qu'il y a de gens honnêtes parmi les citoyens, t'auront la plus grande obligation, vu qu'ayant pu souvent obtenir cette charge dans un temps qui n'offrait aucune difficulté, tu la demandes aujourd'hui, que tu vas avoir à combattre, non sans périls, pour le soutien de la liberté et du gouvernement. » La foule qui se pressait autour de lui pour lui marquer son dévouement et son affection fut, dit-on, si grande, qu'il courut risque d'être étouffé, et qu'il eut bien de la peine à arriver jusqu'à la place.

Il fut donc nommé tribun, avec Métellus et d'autres collègues ; et, voyant qu'on achetait les voix pour l'élection au consulat, il en fit de vives réprimandes au peuple. Il prononça, en terminant son discours, le serment solennel de poursuivre en justice quiconque aurait donné de l'argent pour acheter les suffrages. Il excepta de ses poursuites Silanus, parce qu'il était son allié ; car Silanus était le mari de Servilia, sœur de Caton. Ce fut par ce motif qu'il ne fit aucune démarche contre lui ; mais il poursuivit en justice Lucius Muréna, qui avait répandu de l'argent parmi le peuple pour se faire nommer consul avec Silanus. Une loi autorisait l'accusé à donner un garde à l'accusateur, afin d'être instruit de toutes les preuves et de toutes les pièces rassemblées pour établir l'accusation. Le garde que Muréna avait mis auprès de Caton pour le suivre et l'observer, voyant qu'il n'usait ni de fraude ni d'injustice, mais qu'il procédait avec franchise et noblesse, et suivait sans détour la voie simple et droite de l'accusation, fut si charmé de sa générosité et de son caractère, qu'il venait tous les matins le trouver au Forum ou chez lui, pour s'informer s'il ferait ce jour-là quelque acte relatif à la procédure ; et, si Caton lui répondait que non, il s'en allait, ajoutant pleine foi à sa parole. Quand la cause fut plaidée, Cicéron, alors

consul, et qui défendait Muréna, ne cessa, pour faire peine à Caton, de railler et de brocarder les philosophes stoïciens, et tourna si agréablement en ridicule ceux de leurs dogmes qu'on appelle paradoxes, qu'il fit rire les juges. On prétend que Caton lui-même ne put s'empêcher de sourire, et qu'il dit à ceux qui étaient près de lui : « En vérité, mes amis, nous avons un consul bien plaisant! » Muréna fut absous ; mais il ne se conduisit point envers Caton en homme méchant et déraisonnable : il prit ses conseils dans les affaires les plus importantes, et ne cessa point, tant qu'il fut consul, de l'honorer et d'avoir en lui toute confiance.

Au reste, ce respect qu'inspirait Caton, il le devait à lui-même : sévère et redoutable seulement dans la tribune et au Sénat, il était, partout ailleurs, plein de douceur et d'humanité. Avant son entrée en exercice dans le tribunat, il seconda le consul Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs circonstances; et il l'aida à terminer heureusement les grandes et glorieuses actions qu'il avait commencées contre Catilina. Ce Catilina machinait un changement total dans le gouvernement, et la ruine de la république ; il soulevait partout des séditions et des guerres; mais le complot fut dévoilé par Cicéron, et Catilina sortit précipitamment de Rome. Lentulus, Céthégus et plusieurs autres complices de la conjuration, taxant Catilina de faiblesse et de pusillanimité dans l'exécution de ses projets audacieux, complotèrent eux-mêmes de mettre le feu à la ville pour la détruire de fond en comble, et de ruiner l'empire en soulevant les nations et en allumant des guerres étrangères. Leur conspiration fut découverte; et Cicéron, comme je l'ai écrit dans sa Vie[1], porta l'affaire au Sénat. Silanus, qui opina le premier, déclara les conjurés dignes

[1] Cette Vie est dans le quatrième volume.

du dernier supplice. Tous les autres sénateurs successivement, jusqu'à César, furent du même avis. Mais César, homme éloquent, et qui regardait tous les changements, tous les mouvements auxquels Rome serait en proie, comme un aliment aux desseins qu'il avait conçus lui-même, chercha à augmenter l'incendie bien plus qu'à l'éteindre : il se leva, et fit un discours plein d'adresse, et qui respirait l'humanité [1], alléguant qu'il serait injuste de faire mourir les accusés sans suivre les formes, et concluant à ce qu'on les retînt en prison jusqu'à ce que le procès fût instruit. Ce discours changea tellement les dispositions du Sénat, qui craignit le ressentiment du peuple, que Silanus lui-même rétracta son opinion. « Je n'ai pas opiné à la mort, dit-il, mais à la prison ; car c'est là pour un Romain le dernier des châtiments. » Ce revirement inattendu inclina ceux qui opinèrent ensuite au parti le plus doux et le plus humain. Pour Caton, il s'éleva fortement contre cet avis : il s'emporta dès les premiers mots avec colère et véhémence, reprochant à Silanus la lâcheté de son changement ; puis il s'attaqua à César, dénonçant ces manières populaires, ces discours pleins d'humanité, comme autant de manœuvres pour bouleverser la ville et jeter l'effroi dans le Sénat. « Tu dois plutôt, dit-il, craindre pour toi-même, et t'estimer heureux si tu peux paraître innocent de tout ce qui s'est fait, et te mettre à l'abri du soupçon, toi qui, sans déguisement et avec une telle audace, proposes d'arracher à la sévérité de la justice les ennemis de la patrie ; toi qui, indifférent au danger d'une ville si puissante mise à deux doigts de sa perte, réserves ta sensibilité et tes larmes pour des monstres qui n'auraient jamais dû naître ; toi, enfin, qui sembles craindre qu'on

[1] Ce discours, ou tout au moins l'abrégé de ce discours, est dans Salluste.

ne délivre Rome, par leur mort, des massacres, des périls affreux dont elle est menacée. »

De tous les discours que Caton a prononcés, c'est le seul, dit-on, qui ait été conservé : le consul Cicéron avait pris les copistes les plus habiles et les plus expéditifs, à qui il avait enseigné à se servir de notes qui, dans de petits caractères, renfermaient la valeur de plusieurs lettres, et il les avait répandus en divers endroits de la salle du Sénat. On ne s'était point encore servi de ces écrivains par notes; et c'est alors que se fit le premier essai d'écriture abrégée.

L'avis de Caton prévalut, et ramena les autres sénateurs, de sorte que les conjurés furent condamnés à mort.

Comme les moindres traits servent à peindre les mœurs, et que c'est comme un portrait de l'âme que nous essayons d'esquisser, citons ici un fait propre à mon dessein. Pendant que César et Caton étaient dans toute la chaleur de la lutte et du débat, et fixaient l'attention de tous les sénateurs, on apporta un billet à César. Caton, à qui ce message parut suspect, se hâta de lui en faire un crime; quelques sénateurs, qui partageaient ses soupçons, ordonnèrent qu'on fît tout haut la lecture de ce billet. César le remit à Caton, qui était auprès de lui; et Caton lut une lettre amoureuse que Servilia, sa sœur, écrivait à César, lequel l'avait séduite et lui avait inspiré une passion violente; il la rejette à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne; » et il reprend le fil de son discours.

Caton, en somme, ne paraît pas avoir été fort heureux du côté des femmes qui lui appartenaient. Cette Servilia fut fort décriée par son commerce avec César; la conduite de l'autre sœur de Caton, qui se nommait aussi Servilia, fut plus décriée encore : mariée à Lucullus, un des Romains les plus célèbres, et mère d'un fils, ses débauches la firent répudier; mais, ce qu'il y eut de plus

humiliant pour Caton, c'est que sa femme Attilia ne fut pas elle-même exempte de corruption, et, qu'après en avoir eu deux enfants, il fut obligé de la chasser à cause de ses déportements. Il épousa ensuite Marcia, fille de Philippe, laquelle passa pour une femme honnête, et dont le renom ne fut pas sans éclat. Mais, dans cette partie de la vie de Caton, comme dans une pièce de théâtre, il y eut encore quelque chose de perplexe et de problématique. Voici ce que raconte à ce sujet l'historien Thraséas [1], sur la foi de Munatius, intime ami de Caton, et qui passait avec lui sa vie.

Caton avait une foule d'amis et d'admirateurs, entre lesquels on en distinguait quelques-uns qui faisaient éclater, d'une manière plus marquée, leurs sentiments pour lui. De ce nombre était Quintus Hortensius, homme qui jouissait d'une haute considération, et dont le caractère était des plus honorables. Hortensius, qui désirait d'être non-seulement l'ami et le compagnon assidu de Caton, mais encore son allié, et de mêler, à quelque prix que ce fût, sa maison et sa race avec celles de cet homme vertueux, lui demanda en mariage sa fille Porcia, déjà mariée à Bibulus, dont elle avait eu deux enfants. Hortensius la convoitait comme un excellent fonds, pour en avoir des fruits. « Ma proposition, disait-il, peut bien « dans l'opinion des hommes, paraître extraordinaire; « mais, à consulter la nature, il est aussi honnête qu'utile « à la république qu'une femme belle, et qui est à la fleur « de l'âge, ne reste pas inutile en laissant passer l'âge « d'avoir des enfants : il ne faut pas non plus qu'elle soit « à charge à son mari, et l'appauvrisse en lui donnant « plus d'enfants qu'il ne veut en avoir; or, en commu-

[1] C'est le fameux Thraséas, dont Tacite fait un si magnifique éloge au seizième livre des *Annales*. Il avait écrit la Vie de Caton d'après les Mémoires de Munatius.

« niquant les femmes aux citoyens honnêtes, la vertu se « multiplie et se propage dans les familles; par le moyen « de ces alliances la ville se fond, pour ainsi dire, en un « seul corps. Si Bibulus, ajouta-t-il, veut absolument « conserver sa femme, je la lui rendrai dès qu'elle sera « devenue mère, et que, par cette communauté d'en- « fants, je me serai plus étroitement uni à Bibulus et à « Caton. » Caton répondit qu'il était tout dévoué à Hortensius, et qu'il prisait fort son alliance, mais qu'il trouvait étrange qu'Hortensius voulût épouser sa fille, déjà mariée à un autre. Alors Hortensius changea de langage, et ne craignit pas de demander ouvertement à Caton sa femme Marcia, qui était encore assez jeune pour avoir des enfants, alléguant que Caton avait déjà suffisante lignée. On ne peut pas dire qu'il fît cette proposition parce qu'il croyait que Caton n'aimait point sa femme; car on dit qu'alors elle était enceinte. Caton, voyant la passion d'Hortensius, et son désir extrême d'avoir Marcia pour femme, ne refusa pas de la lui céder; mais il voulut avoir le consentement de Philippe, père de Marcia. Philippe, qu'il alla consulter, apprenant que Caton avait donné son consentement, ne refusa pas le sien; mais il ne voulut marier sa fille qu'en présence de Caton, et à condition qu'il signerait le contrat. Cet événement est bien postérieur à l'époque de la vie de Caton, où je suis maintenant; mais, comme je parlais des femmes de Caton, j'ai cru pouvoir anticiper sur les temps.

Après le supplice de Lentulus et des autres conjurés, César, qui craignait l'effet des imputations qu'on avait avancées contre lui dans le Sénat, se mit sous la sauvegarde du peuple: il souleva, il attira à lui tous les membres vicieux et corrompus de la république. Caton, redoutant son ascendant sur la populace indigente, toujours prête à s'ameuter, persuada au Sénat de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant une distribution de blé, dont

la dépense était par année de douze cent cinquante talents[1]. Cette largesse, dictée par l'humanité, prévint les troubles dont la ville était menacée; mais bientôt Métellus, étant entré dans l'exercice de son tribunat, forma des assemblées séditieuses, et proposa une loi qui rappelait en toute hâte le grand Pompée en Italie, avec ses troupes, pour garder et protéger Rome, à raison des dangers dont la menaçaient les complots de Catilina. Ce n'était qu'un prétexte spécieux : l'intention et le but de la loi étaient de mettre Pompée à la tête des affaires, et de l'investir d'une autorité absolue. Le Sénat s'assembla; et Caton, au lieu de tomber sur Métellus avec sa violence ordinaire, ne lui fit que des représentations douces et modérées : il descendit même jusqu'aux prières, et loua la maison des Métellus, comme une de celles qui avaient toujours été du parti aristocratique. Cette modération ne fit qu'accroître l'audace de Métellus : méprisant Caton, comme un homme que la peur faisait céder, il se permit des menaces insolentes, d'impertinents discours, et déclara qu'il ferait, malgré le Sénat, tout ce qu'il avait résolu. Alors Caton change de contenance, de ton et de langage : il parle à Métellus avec beaucoup d'aigreur, et finit par protester que, lui vivant, Pompée n'entrera point en armes dans Rome. Le Sénat jugea que ni Caton ni Métellus ne se possédaient plus, et qu'ils ne faisaient point usage de leur raison. Mais la conduite de Métellus était d'un furieux, que l'excès de sa méchanceté portait à tout brouiller et à tout perdre; tandis que Caton ne faisait que céder à cet enthousiasme de vertu qui l'animait pour la défense de l'honneur et de la justice.

Le jour que le peuple devait porter son suffrage sur cette loi, Métellus amena ses esclaves avec une troupe d'étrangers et de gladiateurs en armes, et les rangea en

[1] Plus de sept millions de francs.

bataille dans le Forum. Il était soutenu d'ailleurs par une grande partie du peuple, qui désirait le retour de Pompée, dans l'espoir d'un changement. Enfin César, alors préteur, l'appuyait de tout son crédit. Caton avait pour lui les premiers d'entre les citoyens : ils partageaient toute son indignation; mais ils encouraient le péril avec lui, bien plus qu'ils ne l'aidaient à le conjurer. Toute sa maison était dans la crainte et dans l'abattement; quelques-uns de ses amis passèrent la nuit auprès de lui sans prendre de nourriture, incertains du parti qu'ils devaient lui conseiller; sa femme et ses sœurs étaient en proie aux plus vives inquiétudes, et fondaient en larmes. Pour lui, impassible et plein d'assurance, il parlait à tous avec fermeté et les consolait. Il soupa à son ordinaire, et dormit profondément jusqu'au matin. Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller. Ils se rendirent ensemble au Forum, accompagnés de très-peu de monde, et trouvèrent en chemin plusieurs personnes qui venaient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

En arrivant sur la place, Caton s'arrêta; et, voyant le temple des Dioscures environné de gens armés, les degrés occupés par des gladiateurs, et, au haut de l'escalier, Métellus assis auprès de César, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « O l'homme audacieux et lâche, qui, contre un homme nu et sans armes, a rassemblé tant de gens armés! » En même temps il s'avance d'un pas ferme avec Thermus. Ceux qui gardaient les degrés lui ouvrent le passage; mais ils le refusent à tous ceux qui l'accompagnaient; et Caton ne put qu'à grand'peine faire monter Thermus avec lui, en le tirant par la main. Il fend la presse, et va s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se concerter tout bas. Métellus et César ne savaient plus quel parti prendre; mais les gens honnêtes, pleins d'admiration pour la fermeté, le courage

et l'audace de Caton, s'approchent en lui criant de ne rien craindre, et s'exhortent les uns les autres à tenir bon, à rester bien unis, et à ne pas abandonner la liberté, ni celui qui combat pour elle. A ce moment, le greffier prend en main la loi; mais Caton l'empêche d'en faire la lecture. Métellus se saisit du papier, et se met à le lire; Caton l'arrache des mains de Métellus. Alors Métellus, qui savait la loi par cœur, voulut la réciter. Thermus lui mit la main sur la bouche, et lui étouffa la voix. Enfin Métellus, qui voyait ces deux hommes décidés à soutenir opiniâtrément la lutte, et qui s'apercevait que le peuple se rendait à leurs raisons, recourut aux moyens décisifs: il ordonne aux satellites qui étaient en armes autour du temple d'accourir en poussant de grands cris, afin de jeter partout la terreur. Cet ordre est exécuté, et le peuple se disperse; Caton demeure seul immobile au milieu d'une grêle de pierres et de bâtons qui pleuvaient d'en haut sur sa tête. Muréna, celui que Caton avait traduit en justice, et dont il s'était porté l'accusateur, ne l'abandonna pas dans ce danger: il le couvrit de sa toge, criant à ceux qui lui jetaient des pierres de s'arrêter. A force de représentations il détermine Caton à quitter la place, et, l'enlaçant de ses bras, il le fait entrer dans le temple des Dioscures.

Quand Métellus voit la tribune déserte, et ses adversaires fuyant à travers le Forum, il ne doute plus du succès: il fait retirer ses gens armés; il s'avance d'un air modeste, et tâche de faire passer la loi. Mais les défenseurs de Caton, remis de leur effroi, reviennent avec de grands cris qui annoncent leur confiance. A cette vue, le trouble et la frayeur s'emparent de Métellus et de ses adhérents: persuadés que ceux du parti contraire ne montrent tant d'audace que parce qu'ils se sont procuré des armes, ils prennent eux-mêmes la fuite; et pas un seul d'entre eux n'ose tenir bon près de la tribune. Ceux-ci

dispersés, Caton reparaît apportant des louanges, des paroles d'encouragement : il fait prévaloir son avis ; et le peuple prend de concert avec lui tous les moyens d'opprimer Métellus. Le Sénat s'assemble, et ordonne qu'on vienne en aide à Caton, et qu'on s'oppose à une loi qui excitait la sédition dans Rome et la guerre civile. Métellus, qui ne rabattait rien de ses prétentions et de son audace, s'apercevant de l'effroi qu'inspirait à ses adhérents la fermeté de Caton, et qu'ils désespéraient de vaincre un tel homme, et de le forcer jamais, s'élance précipitamment au Forum, assemble le peuple, et fait son possible pour exciter contre Caton la haine publique. Il s'écrie qu'il veut fuir la tyrannie de Caton, et ne prendre aucune part à cette conspiration contre Pompée, dont la ville ne tardera pas à se repentir, quand elle aura rejeté un tel homme ; et, au sortir de l'assemblée, il part pour l'Asie, et va rendre compte à Pompée de ce qui s'était passé. C'était une grande gloire pour Caton d'avoir délivré Rome du pesant fardeau du tribunat de Métellus, et détruit, en quelque sorte, dans sa personne, la puissance même de Pompée Mais l'estime qu'on lui portait s'accrut encore quand il s'opposa au dessein qu'avait le Sénat de noter Métellus d'infamie, et qu'il obtint, par ses prières, qu'on lui épargnât cet affront. Le peuple lui sut gré de traiter un ennemi avec cette modération et cette humanité, et de se contenter de l'avoir abattu par la force, sans vouloir encore le fouler aux pieds et le couvrir d'outrages. Les gens sensés jugèrent qu'il avait agi sagement et dans l'intérêt de tous, en évitant d'irriter Pompée.

Vers ce temps-là Lucullus revint d'Asie, où Pompée semblait lui avoir enlevé toute la gloire de ses exploits, en l'empêchant de les terminer. Il manqua d'être privé du triomphe. Caïus Memmius le chargea, devant le peuple, de plusieurs chefs d'accusation, bien moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour

à Pompée. Mais Caton, animé à la fois par l'alliance qui l'unissait avec Lucullus, mari de sa sœur Servilia, et par l'injustice de cette opposition, résista fortement à Memmius, et fut lui-même en butte aux calomnies et aux accusations; mais il brava toutes les imputations de ses ennemis, qui lui reprochaient d'abuser tyranniquement du pouvoir de sa charge; il l'emporta sur Memmius, et l'obligea de sortir de la lice, et de se désister de ses accusations. Lucullus, après avoir obtenu le triomphe, s'attacha plus que jamais à l'amitié de Caton, laquelle était pour lui comme un boulevart assuré contre la puissance de Pompée.

Cependant Pompée revenait de ses expéditions couvert de gloire; et, persuadé, après la réception brillante qu'on lui avait faite, et l'affection qu'on lui avait partout témoignée, que les citoyens ne pouvaient lui rien refuser, il envoya devant lui quelques personnes, pour demander au Sénat de différer jusqu'à son arrivée les comices consulaires, afin qu'il y pût assister, et soutenir, par sa présence, la candidature de Pison. La plupart des sénateurs étaient disposés à le lui accorder; mais Caton combattit leur sentiment: non point qu'il crût ce délai d'une grande conséquence; mais il voulait, en arrêtant cette première tentative, ruiner les espérances de Pompée. Ses représentations changèrent les dispositions du Sénat, et la demande fut rejetée.

Ce refus affecta vivement Pompée; et, comme il sentait bien que, s'il n'avait Caton pour ami, il le trouverait souvent comme un écueil où se briseraient ses desseins, il fit venir auprès de lui Munatius, intime ami de Caton, et le pria de demander en mariage à Caton ses deux nièces, qui étaient nubiles, l'aînée pour lui-même et la seconde pour son fils. Suivant d'autres, ce ne furent pas les nièces de Caton, mais ses filles, dont il rechercha la main. Munatius fit la proposition à Caton, à sa femme et à ses sœurs:

celles-ci, ne considérant que la grandeur et la dignité du personnage, étaient charmées de cette alliance; mais Caton, sans prendre un moment de réflexion, frappé tout à coup des motifs de Pompée : « Va, Munatius, dit-« il, va de ce pas retrouver Pompée, et dis-lui que ce « n'est pas par les femmes qu'on peut prendre Caton. Je « mets un grand prix à son amitié; et, tant qu'il ne fera « rien que de juste, il trouvera en moi un attachement « plus solide que toutes les alliances. Mais je ne donnerai « jamais à la gloire de Pompée des otages contre la « patrie. » Les femmes ne furent guère satisfaites de ce refus; ses amis mêmes blâmèrent la hauteur et l'incivilité de sa réponse. Du reste, quelque temps après, Pompée, pour procurer le consulat à un de ses amis, fit distribuer de l'argent dans les tribus; et l'on ignora si peu cette corruption, que l'argent se comptait dans les jardins mêmes de Pompée. « Eh bien! dit alors Caton à sa femme et à ses sœurs, voilà des actions dont il nous eût fallu partager l'infamie, si je m'étais allié avec Pompée. » Elles convinrent qu'il avait été plus sage qu'elles, en repoussant cette alliance. Mais, à en juger par l'événement, Caton commit, ce semble, une très-grande faute en ne l'acceptant pas : c'était obliger Pompée de se tourner du côté de César, et de contracter un mariage qui, en réunissant la puissance de Pompée à celle de César, manqua de renverser l'empire de Rome, et perdit au moins la république. Ce malheur ne fût peut-être jamais arrivé, si Caton, pour avoir craint les fautes légères qu'avait commises Pompée, ne lui en eût pas laissé faire de plus considérables, en souffrant qu'il fortifiât comme il fit la puissance d'un autre. Mais ceci ne devait avoir lieu que longtemps après.

Il s'éleva une vive dispute entre Lucullus et Pompée au sujet des ordonnances par eux rendues dans le Pont : chacun des deux rivaux voulait que les siennes préva-

lussent. Caton prit la défense de Lucullus, à qui l'on faisait manifestement injustice; et Pompée, ayant succombé dans le Sénat, proposa, pour mettre le peuple dans son parti, de faire aux soldats une distribution de terres. Caton s'opposa encore à cette loi, et la fit rejeter. Alors Pompée eut recours à Clodius, le plus audacieux de tous les démagogues de ce temps, et forma avec César une alliance dont Caton avait en quelque sorte fourni le prétexte. César, qui arrivait de son expédition d'Espagne, voulait tout à la fois briguer le consulat et solliciter le triomphe; mais, arrêté par une loi, qui exigeait que les contendants aux charges fussent présents en personne, et que ceux qui aspiraient au triomphe restassent hors de la ville, il demandait au Sénat de pouvoir briguer le consulat par ses amis. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, mais Caton s'y opposa; et, comme il s'aperçut qu'on allait se rendre au désir de César, il parla tout le reste du jour, et empêcha le Sénat de rien conclure.

César laissa donc la poursuite du triomphe. Il entra dans Rome aussitôt, et s'attacha de toutes ses forces à Pompée et au consulat. Il fut élu consul, et donna sa fille Julie en mariage à Pompée. Ils formèrent dès lors une ligue contre la république : l'un proposa des lois pour distribuer des terres, et l'autre se présenta pour appuyer ces lois. Lucullus et Cicéron s'entendirent, de leur côté, avec Bibulus, l'autre consul, pour en arrêter la promulgation; Caton surtout fit une résistance désespérée; car l'alliance de César et de Pompée lui était déjà suspecte, et leur ligue n'avait, à ses yeux, aucun motif de justice. « Ce n'est pas, disait-il, la distribution des terres que je redoute, mais la récompense qu'en demanderont ceux qui, par ces largesses, flattent et amorcent la multitude. » Les sénateurs se rendirent à ses remontrances; et d'autres personnes, qui n'étaient point du

Sénat, se joignirent à lui en grand nombre, indignées de l'étrange conduite de César; car les propositions faites par les plus insolents et les plus séditieux tribuns dans la vue de plaire au peuple, César les appuyait de son pouvoir consulaire, s'insinuant ainsi honteusement et bassement dans les bonnes grâces de la multitude.

Effrayés de cette résistance, César et Pompée eurent recours à la violence, et commencèrent par faire insulter Bibulus : comme il se rendait au Forum, on lui répandit sur la tête un panier d'ordures; ensuite, la populace, s'étant jetée sur ses licteurs, mit les faisceaux en pièces; on fit pleuvoir enfin dans la place une grêle de pierres et de traits : plusieurs personnes furent blessées, et tous les autres prirent la fuite. Caton se retira le dernier, marchant à pas lents, tournant souvent la tête, et maudissant de pareils citoyens.

César et Pompée ne se bornèrent point à faire passer la loi : ils firent décréter que le Sénat la confirmerait, et qu'il jurerait de la maintenir et de la défendre, en cas qu'on essayât d'y former opposition; et l'on porta des peines sévères contre ceux qui refuseraient le serment. Tous les sénateurs jurèrent par nécessité, se souvenant de ce qui était arrivé à l'ancien Métellus, lequel, n'ayant pas voulu prêter le serment pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple s'en mît aucunement en souci. La femme et les sœurs de Caton, les larmes aux yeux, le conjuraient de céder, et de prêter le serment; ses parents et ses amis lui faisaient aussi de vives instances; mais l'homme qui réussit le mieux par ses représentations et ses conseils a emporter son assentiment, ce fut l'orateur Cicéron. « Il n'est pas bien sûr, disait Cicéron, que « ce soit chose juste de résister seul à ce qui a été généralement, résolu ; mais, de s'exposer à un péril évident « pour changer ce qui est déjà fait, et de tenter l'impos- « sible, ce serait vraiment sottise et démence. Le dernier

« des maux, c'est d'abandonner, de livrer à la discrétion « d'hommes pervers, une ville à laquelle tu dévoues toute « ta vie, et de donner à croire que tu es bien aise de n'avoir « plus de combats à soutenir pour elle. Si Caton n'a pas be- « soin de Rome, Rome a besoin de Caton; tous ses amis ont « besoin de lui, et moi le premier, car je vois Clodius qui « prépare ses intrigues pour me perdre, et qui marche « ouvertement contre moi, armé de la puissance du tri- « bunat. » Caton, amolli, dit-on, par ces discours et par toutes les prières dont il était assailli dans sa maison et au Forum, finit, à grand'peine, par se laisser forcer : il alla prêter le serment le dernier de tous, à l'exception de Favonius, un de ses intimes amis.

Enflé de cette victoire, César proposa une autre loi, pour partager aux citoyens pauvres et indigents la Campanie presque tout entière. Personne, hormis Caton, n'osa s'opposer à cette loi; et César, l'ayant fait saisir par ses licteurs, le fit traîner de la tribune à la prison, sans que Caton rabattît rien de la franchise de son langage : il ne cessait, tout en marchant, de parler contre la loi, et d'exhorter le peuple à réprimer des hommes qui gouvernaient si mal. Le Sénat suivait ses pas avec un air consterné; et la plus saine partie du peuple témoignait, par son silence, sa douleur et son indignation. César, malgré ce mécontentement manifeste, s'obstina néanmoins à faire emmener Caton, dans l'espérance qu'il en appellerait au peuple, et qu'il aurait recours aux prières. Mais Caton montra, par sa contenance, qu'il n'en ferait rien; et César, vaincu par la honte et par l'indignité de son action, envoya secrètement un des tribuns, pour tirer Caton des mains des licteurs.

Le peuple, séduit par ces lois et par ces largesses, accorda, par un décret, à César, le gouvernement pour cinq ans des deux Illyries et de toute la Gaule, avec quatre légions; et Caton prédit aux citoyens qu'ils éta-

blissaient, par leurs propres suffrages, le tyran dans la citadelle. On fit passer, au mépris des lois, Publius Clodius, de la famille patricienne à laquelle il appartenait, dans une famille plébéienne; et on le nomma tribun, sur la promesse qu'il fit à César et à Pompée de se conduire en tout à leur gré, ne demandant pour cela d'autre salaire que le bannissement de Cicéron. Enfin, on choisit pour consuls, Calpurnius Pison, peau-père de César, et Aulus Gabinius, homme qui sortait du giron de Pompée, comme l'assurent ceux qui connaissaient ses mœurs et son genre de vie[1].

Maîtres des affaires, et dominant dans la ville par l'affection des uns et par la crainte des autres, César et Pompée ne laissaient pas de redouter Caton; car, s'ils avaient eu l'avantage sur lui, c'était à force de difficultés et de peines; et ce succès n'était pas sans honte : on savait que la violence seule avait pu leur réussir; et c'était là ce qui leur fâchait, ce qu'ils trouvaient intolérable. D'ailleurs Clodius ne se flattait pas de chasser Cicéron de Rome, tant que Caton y serait. Tout occupé de son projet, il fut à peine entré en charge, qu'il envoya chercher Caton. « A mes yeux, lui dit Clodius, tu es, de tous « les Romains, l'homme dont la conduite est la plus pure; « et je veux te prouver que j'ai réellement de toi cette « haute idée. Bien des gens demandent, et avec de pressantes instances, qu'on les envoie commander en Cy- « pre; mais je te crois seul digne de ce gouvernement, « et je me fais un plaisir de t'y nommer. » Caton se récria que cette proposition était un piége et une injure, plutôt qu'une grâce. « Eh bien! reprit Clodius d'un ton fier et méprisant, si tu ne veux pas y aller de gré, tu partiras de force. » Et il se rendit aussitôt à l'assemblée du

[1] Cicéron, dans son discours pour Sextius, fait de Gabinius le portrait le plus affreux.

peuple, et y fit passer le décret qui envoyait Caton en Cypre. A son départ, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics, mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur et un scélérat, et l'autre un client de Clodius. Et, comme si c'eût été petite affaire à Caton de chasser de Cypre le roi Ptolémée, Clodius lui imposa en outre la commission de ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis : il voulait retenir, le plus longtemps qu'il pourrait, Caton hors de Rome, pendant son tribunat. Réduit à la nécessité d'obéir, Caton exhorta Cicéron, que poursuivait Clodius, à ne point exciter de sédition, mais à prévenir une guerre qui remplirait la ville de massacres, et à s'absenter pour un temps, afin d'être une seconde fois le sauveur de son pays.

Caton envoya devant lui en Cypre Canidius, un de ses amis, pour engager Ptolémée à se retirer sans combat, en lui promettant qu'il ne manquerait jamais, sa vie durant, ni de richesses ni d'honneurs, et que le peuple romain lui conférerait la grande prêtrise de Vénus a Paphos. Quant à lui, il s'arrêta à Rhodes pour y faire ses préparatifs, et attendre les réponses de Ptolémée. Sur ces entrefaites, Ptolémée[1], roi d'Égypte, irrité d'un différend qu'il avait eu avec ses sujets, partit d'Alexandrie pour Rome, dans l'espérance que Pompée et César le ramèneraient en Égypte avec une puissante armée. Il désirait de voir Caton, et lui députa un de ses officiers, ne doutant pas que Caton ne lui vînt faire visite. Lorsque le messager arriva, Caton était par hasard dans sa garde-robe ; et il répondit que, si Ptolémée avait affaire a lui, il pouvait venir. Quand le roi entra, Caton n'alla pas au-devant de lui ; il ne se leva point ; il le salua comme un simple particulier, et l'invita à s'asseoir : cet accueil

[1] Celui qui fut surnommé Aulétès ou le joueur de flûte.

troubla d'abord Ptolémée, étonné de trouver, sous cet extérieur simple et populaire, tant de roideur et de fierté dans les manières. Mais, quand il eut commencé à l'entretenir de ses affaires, il entendit des discours pleins d'un bon sens profond et d'une entière franchise. Caton blâma la démarche qu'il faisait; il lui représenta quelle félicité il abandonnait, pour aller se mettre dans un véritable esclavage, s'exposer à des peines sans nombre, et se livrer à la corruption et à l'avarice des puissants de Rome, que l'Égypte tout entière, fût-elle convertie en or, pourrait à peine assouvir. Il lui conseilla de retourner en Égypte, et de se réconcilier avec ses sujets; il lui offrit même de partir avec lui, et de l'aider à ménager le raccommodement. Rappelé à la raison par ces remontrances, comme d'un état de délire ou de fureur, le roi fut frappé de la sagesse de Caton et de la vérité de ses conseils; et il se disposait à les suivre. Mais ses amis le ramenèrent à ses premiers sentiments; et il se rendit à Rome, où, à la première fois qu'il se présenta à la porte d'un des magistrats, il eut bien à gémir de sa funeste résolution : il reconnut qu'il avait rejeté, non l'avis d'un homme sage, mais l'oracle même d'un dieu.

Cependant le roi de Cypre, par un coup de bonne fortune pour Caton, prit du poison et se donna la mort. Comme il laissait des trésors immenses, Caton, qui avait dessein de faire voile pour Byzance, envoya en Cypre Brutus, fils de sa sœur, parce qu'il ne se fiait pas trop à Canidius. Après avoir réconcilié les bannis avec leurs concitoyens, et rétabli la concorde dans Byzance, il se rendit en Cypre, où il trouva des richesses prodigieuses et vraiment royales, en vaisselle d'or et d'argent, en tables précieuses, en pierreries, en étoffes de pourpre : il fallut tout vendre pour en faire de l'argent. Caton, jaloux que tout se passât dans les règles, et qui voulait faire monter les effets à leur plus haute valeur, assista

lui-même à la vente, et porta en compte jusqu'aux moindres sommes; car il ne s'en tint pas aux formes ordinaires des encans: il avait pour également suspects les officiers, les crieurs, les enchérisseurs, et jusqu'a ses amis; il s'adressait lui-même à chacun des acheteurs, et les poussait à mettre de plus hautes enchères; et, de cette façon, tout fut vendu à sa juste valeur.

Les amis de Caton furent très-offensés de sa méfiance, surtout Munatius, le plus intime de tous, lequel en conçut un ressentiment presque implacable, jusque-là que, quand César écrivit son discours contre Caton, les détails que Munatius avait fournis sur cette vente firent la partie la plus amère de cette satire. Toutefois Munatius raconte que sa colère venait, non de la méfiance de Caton, mais du peu d'égard que Caton lui témoignait, et d'une jalousie personnelle qu'il avait lui-même contre Canidius. Car Munatius a publié un écrit sur Caton; et c'est celui que Thraséas a principalement suivi. Munatius y dit qu'arrivé le dernier en Cypre, on lui donna un logement que tout le monde avait dédaigné; que, s'étant présenté à la porte de Caton, on lui en refusa l'entrée, parce que Caton était occupé dans l'intérieur à quelque besogne avec Canidius; que, s'en étant plaint sans aigreur, il avait reçu une réponse qui n'était rien moins que modérée. « Une excessive amitié, lui aurait dit « Caton, est souvent, à en croire Théophraste, une source « de haine. Toi-même, parce que tu m'aimes beaucoup, « et que tu ne crois pas que j'aie pour toi les égards « convenables, te voilà fâché contre moi; mais j'emploie « Canidius plutôt que les autres, à cause de son expé- « rience et de sa fidélité: il est arrivé ici des premiers, « et il a toujours conservé ses mains pures. »

Il paraît que Caton fit confidence à Canidius de l'entretien qu'il avait eu en tête-à-tête avec Munatius, qui, en ayant été instruit, n'alla plus souper chez Caton, et ne se

rendit plus même au conseil lorsqu'il y était appelé. Caton le menaça de prendre chez lui des gages, comme on fait chez les récalcitrants[1]; mais Munatius ne tint nul compte de ses menaces: il repartit pour Rome, et conserva longtemps son ressentiment. Mais, après une conversation qu'eut avec lui Marcia, qui était encore dans la maison de Caton, il fut prié à souper, avec Caton, chez Barca. Caton s'y rendit un peu tard; et, comme tout le monde était déjà placé, il demanda où il se mettrait. « Où tu voudras, lui répondit Barca. » Il regarda de tous côtés, et dit qu'il se placerait auprès de Munatius. Il fit donc le tour de la table, et alla se mettre auprès de lui; mais il ne lui donna pas d'autres marques d'amitié pendant tout le souper. Peu de jours après, à la prière de Marcia, Caton lui écrivit qu'il lui voulait parler: Munatius se rendit chez lui dès le matin, et Marcia le retint jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient avec Caton fussent sorties. Caton, en entrant dans la chambre de Marcia, se jette au cou de Munatius, l'embrasse tendrement, et lui donne tous les témoignages d'une amitié véritable.

Nous nous sommes étendus sur ces particularités, parce qu'elles ne jettent pas moins de lumière, à notre avis, sur les caractères et les mœurs des hommes, que les actions importantes accomplies à la face du ciel.

Caton rapporta de Cypre près de sept mille talents[2]; et, comme il craignait les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs petites caisses, qui contenaient chacune deux talents cinq cents drachmes[3]. Il fit atta-

[1] Quand on envoyait un huissier à un sénateur ou à quelque magistrat pour lui ordonner de se trouver au Sénat ou au conseil dont il devait faire partie, et qu'il refusait de s'y rendre, on faisait prendre chez lui quelque meuble, qui était comme un témoin de sa désobéissance. On appelait cela *pignora capere,* prendre des gages.

[2] Plus de quarante millions de francs.

[3] Un peu plus de douze mille francs de notre monnaie.

cher à chaque caisse une longue corde, au bout de laquelle on mit une grande pièce de liége, afin que, si le vaisseau venait à se briser, les pièces de liége, nageant sur l'eau, indiquassent l'endroit où seraient les caisses. Tout cet argent, à peu de chose près, arriva heureusement à Rome. Caton avait écrit avec soin, dans deux registres, tout ce qu'il avait reçu et dépensé durant sa commission : mais il ne conserva ni l'un ni l'autre. L'un était entre les mains d'un de ses affranchis nommé Philargyrus, lequel, s'étant embarqué à Cenchrée, fit naufrage, et perdit le registre avec tous les ballots. Caton garda l'autre avec lui jusqu'à Corcyre, où il fit dresser ses tentes sur la place publique. La nuit, les matelots ayant allumé de grands feux, parce qu'il faisait un froid piquant, le feu prit aux tentes, et le registre fut consumé dans cet incendie. Il est vrai que les officiers qui avaient eu la garde des richesses du roi de Cypre étaient présents, prêts à fermer la bouche aux ennemis de Caton et aux calomniateurs ; mais Caton n'en fut pas moins sensible à cette perte ; car il n'avait pas rédigé ces comptes en vue de prouver sa fidélité, mais pour donner aux autres l'exemple d'une sévère exactitude ; et la Fortune lui envia cette gloire.

Comme il approchait avec ses vaisseaux, les Romains, instruits de son arrivée, magistrats, prêtres, le Sénat en corps et la plus grande partie du peuple, tous enfin allèrent au-devant de lui le long du fleuve : les deux rives étaient couvertes de monde ; et, à voir cette flotte remonter le Tibre, au milieu de cette foule empressée, on eût dit un triomphe des plus splendides. Mais il y en eut qui accusèrent Caton d'avoir montré dans cette occasion une fierté déplacée : au lieu de descendre et de faire arrêter son vaisseau à l'endroit même où il rencontra les consuls et les préteurs, il continua de voguer sur une galère royale à six rangs de rames, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis sa flotte à l'abri dans le chantier. Du reste, quand

on vit porter à travers le Forum ces sommes immenses d'or et d'argent, l'admiration du peuple fut extrême; d'ailleurs le Sénat s'assembla, adressa à Caton des éloges convenables, et lui décerna une préture extraordinaire, avec le privilége d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs, et demanda seulement au Sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, dont il attesta les soins et la fidélité. Philippe, père de Marcia, était alors consul; et la dignité, la puissance consulaire rejaillirent en quelque sorte sur Caton; car le collègue de Philippe n'honorait pas moins Caton pour sa vertu, que Philippe ne faisait pour son alliance avec lui.

Cicéron était revenu de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner; et, comme il jouissait d'un grand crédit, il arracha et fit enlever de force, en l'absence de Clodius, les tables tribunitiennes que Clodius avait posées dans le Capitole, et qui contenaient tous les actes de son tribunat. Le Sénat s'étant assemblé à cette occasion, Clodius y dénonça la conduite de Cicéron, qui répondit que, Clodius ayant été nommé tribun contre les lois, tout ce qu'il avait fait ou écrit pendant l'exercice de sa charge était nul de soi, et ne pouvait sortir son effet. Mais Caton interrompit vivement ces explications; puis, à la fin, il se leva, et prit la parole. Il convint que Clodius, durant son tribunat, n'avait rien fait de sain ni de bon: « Mais, « ajouta-t-il, si l'on annule tous les actes qu'il a faits comme « tribun, on cassera aussi tout ce que j'ai fait en Cypre; « et ma commission, émanée d'un tribun créé contre les « lois, deviendra illégale. La nomination de Clodius n'a « pas été une infraction aux lois, puisqu'une loi l'autorisait à passer des rangs des patriciens dans une maison « plébéienne: si, comme d'autres, il a prévariqué dans « l'exercice de sa charge, il faut punir ses injustices, et non « point les faire retomber sur la charge même, laquelle n'a « que trop souffert de ses déportements. » Cicéron, irrité

de ce discours, en conserva un vif ressentiment contre Caton : il cessa pendant un long temps de le traiter en ami; mais enfin ils se réconcilièrent.

Sur ces entrefaites, Crassus et Pompée allèrent trouver César, qui avait repassé les Alpes, et convinrent avec lui qu'ils demanderaient, eux, un second consulat pour l'année suivante, et, qu'à leur entrée en charge, ils feraient décerner à César la prolongation, pour cinq autres années, de son gouvernement des Gaules, et à eux-mêmes les provinces les plus considérables, avec de puissantes armées et des fonds pour les entretenir. Cet accord fut une véritable conspiration, dont le but était le partage de l'empire et la ruine de la république. Plusieurs citoyens honnêtes se préparaient à demander le consulat; mais, quand ils virent Crassus et Pompée au nombre des candidats, ils se désistèrent de leurs poursuites, à l'exception de Lucius Domitius, mari de Porcia, sœur de Caton. Caton lui persuade de ne pas se retirer, et de n'avoir pas l'air de fuir un combat où il s'agissait, non du consulat, mais de la liberté de Rome. On commençait même à dire, dans la plus saine partie du peuple, qu'il ne fallait pas souffrir que Crassus et Pompée réunissent leur puissance, et rendissent trop pesante l'autorité du consulat; qu'il fallait l'ôter à l'un ou à l'autre. Tous ceux qui étaient de cet avis se déclarèrent pour Domitius, et l'encouragèrent à suivre sa demande, en lui garantissant les suffrages de la plupart des citoyens, que la crainte forçait au silence. Pompée et Crassus craignirent qu'il n'en fût ainsi : ils dressèrent une embuscade à Domitius, lorsqu'il descendait avant le jour au Champ de Mars, précédé de flambeaux. L'esclave qui marchait devant Domitius pour l'éclairer, fut atteint le premier, et tomba mort; les autres, chargés à coups de traits, prennent la fuite, excepté Caton et Domitius. Caton, quoique blessé au bras, retint Domitius, l'exhorta à tenir ferme, et à ne

pas abandonner, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, la défense de la liberté contre les tyrans. « Ils montrent assez, disait-il, par les injustices abominables qu'ils mettent en œuvre pour arriver au consulat, quel usage ils feront de la puissance. » Mais Domitius n'osa braver un péril manifeste, et s'enfuit dans sa maison.

Voilà donc Pompée et Crassus nommés consuls. Mais Caton, loin de perdre courage, se présenta pour la préture, afin d'avoir une forteresse d'où il pût combattre contre eux, et d'opposer aux consuls autre chose que les efforts d'un simple particulier. Les consuls, alarmés de cette démarche, parce qu'ils sentaient bien que la préture, entre les mains de Caton, deviendrait capable de faire tête au consulat, assemblèrent le Sénat à la hâte, sans même que la plupart des sénateurs eussent été avertis; et ils firent décréter que ceux qui seraient désignés préteurs entreraient immédiatement en fonction, sans attendre le délai prescrit par la loi, pendant lequel on pouvait traduire en justice ceux des élus qui auraient acheté les suffrages. Ce décret assurait l'impunité aux candidats coupables de manœuvres corruptrices. Les consuls mirent en avant pour la préture quelques-uns de leurs officiers et de leurs amis, donnèrent eux-mêmes de l'argent pour acheter les voix, et assistèrent aux élections. Mais la vertu et la réputation de Caton allaient triompher de toutes ces intrigues : le peuple, plein de respect pour lui, croyait se déshonorer en vendant, par ses suffrages, un homme que la ville eût dû acheter pour préteur. La première tribu qui fut appelée donna sa voix à Caton : alors Pompée feignit d'avoir entendu tonner; et, à la faveur de ce honteux mensonge, il rompit l'assemblée; car les Romains regardent le tonnerre comme un funeste présage, et ne ratifient jamais rien quand il paraît quelque signe céleste. Les consuls parvinrent, en répandant l'argent à profusion cette fois

encore, en chassant du Champ de Mars tous les citoyens honnêtes, en usant de toutes sortes de violences, à faire nommer préteur Vatinius, à la place de Caton. Ceux qui avaient donné leurs suffrages d'une façon si illégale et si injuste en eurent, dit-on, tant de honte, qu'ils se sauvèrent aussitôt comme des fuyards dans leurs maisons. Les autres se réunirent, en faisant éclater toute leur indignation; et un tribun du peuple, qui se trouvait là, tint sur le lieu même une assemblée du peuple. Caton prit la parole, et prédit, comme s'il eût été inspiré par un dieu, tous les malheurs qui allaient fondre sur la ville; il anima les citoyens contre Pompée et Crassus, qui se sentaient coupables, disait-il, des plus grands crimes, et préparaient le gouvernement le plus injuste, puisqu'ils avaient craint un préteur tel que Caton, dont la fermeté eût réprimé leurs entreprises. Puis après, quand il s'en retourna chez lui, il fut reconduit par une multitude de peuple telle que n'en avaient jamais vu à eux tous ensemble les préteurs désignés.

Caïus Trébonius proposa un décret pour distribuer les provinces aux consuls : il assignait à l'un l'Espagne et l'Afrique, à l'autre la Syrie et l'Égypte, avec le pouvoir d'attaquer et de soumettre, par terre et par mer, tous les peuples qu'ils voudraient. Les autres citoyens, qui n'espéraient rien de la résistance, s'abstinrent même de parler contre la loi. Caton seul monta à la tribune avant qu'on prît les voix, et demanda la parole. On lui accorda avec bien de la peine deux heures pour s'expliquer. Quand il eut employé ce temps à éclairer le peuple sur ses intérêts, à lui faire des remontrances, à prédire tout ce qui arriverait, on ne lui permit pas de continuer; et, comme il s'obstinait à rester à la tribune, un licteur l'en vint arracher. Mais il ne laissa pas de crier, debout au pied de la tribune; et beaucoup lui prêtaient l'oreille, et partageaient son indignation. Alors le licteur mit une seconde

fois la main sur lui, et l'entraîna hors de la place. Mais, le licteur l'eut à peine lâché, qu'il revint aussitôt à la tribune, criant avec plus de force encore, et appelant les citoyens à son aide. Il répéta plusieurs fois cette invitation ; et Trébonius, qui ne se possédait plus, ordonna au licteur de le conduire en prison ; mais la multitude le suivait pour écouter les discours qu'il continuait de tenir en marchant ; de sorte que Trébonius, cédant à la crainte, le fit mettre en liberté. Caton empêcha ainsi de rien conclure ce jour-là ; mais les partisans des consuls employèrent les jours qui suivirent à intimider une partie des citoyens, à gagner les autres à prix d'argent ou par de belles promesses ; ils retinrent prisonnier dans le Sénat, par la force des armes, le tribun Aquilius, qui voulait venir à l'assemblée ; ils chassèrent du Forum Caton, qui criait qu'il avait entendu le tonnerre, blessèrent plusieurs personnes, en tuèrent quelques-unes ; et, par ces moyens odieux, ils firent passer le décret. Alors une foule nombreuse s'attroupe, irritée de ces violences, et s'apprête à renverser les statues de Pompée ; mais Caton qui survint les empêcha d'en rien faire.

On proposa ensuite une loi pour les provinces et les légions qu'on donnerait à César. Caton, au lieu de s'adresser au peuple comme auparavant, se tourna vers Pompée lui-même, et lui prédit les mécomptes qui l'attendaient : « Tu te mets, sois-en bien sûr, sous le joug de « César. Tu ne t'en aperçois pas maintenant ; mais, lorsque « tu commenceras à en sentir le poids et à en être accablé, « ne pouvant plus le supporter ni t'en défaire, tu le feras « retomber sur la ville. Tu te souviendras alors des aver- « tissements de Caton ; et tu resteras convaincu qu'ils « n'étaient pas moins conformes aux intérêts de Pompée, « qu'honnêtes et justes en soi. » Il eut beau répéter plusieurs fois ces remontrances, Pompée n'y eut aucun égard, et passa outre. La confiance qu'il avait en sa pros-

périté et en sa puissance ne lui permettait pas de croire que César pût jamais changer.

Caton fut élu préteur pour l'année suivante. Il ajouta à l'éclat et à la dignité de cette magistrature, par la sagesse de son administration; mais on trouva qu'il l'avait bien davantage encore ravalée et ternie en se rendant nu-pieds et sans robe au tribunal, et en présidant ainsi aux procès criminels de citoyens considérables. On a dit qu'il donnait ses audiences après dîner, lorsqu'il avait bien bu; mais c'est une fausseté.

Comme le peuple se laissait corrompre par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, et que les citoyens faisaient métier de la vente de leurs suffrages, Caton voulut déraciner de la ville cette funeste maladie : il fit rendre dans le Sénat un décret par lequel ceux qu'on aurait nommés aux charges, et qui ne seraient accusés par personne, étaient tenus de se présenter eux-mêmes devant les juges, et, après avoir fait serment de dire la vérité, d'y rendre compte des moyens qu'ils avaient employés pour être élus. Ce décret le rendit odieux à ceux qui briguaient les magistratures, et plus encore à la foule qui vivait de leurs largesses. Un matin, Caton se rendait au tribunal : il fut assailli par une troupe de ces misérables, qui le poursuivirent avec de grands cris, l'accablant d'injures, et lui jetant des pierres. Tout le monde s'enfuit de l'audience; et Caton lui-même, poussé, emporté par la foule, parvint à grand'peine à monter sur l'estrade. Là, il se tint debout avec un visage ferme et un air de confiance qui eurent bientôt imposé aux mutins et apaisé le tumulte. Il leur adressa quelques paroles convenables à la circonstance : il fut écouté tranquillement; et la sédition eut bientôt cessé tout à fait. Les sénateurs ayant loué le courage de Caton : « Pour moi, répondit-il, je ne vous loue point d'avoir laissé un préteur dans le danger sans lui porter secours. »

Ceux qui briguaient les charges se trouvaient tous dans un extrême embarras : pas un n'osait, par la crainte du décret, donner de l'argent au peuple; et chacun d'eux craignait qu'un des concurrents, venant à en donner, ne le supplantât. Ils s'assemblèrent donc, et ils convinrent entre eux de déposer chacun cent vingt-cinq mille drachmes [1], puis de faire ensuite leurs démarches pour les magistratures avec droiture et justice; à condition que celui qui aurait violé la loi en achetant les suffrages, perdrait la somme déposée. L'accord fait, ils choisirent Caton pour dépositaire, pour arbitre et pour témoin, et apportèrent leur argent pour le lui remettre entre les mains. Ils passèrent chez lui le contrat; mais Caton refusa de recevoir l'argent, et se contenta de prendre des cautions. Le jour de l'élection, Caton, placé près du tribun qui présidait les comices, s'aperçut qu'un de ceux qui avaient signé l'accord manquait à ses engagements : il ordonna qu'on partageât entre les autres la somme convenue. Mais ceux-ci, après avoir loué Caton de sa droiture, et lui avoir témoigné leur admiration, firent remise de l'amende, et se crurent assez vengés du prévaricateur, par la condamnation qu'il avait encourue.

Cependant ce fut là pour les autres un nouveau sujet de mécontentement; et plus que jamais l'envie se déchaîna contre lui : on l'accusait de s'être arrogé à lui seul toute l'autorité du Sénat, des tribunaux et des magistrats. Car il n'est point de vertu qui expose plus à l'envie qu'une justice éclatante et qui a fait ses preuves, parce que c'est elle surtout qui nous concilie la faveur du peuple et sa confiance. On ne se contente pas d'honorer la justice comme la valeur, ou de l'admirer comme la prudence : on aime l'homme juste, on se livre à lui avec une entière sécurité. Au contraire, on craint l'homme coura-

[1] Plus de cent mille francs de notre monnaie

geux, on se défie de l'homme prudent ; on croit qu'ils doivent plutôt à la nature qu'à leur volonté les vertus qui les distinguent : on ne voit dans la prudence qu'une grande pénétration d'esprit, dans le courage qu'une force extraordinaire de l'âme ; mais, pour être juste, il suffit de le vouloir : aussi rougit-on surtout de l'injustice, comme d'un vice que rien ne saurait excuser. Voila pourquoi tous les grands étaient les ennemis déclarés de Caton : sa justice était, à leurs yeux, la condamnation de leur conduite. Pompée lui-même, qui regardait la gloire de Caton comme la ruine de sa puissance, ameutait sans cesse des gens contre lui, pour l'accabler d'injures. De ce nombre était Clodius le démagogue, qui s'était remis à la disposition de Pompée : Clodius allait déclamant contre Caton, et l'accusant d'avoir dérobé beaucoup d'argent en Cypre, et de ne s'être déclaré l'ennemi de Pompée que parce que Pompée avait dédaigné d'épouser sa fille.

Caton répondait à ces imputations que, sans avoir jamais reçu de la république ni un cheval, ni un soldat, il lui avait rapporté de Cypre plus d'or et d'argent que Pompée n'en avait conquis par tant de guerres et de triomphes, après avoir bouleversé la terre entière ; qu'il n'avait jamais désiré d'avoir Pompée pour gendre, non qu'il l'en crût indigne, mais parce qu'il trouvait les principes politiques de Pompée trop peu conformes aux siens. « En « effet, disait-il, lorsqu'au sortir de ma préture on me « décerna le commandement d'une province, je le refusai ; « Pompée, au contraire, ou s'empare pour lui des pro- « vinces, ou les donne à ses amis. Tout récemment en- « core, il a prêté six mille hommes à César pour la guerre « des Gaules, sans que César vous les ait demandés, sans « que Pompée ait cru avoir besoin de votre consente- « ment : oui, des troupes considérables, des armes, des « chevaux, sont des présents réciproques dont se grati- « fient des particuliers. Pompée, satisfait du titre de gé-

« néral et de chef absolu, distribue à d'autres les armées « et les provinces : lui, il reste dans la ville, pour y di-« riger les séditions dans les comices, comme on prési-« derait à des jeux publics, et pour machiner des trou-« bles ; et il est évident que Pompée veut se préparer, « par l'anarchie, les voies à la monarchie. » C'est ainsi que Caton repoussait les attaques de Pompée.

Caton avait pour ami et pour zélateur Marcus Favonius, qui était à son endroit ce que fut, dit-on, pour l'ancien Socrate, Apollodore de Phalère[1]. Favonius fut tellement frappé du discours de Caton, qu'il sortit de l'assemblée tout hors de lui-même, comme saisi d'une sorte d'ivresse et de fureur. Favonius se mit sur les rangs pour l'édilité, et fut refusé. Caton, qui le favorisait, s'aperçut que les tablettes des suffrages étaient toutes écrites de la même main : il fit reconnaître la fraude, en appela aux tribuns ; et l'élection fut annulée. Depuis, Favonius ayant été nommé édile, Caton l'aida en plus d'une occasion à remplir les fonctions de sa charge : ce fut lui notamment qui régla au théâtre la dépense des jeux donnés par Favonius. Il décerna aux musiciens, non des couronnes d'or, mais des couronnes d'olivier sauvage, comme on fait à Olympie ; au lieu des présents magnifiques qu'il était d'usage de faire, il distribua aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires ; aux Romains, des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois. Certaines gens se moquaient de la simplicité de ces dons ; mais d'autres étaient charmés de voir Caton se relâcher de son austère rigidité, pour se prêter à ces amusements. Enfin Favonius lui-même se jeta au milieu de la foule, et, s'asseyant

[1] Voyez la fin du *Phédon*, et le commencement du *Banquet*. On avait surnommé cet Apollodore μανικός, ou le possédé, à cause de cette vivacité d'affection.

parmi les spectateurs, il se mit à applaudir Caton, en lui criant de décerner des récompenses honorables aux acteurs qui jouaient bien leur rôle, et en joignant ses exhortations à celles des spectateurs, en homme qui avait donné tout pouvoir à Caton. Curion, collègue de Favonius, donnait dans l'autre théâtre des jeux magnifiques ; mais le peuple l'abandonna pour venir à ceux de Favonius, et se divertir de tout son cœur à voir Favonius jouer le rôle d'un simple spectateur, et Caton celui d'ordonnateur de la fête. Caton faisait tout cela pour se moquer des folles dépenses des édiles, et pour montrer qu'il fallait faire de ces spectacles un divertissement, et les accompagner d'une grâce simple et sans ostentation, plutôt que de cet appareil et de cette magnificence qui exigent, pour des choses de néant, tant de soucis et de peines.

Quelque temps après, Scipion, Hypséus et Milon briguèrent le consulat, non-seulement par ces moyens iniques, si ordinaires à cette époque, et qui étaient passés dans les mœurs publiques, à savoir, les distributions d'argent et la corruption des suffrages, mais à force ouverte, par les armes et les meurtres, en se jetant audacieusement et avec une folle témérité dans les hasards d'une guerre civile. Quelques-uns proposèrent de charger Pompée de présider aux comices consulaires ; Caton s'y opposa d'abord, disant qu'il ne fallait pas que les lois dussent leur sûreté à Pompée, mais Pompée la sienne aux lois. Cependant, comme l'anarchie se prolongeait, que chaque jour trois armées assiégeaient la place, et que le mal était devenu presque irrémédiable, il jugea prudent de ne pas attendre la dernière extrémité, et pensa qu'il fallait confier, avec l'agrément du Sénat, toutes les affaires à Pompée, et, en faisant du moindre des maux un remède aux plus grands, établir volontairement le gouvernement d'un seul, plutôt que de lais-

ser régner une sédition qui aboutirait à la tyrannie. Bibulus donc, allié de Caton, ouvrit dans le Sénat l'avis de nommer Pompée seul consul. « Par là, dit-il, ou les affaires se rétabliront, par l'ordre qu'y mettra Pompée, ou la ville sera assujettie à l'homme le plus digne de commander. » Caton se leva ; et, contre l'attente de tout le monde, il adopta cet avis. « Il n'est pas de domination, dit-il, qui ne vaille mieux que l'anarchie ; et j'espère que Pompée usera sagement de son autorité, dans les conjonctures difficiles où nous nous trouvons, et conservera une ville qu'on remet entre ses mains. »

C'est ainsi que Pompée fut nommé seul consul : il invita Caton à venir le voir dans ses jardins du faubourg. Caton s'y rendit ; et Pompée le reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, le remercia de l'honneur qu'il lui avait procuré, et le pria de l'aider de ses conseils, et de faire comme s'il partageait avec lui l'autorité. « Ma conduite précédente, répondit Caton, n'a point été « dictée par un sentiment de haine ; et aujourd'hui je n'a- « gis point par un motif de faveur : je n'ai consulté que « l'intérêt de l'État. Toutes les fois que tu me demanderas « conseil sur tes affaires privées, je te le donnerai volon- « tiers ; mais, pour les affaires publiques, je dirai toujours, « quand même tu ne me le demanderais pas, ce que je « croirai le meilleur. » Et il le fit comme il l'avait promis. Pompée ayant proposé une loi qui portait de nouvelles amendes et des peines considérables contre ceux qui auraient acheté les suffrages, Caton lui conseilla d'oublier le passé, et de ne s'occuper que de l'avenir. « Il n'est pas facile, ajouta-t-il, de fixer le terme où s'arrêteraient ces recherches sur les prévarications passées ; quant à établir de nouvelles amendes contre d'anciennes fautes, ce serait une grande iniquité de punir quelqu'un en vertu d'une loi qu'il n'a ni violée ni foulée aux pieds. »

Une autre fois, plusieurs des principaux de Rome

quelques-uns même amis et parents de Pompée, ayant été traduits devant les tribunaux, Caton, qui le vit mollir et se relâcher en bien des choses, le reprit sévèrement, et réveilla son énergie. Pompée avait aboli, par une loi, l'usage de louer publiquement les accusés pendant l'instruction du procès; mais lui-même il désobéit à sa loi, en écrivant l'éloge de Munatius Plancus, qu'il envoya au tribunal le jour du jugement. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles, et empêcha qu'on ne lût ce témoignage. Plancus, après les plaidoyers pour et contre, récusa Caton; mais il n'en fut pas moins condamné. En général, Caton était pour les accusés chose embarrassante, et dont ils ne savaient comment se tirer : ils auraient voulu ne pas l'avoir pour juge; et ils n'osaient le récuser. Plusieurs furent condamnés par ce motif seul qu'en récusant Caton ils avaient paru se défier de la justice de leur cause; et l'on reprochait à d'autres, comme un grand opprobre, de n'avoir pas accepté Caton pour juge.

Cependant César avec ses légions faisait la guerre dans les Gaules, et paraissait uniquement occupé de soins militaires; mais il ne laissait pas d'employer ses richesses et ses amis à acquérir du crédit dans la ville. Déjà les prédictions de Caton commençaient à tirer Pompée de son assoupissement, et à lui faire entrevoir le péril qui le menaçait, et auquel il n'avait jamais voulu croire. Mais, comme il montrait une lenteur et une indécision extrêmes à lui résister et à prévenir ses desseins, Caton prit le parti de demander le consulat, comptant d'arracher bien vite les armes des mains de César, ou de mettre à nu les trames qu'il avait ourdies. Caton avait pour compétiteurs deux hommes estimables : Sulpicius, l'un d'eux, devait en grande partie son avancement au crédit et à l'autorité dont Caton jouissait dans la ville : il se comporta avec autant d'inconvenance que d'ingratitude, en

disputant le consulat à Caton; pourtant Caton ne s'en plaignit pas. « Faut-il s'étonner, disait-il, qu'on ne cède pas a un autre ce qu'on regarde comme le plus grand des biens? » Mais il fit décréter par le Sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et que personne n'irait briguer pour eux les suffrages. Ce décret aigrit encore davantage les esprits contre Caton : le peuple se plaignit qu'on lui ôtât, non-seulement son salaire, mais encore les moyens d'obliger, et qu'on le rendit pauvre et méprisé tout ensemble. Ajoutez que Caton ne s'entendait guère à gagner des suffrages en sollicitant pour lui-même, et qu'il aimait mieux conserver la dignité de son caractère et de ses mœurs que d'acquérir celle du consulat. Il voulut faire lui-même ces sollicitations, sans permettre à ses amis aucune de ces démarches qui flattent et séduisent la multitude; et il échoua dans sa candidature. Ces sortes de disgrâces, outre qu'elles avaient quelque chose de honteux, jetaient pour plusieurs jours ceux qui les avaient éprouvées, eux, leurs amis et leurs parents, dans la tristesse et dans le deuil. Mais Caton fut si peu sensible à ce qui lui était arrivé, qu'il se fit frotter d'huile, et alla jouer à la paume dans le Champ de Mars, et qu'après son dîner, il descendit, suivant son usage, sur le Forum, sans souliers ni tunique, pour se promener avec ses familiers. Cicéron le blâme de ce que, dans un temps où les affaires avaient besoin d'un consul comme lui, il n'avait mis aucun soin ni aucune étude à gagner le peuple par des manières insinuantes, et de ce que ce refus l'avait fait renoncer pour toujours au consulat, tandis qu'il avait brigué une seconde fois la préture qu'on lui avait d'abord refusée. « J'ai manqué la préture, lui répondit Caton, non point par la volonté du peuple, mais par un effet de la violence et de la corruption; mais il ne s'est rien passé, dans les comices consulaires, qui soit contraire aux lois; je ne

puis donc me dissimuler que ce sont mes mœurs qui déplaisent au peuple : or, il n'est pas d'un homme de sens de changer de conduite au gré des autres, ou de s'exposer à de nouveaux refus en restant fidèle à son caractère. »

Cependant César, après avoir attaqué des nations belliqueuses, et les avoir vaincues en s'exposant aux plus grands dangers, marcha contre les Germains, avec qui Rome avait fait un traité de paix, et leur tua trois cent mille hommes. A cette nouvelle, on demandait de toutes parts qu'il fût fait aux dieux un sacrifice d'actions de grâces; pour Caton, il proposa qu'on livrât César entre les mains de ceux à qui il avait fait une si grande injustice. « N'attirons point sur nous, dit-il, la vengeance « des dieux, et ne chargeons point la ville du poids d'un « sacrilége. Cependant, ajouta-t-il, sacrifions aux dieux. « pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur « l'armée la folie et la témérité du général, et de ce qu'ils « daignent épargner Rome. » César envoya au Sénat, en réponse à ce discours, une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Après qu'on en eut fait lecture, Caton se leva : il parla sans colère, sans contention, avec beaucoup de sang-froid, et comme s'il eût préparé ce qu'il allait dire; il prouva que toutes ces imputations se réduisaient à des mots grossiers et insultants, ou plutôt à des plaisanteries que César avait imaginées pour s'amuser. Il se mit ensuite à exposer, dès leurs commencements, les desseins de César, et à en dévoiler toute la portée, comme eût pu faire non un ennemi, mais un homme qui aurait été dans tous les secrets de la conjuration : il prouva que ce n'étaient ni les Bretons, ni les Celtes, qu'il fallait redouter, à moins de folie, mais bien César lui-même. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs et les irritèrent si fort, que les amis de César se repentirent d'avoir donné lieu à Caton, par la lecture de cette lettre, de dire des choses très-justes, et de porter

contre César les accusations les mieux fondées. Il n'y eut rien d'arrêté dans le Sénat : on y dit seulement qu'il serait à propos de donner un successeur à César. Alors les amis de César demandèrent que Pompée posât aussi les armes, et se démît du commandement des provinces qu'il occupait, ou qu'on n'exigeât rien de César. Caton se récria avec force contre cette proposition. « Vous voyez arriver, dit-il aux sénateurs, ce que je vous prédisais depuis longtemps : César marche ouvertement à l'oppression de la république, à l'aide des troupes qu'il a obtenues de la ville en la trompant par ses artifices. » Mais il ne gagna rien hors du Sénat : le peuple s'opiniâtra à vouloir que César fût au comble de la puissance ; et le Sénat, qui partageait les sentiments de Caton, n'osa rien faire, par la crainte du peuple.

Cependant César s'était emparé d'Ariminum, et marchait sur Rome avec son armée. A cette nouvelle, tous les yeux se tournèrent vers Caton : le peuple et Pompée lui-même avouèrent qu'il était le seul qui eût pressenti, dès le commencement, et le premier qui eût publiquement annoncé, les vues de César. « Si vous aviez cru, leur dit-il alors, ce que je vous ai si souvent prédit, et que vous eussiez suivi mes conseils, vous n'en seriez pas réduits maintenant à tout craindre d'un seul homme, et à mettre en un seul toutes vos espérances. — Il est vrai, répondit Pompée, que Caton a tout vu en prophète ; mais j'ai agi en ami. » Caton conseilla au Sénat de confier à Pompée seul la conduite des affaires. « C'est, dit-il, à ceux qui ont fait de grands maux, de les réparer. » Mais Pompée n'avait point d'armée prête ; et les levées qu'il avait faites témoignaient un médiocre dévouement à sa cause : il abandonna Rome. Caton, résolu de l'accompagner dans sa fuite, dépêcha secrètement à Munatius, dans le pays des Brutiens, le plus jeune de ses deux fils, et garda l'aîné auprès de lui. Et, comme sa maison

et ses filles exigeaient quelqu'un qui en eût soin, il reprit Marcia, qui était veuve, et possédait des biens considérables ; car Hortensius, en mourant, l'avait instituée son héritière. C'est là surtout ce que César reproche à Caton : il l'accuse d'avoir aimé l'argent, et trafiqué de ses mariages par intérêt. « Car, dit-il, s'il avait besoin d'une « femme, pourquoi la céder à un autre? Et s'il n'en « avait pas besoin, pourquoi la reprendre? Ne l'avait-il « donnée à Hortensius que comme un appât, en la lui « prêtant jeune, pour la retirer riche? » Mais, à ces calomnies on peut répondre par ces vers d'Euripide[1] :

D'abord ce sont des indignités ; car il est indigne,
A mon sens, de t'accuser d'être lâche, ô Hercule!

Oui, c'est un outrage également gratuit de reprocher à Hercule d'être un lâche, et d'imputer à Caton une honteuse convoitise. Du reste, il se peut qu'à d'autres égards sa conduite envers sa femme n'ait pas été sans reproche ; et c'est une question à examiner. Lors donc qu'il eut repris Marcia, et qu'il lui eut confié le soin de sa maison, il courut après Pompée. Depuis ce jour-là, dit-on, il ne se coupa plus ni les cheveux ni la barbe ; il ne mit plus de couronne sur sa tête, et persévéra jusqu'à sa mort dans le deuil, l'abattement et la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie, et ne changeant rien à son extérieur, soit que son parti fût vainqueur ou vaincu.

La Sicile lui était échue en partage ; il se rendit à Syracuse. Là, on l'informa qu'Asinius Pollion, un des lieutenants de César, venait d'arriver à Messine avec son armée : il envoya s'informer du motif qui lui avait fait passer le détroit. Pollion, de son côté, lui fit demander des explications sur le changement qui s'était opéré dans les affaires, et lui apprit que Pompée avait abandonné

[1] *Hercule furieux*, vers 174.

entièrement l'Italie, et qu'il était campé à Dyrrachium. « Que les voies de la providence divine, s'écria Caton à « cette nouvelle, sont obscures et impénétrables! Lors- « que Pompée ne mettait dans sa conduite ni raison, ni « justice, il a toujours été invincible; aujourd'hui qu'il « veut sauver sa patrie, et qu'il combat pour la liberté, le « succès l'abandonne. J'ai assez de troupes, ajouta-t-il, « pour chasser Asinius de la Sicile; mais Asinius attend « une armée plus nombreuse que celle qu'il a déjà : je « ne veux pas ruiner l'île, en attirant la guerre dans son « sein. » Il conseilla aux Syracusains de s'attacher au parti le plus fort, afin de se préserver de tout dommage, et il se mit en mer.

Quand il fut auprès de Pompée, il n'eut jamais qu'un même avis, ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on en viendrait enfin à un accommodement : il voulait prévenir une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Il fit adopter par Pompée et par ceux qui formaient son conseil quelques mesures conformes à ce dessein : on défendit de piller aucune ville soumise aux Romains, et de faire périr aucun Romain hors du champ de bataille. Caton se fit beaucoup d'honneur par cette initiative, et attira au parti de Pompée une foule de personnes, charmées de son humanité et de sa douceur.

Il fut envoyé en Asie pour seconder ceux qu'on avait chargés d'y rassembler des vaisseaux et des troupes, et y mena avec lui sa sœur Servilia, et le fils encore enfant qu'elle avait eu de Lucullus; car Servilia, depuis son veuvage, avait toujours suivi son frère; et, en se soumettant à la garde de Caton, en partageant volontairement la fatigue de ses voyages et la frugalité de sa vie, elle avait beaucoup affaibli les bruits qui couraient de sa mauvaise conduite. Cependant César n'en reprocha pas

moins à Caton les déportements de sa sœur. Les lieutenants de Pompée n'employèrent Caton qu'à Rhodes, dont il attira les habitants à son parti : il leur confia Servilia et son enfant, et retourna auprès de Pompée, lequel avait déjà rassemblé une puissante armée de terre et de mer. Ce fut surtout dans cette occasion que Pompée dévoila ses intentions secrètes : d'abord il avait eu la pensée de donner à Caton le commandement de la flotte, composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes et les vaisseaux non pontés, qui étaient en nombre infini ; mais bientôt il fit réflexion, ou de lui-même ou d'après le conseil de ses amis, que Caton, dans tous ses actes politiques, n'avait jamais eu d'autre but que de rendre la liberté à sa patrie, et que, s'il disposait de ces forces considérables, le même jour qu'on aurait vaincu César, il voudrait faire poser les armes à Pompée, et le soumettre au pouvoir des lois. Il changea donc d'avis ; et, quoiqu'il eût déjà fait des ouvertures à Caton, il donna le commandement de la flotte à Bibulus.

Caton ne montra pourtant pas moins de zèle pour son service : voici un trait qu'on en raconte. Dans un combat devant Dyrrachium, Pompée, exhortant les troupes à se bien conduire, et chacun de ses capitaines en ayant fait autant par son ordre, les soldats écoutaient froidement et en silence. Caton se présenta après tous les autres, et exposa, autant que la circonstance le permettait, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la mort et sur la gloire : il parla avec véhémence, et termina son discours par une invocation aux dieux, comme présents au combat qu'on allait livrer, et témoins du courage avec lequel on défendrait la patrie. Il s'éleva tout à coup un grand cri ; et l'armée, dont ses discours avaient ranimé la confiance, s'ébranla entraînée par un vif enthousiasme : les capitaines, remplis d'espoir, se précipitèrent tête baissée au milieu du danger. Ils ren-

versèrent l'ennemi et le défirent ; mais la bonne fortune de César leur enleva l'honneur d'une victoire complète, sans employer d'autre moyen que l'excessive réserve de Pompée, qui se défia de son bonheur. Mais ceci a été écrit dans la Vie de Pompée. Tous les officiers se félicitaient de ce succès ; Caton seul versait des larmes sur sa patrie, et déplorait cette funeste et maudite ambition, en voyant les corps de tant de bons citoyens qui avaient péri par la main les uns des autres.

César se retira dans la Thessalie, où Pompée le suivit, laissant à Dyrrachium une grande quantité d'armes et d'argent, avec plusieurs de ses parents et de ses alliés : il leur avait donné Caton pour capitaine et pour défenseur, avec quinze cohortes seulement ; car il le craignait, et se méfiait de lui. En effet, Pompée savait qu'en cas de défaite, personne ne lui serait plus fidèle que Caton ; mais que, s'il était vainqueur, Caton, tant qu'il serait présent, ne lui laisserait pas gouverner les affaires à son gré. Plusieurs autres personnes d'un rang distingué furent aussi rejetées, et laissées avec Caton à Dyrrachium.

Après la déroute de Pharsale, Caton résolut, si Pompée avait péri, de ramener en Italie les soldats qu'il avait avec lui, et de fuir ensuite lui-même pour aller vivre le plus loin possible de la tyrannie ; ou, si Pompée vivait, de lui conserver fidèlement ses troupes. Il passa donc à Corcyre, où était l'armée navale : il y trouva Cicéron, et voulut lui céder le commandement, Cicéron étant un consulaire, tandis que lui-même n'avait été que préteur ; mais Cicéron refusa, et s'embarqua pour l'Italie. Le fils de Pompée, par une fierté et une arrogance hors de saison, était dans l'intention de sévir contre ceux qui abandonnaient l'armée, et il se disposait à mettre la main sur Cicéron tout le premier. Caton, qui pénétra son dessein, l'en reprit très-vivement en particulier, et le ramena à des sentiments plus doux : de la sorte il sauva évidem-

ment Cicéron de la mort, et procura la sûreté des autres. Conjecturant que le grand Pompée se retirerait en Égypte ou en Afrique et, pressé de le rejoindre, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de soldats; mais, avant que de mettre à la voile, il laissa à ceux d'entre eux qui se sentaient peu d'ardeur pour le suivre la liberté de s'en aller ou de rester.

Arrivé en Afrique, il rencontra, en rangeant la côte, Sextus, le plus jeune des deux fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son père en Égypte. Tous en furent vivement affligés; et il n'y en eut pas un qui, Pompée mort, voulût seulement souffrir qu'on lui parlât d'un autre chef que Caton. Touché du sort de ces braves soldats, qui avaient donné tant de preuves de leur fidélité, il eut honte de les laisser seuls et sans secours dans une terre étrangère: il accepta donc le commandement, et vint prendre terre à Cyrène. Les habitants lui permirent l'entrée de la ville, bien qu'ils eussent fermé peu de jours auparavant leurs portes à Labiénus. A Cyrène, on l'informa que Scipion, le beau-père de Pompée, avait été bien reçu par le roi Juba, et qu'Attius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, y était aussi avec une armée: il résolut de les aller joindre. Comme on était alors en hiver, il prit la route par terre, après avoir rassemblé un grand nombre d'ânes pour porter de l'eau, beaucoup de chariots et un bagage considérable. Il emmenait aussi plusieurs de ces hommes appelés psylles, qui guérissent les morsures des serpents en suçant le venin avec la bouche, et qui émoussent et charment, par leurs enchantements magiques, la fureur de ces animaux. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval, ni d'aucune bête de somme. Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale, il ne mangea plus qu'assis; et, à ses autres marques de deuil, il ajouta de ne se plus coucher que pour dormir.

Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son armée, qui était d'environ dix mille hommes. Les affaires de Scipion et de Varus étaient en mauvais état : la mésintelligence et la division qui régnaient entre eux les obligeaient de faire la cour à Juba, et de ramper devant cet homme enflé de ses richesses et de sa puissance, insupportable par son arrogance et son orgueil. Lorsqu'il donna à Caton sa première audience, il fit placer son siége entre ceux de Scipion et de Caton. Mais Caton prit aussitôt son siége, et le porta à côté de Scipion, qu'il mit ainsi au milieu, quoique Scipion fût son ennemi, et qu'il eût publié contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant on ne lui sut aucun gré de ce trait de courage : même on lui reproche d'avoir, en se promenant en Sicile avec Philostrate, mis ce philosophe au milieu par honneur pour la philosophie. Quoi qu'il en soit, Caton réprima, dans cette occasion, l'insolence de Juba, lequel réduisait en quelque sorte Scipion et Varus à un rôle de satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

Tous étaient d'avis que Caton prît le commandement de l'armée ; Scipion et Varus étaient les premiers à le lui céder ; mais il répondit qu'il ne violerait pas les lois, pour la conservation desquelles on faisait la guerre à celui qui les avait violées ; qu'il n'était que propréteur, et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Scipion, en effet, avait été nommé proconsul ; d'ailleurs son nom inspirait de la confiance aux troupes, et l'on ne doutait pas du succès, lorsqu'un Scipion commandait en Afrique. Scipion se mit donc à la tête de l'armée ; et d'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants d'Utique[1], et raser la ville jusqu'aux fondements,

[1] Sur la côte d'Afrique, près du promontoire d'Apollon, qui est vis-à-vis la Sardaigne.

comme suspecte de pencher pour le parti de César. Caton, indigné, protesta hautement dans le conseil, invoquant les dieux à témoin contre une pareille cruauté; et il parvint, mais à grand'peine, à sauver les habitants d'Utique. Enfin, à leur prière et sur les instances mêmes de Scipion, il se chargea de garder la ville, afin que de gré ou de force César n'en devînt pas le maître. Utique était une place de grande ressource pour ceux qui l'occupaient : elle était abondamment pourvue de tout, et Caton la mit en meilleur état encore ; car, outre qu'il ramassa d'immenses provisions de blé, il répara les murailles, donna plus de hauteur aux tours, et environna la ville d'un fossé profond, défendu par plusieurs forts. Il logea dans ces forts toute la jeunesse d'Utique, après l'avoir désarmée, et retint le reste des habitants dans la ville ; il veilla avec le plus grand soin à ce qu'ils ne fussent ni pillés ni maltraités par la garnison romaine. Il envoya aussi à ceux qui étaient dans le camp des armes, de l'argent et du blé ; en un mot, il fit de la ville le magasin de l'armée.

Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna alors encore à Scipion : c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience, mais de traîner la guerre en longueur, et d'attendre le bienfait du temps, qui émousse toute la vigueur de la tyrannie. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa ce conseil, et alla même une fois jusqu'à taxer Caton de lâcheté : il lui demanda, dans une de ses lettres, s'il ne lui suffisait pas de se tenir tranquillement renfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable pour exécuter courageusement ce qu'ils avaient résolu. Caton répondit à cette lettre : « Je suis prêt à repasser en Italie avec les troupes que j'ai amenées en Afrique, pour vous délivrer de César et l'attirer sur moi. » Mais Scipion ne fit que se moquer

de ses offres; et Caton ne dissimula pas le regret qu'il avait de lui avoir cédé le commandement de l'armée; car il voyait que Scipion conduirait mal la guerre, et que, quand même, contre toute apparence, il resterait vainqueur, il n'userait pas de la victoire avec modération envers ses concitoyens. Aussi était-il convaincu, et il l'avoua à ses amis, que l'inexpérience et la présomption des chefs ne laissaient plus rien à espérer de bon de cette guerre. « Mais, disait-il, si, par un bonheur inespéré, César est vaincu, je quitterai Rome, je fuirai la cruauté et l'inhumanité de Scipion, qui profère déjà contre plusieurs d'atroces et insolentes menaces. » Ce que Caton avait prévu se vérifia plus tôt qu'il ne l'attendait; car il arriva, à la nuit tombante, un courrier qui était venu du camp, en trois jours, et qui apportait la nouvelle qu'un grand combat s'était livré près de Thapsus[1], et que les affaires étaient perdues sans ressource. César, après une victoire signalée, s'était rendu maître des deux camps; Scipion et Juba avaient pris la fuite avec un petit nombre des leurs, et le reste de l'armée avait été taillé en pièces.

La nouvelle de ce désastre, apportée dans la ville pendant la nuit et en temps de guerre, jeta, comme on peut croire, le trouble dans tous les esprits : les habitants, effrayés, eurent peine à se contenir dans leurs murailles. Mais Caton, s'étant présenté à eux, arrêta ceux qu'il rencontra sur son chemin, et qui couraient de tous côtés en poussant de grands cris; il les consola de son mieux, et, s'il ne calma pas leur frayeur, il fit cesser du moins l'étonnement et le trouble, en leur représentant que la défaite n'était peut-être pas aussi grande qu'on le disait, et que presque toujours on exagère les mauvaises nou-

[1] Sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage; elle est presque en face de l'île de Malte.

velles. Il finit par apaiser le tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit publier que les trois cents dont il avait formé son conseil, et qui étaient des Romains établis en Afrique pour des affaires de négoce et de banque, s'assemblassent dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs présents à Utique, et les enfants de ces derniers. Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, sans avoir l'air agité, et avec une contenance aussi ferme que s'il n'était rien arrivé de nouveau. Il tenait dans sa main un registre qu'il lisait en marchant : c'était un état des ressources de guerre qui se trouvaient dans la ville, machines, armes, vivres, arcs, soldats. Quand tous furent assemblés, il adressa d'abord la parole aux trois cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés en servant si utilement l'État de leurs biens, de leurs personnes et de leurs conseils. Il les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et à ne point se séparer pour chercher à fuir chacun de son côté. « Si « vous restez unis, leur dit-il, César vous méprisera « moins, au cas où vous essaieriez de soutenir la lutte, « et vous pardonnera plus volontiers, au cas où vous lui « demanderiez merci. Examinez donc ce que vous avez « à faire ; je ne blâmerai aucun des deux partis : si vos « sentiments changent avec la fortune, j'attribuerai ce « changement à la nécessité. Voulez-vous faire tête au « malheur, et braver le péril pour défendre la liberté ? « je louerai, j'admirerai votre vertu ; et je m'offre à vous « servir de chef, et à combattre avec vous jusqu'à ce que « vous ayez éprouvé la fortune dernière de la patrie. « Votre patrie, ce n'est ni Utique ni Adrumète[1], mais « Rome, qui s'est plus d'une fois relevée par sa propre « grandeur de chutes bien plus funestes. Il vous reste

[1] Sur la même côte que Thapsus, mais un peu au-dessous, à côté de la petite Leptis.

« plusieurs chances de salut, plusieurs motifs de sécu-
« rité : le principal, c'est de faire la guerre contre un
« homme que ses affaires entraînent à la fois de plusieurs
« côtés. L'Espagne, révoltée contre lui, a embrassé le
« parti du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas en-
« core complétement accepté un joug auquel elle n'est
« pas accoutumée : elle se cabre contre la servitude, prête
« à se soulever au moindre changement. Ne fuyez point
« le danger ; mais instruisez-vous par l'exemple de votre
« ennemi lui-même, qui, pour commettre les plus grandes
« injustices, prodigue tous les jours sa vie, sans avoir,
« comme vous, pour terme d'une guerre dont le succès
« est incertain, ou une vie de félicité si vous êtes vain-
« queurs, ou la plus glorieuse mort si vous succombez
« dans l'entreprise. Du reste, il faut que vous en délibé-
« riez entre vous, en priant les dieux que, pour prix de
« la vertu et du zèle que vous avez fait paraître jusqu'à
« présent, ils conduisent à bonne fin les résolutions que
« vous aurez prises. »

Ainsi parla Caton. Ce ne fut pas trop de ses discours pour agir sur les esprits de quelques-uns d'entre eux ; mais le plus grand nombre, au spectacle de cette intrépidité, de cette noblesse de cœur, de cette humanité, oublièrent le danger de la situation présente ; et, le regardant comme le seul chef vraiment invincible, et qui pût triompher de tous les accidents de la fortune, ils le conjurèrent d'user, comme il le jugerait à propos, de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes, persuadés qu'il valait mieux mourir en lui obéissant que de sauver leur vie en trahissant une vertu si parfaite. Un des assistants proposa de rendre la liberté aux esclaves, et presque toute l'assemblée approuva cet avis ; mais Caton s'opposa à une proposition qu'il ne trouvait ni juste ni légitime. « Si les maîtres eux-mêmes les affranchissent, dit-il, je recevrai volontiers dans les troupes ceux qui seront en âge de

porter les armes. » Plusieurs firent la promesse de donner la liberté aux leurs ; Caton commanda qu'on enregistrât leurs déclarations, et se retira.

Mais, peu de temps après, il reçut des lettres de Juba et de Scipion : Juba, caché dans une montagne avec peu de monde, demandait ce que Caton avait résolu de faire. « Si tu dois abandonner Utique, lui disait-il, je t'attendrai ; si tu veux y soutenir un siége, j'irai te joindre avec une armée. » Scipion, qui était à l'ancre sous un promontoire non loin d'Utique, attendait aussi quel parti Caton prendrait. Caton jugea à propos de retenir les courriers qui avaient apporté ces lettres, jusqu'à ce que les trois cents se fussent arrêtés à un parti décisif. Les sénateurs de Rome étaient pleins d'un entier dévouement : ils avaient affranchi leurs esclaves, et les avaient enrôlés. Quant aux trois cents, en leur qualité de gens trafiquant sur mer et faisant la banque, et dont la principale richesse consistait dans leurs esclaves, ils ne se souvinrent pas longtemps des discours de Caton, et les laissèrent s'écouler de leur esprit. Il est des corps qui perdent la chaleur aussi facilement qu'ils la reçoivent, et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu : de même ces hommes étaient échauffés et embrasés par la présence de Caton ; mais, lorsqu'ils étaient laissés à leurs propres réflexions, la crainte que leur inspirait César chassait de leur cœur le respect qu'ils avaient pour Caton et pour la vertu. « Car, disaient-ils, qui sommes-nous ? « et à qui refusons-nous d'obéir ? N'est-ce point là ce « César en qui se concentre aujourd'hui toute la puis- « sance romaine ? Aucun de nous n'est ni un Scipion, « ni un Pompée, ni un Caton ; et en un temps où tous les « hommes cèdent à la terreur et se ravalent plus qu'ils « ne devraient, c'est en ce temps que nous combattons « pour la liberté de Rome, et que nous prétendons sou- « tenir dans Utique la guerre contre celui devant qui

« Caton et le grand Pompée ont pris la fuite, en lui « abandonnant toute l'Italie. Nous affranchissons nos « esclaves, pour les faire servir contre César; et nous-« mêmes, il ne nous reste de liberté que ce qu'il plaît à « César de nous en laisser. Revenons de notre égare-« ment; sachons bien ce que nous sommes; et, pendant « qu'il en est temps encore, ayons recours à la clémence « du vainqueur, et envoyons demander qu'il nous re-« çoive en grâce. » C'était là le langage des plus modérés d'entre les trois cents; quant aux autres, presque tous n'épiaient que l'occasion de se saisir des sénateurs, comptant que, s'ils pouvaient les livrer à César, ils apaiseraient plus facilement sa colère.

Caton, qui soupçonnait ce changement, ne voulut point approfondir ses soupçons : il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utique, parce qu'il se défiait des trois cents; et il renvoya les courriers, chargés de ses lettres. Les gens de cheval qui s'étaient sauvés de la bataille, et dont le nombre était assez considérable, s'étant approchés d'Utique, députèrent à Caton trois d'entre eux. Du reste ce n'était pas une résolution unanime de toute la troupe qu'apportaient ces députés; car les uns voulaient aller trouver Juba, les autres préféraient se rendre auprès de Caton; d'autres enfin craignaient d'entrer dans Utique. Caton, instruit de cette diversité de sentiments, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, et de recevoir les déclarations d'affranchissements, avec ordre d'user de douceur, et de ne forcer personne. Pour lui, il prend avec lui les sénateurs, sort d'Utique, et va s'aboucher avec les officiers de la cavalerie. Il les conjure de ne pas abandonner tant de sénateurs romains, de ne pas choisir pour chef Juba au lieu de Caton, mais de pourvoir tout à la fois et à leur salut et au salut de tous, en entrant dans une ville qu'il n'était pas facile de prendre d'emblée, et qui avait des

munitions et des vivres pour plusieurs années. Les sénateurs leur firent la même prière les larmes aux yeux; et les officiers allèrent parler à leur troupe. Caton s'assit avec les sénateurs sur une éminence, pour attendre la réponse. A ce moment, arrive Rubrius tout en colère, qui se plaint que les trois cents se sont mutinés, qu'ils jettent le trouble et le désordre dans la ville, et soulèvent les habitants. Les sénateurs alors, perdant tout espoir, fondent en larmes, et poussent des gémissements plaintifs. Caton s'efforce de ranimer leur courage, et envoie dire aux trois cents d'attendre encore quelque temps. Cependant les officiers reviennent, avec la réponse des soldats, dont les exigences étaient fort dures. « Ils n'a-« vaient pas besoin, disaient-ils, de se mettre à la solde « de Juba, et ils ne craignaient pas César, tant qu'ils se-« raient commandés par Caton; mais il leur paraissait « dangereux de s'enfermer dans la ville avec les Uticéens, « nation phénicienne, et dont la fidélité leur était suspecte. « Ils sont tranquilles maintenant; mais dès que César « arrivera, ils l'aideront à nous attaquer, et nous livre-« ront à lui. Si Caton désire que nous nous incorporions « dans ses troupes pour faire la guerre de concert, il faut « qu'il chasse ou égorge jusqu au dernier des habitants « d'Utique, et qu'il nous appelle ainsi dans une ville pure « d'ennemis et de Barbares. » Caton trouva ces propositions vraiment sauvages et barbares; néanmoins il répondit doucement qu'il en délibérerait avec les trois cents, et il rentra dans la ville. Mais, quand il s'adressa aux trois cents, ceux-ci, malgré le respect qu'ils avaient pour lui, ne cherchèrent plus de détours et de défaites, et lui déclarèrent nettement qu'ils ne souffriraient pas qu'on prétendît les forcer à combattre contre César; qu'ils ne le pouvaient ni ne le voulaient. Quelques-uns même disaient tout bas qu'il fallait retenir les sénateurs dans la ville, jusqu'à l'arrivée de César; mais Caton fit semblant

de ne pas l'entendre, d'autant qu'il avait l'ouïe un peu dure.

Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers s'en allaient. Caton, qui craignait que les trois cents ne se portassent à quelque violence contre les sénateurs, se leva, et courut avec ses amis pour ramener les cavaliers : voyant qu'ils étaient déja loin, il prit un cheval, et se mit à les suivre. Ils furent charmés de le voir, le reçurent avec plaisir au milieu d'eux, et l'exhortèrent à se sauver avec eux. On assure que Caton, les larmes aux yeux, les conjura de venir en aide aux sénateurs : il leur tendait les mains, il faisait même tourner bride à quelques-uns, et saisissait leurs armes; il obtint enfin qu'ils resteraient ce jour-la, pour assurer la retraite des sénateurs. Lorsqu'il fut rentré avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes, et remit aux autres la garde de la citadelle. Les trois cents eurent peur qu'on ne les punît de leur changement : ils envoyèrent prier Caton de ne pas manquer de venir près d'eux ; mais les sénateurs se serrèrent autour de lui, et ne le voulurent pas laisser partir, protestant qu'ils n'abandonneraient pas leur protecteur et leur sauveur aux perfides et aux traîtres. A ce moment, en effet, la vertu de Caton était universellement reconnue : tous ceux qui s'étaient réfugiés dans Utique avaient pour lui le même amour et la même admiration ; car ils n'avaient jamais aperçu dans sa conduite la moindre trace d'artifice ni de fausseté.

Depuis longtemps résolu de se tuer, il ne laissait pas de se donner pour les autres des peines excessives, et de sentir pour eux de grands tourments et de vives douleurs, afin qu'après avoir pourvu à la sûreté de tous tant qu'ils étaient, il pût se délivrer de la vie ; car son impatience de mourir ne se pouvait cacher, quoiqu'il n'en dît pas un mot.

Il eut donc égard au désir des trois cents ; et. après

avoir rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent de sa complaisance, le prièrent de les mettre à l'œuvre, et de ne pas douter de leur foi. « Nous ne sommes pas des Catons, disaient-ils, et nous n'avons pas le courage de Caton : compatis à notre faiblesse; résolus de députer vers César et de lui demander grâce, tu seras le premier pour qui nous solliciterons : que s'il ne se rend point à nos prières, nous n'accepterons point le bienfait pour nous-mêmes, et nous combattrons pour l'amour de toi jusqu'à notre dernier soupir. » Caton donna des éloges à leur bonne volonté, et leur conseilla de députer au plus tôt vers César, afin d'assurer leur vie. « Mais, ajouta-t-il, ne demandez rien pour moi : c'est « aux vaincus qu'il convient d'avoir recours aux prières, « c'est aux coupables à implorer le pardon. Pour moi, « non-seulement j'ai été invincible toute ma vie, mais je « suis vainqueur, autant que je le voulais; et j'ai sur César « l'avantage de l'honnêteté et de la justice. C'est lui qui « est véritablement pris et vaincu; car ses desseins cri- « minels contre sa patrie, qu'il niait autrefois, les voilà « aujourd'hui publiquement reconnus. »

Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il se retira; puis, comme il eut appris que César était en marche avec toute son armée : « Hé quoi! dit-il, César nous traite donc en hommes? » Et, se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne point différer, et de pourvoir à leur retraite pendant que la cavalerie était encore dans la ville. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle qui menait au port, distribua les navires à chacune des personnes qui lui étaient attachées, veilla à ce que tout se passât avec ordre, empêcha les injustices, prévint la confusion et le trouble, et fit donner à ceux qui étaient pauvres des provisions pour le voyage.

Cependant Marcus Octavius, à la tête de deux légions, vient camper près d'Utique, et envoie prier Caton de ré-

gler la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne donna aucune réponse; mais, s'adressant à ses amis : « Faut-il s'étonner maintenant, dit-il, que nos affaires soient désespérées, quand nous voyons chez nous l'ambition de commander survivre à notre perte même? » Sur ces entrefaites, on vint lui dire que les cavaliers, en partant, pillaient les biens des habitants d'Utique, et les emportaient comme des dépouilles ennemies. Il y court aussitôt, atteint les premiers, et leur arrache leur butin. A l'instant chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris; et tous se retirent, pleins de confusion, en silence et les yeux baissés. Caton assemble les Uticéens dans la ville, et les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite il retourne au port, pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient; il embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes qu'il avait déterminés à fuir, et les conduit aux vaisseaux. Quant à son fils, il ne le put décider à s'embarquer : il ne crut pas d'ailleurs devoir le presser de se séparer de son père.

Il y avait un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquait d'une force d'âme à toute épreuve, et qui vou-
'ait imiter l'impassibilité de Caton. Caton lui conseillait
› partir, car il était connu pour ennemi de César; et,
pme il s'y refusait, Caton, se tournant vers le stoïcien
apJonidès et Démétrius le péripatéticien : « C'est votre
soin, dit-il, de guérir l'enflure de ce jeune homme, et
en aaire connaître ce qui est utile. » Cependant il re-
son ct chacun des autres à son vaisseau, écouta ceux
(car sont quelque recommandation à lui faire, et em-
de ses tte occupation toute la nuit et la plus grande
L'esclavendemain. Lucius César, parent du vainqueur,
et, aprèsoisi pour aller intercéder en faveur des trois
ait Caton de l'aider à composer un discours
C'est cher César, et servir efficacement à leur salut.

« Car, dit-il, quand je parlerai pour toi, je me ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser ses genoux. » Mais Caton lui défendit d'en rien faire. « Si je voulais, lui dit-il, « devoir la vie au bienfait de César, j'irais moi-même le « trouver seul. Mais je ne veux pas avoir d'obligation au « tyran pour des choses sur lesquelles il n'a aucun droit : « car, de quel droit donne-t-il la vie comme maître à « ceux qui ne dépendent point de lui? Du reste, exami- « nons ensemble, si tu veux, ce que tu diras pour ob- « tenir le pardon des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius; et, quand Lucius partit, il lui recommanda son fils et ses amis.

Après l'avoir reconduit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets, et défendit au jeune homme de s'entremettre des affaires du gouvernement. « Les affaires, lui dit-il, ne permettent plus de le faire d'une manière digne de Caton; et s'en mêler autrement serait honteux. » Sur le soir, il alla se baigner; et, comme il était dans le bain, il se souvint de Statyllius, et s'écria : « Eh bien! Apollonidès, tu as donc ôté à Statyllius cette fierté dont il se piquait; tu l'as décidé à partir, et il s'est embarqué sans me dire adieu? — Comment! dit Apollonidès; nous avons disputé longtem s ensemble, mais il est plus entêté, plus inflexible que a- mais : il déclare qu'il restera, et qu'il fera tout ce q ur- feras. » A quoi Caton répondit en souriant : « C' core qu'on verra tout à l'heure. » é celle

Après le bain, il soupa avec une compagr ine des breuse, mais assis, comme c'était sa coutume que tout bataille de Pharsale; car il ne se couchait révint la pour dormir. Il avait pour convives tous ses ui étaient magistrats d'Utique. Après le repas, on se et on entama une conversation aussi agré ux légions. vante, où l'on discuta successivement plusie ton de ré-

philosophiques. De propos en propos on arriva à l'examen de ce qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre, et que tous les méchants sont esclaves. Le péripatéticien, comme on peut croire, ne manqua pas de s'élever contre ce dogme; mais Caton réfuta ses arguments avec véhémence, et d'un ton de voix rude et sévère; et il soutint pendant très-longtemps cette lutte avec une merveilleuse abondance de raisons. Aussi personne ne douta plus qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie, pour se délivrer des maux qui l'accablaient. Quand il eut cessé de parler, tous les convives gardèrent un morne silence. Alors Caton s'occupa de les rassurer, et d'éloigner leurs soupçons. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquiétude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine de ceux qui s'en allaient par terre à travers un désert sauvage et sans eau.

Lorsqu'il eut congédié les convives, il fit avec ses amis sa promenade accoutumée d'après souper; ensuite il donna aux capitaines qui commandaient la garde les ordres qu'exigeait la circonstance; et, en se retirant dans sa chambre, il embrassa son fils, et chacun de ses amis en particulier, avec des témoignages d'affection plus marqués qu'à l'ordinaire : ce qui renouvela leurs appréhensions sur ce qui allait arriver. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'âme[1], et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet : comme il n'y voyait pas son épée suspendue (car son fils l'avait enlevée pendant le souper), il appela un de ses esclaves, et lui demanda qui avait pris son épée. L'esclave n'ayant rien répondu, il se remit à sa lecture; et, après avoir attendu quelques instants, pour ne mon-

[1] C'est celui qui est intitulé *Phédon*.

trer ni empressement ni impatience, et comme s'il voulait seulement savoir ce qu'était devenue son épée, il commanda qu'on la lui apportât. Il s'écoula assez de temps pour qu'il eût achevé sa lecture ; et l'on n'apportait point l'épée. Il appela donc ses esclaves l'un après l'autre, et la leur demanda d'un ton de voix plus haut encore : il donna même à l'un d'eux un tel coup de poing sur le visage, que sa main en fut tout ensanglantée ; et il criait avec emportement que son fils et ses esclaves le voulaient livrer entre les mains de son ennemi.

Son fils, tout en pleurs, entre avec ses amis, et se jette à son cou, déplorant son malheur, et le priant de conserver sa vie. Alors Caton se lève sur son séant ; et, tournant sur lui un regard sévère : « Quand, dit-il, et en « quel lieu ai-je donné, sans m'en apercevoir, des « preuves de folie? Pourquoi, si j'ai pris un mauvais « parti, personne ne cherche-t-il à m'éclairer et à me dé- « tromper? Pourquoi m'empêcher de suivre ma résolu- « tion, et m'enlever mes armes? Que ne fais-tu attacher « ton père, ô généreux fils! que ne lui fais-tu lier les « mains derrière le dos, jusqu'à ce que César arrive, et « me trouve hors d'état de me défendre? Car je n'ai pas « besoin d'une épée pour m'ôter la vie : il me suffit, « pour me donner la mort, de suspendre quelque temps « ma respiration, ou de me heurter une seule fois la « tête contre la muraille. » A ces paroles, le jeune homme sortit de la chambre en versant des torrents de larmes; et les autres sortirent avec lui. Démétrius et Apollonidès restèrent seuls auprès de Caton, qui, prenant un ton plus radouci : « Et vous, leur dit-il, pré- « tendez-vous aussi retenir par force dans la vie un « homme de mon âge? et resterez-vous auprès de moi « pour me garder en silence? Ou êtes-vous venus m'ap- « porter quelques beaux raisonnements pour prouver « que, Caton n'ayant pas d'autre moyen de sauver sa vie,

« ce n'est plus pour lui ni un malheur ni une honte de « la tenir de son ennemi? Que ne parlez-vous donc pour « me convaincre de cette belle maxime, et me faire « changer de résolution? Allons, dégoûtez-moi de ces « opinions dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à présent, afin « que, devenu plus sage grâce à César, je lui en doive « plus de reconnaissance! Ce n'est pas que j'aie encore « rien arrêté par rapport à moi-même; mais, ma réso- « lution une fois prise, je dois être le maître de l'exé- « cuter. C'est en quelque sorte avec vous que j'en vais « délibérer, puisque je consulterai les raisons que vous « alléguez vous-mêmes quand vous philosophez. Parlez « donc sans rien craindre; et dites à mon fils qu'il ne « cherche pas à emporter par la violence ce qu'il ne « peut obtenir de son père par la persuasion. »

Démétrius et Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles : ils sortirent de la chambre, en versant des larmes. On envoya à Caton son épée par un enfant. Il la prend, la tire du fourreau, examine si elle était en bon état; et, comme il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis maintenant mon maître, » dit-il; et, ayant placé l'épée auprès de lui, il se remit à la lecture, et lut, dit-on, le dialogue deux fois tout entier. Il s'endormit ensuite d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient au dehors l'entendaient ronfler. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe le médecin, et Butas, son homme de confiance pour les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour s'assurer si tout le monde était parti, et pour venir lui en donner des nouvelles. Il présenta au médecin sa main, enflée du coup dont il avait frappé l'esclave, afin qu'il y mît un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie, et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après, Butas revint, et lui rapporta que tous avaient mis à la voile, excepté Crassus, que quel-

ques affaires avaient retenu, et qui était sur le point de s'embarquer. Il ajouta qu'il faisait grand vent, et que la mer était agitée d'une tempête violente. Cette nouvelle fit soupirer Caton, à l'idée du danger que couraient ceux qui étaient en mer; et il renvoya Butas au port, pour voir si quelques-uns n'y seraient point restés, et venir l'avertir, s'ils avaient besoin de secours. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit quelques moments. Butas revint, et lui dit que tous les environs du port étaient parfaitement tranquilles. Caton lui commanda de se retirer, et de fermer la porte de sa chambre, puis il se remit dans son lit, comme pour dormir le reste de la nuit. Mais, dès que Butas fut sorti, il tira son épée, et se l'enfonça dans la poitrine. L'inflammation de la main l'empêcha de porter le coup avec assez de force pour se tuer instantanément; et, en luttant contre la mort, il tomba du lit, et renversa un tableau à tracer des figures de géométrie, qui était tout auprès. Au bruit que le tableau fit en tombant, les esclaves jetèrent un grand cri, et le fils et les amis de Caton s'élancèrent aussitôt dans la chambre : ils le virent tout souillé de sang; presque toutes ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore, et avait les yeux ouverts. Ce spectacle les pénétra d'une vive douleur. Le médecin arrive, et, ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, il essaie de les remettre, et de coudre la plaie. Mais Caton, revenu de son évanouissement, n'eut pas plutôt commencé à reprendre ses sens, qu'il repoussa le médecin, rouvrit la plaie, se déchira de ses mains les entrailles, et expira

En moins de temps qu'on en eût cru nécessaire pour que toutes les personnes de la maison fussent instruites du funeste événement, les trois cents étaient déjà devant la porte; et, un moment après, le peuple d'Utique y fut rassemblé. Tous, d'une commune voix, proclamaient

Caton leur bienfaiteur, leur sauveur, le seul homme libre, le seul invincible; et cela alors qu'ils venaient d'apprendre que César arrivait. Mais, ni la crainte du péril, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les dissensions et les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des obsèques honorables, et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où se dresse encore aujourd'hui sa statue, ayant dans sa main une épée. Ce devoir rempli, ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville.

César, informé par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton restait dans Utique, qu'il ne songeait pas à s'enfuir, et, qu'après avoir renvoyé les autres, il s'y tenait intrépidement avec son fils et ses amis, jugea que Caton méditait quelque dessein qu'on n'avait pas su pénétrer; et, comme il avait pour lui une haute estime, il marchait en toute hâte avec son armée. Mais, ayant appris sa mort en chemin, il s'écria : « O Caton! je t'envie ta mort, car tu m'as envié de te sauver la vie. » Il est vrai que, si Caton eût pu consentir à devoir la vie à César, il aurait moins terni sa propre gloire qu'il n'eût relevé celle de César. Au reste, on ne peut assurer ce que César aurait fait ; mais on conjecture qu'il aurait pris le parti le plus humain.

Caton mourut âgé de quarante-huit ans. Son fils ne reçut de César aucun mauvais traitement; mais on dit qu'il fut un homme sans énergie, et qu'il se décria par sa passion pour les femmes. Il était logé, en Cappadoce, chez un prince du sang royal, nommé Marphadatès, qui avait une très-belle femme: il fit auprès d'eux un séjour plus long qu'il ne convenait, et s'attira beaucoup de railleries. Un jour on écrivait : « Caton part demain, après trente jours. » Une autre fois: « Porcius et Marphadatès, deux amis, une seule âme. » C'est que la femme de Mar-

phadatès s'appelait Psyché, qui signifie âme. Et encore : « Caton est noble et généreux, il a une âme royale. » Mais il effaça complétement par sa mort la honte de sa première réputation. Il combattait à Philippes pour la liberté, contre César et Antoine : voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir ni se cacher ; mais, défiant les ennemis et s'exposant à tous les coups, il ranima le courage de ceux de son parti qui tenaient encore, et périt en faisant admirer son courage aux vainqueurs même.

La fille de Caton, qui ne le cédait à son père ni en sagesse ni en grandeur d'âme, fut plus admirable encore. Mariée à Brutus, celui qui tua César, elle eut part à la conjuration, et se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu, comme il a été écrit dans la vie de Brutus[1]. Pour Statyllius, qui avait promis d'imiter Caton, il voulut aussi se tuer ; mais il en fut empêché par les philosophes : il mourut plus tard, à Philippes, après s'être montré pour Brutus ami aussi utile que fidèle.

[1] Cette Vie est dans le quatrième volume.

(Le parallèle de Phocion et de Caton le jeune n'existe plus.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.



